

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[La] paysane pervertie [Document électronique] : ou Les dangers de la ville,
histoire d'Ursule R***, soeur d'Edmond, le paysan, mise au jour d'après les
véritables lettres des personnages / par l'auteur du Paysan perverti [Retif de la
Bretonne]

AVIS

p9

Avis trouvé à la tête du recueil.
Mes chers enfans : ma femme,
votre digne et bonne mère (dont Dieu aye
l' âme dans son sein paternel) ayant jusqu' à
la mort gardé intact le dépôt des lettres
de sa bellesœur Ursule, ce n' a été que prête
à rendre l' âme, qu' elle me l' a remis. Au
dernier voyage que j' ai fait à Paris, pour

p10

y voir le comte mon neveu, et lui exposer
les fruits de notre administration d' Oudun,
et de ses bienfaits, je l' ai prié aussi de voir,
s' il ne trouverait pas dans les papiers de
feue sa pauvre mère (que Dieu lui fasse paix
et miséricorde), quelques lettres qui pussent
me servir à vous donner d' utiles leçons, et
sur-tout de celles de votre bonne mère. Il a eu
la bonté de s' y prêter, et il en-a trouvé un
assés bon nombre, qu' il m' a remises, et que
j' ai rassemblées dans cette liasse, pour qu' elles
demeurent dans notre famille, comme un
livre instructif : car on y verra que le
principal défaut qui a perdu notre famille, a été
l' intérêt, si ordinaire aux gens-de-campagne,
et qui est si âpre en-eux, qu' encore qu' ils ayent
de l' honneur, ils le font passer avant tout : et

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

je souhaite que ce second recueil soit un
préservatif pour les filles qui sortiront de moi,
dans tous les temps futurs, tant que le
glorieux royaume de France subsistera.
PARTIE 1

p11

Notre soeur Ursule était,
ainsi qu' Edmond, ce qu' on peut voir
de meilleur et de plus aimable ; et ce fut
à-cause de leur excellence que notre
digne père et notre digne mère les
envoyèrent à la ville. Sans plus parler
d' Edmond, dont les malheurs ont fait
tant de bruit dans le monde, je dirai ici
d' Ursule, que c' était la grâce du visage
et du corps ; la douceur, la naïveté, la
candeur du caractère ; la bonté du coeur ;
la générosité de l' âme, comme elle
m' en-a donné des preuves dans le cours de sa
vie, sur-tout avant ses chutes si lourdes
et si épouvantables, et après, pendant la
rude pénitence qu' elle en-a faite, comme
on le verra par ces lettres. Mais il convient,

p12

qu' avant de découvrir cette pauvre
soeur, tant regrettée ! Je montre quelle
elle fut, lorsque la corruption des villes,
qu' habitent ceux qui doivent lire cet ouvrage,
comme ils ont lu l' autre, concernant
mon pauvre frère, n' avait pas
corrompu et fangé en-elle l' image de Dieu,
gâté les beautés de la belle nature, et
qu' elle était encore telle que le tout-puissant
l' avait créée ; et que je leur fasse voir,
que tout ce qui a perverti et vicié ma
pauvre soeur, était non dans son coeur droit
et simple, mais dans vos villes, ô lecteurs,
dans ce séjour de perdition, où l' on n' a
pu souffrir que cette belle créature
conservât sa noblesse native et son excellence
de coeur et d' esprit ; parce-qu' elle aurait
sans-doute trop-humilié les difformes
d' âme et de corps, dont les villes sont
pleines ! ... mais pardonnez ce langage

à ma douleur ! Et qu' il me soit seulement
permis de dire, que si ma pauvre soeur
eût été moins belle, elle aurait été

p13

moins-attaquée, moins-tentée, moins-violentée
par les méchants, et que peut-être
aurait-elle, avec la grâce du seigneur,
échappé à la perversion.

Dès son enfance, Ursule était déjà
aimable, tant par sa douceur, que par
sa jolie figure ; ce qui la rendait
l' admiration de tout le monde : et
tous-ceux qui venaient à la maison, chés nos
chers père et mère, demandaient à la
voir : et on disait à notre mère :

-c' est tout votre portrait ; mais elle a
en-oltre quelque-chose d' angéliq, qu' elle
ne tient que de Dieu-. C' est ce qui fit
qu' une dame, qui vint à-passer par le
pays, et qui logea chés nous, la
demanda pour l' emmener avec elle,
promettant d' en-avoir grand-soin, et de la
traiter comme sa fille. Notre bonne
mère, tant qu' elle crut que la dame ne
parlait pas sérieusement, y accordait de
bonne-grâce, en-riant, et notre
respectable père, lui, y allait tout-de-bon :

p14

mais quand elle vit que la dame faisait
déjà les arrangemens, et qu' elle ne
badinait pas, elle se prit à pleurer : si-bien
qu' il falut laisser Ursule : ce que notre
père ne trouva pas bon ; et pourtant il
ne voulut pas lui donner le chagrin de
lui ôter de-force une de ses enfans : et
depuis souvent il en-parlait : et c' est
ce qui a fait sans-doute que jamais notre
mère ne s' est depuis opposée au départ
d' Edmond et d' Ursule, quand il a été
question de les envoyer à la ville : car
cette excellente femme se souvenait de
ce que lui avait dit notre père ; et elle
regardait comme une chose très-vilaine
et vicieuse, qu' étant femme, elle alât
contre les volontés de son mari, qu' elle
regardait comme son seigneur et maître,
et auquel elle faisait profession d' être
soumise, non de parole seulement, mais

d' effet, comme elle en-a donné l' exemple
toute sa vie à ses filles, mes très-chères
soeurs.

p15

Et à-mesure qu' Ursule grandissait,
elle devenait de plûs-en-plûs aimable et
gentille, même de caractère ; si-bien
qu' elle faisait nos délices à tous : car elle
était bonne, obligeante, prévenante ;
et elle se fût privé de son nécessaire pour
nous le donner. Aussi un-chaqu' un de
nous l' aimait-il, au-point qu' elle était
au-milieu de nous-tous, frères et soeurs,
comme une petite reine, que chaqu' un
craignait de mécontenter. Et pareillement
en-était-il d' Edmond : c' étaient les deux
bien-aimés, non-seulement de père et
mère, mais de frères et soeurs. Et
encore que nous vîssions bien tous qu' ils
étaient plus-aimés que les autres,
à-cause de leurs gentilles faces et minois
agréables, qui ne permettaient de leur
parler comme aux autres enfans ; si
pourtant est-il sûr, qu' auqu' un de nous
n' en-fut jaloux ; mais nous sentions
en-nous-mêmes que c' était une justice qu' on leur
rendait ; et nous cherchions à-gagner

p16

leurs bonnes-grâces : et ce qu' il y avait
de merveilleux, c' est qu' ils ne
s' en-prévalaient pas : aucontraire, ils étaient
d' autant plus accorts envers nous-tous,
que nous les recherchions davantage :
et quant à ce qui me regarde en-particulier,
tout-fêtés qu' ils étaient, ils ne me
parlaient qu' avec respect, comme à leur
aîné, craignant de me déplaire, et
recherchant en-tout mon approbation : car
ils me disaient souvent, sur-tout Edmond :
-tu es à mes yeux l' image de notre
respectable père ; notre père est l' image
de Dieu ; et par-ainsi, Pierre, je vois
aussi Dieu en-toi, et je t' honore et
honorerai jusqu' au tombeau-. Et il m' a
honoré, même dans ses égaremens. Et
Ursule m' a honoré, même dans le temps
qu' elle avait oublié Dieu, notre divin

père ; et jamais ni elle, ni Edmond,
n' ont dit une parole peu-respectueuse à
mon égard, non pas même une pensée
n' est jamais née dans leurs coeurs, qui ait

p17

fait brèche à leur amitié pour moi : aussi
les ai-je toujours tendrement portés dans
le mien, et les y porterai-je jusqu' au
tombeau...
et quand il fut question de les
envoyer à la ville, quoiqu' un-chaqu' un de
nous (hors moi) en-eût envie, si est-ce
pourtant qu' en-nous-mêmes nous
pensions tous : -c' est à Ursule, c' est à
Edmond qu' il y convient d' aler-. Car
effectivement, il n' y avait auqu' un de nous
qui eût autant de gentillesse de figure,
pour s' y faire honneur, et se faire aimer
et rechercher ; ni de noblesse d' âme,
pour s' y montrer digne de notre sang ;
ni de tendresse filiale et fraternelle, pour
pour s' y souvenir de nous et nous y servir :
ainsi, au discours que tint notre
respectable père, un-soir à-table : -j' ai de
nombreus enfans ; et il faut que
quelqu' un se pousse, pour aider et soutenir les
autres, qui à-faute de bien, tomberont
et déchéeront, après moi : par-ainsi,

p18

j' en-mettrai un ou deux, à la ville-... :
à ce discours, disais-je, ainsi tenu à table
en-conversant avec ma mère, un-chaqu' un
de nous porta les yeux sur Edmond et sur
Ursule. Et Edmond le vit bien, ainsi
qu' Ursule ; et leurs beaux yeux pétillèrent
du feu de la joie ; car ils nous
aimaient tendrement ; et ils ne voyaient
pas les dangers qui les attendaient, mais
seulement le service qu' ils pouvaient nous
rendre. Et notre bon père vit aussi tout
ce qui se passait dans les coeurs de ses
enfans ; et sa digne âme en-fut émue ;
car nous vimes des larmes rouler dans ses
yeux. Il se retourna du côté de la
cheminée, audessus de laquelle était le portrait
de son père, et il le regarda, comme
s' il l' eût consulté : et certainement le

digne homme lui rendait hommage au-fond
de son coeur filial, d' avoir de si
agréables et honnêtes enfans, qu' Ursule
et Edmond : et où est-ce qu' on
en-pourrait trouver qui fussent mieux-nés,

p19

mieux disposés, plus spirituels, plus portés
au bien ! ... mais le seigneur les a pris
pour victimes des fautes de la famille ;
il les a choisis comme deux victimes sans
macule ni tache, et il a dit au malheur,
frappe, et le malheur a frappé. Que
le saint-nom de Dieu soit beni ! Notre
vie lui appartient, ainsi que nos
persones, et il n' y a point à lui demander :
pourquoi m' as-tu traité ainsi ?
Et quand Edmond fut parti pour aler
à la ville, et qu' il eut commencé à
m' écrire qu' il s' y déplaisait, Ursule, qui
avait toujours été du même sentiment que
lui en-toutes choses, n' en-fut pas en-ça :
car elle me dit : -mon frère Pierre,
je crois que mon frère Edmond s' écoute
trop dans ses dégoûts, et qu' il n' attend
pas assés, pour voir s' il ne se fera pas :
car il est vif et impatient à la peine, et
c' est son seul défaut ; et il me semble, à
moi, que je ne me découragerais pas si
vîte-? Je pensai tout comme elle ; car

p20

nous approuvons souvent ce qui nous est
contraire. Et quand Edmond commença
d' aimer un-peu la ville, et qu' il dit qu' il
s' y accoutumerait, Ursule ne se sentait
pas d' aise : -je retrouve enfin mon
frère, me disait-elle (hélas ! Elle ne
le retrouvait donc que pour le perdre !)
et je le reconnais à ses nouveaux sentimens-.
Et elle me disait sans-cesse de
le solliciter pour la demander. Et quand
il la demanda, elle en-était d' une joie,
que je trouvai trop-grande, moi, pauvre
aveuglé, qui en-approuvais alors le motif !
Et elle se mourait d' envie d' aler à la ville :
si-bien que huit jours après la première

lettre où Edmond en-parlait, s' étant
présenté un joli garçon, fort-riche et
un-peu de nos parens, qui s' ouvrit à
moi du dessein qu' il avait de demander
Ursule, je lui en-fis la confidence à elle la
première : mais comme elle savait que
ce jeune-homme était aimé de notre
père, et qu' il l' avait mainte-fois désiré

p21

pour gendre, elle eut-peur qu' il ne fût
écouté ; c' est pourquoi, elle me pria,
les mains-jointes, de n' en-dire mot chés
nous, et de répondre au garçon, qu' il
n' y avait rien à-faire pour elle. Ce
que je fis, par la grande envie que j' avais
de la satisfaire.
à-la-fin, Edmond la demanda
tout-de-bon, au nom d' une digne et
respectable femme : et jamais je n' ai vu d' aussi
grand contentement, que celui de cette
pauvre victime, qui alait là où le
couteau de l' affliction et le poignard du
malheur étaient levés sur elle... la
propre nuit de son départ (car elle partit
avant le jour), il me sembla, durant mon
sommeil, que je la voyais garder nos
moutons, et qu' un grand loup étant
venu pour emporter la plus belle brebis
du troupeau, ma pauvre soeur l' avait
voulu empêcher, et qu' il l' avait emportée
elle-même : et comme je courais
après, pour la délivrer, le loup fut

p22

changé en homme, et je vis Ursule le
caresser. Et j' avais-beau lui crier,
-Ursule ! Ursule ! C' est un loup-! Elle
ne m' écoutait pas ; jusqu' au moment où
étant redevenu loup, il l' avait dévorée.
Je n' ai pas foi aux rêves ; mais je rapporte
celui-là, à-cause de sa singularité à pareil
jour.
Je n' en-dirai pas davantage : ce sont
à-présent les lettres d' Ursule, qui vont
faire son histoire.

p23

Première lettre.

Ursule,

à ses père et mère.

(son arrivée à la ville.)

16 octobre 1749

mon très-chère père et ma très-chère
mère :

je vous écris ces lignes, pour vous
présenter mes respects, et pour vous
remercier de la bonté que vous avez eue
de m'envoyer ici, où j'ai trouvé une
dame aimable et respectable, qui m'a
prise en-amitié, et qui aime bien-aussi
mon frère Edmond, qui est un bon-cœur,
et qui nous aime comme notre
chère bonne mère lui a recommandé de
nous aimer, quand il serait à la ville,
et comme elle nous recommandait de
songer à nous pousser tous les uns les
autres, en-nous attirant où il serait,
pour nous rendre service, et nous
procurer ses connaissances, quand il en-aurait

p24

de bonnes ; aussi fait-il, et je puis
bien dire que ce n'est pas à-cause de mon
petit mérite que l'aimable Madame Parangon
m'aime, mais à-cause d'Edmond,
qui se fait aimer et bien-venir de
tout le monde par sa douceur et ses
bonnes-façons ; dont je souhaite que vous
receviez le contentement et la joie, mon
très-chère père et ma très-chère mère,
que Dieu bénisse, comme votre fille
souhaite que vous lui donniez votre
heureuse bénédiction. Je vous dirai qu'il y
a ici une bonne dame Canon, qui m'aime
bien aussi, et qui est la tante de Mme
Parangon, qui m'a mise chés elle, où
je suis fort-bien, avec deux autres jeunes
demoiselles, en-attendant une troisième,
que je desire beaucoup, car c'est
Mlle Fanchette C, la soeur de Mme
Parangon, qui est jeune, comme le sait bien
ma bonne chère mère, car je crois qu'elle
n'a que onze ans ; et c'est tant-mieux !
Car les deux demoiselles d'ici sont trop

p25

spirituelles pour moi, et il me semble
que je serai plus à mon aise, quand
j' aurai la jolie petite Demoiselle Fanchette,
pour causer ; car elle doit être
bien-jolie, si elle tient de sa soeur,
et bien-bonne ! Ce qui me sera d' autant
plus-agréable, que les deux demoiselles, qui
se nomment Mlles Robin, s' en-vont
retourner chés leurs parens, et que je
n' aurai plus que la nouvelle. Autre chose
ne vous puis mander, mon frère vous
ayant écrit mon arrivée ici, et le

p26

pauvre petit frère Bertrand vous l' ayant
contée. Je suis avec une respectueuse
et filiale tendresse, très-chèr père et
très-chère mère,
votre tendre et toute-obéissante fille,
Ursule R.
Je vous dirai, qu' après ma lettre finie,
mon frère est venu chés Mme Canon,
et que j' ai entendu qu' il me demandait,
pour aler chés Mlle Manon Palestine ;
mais qu' on ne lui a pas accordé sa
demande, et que nous alons partir avec
Mme Parangon pour Seignelais, à deux
lieues d' ici, où nous resterons
quelques jours, Mme Canon y ayant affaire
pour vendre le reste du bien qu' elle y
possède, avant de se fixer à Paris.

p27

Lettre 2.
12 novembre.
Ursule,
à Mme Parangon.
(elle est revenue au village, et elle s' ennuie
chés nous de la ville.)
madame et très-respectable amie ;
je prens la liberté de vous écrire, dans
l' ennui que me laisse votre absence ; car
envérité, il me semble, que du-depuis
que je vous ai vue, ce ne soit plus ici
chés nous, puisque je m' y ennuie, et

m' y trouve étrangère ; mais que c' est où
vous êtes qu' est mon pays : aussi suis-je
bien-fâchée de cette vilaine aventure
qu' on a fait arriver à mon frère, et qui
est cause qu' on m' a remmenée, et je
vous prie bien-instamment, très-chère
madame, de me faire encore redemander ;
si pourtant c' est votre bon-plaisir :
mais envérité ce doit l' être, puisque je
ne suis ici occupée que du souhait de

p28

vous revoir et d' être auprès de vous.
Je voudrais savoir à-présent, ce que
pense et ce que fait la Mlle Manon ?
Elle a dû être bien-attrappée ! Je n' ai
parlé de rien ici, qu' à ma bellesœur
future Fanchon, qui est prudente, et
qui se comporte avec moi comme une
véritable amie ; et elle a été bien-étonnée
de tout ça ! Et une chose qui m' a surprise
de sa part, c' est qu' elle a pris son parti, de
Mlle Manon je veux dire, d' après tout
ce que je lui ai conté, tantôt en-l' excusant,
et tantôt en-ne croyant pas ce
qu' il y avait de pis ; et elle m' a dit, qu' elle
aimerait mieux mourir que d' en-ouvrir
la bouche : car elle dit, qu' une pauvre
fille est déjà assés à-plaindre d' avoir été
comme-ça attaquée par des hommes si
fins, qui ont le dessus d' elle, par leur âge
et leur expérience, et qu' il faudrait tout
entendre et tout voir pour la juger.
Mais moi, je suis un-peu plus-rigoureuse,
je vous l' avoue, ma chère madame, et

p29

il n' y a expérience et finesse des hommes
qui y tienne ; on voit bien quand ils
nous veulent attrapper, et ils ne nous
attrapperaient pas, si nous n' avions un
tant-sait-peu envie d' être attrappées : ainsi je
pense au-sujet de Mlle Manon,
tout-comme vous, madame, et Mlle
Tiennette ; mais je suis bien-aise que ma
bellesœur pense comme elle pense,
parce-que mon frère-aîné aura une bonne

femme, et c' est ce qu' il faut ici. Quant à mon frère Edmond, je crois qu' il ne m' oublie pas auprès de vous, et qu' il me rappelle à votre souvenir, toutes les fois qu' il a le bonheur de vous parler à-part. Il était jaloux de moi ; mais c' est moi qui /a suis de lui à-présent, qu' il vous voit tous les jours, et que je ne vous vois plus, et je lui en-voudrai, si je le

p30

puis, s' il n' emploie pas tout pour me r' avoir, et me donner à celle que lui et moi nous regardons, comme notre protectrice. Qu' est-ce qu' on veut à-présent que je fasse ici ? Envérité, j' y mourrais plutôt fille, que de me voir faire la cour, comme la font nos patauds, même ceux qui veulent faire les polis. Comme vous m' aviez demandé une-fois la manière de faire ici l' amour, il faut, pendant que j' en-ai le temps, que je vous conte ça, ma chère madame, quoiqu' on ne me l' ait guère fait encore pour mon compte : mais j' ai vu ça aux filles du village, et quelquefois à mes deux soeurs-aînées. Pendant le jour, on ne se dit rien ; mais cependant quand on se rencontre, on se regarde avec un rire niais, et on se dit, -bonjou, Glaudine, ou Matron ? -bonjou don, Piarrot, ou Toumas, ou Jaquot-, repond la fille, en-rougissant d' un air gaûche, et en-marchant de-travers, un-peu plus-vîte

p31

qu' elle ne fesait auparavant. Mais le beau, c' est le soir. à l' heure où sortent les chauvesouris et les chathuans, les grands-garçons après leur souper, rôdent dans les rues, cherchant les filles : je dit les *grands-garçons* , par-ce-qu' on n' est ici grand-garson qu' à vingt ans passés ; et alors, on est accepté à-payer la maitrise au *maître-garson* , c' est-à-dire le plus-âgé, ou le plus-ancien passé-maître des garçons ; elle est de vingt

sous, qu' un garson est quelquefois un an à amasser dans notre pays, tant l' argent y est rare ! Les grands-garsons rassemblent plusieurs maîtrises, comme trois ou quatre, et cela sert à les régaler un dimanche au-soir, et à donner une danse, au son du hautbois. Si un garson s' immisçait de rôder avant l' âge de vingt ans, pour chercher une maitresse le soir, ou avant d' avoir payé sa maîtrise, les grands-garsons portent chaqu' un leur houssine, avec laquelle ils le

p32

rosseraient d' importance. Quant aux maîtres-garsons ils ont toute liberté ; ils vont à toutes les portes, cherchant les filles, jusqu' à ce qu' ils aient trouvé une maitresse : et quant ils en-ont trouvé une, ils le déclarent au maître-garson, qui en-donne avis aux autres, en ces propres termes : " mes amis, Jaquot *tel* , ou Giles *tel* , va à Margot, Jeanne ou Reine *telle* ; ainsi, au cas où personne n' aura jeté ses vues sur elle, il ne faut pas le troubler ; mais le laisser tranquile, jusqu' à conclusion de mariage en-face d' église " . Les autres garsons répondent l' un après l' autre, et s' il y a rivalité, celui qui est rival, le déclare. Le maître-garson leur dit alors : " mes amis, jalousie ne vaut rien ; une fille est une fille, et il y a plus d' une fille dans le village, voire même dans les autres villages ; par-ainsi, je vous conseille de vous accorder, ou de tirer à la courte-pâille, à quî l' aura " ? Et

p33

ordinairement les garsons acceptent de tirer, et tout est dit : mais s' ils persistent chaqu' un, alors le maître-garson se borne à leur défendre les voies-de-fait, sous peine, pour l' aggresseur, d' avoir tous les garsons sur le corps, et d' être rossé. Et le maître-garson leur dit : " courez-en donc l' aventure, et que

les parens en-décident : mais quand
ils auront décidé, ainsi que la fille,
j' entens que le refusé se retire " . Et
quand la fille veut l' un, et les parens
l' autre, les grands-garçons ne se
mêlent pas de décider ; ils laissent faire
les deux rivaux, en-défendant seulement
les voies-de-fait. Mais tout-cela
est rare : le plus-souvent, à-l' entrée
de l' hiver, les garçons se partagent les
filles, soit au sort, soit en-choisissant,
et chaqu' un va tout l' hiver à celle qui
lui est échue. Voilà comme les filles
sont ici traitées ; elles n' ont seulement
pas la satisfaction de recevoir celui qui

p34

leur plaîrait le mieux, et souvent il faut
qu' elles aient tout l' hiver à-côté d' elles,
à la veillée, ou devant la porte, quand
il fait clair-de-lune, un gros pacant
qu' elles détestent. Il faut à-présent vous
dire, comme les filles voient leur
galant, et ce qu' elles mettent du leur,
en-fessant l' amour. Les garçons vont vers
la fille, longtemps avant de parler aux
parens, pour voir si elle leur plaîra, et
si ils lui plaîront. Pour cela ils rôdent
quelquefois des mois entiers autour de
la maison, avant de lui pouvoir parler.
On en-cause dans le pays, et la fille
apprend que Piarrot ou Jaquot *te/* rôde
autour de la maison pour elle. Un-soir,
par curiosité pure, elle prend un prétexte
pour sortir, comme d' avoir oublié de
fermer le poulailler, l' écurie aux vaches,
ou de leur avoir donné de la paille pour
leur nuit, etc. Les parens n' en-sont
pas la dupe : si le garçon leur
convient, ils ne disent mot, et la fille sort.

p35

Si aucontraire il ne leur agrée pas, la
mère ou le père se lève, repousse la
fille sur sa chaise, ou sur sa selle,
en-lui disant, *tîns te-là ; j' y vas*
moi-même : et alors le garçon, ne voyant

pas sortir la fille, prends le parti d' entrer
dans la maison, en-disant aux parens,
*v' lez-vous m' permette d' approcher de
votre fille ?* on ne le refuse jamais net :
on lui dit de s' asseoir. Il se met à-côté
d' elle, et on lui fait bonne ou mauvaise
mine, jusqu' à ce qu' il s' attire un refus,
conçu en ces termes : *tîns-te chés
vous.* mais si on a laissé sortir la
fille le soir, alors le garson l' approche
en-câlinant : où qu' vou alez donc,
Jeanne ? Donner de la paille à nos
vaches... j' vas donc vou ainder ?
ça n' est pas de refus, Jaquot. Et il lui
aide. Elle sort ensuite tous les soirs, et
elle trouve toujours Jaquot. On s' assit
dans un coin obscur : la fille ou file,
ou teille le chanvre, et alors le garson lui

p36

aide, et on cause. Les dimanches, on
cause sans rien-faire, et c' est le jour où
le garson se hazarde d' embrasser : il est
rare cependant que les filles ne soient
pas sages. Quand il commence à-faire
froid, elle l' invite à entrer à la maison ;
il accepte, si elle lui a plu ; car c' est un
premier amour d' essai qu' ils ont là-fait
jusqu' à ce moment. On fait ordinairement
l' amour deux ou trois ans, et il n' est guère
question de mariage le premier hiver
(à-moins qu' il n' y ait milice), et les parens
de la fille ne s' avisent guère de faire au
garson, la demande ordinaire, *qu' est-qu' tu
viens faire ici, Jaquot ?* que le
second hiver de la fréquentation.
Quant à moi, ma chère dame, je
vous dirai, que même avant d' avoir eu
le bonheur de vous voir à la ville, je
n' avais aucun goût pour cette manière de
faire l' amour ; elle m' a toujours déplu,
et je ne vous ai parlé de ça, que pour
vous obéir, imaginant que si j' ai le bonheur

p37

de retourner auprès de vous, j' aurai
des choses plus-agréables à vous dire,

qui me seront inspirées par votre présence.
Il faut pourtant que je vous avoue un
petit secret, dans cette lettre, qui est
sûre, et que personne ne verra ici,
pas même mon frère-aîné ; car je ne la
montrerai qu' à Fanchon Berthier, qui
sera ma bellesœur. C' est que j' ai ici
un amoureux que je ne saurais *sentir* !
imaginez-vous un demi-monsieu de village,
qui n' a des manchettes que pour
faire *sortir* d' avantage la noirceur de ses
mains brûlées par le soleil ; qui dit des,
ce n' est pât à moi tant d' honneur ; j' ai
diz à mon père , et autres semblables ;
qui par la grosseur du corps, ressemble
à ces gros tilleuls qui sont devant la porte
des églises, et dont l' enveloppe est aussi
grossière ; voila mon amoureux d' avant
que je partisse ; et ce qui me met encore
plûs en-colère contre ça, c' est qu' on le
nomme ici un joli-garson ; mes parens

p38

eux-mêmes, et les paysans le nomment
monsieu , uniquement à-cause qu' il a
des manchettes. à mon retour ici,
ce *monsieu* ayant oui-dire, que c' était
pour y rester, il en-a montré une
grosse joie, qui me le fait encore plûs
détester. Le manant ! Se réjouir de
ce que je ne serais pas avec vous ! Oh !
Je l' abhorre plûs que tout homme au
monde... je ne vous aurais pas parlé
de ça, si je n' espérais que cette raison
vous engagera, ma très-chère dame,
à me demander plus-vîte. Vrai, ce
vilain amoureux me paraît un de ces
satyres , dont j' ai lu l' histoire chés
vous, au-bas d' une estampe. Mais
je laisse ce sujet desagréable, pour
continuer à répondre à vos aimables
questions de bouche.
Vous m' avez aussi demandé, quels
étaient les goûts que j' avais dans ma
jeunesse, et mes occupations, mon caractère,
et comme j' en-agissais avec mes

p39

frères et soeurs, sur-tout avec Edmond ?
Je vais, si je puis, répondre à tout ça,
pour avoir le plaisir de vous écrire
plus-longtemps ; car il me semble que je vous
parle, en vous écrivant ; et j' ai eu si
peu le temps de vous parler à (...),
que je n' ai pu vous répondre à la moitié
des choses. Je vous dirai donc, que
mes goûts ont toujours été audessus
de ceux de nos paysanes ; je n' aimais
pas trop, ni leur mise, ni leurs
occupations, et je sentais auedans de
moi-même, que j' avais du goût pour
quelque-chose de plus-distingué, dont
pourtant je n' avais auqu' une connaissance.
Mais jusque-là, qu' un-jour, mon
frère Edmond m' ayant dit, qu' il avait
rêvé, que mon père n' était pas son père,
mais qu' il était fils d' un duc, qui l' avait
mis chés nous en-pension, en-disant :
-gardez-moi ce fils, sans lui apprendre
ce qu' il est, et je viendrai le chercher
un-jour-; Edmond, disais-je, m' ayant

p40

conté ce rêve, moi, je le crus, et je
m' attendais tous les jours qu' un duc viendrait
chercher notre Edmond, pour
l' emmener dans un carrosse : et je lui faisais
bien ma cour ; ce qui ne m' était pas
difficile, attendu qu' avant son rêve, je
l' aimais déjà le mieux de tous mes frères et
soeurs. Cela me trotait si-bien dans la
tête, que je fis aussi à mon tour le même
rêve : il me sembla qu' une marquise
venait me prendre, et qu' elle donnait à
mon père et à ma mère tout-plein, tout
plein d' argent, en leur disant : -tenez,
voilà pour avoir élevé ma fille,
et l' avoir rendue si gentille-. Et j' étais
bien-contente de m' en-aler avec elle ;
et elle me disait : -tu seras un-jour
marquise comme moi, et non une paysane !
Viens, viens à mon château, où
tu auras de beaux habits, de beau linge-....
Je m' éveillai de joie, et je courus, dès
que je fus levée, conter mon rêve à mon
frère Edmond, qui me dit : -dame !

p41

Sais-tu que ça pourrait bien être ? Tiens, regarde, comme nous sommes plus jolis qu' eux-tous, toi et moi-? Nous avons alors, lui treize ans, et moi dix. Quant à-l' égard de mes occupations, je les choisissais toujours à la chambre, et non à la campagne comme mon aînée ; j' aimais tous les jolis ouvrages d' aiguille, comme à-présent. Mon caractère a toujours été doux ; mais j' aimais un-peu à commander, avant d' être tout-à-fait raisonnable : à-présent, ce que je préférerais, ça serait de vous obéir : je suis un-peu vive, fière, orgueilleuse ; j' aimerais à-paraître, à-être riche... mais je crains que je l' ai déjà dit, en-parlant de mes goûts. J' ai toujours tendrement aimé mes frères et mes soeurs ; mais principalement Edmond, et toute mon envie, si jamais je faisais mon chemin, ça serait de leur être utile, et d' avoir la gloire, que mon père et ma mère d'issent le soir aux veillées, quand ils causent entr' eux

p42

devant toute leur famille : -c' est pourtant notre fille Ursule, qui procure telle et telle chose à son frère, à sa soeur-! Il me semble que je serais bien-glorieuse, si on disait ça de moi, comme je l' ai entendu dire de vous, madame, au sujet d' Edmond et au mien. C' est sur-tout à Edmond que je voudrais être profitable, quoique je ne sache pas trop comment ça pourrait être. Je voudrais bien aussi l' être à ma future bellesoeur Fanchon : car vous ne sauriez croire, madame, comme c' est une jolie-fille ! Je crois pourtant que vous l' avez vue au voyage à (...) ; car elle y était, comme vous savez. Nous sommes amies dès l' enfance ; car outre qu' il a toujours été dit qu' elle serait ma bellesoeur, c' est qu' elle est la plus-jolie de tout le pays, et que je me trouvais plus-honorée d' être avec elle, qu' avec toutes les autres filles. Et elle m' aimait-bien aussi, ainsi que mon frère Edmond, et je crois que si

p43

Edmond avait été l' aîné, pour rester au village, elle n' en-aurait pas été fâchée : car Pierre est par-trop-sérieux. Mais c' est pourtant un bon-humain, quoique n' ayant pas cette aimable façon d' Edmond. Et une fois, que j' ai écrit ici en-cachette de tout le monde à Edmond, pour qu' il me fît venir à la ville, c' est Fanchon qui a porté ma lettre à la poste à V ; et quand Edmond est venu, elle lui a redemandé ma lettre, depeur qu' elle ne fût trouvée. Je ne sais pas si vous l' avez lue, madame ; car elle était bien-simple ! Mais je ne savais pas encore trop-bien écrire. Dans tous nos jeux et dans tous nos amusemens, j' ai toujours préféré Fanchon à mes propres soeurs. C' est qu' elle est si aimable, si complaisante ! Et-puis nous-nous disions tous nos petits

p44

secrets. Par-exemple, à-présent, elle m' avoue, que Pierre notre aîné lui inspire du respect, et qu' elle a plûs de confiance en-lui, qu' elle n' en-aurait eu en-Edmond, quoiqu' elle eût peut-être eût plûs d' *amitié* pour le dernier. De mon côté, je vais toujours lui contant mes affaires et toutes mes pensées, et que je ne m' écarterai jamais de la crainte de Dieu à la ville, sous votre bonne protection, madame. Mais voila une bien longue lettre ! Et mon papier est fini. Je cesse donc, pour vous dire, que j' ai l' honneur d' être avec le plus grand respect, madame, votre, etc.

p45

Lettre 3.
9 octobre.
Mme Parangon, au père R.
(elle redemande Ursule, et nous fait la déclaration de la tromperie qu' on a faite

à Edmond.)
je félicite ma bonne-amie Ursule d' être
retournée auprès de vous, monsieur et
madame : elle ne saurait être mieux.
Cependant, elle m' est si chère, et je m' y
étais déjà tellement attachée, que j' espère
que vous me la rendrez bientôt : car je ne
renoncerais pas volontiers au plaisir que
sa société m' a procuré pendant le séjour
qu' elle a fait ici. Mais j' ai été charmée
qu' elle vous accompagnât, pour
suppléer aux détails, que je ne pouvais
vous faire, et dans lesquels je ne me
hasarderai jamais d' entrer par lettre : tout
ce que je puis vous dire, c' est que si
j' ai fait manquer le mariage d' Edmond
avec ma cousine, c' est que je n' ai pas

p46

cru qu' il fût honorable pour lui, ni
même avantageux pour elle, dans sa
position. Elle a eu le malheur, sinon de
manquer de sagesse, au moins de manquer
de courage, ou de bonheur, en se
laissant tromper par un homme, qui
sans-doute a employé des moyens audessus
des forces et des lumières d' une
jeune-fille : car ma cousine est honnête, et
je l' ai connue très-estimable. On ne
change pas ainsi de caractère, ni aussi
promptement, et on ne se laisserait pas
séduire par un homme-marié, si ce
dernier n' employait qu' une séduction
ordinaire. Mais tout en-excusant ma
pauvre cousine, autant que je le dois, je
n' ai pu souffrir qu' on trompât un
jeune-homme, qui a droit à la protection de
ceux qui l' ont attiré chés eux ; et je me
serais crue très-coupable, si je ne l' avais
pas empêché, le pouvant. Je vous prie
instamment, monsieur et madame, de
garder le silence sur cette malheureuse

p47

aventure, et de me croire, avec tous
les sentimens que vous méritez,
votre, etc.

Colette C, fme Parangon.
P. -s. J' attens votre Ursule, et la mienne,
le plutôt possible : faites-moi ce plaisir ;
j' en-serai reconnaissante.
à Ursule.
J' espère que ton père voudra bien te
lire ces deux lignes :
je desire beaucoup ma bonne-amie
Ursule, et je la prie de compter sur moi
tant que je vivrai.

p48

Lettre 4
13 décembre.
Ursule, à Fanchon Berthier.
(elle est retournée à la ville, et commence à
laisser voir un-peu de goût mondain.)
ma chère bonne-amie ;
nous-nous félicitons, mon frère Edmond
et moi, du bonheur dont va jouir
notre cher aîné, en-t' obtenant pour
femme : tu étais déjà notre soeur par
l' affection, et de-plûs mon amie dès
l' enfance, à moi ; je ne puis donc que bénir un
mariage, qui va resserrer les noeuds qui
nous unissaient, et donner à l' aîné de notre
famille une compagne, telle que le fut
pour notre bon père, barbe De-Bertro.
Ma chère bonne-amie ! Tu vas avoir, de
ton côté, un bon mari ! Pierre est
un garçon sage, craignant Dieu, n' ayant
ni dans ses discours, ni dans ses actions,
ni je crois dans ses plus secrettes pensées,

p49

auqu' une idée puérile et frivole : tu es
sérieuse, raisonnable, aimant
l' occupation ; vous serez bien-assortis. Mais,
chère soeur, et c' est l' avis de Mme
Parangon, ne néglige pas un-peu de
coquetterie dans ta mise, quand tu seras
mariée ; les femmes de chés nous
l' abandonnent trop-vîte ! Tu es si jolie,
comme tu te mets ! Ne pourras-tu
continuer ! ... c' est la sincère amitié que je te
porte, qui me fait te parler comme ça,
et aussi librement, desirant que tu sois

toujours autant aimée, chérie et désirée
de ton mari, que tu l' es à-présent, du-moins
tant que la jeunesse durera ; et il
y a loin d' ici qu' elle cesse, Dieu-merci !
Je regarde ici, que Mme Parangon est
mise comme si elle était fille ; c' est une
propreté, un soin ! ... et ça fait beaucoup,
chère soeur : car enfin, si une femme est
négligée dans ses habits et le soin d' elle-même,
tout le monde la laisse-là ; aulieu
que celle qui est plaisante, agréable,

p50

comme Mme Parangon, porte la vie et la
joie par-tout où elle daigne se montrer.
Je te dirai que cette jolie dame me paraît
très-bien disposée pour mon frère et
pour moi, mieux que je ne saurais te
l' écrire ; mais je te dirai ça de bouche, à
notre entrevue prochaine ; car enfin,
elle est prochaine, cette fête tant
désirée ! ... je te dirai aussi, que j' ai vu Mlle
Manon, sans qu' elle me vît : c' est en-vérité
une jolie fille ! Quel dommage ! ...
mon frère la regardait, sans
savoir que je l' examinais : je ne l' en-crois
pas si dégoûté qu' on croirait bien, et
que Mme Parangon le pense ; car il la
regardait, ce me semble, avec bien du
plaisir ! Je ne sais pas, mais cette
fille-là est très-aimable, et si j' étais
garson, il me semble qu' une figure
comme-ça me ferait oublier bien des
choses ! ... mais je suis femme, et les

p51

hommes ne sont pas si indulgens pour
nous. Quant à Mme Parangon, elle a,
je crois, des vues fort-avantageuses pour
mon frère, et je lui ai entendu parler
de sa jeune soeur, qui doit venir ici,
comme si elle pensait à lui pour elle.
Mais Mlle Fanchette est bien-jeune ! ...
si c' était l' aînée, qui fût encore fille...
j' ai l' autre jour lâché ce mot-là devant
Edmond. Oh ! Si tu avais vus ses yeux !
Ils auraient mis le feu à de l' amadou,

comme ils ont brillé. Le gaillard !
Il lui en-faudrait ! ... mais pour revenir,
la petite Mlle Fanchette C est
bien-jeune, et l' aînée est bien-belle ! Et Mlle
Manon est bien- *piquante* , comme on dit
ici ; je sens que mon frère (qui est aussi
le tien), doit-être bien-embarrassé ! Et
envérité, je crois qu' il ne l' est pas
pour un-peu, ma chère Fanchon ! Et
plûs je l' étudie, et plûs je crois qu' il
l' est, et qu' il doit l' être. Je m' en-suis
souvent aperçue, et sur-tout hièr,

p52

qu' il vit passer Mlle Manon, et qu' un
petit moment après il regarda Mme Parangon,
qui descendit vers nous ; dans
un instant où elle tournait le dos, il
porta sa main à son front, avec un
regard ! Un geste ! ... comme s' il avait dit,
oh ! Que ne puis-je ! ... dumoins voila
comme j' entendais ça...
je te dirai aussi, pour ne te rien cacher,
qu' un de ces jours, comme j' alais dans la
chambre de Mme Parangon, j' y ai trouvé
son mari, aulieu d' elle : j' en-ai
véritablement eu peur, et j' ai fait un *ah !*
de frayeur : il s' est mis à rire, et m' a dit :
-ah-ah, vous avez peur de moi ! Je ne vous aurais
pas embrassée, mais vous le serez pour
vous apprendre-... oh ! Comme il
embrasse ! Quel homme ! Je l' aurais battu,
si je l' avais osé. La pauvre Manon !
Comme elle a dû souffrir avec cet homme-là !
Car envérité il est impossible qu' on
l' aime ; il a des ieux, des façons...
aussi sa femme ne l' aime-t-elle guère,

p53

et je serais tout-comme elle, si j' étais à
sa place ; depuis ce qu' il m' a fait, je ne
saurais plus le *sentir*... .
Comme je babille ! Adieu, et à te
voir, petite soeur ! Je ne montrerai
cette lettre à personne d' ici ; c' est bon
pour d' autres, où je n' aurai pas été si
sincère. Ta bien bonne-amie, et soeur

Ursule R.

Mes enfans : vous voyez comme cette pauvre soeur commence d' être légère, et comme sa tête est déjà remplie de mondanités ! Hélas ! C' est ainsi que la perversion commence toujours à la ville ; excusable d' abord, à ce qu' on croit ; mais allant rapidement au dernier période.

p54

Lettre 5

5 mars 1750.

Ursule, à Fanchon, sa bellesœur.

(elle commence à pénétrer bien des choses !)

je sais, chère petite soeur, que mon

frère d' ici écrit à ton mari, et je

profite de l' occasion, qui est sûre, pour

qu' on te remette ma lettre en-main-propre,

et qu' elle ne soit vue que de quî

tu voudras. Eh-bien, ma chère Fanchon ?

Ce que je sentais dans mon coeur,

Edmond le sentait aussi, et Manon était

sa femme, que nous ne nous en-doutions

pas plûs ici que chés nous ! Tout

cela s' est fait par Mr Gaudét, que tu

connais, et cela s' est arrangé le

plus-singulièrement du monde ! Heureusement

que nos chers-bons parens ont consenti

à ratifier ; et ils ont bien-fait, pour

éviter le scandale : car qu' aurait-on fait à

mon frère d' ici ? Beaucoup de peine !

Mme Parangon, la plus aimable des femmes,

a pris la chose on ne peut mieux :
mais que dirait Edmond, s' il se doutait
seulement combien elle verse des larmes,
dont elle me donne à moi (et peut-être
à elle-même), une toute autre cause,
que celle que je sais ? Car enfin, elle
avait fait venir ici Mlle Fanchette, pour
amuser mon frère d' une petite amourette,
en-attendant les grandes amours : et elle
me disait à moi, mais bien en-secret :
-Fanchette est jeune ; mais je la
remplacerai quelques années, par mes
attentions pour son petit mari, et ensuite elle
le charmera par elle-même-. C' est une
grande bonté ! Mais je crois que la chère
dame s' attacherait à Edmond plutôt qu' elle
ne le voudrait, s' il n' y avait pas des
empêchemens. Aussi, on ne peut rien voir
en garçon, qui vaille notre Edmond, pas
même ici : de jour-en-jour il devient
plus-aimable, et le mariage ne lui a pas
du-tout nui. Cependant je ne comprends
rien à sa façon d' être et d' agir ! Car il

p56

aime Mme Parangon, au-point que souvent
je l' en-aurais cru amoureux, si cela avait
été possible, après en-avoir épousé
une-autre, tant il marquait d' émotion en la
voyant ! Mais son mariage m' en-ôte toute
idée, et la reconciliation de Mme
Parangon avec sa cousine, qu' il a faite ce
jours-ci, me tranquillise au sujet de Mme
Parangon ; quoiqu' envérité, je crois que je
l' aurais excusé, si ce n' est pourtant l' offense
de Dieu. Mais son mari... Dieu le bénisse !
Sans être laid, car il est
bel-homme aucontraire, il n' est guère aimable.
Enfin, voilà notre Edmond marié :
sa femme est tous les jours avec nous ;
et envérité il n' y a que Mme Parangon

p57

qui soit plus aimable qu' elle. Oh ! Si tu
voyais que de jolis petites mignardises elle
me fait ! J' en-avais vu faire à Mme

Parangon ; mais ce n' était rien, comparé à ce que je vois, depuis que sa cousine est avec nous, et qu' elle lui en-fait ! Mme Parangon lui en-fait aussi, ainsi qu' à nous, et mieux, je crois, que notre bellesœur : c' est charmant, et je m' y accoutume avec elles, sur-tout avec Mlle Fanchette, qui est une aimable enfant, et qui m' aime bien. Mme Canon ne goûterait pas trop tout-ça ; mais nous reservons toutes ces jolies-choses, pour quand nous ne sommes que nous chés Mme Parangon, où nous passons la moitié du temps ; ce qui est heureux ! Car Mme Canon est *tanante* .

Je te dirai, ma chère soeur, que c' est l' épouse d' Edmond qui règle à-présent ma mise, et je ne suis ni plûs ni moins qu' elle ; ce qui me va, à ce qu' on dit. Je suis beaucoup blanchie, mais à un-point

que je n' aurais pas espéré ; car je
suis brune, et fort-brune, aumoins par
les cheveux : mais la ville m' a donné une
blancheur de peau, qui ne me rend pas
reconnaissable, au prix de ce que j' étais.
Manon me témoigne bien de l' amitié !
Elle me dit quelquefois : -vous êtes
la soeur bien-aimée de mon mari ; vous le
remplacez quand il est absent ; je crois,
d' ailleurs, par votre ressemblance, le
voir en fille à-côté de moi-... je porte
à-présent des souliers et des mules, où
envérité je n' aurais pas cru pouvoir mettre
le bout du pied en-arrivant ici ; il faut que
les miens s' y soient rappetissés, et
j' en-suis vraiment étonnée ! On me fait
des complimens de tout ça, et Mme Parangon
la première. C' est ce qui fait que
je passe d' agréables momens du matin au
soir, à n' entendre que des choses grâcieuses
et qui font plaisir. Je te dirai,
que je crois que ma petite figure a fait ici
quelqu' impression sur des gens assés
comme-il-faut : on ne se doute pas que je

m' en-doute ; et en-effet, je me comporte comme si je ne m' en-doutais pas ; car une fille raisonnable doit ignorer ou paraître ignorer ces choses-là : et-puis, j' ai ici de bons amis et de bonnes-amies ; mon frère, Mr Loiseau, ma bonne et chère protectrice, ma soeur Edmond, et Tiennette, qui est bien demoiselle, et charmante, comme tu le verras dans la lettre de notre chër frère à ton mari ; toutes ces chères personnes-là s' aperçoivent pour moi de tout ce qu' il faut voir. Les hommes me paraissent aimables ici : aulieu que chés nous, leur rudesse me les rendait odieux, et c' était sincèrement que je les fuyais. Je n' aurais pourtant pas haï ton frère, s' il eût vécu : aussi, je ne sais qu' Edmond, qui lui fût comparable, pour la douceur de la figure... je te conte tous mes petits secrets, chère soeur, et je ne te déguise

p60

rien : car je t' aime de tout mon coeur ; et je ne veux pas avoir une pensée qui te soit cachée. J' embrasse nos chères soeurs, et deux fois Christine, qui m' a toujours la plûs-aimée. Tu diras un-mot de ma lettre à notre bonne mère, et que je n' oublie pas le respect que je dois à notre bon père, dont ton mari est le lieutenant. Je t' embrasse mille-fois.

Ursule R.

p. -s. mon frère m' a parlé de me mettre, pour la conscience, entre les mains du père, son ami : j' y serais assés portée ; c' est un aimable homme ; mais trop peut-être pour une jeune-fille. Je consulterai Mme Parangon là-dessus.

p61

Lettre 6.

10 mars.

réponse.

(ma femme lui remontre doucement, d' après mes

conseils.)
ma très-chère et très-aimée soeur :
je vous écris avec bien du plaisir ; car
quand on aime comme je vous fais,
au-défaut de la conversation, on aime à
s' entretenir muettement avec les personnes
qui nous sont chères, et qu' on a tant et
si longtemps chéries, qu' elles ne peuvent
par absence, comme elles ne le pourraient
par torts, s' effacer de notre souvenir :
tant-s' en faut que ça soit avec vous, chère
soeur, qu' aucontraire vous m' êtes, je
crois, d' autant plus présente, en-raison de
ce que votre absence me prive du plaisir
de voir en-vous ma plus chère amie, et
de-plûs la soeur du digne Pierre R mon
mari, lequel a vu votre lettre : et
comme je vous dois la sincérité autant

que l' amitié, chère soeur, je vous dirai
que votre frère-aîné, en-la lisant,
a par-trois ou quatre-fois froncé le sourcil : et
sur ce que je lui ai demandé, ce qu' il
y reprenait, il m' a répondu : -ce
n' est que légèreté : Ursule est légère,
et ce sont les deux plus-légers de chés
nous qu' on a envoyés à la ville, et les
plus-beaux ; comme aussi les meilleurs-coeurs :
Dieu les préserve ! Car je suis
quelquefois en-transe rapport à eux :
et je vous en-prie, ma chère femme,
en-virtu de l' affection que vous me portez,
et de celle que vous avez toujours eue
pour le chér Edmond et la très-chère
Ursule, de leur écrire du fond de votre
bon coeur (car votre frère ne me dit jamais
que des choses honorables), des discours
qui leur rappèlent nos années premières ;
et si mal arrivait, je sens que ce ressouvenir
me ferait fondre en-larmes, et il
les y fera fondre aussi ; car leur coeur bon
et tendre est facile à toucher-. Je n' ai

rien retranché de son discours, ma chère
soeur, pas tant-seulement une syllabe,
et pendant que le voila qui lit le prophète
Jérémie, je vous écris. Chère et bonne
soeur, ce mariage du chér Edmond,
et la manière, nous ont bien-surpris ici !
Mais la volonté de Dieu soit faite, et
ce qui est fait et approuvé de nos bons
père et mère, arrête et clos notre
jugement ; car la voix de Dieu parle par
leur bouche : c' est ce qui fait qu' aussitôt
que nous avons su leur approbation, mon
mari, et moi-même, nous avons fait
une lettre au nom de nos bons père et
mère, pour donner toute satisfaction au
chér et bien-aimé frère et à sa femme
(que Dieu le veuille rendre heureux par
elle, et elle heureuse par lui !) et les
inviter à venir passer ici les fêtes de
pâques, et quelque-temps avec : et je
vous puis assurer, que je marquerai à la

p64

femme du chér frère, tous les sentimens
d' une bonne soeur, et tels que je les
dois à la femme d' Edmond. Quant à ce
qui est de vous personnellement,
très-chère soeur, que ne puis-je avoir le
bonheur de vous revoir aussi ! En-bonne-vérité !
Si quand vous arriverez, je vous
trouve un petit air émerillonné, comme
quand vous êtes ici revenue avec nous,
vous n' avez pas sitôt passé deux jours
dans cette maison paternelle, que vous
reprenez votre air de bonté naïve, qui
vous va si bien et vous rend si jolie,
que ce n' est rien de le dire, il faut le
voir ! Oh ! Ma chère soeur ! Je ne sais
pas si vous gagnez à la blancheur de la
ville, mais je sais bien qu' ici, avec votre
oeil modeste, votre grande paupière
baissée, votre parler doux et timide,
votre action retenue, votre marche
posée, et pourtant si gracieuse et si vive,
vous étiez, et êtes encore, un des plus
agréables objets que le Bondieu ait mis

p65

sur la terre, pour donner à ceux qui vous voient une idée de la gentillesse et de la beauté de ses créatures. Vous ressouvenez-vous, chère soeur, de ce jour, que nous étions, quatre de vos autres soeurs, vous et moi, sur le chemin de Vermanton, nous-en-revenant de la vigne du *vaurainin*, et que nous fumes rencontrées par ce bon vieillard de cent ans, qui avait connu votre bon père tout petit-garson ? Il ne nous connaissait pas ! Et pourtant il s'arrêta pour nous regarder toutes, et il dit : -je ne sais pas ! Mais il semble que ces traits-là de visage ne me sont pas étrangers, et si pourtant je ne les ai jamais vus ? Mais je m'en-rappelle de pareils, qui florissaient il y a soixante ans, dans Magdelon R, la plus-séante et la

meilleure, comme la plus-jolie des
filles de Nitri (et c' était votre bonne
tante aînée de votre père) : je gagerais
que voilà sa nièce ? (vous montrant.)
oh ! Que vous avez de gentillesse,
aimable et revenante fille ! Et je crois
bien que vous avez l' âme de celle que
vous représentez ; qui était si bonne,
si douce, si pieuse, si parfaite en-modestie
et retenue, que le pasteur l' en-a
citée, à l' honneur et gloire de Dieu et
de ses parens : oui, voilà sa modestie,
et son regard gracieusement baissé. Dieu
vous bénisse, belle et modeste fille,
dont la vue réjouit et enlève l' âme vers
le Bon Dieu : soignez bien cette belle et
gracieuse image, qu' il a mise dans votre
agréable tête, pour la faire servir à sa
gloire, et au bonheur d' un de ses
enfants, qu' il vous garde en sa toute-bonté :
car il se complaît dans si joli chéfd' oeuvre
de ses divines mains-. Et il vous donna
sa bénédiction, que Dieu veuille ratifier.

Vous étiez un-peu brune pourtant, et si vous voyez que vous n' en-étiez pas moins-agréable. Quant à vos soeurs, il les loua toutes, et les reconnut, mais il les loua moins que vous ; et il voulut bien faire à moi quelque attention, dont je conserverai toute ma vie le souvenir : car il avait aussi connu mon père tout-enfant. Quant à ce qui est de votre parure, encore que mon mari ait froncé le sourcil à cet endroit, si est-ce que je pense qu' il faut que vous soyez comme on est à la ville, et je crois que mon mari, votre frère, n' a repris, par son air, que le ton avec lequel vous en-parlez. Pardon, chère soeur, si je vous parle moi-même avec tant de liberté ! Mais voilà des choses qui sont moins de moi, que de votre digne frère, et même de votre bonne mère, qui toute-indulgente qu' elle est, a pourtant quelques craintes pour vous. Mais à tout-prendre, dans ce que vous m' écrivez,

nos chers parens sont heureux
de n' avoir que de si petits sujets de
remontrances ; et moi, à-part,
j' en-félicite leurs bons et tendres coeurs.
Quant à ce qui est des partis, c' est-là
le point important, et mon mari a encore
froncé là le sourcil ; mais votre bonne
mère en-a tressauté d' aise ; et elle m' a dit :
-Fanchon, ma chère fille et bru, je
n' ai auqu' une inquiétude, quoique votre
mari en-ait ; car d' abord, je connais
Ursule, comme elle est bien-craignant
Dieu ; et ensuite je sais en quelles mains
qu' elle est, et que c' est dans celles de
la sagesse même : et quant à ce qui est
de sa nouvelle bellesoeur, tout-un-chaqu' un
en-dit du bien à ç' t' heure ; par-ainsi,
ma chère fille, Dieu lui pardonnera,
et elle fera une bonne-femme,
incapable de mauvais-exemple ; et-puis
Ursule est prévenue : que je serais
joyeuse, de voir quelqu' un de mes
pauvres enfans, filles et garçons, bien-établis

p69

à la ville, pour, en-cas d' affaires
ici, avoir quelqu' un à nous, et à tous
vous-autres, qui nous serve et nous
recommande ! Car les pauvres villageois
sans connaissances sont bien-mal-menés-!
Vous voyez, chère soeur, comme elle
pense, et c' est d' après ces vues, bien
d' une bonne mère, qu' il faut envisager
tout établissement et toute inclination.
En voila bien, ma chère-aimée soeur !
Et je ne veux pas finir en *vous* avec toi,
ma très-chère Ursule, que j' aime si
tendrement. Je t' embrasse, et te souhaite,
outré mille et mille biens, le souvenir
de ton attachée à jamais sans diminution,
Fanchon Berthier,
fe de Pierre R.

p70

Lettre 7.
19 avril.

la même, à la même.

(Fanchon lui raconte la réception de Manon à la maison paternelle.)

je profite de l' occasion de la chère soeur
Manon, que voila qui s' en-retourne
avec son mari, qui l' est venu chercher,
comme tu sais, ma chère bonne-amie
Ursule, pour t' écrire quelques mots,
et te conter tout ce qui s' est passé ici à
cette visite. Et d' abord, je te dirai,
ma fille, qu' on est ici dans la joie
d' autant-plûs, qu' on n' attendait pas cette
visite sans quelque crainte, et même sans
quelque répugnance : mais il le fallait,
et on aurait voulu en-être quittes.

Le premier jour, lorsque la soeur Manon
arriva, avec son mari, l' on était dans
un remuement qui ressemblait à celui que
cause la visite des gabeliers : voila
Edmond qui entre, et qui de la porte,
apercevant notre digne père, s' incline,

p71

et-puis relève les yeux avec crainte, et
comme attendant un mot. Ce mot est
venu : -mon fils, où est votre
femme-? Aussitôt Edmond s' est jeté
sur la main de son père, et l' a baisée ;
puis notre bonne et excellente mère l' a
embrassé la larme à l' oeil. Ensuite,
toujours sans dire un autre mot, que
mon père ! Ma mère ! il est alé
chercher sa femme, que mon mari et moi
recevions de notre mieux, et sans nous
parler, il l' a menée par la main. Et
dès qu' elle a été sur le seuil de la porte,
avec cette grâce que tu lui sais, que sa
rougeur et une petite honte augmentaient,
notre respectable père n' a pu tenir
à ça ; il est venu lui-même jusqu' à elle, et
elle s' est glissée à ses genous, lui prenant
et baisant la main : mais le digne homme
l' a bien-vite relevée, en-lui disant,
-asséyons-nous, ma fille-. Et notre
bonne mère l' a embrassée. Et voila que
Manon a commencé à parler : et c' était

p72

un charme que de l' entendre ! Tous nos frères et soeurs rangés debout autour d' elle fesaient un rond, et on l' écoutait avec admiration : elle a dit mille respectueuses choses à notre père et à notre mère, touchant par-ci-par-là quelque-chose de sa faute, d' un air qui la fesait si bien excuser, que j' ai vu l' heure où notre tout-bon père allait lui demander pardon des idées qu' il avait eues ; car il avait la larme à l' oeil, ainsi que notre bonne mère. Et voila que lui-même a commencé à lui dire des choses grâcieuses, et à appeler Edmond son fils avec plus de complaisance, sans pourtant le tutoyer ; et ce n' est que quand tout ça a été fait, que la chère soeur Manon s' est mise à nous faire ses présents, commençant par notre honorable père, notre bonne mère, mon mari, moi, et nos frères et soeurs, suivant le degré d' âge, et tout cela si bien et si heureusement choisi, qu' il semblait que ce fût ce que

p73

chaqu' un aurait désiré : il est vrai qu' Edmond lui aura aidé à deviner, car il sait nos pensées comme nous-mêmes ; et elle donnait ça avec une grâce et des paroles si obligeantes, que notre honorable père, qui est tout-sensibilité, n' a pu y tenir ; il s' est levé, et il a été cacher quelques vénérables larmes qui s' écoulaient de ses yeux, en-dépit de lui ; et il n' y a sorte de caresses qu' il n' ait ensuite faites à Edmond, jusqu' à l' appeler son chère fils, ce qui n' était pas encore arrivé : et mon mari même en-a été traité comme jamais il ne le fut ; car le digne vieillard le voyant tenir Edmond embrassé par le corps, et causant ainsi avec lui, il est venu au-milieu d' eux, et a dit à son aîné : -Pierre, vous portez le nom de mon honorable père, et votre frère porte le mien : mes fils, ceci vous prescrit la conduite à tenir : Pierre, aime ton frère en-père ; et toi, Edmond, sois mon image, et revère en-lui et ton

aîné, et le nom de mon père, comme je revère la mémoire et le cher souvenir de ce digne homme ; l' un de vous me retrace ma propre personne ; mais l' autre me retrace celle de mon tant-regretté père : bénis soyez-vous, mes chers enfans, dont l' un ranime Pierre, et dont l' autre ranimera Edme un-jour, et fera, qu' il y aura encore sur la terre l' image du meilleur des pères, et du plus respectueux des fils-. Nous n' avons jamais entendu un pareil langage sortir de sa bouche, et nous étions tout-attendris, même les plus-jeunes, et jusqu' à Brigitte, qui ne s' attendrit pas aisément. Ensuite on a dîné ; et c' est alors qu' on a vu les agrémens de la chère soeur, qui ont semblé s' accroître de jour-en-jour : et quand elle s' est vue aimée ici, c' est qu' elle a été si aimable, que tous tant que nous sommes nous en étions fous ; et il n' est à-présent personne qui n' approuve Edmond ; car elle était *non-resistible* ,

c' est le mot de notre père. Et un de ces jours, il a dit à son aîné : -mon fils, je croirais qu' on s' est trompé dans ce qu' on nous a dit, et qu' il y a quelque-chose là-dessous ! Car il n' est pas possible que cette aimable créature ait été un instant abandonnée de son créateur-! Mon mari lui a répondu : -aussi, cher père, y a-t-il eu comme violence, encore plûs que finesse. -ce mot me fait plaisir, mon fils : oui, c' est violence ; oh ! Je n' en-saurais un instant douter, et je bénis Dieu, qui lave ma fille Manon de cette tache-. Et depuis ce moment, il l' a beaucoup plûs appelée sa fille. Elle, de son côté, s' est mise à devenir mignarde et caressante envers lui, au-point que le respectable vieillard dit avanhièr à son fils-aîné : -jusqu' à ce moment, je vois que j' avais eu un sentiment injuste à-l' égard d' Adam, notre premier père, qui succomba, et je suis bien-aise de ne plus l' avoir ; car il est

notre père : eh ! Comment eût-il résisté à Ève ! Elle n' avait qu' à être comme Manon-! Tu vois, ma chère bonne-amie, que nous voilà tous-bien reconciliés et unis ; et ce qui m' en-fait plus de plaisir, c' est que dans la vérité, la chère soeur est une bonne et aimable femme ; car elle m' a dit ses sentimens les plus secrets, qui sont dignes et louables, dont je bénis Dieu, quoiqu' au fond il fût à souhaiter que certaines choses fussent non-avenues : mais aussi, sans elles, notre chère Edmond ne l' aurait peut-être pas eue ; et c' est cette idée qui a fait grande impression sur nos chers père et mère. Ce n' est pas qu' en-mon particulier, je ne trouve les airs de ville un-peu-extraordinaires : par-exemple, je m' aperçois que la chère soeur a une petite coquetterie avec tout le monde : hier elle vit que Courtcou le berger la regardait avec admiration ; et elle se mit à se donner des grâces, que la tête

en-tournait à ce pauvre garçon, qui est assés libertin, comme tous-ceux de Nitry, dans ce moyen-âge ; car du temps de la jeunesse de votre père et de mon ayeul, ils ne l' étaient pas tant : elle en-a de-même avec son beau-père ; mais cette coquetterie-là est permise ; avec mon mari, avec nos frères ; au lieu qu' elle y va sans façon avec les femmes... tous nos frères et soeurs d' ici te desiront bien et te saluent, car je t' écris à leur su, mais sans montrer ma lettre. Je te prie de présenter à la chère Madame Parangon mes respectueuses amitiés, et mes tendresses à la petite Mlle Fanchette, dont je n' ai-garde de parler ici, et tu m' entens ; il ne faut pas diminuer la joie qu' on a. Ta soeur tendre et affectionnée, autant et plus que si elle était formée du même sang. Fanchon Berthier.

Lettre 8.

26 mai.

Ursule, à Fanchon.

(elle conte à ma femme différentes choses, où l' on voit comme dès lors elle s' accoutumait à voir en-autrui des faiblesses excusables : de plus-fortes eussent été moins pervertissantes.)

ta lettre, que j' ai reçue dans le temps, chère petite soeur, m' a fait un grand plaisir, et parce-qu' elle venait de toi, et par les récits que tu m' y faisais. Aussi, tout va de mieux-en-mieux depuis le retour de ma bellesœur Manon : et je te vais dire cela par ordre, car voici une lettre qui sera longue, tant j' ai de choses à te marquer.

D' abord, nous avons été de la noce de Mlle Tiennette et de Mr Loiseau, qui sont heureusement mariés, et, il faut l' espérer, aubout de leurs peines : Mme Loiseau va me faire ici une nouvelle et bien-sincère amie ; car elle l' était d' Edmond, ainsi que son mari, et tous-ceux

qui l' aiment, m' aiment aussi. Mais il faut te parler de la noce, de la mariée, et de tout ce qui est arrivé, dusses-tu encore m' écrire *vous* , et me faire tes aimables remontrances, que je respecte, et qui ne m' ennueront jamais, parce-que je voudrai toujours en-profiter.

J' étais priée de cette fête, et quoique Mme Canon ne s' en-souciât pas, j' y ai été, Mme Parangon ayant fait entendre à sa bonne tante, que je ne pouvais m' en-dispenser. -bon ! Une noce où il n' y a pas de père, et où la fille est mariée à neuf lieues de son pays et de sa paroisse ! Cela n' est pas de bon-exemple ! -ma chère tante, a repris Mme Parangon, c' est une fille à qu' je sers de mère autant que la sienne propre ; il faut qu' Ursule lui serve de soeur-. Et tout-en-bougonnant, la bonne dame m' a dit de m' habiller. Mme Parangon m' a parée ; ce qui l' a encore fait murmurer : enfin il a été convenu que Mme Canon

me mènerait elle-même ; car on la voulait aussi avoir. Après que Mme Parangon a été partie, Mme Canon s' est mise à me donner des avis, tous fort-bons, mais assés inutiles ; car on m' aurait ordonné de faire le contraire, que je n' aurais pu m' y resoudre : aussi n' ai-je pu me défendre d' un petit mouvement d' impatience, d' entendre tant répéter ce que je sais aussi bien qu' elle. Enfin nous sommes parties, et en-arrivant, Mme Parangon a eu la bonté de venir me prendre, et de me mettre sous sa protection contre l' ennui : cette femme-là, chère soeur, a un je-ne-sais-quoi qui charme, et sa compagnie est un plaisir, indépendamment de ce qu' elle vous dit et des caresses qu' elle vous fait ; car il n' y a personne qui caresse comme elle ; et-puis elle a tant de charmes et de grâces dans son

rire, qu' en-riant avec elle, on y participe, car on l' imite sans y penser : avec cela, ses caresses doivent donner bien du relief à ce qu' on a de beau ; car pour être caressée d' une aussi jolie femme, il faut être aimable ; outre que son goût donne un prix, et que d' être touchée par elle, c' est acquérir de la valeur. C' est, je crois, ce qui m' est arrivé : car dès que j' ai paru être aimée d' elle, tout le monde a semblé m' admirer, sans-doute à-cause de mon bonheur, et des gens qui n' eussent pas songé à moi, m' ont donné une obligeante attention. Je me suis même aperçue, pendant que j' étais avec les mariés, (mais personne ne s' en-doute,) qu' un conseiller d' ici a parlé quelque-temps à Mme Parangon, en me regardant par intervalles, d' un air qui marquait beaucoup de bonne-volonté, et j' ai entendu qu' il disait : -elle est d' une beauté unique-! Ma charmante amie me regardait aussi, avec une satisfaction,

p82

qui m' a fait comprendre, que le conseiller lui disait du bien de moi. Mais je ne veux pas trop arrêter là-dessus ma pensée, de peur de vanité. Mme Parangon est ensuite revenue à-côté de moi ; car elle m' avait laissé auprès des mariés pendant cette petite conversation avec le conseiller, et elle m' a parlé d' un ton si tendre, si pénétré, que je ne saurais dire combien il l' était. La chère bonne amie ! Elle est si obligeante, que plus elle fait de bien, ou plus elle a occasion qu' il en-arrive, et plus elle aime : c' est un bien-excellent caractère ! ... le conseiller a demandé à Mme Parangon la permission de danser un menuet avec moi ? L' aimable dame, qui s' est bien-doutée que je ne le savais pas, avait hésité : enfin, elle avait dit, que j' étais à la ville depuis trop-peu de temps, pour avoir acquis l' aisance nécessaire, et qu' elle ne croyait pas devoir m' exposer devant une aussi nombreuse assemblée.

p83

Il n' a plus insisté que pour une contre-danse, à quoi la chère dame a consenti. Elle m' a prévenue, quand elle a été auprès de moi, que Mr le conseiller allait me prier. Il est venu, et j' ai accepté un-peu honteuse. J' avais bien-regardé comme dansaient les autres, et quand on m' a fait l' honneur de me demander mon goût, j' ai nommé la contredanse la plus-aisée que je venais de voir, dont je ne me suis pas mal-tirée. Dès le lendemain on m' a donné un maître-de-danse, et je suis guidée par mon aimable amie, par Manon, ou par mon frère, qui danse on-ne-peut-mieux. Cela me forme la marche, la rend plus-agréable, et on m' assure que j' ai meilleure-grâce, depuis que j' apprens. J' ai un-peu commencé par moi, dans cette lettre, et j' y reviendrai encore à la fin : mais il faut parler d' Edmond et de sa femme : et c' est avec bien du plaisir ; car je vais augmenter les sentimens que tu as

pris pour elle, et ceux dont l' affectionnent
 nos chers père et mère : c' est qu' elle
 a eu pendant cette noce, une épreuve
 qui a fait briller ses vertueux sentimens :
 et envérité, la qualité de ma soeur
 à-part, je l' aime à-présent pour elle-même
 autant que Mme Parangon. L' homme
 que vous savez tous, ne s' est-il pas avisé
 de chercher à lui parler en-tête-à-tête ?
 Après y avoir bien essayé, il a enfin réussi ;
 il l' a jointe sous un berceau de coudriers,
 qui est dans son jardin ; car la noce de
 Mlle Tiennette s' est faite chés sa bonne
 maitresse : le motif qui avait fait
 écarter notre soeur, est bien à son avantage ;
 car, en-voyant le mariage de deux amans
 qui ont toujours été fidèles l' un-à-l' autre,
 et qui s' épousent sans reproche,
 ça lui a attendri le coeur, et elle s' est
 retirée à-l' écart pour pleurer, tenant
 dans sa jolie main le portrait de son mari,

qu' elle baisait et rebaisait, quand l' homme
 que tu sais l' a jointe. Tu t' imagines
 bien comme il a été reçu ! Mais il est si
 effronté ! ... elle l' a voulu renvoyer : il
 n' a pas voulu s' en-aler ; si-bien qu' ils se
 sont querellés : le meilleur, c' est que
 mon frère avait suivi sa femme, et qu' il
 a tout entendu : ils sont revenus
 ensemble, bien-contens l' un de l' autre ;
 et mon frère à tout conté à Mme Parangon,
 pendant que j' étais avec Manon,
 qui me faisait mille caresses, avec une
 émotion que je ne lui avais jamais vue.
 Mon frère a ramené Mme Parangon
 auprès de nous, et il est décidé que sa
 femme passera la plupart du temps avec
 Mlle Fanchette et moi, chés Mme Canon,
 qui y a consenti. J' ai su ce qui s' était
 passé par ma soeur elle-même. Voilà
 qui va bien jusqu' à-présent, et il semble,
 que pour être heureuse, je n' aurais qu' à
 rester comme me voila : mais ce n' est
 pas assés pour Mme Parangon : elle veut

me traiter comme sa soeur, et que nous alions ensemble à Paris, sous la conduite de Mme Canon ; elle m' a dit qu' elle avait pour cela différentes raisons, dont je crois soupçonner une partie. D' abord son mari a encore tâché de me parler, mais d' une drôle de manière ! Il s' était caché dans l' escalier de la salle à l' appartement, qui est obscur, et comme je passais, il m' a prise par le milieu du corps, en me disant, -est-ce vous, Fanchette-? J' ai répondu, -non, monsieur, je suis Ursule-. Mais il ne me lâchait toujours pas ; et envérité, je ne sais ce qu' il me voulait faire : heureusement que Mlle Fanchette était dans le cabinet de sa soeur, et comme je parlais fort-haut, elle m' a entendue ; elle est venue à moi, et il m' a lâchée. -c' est joli ! Mon frère ! De faire-peur aux filles-! Lui a-t-elle dit : il s' est mis à rire. Oh ! C' est un homme bien-terrible, et je le crains comme

le feu ! Il a des façons, il vous prend on ne sait comment, et agit comme jamais je n' ai vu persone. Quant à Mr Gaudét, dont je t' ai dit un mot dans ma dernière, je ne l' aurai pas pour ce que tu sais ; Mme Parangon s' y oppose ; elle en-a dit son avis à mon frère bien-fortement, et plus que je n' aurais compté, car elle est douce ; et elle m' a donné un bon vieillard, qui la conduit elle-même. Ce Mr Gaudét s' est trouvé ici pendant la noce, et il me voulait parler : mais Mme Canon d' un côté, mon amie de l' autre, et même ma soeur Manon, en-ont si-bien su empêcher, qu' il n' a pu me joindre. Je pense que le voyage de Paris me serait avantageus ; je le vois aux grâces de la chère Mme Parangon, qui, dit-on, les doit au temps qu' elle a passé à Paris ; mais moi, je lui crois tout ça naturel : je te prie donc, d' en-parler à nos chers père et mère, comme d' une chose utile, et qui, si tant est

que m. Le conseiller pense à moi, me donnera le ton qu' il faudrait, pour entrer dans une famille comme celle-là. Mon frère écrit aussi à ce sujet à ton mari, avec, je crois, des détails plus-amples au-sujet de l' entrevue du berceau. Le secret, je te prie, sur ce que je me doute du conseiller ; car je mourrais de honte devant un homme, fût-ce mon frère, qui saurait que j' ai eu ces idées-là : il n' y a qu' avec toi que je pense tout-haut ; parce-que je sais comme tu es bonne, et que tu ne te moques de rien ; mais que tu prens tout au-sérieux, comme font toujours les bons coeurs.

Nous sommes dans une si grande intimité toutes-trois ici, Mme Loiseau, ma soeur Manon et moi, que nous passons ensemble tout le temps possible ; et

quand nous alons chés, Mme Parangon nous tâchons d' y être toutes ensemble, pour ne pas manquer une occasion de nous réunir : et Mme Parangon a une si grande confiance en-nous, qu' elle nous met quelquefois de ses secrets, sans qu' Edmond le sache ; comme le jour qu' elle lui annonça son dessein pour le voyage de Paris, et qu' elle lui parla si-bien, au-sujet de Mr Gaudét. Mais cette-fois-là, elle nous fit-paraître, parce-qu' il n' y avait rien qui empêchât qu' il sût que nous l' avions écouté : aulieu qu' hièr, il en-a été autrement pour une conversation qu' elle a eue encore avec lui ; car il ne se doute pas que nous l' ayions entendue, Mme Loiseau et moi ; ma soeur Manon n' était pas encore arrivée.

Voici ce que c' est. On venait de nous apporter des chaussures neuves, à Mme Parangon, à Mlle Fanchette et à moi : nous les avons essayées : Edmond est entré comme nous finissions ; il a dit son avis à Mme Parangon et à nous : ensuite

comme nous-nous retirions dans l' autre chambre, j' ai entendu qu' il disait à sa cousine le commencement d' un couplet de chanson, où je n' entendais pas finesse, mais Mme Loiseau, elle, a souri ; c' était, que ne suis-je la fougère !
 Mme Parangon l' a regardé très-sérieusement ; et voyant que nous avions entendu qu' il lui répondait : -il m' est impossible d' avoir à votre égard d' autres sentimens : mais ils n' ont rien de criminel ; car j' aime qu' i je dois aimer à-présent, comme je le dois : et je crois que quand il y aurait du mal, je ne pourrais pas changer : ce n' est-là qu' une matière grossière (lui montrant sa chaussure) ; mais depuis que cela vous a touché, c' est un talisman, c' est un être animé ; vous lui avez communiqué votre âme ; cela fait partie de vous, et si c' était en ce moment tout ce qui doit me rester de ma cousine, j' en-ferais un trésor, dont rien ne pourrait me séparer-. Mme Parangon l' a interrompu :

-loin que j' approuve ces sentimens, mon cousin, je vous dirai qu' ils me blessent sensiblement, et je vous prie, au nom de notre amitié ; de ne m' en-jamais tenir de pareils : plûs vous êtes aimable, plûs vous-vous croyez sûr de mes sentimens, et comme parent, et comme ami, plûs aussi vous devez vous abstenir de tout ce qui sent la galanterie : c' est un vol que vous faites à votre femme, pour une presque étrangère, et pis encore, pour la femme d' un-autre homme : je veux bien qu' il y ait de la liaison entre nous, mais qu' elle soit pure comme le coeur de l' enfant, et telle qu' il le faut, pour donner bon-exemple à cette chère soeur qui est là-dedans, ainsi qu' à la mienne. (elle a fait un soupir). Mon pauvre Edmond, nous sommes liés tous-deux à des attaches différentes, et c' est l' ordre de Dieu que nous-nous y tenions : je me tiens à la mienne, que vous connaissez : la vôtre est charmante, et vous

devez bénir vôtre chaîne ; car on peut dire, que vous avez une épouse qui vous aime autant qu' elle le doit, et qui sent tout ce que vous valez : c' était ce que je vous desirais, et mes souhaits sont remplis de ce côté-là. Songez donc bien, mon cousin, à me considérer, non-seulement comme votre amie et votre parente, mais aussi comme quelque-chose de plus ; j' ose prendre ce titre avec vous, par le bien que je vous ai voulu, et celui que je me proposais de vous faire : je suis même la cause de tout celui qui vous est arrivé ; j' en-exige une reconnaissance, et je ne suis pas assés généreuse, pour vous en-faire grâce... -cette grâce, a interrompu Edmond, serait la plus cruelle des injustices, et je n' en-veux pas de cette nature-là ! Et je crois qu' il lui a baisé la main : car elle est venue vers nous fort agitée. Un instant après, elle est ressortie : Edmond était encore-là : ils ont paru s' entretenir

de bonne-amitié : -vous me réduisez à fuir ! -votre fuite ne m' a pas desobligé, aucontraire : tout ce qui me rappelle à mon devoir, de votre part sur-tout, m' est agréable, chère... vous êtes parfaite, et je ne le suis pas ; j' ai tout à craindre, et vous rien ; si vous fuyez, c' est par générosité pour moi. -j' aime à vous croire, même quand vous me flatez. -vous flater ! Ah ! J' approche à-peine de la vérité. -je veux vous en-croire : mais, chère cousin, ne nous complimentons pas, et soyons fermes l' un et l' autre contre l' ennemi de notre repos et de notre bonheur : vous aimez votre femme... -je l' adore. -c' est une vertu dans votre coeur ; elle vous rendra heureux... mais, mon chère Edmond, prenez-garde aux sentimens trop-libres que cherche à vous inspirer votre Gaudét ! Je rends, comme vous, justice à ses vertus morales ; il en-a, trop peut-être, pour votre bonheur,

ou dumoins pour votre sureté !
 Car s' il était comme tant d' autres de ses
 pareils, il serait moins-dangereus pour
 vous ! Je voudrais pouvoir rompre cette
 liaison ? -serais-je digne de votre
 amitié, si, quand on m' en-inspire, j' étais
 si facile à en-rompre le doux lien ?
 Gaudét est un homme, comme on
 en-trouve peu : la nature ne produit les
 êtres comme lui qu' un à un : c' est un
 ami comme il n' en-fut jamais, et si vous
 le connaissiez comme il m' est connu, il
 aurait votre estime. Vous lui avez ôté
 ma femme ; il sait que vous l' avez
 empêché d' avoir ma soeur : eh-bien,
 voulez-vous connaître ses sentimens ?
 Lisez : je vais vous laisser cette lettre ;
 ce sera son titre justificatif auprès de
 vous :
 lettre de Gaudét, à Edmond.
 Je viens d' apprendre, chère ami, que
 je suis quitté. Que me fait cela ? Je ne

voulais diriger, que pour te rendre
 plus-heureus ; mais si c' est la belle Parangon
 qui dirige à ma place, elle fera
 cent-fois mieux que moi. Je t' avouerai que
 je ne m' attendais pas que ta femme
 aurait jamais ce directeur-là ! C' est
 pourquoi, je desirais de l' être : mais
 elle, elle, mon ami ! C' est une divinité
 que cette femme ; c' est la vertu, telle
 qu' elle doit être pour avoir des autels,
 même chés les vicieus : abandonne-toi
 donc à sa conduite ; et si elle te disait :
 Haïs Gaudét, il faudrait, je crois,
 me haïr, car elle ne peut dire que ce
 qui est le mieux ; sa bouche est
 trop-belle, pour qu' il en-sortre jamais rien
 de mal. Quant à ta charmante soeur,
 elle a encore plûs raison (cet elle,
 c' est Mme Parangon) ; un jeune guide
 ne convient pas aux jeunes-filles :
 cependant, si j' avais eu ta soeur, je
 sais ce que j' aurais dû faire, et je
 l' aurais fait. Je l' aurais préservée de

p96

bien des petites idées, qui sont dans le
cœur d' une belle, autant de petites
étincelles, qui peuvent mettre le feu à
la sainte-barbe, et faire sauter la nef ;
mon expérience ne lui aurait
peut-être pas été inutile. Mon chère
Edmond, connais moi ; c' est tout ce que
je te demande ; une-fois bien-connu, je
te tiens, et tu es à moi pour-toujours :
ne t' effraie pas ! Je ne te veux à moi,
que pour être tout à toi : tu en-auras
des preuves en toute occasion, envers
et contre tous. Mais (et je le répète),
s' il se trouve quelqu' un plus capable,
ou plus digne que moi de te rendre heureux,
je te cède. Cela n' est pas, mon
ami : mais cela serait dans une seule
occasion ; c' est si tu étais libre, et la
céleste aussi (tu sais qu' je veux
dire) : alors tous-deux unis, je n' aurais
plus que faire à toi, et je te dirais,
adieu pour une dizaine d' années
au-moins. Je te souhaite le bon-soir : et

p97

point de regrets : tout ce qui vient de
cette main, qui t' es si chère, fût-ce du
mal, je le reçois avec resignation.
Gaudét.
-le voila bien ! A dit Mme Parangon,
en-achevant de lire : quel homme ! ...
voyez-le donc ; car c' est un démon, et
il vous déterrera par-tout : mais de la
prudence ! Et sur-tout de l' attachement
aux excellens principes que vous avez
reçus de vos parens-!
Voila, ma très-chère Fanchon, où
nous en-sommes : car ce dernier trait est
d' hiér, comme je te l' ai dit. Adieu,
chère bonne amie, etc.

p98

Lettre 9.
2 juin.

Ursule, à la même.

(elle parle de la manière dont Edmond fut terrassé de ma lettre, au sujet de sa faute avec Laurote.)

oh ! Ma chère soeur ! Que ton mari a écrit durement ! La faute est grande, mais le reproche est trop-dur, pour un coeur comme celui d' Edmond ! Il est éperdu, et ne sait que devenir ! Je suis la seule qui ai vu, et encore à son insu, la lettre qu' il vient de recevoir, et je ne sais si j' en-dois parler ; car c' est une chose qui n' est pas de nature à être communiquée, non-pas-même à Mme Parangon...

ô mondieu ! Que viens-je d' entendre ! L' homme chargé de la lettre sait ce qu' elle contient, et il l' a dit à la femme d' Edmond ! Il faut que je demande à l' aler

p99

voir... eh ! Comment donc ton mari a-t-il fait cette faute, lui... il y a quelque-chose là-dessous, et vous verrez que ça n' est pas vrai, qu' on aura mal compris ; que notre cousine sa mère, aura interprété le silence de sa fille, à-cause qu' Edmond l' a bien-aimée dans notre jeune âge. Il faudrait que Laurote fût une grande misérable, d' avoir ainsi manqué de sagesse ! Elle serait la seule criminelle, et je ne la plaindrais pas : car un garçon, à ce qu' il me semble, quand il trouve une fille faible, avance toujours, pour voir où elle le réprimera : " sachant fort-bien, comme nous le disait hièr Mme Parangon, que c' est à nous qu' est le rôle de resistance, et se tranquilisant à cet égard absolument sur nos bons principes : et quand il voit que nous en-manquons, il en-est tout étonné : mais il presse toujours la malheureuse fille, parce-qu' il y a pour lui une véritable gloire à en-triomphe ; cela marque son

p100

mérite en-tout-genre, sa beauté, son

esprit, son adresse, et son talent de se faire aimer, qui renferme toutes les autres qualités. C'est donc à nous à toujours résister ; puisque notre gloire est tout l'opposé de celle des hommes ; car quand nous sommes humiliées, ils sont réellement exaltés, quoiqu'en-veulent dire les femmes-hommes de notre siècle " ... ma chère soeur, écris-moi ce qui en-est, d'après de bonnes informations, et que je rassure ici tout le monde. Oh ! Si tu savais ce que je sais, tu verrais bien qu'Edmond n'est pas capable d'une chose comme celle-là... on ne veut pas que j'aille voir ma belle-soeur ; et comme on sait tout, j'en-devine la raison : nous partons demain-matin pour Paris, Mlle Fanchette et moi : Mme Parangon vient de me l'annoncer, comme j'étais accourue auprès d'elle, pour m'informer. Je crois avoir entrevu Edmond, à qui je n'ai pas demandé

p101

à parler, m'apercevant bien qu'on me le cachait. Il avait la main sur son front, et il cachait son visage, comme lorsqu'on est dans une profonde douleur. J'étais si fâchée de partir sans ma protectrice, que j'en-ai pleuré : -je pars, et vous restez-! Me suis-je écriée. -il le faut-, m'a-t-elle dit ! Cette aventure malheureuse, qu'on me cache, avance notre départ, de peur que nous ne l'apprenions ; et encore peut-être, de peur que nos chers parents ne me fassent revenir. Adresse-moi donc ta réponse à Paris ; et encore, où ? Il faudra attendre que je te t'écrive, chère soeur. Tout est ici en-combustion ; je vois, sans en-faire-semblant, le trouble qu'on veut me dérober ; car Mme Parangon se cache de moi ; mais je m'aperçois qu'elle pleure. Tout-à-l'heure, je l'ai entendue ; elle se croyait seule, et disait la larme à l'oeil : -Dieu me punit cruellement ! Et peut-être un-jour, moi-même,

p102

serai-je l' infortunée victime de ce
jeune imprudent-! Elle disait cela avec
des sanglots. Adieu ; je cache vite bien-vîte,
et je vais prier Vezinier d' être plus
prudent au-retour, qu' il ne l' a été ici.
Je vais donc partir pour la grande
ville ! ... mais bien-tristement ! J' ai le
coeur serré !

PARTIE 2

p105

Lettre 10.
Fanchon à Ursule.
(tableau de douleur, et lettres de fausseté,
dont ma femme lui fait-part.)
14 juin.
Chère soeur. J' ai appris
votre adresse par Mme Parangon, à un

p106

voyage que nous avons fait à Au, pour
voir le chér frère Edmond, qui est
bien-malade : mais il faut qu' il y ait un-peu de
mieux, puisque je vous écris. C' est
Mme Parangon qui nous avait mandés,
comme vous le verrez par la lettre,
ci-jointe... hélas ! Il y a eu bien des
malheurs ! La pauvre Manon (Dieu lui fasse
paix), a fini douloureusement ses jours
par un double poison, celui de la
jalousie au-sujet de ce que vous savez, et
un-autre qui tue plus-vîte le corps... vous
m' entendez... cependant, ma très-chère
soeur, vous aviez bien-raison,
dans ce que vous m' avez marqué,
qu' Edmond était incapable d' une action
pareille ! Et ce nous est, à mon mari et
à moi, une grande consolation ! Quoiqu' Edmond
ait démenti la lettre de son
ami qui le dit, j' aime à en-croire Mr
Gaudét de-préférence. Vous avez
en-juger ; je me suis emparée de cette lettre,
pour la remontrer quelque-jour à nos bons

père et mère, quand ils seront de
sens-fraid : ce qui me fait croire qu' Edmond
pourrait bien dire ça, dans le dessein de ne
pas faire passer Laurote pour une
malheureuse, c' est que sa femme étant morte,
il n' a plus de raison de craindre pour elle
l' effet de ce qu' on lui attribue. Mais,
moi, je regarde la lettre comme
bien-croyable : car enfin, pourquoi Mr
Gaudét aurait-il fait une chose comme
celle-là ?

Je vous dirai que j' ai vu ici bien des
douleurs, dont je suis charmée que vous
n' ayiez pas été témoin ; car vous l' auriez
été ; on vous allait envoyer chercher pour
redemeurer ici, quand on a su que vous
étiez partie : cela a d' abord fait différer ;
ensuite on a eu-peur de fâcher Mme
Parangon, en-lui marquant de la
défiance. Ma chère soeur, le triste et
piteus spectacle, qu' un père vénérable qui
maudit ! J' ai tressailli jusques dans les
entrailles, en-l' entendant maudire, et

nous-nous sommes tous-jetés à-genous devant
lui. Mais sa colère ne se calmait pas ; elle
était encore animée par notre cousine, la
mère de l' infortunée : notre père
voulait partir pour aler châtier Edmond ;
il allait, il venait ; il ne se possédait pas :
cet orage faisait trembler ; car il ne jetait
sur nous-tous qu' un regard sombre. Il a
pourtant été à l' église ; et on dit, car je ne
l' ai pas vu, qu' il s' est mis à-genous sur la
tombe de son père, et qu' il s' y récriait
seul, -des enfans ! Des enfans ! ô mon
Dieu ! Je vous ai demandé des enfans, et
vous me les avez donné dans votre fureur-!
Et mon mari, dit-on (car il ne m' en-a pas
touché un mot, et je n' ai osé l' interroger
là-dessus) ; s' est approché doucement et
en-tremblant derrière-lui, et il lui a dit,
en-se prosternant, et baisant la poussière,
-non pas tous, mon père-! Et le
vieillard vénérable est resté immobile à

p109

ce mot de son fils-aîné ; il s' est tû plus
d' un quart-d' heure ; ensuite il a dit à
son fils : -bénéissons-en Dieu ensemble,
mon fils, sur la tombe de mon
digne père : que Dieu punisse le
coupable, et bénisse les bons ! -ô mon
père ! S' est écrié Pierre, si vous n' aviez
été mon père, je vous aurais fermé la
bouche, au premier mot de ce
maudisson ! Mais vous êtes mon père, sur la
tombe du vôtre, doublement sacrée en
ce moment-ici pour moi : mais veuillez
retracter, en-priant Dieu ; car mon
pauvre frère serait perdu à-jamais-! Et
le vieillard s' est mis à pleurer, et il a
prié bas, sans répondre à son fils, qui
a bien vu qu' il retractait : et ils sont
revenus ensemble, le père s' appuyant sur le
fils, et le fils tenant un bras passé autour
de son père, d' une façon d' amitié d' une
part, et de respect de l' autre, qu' un-chaqu' un
qui les voyait en-était attendri ;
car ils sont bien-aimés, tant le père que

p110

les enfans ; et tout le monde d' ici disait,
qu' Edmond n' était pas capable de ça.
Mandez-moi, chère soeur, de vos
nouvelles ; car je me sens de l' inquiétude pour
vous, du-depuis que vous êtes dans ce
Paris ; et il me semble à chaque lettre qui
vient de la poste, qu' il peut y avoir dedans
quelque malheur à votre sujet. ô chère
petite soeur ! Pauvre brebiette si douce
et si jolie, au-milieu des loups, que
n' êtes-vous ici ! Je vous rêve souvent,
et quoique je n' aye pas foi aux rêves, car
mon mari dit que ce sont des chimères,
si est-ce que je ne rêve qu' en-mal, et ça
ne me fait pas plaisir. Je prie tous les
jours le Bondieu pour vous et pour
Edmond, après mes devoirs, et avec
bien de l' ardeur ; je vous assure !
Adieu, chère petite soeur : et puissé-je

p111

avoir de plus heureuses nouvelles de-peu
en-ça à vous mander !

Lettre de Mme Parangon, à Pierrot et
à sa femme.

Mon chère Pierre, et ma chère Fanchon :
c'est à vous que je m'adresse
de-préférence, pour vous annoncer la
maladie où le desespoir a réduit votre chère
frère Edmond. Dès qu'il vous eut
écrit la lettre, qui vous annonçait
la mort de sa femme, une fièvre
violente le saisit, et dans la même
soirée il eut le transport. Je ne vous
ferai pas les détails de ce cruel
commencement de maladie, où il disait des
choses, tant au-sujet de l'infortunée
qu'au mien, que je n'oublierai jamais.
Je puis vous assurer que j'ai pris de lui
les mêmes soins que s'il eût été mon
frère, comme il est le vôtre ; car il est
le mien de coeur et de volonté. Mais

p112

ne m'en-ayez aucune obligation ; l'humanité
seule et mon panchant suffisaient
pour m'obliger à m'occuper de
ce chère malade, et l'une et l'autre ont
été mon dédommagement. Ainsi, je
je laisse-là ces détails, quoique je
sache qu'il vous intéressent beaucoup,
pour vous entretenir du départ de mon
Ursule ; que je regarde comme réellement
à moi, autant par l'amitié qu'elle
m'inspire, que par celle qu'elle a pour
pour moi ; non que je prétende m'emparer
de son affection, pour l'ôter à vos
chers parens et à vous, à qu'elle sera
toujours, par la tendresse filiale ou
fraternelle ; mais elle est à moi, par
le bien que je lui veux.

Dès que le malheur fut arrivé, je
décidai son départ, comme je sais
qu'elle vous l'a écrit ; et elle se
conforma en-tout à ma volonté avec sa
douceur ordinaire. Depuis qu'elle est
avec moi, je ne lui ai remarqué que des

p113

qualités, et pas un défaut ; et voici
l' idée que je me suis formée de son
caractère. Elle est douce par tempérament :
haute par l' éducation libre et
républicaine que vous a donnée votre
père. Elle regarde le deshonneur
comme une tache matérielle en-quelque-sortie,
et dans ses idées, elle serait
capable de dire le même mot qu' un
jeune-gentilhomme disait un-jour d' un
officier qui avait reçu un soufflet :
il s' approcha de celui qui le venait
de nommer, et lui dit avec un naïf
étonnement : -il n' est pas changé-!
De-même si Ursule voyait une de ces
femmes deshonorées par leur
inconduite, elle la considérerait avec un
étonnement naïf, qui lui ferait
demander, si elle mange, boit et
dort comme nous ? Elle s' imaginerait
qu' une libertine devrait être tout-autrement
constituée qu' elle. C' est une
chose dont je me suis aperçue, à-l' égard

p114

de l' infortunée que nous pleurons.
Ursule était instruite des premières :
aussi ne la regardait-elle d' abord
qu' avec une curiosité de frayeur : mais
lorsqu' elle l' a connue particulièrement,
elle a pris pour elle la plus-tendre amitié,
une estime sincère, et tous les sentimens
obligeans. Vous pensez-bien
que j' en-étais charmée. Mais j' avais
une crainte pour ma jeune-amie, en-qualité
de son institutrice et de sa
seconde mère, puisque je remplace à
son égard Barbe De-Bertro : je voulus
savoir un-jour, si elle ne regardait
plus certaines fautes comme aussi graves
qu' à son arrivée ici : je la questionnai
adroitement, et voici comme je
connus sa façon-de-penser.
-tu aimes bien Manon, Ursule ?
-beaucoup, madame ! -c' est bien :
il faut aimer ta soeur. -et votre
cousine. -et mon amie. -ah !
Ce titre-là me la rend bien-chère ! ...

voyez pourtant ! C' est avec raison
 que l' évangile dit que les jugemens
 téméraires sont un grand péché !
 -c' est une belle vérité, ma bonne-amie :
 mais comment l' appliques-tu
 ici ? -par-exemple, vous, Mlle
 Tiennette et moi, n' avons nous pas
 cru que Manon était une libertine ?
 Cependant, depuis que je la connais,
 je vois que cela ne se peut pas, et que
 nos yeux nous avaient trompées : elle
 agit tout-comme nous, elle parle
 de-même, elle est faite de-même : ainsi,
 cela ne saurait être : j' ai bien vu que
 vous le pensiez aussi, et je l' ai
 aimée au-double, à-cause qu' elle n' a pas
 fait à mon frère Edmond les vilaines
 choses que j' avais crues d' abord, ainsi
 que vous-. Je ne lui répondis rien ;
 mais je l' embrassai, en-pensant
 tout-bas : respectable et précieuse
 innocence ! Combien serait coupable celui
 qui te porterait la première atteinte !

Outre le péché en-lui-même, ce serait
 encore une horrible sacrilège ! ... quand
 j' eus dit cela à Tiennette, afin qu' elle
 ne détruisît pas l' heureuse idée qu' avait
 Ursule, cette bonne fille me répondit,
 qu' elle s' en-était aperçue, et qu' elle
 s' était proposée de m' en-parler, pour
 me demander mes conseils.
 Vous jugez, d' après cela, chère
 Pierre et chère Fanchon, si je dois
 aimer mon Ursule, et avoir confiance
 en-elle ! Aussi lui ai-je donné ma soeur
 pour compagne ; je veux qu' elles
 soient inséparables jusqu' à leur
 établissement.
 Il ne me reste plus qu' à vous parler
 de nos adieux, à-l' instant de la
 séparation. Je n' étais pas trop à moi,
 comme vous pensez. Quand Ursule
 sut qu' elle allait partir avec Fanchette,
 sous la conduite de Mme Canon, elle
 me regardait avec des yeux interdits ;
 car je n' avais pas encore prononcé le

mot, je reste : mais quand une-fois
 j' eus dis, -il faut que je reste
 à-cause d' Edmond-, je vis le
 bon-naturel d' Ursule, son bon-caractère,
 son amitié pour moi, et sa tendresse
 pour ses parens dans ses regards et
 dans sa réponse. Ses yeux devinrent
 humides : elle fit un mouvement les
 bras étendus, pour venir à moi :
 elle s' arrêta, me regarda tendrement,
 et me dit enfin. -je pars, et vous
 restez ! Mais il le faut, et je vais être
 orfeline tout-à-fait ; je n' aurai plus
 que la soeur que vous m' avez donnée ! ...
 cependant, permettez-moi de vous dire,
 qu' il est juste que je ressente la
 douleur d' être éloignée de mon digne père
 et de ma bonne mère ; votre compagnie
 l' aurait trop-affaiblie ; ainsi je la
 sentirai, sinon avec plaisir, puisque
 la douleur y est contraire, d' ailleurs
 avec contentement de la sentir : car
 toutes les fois que je sens cette heureuse

douleur, de l' éloignement de ma
 bonne mère sur-tout, cela me rappelle
 de qu' j' ai le bonheur d' être fille, et
 de qu' j' ai l' honneur d' être amie-.
 Eh bien, mes chers bons-amis, que
 pensez-vous de cette réponse, dans une
 jeune-fille de dixsept ans, élevée au
 village ? Mais que dis-je au village !
 L' éducation que vous ont donnée chés
 vous, cet homme que vous appelez votre
 père, et cette femme que vous appelez
 votre mère, et que moi je nomme des
 anges, fais plûs penser mille-fois que
 celle des villes... mon Ursule est
 partie... mais j' ai encore Edmond. Il
 vous demande ; je vous desire : venez
 nous voir, et me consoler un-peu de mes
 privations par votre chère présence.
 Que j' aime cette bonne dame ! Qui
 sait si-bien me faire aimer ce que j' aime
 tant déjà !
 Voici à-présent la lettre de l' ami
 d' Edmond que je vous ai promise.

Lettre de Gaudét, à Edmond,
conservée par Fanchon.

Mon très-chère ami : au lieu d'employer
de vaines consolations, comme
les amis vulgaires, j'ai couru à la
source du mal : je me suis emparé
de l'esprit d'une mère desolée et d'une
fille innocente, dont l'une ne savait
que se lamenter à grand bruit ; et dont
l'autre, vierge encore d'esprit, s'étonnait
de la desolation qu'elle voyait
autour d'elle : -car enfin (c'est
l'innocente qui parle), faire un
enfant n'est pas tuer un homme, ni
voler, ni piller, ni mettre-le-feu, ni
battre, ni même seulement dire des
injures à quelqu'un : j'en ai vu qui
en ont fait, et elles en ont été quittes
pour une chanson qu'on a composée
sur elles-. Surpris de ce langage, j'ai

voulu pénétrer dans l'âme de la
jeune-personne, et y voir, s'il était
bien-vrai que ce fût toi qui l'eût mise dans
l'embarras ; et tu penses que je n'ai
pas eu de peine à l'amener à me dire
ce que je desirais. Mais vu son
innocence, elle m'a instruit, sans le
savoir : j'ai profité de mes avantages sur
cette enfant, pour lui faire signer,
à l'insu de sa mère, une lettre à tes
parens, qui est incluse dans celle-ci,
par laquelle elle s'accuse de t'avoir
injustement chargé de la moitié de sa
faute. Mon motif, dans cette
démarche, est louable doublement ; c'est
de te reconcilier avec ta famille, par la
certitude de ton innocence, et de rendre
la tranquillité à ton épouse : aussi
n'ai-je pas perdu un seul moment,
et j'ai préféré de partir sans te voir,

à te voir sans te servir. Adieu, chère
Edmond ; et ne te laisse pas prévenir :
car j' ai bien des ennemis ! Mais ton
inexpérience est le plus-dangereux.
p. -s. ostensibilem hanc epistolam feci.
Lettre de Laure,
aux parens d' Edmond,
(dictée par Gaudét).
Mon chère cousin, et ma chère cousine :
je vous écris ces lignes à l' insu de ma
mère, afin de vous tranquilliser
au-sujet de mon cousin Edmond, que j' ai
eu la faiblesse d' accuser à ma mère,
crainte d' être battue : mais la vérité
est, que ce n' est pas lui qui m' a
mal-fait ; bien-aucontraire : car c' est
en-revenant un-jour du marché à V,
que m' étant arrêtée sous des vermes et
des aulnes à l' ombre, et m' étant
endormie, pendant que Robin broutait
d' appétit, je m' éveillai à ce que me

p122

fesait un gros blatéyer, qui m' avait
surprise, et dont je ne pus me défendre.
Mais comme je ne savais pas ce que
c' était, je ne fus pas si en-colère que
je l' aurais cru, et je n' en-dis rien
tant-seulement à ma mère,
jusqu' au-moment où elle l' a deviné, et qu' avant
tout, elle a été tout-justement me
nommer mon cousin, en-disant,
encore si c' était lui ! Et moi,
entendant ça, j' ai dit, que ce l' était.
Ensuite elle a appris qu' il était marié ;
ce qui a fait tout le bruit. Voila
tout mon chère cousin et ma chère
cousine : ainsi je vous prie de
n' en-point vouloir à mon cousin Edmond.
J' ai l' honneur d' être avec respect,
votre très-humble et très-obéissante
servante,
Laure C.
Vous voyez, chère soeur, que c' est
bien-malheureux qu' on ait accusé le pauvre
frère Edmond !

p123

Lettre 11.

30 juille.

Mme Parangon, à Ursule.

(la pauvre dame montre toujours son bon et faible coeur, sans qu' elle s' en-doute.)

ne m' en-veux pas, ma bonne amie,
du long silence que j' ai gardé avec toi,
quoique je t' eusse promis de t' écrire, et même de te voir bientôt. Ton frère a été malade, après ce que tu sais, puisque Mr Gaudét, qui est à Paris, doit t' en-avoir parlé. Dispense-moi de tous les détails. J' ai vu Edmond aux portes de la mort : il est meilleur que je ne croyais, et si, je le regardais comme un bon-coeur. Ce pauvre garçon ! Ah qu' il m' a touchée ! Il est à-présent à S, pour achever de se rétablir. J' espère le voir bientôt de-retour ici. Le voila donc libre encore ! ... je ne lui dirais pas à lui-même, mais avec toi, ma chère, je puis me donner un-peu plus de liberté ;

p124

car tu vois bien que Fanchette sera ta soeur : commence à l' envisager sous ce point-de-vue, et que cela te donne la consolation dont tu as besoin. Ma chère Ursule, le terrible lien que le mariage ! Lorsqu' on nous le propose, pour ceux ou celles qui nous sont chers, nous devons bien hésiter ! Et c' est ce que je fais à plus d' un égard. Quant à l' envie que j' ai de voir un-jour celui de ton frère avec Fanchette, je m' y livre d' autant plus-volontiers, qu' il y a encore le temps de la réflexion. Et-puis, j' ai dans l' idée qu' il m' est attaché, qu' il aimera un-peu ma soeur par-rapport à moi, et un-peu aussi parce-qu'elle sera fort-jolie. N' est-ce pas qu' elle le sera ? Dis-le-moi sincèrement, toi qui n' as pas les yeux prévenus d' une soeur ? Je ne m' en-défens pas ; j' aimerais à voir mon frère dans Edmond, et à le nommer du même nom dont tu le nommes... il vient de me tomber une larme ! Hélas ! Ne le

p125

nommerais-je donc jamais de ce nom si chère !
Il me semble entendre une voix qui me
dit, *non* ! ... mais tout-cela n'est que
chimères de l'imagination troublée. La
mienne l'est beaucoup, et je viens
d'éprouver de terribles secousses ! ... j'irai
me calmer auprès de toi, chère amie :
prépare-moi un cœur bien-tendre pour
recevoir tout le mien. Que Paris va
m'être agréable avec toi ! J'y serai
libre ; je n'y verrai que ce qui me plaît,
mes deux sœurs ; tout le reste du monde
ne sera rien pour moi. Un-jour, ton
frère y viendra... je voudrais que
Fanchette eût quinze ans : on est raisonnable
à cet âge-là... car je crois que je l'étais :
ne l'étais-tu pas aussi ? Nous les
marierions, et nous serions tous heureux.
Adieu, ma fille. Je t'ai bien écrit des
choses auxquelles je ne songeais pas
en-commençant ; mais la lettre est faite, et
elle partira.

p126

Lettre 12.
10 août.
*réponses d' Ursule, aux deux lettres
précédentes.*
(elle raconte son arrivée, et comme la corruption
règne dans les grandes villes.)
madame et très-chère amie :
votre lettre m'a fait le plaisir que vous
imaginez, d'avoir de vos précieuses
nouvelles : quant aux choses tristes, je les
savais déjà, par la lettre de ma belle-sœur
que je joins à celle-ci, et que je
vous supplie de me rapporter ; car elle
m'est chère, à-cause de la part d'où
elle vient. Je n'espère pas de réponse,
mais votre vue, qui est pour moi le
plus grand des biens.
Nous sommes arrivées très-heureusement.
Paris, vu de la Seine, fait
un spectacle imposant et majestueux :
mais le dedans a ses désagréments, comme
vous allez voir, et comme sans-doute
vous le savez. Nous sommes arrivées

p127

de-grand-jour au port Saintpaul : je suis descendue la première, plus-hardiment que je n' aurais cru. La bonne dame Canon a eu-peur, en-me voyant aler si resolument, et elle s' est écriée : prenez-garde, Ursule ! ... ce qui m' a fait-frissonner, je ne sais pourquoi. Mes genous ont tremblé, quand mes piéds ont touché la terre, comme si celle de Paris me devait porter-malheur. Mais c' était de joie : car ce pays me plaît beaucoup, et je suis très-satisfaite de la capitale ; il ne me manque que la présence d' une amie adorée, pour y être heureuse. Mais il faut que je vous dise un-mot des desagrémens dont j' ai parlé. D' abord la chère dame Canon en-est quelquefois de bien-mauvaise-humeur ! Elle nous fait souffrir de toutes les sotises qu' on nous dit, ou des compliments qu' on nous fait dans les rues. L' un de ces jours, un homme nous suivait le soir, et nous disait je ne sais combien de choses où je n' ai rien

p128

compris : nous doublions le pas ma charmante petite soeur et moi (je l' appelle ainsi depuis votre chère lettre, mais comme par-amitié, sans lui en-dire le vrai sujet), pour ne pas entendre les sots propos : Mme Canon nous a rappelées, et nous a grondées de ce que nous alions trop-loin devant elle : nous avons marché doucement, et le vilain homme a été à son aise : Mme Canon, qui bouillait, et qui n' osait rien dire, parce-qu' elle avait peur, nous a encore grondées de ce que nous alions doucement : nous avons été vite ; l' homme s' est mis entr' elle et nous : elle nous a encore rappelées suffoquée de colère, et elle l' a menacé de le faire arrêter : il lui a ri au nez : effectivement elle avait un air si comiq, que Fanchette a éclaté ; je me pinçais, moi, pour m' empêcher de rire, et sur-tout je regardais le vilain homme, qui s' est avisé de venir à moi : il m' a mise en-colère, au-point que je lui préparais

un bon soufflet, lorsque la garde a paru. Il s' est aussitôt glissé entre deux carrosses, et nous ne l' avons plus vu. Après cela, nous en-avons eu un-autre plus-poli, qui nous a fait de jolis compliments, sur-tout à Mlle Fanchette, qui me disait assés haut, est-ce qu' il nous connaît, ma bonne-amie ? C' est qu' il disait que nous n' avions pas besoin de parure, et que nous étions adorables en-deshabiller ; que nous avions de l' esprit, et je ne sais combien d' autres choses. Il a beaucoup ri de ce que me disait Fanchette, à chaqu' un de ses compliments ; car Mme Canon, qui donnait le bras à la cuisinière, était à quelques pas de nous, et cet homme-ci ne fesait pas semblant de nous parler. Ce qu' il nous disait était fort-singulier, lorsque nous sommes heureusement arrivées à notre porte. Il nous a regardées entrer, et je l' ai encore aperçu du balcon, qui restait en-extase de l' autre côté de la rue. Cela est drôle ici ! Comme on ne se connaît pas, chaqu' un

y dit ce qu' il pense, et on n' est pas retenu comme chés nous et à Au, par une sorte de respect-humain, dans la crainte que ces petits écarts ne soient sus. Il me semble, sans être philosophe, que c' est pourquoi le vice va plûs tête-levée ici qu' ailleurs ; il n' a que le moment présent de la honte à craindre ; la chose passée, la rue quittée, on est un être tout-neuf, et absolument intact où l' on arrive. Cela est commode pour les malhonnêtes-gens, et pour tant de filles-perdues qu' il y a ici (dit-on.) vous voyez que je commence à raisonner ; c' est l' air de ce pays-ci qui en-est cause ; et-puis, quelquefois de sur notre chaise aux *tuileries* , ou au *palais-royal* , nous entendons des femmes *philosopher* , comme elles disent, et cela donne envie de les imiter. Mais je badine, et je ne sais comment cela m' est venu. Je vous attens avec impatience, et je suis avec un

respectueux attachement, votre etc.
Je vous prie de faire-tenir vous-même cette

p131

réponse à ma bellesœur, épouse de
mon frère Pierre : parce-que je voudrais
qu' elle fût surement remise, et
en-secret.

à sa bellesœur Fanchon.

(voilà qu' elle lui parle, comme elle pense :
elle a déjà fait bien du chemin !)
je te remercie, très-chère bonne-amie,
de ta lettre et de tes sentimens
pour moi. Je me trouve ici très-heureuse ;
et comme tu le disais, ça été un
coup-d' or, que Mme Parangon, ma
respectable protectrice, m' ait fait-partir,
comme elle a fait : car, entre nous, il
ne faut pas qu' on envoie à la ville, les
enfans qu' on veut qui demeurent au
village ; les manières des villes sont
trop-agréables, pour qu' on puisse ensuite
trouver supportables celles de la campagne ;
outre qu' à la ville la vie est bien-plus
douce, et sur-tout qu' on y connaît des
plaisirs que rien ne peut compenser au
village. Je te parle à coeur-ouvert,
chère petite soeur, pour te guider dans

p132

tout ce qui me concernera chés nous,
et par l' espérance que j' ai que cette lettre
ne sera vue de personne que de toi, et de
la respectable dame qui te la fait
parvenir. D' après ma façon-de-penser, je
t' avouerai que je ne serai pas fâchée qu' on
me trouve un parti ; car tant qu' on est
fille, on dépend de la volonté de père
et mère, et il ne tient qu' à eux de
rappeler leur enfant auprès d' eux. Il est
certain, que les partis se trouvent à la
ville plus-facilement qu' au village ;
peut-être la corruption des moeurs en-est-elle
cause ; on regarde ici davantage à la
figure, et on sacrifie plus-volontiers
l' intérêt au plaisir : aulieu que chés nous,
tant-pis si les deux ne se trouvent pas

réunis ; car l' intérêt passe avant tout.
Pour moi, je ne suis pas intéressée : mais
j' aimerais à trouver un bon parti pour
bien des raisons : c' est d' abord que je sais
le plaisir que cela vous ferait à tous ;
ensuite, que je suis un-peu orgueilleuse,
un-peu aimant à être parée : car la beauté

p133

est un beau présent de la divinité : ôte
sa charmante figure à Mme Parangon,
elle sera toujours une excellente dame,
mais ce ne sera qu' une femme ; aulieu
que c' est une déesse, qui tient fixés sur
elle les ieux et les voeux du tout ce qui
la connaît, sur-tout d' Edmond et d' Ursule R :
qu' on t' ôte ta jolie figure,
ma chère Fanchon, ton mari t' aimera
encore pour tes qualités ; mais te
regardera-t-il avec cette admiration et ce
tendre sentiment de reconnaissance envers
Dieu, qui t' a donnée à lui ! Et pour
parler aussi un-peu de moi, si je n' avais
rien, rien du-tout en ma faveur,
Edmond aurait-il songé à me procurer tous
les avantages que je lui dois, et qui sont
si grands, que le seul de m' avoir donnée
à Mme Parangon, vaut la vie, et plûs,
car c' est le bonheur ? Quant à ce chère
frère, il faut aussi considérer, que sa
beauté donne bien du relief à ses
bonnes-qualités, et, je crois, lui attache ses
amis : car il en-a qui lui sont tout-dévoués,

p134

et une protectrice, qui veut
l' élever jusqu' à elle, par le don d' un
petit trésor, que j' ai le bonheur d' avoir
ici pour compagne. On peut donc légitimement
avoir envie d' être belle, de
plaître, et d' augmenter sa beauté : pour
moi, je ne m' en-fais auqu' un scrupule, et
j' y mets tous les soins que je puis, sans,
nuire à mes devoirs ; car je regarderais
comme un mal d' y donner tout son temps,
et de ne songer qu' à cela. Après t' avoir
ainsi parlé, chère soeur, il convient que

je te témoigne tout ce que ta lettre m' a
causé d' amertume, relativement au chère
Edmond : tu sais tout ce qu' il m' est : car
si je dois aimer mes autres frères comme
frères et comme bons-amis, sur-tout
Pierre R, je dois aimer Edmond
comme père ; oui, je dois partager le
sentiment filial, entre notre vénérable
père, et ce frère si bon à mon égard ;
et telle est ma position, que plus j' aime
mon frère, et plus j' aime Mme Parangon
et la ville ; et que plus j' aime ma protectrice

p135

et la ville, plus j' aime mon frère
Edmond : ces deux sentimens rentrent
l' un dans l' autre.
à-présent je vais te parler de l' ami
d' Edmond, ami comme il n' y en-a point ;
je le vois par ce que tu me marques à son
sujet, relativement à Laurette. Cette
action de Mr Gaudet, supposé qu' il ait
trompé, je crois qu' on la peut excuser,
en-faveur de son amitié pour Edmond : car
Edmond se fait aimer si-bien, qu' on n' est
pas toujours maître de le servir comme
l' exacte justice le demande. Je te dirai,
à cette occasion, que j' ai vu Laure : mais
personne ne le sait, pas même Mme Canon.
Nous étions sorties seules, Mlle
Fanchette et moi, pour aller à l' église, Mme
Canon étant indisposée : justement à la
porte de Sainteustache, un monsieur m' a
saluée par mon nom : je ne le voyais pas,
à-cause de ma calèche ; mais sa voix ne
m' était pas étrangère. Je l' ai voulu
regarder, et au lieu de lui, j' ai vu Laurette
devant moi, qui m' a embrassée. Elle est

p136

jolie comme un coeur, et en vérité je l' ai
aimée ; ce qui est une nouvelle preuve
que la gentillesse est un grand avantage !
Nous avons causé, mais peu, à-cause du
temps qui nous manquait, et les choses
qu' elles m' ont dites ne m' ont pas surprises,
car je m' en doutais. Elle a tout-à-fait

bonne-grâce, malgré son état, et elle est très-formée pour le raisonnement : je la verrai quelquefois, si Mme Parangon le trouve-bon ; nous-nous le sommes promises ; mais j' ai mis la condition que je viens de dire. Voi, pourtant, ma chère soeur, ce que c' est qu' une grande ville ! Nous voila que nous-nous parlons, et que personne ne le trouve-mauvais ! Suppose notre village, que de discours ! Il aurait falu passer notre vie à nous regarder noir, ou nous exposer à mille desagrémens. Je dois jouir dans peu du bonheur d' avoir ici Mme Parangon : écris-moi par cette occasion, qui est la plus-sûre.

p137

Lettre 13.
20 auguste.
Fanchon à Ursule.
(ma femme décrit ici la réception, le séjour et le départ de mon frère Edmond.)
j' écris cette lettre, très-chère soeur, pour la faire tenir à Mme Parangon le plutôt possible, afin de ne pas manquer l' occasion de son départ. Je vous dirai que nous avons ici Edmond depuis trois semaines : et je ne lui ai pourtant pas montré votre lettre, ni à personne ; car je l' ai trouvée faite tout-à-fait pour femme, et point-du-tout pour homme, qu' il nous soit tant proche qu' on voudra. Et je ne répondrai à rien de ce que vous me dites sur la beauté : puisque Mme Parangon a vu votre lettre, et qu' elle verra aussi la mienne, je la crois bien-suffisante pour vous dire tout ce qu' il faut, et mieux que mon petit esprit, qui se peut tromper, en-croyant dire-merveilles ; car je suis

p138

plus-défiante de moi et de mes lumières que jamais. Pour-à-l' égard de Laure, que vous avez vu et parlé, mon sentiment est, que vous avez bien-fait ; car c' est notre parente, et dès que dans le pays où vous êtes, il n' y a auqu' un scandale

à se parler, parce-qu' on ne sait ce qu' il en-est, je pense qu' il est toujours bien de se rapprocher. Mais il faut vous parler d' ici, et vous dire que j' entens votre demi-mot, vu qu' Edmond ne me laisse rien ignorer de la vérité, non-plûs qu' à son frère, et à Mme Parangon elle-même, qui est instruite : car il m' a montré la lettre qu' il lui écrivit le 2 du présent mois, que j' ai trouvée très-belle, et où il contait les derniers-momens de sa femme : sans-doute que Mme Parangon vous la montrera, ainsi que deux autres ; c' est-à-savoir la copie d' une qu' il a écrite à

p139

Mr Gaudét, et la réponse qu' il en a eue. Ce que j' ai à-faire à-présent, est de vous dire, comment Edmond ayant, à son arrivée ici, démenti le bruit qu' avait fait courir la lettre de Mr Gaudét, il s' est derechef exposé, par sa franchise, à tout le courroux de notre vénérable père, qui ne peut souffrir rien de contraire à la bonne-conduite : ceci n' est pas inutile à vous dire, puisque ça vous fera sentir combien il est terrible de manquer à son devoir devant votre digne père, l' image de Dieu sur terre à notre endroit. Edmond arrivait avec mon mari, qui l' avait été chercher à-cause de sa convalescence, et qui l' avait trouvé à Saintbris, venant sur un cheval-de-louage ; et qui en-voyant son frère changé, a couru à lui, et l' a descendu à-terre, dans ses bras, en-lui disant : mon chère frère, mon chère Edmond ! Je te revois ! Ah ! Mon ami ! J' en-bénis le Bon Dieu, et de ce que la maladie qu' il t' a envoyée a montré ton bon-cœur, et ton

p140

innocence ! Et il l' a porté dans la carriole, comme si c' eût été un petit-garçon de neuf à dix ans, et-puis il y est monté à-côté de lui, et ils se sont mis à-causer : mais Edmond avait quelque-chose sur le cœur, au-sujet de cette innocence dont

son frère lui venait de parler, et il lui en-a demandé l' explication : et Pierre la lui a donnée : et Edmond a dit la vérité. Mon mari a baissé la tête, et-puis la relevant, il s' est jeté au cou de son frère, en lui disant : et la vérité aussi est une vertu, et nous ne sommes pas, pauvres mortels, pour les avoir toutes ! Les voilà qui sont arrivés comme-ça. Et notre bon père et notre bonne mère, qui attendaient leurs enfans, parlaient d' eux toute la journée, tantôt entr' eux, tantôt à nous ; et notre bonne mère s' enalait à chaque quart-d' heure sur la montée du grenier, où est le perron, et elle regardait par le chemin de la montagne, si elle verrait une carriole la descendre, et elle

p141

appelait tantôt Brigitte, tantôt Marthon, plus-souvent Christine, et quelquefois moi : oh Fanchon ! Vous qui avez de si-bons ieux, voyez-donc voir, mon enfant, si vous ne verriez pas la carriole descendre la montagne ? M' est avis que je la vois ? Non, ma mère, il n' y a rien, que des charrues qui s' en-reviennent. ô mon enfant ! C' est la carriole ! ... Augustin-Nicolas, tiens, viens-donc voir ? N' est-ce pas-là la carriole ! Non, ma mère, c' est Colin Peupeu, en-chemise, qui vient de la charrue. Et elle ne nous croyait quasi-pas ; car la chère bonne-femme n' avait dans le coeur, l' esprit et les ieux que la carriole, et elle remontait à-tout-moment, tant-plûs le jour s' avançait : et elle a aussi appelé notre bon père vers le soir : mon homme, la voilà ! La

p142

voilà ! Et le bon vieillard est monté, et on a vu qu' il souriait : mais il a encore de bons ieux, et il a dit doucement, non, ma femme, ce n' est pas la carriole : et il est redescendu, en-disant à Georget, qui arrivait bien-las : Georget,

va-t-en-donc audevant de tes frères.
Et nous qui voyions comme il était las,
nous avons dit à notre père, mais il
est trop-las, mon père ! Eh-bien,
Bertrand : et Bertrand y a couru.
Mais Georget y a voulu aler aussi, et il
s' est caché, pour qu' on ne le vît pas
sortir, et il a dit à Bertrand, alons,
alons, fussent-ils à deux lieues ; je monterai
dans la voiture en-revenant, et ça me
reposera comme dans mon lit. Et ils y
ont été ; mais pas loin ; car quant-et-quant
que le jour tombait, et que notre
bonne mère montait encore au perron,
bien qu' on n' y voyait plus goutte, et
qu' elle nous appelait encore, si-bien que
notre bon père s' est mis à-rire, en-lui

p143

disant, ma femme, ma femme, ce
n' est pas vos enfans qu' il faut appeler pour
voir, mais adressez-vous aux oiseaus-de-nuit ;
car il n' y a plus que les chouettes
et les chauvesouris qui puissent y voir.
Ce qui l' a rendue honteuse ; et elle
descendait, quand on a vu la chienne
Friquette, que mon mari avait menée, qui
est venue à notre père en-joie, comme
quand il y a longtemps qu' elle ne l' a vu.
Et aussitôt notre bon père a ouvert le
livre de Tobie, à l' article du chien, et
il nous a dit à tous : alez audevant
de vos frères ; car ils arrivent. Et
notre bonne mère s' est appuyée sur
nous-deux Christine, et elle y a couru comme
elle pouvait ; car ses genous tremblaient.
Et notre bon père l' a regardée, ouvrant
la bouche, comme pour lui parler ; mais
il ne lui a rien dit : et se tournant vers
moi : il faut la laisser faire : ma fille,
ne la quittez pas ; car elle va revoir celui
qui nous a peiné ; et tant-plûs on l' a

p144

peinée, tant-plûs elle aime : Dieu la
veuille bénir ! C' est une bonne femme !
Mais pendant tout-ça, voila que la

carriole est entrée dans la cour : et Georget en-est descendu, car Bertrand était à-piéd, menant les chevaux ; ensuite mon mari ; et-puis Edmond... et quand il a paru avec sa paleur, voila que notre bonne mère s' est récriée, mon fils ! ô mon pauvre fils ! Et la chère bonne-femme tombait. Edmond est venu l' embrasser et la soutenir. Mon pauvre fils, je te revois ! Je mourrai contente ! Mon chère fils ! Et par son empressement à l' embrasser, elle ne le pouvait, car elle lui baisait les cheveux au lieu du visage, et quelquefois les mains ; elle était comme en-ivresse... et voila les mères : que Dieu est bon d' avoir fait si-tendre les mères ! ... et elle ne cessait de dire, mon fils, comme si elle n' eût eu que lui : aussi Edmond lui a-t-il dit, en-montrant ses frères : les voila, vos fils, et il n' y en-a

p145

pas un là qui ne vaille mieux que moi : et voila votre digne fils, mon chère aîné. Je vous aime tous, a dit la bonne-femme, en-suffoquant, mais... mon Edmond, j' ai été deux jours à croire que je ne t' aurais plus. Et aussitôt deux fontaines de larmes sont sorties de ses yeux ; ce qui l' a soulagée : et Edmond et Pierre l' ont à eux-deux remmenée pardessus les bras, et ils l' ont assise auprès de notre bon père, qui s' est gravement levé, en-voyant Edmond, et a dit : mes fils, mes filles, je suis bien-aise, que vous voyiez ce coeur de mère, à-celle-fin que vous aimiez Dieu votre père, comme elle vous aime... bon-soir, Edmond. Mon chère père ! Et il s' est mis à ses genoux quasi. Et notre père l' a embrassé, en-lui disant, je ne t' aurais pas embrassé coupable. Et Edmond s' est aussi-tôt retiré, en-disant incliné, et je le suis, mon père. à ce mot, notre père s' est assis, le front sévère, et n' a

p146

plus parlé qu' à mon mari, dans toutes les questions qu' il a faites. Ce qui a quasi glacé notre bonne mère. On a soupé, et on s' est alé coucher, sans qu' il ait redit une parole à Edmond, ni le lendemain non-plûs : mais comme Edmond empirait, mon mari a parlé à son père, et ce bon père a reparlé à son fils, mais sans le tutoyer : et il a dit à-part à son aîné : Pierre, c' est une pauvre femmelette qu' Edmond, et ça se croit homme ! ça n' a pas de nerf pour resister au vice, et dès que quelque-chose plaît à ça, ça se laisse aler : mon fils, ayons-en pitié ; car je m' étonne tant-seulement qu' il ait eu la force d' être vrai à ses dépens, et je trouve en-lui par-delà de ce que j' attendais. Et il lui a reparlé depuis ce moment comme à-l' ordinaire, lui gardant une bonne remontrance, pour quand il se portera mieux. Voila, très-chère soeur, ce que j' avais à vous raconter. Je vais remettre ma lettre au regratier,

p147

pour Mme Parangon, et si j' apprens dans quelque-temps que cette bonne dame ne soit pas encore partie, je récrierai des choses plus-nouvelles, que je lui ferai remettre avec celles-ci, pour qu' elle ait la bonté de n' en-faire qu' un paquet. Et quant à ce qui est de la santé d' Edmond, je trouve qu' il se refait d' un-jour-à-l' autre. J' ajoute, chère soeur, que ma situation est telle qu' elle doit être en-mariage : priez Dieu pour moi ; je ne suis pas sans crainte, mais je suis soumise et resignée. Si une mère comme la vôtre est si-tendre, qu' est donc Dieu, le meilleur des pères, à quî je remets ma vie !

5 novembre.

Je reprends aujourd' hui la plume, chère soeur, parce-que j' apprens, que Mme Parangon va partir aussitôt le retour de mon frère. Il nous a quittés il y a trois jours, après environ quatre mois de séjour ici, qui ont été nécessaires pour rétablir sa santé ; et nous ne l' avons vu partir

p148

qu' avec bien du regret ! Car il nous avait
r' accoutumés à lui, ainsi que notre bon
père lui-même, qui le voyant instruit,
aimait à passer le temps à converser avec lui
sur toutes choses nouvelles ; si-bien qu' on
voit à-présent qu' il le trouve à-redire,
car il va et revient sans-cesse, s' arrêtant,
en-fessant le tour de l' enclos, dans les
endroits et sous les arbres, où lui et
Edmond s' asséyaient, et on dit qu' on lui
a vu les larmes aux yeux. Mais il faut,
chère soeur, vous raconter le départ d' ici.
Il y a huit jours qu' Edmond s' occupait à
finir pour l' église de Perci-Le-Sec un
Saint-Paul, qui en-est le patron, commencé
depuis longtemps, quand un monsieur
qui passait vint le demander à notre père.
Il est là, monsieur, qui travaille à
la peinture d' un saint. Et il l' y a conduit.
Le monsieur a regardé le tableau, et il
a dit, que fait monsieur ici ? C' est un
meurtre qu' il s' ensevelisse dans un village.
Et notre bon père, qui aime à tous notre

p149

avantage, s' est aussitôt enflâmé, et il a
dit au monsieur, oh ! Il n' y restera
pas ! Et le monsieur s' en-est alé, après
avoir dîné à la maison, où il a beaucoup
parlé des peintres, dont il nous a conté
des histoires, que vous devez bien savoir,
très-chère soeur, étant à la source. Et
depuis ce moment, notre père n' a fait
que parler du départ d' Edmond, dont il
semblait s' éloigner auparavant ; et on
voyait qu' Edmond n' en-était pas fâché :
ce qui a fait soupçonner à mon mari, que
ce monsieur pourrait bien-être venu
de-concert avec lui, ou tout-aumoins avec
Mr Gaudét ; ce qui serait assés fin d' une
part, et marque d' amitié de l' autre : car
enfin Edmond est à-présent pour la ville,
et la ville est pour lui. Tout s' est donc
préparé pour son départ ; et notre bonne
mère s' est mise à se dépêcher de lui mettre
tout en-bon-ordre ; les jours n' étaient
plus assés longs, et elle nous fesait toutes
veiller bien-tard : aussi Brigitte, un-soir

qu' elle avait bien-envie de dormir,
 s' est-elle mise à lui dire, en-son style que tu
 connais : mon dieu, ma mère ! On dirait
 que vous avez hâte que mon frère Edmond
 s' en-aille, que vous nous faites tant
 dépêcher ! Et voila que la pauvre bonne
 mère s' est arrêtée tout-court. T' as
 raison, mon enfant ! Et les larmes lui
 sont coulées grosses des yeux. Mais elle
 s' est remise à l' ouvrage, en-disant :
 mieux vaut se dépêcher, et le voir
 une heure de moins, qu' il ne lui faïlle
 quelque-chose, quand il n' y sera plûs, à
 ce pauvre enfant ! Enfin le triste jour
 est venu bien-vîte ; et le soir de la veille
 vers la nuit, mon mari est entré, et a
 dit à notre père : mon père, la
 carriole est prête ; vous plaît-il venir voir si
 rien n' y manque ? Je m' en-rapporte
 bien à toi, Pierre ; tu es mon fils attentif
 à tout, et je n' ai su encore du-depuis que
 tu es mon aide, se trouver en-defaut ;
 outre que tu as travaillé pour ton ami.

Oh ! Oui ! Mon père, vous l' avez dit :
 mon ami, autant que mon frère.
 Je le sais bien, mon Pierre, et il m' est
 bien-doux de le dire, en ce moment, où
 va venir la séparation ! Et notre bonne
 mère écoutait tremblante et pâle, comme
 si on lui eût appris une nouvelle
 inattendue : et il faut dire que tous nous étions
 de-même. Et Edmond l' a vu, et il a été
 embrasser notre mère, puis moi, en-me
 disant : chère soeur, je ne vais pas
 loin, ma mère le sait ; et j' espère revenir
 ici, à la belle journée que vous nous
 préparez. Ce mot qu' il a dit-là, a
 bien-fait ; car notre père a souri, et
 notre bonne mère m' a dit, il songe
 à tout, et m' y fait songer, ma chère
 fille ! Que Dieu le bénisse ! Et elle a
 paru un-peu consolée ; car elle a dit,
 nous avons plûs reçu de biens de la
 main de Dieu, que nous ne méritons ;

pourquoi n' en-recevrons-nous pas les maux ? Cependant notre père a été voir la charrette couverte, et y a mis la main, quoique tout fût bien-arrangé, voulant avoir travaillé pour son fils ; et il parlait à son aîné ni plûs ni moins que si c' eût été son camarade, lui disant toi, et se familiarisant, sans mot de fils, ni autre : mais à Edmond, il lui disait vous, et répétait avec complaisance le mot de mon fils, plus-souvent que de-coutume, et que le discours ne semblait le demander. Je prenais-plaisir à voir tout-cela, chère soeur ; car c' est un doux et agréable spectacle, que la bonne-union d' une famille ! Et-puis notre mère est venue aussi voir la charrette-couverte, et ce qui était dedans pour asseoir son fils : et mon mari lui a dit : n' y manque-t-il rien, ma mère ? Oh-non, mon fils, et ton pauvre frère sera bien en-s' en-alant. Et cet *en-s' en-alant-là* , n' a pas été sans un

sanglot. Et-puis on est venu se mettre à-table pour souper. Chaqu' un était triste et gardait le silence, au-point que mon mari, qui est ferme, comme tu sais, a laissé couler une larme, qu' Edmond a vue le premier, et il s' est jeté à son cou, sans rien-dire ; et quand ils se sont quittés, tous-deux étaient en-eau : ce qui a tellement attendri notre bon père, que les larmes lui roulaient dans les yeux : et montrant ses deux fils à nous-tous, d' un geste sans parole, sa noble et vénérable figure m' a paru celle d' un Dieu, comme dit souvent Edmond, en-parlant de lui. Et notre bonne mère regardait ainsi son digne mari, avec admiration, et comme si elle eût été non sa compagne de trente ans et plûs, mais sa fille. Et pas un mot de parole, pendant tout ça ; nous n' avons que des bondissemens de coeur, sans rien trouver à dire, qui pût exprimer nos pensées. Et voila que Pierre, mon honorable mari, comme le plus-ferme

a parlé le premier : Edmond,
mon chère et aimé frère, que je vais cesser
de voir, et non d' avoir présent, car je
te porte-là, comme uni avec toi de corps
et d' âme, telle est la volonté de Dieu,
que notre joie, notre bonheur et notre
honneur soient en-toi ; ainsi que la
satisfaction, repos et tranquillité de vieillesse
de nos chers père et mère ; garde-s-en le
dépôt, et le conserve ; et quand tu verras
l' autre toi-même d' un-autre sexe, image
de notre bonne mère, comme tu la portes
sur ton visage de notre excellent et
vénérable père, dis-le lui, et songez
tous-deux, que vous êtes la partie de
nous-même qui est à la ville, et que tout ce que
vous y ferez de bien, nous le ferons, et
que tout ce que vous y feriez de mal, nous
le ferions aussi, et en-porterions la honte
et la peine : mais non, non ! Auqu' un mal
ne sortira de mon aimable frère, image
de mon père ; ni de mon aimable soeur,
image terrestre de ma mère, et ils seront à

leur façon à la ville, ce que sont ici leurs
vénérables et saints modèles. *amen*.
dès qu' il a eu dit *amen* , tous, et moi
aussi, nous sommes écriés *amen, amen* !
Et notre père s' est levé priant : ensuite
il a dit : mon fils Pierre : vous venez
de bien et dignement parler, et je
bénissais à-l' instant Dieu de m' avoir donné un
fils tel que vous : mes enfans, voila
votre second père, quand je ne serai plus ;
et moi-même je le regarde comme l' image
de Pierre R, mon digne père, et je
le respecte à cet égard, quoique mon
fils. Edmond, mon ami, ainsi que
l' est ton frère-aîné, tu vas nous quitter !
Que Dieu te bénisse, mon fils, et qu' il
inspire à ton bon-cœur de dignes sentimens,
qui fassent ton bonheur en cette
vie, par l' estime des honnêtes-gens, et
en-l' autre, devant le Dieu de miséricorde.
amen . Ensuite il l' a embrassé, en le
serrant contre son sein paternel, et lui
disant, porte ce paternel embrassement

à Ursule quand tu la verras, et dis-lui, que l' éloignement d' un enfant, ne fait que rendre plus-sensible le coeur d' un bon père : qu' il aime tous ses enfans, mais au-double dans l' absence. Et le bon vieillard n' a pu retenir ses larmes, et il a même sangloté, en-disant, ces larmes sont amères ! Puis il a pris lui-même Edmond, et l' a mis dans les bras de notre bonne mère, à quî il a dit, femme, voila votre fils ; bénissez-le aussi. Mais la bonne et excellente femme n' a répondu que par un long sanglot, qui nous a déchiré l' âme ; et ensuite elle a dit : n' ai-je donc mis au-monde mes chers enfans, que pour m' en-séparer ! ... il le faut, ma femme. Oui, mon mari ; mais excusez ma douleur ; c' est celle d' une mère qui quitte son fils, et qui a quitté sa fille. Il nous en-reste, ma femme, et de dignes. Sans eux, mon chère mari, et sans vous, y serais-je encore !

Et elle a baisé Edmond deux-fois, en-lui disant, chère fils, comme a dit ton père, l' absence te fera aimer au-double des autres : dis bien à ta soeur, que sa pauvre mère, à chaque-fois qu' elle voit ses chers enfans, les compte comme le bon pasteur son troupeau, et qu' elle dit, il me manque Ursule, et que c' est à chaque-fois un coup-de-poignard dans son pauvre coeur. Oh ! Oh ! Je dirai, à-présent tous les jours de ma vie : il me manque Edmond ! Il me manque Ursule ! Et je dévorerai mes larmes, pour ne point attrister ni le père, ni mes autres enfans, que Dieu bénisse, car ils sont bons tous, tous, et l' aîné est la bénédiction du seigneur sur nous ; c' est le fruit de la bénédiction, que l' honorable Pierre donna à son fils, votre père, mes chers enfans, la veille de notre mariage. Et

il a semblé que ces mots l' aient consolée :
car la bonne et excellente femme s' est
levée sereine, et elle a dit : alons,

p158

mes enfans, voyons si nous n' oublions
rien pour votre frère ; car demain-matin,
on sera trop-pressé pour y songer. Je
passe les petits détails, chère soeur. Et
le lendemain, dès le matin, notre père,
qui s' éveille toujours de bonne-heure,
s' est levé doucement, et il a été éveiller
Edmond ; car mon mari était debout,
et déjà prêt : et-puis, sans que quî que
ce soit que moi les ait entendus, ils sont
sortis de la cour, les roues de la carriole
roulant sur du fumier que mon mari
avait répandu jusque dehors ; si-bien
qu' on ne l' a pas entendue : notre bon
père a monté dedans, et je me suis trouvée
à la porte du pressoir, où j' ai tendu les
bras à Edmond ; qui s' est jeté à-terre
pour me venir serrer contre son coeur.
Ursule, lui ai-je crié, Ursule ! C' est
tout ce que j' ai dit ; car son père le
rappelait. Et ils sont partis. Je ne me
suis pas recouchée ; j' ai été à la porte de
notre bonne mère, où j' ai attendu assise

p159

qu' elle s' éveillât. ça n' a pas tardé d' une
demi-heure ; je l' ai entendue se lever et
parler. Aussitôt je suis entrée. Déjà
vous, ma fille ! En-votre état ! Il fallait
reposer : je m' en-vais l' éveiller. Je la
retenais embrassée : mais elle a été au lit
d' Edmond, dans la petite chambre, et elle
y a tâté. Il est levé ! Le lit est froid ! Il
y a longtemps ! Ma bonne mère, ils
sont... partis ! ... ah ! Je ne verrai
plus mon fils ! ... et elle est quasi
tombée sans connaissance. Tous nos
autres frères et soeurs, qui l' avaient
entendue, sont venus, et ils lui ont dit
un mot de moi. La bonne chère femme !
Elle s' est rassise tout-de-suite, et elle a
tâché de rire, en-m' embrassant. Je lui

ai dit tout-bas : il vaut mieux pleurer,
si vous en-avez envie. Oh-oui ! Ma
chère, chère bru ! Et elle a pleuré ;
et quand le jour a été grand, elle a été
regarder par-tout, comme si elle l' y eût
dû trouver. Enfin notre bon père est

p160

revenu ; et elle a été à sa rencontre, en-lui
disant assés posément : sont-ils loin ?
Bien à Saintbris, ma femme, et votre
fils-aîné, à son retour, nous rendra-compte
de l' heureux voyage.
Ma chère et bien-aimée soeur, voila
tout ce qui s' est passé, et où vous n' avez
pas été oubliée. Dieu vous bénisse, et
priez pour moi, chère bonne-amie.

p161

Lettre 14.
20 novembre.
Mme Parangon, à Ursule.
(elle montre son bon-coeur et sa faiblesse.)
me voila prête à partir, ma chère
fille : mondieu que d' obstacles, quand
on veut aler où notre goût et la raison
nous appellent ! J' ai cru que je ne
pourrais les vaincre ! Mais enfin ils le sont.
Il m' a falu attendre ici le retour de ton
frère, rester à sa portée, en-cas qu' il
eût besoin de moi ; il a falu qu' il
ménageât son retour à la ville, sans blesser
vos vertueus parens : tout cela n' a pu
se faire tout-d' un-coup. Mais le voila
de-retour, et rien ne saurait plus
m' arrêter ; tu me verras dans la quinzaine.
Chère bonne-amie ! Quelle respectable
famille que la vôtre ! Quand je ne t' aurais
pas aimée, ce que je viens de lire me ferait
tout entreprendre pour toi : c' est une
lettre de ta bellesoeur, ou plutôt, c' est

p162

un trésor de sensibilité, qu' elle t' envoie.

J' en-suis si touchée, que cela m' engage
à te donner la suite du récit, je veux dire
l' arrivée de ton frère auprès de moi : ne
crois pas, ma chère fille, que je puisse
l' égaler ! Quelque-vifs et sincères que
soient mes sentimens, ils ne sont que de
glace auprès de ceux qu' exprime si-bien
Fanchon Berthier dans son style naïf.
Cependant, depuis le dernier malheur
d' Edmond, les vues que j' ai pour lui, devant
légitimer mon attachement, j' ose enfin m' y
livrer... mais je ne suis toujours qu' une
étrangère ; et qu' est-ce que la simple
amitié, auprès de la belle nature, dans
sa pureté, telle qu' elle existe chés vous ?
Ton frère ne m' avait pas écrit son
arrivée : j' étais seule le 3 de ce mois vers
le 10 heures du matin, Mr Parangon
étant à la campagne, lorsque j' ai entendu
une carriole s' arrêter à la porte. J' ai
envoyé *Toinette* voir ce que c' était.

p163

Elle est remontée aussitôt toute-essoufflée,
madame ! Madame ! Je crois que c' est
Mr Edmond ! Je voulais la gronder de
la manière effrayante dont elle
m' annonçait une nouvelle agréable : mais j' ai senti
que j' étais si troublée moi-même, qu' il y
aurait eu de l' injustice. Je n' ai vu Edmond
qu' assés pour le reconnaître, avant qu' il
m' embrassât ; car il est venu comme
l' éclair ; il me pressait vivement contre son
coeur, me nommant tantôt madame,
tantôt sa chère cousine ; dureste, ne
sachant ce qu' il disait. Je me laissais
docilement embrasser ; je n' y songeais pas,
et je t' assure que je n' ai rien à me
reprocher. Enfin, j' y ai songé, assés pour
lui parler. Le bon aîné est entré alors :
oh ! Celui-là, je n' ai pas attendu qu' il
vînt à moi ; j' ai été à lui, et c' est moi,
je crois, qui l' ai embrassé, ou qui le lui ai
rendu, n' importe, ça été de-tout-mon-coeur :
mais je l' aurais embrassé dix-fois,
si j' avais eu lu ce qu' on t' écrit. J' ai

p164

voulu descendre ici, m' a dit Edmond :
ce doit être ma première visite ; l' univers
ne renferme que vous, mes parens, et
ce qui est à nous à Paris. Pierre m' a
ensuite remis la lettre pour toi, toute
ouverte ; ce qui m' a flatée : mais j' étais
trop-occupée en ce moment pour la lire.
J' ai dit à Pierre : mettez votre
voiture sous la remise, et ôtez le cheval ;
je vous garde ici tous-deux jusqu' au soir,
que vous irez ensemble chés Edmond,
ou que vous resterez ici, à votre choix.
Il faut que je m' en-retourne, a dit
Pierre ; mon frère le sait. En ce
cas, menez reposer votre cheval, et
je vais faire hâter le dîner. Il y est
alé, après un petit rafraîchissement versé
de ma main. Ma chère cousine ! A
dit Edmond, je vous revois donc enfin,
et je vous revois tel que je vins ici pour
la première-fois, avec la robe de
l' innocence et de la candeur ! Laissez-moi
lire cette lettre, lui ai-je dit ; car on le

p165

veut, je le vois bien, et je suis pressée
de savoir ce qu' on y dit à mon
Ursule : l' avez vous lue ? Non, ni son
mari non-plûs ; nous avons parlé tout le
long du chemin, sans qu' il en-ait été
question... ma chère cousine, je renais,
en-me retrouvant auprès de vous...
mais lisez ; il me suffit de voir que vous
êtes-là : je ne vous interromprai plus : je
ne veux que tenir cette main : cela doit être
permis aubout de quatre mois, sans tirer
à-conséquence, je vous en-assure ! Je la
lui ai laissée, et j' ai lu. Envérité, je me suis
tout-à-fait oubliée durant cette lecture :
car Edmond a baisé ma main, sans que j' y
songeasse ; j' étais si touchée, que mes
larmes coulaient. J' en-étais à la dernière
ligne, quand Pierre est rentré, le
domestiq ayant voulu se charger du-surplûs des
soins que demandait son cheval. Je
n' étais plus à moi : je me suis levée vivement,
et j' ai été prendre votre aîné par la main,
en-lui disant : digne et respectable

frère, asséyez-vous-là, tout-près de moi, et regardez aussi Colette C comme une soeur ; car j' aime tendrement Ursule, et j' en-suis aimée ; que je la remplace en-ce moment à vos ieux ; prenez-moi pour elle. Il m' a répondu des choses très-agréables ; car il a de l' esprit : ensuite regardant son frère, il lui a dit : je reconnais-là ton bon-coeur. Edmond vous chérit, et ne parle de vous qu' avec les sentimens que vous méritez ; mais vous devez en-ce moment votre admiration à une-autre persone. Quî donc cette bonne créature, madame, que je l' en-remercie ? Votre femme ; c' est une digne épouse ! Tenez, lisez cela vous-deux, pendant que je vais donner un coup d' oeil au dîner, et faire un-peu la ménagère. Ils ont lu sans-doute ; et à mon retour, je les ai trouvés enlacés l' un avec l' autre, la larme à l' oeil. Voila comme j' aime à voir des frères, leur ai-je dit, et je veux à mon tour faire un récit à Ursule,

en-lui annonçant mon arrivée ; j' y joindrai cette lettre ; car il faut que ma tante Canon la voye. Alons, bons frères, venez m' honorer à table de votre compagnie. Nous avons dîné assés-vîte, ensuite les deux frères se sont dit adieu : mais le pauvre Pierre ne pouvait quitter Edmond ; et il m' a dit à-deux-fois : oh ! Madame ! Il n' a que vous, pour soutien ; car je ne compte plus sur persone : et vos si grandes bontés, il est vrai, sont audessus de tout ! Mais s' il les oubliait (ça ne se peut pas), ou s' il en-mesusait, Dieu le punirait, et mon frère serait perdu ! ... adieu, très-honorée dame ! Adieu mon frère : car en-arrivant tard, je donnerais de l' inquiétude chés nous : je vous quitte, et permettez que je le dise, madame, avec une égale peine tous-deux ; car je ne sais où vous prenez ce qui vous fait tant aimer, mais ça est en-vous, et je le sens ; comment Edmond ne le sentirait-il pas ! Il s' est arraché des bras

de son frère, en-achevant ces mots, et il a monté dans la voiture, que le domestiq tenait prête. Je te l' avoue, ma chère fille, je regardais s' éloigner un si digne homme, avec autant d' intérêt que s' il eût été mon frère, et deux larmes sont venues sur mes paupières. Pour Edmond, il le considérait immobile, et il n' est revenu à lui-même, que lorsque la voiture n' a plus été en-vue.

Nous avons ensuite causé familièrement : Edmond m' a d' abord parlé de toi : ça été son premier mot ; il est vrai qu' il a joint le nom de ma soeur au tien : mais je ne te rendrai cette conversation que de bouche. Adieu, chère amie. Je voudrais bien être à Paris ! C' est mon refuge.

Adieu.

Pour Mlle Fanchette.

Chère petite amie : je suis sur-le-point de partir, pour me rejoindre à toi et à ta bonne-amie Ursule ; et sur-tout pour remercier ma chère tante des soins qu' elle

vous donne à toutes-deux : contente-la bien, afin qu' elle ne se repente pas de sa complaisance pour nous. Quant à moi, en-mon particulier, chère petite, je ne songe qu' à ton bonheur, et j' espère que si Dieu me trouve digne de le faire, je le ferai. Si tu savais, chère petite amie, combien je me trouve heureuse de t' avoir ! Oui, ma chère fille, tu es une seconde moi-même, et la moitié de ma vie ; ton bonheur et le mien ne sont qu' un : mais je tâcherai toujours que mon malheur, si j' en-ai, n' ait rien de commun avec toi. Que j' aurai de plaisir à te caresser, quand nous serons ensemble ! à te dire, et à te prouver que je t' aime ! Non, tu n' en-as pas d' idée. Ce n' est pas qu' avec cette tendresse, tu doives compter que je te passe tes petits défauts, qui, je crois, sont bien-loin à-présent ; mais je veux dire, s' ils se remontraient ; car je te desire presque-parfaite, et ce que la nature n' a pu faire en-moi, unie

p170

à la bonne éducation, tâcher de le faire en-toi.

J' ai vu notre bon papa ces jours-ci, et je lui ai bien parlé de toi : voici ses propres paroles : ma fille, je m' en-rapporte tout-à-fait à vous pour votre soeur, et sur-tout j' approuve fort le parti que vous avez pris de l' envoyer à Paris, sous la conduite de la respectable Mme Canon, que j' ai toujours honorée, quoique nous ayions eu ensemble quelque refroidissement autrefois : j' aime aussi que vous lui ayiez donnée pour compagne la jeune R ; c' est un ange de douceur que cette fille ; il n' y a qu' une voix en-sa faveur dans tout le pays, pour la prôner comme le plus-excellent sujet de son sexe. C' est aussi mon sentiment ; car je l' ai vue plusieurs-fois à S chés son père, digne homme, et mon ami : ces enfans-là ont reçu de bons principes, et Fanchette ne peut que profiter avec une d' entr' eux. Quant à tout le reste, elle est jeune, et il y a

p171

apparence qu' elle n' aura que vous, quand il faudra l' établir : soyez donc sa mère, plûs que sa soeur ; je vous en-donne l' autorité. Je ne saurais te dire, chère petite, combien ce discours m' a fait de plaisir, et sur-tout de ce que papa me laisse maitresse de ton établissement, quand le temps en-sera venu. Je baise tes jolies joues de lis, et ta petite bouche de rose ; mais comme je suis encore absente, j' en-charge Ursule.
Ta bonne-amie soeur.

p172

Lettre 15.
Paris, 10 novembre.
Gaudét, à Edmond.

(il lui écrit qu' il l' a secondé ; il lui annonce la naissance de la petite Laure, et lui parle mondainement d' Ursule.)

quinze jours de bouderie ; c' est tout
ce que je puis, mon chère ! Encore y
en-a-t-il douze que je délibère, s' il est plus
avantageux que je te boude, que de te
marquer mon affection : ce dernier parti
l' emporte, Edmond, parce-que je suis
un véritable ami. Aussi ai-je résolu de
te mettre à ton aise : aime-moi, hais-moi,
je ne t' en-serai pas moins attaché :
et pourvu que je te serve, qu' importe ?
T' aimé-je donc pour moi ? Il n' y aurait pas
à gagner, et la recette d' épiscure ne me
produirait que des chardons... encore
te demandé-je pardon de ce mot de
reproche. En-dise ce pauvre Helvétius
tout ce qu' il voudra, je brûlerai son livre,

p173

s' il me tombe entre les mains, pour cela
seul, qu' il ne croit pas à l' amitié
desintéressée : que m' importe qu' il ait raison
pour tout le monde ? Il a tort pour moi ;
car je la sens au-fond de mon coeur. Me
dira-t-il qu' elle n' y est pas ? Qu' il l' ose ;
je lui dirai, moi, qu' il en-a menti...
mais trêve de préambule et de justification ;
ce n' est pas le but de ma lettre,
et j' ai bien autre-chose à te dire.
Tu espère. Je te vois d' ici, car tu as
un excellent coeur ! Tu baises ma lettre,
et tu bénis Gaudet : père d' une fille
charmante, qui ressemblera un-peu à sa
mère, un-peu à toi, un-peu à la gentille
Ursule, un-peu, je crois, à Minerve
Parangon ; c' est dire, qu' elle aura tous
les charmes et toutes les grâces : en-effet,
jamais je n' en-vis tant à une petite créature
à-peine ébauchée. Laure se porte bien ;
et sur-tout elle est très-satisfaite d' être
débarrassée d' un incommode fardeau. Je
l' ai un-peu formée ; elle se propose de

p174

jouir dans la capitale de toute sa liberté :

mais j' aurai soin qu' elle n' en-abuse pas ;
et ce n' est pas son dessein. Quant à
l' enfant, je respecterai ta propriété,
en-me conformant à tes ordres, pour tout
ce qui la concerne ; mais sans te laisser
auqu' un des soins, auquel une des peines
qui sont les dépendances de la paternité.
Je reviens à la mère : je n' ai jamais vu
de fille si aimable ; c' est un bijou ; elle
va être plus-charmante que jamais,
j' en-suis sûr. Quel est le but de cet éloge ?
De t' y faire penser ? Non, envérité !
Garde ta liberté, c' est mon avis ; quant
à Laure, je m' en-charge : j' aurai un soin
égal de ses moeurs et de son bonheur, et
s' il lui faut un-jour un mari, je lui
en-trouverai un ; mais pas mon ami.
De tous les partis possibles, Laure
serait le pire pour toi, à-présent.
Mais c' en-est assés là-dessus. Je t' embrasse.
Toujours ton ami,
Gaudét.

p175

à-propos, un petit alinéa d' Ursule.
Je l' ai vu, cette fille charmante : ah !
Mon chère, que je te félicite ! Si cette
fille-là était répandue dans un certain
monde, il y aurait pour faire sa fortune
et la tienne ; honnêtement, car c' est ainsi
que je l' entens : elle est assés belle ou assés
jolie, je ne sais lequel, pour faire une
passion sérieuse, et tourner la tête d' un
duc, tout-comme celle d' un homme
du-commun. Il est singulier, comme
votre sang est beau ! Tout ce qui vous
touche participe d' un certain charme, dont
on ne peut se défendre : je t' avouerai que
toi-même tu m' avais séduit d' abord par ta
figure : etc. Je me dis quelquefois,
que Vénus était de votre famille ; que
si nous vivions du temps de la guerre de
Troie, ou du bon aveugle Homère,
je tenterais de le prêcher, et que ce
serait l' objet de mes missions. Cette
fille-là ne doit jamais être la femme d' un

p176

homme-du-commun, entens-tu, Edmond ?
Et s' il faut l' y servir, je l' y servirai : je
connais de par le monde un certain héritier
d' une grande famille... mais il n' est
pas encore temps de m' ouvrir, même
avec toi.

Avec Ursule, j' ai vu la soeur de la
déesse Parangon : cela sera charmant ;
un-peu plûs colorié que sa soeur, mais
moins-touchante, en-étant peut-être
plus-belle. C' est un joli couple de
grâces, que Fanchette et ta soeur !
La belle Parangon viendra sans-doute faire
la troisième ; et il faut avouer que Mme
Canon, qui couvera tout cela des ieux, ne
ressemblera pas mal au dragon du jardin
des Hespérides : mais celui-là ne gardait
que des pommes-d' or, bien-audessous
de celles qui seront ici !
J' adresse cette lettre chés Mme Parangon,
où je te crois à-présent. Ne me

p178

fais pas de réponse, et pour cause.
Adieu, chère ami.
Lettre 16.
25 décembre.
Edmond, à ses père et mère.
(son coeur conserve encore les apparences de son
innocence première.)
mon très-honoré père, et ma très-chère mère :
agréez les voeux et les hommages d' un
fils respectueux, pour le commencement
de la prochaine année. J' ai heureusement
pour vous la souhaiter de bonnes
nouvelles à vous apprendre de la très-chère
soeur Ursule, auprès de laquelle est
actuellement ma cousine, ou plutôt
notre seconde mère, à ma soeur et à
moi. J' étais trop-méchant sans-doute
l' an-passé, pour mériter que le ciel bénît
mes prières pour vous : mais il m' a châtié
dans sa justice, en-me punissant par où
je vous avais desobéi. Puisse cette
nouvelle année vous être plus-agréable !
Aumoins il n' y a plus rien de caché dans le

p179

fond de mon coeur, si ce n' est un trésor
inépuisable de tendresse pour vous, mon
chère père et ma très-chère mère.
Vous verrez par la copie de la lettre
ci-incluse, que Mme Parangon m' a fait
l' honneur de m' écrire, les bonnes-nouvelles
que j' ai reçues de Paris : est-il
possible, chère père et chère mère, que je
m' acquitte jamais de la reconnaissance que
je dois à cette femme, digne d' un trône,
par son panchant à bien-faire, autant que
par sa beauté ? Non, cela n' est pas
possible, et tout ce que je pourrai, c' est de
mettre ses bontés sur la même ligne que
les vôtres : car elle m' oblige d' autant-plûs,
que ce n' est pas tant dans ma
persone, que dans celle d' Ursule, l' image
de ma bonne mère ; ce qui me lie
bien-plûs que si tout se faisait pour moi.
Cependant, combien ne fait-elle pas pour

p180

moi-même ? ... aussi, loin de desirer de
m' acquitter, je veux aucontraire lui
toujours devoir, afin que ma reconnaissance
soit pour moi un plaisir continuel, qui
dure autant que ma vie : car il est des
personnes dont nous aimons à être les
obligés, parce-que nous savons qu' elles ont
trouvé tant de plaisir à nous faire-du-bien,
que nous leur en-sommes plus-chers :
tels vous êtes, chère père et
chère mère, à-l' égard de vos enfans, et
telle est Mme Parangon, pour ma soeur
et pour moi.
J' apprens que le chère frère-aîné va
bientôt vous faire renaître dans la
postérité du plus-vertueux de vos enfans :
permettez que je vous félicite, et que
je répande mon coeur devant vous, dans
une circonstance aussi heureuse. Que
vous aurez de plaisir, et que je
m' en-promets à voir votre satisfaction ! Voila
le plus-beau bouquet dont vos enfans
puissent vous orner, et il était juste que

p181

ce fût de votre aîné que vous le reçussiez ;
puisqu' il a toutes vos vertus, et
que nous le regardons comme votre
lieutenant à notre égard. J' ose, dans cette
lettre, qui vous est adressée, lui faire mes
félicitations, et je le prie d' être persuadé
que ma joie ne cédera qu' à la sienne,
et à celle de la chère soeur, son épouse.
C' est elle qui sera contente dans quelques
jours ! Sensible comme elle est, chérissant
son mari, vous respectant, comme elle
le fait, jamais on n' aura vu de mère plus
tendre, pas même la mienne, qui l' est
infiniment. En-attendant le bonheur de
vous voir, chère père et chère mère, ainsi
que mes frères et soeurs, je les embrasse
tous, et je fais mille souhaits pour leur
bonheur.
Je suis et serai toute ma vie, avec le
plus profond respect, et la plus vive
tendresse, etc.

p182

Lettre 17.
26 décembre.
Ursule, à Fanchon.
(ma soeur copie un papier secret de Mme
Parangon, et montre qu' elle commence à
n' être pas aussi bonne et naïve qu' on la croyait :
ce qu' on voit par les confidences qu' elle fait à
ma femme.)
elle est ici, chère soeur : je la vois,
mais elle ne me voit pas ; car je t' écris
en-cachette d' elle, et de tout le monde :
j' ai fait ensorte d' occuper Fanchette, et
je suis seule. Cette lettre-ci est
bien-importante, et pour Edmond et pour
moi ! Je commence par lui. Il est trop
heureux ; car je sais qu' il aime bien Mme
Parangon : or il en-est aimé pour le
moins autant, et c' est parce-qu' elle l' aime
trop, qu' elle l' a *fui* ; c' est son
expression. Mais elle ne me l' a pas dit : je
l' ai vu par un brouillon de lettre qu' elle
a déchiré et jeté dans la cheminée. Pour

p183

toute autre-chose, je n' aurais pas été curieuse : mais un morceau ou j' ai vu le nom d' Edmond et le mien m' a donné de la curiosité ; j' ai ramassé le papier, je l' ai lu et je l' ai copié, très-heureusement ! Car un instant après, elle est venue elle-même le brûler : voici ce que c' est : infortunée ! Je cherche par-tout, non le bonheur, mais le repos ; et le repos me fuit ! à Au, je disais, le repos m' attend à Paris, dans les bras de ma chère Ursule : à Paris, je regrette le temps où je voyais Edmond tous les jours, à toutes les heures ! Qui me rendra l' innocence ? Tout ce qui m' environne a le coeur pur : moi, moi-seule, je nourris un feu coupable, qui me consume, qui me dévore... pardon, ma chère Ursule ! Je ne suis pas une safo..., ou si je la suis, c' est Faon, et non Lesbie qui cause mes soupirs... où m' égaré-je quelquefois ?

p184

Infortunée où m' égaré-je ? ... hélas ! Je veux tromper la nature et l' amour ; je veux que dumoins mon corps soit chaste, puisque mon coeur ne l' est plus... je l' ai fui ; j' ai fui le chér ennemi de mon repos, de mon innocence ; lui-seul m' a fait-fuir ; et je le porte dans mon coeur, cet ennemi que je fuis ! Pourquoi le fuir ! ... pourquoi, infortunée ! Pour que tu sois la seule coupable, et qu' il ne devienne pas ton complice... quelquefois, je me surprends à être jalouse de ma soeur : je m' efforce à le destiner pour elle : et peut-être serais-je aujourd' hui au-desespoir qu' il fût son mari ! Que n' ai-je pas souffert, quand arriva l' aventure de Laure ! ... mais elle était sans intérêt pour moi, quand elle éclata ; il était le mari d' une-autre ; que m' importait sa constance pour elle ? ... oui, j' ai senti une sorte de joie coupable... mais, grand Dieu que n' avais-je pas souffert,

p185

quand j' avais appris son mariage avec
Manon ! Et si je n' eusse pas vu,
qu' au-fond, c' était encore moi qui étais la
souveraine de ses pensées, aurais-je pu y
survivre ? ... je me suis vaincue ; j' ai
feint d' aimer Manon... que dis-je ?
Ne l' ai-je donc pas aimée ? ... non,
non, je ne l' ai pas aimée, non ! Je le
sens, à ce que me fait éprouver
Fanchette : mon coeur l' a repoussée, quand,
à mes pressantes sollicitations, elle m' a
dit, qu' elle aimerait bien son petit mari.
Eh ! Pourquoi lui en-parler ? Pourquoi
mettre sitôt dans son coeur des
idées... je me la sacrifie ! ... non,
non, je surmonterai ma faiblesse ; elle
aura Edmond ; elle l' aura : je ne veux
plus le voir ; je me le promets, mon
Dieu, devant vous : punissez-moi, si
je lui parle, si je lui écris : je tâcherai
de le bannir de ma pensée... il est
des rencontres fatales ! ... il vient chés
mon père, jeune encore : hélas j' avais

p186

son âge ! Il apportait une lettre : sa
naïveté, son innocence, m' intéressèrent :
dès ce moment, je sentis qu' il était
aimable ; ma pensée s' occupa de lui ; je
ne séparai pas, devenue plus-grande,
l' idée de l' amour de celle d' Edmond...
on me maria : je crus que ce devait
être un Edmond pour moi, qu' un
mari ; je me livrai tête-baissée, comme
la victime conduite à l' autel... ah !
Quelle différence ! ... pour mon
malheur, je passais un-jour sur un
grand-chemin ; je le revois conduisant au
lavoir les brebis de son père : comme
mon coeur fut touché de ses grâces
naïves en-me saluant ; de son
empressement à raccommoder la sangle de mon
cheval ! ... (mais j' étais mariée alors !)
mon coeur fut touché d' une sorte de
compassion : tant de charmes et de
grâces seront-ils perdus ? C' est le
fils de l' ami de mon père ; il faut le
prendre chés nous ; il faut lui donner

un état plus doux... je fis-parler à ses
 parens ; je l' obtins pour le temps où
 finissent les travaux de la campagne...
 Dieu me punit dès le premier pas :
 j' étais absente quand on me l' envoya ;
 sa beauté, son innocence, sa noble
 sécurité, tentèrent des âmes vicieuses,
 et on voulut le tromper ! On s' était
 hâté de le faire venir, pour le
 tromper ! ... moi, qui espérais le
 recevoir, lui adoucir les commencemens
 d' un séjour étranger ; l' instruire, le
 former, m' en-faire aimer comme
 bienfaitrice, je l' exposai, à tout ce
 qu' ont de dur et d' amer les façons des
 gens-des-villes, à-l' égard d' un jeune
 campagnard qui vaut mieux qu' eux ! ...
 que n' a-t-il pas souffert ! ... chère
 Edmond ! ... va, je t' en-dédommagerai :
 ma soeur sera ton épouse ; la tienne
 sera ma compagne, mon amie-à-jamais ;
 je ferai tout pour elle ; et sur-tout elle
 aura un mari qu' elle aimera... cette

chère Ursule ! ... elle est aimée déjà,
 elle est adorée ; les viciés la desirent ;
 les vertueux l' adorent ! Mais elle les
 ignore tous ! Le frère et la soeur sont
 également aimables... au-fond, mes
 sentimens pour Edmond, sont peut-être
 un bonheur : que d' hommages intéressés
 ne m' offre-t-on pas ! Que d' hommes
 adroits m' eussent peut-être entraînée
 dans des chutes honteuses ! Edmond
 m' a soutenue ; il m' a fait dédaigner
 tous les hommes ; ils ne sont que des
 monstres, comparés à lui, et je suis
 sans mérite dans ma vertu à leur égard ;
 je la lui dois. (...) ne l' a-t-il
 pas inutilement attaquée ? (...),
 plus-poli, plus-aimable, ayant toutes
 les grâces qu' on acquiert à la capitale,
 a-t-il pu vaincre mon indifférence ?
 Que d' amour, cependant ? Mais Edmond
 était au-fond de mon coeur, le
 gardien de ma vertu. Oui, je lui
 dois de la reconnaissance. Ah ! Que

j' aurais de plaisir à lui montrer toute
 celle qu' il m' inspire, si... ô
 malheureuse ! Quel souhait alais-tu former !
 Edmond n' en-est pas le complice ; non
 jamais son coeur ne fut souillé par
 ce voeu coupable ! ... mais Gaudét
 ne peut-il pas le corrompre ? Je l' ai
 craint ; d' où-vient est-ce que je ne le
 crains plus ? D' où-vient ne suis-je pas
 fâchée qu' il voye cet home dangereux !
 Sondons mon coeur... bondieu !
 Si c' était, parce-que je voudrais
 qu' Edmond fût moins-vertueux,
 moins-timide ! ... je ne sais ce que j' entrevois
 au-fond de mon âme ; mais si c' était-là
 mes vrais sentimens, je m' abhorrais
 moi-même ! Non, non, ce ne saurait
 être-là mon secret desir : aucontraire,
 je suis rassurée par les principes
 d' Edmond ; un jeune-homme élevé par des
 parens comme les siens, imbu de leurs
 maximes, ne peut s' oublier... eh !
 Pourtant il s' oublia, quand Laure...

ah ! La cruelle idée ! Et la cruelle anxiété,
 que celle où je me trouve ! Mais
 qu' importe le passé ! Tâchons qu' il nous
 reste ; qu' il soit à nous, à ma soeur et
 à moi... mais, auqu' un objet ne fera-t-il
 d' impression sur son coeur, en mon
 absence ? Il est seul, à-présent ; il est
 jeune, aimable, il a les passions vives,
 je m' en-suis aperçue plus d' une-fois ! ...
 je dois me rassurer : il n' a pas recherché
 cette petite Edmée ; il l' eût trouvée,
 s' il l' avait bien voulu : les coquettes
 ne sont pas dangereuses pour lui... tout
 doit me rassurer. Cependant, il ne faut pas
 que mon séjour ici soit trop-long : que
 sais-je ? ... hélas ! Je n' ai pas de confidente ; je
 je n' en-saurais avoir pour mes sentimens ;
 je les cache à tout l' univers, et
 je voudrais me les cacher à moi-même...
 cruelle situation, qui fait
 trouver du plaisir à écrire, lors même
 qu' on sait, que c' est envain ! ...

voilà bien ses vrais sentimens ; et j' en-suis très-aise ; car j' aime mieux devoir son amitié à Edmond, qu' à toute autre cause : je serais d' ailleurs charmée que Mlle Fanchette fût un-jour notre soeur ; je t' avouerai que je l' aimerais mieux que la défunte, et parce-que c' est la soeur de Mme Parangon, et parce-qu' il y avait dans l' autre quelque-chose qui répugnait à la délicatesse : ici aucontraire, c' est tout honneur et profit ; car Fanchette sera riche : enfin, puisqu' Edmond ne peut pas être le mari de la chère Mme Parangon, il faut qu' il soit son frère. En mon particulier, je ne l' oublie pas auprès de la petite Fanchette ; je lui peins tout le monde en-laid hors Edmond ; et comme sa soeur me seconde, elle me croit autant que je puis desirer d' être crue. Ainsi, ma chère soeur, tu vois que cet attachement pour notre chère frère, dans une femme aussi vertueuse que Mme Parangon, n' aura auqu' une mauvaise-suite,

et qu' aucontraire, il en-aura de très-bonnes pour lui et pour moi ; ce qui, vu le bien que vous nous voulez tous, doit vous faire le plus grand plaisir ; et ce n' est qu' à cette intention que je te le marque. L' écrit copié n' est aussi que pour te donner de bonnes preuves de ce que je dis, et te montrer l' extrême confiance que j' ai en-ta discrétion ; te priant, après l' avoir lu, de me le renvoyer, pour que je le garde précieusement. à-présent, il faut parler de moi. Je t' avouerai que je suis un-peu curieuse ; c' est ce qui fait que je sais bien des petites choses qu' on ne se doute pas que je sache. Telle est par-exemple la recherche de Mr H, le conseiller : j' entendais hièr Mme Parangon qui parlait de lui à sa tante, et qui lui disait, qu' elle avait refusé un très-joli présent,

qu' il voulait m' envoyer ; et qu' il m' avait écrit une lettre, qu' elle avait d' abord acceptée, mais que tout considéré, il ne fallait pas que je vîsse ; parce-qu' on ne savait pas ce qui pouvait arriver ; qu' un homme de cette condition-là, pouvait se retirer, ce qui donnait toujours des chagrins à une fille, et qu' elle voudrait pouvoir me les éviter tous. Mme Canon l' a bien-louée de sa prudence ! Et moi, tout-bas, je l' ai remerciée de ses excellens sentimens à mon égard ; ils marquent tant d' amitié, que j' en-étais attendrie. Mme Canon a demandé à voir la lettre, et elle a cherché ses lunettes pour la lire : mais ne les trouvant pas assés vite, elle a prié sa nièce de la lire elle-même : et voici ce que j' en-ai retenu.

Lettre du conseiller, à Ursule.

Mademoiselle :

quoique je sois un inconnu pour vous, je viens d' obtenir de Mme Parangon la

permission de vous écrire deux mots : cette respectable dame, à quî vous êtes si chère, connaît mes sentimens, et elle s' est chargée d' être mon interprète auprès de vous : si donc j' écris, c' est pour vous rendre mon hommage en-personne, et vous exprimer d' une manière exempte de tout soupçon d' adulation, l' estime et le respect que vous m' avez inspirés. L' une et l' autre sont l' effet d' une impression durable, et telle que vous devez la faire sur tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher, puisque l' absence n' a contribué qu' à la creuser davantage. C' est à l' honneur de vous obtenir pour compagne de mon sort que j' aspire. Je vous avouerai, mademoiselle, qu' avant de m' abandonner sans reserve à mes sentimens, je me suis informé de votre famille, et que je n' y ai trouvé que des choses honorables, sous tous les points-de-vue possibles, soit par les ancêtres, soit par les

mœurs et la bonté de vos auteurs les plus-proches, comme Mr votre père et Mme votre mère : c' est d' après ces informations, que j' ai suivi, avec un plaisir audessus des termes que je pourrais employer, le panchant que vous m' inspiriez, et que je me propose de m' honorer de votre parenté, aumoins autant que de la mienne. Voila, je crois, mademoiselle, ce qu' un honnête-homme, tel que je fais profession de l' être, doit écrire à une jeune-personne qu' il recherche. Aussi ne m' en-permettrai-je pas davantage ; me contentant d' ajouter, que je suis et serai toute ma vie, avec un dévoûment parfait, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant serviteur, et tendre adorateur, H, conseiller.

Il me semble, ma chère soeur, que cette lettre est très-bien, et qu' on ne peut écrire plus honnêtement : je l' en-estime

fort, et si mon bonheur veut que j' aye un aussi honnête mari, ma joie la plus-vive viendra de celle qu' en-ressentiront nos chers père et mère, de celle que vous en-aurez tous, ma chère, sur-tout toi, avec quî mon inclination m' a toujours unie.

Il me semble que notre digne père serait bien-content, lorsqu' il nous verrait à S, honorés par tous ces gens-de-justice de V et des environs, qui nous regardent du haut de leur grandeur, et qui se trouveraient alors bien-audessous de nous ! Je t' avoûrai, ma bonne-amie, que cela me tente plûs que le mariage, quoique le conseiller soit bel-homme à mes yeux, et je crois aux yeux de tous ceux qui le voient. à-présent que je t' ai dit tous mes petits secrets les plus importants, je puis bien t' en-dire d' autres, qui ne m' intéressent pas autant, à-beaucoup-près.

Toutes les fois que je sors, pour peu que je reste en-arrière, on me glisse des

billets, sur-tout de la part d' un certain marquis, ou se disant tel, qui m' a déjà parlé. Je m' embarrasse assés peu de pareils messages ; et cependant j' en-suis flatée, parce-que cela me rassure au-sujet de Mr le conseiller ; je me dis, que n' étant pas le seul, il faut qu' il y ait quelque raison pour qu' on me trouve aimable. Sans prendre de vanité, ce qui serait bien-sot à moi ! Je trouve du plaisir à tous les complimens que je reçois, de bouche, ou par écrit. Je sens pourtant qu' il ne faut pas avoir l' air de lire les billets ; et voici comme je m' y suis prise. J' ai gardé le premier qu' on m' a glissé, comme si je ne m' en-étais pas aperçue, et j' ai eu bien soin de le mettre dans ma poche. Une autre-fois quand nous sommes sorties, j' ai été attentive si on m' en-donnerait un nouveau : ça n' a pas manqué ; et moi je vous ai tiré le premier billet, que je tenais exprès entre mes doigts, et je vous l' ai déchiré en-mille pièces : par ce moyen,

je satisfais ma curiosité, en-lisant toutes les sornettes qu' on m' écrit, sans porter aucune atteinte à ma réputation. Je vais te copier quelques-uns de ces poulets, chère petite soeur, pour te donner une idée de ce qui se passe ici, et de la manière dont on y déclare ses sentimens aux filles sans les connaître : si j' osais m' informer, je serais plus-instruite : mais il me semble qu' on en-agit avec toutes les filles comme avec moi. Le premier qui m' ait écrit, est celui qui m' a parlé : c' est quelqu' un d' importance, et son air-de-distinction me le fesait respecter, mais je ris à-présent de mon respect : voici de son style :

1^{er} billet-doux.

Je ne sais, ma belle demoiselle, avec quî vous êtes ; si c' est votre mère, votre tante, votre gouvernante ; mais elle est inabordable : ou vous êtes à quelqu' un de puissant, comme un ministre, qui vous entretient en-secret,

ou à quelqu' un de riche, qui
ne laisse rien à desirer à votre maman :
dans ce dernier cas ; je l' emporterai
à-coup-sûr : je suis distingué autant
qu' un particulier peut l' être : honorez-moi
d' une réponse, que vous laisserez
tomber, lorsque je vous ferai remettre
un second billet : je serai exact à me
conformer à vos intentions, quelque-hautes
qu' elles soient. Si pourtant
vous étiez encore neuve, j' avoûrai que
vous êtes un trésor, que toute la
fortune de votre serviteur, ne pourrait
payer.

Le Mde-.

P. -s. Mon nom sera signé, dès que je
connaîtrai vos intentions.

Tu vois que c' est un riche parti ! Mais
je préférerais le conseiller, à-cause du
plaisir que cela ferait chés nous. Mme
Canon est en-effet rebutante, et je crois
qu' un ministre-d' état viendrait pour nous
entretenir un-moment, qu' elle ne le
permettrait pas. Il croit que nous appartenons

à quelqu' un de riche : effectivement,
nous sommes très-bien-mises,
sur-tout depuis que Mme Parangon est ici.
lime billet-doux.

On m' a fait-entendre que vous ne
receviez que des gens-d' église, et que l' on
voit souvent un moine aux environs de
votre demeure, quelquefois en-habit de
son ordre, et quelquefois mis
en-cavalier : à-moins que l' habit de moine
ne soit un déguisement ? J' espère que
votre réponse à mon premier billet me
donnera quelques lumières : mais si je
ne pouvais avoir cet avantage, répondez
dumoins à celui-ci : les diamans,
les bijoux, un ameublement superbe,
un carrosse du dernier goût, tout-cela
est prêt : un mot, et une bourse de
mille-louis va précéder.

Pour-le-coup, je commence à
douter que cela soit sincère ! Car, envérité,
il faudrait y regarder à-deux-fois ! Mais

on ne jète pas ainsi l' argent par les fenêtres ! ...

p201

en-tout-cas, je voudrais avoir ici
Christine : elle est charmante ; elle aurait
quelqu' un des partis dont il n' est pas
possible que je m' accommode : celui-ci est un
jeune-seigneur, assés agréable, quoiqu' un-peu
voûté. Un pareil mariage donnerait
du relief à notre famille, qui fut autrefois
plus-relevée qu' elle n' est. Mais voici le
liime billet-doux.

Quoi ! Vous avez déchiré ma lettre !
Sans la lire ! Ma-foi, c' est m' ôter tout
espoir, puisque c' est me fermer la
bouche, et me condamner sans m' entendre :
si celui-ci a le même sort, j' aurai
recours à d' autres moyens, que je
ne vous explique pas, et qui peut-être
seront plus-efficaces. Je n' en-suis pas
avec un attachement moins-sincère,
votre tout-dévoué, etc.

J' ai encore déchiré le second, en-recevant
ce troisième billet, et ayant jeté
un coup d' oeil dans un beau carrosse, qui

p202

nous barrait le passage, j' y ai vu le
jeune-seigneur voûté, qui se mordait les doigts.
Je savais que c' était lui : je me suis
approchée sans affectation, et je l' ai
entendu me dire : vous mettez-au-desespoir
l' amant le plus-tendre ! Ne
pourrai-je vous intéresser ? Ah ! Daignez
me lire ! Je l' ai regardé avec le plûs de
colère que j' ai pu : mais envérité, j' étais
presqu' attendrie : car un si beau parti
causerait bien de la joie à nos chers père
et mère ! En ce moment, Mme Canon,
m' ayant jointe, il n' a plus rien dit, et nous
avons passé. Je suis dans l' attente de ces
moyens auxquels il *aura recours* : nous
verrons. En-voici à-présent d' un-autre :
ler billet-doux du second amant.
Je suis jeune, mademoiselle, mais
d' une famille relevée, et je puis faire
mon chemin : mais je sens qu' il me

faudrait tout le feu de vos beaux yeux
pour m' animer : votre vue, et le peu

p203

d' espoir que j' ai de réussir auprès de
vous, me plongent dans une langueur
qui m' ôte tout le courage : vous pouvez
être ma créatrice, et mettre dans mon
coeur toute l' énergie que j' y ai
quelquefois sentie. Je brûlais de l' amour de
la gloire ; je ne brûle plus que pour
vous ! Quels charmes touchans ! Ah !
Si j' étais assés fortuné pour que vous
me donnassiez un-moment d' audience,
je crois que vous seriez contente des
choses que je vous dirais ! Je suis encore
page, mais j' ai les plus brillantes
espérances. Je vous en-prie, voyez-moi :
si vous avez un vieux mari, je vous
consolerai : si c' est un vieil amant, je
le tromperai : si vous n' avez persone,
je suis bien-sûr de vous faire un-jour
comtesse. Le malheur, c' est que je n' ai
que seize ans ! Mais je suis orfelin, et
les droits des tuteurs cessent plutôt que
ceux de pères. Je crains de vous
ennuyer : je finis, en-jurant de vous

p204

adorer jusqu' au tombeau, et si vous êtes
cruelle, d' aler me faire tuer pour vous,
à la première campagne que je ferai.
Le Comte De-
J' ai lu ce billet avec plaisir, et je
t' avouerai, que le lendemain le jeune-homme
m' en-ayant remis un-autre, rue
des-prouvaires , j' ai déchiré un papier
que j' avais pris à cet effet, aulieu de celui
de cet aimable page : car il est
charmant : mais comme dit la chanson, *c' est
un enfant, c' est un enfant !*
lime billet du jeune page.
Je meurs d' inquiétude sur le sort de
ma lettre : l' avez-vous lue ? Hélas !
Peut-être que non ! Qui croirait que je
suis tendre sous cet habit ! Vous aurez
pensé que c' était quelque poliçonerie,

et vous l' aurez déchirée sans la lire ! ...
mon dieu que je voudrais être homme,
et tout-aumoins capitaine ou colonel !
Je parlerais un-autre langage que celui

p205

de promesses en-l' air, qui, je le sens
trop, ne peuvent faire auqu' une impression
sur vous, dans tous les cas ; si
vous êtes raisonnable (ce que je crois),
vous allez mépriser et mon coeur et mes
offres ; si vous êtes intéressée (ce que je
ne crois pas), elles vous feront pitié :
il faudrait que vous fussiez simple et
naïve comme moi, pour que vous y
fissiez attention : mais les femmes le
sont-elles à Paris ! ... daignez me
faire un mot de réponse, dût-ce être
un-coup-de-foudre : je veux bien
mourir ; mais je ne veux pas languir :
c' est votre intérêt, et quand on saura
dans le monde que vous avez fait mourir
un page d' amour, cela est capable de
mettre à vos pieds et la ville et la
cour. Ce sera ma consolation, même
en-perdant la vie par vos rigueurs :
car je vous aime plus que ma vie, et si
c' était à vous-même que je la donnasse,
je ne la regretterais pas.

p206

Ce pauvre enfant ! Il me fait pitié : mais
qu' y faire ! ... j' ai encore gardé ce billet,
et déchiré un-autre chiffon de papier.
liime billet-doux du page.
Je devais m' y attendre, mademoiselle :
un jeune-homme tel que je suis, n' est
pas fait pour être écouté dans ce siècle
où tout est véna1, et le riche financier,
qui vous a glissé un billet hièr,
est sûrement mieux-reçu que moi...
ah-dieu, aimer si tendrement, et ne
pouvoir espérer ! ... mais hélas ! Que
fais-je ? Les expressions de ma douleur
ne seront sues que de moi ! Je m' arrête ;
je n' ai plus qu' à mourir.
Il m' a pourtant écrit encore, parce-que

je n' ai rien déchiré en-prenant ce troisième billet, et que je lui ai jeté un coup-d' oeil, qui ne marquait pas de colère. J' ai envérité eu-peur qu' un si aimable jeune-homme ne se fît du mal par desespoir. Il m' en-remercie dans son quatrième billet, que je garde aussi.

p207

Un-autre adorateur de mes *charmes* *appétissants* (c' est le terme qu' il emploie), est le parfait opposé de celui-ci : j' avoûrai que si son mérite était uni à celui du page, je serais toute-déterminée. Figure-toi un gros homme rond, tout-d' or des piéds-à-la-tête ; ayant une figure rouge et fraîche, malgré qu' elle date de cinquante ans, et un ventre comme une demi-tonne de bourgogne. Il m' a aussi envoyé de son style : je ne sais comme les femmes de ce pays-ci le trouvent ; mais pour moi, sans m' y connaître beaucoup, je présume qu' il doit leur paraître très-persuasif. 1er billet du financier. Vous êtes adorable, mademoiselle ; et quoique je le sache très-bien, j' imagine que vous le savez encore mieux. Cependant, je le sais, pour ma partie, aussi-bien qu' il est possible ; et la preuve, c' est la manière dont je vais vous apprécier : je vous ferai douzemille-livres

p208

de rentes, assurées pour toujours, et je vous en-donnerai quarante par an, tant que vous voudrez vivre avec moi. Je ne sais qu' il vous êtes ; mais votre mine est diablement éveillée ! Cependant, je ne crois pas que vous ayiez encore eu plus d' un amant ou deux ; je vois cela au peu d' assurance de vos regards. Vous êtes ce qu' il me faut : je n' aime pas à briser la glace, pas plus qu' à avoir une femme si courue, qu' on ne puisse être sûr de la garder huit jours : je veux être constant ; c' est ma manie à moi. Vous êtes charmante ! Et je ne

doute pas que vous ne fassiez de brillantes conquêtes : c' est ce qui me fait me dépêcher de vous prendre : la foule pourrait y venir, si vous étiez plus connue. Au premier signe de bienveillance de votre part, je suis à vos ordres. On ne doit rien ménager pour la beauté, dût-on, pour l' enrichir et satisfaire ses caprices, piller et voler tout le monde.

p209

Envérité celui-ci me tente encore !
Ce serait un mariage bien-avantageus,
que celui qui me donnerait quarantemille-livres
de rentes, et qui m' en-laisserait
douze, si je venais à perdre mon mari !
Cependant j' ai suivi à son égard, la même
conduite qu' avec les autres, afin d' avoir
un second billet, qui n' a pas manqué :
lime billet du financier.
Je crains, mademoiselle, que mon
billet d' avanhièr ne soit pas tombé
entre vos mains : c' est ce qui fait que
je vous en-fais remettre un second, où
je vais vous renouveler les propositions
que renferme le premier. (elles étaient
les mêmes). Mais comme je me suis
informé de vous, et que je n' en-ai reçu
que de bons-témoignages, j' ajouterai
quelque-chose à ce que je viens de vous
marquer : on m' a dit que vous n' aviez
encore eu persone : cela mérite quelque
considération ; car je vous préfère ainsi,

p210

quoique j' aie dit aucontraire dans ma
première (supposé que vous l' ayiez
reçue) ; les hommes s' expriment toujours
de cette manière, quand ils croient
avoir affaire à une femme usagée, afin
de ne paraître pas trop exiger ; mais
au-fond, ils sont charmés de n' être pas pris
au mot, et d' avoir l' étrenne d' un
jeune-coeur. Je vous ferai cinquante-mille-livres
par an, et quinze perpétuelles.
Je suis un galant-homme, qui n' aurai
que les procédés les plus-honnêtes, et

qui ne serai jamais votre tyran, mais
votre ami.
En-recevant ce billet, je déchirai le
premier, suivant ma petite politique.
Dès le lendemain, j' en-reçus un troisième :
mais il était écrit d' une manière
différente des deux autres :
liime billet du financier.
Mademoiselle :
de meilleures informations, depuis
que vous avez déchiré ma lettre, m' ont

p211

appris au-juste ce que vous étiez : je
vous demande pardon de mes propositions,
dans le cas où vous auriez lu ma
première et ma seconde lettre : je ferai
ensorte que vous lisiez celle-ci. Je sais
que vous êtes une jeune-persone honnête,
qui êtes à Paris avec Mme votre tante
et mlle votre soeur, ou votre cousine.
Je ne voudrais pas qu' on pût me
reprocher d' avoir cherché à séduire une fille
honnête ; je me retire ; vous priant,
au-cas où il se présenterait un parti
sortable pour vous épouser, de songer
qu' il y a d' excellens emplois à la
disposition de
votre serviteur, , rue , hôtel de .
J' ai lu cette lettre en-présence de la
dame qui me l' a remise, parce-qu' elle m' en-a
priée : je n' y conçois pas grand' chose ;
si ce n' est qu' apparemment les financiers
n' épousent que les filles qu' ils n' estiment
pas. Cela n' est guère flateur !

p212

Mais ce qu' il y a de risible, c' est un
vieux, vieux seigneur, car il est décoré,
qui m' a parlé à l' église, le jour que j' y
ai vu le financier et mon page : (le
marquis n' est pas dévot apparemment ; il
n' y vient jamais !) je me suis un-peu
prêtée, en-paraissant vouloir éviter mon
page et mon financier, qui cherchaient
à me glisser une lettre. J' ai favorisé le
nouveau-venu, parce-que m' apercevant-bien

qu' il avait envie de me parler ; j' ai
été curieuse de savoir ce qu' un homme
de cet âge pouvait avoir à dire à une fille
du mien : je me suis mise un-peu
en-arrière de Mme Canon et de Mme Parangon,
afin de n' être pas vue. Il s' est
approché de mon oreille, et m' a parlé un
langage comme celui des opérateurs des
places publiques ; et ce qui m' a surprise,
c' est que c' était de l' amour : *voi siete
bella come oun ange* : j' ai manqué
deux-fois de lui rire au nez : mais le
respect pour le lieu où j' étais m' en-a
empêchée.

p213

J' ai même changé de place, et
j' ai été me mettre entre Fanchette, et sa
soeur ; ce qui a fait plaisir à mon page.
En-sortant, le vieillard m' a glissé un
billet, que je n' ai pas fait-semblant de
sentir :
billet-doux d' un seigneur italien.
Ma belle mignone : voila doux
semaines que je vous souis par-tout,
sans pouvoir vous faire connaître mes
sentimens, et la boune-voulonté que je
me sens pour vous : car je desire de faire
vostre fortune, sans qu' il vous
en-coûte rien dou vostre, que quelques
bontés pour moi. Si je savais come vous
êtes, si c' est vostre mère ou vostre tante
qui vous conduoit par-tout avec elle, et
qu' elle espèce de femme qu' elle est, je me
serais adressé à elle come il convient,
c' est-à-dire la bourse d' oun main, et
oun contrat de l' altre, pour l'ou assourer
ploûs encore : mais cette femme ne veut

p214

rien entendre. Dans le cas où vous
auriez quelqu' oun, engagez-la, je
vous prie, à me le faire savoir, ou
écrivez-le moi vous-même ; on pourrait
s' arranger : car vous valez vostre pesant
d' or, mignone, et il n' est pas oun
chose que vous n' oussiez de moi : je souis

en-attendant votre réponse,
tout à vous, le S .
Celui-là ne m' a pas tentée, et un
pareil mari, fût-il prince, me paraîtrait
plutôt un malheur qu' un avantage : mais
comme tout le monde n' a pas mon goût,
et que le bien vaut toujours son prix, je
voudrais avoir ici une ou deux de mes
soeurs, les plus-jolies, persuadée qu' elles
feraient bientôt un bon mariage.
Parle-s-en chés nous, ma chère soeur : de mon
côté, je sonderai Mme Parangon, et je
t' écrirai ce qui sera décidé.
Tu dois avancer, chère amie : j' ai, à
ton sujet, les meilleures espérances ;
grande et bien-faite comme tu l' es, ce

p215

ne sera qu' un jeu ; car les grandes femmes
ont bien-moins de peine, dit-on, et de
risques à courir que les petites. Je te
souhaite un fils : mais si c' est une
fille, ton mari n' aura pas à se plaindre ;
car il aura le double d' une excellente
femme.
Je joins à cette lettre les souhaits de
la nouvelle année, pour nos chers parens
et pour toi : présente leurs mes voeux
avec mes respects, et mes tendresses à
nos frères et soeurs.
J' apprens que Mr le conseiller est ici.

p216

Lettre 18.
10 février.
réponse.
(Fanchon lui donne de bons avis : naissance
de mon fils, et ce qui s' est-passé de la part de
mon respectable père.)
voilà huit jours que je suis mère d' un
fils, ma très-chère soeur, et c' est à
vous que je donne le premier moment, où
je puis tenir une plume avec quelque assurance.
Je me suis très-bien-portée pour
ma situation : mais on m' a rendu autant
de soins que si j' avais été à l' agonie : cela
m' aurait impatientée, sans le motif, qui

était si agréable et obligeant, que j' ai eu
autant de plaisir à me voir soignée, que
si j' en-avais eu besoin : à-la-fin, on me
laisse un-peu sur ma bonne-foi, et je vous
écris, ma chère Ursule ; car votre dernière
lettre me tient sur le coeur du-depuis que
je l' ai reçue, et j' espère qu' une réponse me
soulagera, en-vous ouvrant ma pensée.
D' abord, ma très-chère soeur, j' ai bien

p217

relu vingt fois le petit écrit de Mme
Parangon : et je trouve ça bien-dit,
bien-tourné ! Oh ! La chère dame ! Comme
elle épanche ses sentiments ! Il paraît
qu' elle a écrit ça comme notre père dit
que le roi David fesait ses pseumes,
où il exhalait tous ses sentiments, ses
repentirs et ses combats : il me semble
à moi, d' après mon petit jugement, que
la chère dame n' a rien à se reprocher ;
car il n' est pas crime d' être tentée, mais
de succomber à la tentation, et c' est ce
qui n' arrivera jamais, s' il plaît à Dieu :
mais, chère soeur, encore que j' aye eu
bien du plaisir à lire et relire ce
débordement de son bon coeur, si est-ce
pourtant que je ne sais trop si nous l' avons eu
légitimement ; car pour ça, il le faudrait
tenir d' elle : ce que je ne dis pas pour
vous blâmer, chère soeur, mais pour vous
dire ma pensée. Quant à ce que vous
dites de la manière dont vous mettez bien
Edmond dans l' esprit de Mlle Fanchette,

p218

je n' y trouve qu' à louer, puisqu' elle sera
sa petite femme, et qu' il l' aimera
chèrement, j' en-suis sûre, vu qu' il aime déjà
si respectueusement sa soeur ; et que ce
mariage innocentera bien des sentiments,
qui vont-et-viennent à-travers-champ.
Pour quant à ce qui est du conseiller,
tout ça est bel et bon, et je crois que ça
réussira, vu sa lettre ; ce qui me donne
une grande joie, à-cause de nos chers
père et mère ; qui, encore qu' ils n' ayent

pour eux auqu' unes idées mondaines, ont
pourtant envie que leurs enfans se
poussent ; ce qui n' est que l' effet de la
grande amitié qu' ils leur portent, et
non d' autre-chose : mais je voudrais
encore que nous évussions légitimement
cette lettre-là, que je suis pourtant
bien-aise d' avoir ; et je ne sais trop comment
arranger tout-ça. Pour-à-l' égard des
admirateurs que vous fait votre gentillesse,
ça est tout-naturel, puisque dès ici,
vous étiez trouvé si-jolie, que plusieurs

p219

jeunes-gens du bourg on dit, qu' ils
passeraient par une forêt en-feu, s' il le
falait, pour aler à Ursule R, et pour
l' avoir en-mariage. Et vous-vous
souvenez-bien de ce jour que nous revenions
de fener au Vaudelannard, avec Edmond,
vous, Madelon Polvé, Marie-Jeanne
Lévêque, Marion Fouard, et moi, que des
messieurs de Noyers à-cheval nous
rencontrèrent, et qu' ils s' arretèrent à nous
examiner, quoique jeunettes : l' un dit,
il y a de jolies fillettes dans ce pays-ci !
Corbleu ! Mon ami, dit l' autre (il
me semble l' entendre encore), voi donc ce
minois-là ! (vous montrant.) il est vrai,
reprit l' autre, qu' elle est gentille ! C' est
un beau sang ! Gentille ! Dit un
troisième, elle est belle ! ... mademoiselle,
qui êtes-vous ? Je suis Ursule R,
monsieur, à vous servir, que vous
répondîtes en-rougissant. Ah ! Je ne
m' étonne pas ! C' est une petite cousine !
Et ils descendirent tous pour vous

p220

embrasser, et ils nous complimentèrent
aussi toutes, jusqu' à moi, dont ils
demandèrent le nom. Et sur ce que nous
ne répondions pas, Marion, la plus-hardie,
le dit. Ah ! C' est la petite
fille d' un honnête-homme ! Dit un : je
la croyais votre soeur, ma petite
cousine ? Oh-non, monsieur ; mais elle

le sera, quand elle sera grande ; car mon grand frère Pierre dit comme-ça, qu' il ne voudra jamais en-avoir d' autre que Fanchon Berthier, qui est d' honnêtes-gens, et dont le grandpère est un saint homme. Vous voyez, ma chère soeur, qu' il n' est pas surprenant, que vous soyiez regardée et contemplée là que vous êtes aujourd' hui, où l' on se connaît mieux qu' en-n' un lieu, en-gentillesse de figure : mais je trouve un-peu à-redire (et pardon de ma sincère dictée) à la manière dont vous gardez et lisez les *billets-doux* , et dont

p221

vous écoutez ce que disent leurs écrivains ; car il me semble qu' il y aurait bien-là quelque danger ; et je vous prierais, sans vous déplaire, de vouloir en-toucher deux mots à Mme Parangon ; sur-tout, de ce vieux jargonneur italien, qui m' a fait frissonner sans que je sache pourquoi ; je suis fâchée que vos gentilles oreilles l' aient écouté. Quant à ce qu' ils sont comme partis, je ne sais si l' on ferait son salut avec tous ces gens-là ; pour moi, je suis pour Mr. Le conseiller, ainsi que vous. Le richard M De-, qu' est-ce que c' est ? ça écrit drôlement ! Ce langage-là ne me revient pas, je ne sais non-plûs pourquoi. Le jeune page est hardi comme un page, envérité ! Et il n' y a rien de solide là dedans ; ça est trop-jeune, et ça n' a pas d' état ; ça sera un freluquet, qui laisserait-là une femme un-jour, pour aler courir de garnison en-garnison, comme les officiers des cazernes de Joigni, et d' ailleurs. Je ne sais pas ce que vous veut dire celui que

p222

vous appelez le financier ; un financier est sans-doute un homme de la finance, ou de l' argent ; cela est utile : mais la lettre de Mr. Le conseiller est d' un honnête et digne homme ; je suis de votre avis sur son compte. Quant à ce que vous ajoutez de quelqu' une de nos soeurs à mettre

auprès de vous ; j' en-ai voulu toucher un
mot d' abord à notre mère, qui m' a clos
la bouche, et m' a bien priée de n' en-rien
dire à notre père ; ainsi c' est une chose
à ne plus penser. Voila que je viens de
repondre à toute votre lettre, chère
petite soeur : il ne me reste qu' à vous
recommander de faire-usage de votre
sagesse et prudence, que vous possédez à
un aussi haut-point que les agrémens du
corps ; et c' est dire qu' il ne vous manque
rien de ce côté-là : car je tremble
toujours, en-songeant à tout ce qui arrive,
ou peut arriver de mal à Paris.
Je vais quant à-présent vous parler
un-peu de nous, de l' heureux évènement, et

p223

d' Edmond, qui nous quitte demain matin,
après avoir passé chés nous huit jours,
qui ne nous semblent à tous qu' une minute,
tant il nous amuse et nous plaît : ce qui a
fait dire ce matin en-riant à notre bon père,
en-parlant à notre digne mère : ma
femme, tant-plûs il vous plaît, et vous
paraît agréable en-ses discours et en-ses
connaissances ; tant-plus vite le
devons-nous renvoyer où il a pris tout ce
mérite-là, afin qu' il s' en-remplisse davantage, et
fasse un-jour l' honneur de notre vieillesse,
comme notre excellent fils-aîné en-fera
le soutien et la douceur : et-puis songez
que vous avez une fille, dont ce fils,
que vous voudriez garder, est l' appui ;
si-bien qu' il est à-propos de dire, que
la vraie place d' Edmond, n' est pas dans
votre giron, où vous le teniez tout-à-l' heure,
comme un enfant alaitant, mais
auprès d' Ursule, dont je le crée tuteur
et père en-mon absence. Ce qui a
si-fort touché notre excellente mère,

p224

qu' elle s' est mise à dire, presque en-souriant,
ô mon mari ! Vous parlez
toujours en-digne père et en-homme sage,
dans tout ce que vous dites ; mais en-ce

moment vous passez tout : car ce discours me va droit à l' âme, et me montre mon vrai devoir ; par-ainsi, je suis la première à dire, et fermement à mon Edmond, mon chère fils, c' est demain qu' il faut partir. Mais je ne sais quelle vertu ont eu ces derniers mots, qu' elle, qui paraissait si ferme, ne les a pu finir, sans que la larme n' ait brillé sous sa paupière. Elle a pourtant fait bonne-contenance, et notre père l' a deux-fois appelée Débora ; voilà une vertueuse et ferme Débora ! C' est Débora par le courage ; et il souriait en-dessous, de cet air, qui nous laisse entrevoir encore comme il était agréable en-sourire dans sa jeunesse ; car Edmond est son vivant portrait, et c' est pour cela, que cette bonne mère, qui aime si tendrement tous ses enfans, aime plus mollement et

p225

plus enfantinement Edmond ; ce qu' elle fait aussi pour vous, chère Ursule ; car en-vous sont fondus les traits d' Edmond, avec ce féminin agrément, qui mignardise davantage la beauté ; et malgré ça, vous avez encore l' empreinte de votre digne mère, non si matériellement que Brigitte, mais spirituellement, par l' air du visage, les yeux, le parler, et mille autres choses, qui font que notre père dit quelquefois, depuis votre absence : en-Ursule est notre portraiture unie et confondue, pour marquer visiblement, mes chers enfans, qu' homme et femme conjoints par mariage ne sont qu' un ; et c' est la plus-belle preuve que le Bon Dieu en-a donnée dans notre maison.

Je mets la charrue devant les boeufs, comme on dit ici ; car à-présent je vais vous parler de choses précédentes à tout-ça. Et d' abord, je commence par l' arrivée d' Edmond, qui a été moins-triste que celle de l' autre voyage ici ; car on

p226

était tout-occupé de moi et de mon

fil. Le premier de février, je me sentis
arrivée à l' heure de Dieu : aussitôt tout
fut ici en-l' air. Mon pauvre mari allait,
venait, agissait, et pourtant ne me
quittait quasi pas des ieux. Notre bonne
mère descendit chés nous dès le premier
mot qu' elle en-entendit, et m' encouragea
par des paroles de douceur, et par
l' espérance d' un fils, en-citant son exemple,
et me parlant de sa fermeté courageuse
en-ces occasions. Je ne ferai pas à une
fille d' autres détails. Enfin mon fils a
vu le jour. Tout-aussitôt, notre bonne
mère l' a dit à son fils, par ces paroles,
Pierre, c' est le nom de votre père qui
va être porté. Et dès que ce mot a été
dit, mon mari est venu m' embrasser,
encore toute comme j' étais, et puis il a
couru à son père, qui était sur le perron,
et il a pris la main de son père, qu' il a
portée à sa bouche, en-lui disant, mon
père, c' est votre nom qui va être porté.

p227

Mon digne père, je n' ai encore pas touché
l' enfant ; il doit passer des mains de sa
mère aux vôtres, afin que je le reçoive
de Dieu et de vous. Non, mon fils,
a dit le bon vieillard, en-descendant,
appuyé sur son fils ; non ; c' est de toi
que je dois le recevoir, puisque c' est par
toi que Dieu me l' envoie. Et mon mari
a couru chés nous, où il a trouvé mon
fils dans mes bras ; et il me l' a pris,
en-me disant : je vais l' offrir à mon père,
pour qu' il l' offre à Dieu. Et je lui ai
tendu l' enfant, qu' il a porté nu sur ses
bras, et il l' a présenté à son père qui
entrait, en-lui disant, avec plûs de
hardiesse, que jamais il n' en-avait eu avec
un tel père : mon père ; voila mon
fils, qui entre dans le monde ; bénissez-le,
et moi aussi : car c' est en-ce moment
que je vous rens ce que j' ai reçu de vous,
et à mon pays. Je te bénis, mon fils-aîné,
a répondu le vieillard, et que ma
bénédiction d' abondance de coeur passe par

p228

toi sur mon petitfils, dont je rens grâces
à l' éternel, qui me fait renaître une
seconde-fois : mondieu bénissez mes
enfants, et recevez l' hommage de celui-ci.
Et se tournant vers moi : voila
comme votre mari fut offert à mon père ;
mais quand Edmond vint, il n' y était plus.
Et les larmes ont roulé dans les ieux du
vénérable vieillard, qui a dit : mes
enfants, depuis que j' existe, j' ai toujours
tempéré le feu de la joie, comme celle
que j' éprouve en-cet instant, par l' eau de
la tristesse, afin que mon coeur ne s' élançât
pas dans des transports trop-vifs, et hors
des bornes de la raison : et depuis que
j' ai perdu mon honorable père, il y a
vingt-et-cinq ans, son chère et pitoyable
souvenir a toujours été mêlé à toutes mes
joies, dont je lui ai fait libation, comme
les anciens à Dieu, du vin de leurs
repas... mes chers enfants ! Voila comme
tous nous sommes venus au monde nus,
sans appui, sans secours, poussant le cri

p229

de la douleur ; et voyez, par cet exemple,
comme un chaqu' un de vous a été
tendrement reçu par père et par mère, et
que la digne Fanchon, ma bru, et votre
soeur, vous représente au naturel les
affections qu' eut Barbe-De-Bertro ; et que
la joie de mon fils Pierre vous représente
la mienne : et ce que je dis, je le fais
moi-même : c' est pourquoi en-ce moment,
mon coeur tout ouvert par la joie,
n' en-reçoit que plus avidement le chère et
précieux souvenir de mes honorables père
et mère (que Dieu a dans son sein).
Ensuite il ajouta : Edmond peut
venir à cette heureuse naissance ; et
peut-être ne le pourra-t-il pas à
une-autre : par-ainsi je lui cède mon droit de
nommer l' aîné des fils de mon fils-aîné
(si tant est qu' un père cède une-chose,
en-la fesant passer à son fils ; car ce sera
moi encore qui le nommerai :) je prie
donc mon fils-aîné, de ce moment
homme et père comme moi, de m' accorder

cette satisfaction ? ô mon
 père, a dit Pierre ! C' est vous qui nommez
 mon fils, puisque vous ordonnez de le
 nommer à mon frère ; et il aura deux
 pareins aulieu d' un. On a donc mandé
 Edmond très-vivement, et dès qu' il a été
 arrivé, tout s' est préparé pour le batême ;
 et notre père a voulu que Christine tînt
 l' enfant avec Edmond, pour et au nom
 de Mlle Fanchette ; et pour ce, il en-a
 été lui-même demander l' aveu à Mr C,
 père de la demoiselle, qui l' a grâcieusement
 accordé ; et c' est par cette raison que
 Mme Parangon a reçu la lettre de demande,
 après la chose faite. à son retour de
 V, où il a été seul, on a porté l' enfant
 à l' église, Edmond et Christine marchant
 de chaque côté de la sagefemme, et
 notre père et notre mère derrière
 chaqu' un d' eux : et quand on a été aux
 fonts, le pasteur, qu' on a prévenu,

a dit que rien n' empêchait que les quatre
 chères personnes ne fussent pareins et
 mareines en-même-temps ; ce qui a fait
 que tous-quatre ont répondu pour
 l' enfant, notre père tenant la main d' Edmond,
 comme pour ne faire qu' un avec lui, et
 notre bonne mère celle de Christine :
 et notre bon père, au-moment où le
 prêtre fesait-faire le renoncement à Satan,
 a répondu rayonnant de majesté
 paternelle, j' y renonce pour cet enfant,
 et pour ce chère fils, qui repond aussi
 pour lui, et fasse le ciel, que les
 manques de l' un ou de l' autre, retombe
 plutôt sur ma tête que sur la leur : car je
 suis leur père. Quand la cérémonie a
 été achevée, notre père a fait passer tout
 le monde devers la tombe de son père, qui
 est près de la *porte-des-épousailles* ; et
 là, il s' est arrêté, sans prononcer une
 parole haute, mais remuant les lèvres,
 et jetant de temps-en-temps vers le ciel
 ses yeux, d' où coulaient des larmes

p232

en-abondance : notre bonne mère, elle, était à-genoux, et elle a posé l' enfant sur la tombe ; ce qui a paru faire plaisir à notre père : car il a dit tout-haut : il vous a aimé et honorée, comme j' aime et honore Fanchon Berthier, et il m' est bien-agréable qu' il reçoive de vous notre petitfils. Ensuite on est revenu, avec Mr. Le curé, qui a soupé chés nous dans ma chambre, car je me portais assés bien pour cela. Et la conversation a roulé sur Paris, et sur vous, ma chère soeur : mais moi, qui en-savais la plûs, je ne disais rien. Et Mr. Le curé a été charmé du raisonnement d' Edmond, qui parlait si-bien, que j' en-étais émerveillée : oh ! Il est tout-aimable, et il a je ne sais combien d' esprit ; et si vous étiez ici, il m' est avis que j' aurais autant de plaisir à vous entendre ; et il faut dire, que si les villes n' avaient auqu' un péril, ça serait une belle et bonne-chose ! On a aussi parlé de Mme Parangon, avec le respect qui

p233

lui est dû, et de Mlle Fanchette : ce doux nom a fait briller la joie sur le visage de notre bonne mère, et notre père paraissait dans une ivresse de joie : mais on n' a pas lâché un mot, quoiqu' il n' y eût-là d' étrangers que le pasteur, qui doit ne l' être pas. Voila ma chère bonne-amie soeur, le récit de tout ce qui s' est passé en-cette occasion. Présentez, je vous prie, après mes respects à Mme Parangon, mes tendres amitiés à ma chère petite commère, et dites-lui, que le premier moment où je la verrai, sera le plus glorieux de ma vie. Pour Mme Parangon, elle sait bien que mon coeur est à elle comme à vous, ma chère soeur, et qu' il y sera toujours.

p234

Lettre 19.

8 mars.

Ursule, à Fanchon.

(elle continue à lui rendre-compte de toute sa conduite, qui marque bien de la coquetterie !)

comme je ne fais guère mes lettres qu' en-cachette, ma chère soeur, afin de pouvoir parler plus-librement, j' écris par petits intervalles, et il n' est pas dit que tu auras cette lettre à trois jours de la date, comme cela pourrait être, si je la finissais aujourd' hui. Je t' accuse d' abord la réception de la lettre que m' écrivit mon frère ; elle est fort-courte, et je te la copie :

lettre d' Edmond.

Je pars pour S, ma bonne-amie, sur une lettre du chère aîné, qui me mande l' heureux accouchement de son

p235

épouse, notre soeur aussi tendre, que si elle était du même sang. Je craignais ce moment ; on craint toujours pour ce qu' on chérit : et c' est doublement que j' aime Fanchon Berthier, pour elle-même, et à-cause de mon frère, qui sentirait beaucoup plus qu' elle tout ce qui pourrait arriver de mal à son aimable moitié. Ainsi, réjouis-toi, avec nous, chère soeurette, de ce qu' elle va bien, et représente-toi la joie qu' on doit avoir eue chés nous, à la venue de ce nouveau-né, issu de deux personnes si méritantes, si chéries, et si dignes de l' être. Je ne t' en-marquerai pas davantage à ce sujet ; car je pars : je ne fermerai pas non-plus ma lettre, sans dire un mot de notre déesse, et de sa charmante soeur. La première a sur moi des droits inaliénables ; ils sont étayés par tout ce qui peut les éterniser : et quant à la seconde, elle m' occupe déjà bien-plus qu' on ne croit !

p236

Fais-leur ma cour à toutes-deux, sur-tout

à l' aînée, qui tient mon sort dans
sa main, et celui de ce que j' ai de
plus-chèr, de ma soeur. Adieu,
bonne-amie. Je pars, et je serai chés
nous, auprès de nos chers parens,
demain à deux heures-et-demie : c' est
l' heure où tu recevras ma lettre, et
surement je leur parlerai de toi, et de
ce que je te dis ici en-finissant.
Il n' y a qu' amitié, tendresse, bonne-intelligence
dans la famille où tu es entrée,
et que tu rens aujourd' hui si heureuse,
chère Fanchon ; je suis sure que tous
nos frères et soeurs écriraient à ton
sujet, comme Edmond vient d' écrire-là,
s' ils étaient à même de le faire. Je vais
à-présent te parler de la lettre de notre
respectable et digne père à Mme Parangon,
au-sujet de Mlle Fanchette : je
crois que tu l' as vue ; mais dans le doute,
je te la vais copier, comme celle de mon
frère.

p237

Madame :
cette-ci est pour avoir l' honneur de
vous demander une grâce, mais desia
octroyée par vostre respectable père,
mon digne ami, chez lequel ie me suis
transporté le iour mesme de la naissance
de l' enfant dont est accouchée ma bru,
femme de mon fils-ainé, à-celle-fin
de faire représenter Mlle Fanchette,
vostre aimable soeur, comme mareine
dudict enfant, par Christine, l' une
de mes filles : i' espère, madame,
obtenir de vous le mesme agrément, ainsi
que de mlle vostre soeur, vous suppliant
de me faire un mot de vostre main, qui
m' auctorise à me glorifier de vostre
consentement à toutes-deux. Je ne traicte
point d' autre matière dans cette lettre,
madame, cette-ci estant assez importante
pour la remplir seule : si ce n' est
pourtant, que ie vous fais mes
très-humbles remerciemens de vos
incomparables bontez pour ma fille que vous

p238

avez par devers vous : agréez-les,
je vous en-supplie, madame, à-raison
de leur parfaite humilité, et du
profond respect avec lequel i' ai l' honneur
d' estre, madame,
votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur

E. R.

Mme Parangon, dès qu' elle eut achevé
de lire cette lettre, vint à nous, la joie
dans les ieux, et demanda l' agrément de
sa jeune soeur, qui le donna de la
manière la plus obligeante, demandant même
s' il fallait partir : sa soeur l' embrassa
en-souriant, et me dit de rendre témoignage
des dispositions de sa chère Fanchette ;
et elles se félicitèrent toutes-deux de ce
que tu portais le même nom que ta petite
commère : ce qui fait qu' elles espèrent
que vous aurez fait appeler l' enfant
Edmond-François. Mme Parangon mit
aussitôt la main à la plume, pour écrire
ce que voici : (mais il faut te prévenir

p239

que la lettre que vous avez reçue n' est
pas la moitié de ce qu' elle avait écrit :
c' est pourquoi je vais te la remettre
ici en-entier : car elle m' en-a laissé le
brouillon) :

réponse de Mme Parangon, au père R.
C' est avec un vrai plaisir, monsieur,
que ma soeur et moi nous acceptons
l' honneur que vous nous avez fait à
toutes-deux, dans une cérémonie aussi
auguste que celle du batême de l' aîné de
votre premier fils : vous avez
bien-voulu vous relâcher de votre droit,
en-faveur du second, qui pourrait être loin
de vous, lorsque son tour serait venu,
et vous avez pensé que personne ne
pouvait être plus zélé pour vous, après
lui, que ma soeur et moi. Vous nous
avez rendu-justice, monsieur, et vous
en-verriez la preuve, si nous avions le
plaisir d' être auprès de vous. En-effet,
qui peut s' intéresser davantage

p240

à vous, à Edmond, à toute
votre chère famille, qu' une femme
qui se propose d' y placer sa soeur,
et de devenir elle-même la soeur d' un
de vos enfans, et par lui de tous les
autres ? Oui, mon chère Monsieur R,
vous que j' honore et comme
un digne vieillard, et comme un
excellent père, et comme l' ami du mien,
le plus doux de mes vœux, celui que
j' avais déjà exprimé à Edmond avant
son mariage avec ma cousine, c' est
de lui donner dans ma soeur une-autre
moi-même, de nous unir par-là, et de
serrer des noeuds qui durent autant que
notre vie. Rien ne pourra les briser,
et l' intérêt, ce boutefeu des sociétés
humaines, n' aura auqu' un pouvoir sur
la nôtre ; la fortune de ma soeur sera
la mienne, et tout ce que je possède,
je n' aurai de plaisir à le conserver
que pour elle. C' est un engagement
que je suis bien-aise de prendre avec vous,

p241

par cette lettre, dans une
occasion, où de vous-même, vous
avez cherché à établir quelques
rapports entre ma soeur et votre fils
Edmond. Je suis charmée d' avoir
occasion de vous avouer que ces
rapports sont réels, qu' ils existaient
déjà, et qu' ils sont mon ouvrage.
Le temps où ils seront absolument
réalisés, n' arrivera jamais assés tôt,
au gré de mes desirs, soyez-en sur,
mon chère monsieur. Fanchette et
moi nous sommes dans les mêmes
sentimens ; j' ai souvent occasion de
m' en-assurer. Votre aimable fille, ma
chère et constante amie Ursule, en-est
le témoin irréprochable. C' est avec ces
sentimens, que je suis, et serai toute
ma vie, monsieur, votre, etc.
Voilà tout ce que renfermait la lettre
écrite dans le premier mouvement de joie :
mais ensuite, Mme Parangon, sans
changer d' avis, l' a trouvée trop-expressive ;

c' est ce qu' elle m' a dit à moi-même. Tu vois, chère soeur, que tous nos projets de bonheur ne sont pas des chimères : car Mlle Fanchette est un excellent parti, Mme Parangon n' ayant pas d' enfans, outre qu' elle est riche de sa seule portion.
10 mars.

Je te sers à ton goût, je le sais, ma chère soeur, par la manière dont je t' ai écrit avanhièr, parlant d' abord des choses que tu as plûs envie de savoir, et passant après aux complimens, qui t' intéressent moins. Reçois pourtant ceux que je te fais, ils le méritent par le coeur dont ils partent, et je suis d' une joie inconcevable, depuis que ta chère lettre ne me laisse auqu' un doute sur le bonheur de ton mari et sur ta santé. Tout ce qui m' approche et tout ce qui a rapport à moi s' en-est aperçu ; j' ai été plus-resignée avec Mme Canon, plus-tendre avec ma protectrice, plus-gaie, plus-folle, avec Mlle Fanchette, et plus-humaine envers

mes adorateurs : car j' en-ai toujours, et ils ne font qu' accroître : mais ce qu' il y a d' agréable, c' est qu' on s' adresse aussi à mes deux compagnes ; car Fanchette grandit beaucoup, et se forme très-vîte : je vais t' amuser de tout cela : avec toi, je suis sincère, et sans auqu' une reserve ; aulieu que je ne crois pas qu' il faille tout dire à Edmond ; c' est un homme quoique mon frère. Mes trois ou quatre amoureux me donnent toujours des lettres, et celui qui devait mourir de desespoir se porte à-merveilles : c' est que dans ma joie, il m' est arrivé un-jour de lui sourire : ce qui lui a fait tant de plaisir, que depuis ce moment-là, il a un teint charmant. Je t' avouerai qu' auparavant il était fort-pâle, et il est à-croire qu' il était fort-tourmenté ; cela peut arriver, et je n' y vois rien d' extraordinaire. Mais ce qui doit le contrarier, c' est qu' avec Mme Parangon, qui est moins économe que sa tante, nous ne sortons plus qu' en-voiture.

Je crois pourtant en-deviner la raison :
 c' est qu' on la courtise aussi : elle m' a
 bien-caché qu' elle eût des adorateurs, et si je
 les sais ; je t' en-parlerai tout-à-l' heure : elle
 prend le bon-moyen pour ne les pas
 entendre, ni recevoir leurs billets. Mon
 pauvre page, que nos sorties en-carrosse
 contrarient, met son esprit à la torture
 pour me parler, ou me faire parvenir ses
 lettres, et il y réussit, parce-que j' y aide
 un-peu ; d' ailleurs, nous sortons et
 rentrons toujours aux mêmes heures : il se
 trouve à la porte, il me dit un mot, ou me
 glisse son poulet, sans pourtant que je le
 prenne. Je n' entens plus parler de mon
 vieillard. Mon prometteur de richesses
 (c' est le financier, qui m' avait écrit qu' il
 se retirait), ne se retire pas ; il est
 parvenu hièr jusqu' à Mme Canon, et dans
 un discours fort-long et fort-enfigouriq
 (à ce qu' elle a dit à Mme Parangon),
 il lui a fait des propositions de mariage
 pour moi assés embrouillées. S' il ne s' est

pas clairement expliqué, que demandait-il ?
 Aureste, je n' en-suis pas fâchée, et
 je m' en-tiens à celui que tu sais. Quant
 à mon premier adorateur qui est cet
 homme-de-haute-condition, celui-là ne
 parle pas de mariage, mais d' amour, de la
 plus-drôle de manière du monde. Il se
 nomme le Marquis De- ; il n' est ni
 beau ni laid de figure, malgré qu' il soit
 un-peu marqué au *b* à une épaule ; mais on
 déguise cette tache, qui paraît néanmoins,
 en-dépit des vestes matelassées. Il continue
 à me parler de ses *moyens plus-efficaces* :
 qu' il les emploie donc ! Ce qu' il y a de
 singulier, c' est que personne ne se doute ici
 de tout-cela : quant à moi, je m' en-amuse,
 parce-qu' envérité, il n' y a pas l' ombre du
 danger pour mon coeur. Cependant,
 comme je ne saurais plus espérer d' avoir
 ici une de mes soeurs, je vais cesser de

prendre part à tout cet enfantillage.
Ce qui m' a fait rire, et ne m' a pas
surprise, c' est, comme je te le disais
tout-à-l' heure,

p246

que Mme Parangon ait sa part de
ces hommages ; car, si j' en-crois sa
conduite, on s' est expliqué avec elle beaucoup
plus-clairement de-bouche que par-écrit.
Ce n' est pourtant pas l' air de Mme Canon,
qui fait qu' on se frotte aux personnes qui
paraissent sous sa garde ! Car elle a
l' encolure d' un vrai cerbère (comme tu ne sais
pas ce que c' est, cerbère est le chien
qui garde la porte des enfers chés les
payens.) mais avec son air rebarbatif,
elle a quelque-chose de si comiq dans sa
mise et dans sa figure, que je pense qu' on
la prend pour une folle. Avec cela, dès
qu' on nous regarde, et qu' elle s' en-aperçoit,
elle lance un coup-d' oeil hagard, qui
fait rire ; car je vois qu' on éclate.
Je vais te copier une des lettres qu' a
reçues Mme Parangon, et qu' on lui a mise dans
le coqueluchon de son mantelet, un-jour
que nous entrions fort-pressées à
Saint-Eustache : je fus la seule qui
m' en-aperçus ; je ne voulus rien dire, et le billet

p247

étant tombé à l' église, je le ramassai, me
proposant de le lui remettre à notre
retour, comme un papier qui lui appartenait.
Mais il arriva que nous rentrames seules,
Mlle Fanchette et moi ; Mme Parangon
et Mme Canon, après nous avoir
descendues, alèrent à quelques affaires. Je ne
pus résister à la tentation de lire. Je
m' enfermai seule, et comme le billet
n' était pas cacheté, mais plié comme un
papier d' affaires, je l' ouvris sans-conséquence.
En-voici le contenu :
je ne sais, ma belle, ni qu' vous êtes,
ni l' état de votre fortune : mais je
pense que qu' que vous soyez, et quel
que soit l' état de vos affaires, vous ne

serez pas fâchée qu' un honnête-homme
vous propose quarante mille livres de
rentes. Voilà mon premier mot ; il est
clair, élégant, sonore, et de la
meilleure prose possible. Cette proposition
est à réaliser, selon ce que vous serez ;

p248

car je le répète, je n' ai pas l' avantage
(fort-desiré !) de vous connaître. Si
par-hazard, vous êtes une femme
galante, je vous avouerai, et vous aurez
une maison montée : si vous êtes
décente, tout se fera en-secret : si vous
êtes honnête dans toute la rigueur du
terme, vous êtes assés belle pour que je
fasse la folie de vous épouser : car, sans
vous fâcher, ma belle, le mariage est
toujours une folie : mais vous êtes si
aimable, que dumoins avec vous la folie
sera gaie. Je vous parle-franc,
par-ce-que je suis vrai, et tout-rond dans
mes manières. Que mon ton ne vous
fâche ni ne vous révolte ; je suis homme
à vous adorer prude, si vous l' êtes,
tout-comme à en-agir sans-façons, si
vous ne l' êtes pas. Tout ce que je vous
marque est conditionnel, hors mon
amour, qui est réel, dans quelque passe
que vous soyiez : et à parler sincèrement,
de toutes les passes, c' est la dernière des

p249

trois que j' ai citées que je préférerais
avec vous : oubliez donc tout ce qui ne
vous regarde pas, pour ne vous souvenir
que de ce qui a rapport à ce que vous
êtes en-effet. Je suis tout à vous, ou
passionnément respectueux, ou passionnément
amoureux, ou passionnément
généreux,
votre très-humble et très-obéissant
serviteur. .
Après avoir lu ce singulier billet, je
le repliai, j' attendis le retour de Mme
Parangon, et lorsqu' elle eut ôté son
mantelet, je glissai adroitement le billet dans

le coqueluchon : au premier moment
où je me trouvai seule avec elle, je lui
dis, que je croyais avoir vu mettre un
papier dans son mantelet, lorsque nous
entrions dans l' église. Elle rougit, et
alla le prendre ; le billet tomba : elle le
lut tout bas, le serra, et me dit : c' est
une folie, comme on en-écrit ici à toutes
les femmes, lorsqu' elles ont le malheur

p250

de trouver un impudent en-leur chemin :
cela n' est pas digne de t' être montré, sans
quoi je te lirais cette lettre, dont
l' auteur m' est parfaitement inconnu. Depuis
ce moment, il est beaucoup plus-difficile
d' aborder auqu' une de nous.
Enfin, Mlle Fanchette a aussi un
adulateur ou deux. Ce sont des vieillards
chancelans : ils n' ont pas écrit, mais
tous-deux ont parlé, je crois, à Mme Canon, à
ce que j' ai pu deviner. J' étais à-portée
d' entendre la conversation du premier qui
s' est présenté, un-matin, précisément
le lendemain d' un jour où un grand-échalas,
un-peu recourbé par le haut, et dont
le nez ne ressemblait pas mal à un éteignoir,
avait parlé à ma jeune compagne durant
une partie du salut. Il est entré : j' ai
l' honneur de parler à Mme Canon ? Oui,
monsieur : que lui voulez-vous ? L' entretenir
d' une affaire très-intéressante.
En-ce moment, il s' en-est peu-falu que
je ne me sois trahie : imagine-toi que les

p251

deux mentons avancés de Mme Canon,
et du siècle-passé qui lui parlait, se
touchaient quasi, encore que le reste de leurs
visages fût à une honnête distance ;
madame est la maitresse de la maison ?
Je le suis de cet appartement, et
chaqu' un des locataires l' est chés soi. Ah !
Madame, ce que je veux dire, c' est
que vous êtes la principale locataire ?
Vous-vous trompez, monsieur ? On
me l' a dit cependant. On était

mal-instruit. Soit, madame : je voulais vous parler d' une-chose qui peut-être vous fera plaisir ? C' est selon ; jusqu' à-présent cela ne m' en-fait pas beaucoup. Je le crois, madame : mais il faut débiter par quelque-chose. Mlles vos filles sont charmantes : ne songez-vous pas à les pourvoir ? Elles sont pourvues, monsieur. Avantageusement, madame ? Très-avantageusement. Elles méritent une fortune. Pour moi, je voudrais que la cadette fût libre ;

p252

je lui proposerais un parti qui l' avantagerait de vingt mille-livres de rentes. Cela ferait une belle fortune : mais elle est pourvue, monsieur, je vous l' ai déjà dit. Est-ce une-chose arrêtée, madame ? Absolument, monsieur. Mais en-considération des avantages que je ferais-faire, ne pourrait-on pas du moins balancer ? ... quel est ce parti ? Un très-aimable jeune-homme, qu' elle doit épouser dès qu' elle sera en-âge d' être femme. Un jeune-homme ! Qu' est-il ? Il est peintre. Ah ! ... ce serait dommage de sacrifier une si jolie personne à un homme-du-commun ! Il est assés de femmes pour ces gens-là ! Les beautés, comme mlles vos filles, madame, sont faites pour trouver un sort brillant, et je vous propose ma fortune, si elle vous tente. Vous-vous moquez, monsieur ! C' est tout-comme si je me proposais au prétendu de Fanchette, pour l' épouser, au lieu d' elle,

p253

sous prétexte de lui faire sa fortune : car je suis à mon aise, monsieur : cette maison est à moi, et ce n' est pas mon seul bien. Vous voyez, madame, qu' on ne m' avait pas trompé, quand on m' avait dit que vous étiez maitresse de cette maison ? J' en-suis la propriétaire, monsieur. Il est vrai que le terme est

plus-expressif... enfin, madame, je vous propose, pour votre charmante fille, un avantage de vingt mille livres de rentes. Je suis votre servante, monsieur : ma fille épousera son amant, un jeune-homme beau comme elle, et non-pas son grandpère. Adieu, monsieur ! Nous sommes ici à l' *île-des-fous* , je crois, et je redoute envérité de vous ressembler ! Elle l' a poussé dehors, et lui a fermé la porte au visage, en-le traitant d' impertinent, lorsqu' il ne l' a plus entendue. Mais, ma chère soeur, peut-être aimerais-tu mieux que je te parlasse des

p254

curiosités de Paris, que de toutes ces petites misères, que je ne te raconte, que pour ne te rien taire ; et encore, parce-que chés nous, je sais que tout amuse : d' ailleurs tu m' aimes si tendrement, que je crois pouvoir t' écrire comme je caqueterais avec toi, si nous étions ensemble, soit ici, soit à L-B : enfin, je te marque ce qu' une-autre que moi ne pourrait t' écrire : au lieu que vous avez mon frère pour vous raconter dans ses lettres ce qu' il y a de remarquable à Paris, beaucoup-mieux que je ne le ferais. C' est en-consequence de tout-cela, qu' après t' avoir dit que je vois Laure en-secret, je vais traiter le point de mes occupations, parce-que je m' en-aquiterai bien. Nous n' avons pas un moment d' inutile, sous la direction de Mme Canon ; et depuis que Mme Parangon est avec nous, elle ne diminue pas notre occupation, mais elle y répand un charme, qu' elle seule peut donner. Le matin, en-nous levant, nous

p255

faisons la prière ; puis nous dessinons d' après les meilleurs modèles : nous peignons ensuite quelque-sujet indiqué par notre maître, par mon frère, ou par Mme Parangon. Cela nous mène jusqu' à

midi, que nous alons à la messe. Au retour, une leçon de musique, donnée par une femme : c' était une jeune-marchande-de-musique de la rue Du-Roule, qui est très-aimable ; mais Mme Parangon la remplace absolument depuis quelques jours. On dîne à deux heures. Nous alons à la promenade, ou nous faisons une lecture. On travaille à l' aiguille, en-modes, en-robcs, en-linge le reste de la journée, jusqu' au souper ; ce temps est d' environ quatre heures, à-moins que la promenade n' ait été longue ; ce qui est fort-rare. Après le souper, on parle dessin, peinture, et de ce qu' on fera le lendemain en-ce genre ; afin de préparer la tête à ce qui doit l' occuper dans la matinée, et pour que les idées s' y gravent

p256

mieux durant les intervalles du sommeil. Cette méthode me paraît excellente, et je m' en-trouve bien ; toutes mes pensées, dans les insomnies, se portent sur l' art qu' on m' enseigne, et je fais quelquefois des réflexions très-heureuses. Mme Parangon aurait peut-être consenti à ne nous occuper que de peinture ; mais sa chère tante Canon lui a dit à cette occasion avec un-peu d' humeur : je ne saurais voir des femmes ne faire auqu' un ouvrage de femme : pour moi, si je ne tenais jamais l' aiguille, je me croirais bientôt un homme ! Fi ! Des femmes qui font les hommages ! Il n' y a rien au monde de si vilain, de si méseant ! ça conduit à perdre toute-pudeur. Mme Parangon fut l' embrasser la larme à l' oeil, en-lui disant : ah ! Ma chère tante ! La belle vérité, que vous venez de dire-là ! Je ne saurais vous exprimer combien je profite avec vous, et combien vos sages avis me font éviter d' écarts ! Oui, envérité,

p257

ce que vous venez de dire vous est dicté par la sagesse même ! Je crois

aussi qu' elle a raison, et qu' il faut que les femmes soient femmes. Nous sommes très-heureuses dans notre vie occupée ; nous ne connaissons pas l' ennui, et si nous ne nous dissipions pas un-peu trop en-alant à l' église ou à la promenade, il n' y aurait pas d' innocence et de tranquillité comparables à la nôtre. Je te dois un compliment bien-sincère, en-finissant cette lettre, ma chère Fanchon, c' est que tu traites tout ce que tu m' écris, de la manière la plus intéressante ; tu me touches, tu m' attendris, et Mme Parangon en-particulier, est enchantée de ton style et de tes sentimens. Adieu, soeurette bonne-amie : ménage-toi. Tu nourris ton fils ; cela te met à l' abri de bien des petits inconvéniens, ausquels j' entens dire que les femmes de Paris sont sujettes.

p258

Lettre 20.

13 avril.

Edmond, à Ursule.

(il parle d' Edmée, ainsi que de son art, et finit par un mauvais-conseil à Ursule.)

je suis dans un isolement pénible, ma chère soeur ; tout le monde m' abandonne à moi-même, et envérité je ne sais comment faire pour réparer le vide où on me laisse : on est toute à toi, et je ne suis plus rien : ce n' est pas que j' en-sois jaloux ; mais si je cherche aussi à occuper mon coeur, vous n' aurez rien à me dire.

J' ai revu Edmée ces jours passés : elle est encore aussi aimable qu' elle me l' avait paru à Vaux. C' est tout ce que je puis t' en-écrire à-présent. Tu confieras ma part à notre adorable fée, que j' ai été assés familier chés sa voisine ; mais

p259

que je m' en-retire insensiblement ; les coquettes (soit dit sans médisance), ne sont pas la société qu' il me faut. J' espère que tu me donneras de tes nouvelles :

celles d' ici, à-l' exception de ce qui
regarde la santé de nos chers père et mère,
et de toute notre famille, qui est
excellente, ne méritent pas que je
t' en-entretienne. Il en-est cependant qui
pourraient t' intéresser ; mais je ne sais pas s' il
est à propos de te les donner.

Nous sommes assés bien, Mr Parangon
et moi, depuis quelque-temps ; je le
seconde de tout mon pouvoir, et nous
travaillons tous-deux, comme pour éviter
que le diable ne nous tente. J' ai fait une
annonciation pour un maître-autel, et
j' ai cherché par-tout une figure de vierge
bien-agréable et bien-angélique :
j' en-aurais bien pris une qui est toute-céleste,

p260

ou celle de Mlle Fanchette, ou
la tienne : mais cela aurait pu faire un
mauvais effet sur Mr Parangon ; j' ai pris
celle d' Edmée ; et il faut avouer, que c' est
peut-être le minois qui convenait le mieux
au sujet : car la beauté que j' avais d' abord
en-vue est trop voluptueuse, et on aurait
été tenté, aulieu de prier : je serais ainsi
tombé dans le même inconvéniement que
Rubens, dans son *annonciation* , que
Mr Le Prince De Conti vient de faire
acheter, et où la vierge est en-petit-néz
retroussé des plus coquets ; quant
à Mlle Fanchette, elle est trop-jeune, et
elle a déjà trop de cette aimable langueur,
qui la rendra si dangereuse un-jour :
pour toi, je ne sais, mais ta figure
vaudrait mieux en-Madeleine encore
un-peu galante : ma-foi, il me fallait
Edmée, et je l' ai trouvée-là fort-à-propos !

p261

Mr Parangon, qui ne la
connaît pas, a trouvé la tête admirable !
Il en-a fait honneur à mon imagination,
et il m' assure, que j' ai dans l' esprit les
belles formes de la nature. Pour
lui, qui s' était réservé un Saintjoseph,
pour mettre à la chapelle qui fait le

pendant de celle de l' *annonciation* , il a jugé à-propos de se peindre trait pour trait, je ne sais à quelle intention. Dans un-autre tableau à nous-deux, où nous avons Psyché, poursuivie par Vénus, déguisée en-furie ; il a donné à la furie les traits de Mme Canon, au plus-naturel : moi, j' ai fait Psyché, sous ceux d' une femme que nous adorons : mais ici Mr Parangon m' avait dit de prendre le grand portrait de la chambre-à-coucher, pour modèle. On me flatte que je l' ai surpassé, quoique Mr Parangon regarde ce portrait comme son chef-d' oeuvre. C' est que j' avais bien-mieux dans le coeur les traits que je devais rendre

p262

sur la toile, que lui dans les yeux, et que c' est le coeur, plûs que l' oeil, qui conduit la main. Voila toutes les nouvelles que je te puis donner, chère bonne-amie. Offre mon hommage à Mme Parangon et à Mlle Fanchette.

p. -s. vous ne voyez pas Mr Gaudét ? Nous sommes fort-bien ensemble : c' est un bon ami. S' il veut te parler en-particulier, ma-foi, il faut t' y prêter, et n' en-rien-dire. Quant à Laure, je sais que vous-vous voyez assés souvent, et qu' il te donne ses avis par elle, comme nous-en-étions convenus dès ici ; tu ne saurais mieux-faire que de les suivre à-la-lettre. Il serait heureux qu' elle fût admise chés vous.

p263

Lettre 21.

28 avril.

Fanchon, à Ursule.

(ma femme lui parle de notre soeur Brigitte, et d' un bruit fâcheus au-sujet d' Edmond.)

si j' ai si-longtemps différé à vous répondre, très-chère soeur, ce n' est ni par indifférence, ni que je me sois mal-portée : aucontraire, ma santé ne fut meilleure en-auqu' un temps. Mais c' est que

j' attendais que mon mari eût des nouvelles de son frère. Et justement il en-a eu ces jours-ici, ainsi que des vôtres, très-chère soeur : car le chère frère Edmond nous a transcrit votre lettre : ce qui me fait croire qu' il pourrait y avoir quelque petit *retentum* , comme dit notre père, de sa part, ou de la vôtre : quoi-qu' il-en-soit, ma chère Ursule, j' attendrai là-dessus ce qu' il vous plaira de me marquer : et quant

p264

à moi, je vais vous dire les nouvelles d' ici : car bien qu' elles ne soient pas aussi brillantes, que celles que vous me donnez, si est-ce pourtant qu' elles ne laisseront pas de vous intéresser, par la bonté que vous avez de bien-interpréter ce que j' écris, et aussi par les choses en-elles-mêmes : c' est qu' il s' agit de notre soeur Brigitte, qui est recherchée-en-mariage, par un bon et honnête garçon, J Marsigni, que vous connaissez. Mais je vous avouerai, ma chère soeur, que malgré la mode du pays, qui n' est pas galante, je n' ai jamais vu de pareilles amours : et votre frère-aîné en-rit quelquefois lui-même. Brigitte est bonne, simple, n' entendant finesse à rien, prenant tout à-la-lettre. Marsigni est de-même ; ils ne sont pas plus feseurs de compliments ni de caresses l' un que l' autre : pourtant ils ont envie de se plaire ; mais je m' imagine que c' est d' après ce qu' ils veulent être l' un envers l' autre

p265

par-la-suite : Marsigni ne recherche pas Brigitte, parce-qu' elle est assés gentille ; mais parce-que c' est une bonne-ménagère : et il plaît à sa maitresse, parce-qu' il est infatigable au travail, sobre et presque avare : d' après cela, quand le garçon vient ici faire l' amour, il commence à se mettre en-veste, ou en-chemise, et travaille comme quatre à nous aider : l' autre-jour, en-moins de deux

heures, il nétoya le toît aux moutons,
où il y avait bien trente voitures d' engrais,
et en-quittant, il refusa un verre-de-vin,
que notre bonne mère lui portait.
Pendant ce temps-là, Brigitte, qui travaille
toujours assés, se tuait à tout ranger ;
car pour donner dans la vue de son
amoureux, elle ne veut pas des ouvrages
tranquiles ; elle fait les plus lourds des
servantes ou des filles-de-journée : et quand
l' amoureux et la maitresse n' en-peuvent-plus,
ils se regardent un-peu en-dessous,
pour voir celui qui est le plus las ;

p266

sans-doute parce-que c' est celui-là qui est le
plus-agréable. Voila comme se passent
toutes les visites de J Marsigni : à sa
maitresse, pas un mot ; mais à mes soeurs
et à moi, c' est toujours quelques
politesses à sa manière ; il nous ôte tout des
mains, pour nous empêcher de le porter,
et nous repousse si-fort, que l' autre-jour
Christine manqua d' en-tomber, en-nous
disant, ôtez-vous de-là ! Vous n' auriez
pas seulement la force de porter une paille :
voyez, moi ! Quant à sa maitresse,
il la verrait plier sous le faix, qu' il n' y
mettrait pas la main, et il nous dit d' un
air de vanterie : c' est que ça fait une
fille vertueuse, celle-là ! Et
non-pas vous-autres, qui n' êtes que des
mauviettes ! Notre chér père rit de le voir,
mais à-part ; car devant nous, il tient
son sérieux, ne voulant pas qu' un homme
qu' il se propose de donner pour seigneur

p267

et maître à sa fille-aînée, soit envisagé
de ses autres enfans sous un jour qui le
leur rende moins-respectable. Voila
toutes nos nouvelles d' ici, chère soeur.
Quant à ce qui est du chér frère
Edmond, il paraît se bien plaire à la ville de
mieux-en-mieux : mais il parle de Mlle
Edmée à son frère-aîné d' une manière qui
nous donne bien à penser ! Ce n' est pas

qu' il me soit avis qu' il y ait rien à craindre
de ce côté-là ; car voici une
occasion, je crois, qui va montrer qu' il
n' y a point de mal sans un bien : c' est que
cette grande attaque qu' il a pour Mme
Parangon, nous répond que rien ne le fera
écarter des vues qu' a sur lui cette
excellente dame. Je ne sais pourtant ce qu' a
chanté un jeune Gautherin De N, qui
est clerc-de-procureur à Au, lequel est
venu voir son père la semaine passée ; il
a comme parlé d' une histoire d' Edmond,
avec une demoiselle, voisine de Mr
Parangon, qui passe pour une grande

p268

coquette ! Il a dit que votre frère
en-était bien-venu, ainsi que de la mère, ou
bellemère, et qu' on en-parlait un-peu
dans la ville, disant, qu' il était bientôt
consolé de sa femme. Mais vous verrez
que tout-ça n' est que des bruits sans
fondement ; et-puis d' ailleurs, Gautherin
n' a pas dit qu' Edmond fasse du mal avec
cette demoiselle. Autre-chose n' ai à
vous mander, très-chère soeur : car
pour quant à ce qui est des choses que
vous me marquez dans votre lettre, je
pour vous donner mes conseils, et je me
renferme, dans ce que j' ai entendu dire
l' un de ces jours à mon mari, au-sujet
de ce que Gautherin avait dit de son frère :
les gens-d' ici qui veulent juger de la
ville, d' après ce qu' ils voient dans notre
village, sont de pauvres aveugles qui
parlent des couleurs, ou des sourds qui
veulent juger des sons : les choses ne
se font pas tout-à-fait-là comme ici ;

p269

et-puis d' ailleurs, mon frère est bon et
sage ; il sait ce qu' il faut faire et ne faire
pas : par-ainsi, moi, qui le connaît,
mieux que ces gens-là, je me tiens coi,
attendant pour juger, que je me sois
informé à mon frère lui-même. Quant
à ce que vous marquez dans votre lettre

à Edmond, qui nous est venue de son écriture, je l' ai trouvée bien-jolie, et spirituellement faite, et je voudrais pouvoir écrire comme-ça.
Je vous quitte en-ce moment, ma très-chère Ursule, pour mon fils que voila qui s' éveille, et je ne fermerai ma lettre qu' après lui avoir donné ce qu' il demande...

p270

il est joli comme tout, chère petite soeur ; et vous le croirez, quand vous saurez que c' est bien-plûs le portrait de son oncle que de son père : ce qui vient, je crois, de ce qui s' est passé au-sujet d' Edmond, pendant que l' enfant était dans mon sein ; car j' avais toujours Edmond devant les yeux du corps ou de l' esprit pendant sa maladie. Or vous savez bien qu' Edmond et vous, vous-vous ressemblez ; et par tout cela, vous voyez que mon fils est très-joli. Adieu, chère bonne-amie soeur. Quand donc vous verrai-je ?

p271

Lettre 22.

23 mai.

Ursule, à Fanchon.

(la voila qui s' émancipe à recevoir des lettres de ses amoureux, et à y répondre.)

nous avons eu ici bien de l' inquiétude ces jours-ci, ma chère soeur ! Mme Parangon s' enfermait seule, et nous ne la revoyions jamais que les yeux rougis de larmes : Mlle Fanchette et moi nous ne savions qu' en-penser : mais enfin elle est plus calme. Je croyais pouvoir découvrir la cause de ce chagrin si vif ; mais cela ne m' a pas été possible, et il faut renoncer à te donner des lumières là-dessus pour ne te parler que de moi.

D' abord, je te dirai, que la copie de ma lettre à notre frère Edmond, n' était pas tronquée, comme tu le crois ; je me tiens sur la reserve avec les hommes, comme je te l' ai déjà marqué ; je ne parle

qu' en-général, et je te reserve le particulier.

p272

Le marquis, dont je t' ai déjà
parlé, m' a écrit deux nouvelles lettres,
que j' ai un-peu imprudemment reçues ;
car je présume qu' il s' est aperçu que je
les voulais garder. La première est sur
un ton assés cavalier ; la seconde est sur
une toute-autre note : entre nous, si
j' alais devenir marquise, ce serait une
fortune bien-audessus de nos espérances !
Mais il ne me plaît pas, voila le mal, et
le conseiller me plaît davantage. Je crois
pourtant que cela ne pourra nuire à mes
affaires, que le conseiller sache qu' un
marquis m' a fait des propositions de
mariage ; et c' est pour cela que j' ai mieux
reçu ce galant que les autres. Voici la
première de ces deux nouvelles lettres :
lvme lettre du marquis De-
Vous êtes charmante, mademoiselle :
je vous l' ai déjà écrit plus d' une fois, et
mes regards vous l' ont dit plus de cent :
mais vous paraissez ne pas faire attention

p273

à ce langage éloquent : il faut vous
en-parler un-autre. Je vous ai marqué
que j' étais riche ; que je suis de
condition ; je vais aujourd' hui signer cette
lettre de mon vrai nom. Je vous adore,
et je vous propose tel arrangement que
vous voudrez ; il n' en-est point que je
ne tienne, pourvu qu' il vous rende
riche et heureuse. Vous me paraissez
de l' honnête bourgeoisie, malgré l' air
extraordinaire de votre gouvernante,
mère, tante, ou bisayeule, je ne
sais lequel : mais si vous cherchez une
situation honnête, elle est trouvée ; je
suis à vous, et vous pouvez disposer de
votre dévoué serviteur,
le marquis De-
Vme lettre.
Mademoiselle : le premier billet
que j' ai pris la liberté de vous écrire,

est si heureusement parvenu entre vos
mains, que j' attendais une réponse :
mais votre silence, et de plus exactes

p274

observations qu' il a occasionnées,
m' ont fait comprendre, que je m' étais
mépris, non à mes sentimens, qui seront
éternels, mais dans l' idée que j' avais
prise de vous, par vos alentours : je
serais au-desespoir, mademoiselle, de
tendre des pièges à la vertu d' une
jeune-personne honnête, et digne de la
plus-haute considération, telle que vous êtes
en-effet : ce qui doit naturellement
resulter de la découverte que j' ai faite,
c' est, non d' éteindre mon amour, mais
de régler mes sentimens. Je vous offre
un mariage secret, à-cause de ma famille,
mais cimenté par tout ce que
pourront nous dicter des personnes
prudentes et desintéressées. Je n' aspire,
mademoiselle, qu' a vous donner un
titre dont vous êtes digne, et si vous
me permettez un moment d' entretien
avec vous, ou avec quelqu' un dans
quî vous ayiez confiance, je détaillerai
le reste des arrangemens ; sur-tout la

p275

manière dont je me propose de découvrir
à ma famille un mariage, qu' elle ne
m' aura pas procuré. Je suis en-attendant
l' honneur d' une réponse, très-respectueusement,
mademoiselle,
votre très-humble, etc.
Voici ma réponse à la seconde de ces
deux lettres :
monsieur : l' honnêteté de votre
second billet, me détermine à y
répondre non pour accepter votre
proposition, ce qui serait trop hardi pour
une fille de mon âge, et dans la
position où je me trouve ; mais seulement
pour vous remercier de l' honneur que
vous me faites : je sais, monsieur,
que votre proposition ne peut avoir été

déterminée que par des sentimens
très-honorables pour moi : cependant, je
ne puis que vous en-témoigner une
stérile reconnaissance, attendu que ma
famille a des vues pour mon établissement,
qui sont très-avantageuses.

p276

J' ai cru devoir cette réponse à un
homme de votre naissance et de votre
mérite, qui pense à moi, pour que
vous ne preniez plus des peines inutiles.
Je suis avec une parfaite considération,
monsieur,
votre très-humble,
Ursule R.

Le lendemain du second billet, ayant
aperçu à-côté de moi à l' église le laquais
qui me l' avait glissé, je l' ai regardé
un-instant, pour lui faire-entendre que je
le reconnaissais, et tirant aussitôt mon
mouchoir, ma réponse est tombée devant
lui. Comme elle était cachetée, il a
compris ce que c' était ; il l' a ramassée
très-adroitement, et s' est dérobé. Un-instant
après en-levant les yeux de sur mon
livre, j' ai vu le marquis devant moi.
Il m' a fait à-la-dérobée, un regard
suppliant, auquel j' ai répondu par une légère
inclination, qui a paru le combler de
joie. Les choses en-sont là.
Il paraît que l' amant de Mme Parangon,

p277

celui dont je t' ai rapporté la lettre,
a aussi reçu quelques éclaircissemens
biscornus ; car ne pouvant réussir pour
l' aînée, il s' est proposé pour la cadette,
avec de magnifiques propositions. Il est
vrai que Fanchette devient de jour-en-jour
plus charmante, et je ne suis pas surprise
de cette conquête. Il a écrit à sa soeur,
et à elle-même. Fanchette se sentant
donner un billet, m' a dit tout-bas :
on se trompe ; je crois que ça te
regarde, car je m' aperçois qu' on t' en-donne
de temps-en-temps. J' ai prodigieusement

rougi, moi qui me croyais si sûre
de n' être pas vue dans mes petits
arrangemens ! Si Fanchette m' avait remis le
billet, certainement je le déchirais ;
mais elle l' a gardé. Lorsque nous avons
été à la maison, elle m' a dit : voi
ce qu' on t' écrit : je ne suis pas curieuse,
et je ne demande à rien savoir. Qui
te dit que c' est pour moi ? Mais, je
t' en-ai vu donner deux, par un laquais,
et tomber la réponse en-tirant ton mouchoir...

p278

mais lis. Eh-mondieu ! Ma
chère fille, c' est pour toi ! Regarde !
Mais, oui ! Ah ! C' est drôle ! Lisons,
lisons :
lettre à Mlle Fanchette.
J' ai appris ce matin que votre
charmante soeur était mariée à un
jeune-homme très-aimable, et qu' elle adore,
comme elle en-est adorée. Cette
découverte me détermine à m' adresser à vous,
jeune et charmante personne : je l' écris
à Mme votre soeur, et je lui propose
pour vous les mêmes conditions que
pour elle. Soyez persuadée que votre
bonheur sera ma seule occupation, dès
que j' aurai le bonheur d' avoir une
réponse favorable. Je n' ai jamais
rien vu de si beau que vos ieux, comme
je n' ai rien vu de si voluptueux que ceux
de votre soeur ; mais il y a des causes
pour cela que j' ignorais : il ne faut
pas troubler la félicité des coeurs qui
sont d' accord. Si vous êtes surprise

p279

que je sois instruit, je puis d' un mot
faire cesser votre étonnement ; je
connais un de vos compatriotes, le
chevalier Gaudét-d' Arras, qui a une jeune
et charmante épouse, dont les attraits
m' avaient d' abord subjugué : mais les
femmes de votre pays sont si tendres
et si fidelles, qu' en-me desespérant par
leurs rigueurs, elles me donnent la plus

grande envie d' en-trouver une qui ait
le coeur libre, et que je puisse remplir.
Je ne saurais mieux m' adresser qu' à
vous, qui êtes la soeur de l' ami le plus
intime du chevalier : ainsi, vous voyez,
mademoiselle, que ce n' est plus un
inconnu qui vous écrit, et qui vous
offre toute sa fortune et sa persone.
Je suis avec respect, mademoiselle,
votre, etc.

Nous n' avons pas trop compris ce que
voulait dire cette fin ; car Mlle Fanchette
n' a ni frère, ni ne connaît de chevalier
Gaudét-D' Arras ; et il y a bien chevalier :
d' ailleurs, il a une jolie femme, et cela

p280

nous empêche de conjecturer une erreur
dans le mot *chevalier* . Comme je ne
ferme pas ma lettre aujourd' hui, si
quelque-chose se découvre, je l' y ajouterai.
28 mai.

Depuis la date du commencement de
ma lettre, nous avons découvert, que
c' était à moi, et non à Mlle Fanchette
qu' on en-voulait : le monsieur m' a parlé,
pour se plaindre de ce que je ne lui faisais
pas réponse : mais je garde pour moi
cette découverte, afin que ma jeune
compagne ne dise rien, en-se croyant
intéressée pour son compte au-silence :
car j' observe que nous avons-beau être
sages, et ne pas avoir envie de profiter de
nos conquêtes, nous sommes toujours
flatées d' en-faire, et cela nous occupe
très-agréablement. Quant au marquis,
il a tenté de me faire accepter quelques
présens, que je n' ai eu-garde de prendre.
Ah-dieu ! Je ne le ferais pas, quand
j' aurais envie du *mariage secret* qu' il me

p281

propose ! Recevoir d' un homme ! C' est
une honte à laquelle je ne me sens pas
disposée à descendre jamais.
Vime lettre du marquis,
à Ursule,

en lui envoyant un présent.
Mademoiselle :
excuserez-vous la médiocrité de la
bagatelle que je vous envoie ? Vous
êtes si belle, que vous n'avez pas besoin
de ce qui pourrait donner plus d'éclat à
vos charmes : avec la simplicité de la
nature, ils sont trop-sûrs de tout
soumettre : mais, si vous êtes trop-riche
en-attraits, pour que cet écrin ait
un prix à vos yeux, ma passion est si
vive et si tendre, qu'elle a besoin de ce
petit soulagement. Daignez donc
agréer une faible marque de mon dévouement
respectueux : elle serait beaucoup

p282

plus-considérable, si j'osais me flater
qu'elle fût acceptée : mais je ne compte
que sur sa médiocrité, pour me sauver
la honte d'un refus, qui me mortifierait
cruellement ! Je suis avec le plus
profond respect, mademoiselle,
votre, etc.
J'ai renvoyé le présent, qui m'avait
été glissé à l'église, et j'ai eu le temps
de dire au laquais, avant d'avoir lu la
lettre ; que je ne prétendais pas
mortifier son maître par un refus, mais lui
faire-entendre que je ne pouvais rien
accepter. J'ai gardé la lettre très-sciemment :
aussi, lorsque le marquis s'est
offert à ma vue, ne m'a-t-il paru
qu'affligé, mais nullement en-colère. Le
même jour, mon petit page s'est trouvé
tout-près de moi, comme je montais la
dernière en-carrosse, et il m'a dit : je
suis lieutenant d'hiér ; je ferai mon
chemin rapidement, si vous voulez me faire
seulement la promesse de m'être fidelle ?
Alez, lui ai-je dit ; je vous attends

p283

lieutenant-général, et alors nous verrons.
J'ai lâché cela pour m'en-débarrasser, et
même, je l'avoue, pour ne pas éteindre
l'envie de bien-faire dans un jeune

gentilhomme : il l' a pris au-sérieux ; il a baisé ma robe, comme j' entrais dans la voiture, et je l' ai vu très-satisfait.

J' en-suis charmée ; avant qu' il en-soit-là, il m' aura oubliée, et je ne lui aurai pas fait un refus trop-dur : car je n' aime causer de peine à personne.

Je ne te dirai rien de mes autres amans, pas même de mon financier, tout risible qu' il est. Mais je t' avouerai que j' ai copié une partie de ta lettre pour montrer à différentes personnes d' ici les amours de notre bonne soeur Brigitte : on les a trouvées plaisantes, et l' on en-a beaucoup ri ; à-l' exception de Mme Parangon, qui les a louées, avec une sorte d' attendrissement. Elle m' a dit tout-à-l' heure, qu' elle devait écrire à Edmond : et cette confidence a été accompagnée d' un soupir, qui m' a

p284

fait-comprendre qu' il lui donne quelques nouveaux chagrins. J' ai témoigné de l' inquiétude ; et il m' a semblé, par sa réponse, qu' Edmond contrarie encore son plan favori. Il faut que ce soit cette voisine de Mme Parangon, dont tu m' as dit un mot ; car pour Edmée, quoique très-aimable, Mlle Fanchette, qui la vaut au moins pour la figure, la passe pour la naissance, la fortune, et toutes les autres convenances.

p. -s. la tristesse de Mme Parangon
l' engageant à se dissiper, je t' apprendrai que nous avons été à une belle comédie, qui m' a fait répandre des larmes. C' est Laure qui nous en-a donné l' idée, en-m' offrant sa loge : j' en-ai parlé à Mme Parangon, qui d' abord ne s' en-souciait pas, mais qui ensuite nous a donné cette marque de complaisance à sa soeur et à moi. Le titre de la pièce est *la-gouvernante* , et Mme Canon la trouve bonne.

p285

Lettre 23.

2 juin.

Gaudét, à Edmond.

(le corrupteur d' Edmond lui marque ici sa coupable et séductrice amitié, sur-tout vers la fin de sa lettre.

Enfin j' ai vu les trois grâces, qu' en-punition de leur pruderie, sans-doute,

Vénus a mises sous la garde d' Alecto. La céleste Parangon avait un petit air languissant, qui la rend adorable, et ferait tourner la tête à un anachorète. Ursule m' a surpris ; elle est embellie audelà de toute imagination, et sa ressemblance avec toi semble s' être perfectionnée : mais tu y gâgnes : je ne crois pas qu' il y ait ici un homme bien-organisé qui puisse la voir impunément. Quant à Mlle Fanchette, c' est une mignature, et il est bien-singulier, qu' un homme qu' on a flaté de quelques espérances, dont cette petite divinité est l' objet, puisse porter

p286

des desirs ailleurs ! Il faut qu' il soit diablement sensuel, et enclin aux plaisirs actuels comme un sauvage ! (cependant, s' il les aime, il sait où les prendre : mais cet homme-là est un sfinx pour moi ; il me donne à-tout-moment à deviner des énigmes, où je ne puis rien comprendre.) il paraît que si j' ai été admis dans le sanctuaire des grâces, c' est parce-qu' on avait besoin de moi : on m' a fait une entière confiance de ce que je savais déjà, et j' ai eu deux heures de tête-à-tête avec la plus-belle bouche et les plus-beaux jeux du monde, ceux d' Ursule peut-être exceptés. J' ai répondu comme je le devais. En-conséquence, j' ai assuré la belle Parangon, que j' emploierais toute ma capacité pour vous servir tous-deux. En-effet, je suis ton ami, et je crois que tu me rens la justice de n' en-pas douter : or il est du devoir d' un véritable ami d' obliger par toutes sortes de moyens, celui qu' il aime ; et c' est ce que je me

p287

propose de faire toujours pour toi, lorsque
l'occasion s'en-présentera : car on ne doit
pas hésiter à causer une mortification
passagère à son ami, quand elle doit être
suivie d'un avantage réel.

J' ai causé une étrange surprise aux
dames, en-paraissant chés elles en-habit-de-cavalier :
c' est celui que je porte ici
le plus habituellement, pour éviter le
scandale : je me suis fait annoncer sous
le nom du chevalier Gaudét-D' Arras,
qui venait de ma part. Mme Parangon
ne me reconnaissait pas : j' ai parlé, mon
rire, mes tics, tout-cela ne me
démasquait point encore : je me suis enfin
expliqué. Ursule m' a dit, qu' elle m' aimait
mieux comme-ça, et Mlle Fanchette,
que j' étais plus-joli. Je suis flaté de ces
petits compliments ; car j' ai aussi ma
coquetterie, mon chère, tout-comme j' ai
ma philosophie : je compose de mes petites
qualités, de mes petits défauts, un moi,
dont je suis tout-à-fait content, et que

p288

je ne troquerais pas, me donnât-on un
roi en-échange. C' est une réflexion que
j' avais faite souvent, et que j' ai lue depuis,
que nous souhaitons, ou que nous envions
bien le sort des autres, mais que nous
voudrions leur beauté, leurs qualités,
leurs talens, sans cesser d' être
nous-mêmes ; et qu' à-tout-prendre, il n' y a
peut-être pas un homme au monde, qui
consentît à être le roi, en-cessant d' être
lui-même, et d' avoir ses propres pensées,
c' est-à-dire son âme : pour le corps on n' y
tient pas. C' est que ce changement serait
une véritable mort, dont, heureux ou
malheureux, nous avons tous horreur.
Aussi n' ai-je rien vu de plus sot que nos
lois contre le suicide ; c' est l' acte d' un
fou, et prétendre donner des lois aux
fous, c' est être sage comme eux. Si
j' étais roi, se tuerait qui voudrait, et
il pourrait bien arriver que ces fous, que
les obstacles irritent, ne se tueraient pas ;
c' est un essai que je propose. L' apathique

tolérance est une vertu si digne de l' homme, que je voudrais qu' on l' étendît à tout ; qu' on souffrît patiemment, sans chagrin, sans humeur, sans cet insupportable égoïsme, qui empoisonne tout, que chaqu' un soit heureux à sa manière ; car il est certain, qu' en-voulant rendre heureux les hommes, d' une manière contraire à ce qui leur plaît, c' est les rendre souverainement malheureux. Ceci fait un-peu contre moi ; non pas dans ce que tu vois à-présent, mais dans ce que tu ne tarderas pas à voir. Je m' explique donc : c' est qu' il est des sotises destructives du bonheur, et qui l' empoisonnent pour la vie ; de celles-là, par-exemple, il faut en-préserver ses amis, par la persuasion, par la violence, par la fourbe, par tous les moyens possibles. Si mon ami était assés malheureux, pour qu' il lui salût un meurtre, un viol, un incendie pour être heureux actuellement, certes je ne souffrirais pas qu' il fût heureux dans

cette manière de voir, qui empoisonnerait le reste de sa vie, s' il avait l' atrocité de se satisfaire. Des vœux, des engagemens éternels sont du même genre. Et pourquoi se lier irrevocablement à une femme, par-exemple, avant l' âge qui nous rend habitudinares ? N' est-ce pas de gaîté-de-cœur, chercher un repentir ? Il faut laisser ces engagemens aux automates, qui, à-la-vérité, composent les trois-quarts du genre-humain ; ces gens-là, montés comme une pendule, vont machinalement pendant leur mariage, content de retrouver chés eux une femme qui les reçoive et les héberge : c' est moins leur épouse que leur hôtesse et leur nourrice, qui leur donne à manger, du plaisir et des enfans. Mais ceux qui pensent, et dans quî s' est de-bonne-heure développée cette énergie, qui distingue l' être raisonnable de la brute, ils doivent se conserver libres, et ne se vendre à la société, pour-ainsi-dire, que lorsqu' elle

les paie ce qu' ils valent. Jusqu' à ce moment, qu' ils vivent pour eux ; ils sont les fleurs du genre-humain ; plûs ces fleurs sont belles, plûs elles ont droit de ne pas être utiles : ou plutôt leur beauté est leur utilité ; c' est l' honneur qu' elles font à l' espèce-humaine, qui les acquite de leur devoir social. Aussi ai-je entendu dire à quelqu' un qui connaissait Voltaire, que ce grand-homme avait cette idée de lui-même : idée philosophique et sublime, peu-dangereuse, parce-que très-peu d' hommes ont droit de l' avoir. Je veux te mettre au-rang de ces hommes distingués du vulgaire : c' est mon but ; voila ce que je me propose de faire de toi : quelqu' un me demandera, d' où-vient que j' ai ce but ? D' où-vient je m' attache ainsi à ton bonheur, à ta gloire, pour en-faire dépendre mon bonheur et ma gloire ? Voici ma réponse. *je t' aime* . Mais les ames de boue qui m' interrogent, ne connaissent

sans-doute pas l' amitié. Eh-bien, j' ai un système, et je veux le prouver. Quel est-il, me dira-t-on ? Que sans tous les impuissans étais que d' imbéciles moralistes ont prétendu donner à la vertu, on peut la pratiquer ; qu' elle peut subsister avec tous les plaisirs, si-fort-prohibés par toutes les sectes philosophiques et religieuses : je veux montrer, que moi, audessus de tous les préjugés, je suis, en-dépit d' Helvétius, l' oracle nouveau de nos philosophes, un ami sûr, desintéressé ; que je pratique tous ces actes avec lesquels les prétendus vertueux ont jetés de la poussière aux ieux du genre-humain, d' une manière plus-parfaite qu' eux. Je t' ai trouvé : je me suis dit, voila l' homme qu' il me faut pour être mon Omar. Je n' en-ferai pas un enthousiaste, mais il serait propre à l' être ; et je veux qu' il ne soit que raisonnable : je *l' éprouverai* de l' amour de la raison ; je lui montrerai qu' elle est seule le guide

à suivre ; je foulerai aux piéds le préjugé

p293

devant lui, et quand j' aurai tout fait, je lui dirai : jouis, tu as une âme faite pour jouir ; ma jouissance à moi, c' est de voir la tienne. Et il jouira. Il me fallait une âme sensible ; je te l' ai trouvée : il me fallait cependant un esprit tellement entiché des préjugés, qu' ils fussent une seconde nature : tu avais ces préjugés-là. Y en-eut-il jamais de plus ridicules que les tiens au-sujet des femmes ? Et lorsque pour t' agguerrir, je prêtai les mains au projet de Parangon, ne m' étais-je pas réservé un moyen de cassation ? Il était excellent, et j' aurais bien-su tourner ton bonhomme de père, si la mort n' était venue, ou si la nécessité l' avait exigé. Je te l' ai déjà dit, je te le répète ; les femmes sont une monnaie, qui doit passer de main-en-main : si la monnaie s' use, si l' empreinte s' efface, tant-pis pour elle ; nous n' y perdons pas un sou ; nous la changeons. Va, mon ami, sans moi, tu étais enterré longtemps avant d' avoir rendu l' âme !

p294

La Baron ; voila ma recette : à tous tes beaux sentimens pour tes belles ignorantes, tes respects pour tes parangones, etc., je dirai toujours, *recipe* La Baron ; et en-cas de-pis Gaudét. à-propos, j' ai trouvé le secret d' enchanter Alecto-Canon, pour la faire aler avec Ursule et les deux autres grâces aux *italiens* , où l' on donnait l' *ile-des-fous* , pièce où il y a du caractère. La semaine d' auparavant, je les avais attirées aux *français* , persuadé qu' un sermon du R. -P. Lachaussée, intitulé *la-gouvernante* , apprivoiserait avec le théâtre Alecto-Canon. C' est un point important, que ta soeur voye nos spectacles ! Ils la rendront moins bégueule. Adieu mon chér Edmond. J' ai le scalpel

en-main ; je vais tâiller, couper, trancher
jusqu' au vif : ma divinité l' ordonne, et
je ne lui desobéis jamais. Tout à toi.

p295

Lettre 24.

25 juin.

Ursule, à Fanchon.

(la voici qui montre de l' ambition.)

il y aurait tant de nouvelles à t' apprendre,
ma bonne-amie-soeur, que si
je voulais dire tout ce qui regarde les
autres, à-peine trouverais-je la place
de mettre un mot de ce qui me concerne
en-particulier : j' ai écrit à Edmond,
pour lui annoncer le retour de Mme
Parangon : je présume que vous avez vu
cette lettre, et je ne la copierai pas :
Mlle Fanchette s' y joint à moi ; c' est une
finesse de ma part ; car je me doutais déjà
de ce qui n' est plus un mystère : Edmond
songeait sérieusement à Edmée. Convenons
que ce chère frère est encore bonace,
aumoins dans ses inclinations amoureuses :

p296

je me sens, moi, plus ambicieuse,
et plus capable de sacrifier mes goûts à la
fortune... peut-être parce-qu' ils ne sont
pas encore bien-vifs.
Ma charmante amie est partie enfin :
oh ! Je l' adore celle-là, sans politique,
tout-comme je t' aime, ma chère
Fanchon. Mon frère m' a écrit son heureuse
arrivée : cette lettre-là est charmante,
et je vais te la mettre ici tout-au-long ;
tu verras par-là mille-choses que je répéterais mal.
Il faut avouer, que Mme Parangon est
passionnément aimée de mon frère ; et
je ne saurais leur faire un crime de leur
mutuel attachement ; il est si-bien réglé,
dans son excès même, que l' exemple ne
peut que m' en-être avantageux. Voila

p297

donc tout le monde encore une-fois
content ! Je le suis en-mon particulier,
au-delà de toute expression, de l' heureuse
idée qui est venue à Edmond, de procurer
à deux de nos frères de meilleurs partis
qu' ils n' auraient pu en-trouver dans le
pays ; car tous n' auraient pas eu le même
bonheur que ton mari, ma chère Fanchon.
Peut-être cependant cette alliance
pourrait-elle porter quelque ombrage au
conseiller : mais je m' en-inquiète peu,
et je voudrais qu' il en-prît de l' humeur,
je lui ferais voir, que je ne suis pas
au-dépourvu. Car, ma très-chère soeur,
j' éprouve une grande perplexité ! Ce
Mr. Le marquis continue à me faire sa
cour ; et je ne saurais m' empêcher de
reconnaître, que pour un homme de sa
sorte, il se comporte envers moi, d' une
manière bien-respectueuse ! C' est de lui
qu' est l' offre obligeante dont il est question
à la fin de la lettre de mon frère, que je
t' envoie. Il s' est très-bien comporté en-cette

p298

occasion. J' étais d' abord toute-honteuse
de ce qu' il en-était témoin :
mais ensuite, j' en-ai été charmée, il
aura vu par-là, qu' il n' est pas le seul de
son avis.
Nous avons vu Mr Gaudét : il m' a
dit à-la-dérobée beaucoup de choses
gracieuses, et il paraît que c' est lui qui se
fait appeler le chevalier Gaudét-D' Arras :
il est fort-bien sous ce déguisement, qui
ne paraît pas extraordinaire ici, ou l' on
sait qu' il s' est fait séculariser. Il faut
en-excepter Mme Canon, qui a fulminé.
Il m' a exhortée à songer à la fortune :
" elle ne se présente à vous, mademoiselle,
que de la manière qui convient
à une jeune-personne aussi vertueuse
qu' elle est belle ; j' en-sais quelque-chose,
et je m' intéresse même pour un de vos

p299

prétendans : mais de tous les partis,
je n' épouse que le vôtre ; préférez le
le plus-avantageus, sans égard à la
recommandation " . Voilà ses propres
paroles. Il est instruit de la recherche
du conseiller ; il m' en-a parlé à
mots-couverts ; et moi, je lui ai glissé deux
mots au sujet du marquis. Il a rougi de
joie ; car elle éclatait dans tous ses
mouvemens. " cela est très-possible,
mademoiselle ! ... et non-seulement ce
que vous me dites, que je crois
fermement ; mais un mariage solennel ; vous
êtes assés belle pour cela : soit dit sans
vous flater. Ceci me rend plus

p300

ferme encore pour un projet que j' ai
formé ; votre frère ne contractera pas
un mariage, dont il aurait à se repentir
un-jour " . Il paraît qu' il a beaucoup
contribué à dissuader Edmond d' épouser
Edmée, ou que même il aura pris d' autres
moyens, dont vous serez peut-être plutôt
instruits que moi.
De mes adorateurs, un seul mot :
je les ai toujours.
Nous avons encore été au spectacle ;
mais c' est aux *italiens* , à une pièce qui
a fait rire Mme Canon. Une autre, qui
a suivi, où *arlequin* est *sauvage* , l' a
fait-pleurer. C' est toujours Laure qui
nous mène. Elle plaît ici : mais il n' y a
que Mme Parangon et moi qui la connaissions.
Adieu, chère amie-soeur.

p301

Lettre 25.
20 auguste.
Fanchon, à Ursule.
(ma pauvre femme la loue, de ce qu' il ne fallait
pas la louer ; et lui fait les récits très-bien
détaillés de ce qui se passe à la maison
paternelle.)
votre dernière lettre, très-chère
soeur, m' a fait un plaisir d' autant plus
grand, que j' y ai vu, que vous êtes

plus-solide dans vos goûts que notre frère Edmond lui-même ; la ville ne vous a pas rendue *bagatellière* , comme tant d' autres, même d' ici, que j' ai vues à leur arrivée faire les légères, et ne vouloir parler que de bagatelles : c' est ce qui me donne de vous une haute espérance, chère Ursule ; comptant que vous-vous tirerez à votre avantage, et au grand plaisir de nos chers parens, de toutes les passes où vous-vous trouvez à-ç' t' heure : par-ainsi, je n' ai plus à votre sujet auqu' une inquiétude, vous recommandant

p302

au-surplûs chaque jour au seigneur dans mes prières, et le suppliant de vous conduire, comme sa bonté l' a déjà fait jusqu' à ce jour. Quant à ce qui est d' ici, je n' ai que des nouvelles heureuses à vous annoncer. Et je vais mettre les choses par ordre, en-commençant par le commencement, à celle-fin que vous envoyiez mieux la suite. D' abord, dès qu' Edmond eut marqué qu' il avait changé d' idée, au-sujet de Mlle Edmée, on en-fut chés nous très-aise ; attendu qu' on y aime bien Mlle Fanchette, et qu' on aurait bien-regretté que cette alliance manquât, à-cause de tous ses avantages, tant pour Edmond, que pour vous, chère soeur : on disait, qu' il vous serait bien-plus-agréable d' avoir obligation à la soeur de la femme de votre frère, qu' à une étrangère : cependant on aimait bien aussi Mlle Edmée, à-cause du portrait qu' Edmond en-avait fait. Mais il marqua dans la lettre qu' il écrivit à son frère,

p303

qu' il la voulait céder, cette gentille Edmée, à un-autre lui-même, qui était Bertrand ; et que Georget aurait aussi un bon parti dans la soeur d' Edmée, et que ça ferait une jolie union de famille : ce qui fit que notre bonne mère pleura de joie, en-disant : je vous l' avais toujours

bien dit, mes enfans, qu' en-envoyant
Edmond à la ville, c' était votre
avantage à tous ; et bénissez-le ; car c' est un
bon frère, qui vous aime comme
lui-même. Et notre bon père était
tout-attendri, tenant la lettre, et s' arrêtant
avec complaisance, quand notre mère
parlait, lui qui n' en-fait pas toujours
autant. Et-puis quand Edmond marquait
comme il comptait de s' y prendre, notre
père a dit à son aîné : mon ami,
ton frère a de l' esprit, et je vois qu' il
commence à bien-connaître le monde,

p304

et je suis bien-content de ses sentimens et
de son coeur, et sur-tout de ce qu' il
marque qu' il ne veut plus revoir cette
jolie-fille qu' avec son frère bertrand.
Nos deux frères reçurent ensuite les avis
de notre père, sur la manière dont ils
devaient se comporter, et il leur
enjoignit sur-tout de se conformer en-tout à
ce que leur dirait Edmond : car il est
votre aîné à vous-deux. Ils alèrent
donc à Au les fêtes de la pentecôte, et
ils furent très-bien reçus d' Edmond, dans
son logement, qui est celui de Mme
Palestine. Et après qu' ils se furent un-peu
reposés, et qu' Edmond les eut fait bien-friser,
sur-tout Bertrand, tout-comme
lui, pour lui donner encore plûs de son
air, il leur fit à-chaqu' un présent d' un
habit, qu' il leur avait tenus prêt, pour
les mener à l' église Saintgermain, à
l' heure qu' il savait qu' Edmée et sa soeur
devaient s' en-revenir de la grand' messe de
Saintloup, leur paroisse. Et voila,

p305

qu' aubout d' une demi-heure, Catherine
a paru, alant un-peu devant sa soeur.
Bertrand ? A dit Edmond, si c' était-là
Edmée ? Bertrand l' a regardée, et n' a
rien répondu. Comment la trouves-tu ?
Mais assés jolie. Mon frère, a dit
Georget, Catherine est-elle comme-ça ?

Oui, précisément. Oh-tant-mieux !
Car c' est elle a redit Edmond. Et
Bertrand a paru bien-aise. Voila
qu' un-moment après, Edmée a passé. Que
dis-tu de cette jeune-fille-là, Bertrand ?
Ah-seigneur ! Qu' elle est gente ? Oh !
Pour celle-là, je voudrais qu' elle fût
Edmée ! C' est aussi elle, a dit Edmond.
Ah ! Mon frère ! ... et il l' a embrassé.
Alons chés elles, a repris Edmond :
car Catherine est prévenue, et pendant
que je parlerai au père, vous ferez
connaissance avec les filles. Et ils y sont
alés, suivant les deux soeurs d' un-peu-loin :
mais Catherine, qui avait le mot,
s' est retournée, et les a vus. Elle a fait

p306

un petit signe à Edmond, qui s' est caché
derrière Georget, et Catherine a dit à
sa soeur, lui montrant Bertrand : voila
un petit jeune-homme qui vient de notre
côté, qui te regarde bien. Il ressemble
à Mr Edmond ; si ç' alait être son frère ?
Et Edmée s' est retournée avec une petite
mine très-agréable, pour regarder
Bertrand, qui était déjà tout-auprès d' elle,
et qui n' a pu se tenir de la saluer. Elle
l' a salué aussi, avec une jolie rougeur ;
et Catherine lui a parlé, lui disant,
je crois voir là-bas Mr Edmond ; ne
seriez-vous pas Mr. Son frère ? Il est
bien-vrai, mademoiselle, a répondu
Bertrand, et que le voici qui vient avec
mon frère Georget. Et aussitôt
Edmond s' est avancé le premier, disant à
Catherine : votre père est-il de-retour,
Mademoiselle Catherine : non,
pas encore. Nous alons donc tous-entrer,
si vous le voulez permettre, et
nous causerons en-l' attendant. Et ils

p307

sont entrés tous-les-trois. Georget s' est
assis vers Catherine, qui s' est mise à rire,
et qui s' est-aussitôt levée, pour aler à la
cave, pendant qu' Edmée fesait les politesses

à nos frères. Voici une de mes plus heureuses journées, si ma démarche vous est agréable, mademoiselle, lui a dit Edmond. Vous pouvez en-être sûr, monsieur : l'honneur que Mr. Votre frère fait à ma soeur me touche autant que s'il était fait à moi-même : je crois que voilà Mr. Georget ? (le montrant.) oui, mademoiselle, a-t-il répondu. Ainsi, voilà Mr. Bertrand ? C'est moi-même, mademoiselle, à vous servir. Je vous ai reconnu presque tout-de-suite, à votre grande ressemblance avec Mr. Votre frère Edmond. C'est la chose la plus-heureuse pour moi que cette ressemblance, mademoiselle. Catherine est remontée et a servi le vin. Le père est entré, avant que nos frères y eussent goûté : Edmond a été à sa rencontre, et il lui a

p308

présenté ses frères, les nommant par leur nom chaqu'un. Ensuite, il a pris en-particulier le vieillard, pour lui proposer Georget, qui a été accepté. Il n'a touché un mot de Bertrand qu'en-passant, et par manière d'éloge qu'il a fait de lui. On a dîné là, et après le dîner, le père a mené les trois frères et ses deux filles à une promenade, la plus-agréable pour Georget ; c'est à une de ses vignes, qui est si belle, que jamais nos frères n'en-avaient vu de pareille, par son arrangement, sa cultivation, et la récolte qu'elle annonçait. En-chemin, Catherine et Georget alaient ensemble, celle-là expliquant tout à celui-ci : c'était-là leurs douceurs. Edmond, lui, comme ayant affaire à parler au père, était avec lui ; et il fallait bien que Bertrand fût avec Edmée. Il y trouvait bien du contentement, et le chemin lui paraissait court, quoique pourtant ils ne parlaient que de la pluie et du beau-temps ; mais ça

p309

les familiarisait toujours un-peu ensemble.

Catherine avait seule le secret d' Edmond :
quand on a été de-retour à la maison, et
que les trois frères ont été enretournés
chés Edmond, elle n' a fait que dire du
bien de Bertrand, le louant audelà de
tout. Edmée disait comme elle ; et
à-la-fin, un-peu étonnée, elle lui a dit :
mais ma soeur, est-ce que tu aimerais
mieux à-présent Mr Bertrand que son
frère ? ça n' est pas ça, ma bonne-amie !
Mais c' est que je veux te faire
entendre, que pour nous-autres, ces deux
frères-là valent-mieux que celui d' ici :
voilà tout : Edmond est trop monsieur,
et j' aimerais mieux, dix-fois, si j' étais à
ta place, Mr Bertrand que Mr Edmond.
Voi comme il est doux et modeste ! Dame !
C' est qu' ça n' a pas de faquinerie ! Je
ne crois pas que son frère d' ici en-ait !
Je n' dis pas... tout-à-fait ça : mais
pourtant j' crais qu' il en-a un tant-sait-peu !
Mais ça n' est pas faute ; car, dans

p310

ç' pays-ci, on d' vient comme les autres,
en-les fréquentant.
Le lendemain, les trois frères retournèrent
chés le père-Servigné, et on
passa encore la journée ensemble ; si-bien
qu' on ala voir une autre vigne
superbe, et-puis de-là goûter dans un
jardin du faubourg à-l' ombre sous les arbres
du père-Servigné. Georget était
bien-content de tout-ça, outre que Catherine
lui revenait tout-à-fait ; et il aurait
bien-voulu que Bertrand eût été accepté comme
lui : mais Edmond les retenait, Catherine
et lui, quand ils lui disaient qu' ils fallait
parler. Voilà comme ça se passa, à cette
première visite : car la troisième fête
au-matin, nos frères partirent pour s' en-revenir
ici.
à leur arrivée, notre père et notre
mère, ainsi que nous-tous, qui les
attendions avec impatience, nous avons été
bien-joyeux de les voir. Et Georget
nous a dit en-entrant : bonne nouvelle !

p311

Et nous venons de voir un digne homme ; un homme tout-comme notre bon père : et je ne saurais trop dire de bien de lui, et de ses filles, toutes-deux sans exception, ainsi que de notre frère, qui nous a fait plûs comme à ses enfans, que comme à des frères. Là-dessus notre père s' est levé, et a dit : beni soit Edmond, et que sa bonté envers ses frères le recouvre un-jour, s' il fait quelque faute ! Je vous en-prie, mon dieu ! Et notre bonne mère a dit : écoutez bien, mes enfans, la bénédiction de votre père ! Après ça, Bertrand a parlé, comme étant le cadet. Et il a conté, comme Edmond les avait endoctrinés sur ce qu' ils devaient faire, leur conseillant les plus-petites choses, comme les plus-grandes. Et quand il a été question d' Edmée, il a dit à notre bonne mère, qu' il ne pouvait bien en-faire la louange, qu' en-disant, qu' elle était la plus-aimable et revenante fille qu' il eût vu en-sa vie ;

p312

ayant de la façon de sa soeur Ursule, et de Mme Parangon elle-même, sans pourtant leur ressembler : et qu' il ne pouvait penser comment avait pu faire son frère, pour se délibérer d' un pareil amour en-sa faveur, vu que lui en-cas pareil ne le pourrait. Georget, lui, a parlé des héritages du Père-Servigné, et comme il paraissait riche et à son aise, bénissant Edmond, qui songeait ainsi à ses frères, et les procurait où ce qu' il fallait qu' ils fussent procurés, puisque des demoiselles ne leur auraient pas convenu, et que pourtant ces deux filles-là étaient aussi riches et aussi grâcieuses et spirituelles que des demoiselles.

Quinze jours par-après, nos deux frères sont encore alés voir leurs maitresses. Mais à leur arrivée, il y avait bien du rabatjoie pour le pauvre Bertrand ! Un riche monsieur avait demandé Edmée ; et le père, qui voyait l' avantage de sa fille, et qui ne savait rien-de-rien au-sujet

p313

de Bertrand, l' avait peut-être donner :
mais Catherine l' en-a empêché,
à-force de le prier : Edmée elle-même,
qui comptait sur Edmond, se desolait,
et faisait parler sa soeur, n' osant rien
dire, que refuser avec timidité. Là-dessus
Edmond, à quî nos frères sont
venus le dire, a été trouver le père, et
a parlé-net pour Bertrand : ce bon et
chère homme a vu plûs d' agrément pour
ses filles a épouser les deux frères, et ce
motif seul l' a déterminé au refus du
monsieur. Mais dès que le père a eu le secret
de l' échange qu' Edmond voulait faire, il
l' a bien-vîte dit à sa fille-cadette, qui n' y
comprendait rien : il a bien falu qu' Edmond
lui expliquât tout-cela ; et il l' a fait.
Mais quelle peine ! Avec quelle adresse il
a tourné ça ! Oh ! Il a bien de l' esprit !
D' après ce que nous ont conté nos frères.

p314

Mais, il a pourtant tout arrangé le mieux
du monde, et la pauvre Edmée, autant
par la crainte de sa soeur, que pour
complaire à son père, et parce-que Bertrand
ressemble à Edmond qu' elle ne peut plus
avoir, a consenti à-demi.
Mais il faut te dire à-présent, que ce
beau cavalier, qui la demandait, était
Mr Gaudét ; et comme il ne pouvait
l' épouser, il est en-être, qu' il ne
voulait que l' ôter à Edmond, à-celle-fin de
lui faire-faire un mariage plus-sortable au
train-de-vie qu' il faut qu' il mène dans le
monde. Edmond a su tout-ça de son
ami lui-même, et il nous l' a écrit par
une lettre qui vaut quasi un sermon,
et où il y a tant de choses que je ne sais
pas, que je ne me trouve pas partie
capable d' en-juger.
Au troisième voyage de nos deux
frères, tout a été décidé : c' est Mme Parangon

p315

(à qu'il faut apparemment que nous devions toujours), qui a parachevé de faire consentir Edmée à recevoir Bertrand comme son futur. Nos frères, à leur retour ici, nous ont appris cette heureuse nouvelle, et que le jour était pris. On a donc publié les bans, et le temps arrivé, nous avons tout préparé, afin de partir pour Au, ne devant laisser à la maison que celui qui est le plus en-état d'y remplacer tout le monde. La veille au soir, notre père nous a lu dans la sainte bible, l'histoire du mariage d'Isaac avec Rebecca, et de celui de Tobie avec Sarah, fille de Ragüel, afin de donner à nos deux frères une instruction indirecte. Ensuite il s'est levé, et nous voyant tous autour de lui, en-ce moment de joie, il nous a dit : mes chers enfans, voici, je crois, d'heureux mariages, que la bonté de Dieu nous prépare : priez-tous Dieu en-cet instant pour celui qui nous les a procurés ; car ce pauvre et chère enfant est embarqué

p316

sur une mer tempêteuse, et battue de l'orage et des vents. Et il s'est mis à-genoux le premier, et il a prononcé la prière : mon dieu, qui m'avez fait père de ces enfans, faites aussi, je vous supplie, que tous et un-chaqu'un d'eux se portent au bien envers vous et envers le prochain : mais, principalement, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, jetez un oeil de clémence et de miséricorde sur le pauvre Edmond, que vous m'avez donné dans votre faveur et bonté, pour doublement porter mon nom, comme mon fils-aîné porte doublement celui de mon digne père, et daignez ratifier les vœux que forment, la face prosternée, votre serviteur, et toute sa famille, qui vous honore et vous connaît comme son vrai Dieu, pour Edmond R, exposé à la ville aux dangers de la séduction du monde ; et pour Ursule R, fille de votre serviteur et de votre servante Barbe, mon épouse,

qui est remplie de votre sainte crainte,
 et qui vous a servi tous les jours de sa vie
 en-humilité, remplissant tous ses devoirs
 de femme et de mère, afin que cette
 chère enfant soit préservée des embûches
 du monde et des méchants : daignez,
 seigneur, pareillement exaucer les
 vœux sincères, que font en-union avec
 moi, mon fils-aîné Pierre R, porte-nom
 de mon digne père (le placiez-vous
 dans votre sein !) George R,
 (dont veuillez bénir le mariage !)
 Bertrand R, naïf et simple comme
 le jeune Tobie (dont veuillez bénir
 aussi le mariage !) Augustin-Nicolas
 R, adolescent, et Charles R,
 encore dans l' innocence : ainsi que
 mes filles, Brigitte R, Marthe
 R, Marianne R, Christine R,
 Claudine R, Elisabeth R et
 Catherine R ; tous vos humbles
 serviteurs et servantes, qui vous prions
 pour notre fils et notre fille, notre

frère et notre soeur, qui sont à la
 ville ; afin que vous les préserviez de
 pécher, et les mainteniez dans votre
 sainte crainte, et en-tout bien et vertu
 envers les hommes, jusqu' au dernier
 moment de leur vie. *amen.* et s' étant
 levé, il a fait avancer nos deux frères
 destinés au mariage, comme il avait fait
 à mon mari, la veille du nôtre, devant
 le portrait de Pierre R son père : et
 là, il leur a dit : mes fils, prêts à
 entrer dans le saint état de mariage,
 rendons nos respects et devoirs à mon
 digne père, et ayons d' abord sa
 bénédiction... puis, je vous donne la
 mienne : je les bénis, mon dieu, de
 ma bénédiction paternelle ; que votre
 divine clémence et majesté la ratifie,
 comme elle le fait toujours à l' égard
 des bons pères et des bons enfans !
amen. et tous nous répétions
 amen ; auqu' un de nous ne manquant de
 s' unir de coeur et d' affection à tout ce que

fesait ce bon et respectable père-de-famille. Le lendemain nous sommes partis pour pour Au ; et ça été une des plus agréables noces qu' on puisse voir, à commencer de l' instant de l' arrivée de nos père et mère, jusqu' au départ. Toutes les louanges qu' on me fesait d' Edmée et de Catherine ne me donnaient pas d' idée de ce que j' ai vu, en-l' une de franchise aimable, en-l' autre de bonté, beauté, décence, douceur, et de tout ce qui est vertu de femme, sans en-omettre la moindre. Pour vous donner une idée, très-chère soeur, de ce mariage, et de tout ce qui s' est passé, tracé par une plume meilleure que la mienne, je vais vous transcrire ici la lettre qu' Edmond à écrite à mon mari pendant les noces ; car ce garçon-là n' oublie rien, et s' il a quelques défauts, il faut dire qu' il les rachète par bien des qualités !

Voilà un récit bien-agréablement circonstancié ! Mais il faut y ajouter quelque-chose, que m' a dit Edmée, et que notre frère ne peut ni ne doit savoir. C' est qu' Edmée, en-se donnant à Bertrand, a exigé de lui la promesse, qu' il consentirait à n' être tout-à-fait son mari, que quand elle n' aurait plus de raisons à lui opposer. Et ces raisons (admire un-peu la délicatesse de cette aimable soeur !) c' est qu' elle aime encore Edmond, et qu' elle veut tout-à-fait l' arracher de son coeur, avant d' être à son mari comme femme ; en-attendant, elle n' y est que comme bonne-amie. Je n' approuve pas absolument ça, et je lui en-ai dit mon sentiment, qui lui a fait impression, et elle m' a fait-dire par sa soeur, qu' elle y penserait. Ce qui m' a portée à être si rigoureuse en-son endroit, c' est une seconde lettre d' Edmond que nous venons de recevoir, et que je ne vous envoie pas, ma chère soeur.

25 auguste.

Je continue ma relation, pour vous dire, que nos deux bellesoeurs viennent d' arriver ici, avec leurs maris, et qu' elles font l' admiration de tout le village : car Edmée est si jolie, qu' elle embellit sa soeur : et celle-ci est si entendue pour le ménage, qu' elle en-a donné des leçons à notre pauvre Brigitte, qui en-est toute-étonnée. à Au, c' est la soeur Georget (nous l' appelons comme-ça, et Edmée la soeur Bertrand) c' est la soeur Georget qui est la mère ; car les deux ménages n' en-font qu' un avec le père, qui est toujours chéf et maître : notre digne père a donné là-dessus ses ordres à ses deux fils, avant de partir, d' un air et d' un ton qui le font toujours obéir. Cela n' était pas difficile à l' égard de Bertrand, mais Georget est un-peu têtû ; aussi est-ce à lui que notre père et maître a principalement signifié sa volonté. En-recompense, il est

comme maître de son frère, et Catherine est comme maitresse d' Edmée ; et les deux douces brebiettes, Bertrand et Edmée, ne demandent pas mieux que d' obéir, ils ne requèrent que la douceur dans le commandement. Ainsi tout va bien. Notre bonne mère ne peut se lasser de caresser son Edmée ; et tout-à-l' heure, la bonne et excellente femme nous a appelées Catherine et moi : mes chères brus, nous a-t-elle dit, pardonnez-moi si je caresse tant votre soeur ; mais c' est qu' elle est si mignardone, qu' on ne s' en-saurait empêcher... et-puis... c' est... qu' elle me vient d' Edmond, qui l' a tant aimée ! ... et la chère femme ne se pouvait tenir ; car dès qu' elle dit le nom de son pauvre Edmond et de sa pauvre Ursule, elle les cherche d' abord des yeux, tout-autour d' elle, et comme elle ne les trouve pas, on voit les larmes rouler dans ses yeux ; et tout ce qu' il y a à faire, c' est d' en-dire tant de bien, tant

de bien, qu' on les porte aux nues ; et elle se rasseoit tout doucement en-écoutant ça, finissant par dire, toute-joyeuse : n' est-ce-pas que ça fait de beaux et bons enfans ? On dit oui. Et elle se met à conter tout ce que vous avez fait de bien dans votre jeunesse ; ensuite quelqu' uns de vos petits tours, qui la font sourire ; et nous avons soin de rompre la conversation, quand elle en-est là : car ça finirait par vous pleurer : ça fait une femme si sensible, que depuis votre absence, elle a besoin de toute sorte de ménagement. Ainsi sa bru Edmée nous fait bien du plaisir à tous, tant à-cause de son propre mérite, qu' à-cause de cette bonne mère ; et nous la caressons tous comme elle ; si-bien qu' Edmée ne sait où se fourrer ; elle va, pour se délivrer de nous, auprès de son mari : c' est pis : elle va auprès de notre père : oh-dame-là, personne n' est si osé que de l' approcher. Et on voit que le vieillard la regarde avec

complaisance, ne l' appelant que la fille de *mon ami* , et lui disant par-fois, qu' elle est le don le plus beau que lui ait fait son fils Edmond. Et nous, mon père, a dit Catherine en-riant, et me montrant ? Vous, mes chères filles ! Ah ! Vous êtes ce dont je remercie le ciel ; car l' une et l' autre avez le mérite que j' ai toujours désiré dans celles qui seraient mes brus : mais il ne m' irait pas de vous louer : ma bru Fanchon (que Dieu la conserve !) m' a donné tout ce qu' on peut donner à un beau-père, le bonheur de mon fils, et mon porte-nom, dans mon petitfils ; que Dieu la bénisse ! Mais ma bouche se refuse à louer son mérite, à-cause de sa pudeur et modestie. Quant à vous, ma chère Catherine, vous êtes aussi la fille de *mon ami* , et la bonté, la joie, qui siègent sur vos lèvres et dans

les traces de votre rire, indiquent le bon
et innocent coeur dont elles sortent : mais
je loue Edmée, non qu' elle soit moins

p325

modeste que son aînée Fanchon et son
aînée Catherine, mais elle est à mes
ieux comme les jolis enfans, qu' on flate,
qu' on caresse, et qu' on loue sans y penser,
et par la force du vrai. ô mon père,
a dit Catherine, j' ai badiné (et pardon
de ce que je l' ai osé avec vous !) car je
connais votre coeur ; il est sur vos lèvres,
et votre amitié pour Edmée est
tout-comme celle de notre bonne mère, c' est
qu' elle vous vient de votre Edmond ; et
je vous le pardonne ; car ça fait un fripon
qui gagne tout le monde, et moi la
première : et s' il ne vaut rien, je vous
en-avertis ! Ah ! Qu' il en-sait-long ! (et
notre bon père a comme ri). Pour ce
qui est de cette soeur Ursule, dont
j' entens parler ici si souvent : *elle est aussi
jolie que ma soeur Ursule* ; car voila
comme on loue Edmée, n' est-ce pas aussi
une fine-mouche, qui aura fait la capone
auprès de sa bonne mère, pour s' emparer
de tout son coeur ? Mais vous êtes justes

p326

tous-deux, et vous nous le partagez également
à tous : car je suis sûre, qu' Edmée
ni Ursule ne vous sont pas plus chères
que moi, qui suis un-peu *ébruiteuse* ,
mais qui porte le coeur sur la main. Ce
babil a beaucoup plu à notre père, à quî
tout ce qui vient des deux soeurs paraît
bon et excellent ; il était tout ému de
joie et de plaisir, de s' entendre parler
avec cette liberté. Ainsi tu vois, ma
chère bonne-amie-soeur, que nous ne
manquons pas d' agrément, depuis que
nous avons ici ces deux aimables femmes.
Je te dirai que mon fils vient à-merveilles.
Edmond nous vient d' envoyer deux enfans,
qu' il me charge d' élever
ensemble. J' aime son attention. Voici

ce qu' il m' a écrit à leur sujet : ...
l' un est un dépôt qu' une mourante
m' a confié, s' en-rapportant à mon
honneur et à mon humanité ; j' ai son
bien : l' autre est la fille d' une parente

p327

à quî j' ai ôté l' honneur ; je lui dois
plûs que si elle était ma fille légitime :
élevez, chère soeur, ces deux enfans,
jusqu' à ce que je puisse m' en-charger :
je me propose de les unir un-jour ; c' est
ma plus chère espérance, et le seul
sujet de consolation que j' aie, lorsque
je pense à eux. L' honneur et la
nature me font une loi de les aimer,
et jamais, je l' espère, je ne manquerai
à l' honneur ni à la nature.
Il ne m' écrit que cela ; et le billet n' a
ni adresse ni signature.
J' ai été bien-étonnée que vous ayiez
été à la comédie, et que Mme Canon
elle-même vous y ait ménées ! Je
n' en-ai parlé à personne d' ici : ça aurait
fait dire certaines choses que je n' aime pas
à entendre. Mais prenez-garde, chère
soeur, au monde et à ses pompes, à
quoi vous avez renoncé au batême ! Et
pardon de ce que je vous dis ça.

p328

Lettre 26.
31 auguste.
Ursule,
à Fanchon.
(elle parle imprudemment au marquis, qui lui
annonce ce qu' il veut faire pour l' avoir à lui.)
les heureuses nouvelles, que tu me
donnes, chère soeur, m' ont causé la joie
la plus-vive : j' ai senti combien je vous
aimais, par l' intérêt que j' ai pris à tout ce
qui vous regarde. Je suis au comble de
la joie, qu' Edmée soit ma bellesoeur, et
(je te le dis tout-bas), que ce n' ait pas été
en-devenant femme d' Edmond : je lui
en-aurais un-peu voulu avec cette qualité,
aulieu qu' à-présent, je n' ai rien qui

m' empêche de me livrer à mes tendres sentimens pour elle et pour sa soeur, que je te remercie de m' avoir fait connaître, par tes peintures naïves. Avec cette lettre, je t' en-envoie deux autres pour les deux soeurs : je n' ai pu les leur adresser,

p329

n' étant pas suffisamment instruite de la manière de mettre l' adresse.
Je t' avouerai, ma chère bonne-amie-soeur, que je commence à concevoir de grandes espérances pour mon frère Edmond, ou pour moi-même : le marquis trouve souvent le moyen de me parler : avec de l' argent on fait tout, en-ce pays-ci. Hièr, il m' a juré que si je consentais au mariage secret, qu' il m' avait proposé, il ferait quitter la peinture à mon frère, et lui donnerait d' abord une lieutenance dans son régiment, et de-là, le ferait monter rapidement au grade de capitaine. Cette promesse m' a flatée : qu' il serait charmant en-uniforme ! Le marquis voyant que je ne me déridais pas, il m' a dit en-riant : voulez-vous donc me réduire à faire de vous une héroïne de roman ? à vous faire enlever ? J' ai répondu en-riant aussi, que c' était un rôle auquel je ne me sentais point appelée. Tu vois que je lui parle. Envérité je n' aurais

p330

pas eu cette complaisance pour un homme, dût-il me faire duchesse : mais, quand on a parlé d' illustrer le nom de mon père et de ma famille, dans un frère que j' aime si tendrement, j' ai prêté l' oreille, et j' emploie de petites finesses pour me dérober à mes deux surveillantes ; car je me cache autant de Fanchette que de Mme Canon, par des motifs qui ne sont pas les mêmes, comme tu penses. Ce n' est pas que je ne pusse engager Fanchette au secret ; elle m' aime assés pour cela ; mais je m' en-fais scrupule. Si elle est femme de mon frère un-jour, je veux qu' il la

reçoive pure, comme elle est sortie du
sein de sa mère, autant pour le corps
que pour la pensée. C' est en-alant seule
à l' église, et aux dévotions de ce pays-ci,
(et non pas quand je vais aux spectacles)
que je trouve moyen de parler au marquis ;
mais ce n' est jamais que deux mots,

p331

en-passant ; je parais en-crainte, lors
même que je n' y suis pas. Adieu, ma
chère bonne-amie-soeur : tu cacheteras
les deux lettres.

Lettre d' Ursule, à Catherine.

Celle-ci, ma très-chère soeur, est
pour vous témoigner la joie que j' ai
ressentie, en-apprenant le bonheur de
mon frère Georget, et qu' une aussi
méritante personne que vous l' êtes, était
entrée dans notre famille : permettez-moi
de m' en-féliciter, et de me recommander
à votre tendre affection de soeur,
dont je desire ardemment que vous m' honoriez.
Je suis, avec le plus sincère attachement,
ma très-chère soeur,
votre, etc.

De la même, à Edmée.

C' est avec le plus vif empressement,
très-chère soeur, que je saisis le premier
moment où je suis instruite de votre
mariage avec mon frère Bertrand, pour

p332

vous exprimer combien j' en-suis glorieuse
et satisfaite. Je ne vous ai qu' entrevue
une-fois à Au : mais c' en-est
assés, pour que je sache que vous
êtes audessus de tous les éloges que me
fait de vous la très-chère soeur, épouse
de notre aîné : si vous entrez dans
une famille où le sang est assés beau,
vous y apportez une dot dans le même
genre, qui est bien précieuse ; et l' on
peut dire, que de toutes façons, c' est
vous qui êtes la plus-riche : car je sais
que vous y joignez celle des vertus, ainsi
que votre chère soeur et la mienne, dont

on m' a fait un portrait si avantageus,
que je brûle d' envie de vous voir l' une
et l' autre. Le récit des attentions
de notre bonne mère, et la peinture
de l' amitié qu' elle a pour vous, en-me
persuadant de plûs-en-plûs de votre
mérite, m' inspirent à votre égard le
plus-fort attachement possible, et même de
la reconnaissance ; car je crois en-devoir

p333

infiniment à quiconque, comme
vous, très-chère soeur, procure une
satisfaction complete aux chers
auteurs de mes jours. Puissé-je de mon
côté leur en-donner, et à vous-tous
qui composez ma famille, une assés
vive et assés pure, pour augmenter le
bonheur dont vous jouissez. C' est le
voeu le plus ardent de celle, qui se dit
avec les plus tendres sentimens, très-chère
soeur,
votre affectionnée soeur et amie.
p. -s. mon aimable compagne, Mlle
Fanchette, à quî j' ai parlé de vous,
comme je le devais, se joint à moi,
pour vous faire mille amitiés : elle
espère que nous-nous verrons tous
quelque-jour réunis sous les ieux de
notre digne père et de notre bonne mère,
pour goûter le plaisir de nous
voir, de nous aimer, et de nous le
dire : ce sont les termes dont elle se
sert. Et envérité, il ne vous faudra

p334

pour la chérir (je pourais dire l' adorer),
que la voir un instant ; elle
est, ainsi que vous, toute beauté,
toute-grâces, et toute bonté. J' en-suis
idolâtre ; et il faut que je l' aime
autant que je le fais, pour vivre sans
ennui dans l' éloignement de tous-ceux
à quî je tiens par le sang et par
l' amitié. Elle va signer avec
moi.
Fanchette C.

Lettre 27.

16 septembre.

Gaudét, à Edmond.

(il parle avec l'assurance d'un homme qui brave toute morale, et il profane la sainte amitié.)

mon très-chère ami : aux injures, que

doit répondre l'amitié ? Ou des

raisons, ou des tendresses. Tu ne me connais

pas, mon chère ami ! Va, tes malédictions

sont des bénédictions pour moi, j'en-vois

la source ; elle est dans l'énergie de ton

âme, et de vains mots ne m'ôteront pas

le plaisir que me fait ta glorieuse action.

Tu as triomphé de la belle : c'est tout ce

que je desirais : que m'importe la

manière ? Que m'importent et tes remords

et son désespoir ? Si tu n'avais pas des

remords, avec tes principes, tu serais

un scélérat : si elle n'était pas au désespoir,

avec les siens, elle serait une...

vous êtes tous-deux ce que vous devez

être : votre ami, tranquille au port (oui,

votre ami à tous-deux, l'homme qui vous

veut un bonheur réel) votre ami vous

regarde dans la bourrasque, avec sensibilité,

avec pitié, mais sans chagrin de ce qu'en

vous débattant, vous le blessez. Il ne vous

en-tient pas moins ouvert un cœur tout à

vous. Ah ! Venez-y tous-deux, dussiez-vous

le déchirer ! Il ne vous en-tendra pas

moins une main secourable : il est à vous,

ce cœur, plus qu'à moi, et vous

en-êtes les maîtres... maudis-moi, Edmond,

si tu me crois l'auteur d'un sacrilège ;

maudis-moi, tu le dois ! Mais dans la

réalité, je ne le suis que d'une action

naturelle. Quant à la chère personne,

pénétrée des principes où je la sais, elle

doit me regarder comme un monstre ;

elle le doit, et je serais le plus féroce, le

plus-barbare des anthropofages, si je lui en-voulais un-instant de la haine qu' elle me porte, haine qui fait l' éloge de son coeur et de sa vertu. Haïssez-moi tous-deux ; épuisez contre Gaudét toute l' amertume de vos coeurs, et pourvu qu' ensuite il n' y en-reste point contre vous-mêmes, je serai content. Je suis, et je veux être le roc impassible contre lequel se brise votre desespoir. Mes amis, mes chers amis ! Vous êtes ce que vous devez être ; et moi, ce qu' il faut que je sois. Eh ! Quelle âme auriez-vous, je le répète, si, dans vos principes, vous n' aviez pas horreur de votre action ! Vous croyez avoir violé des lois sacrées, les lois de la divinité, ah ! Que seriez-vous, si vous n' en-gémisiez-pas ! Oui, gémissiez ! Vous avez porté atteinte à une religion faite pour vos âmes sensibles ; à cette religion attendrissante, la consolation du pauvre, du persécuté, du souffrant de toutes les manières ; la terreur du riche,

p338

de l' oppresseur, du tyran, de toute âme méchante, cruelle, injuste ! Vous l' avez attaquée dans un point, que vous croyez un des principaux ; gemissez ! Si elle est vraie, votre crime est affreux. Eh ! Pourquoi ne le serait-elle pas ? Ah ! Edmond, c' est elle encore qui doit te consoler : elle défend le desespoir ; elle offre aux coupables des expiations, et le perfide assassin lui-même, celui qui a détruit son semblable, et qui mérite la destruction, ne trouve pas cette tendre mère inflexible ! Elle le prend par la main, à-l' instant où la vengeance le conduit à l' échaffaud ; elle lui dit : Dieu est plus-miséricordieux que tu ne fus méchant : offre lui ta peine ! ... et s' il l' offre en-effet, la religion prosternée devant le trône de Dieu, implore pour lui la clémence divine, et la fléchit... pénètre-toi de ces vérités, présente-les à ta compagne et soutiens-la. Représente-lui, qu' au fond, votre faute, ou votre crime, comme vous

l' appelez tous-deux, n' est qu' une faiblesse très-excusable : que toi, loin de lui avoir manqué de respect, tu lui as donné la plus-forte preuve de cette insurmontable passion, qu' elle t' inspire depuis le premier moment où tu l' as vue. Ne lui dis pas (quoique ce soit la vérité), qu' elle s' est crue violée ; qu' il n' en-est rien ; qu' elle a cédé, qu' elle a été heureuse, qu' elle l' est encore par son action, et que son desespoir, tout vrai qu' il est, n' en-est pas moins à-présent le plus-doux de ses plaisirs : mais conduis-toi, s' il est possible, comme si tu lui tenais ce langage... Edmond, tu es encore un enfant ; mais tu seras homme un-jour ; aulieu que les femmes sont toujours des enfans : mais en-cela même, elles sont encore ce qu' elles doivent être. Eh ! Que deviendrions-nous, si elles avaient une âme d' homme ! Elle seraient bien-malheureuses, et nous le serions avec elles et par elles ! ... calme-toi, mon chère ami : reviens à ton mentor ;

porte dans son sein toutes tes peines ; il les adoucira, ou il les voudra partager. Je te l' ai dit, je crois, mais je ne te l' ai pas encore écrit : s' il fallait, pour ton bonheur, devenir préjugiste, intolérant, cagot, je crois que je le deviendrais, aumoins en-partie ; je te sacrifierais mes lumières, mes goûts, mes sentimens, me voila. Suis-je digne d' être ton ami ? ... ton coeur me répondra *oui* , j' en-suis sûr, quand il sera calmé. En-attendant, verse des larmes ; c' est l' huile du samaritain, pour les âmes tendres ; elles adouciront l' âcreté de ta douleur. C' est l' instant qu' attend avec une impatience brûlante, ton plus dévoué serviteur.
p. -s. je m' occupe d' Ursule.

Lettre 28.

19 septembre.

Ursule, à Fanchon.

(elle a des présentimens de son prochain malheur.)

tout est pour moi dans un effrayant silence, chère soeur ! Point de nouvelles, ni de mon frère, ni de toi ! Personne ne m'écrit, ne me parle ! Ici même, je suis négligée : un calme inquiétant règne autour de moi ! Je ne saurais me défendre de secrettes terreurs. On a vu cette nuit un homme entreprendre de lancer une échelle-de-corde au balcon de la chambre où je couche : Mme Canon avait une insomnie ; elle était à sa croisée : elle l'a vu... que voulez-vous ! S'est-elle écriée : et ce mot a causé une grande agitation dans tout un monde, qui paraissait audessous de ma fenêtre ; car ils étaient plusieurs, et si son oeil ne la trompe pas, il y avait une chaise à quelque distance,

p342

qui a roulé lorsqu'ils se sont retirés... cependant, une partie de tout-cela pourrait bien être une chimère de son imagination. Elle nous a aussitôt éveillées, Mlle Fanchette et moi, pour nous faire partager ses frayeurs. Ma jeune compagne tremblait, et j'ai été obligée de la rassurer : j'ai regardé seule à la croisée quelques instans, et j'ai entendu parler-bas, sans pouvoir rien comprendre que ce mot : est-ce elle ? Nous-nous sommes remises au lit ensemble, et enfin après un long babillage, nous-nous sommes endormies. J'ai eu un songe affreux. Mais je n'y crois plus ; Mme Parangon m'a guérie de cette crédulité superstitieuse. J'ai cru que je me trouvais entre les mains des voleurs, dont Mr Gaudét était le chéf, mais il semblait craindre de se montrer, et que le marquis accourait à mon secours. Je me suis jetée dans ses bras. En ce moment, j'ai vu de loin le conseiller, l'air sombre, qui me regardait,

p343

et semblait me dire : voila donc
comme vous êtes constante ! ... j' ai voulu
me débarrasser du marquis, qui m' a retenue
malgré moi. Un instant après tout a
changé : je me suis trouvée entre les
mains de scélérats ; l' un a levé le
poignard sur mon sein, tandis que l' autre,
avec un vilain rire, voulait que j' alasse
le caresser : je ne pouvais m' y resoudre.
Il a dit : frappe ! Aussitôt j' ai vu
couler mon sang, et je suis tombée
mourante. Cette chute m' a réveillée.
J' étais en-sueur, et je serrais Mlle
Fanchette dans mes bras. Elle s' est
retournée de mon côté : ô ma bonne-amie,
que vous avez parlé en-dormant !
Vous m' avez fait bien-peur, je vous
assure ! Mais quand je vous ai eu
répondu, et que j' ai vu que vous dormiez,
cela m' a rassurée. C' est un rêve, ma
chère. Oui, à-cause de la peur que
nous a faite Mme Canon. Comme il
était grand jour, nous-nous sommes

p344

habillées. Il m' a pris envie de mettre une
robe à-l' anglaise, que j' ai, avec mon
petit chapeau. Mme Canon ma dit :
on croirait que vous allez en-campagne !
Je ne sais pourquoi j' ai eu cette envie,
ai-je répondu : cette robe me déplaît
aujourd' hui, et je veux l' ôter. Non,
non, gardez-la ; il fait beau, nous irons
au *boulevard* . Je l' ai donc gardée, et
je suis venue t' écrire. J' ai une inquiétude
qui me fait trouver du dégoût à
toutes mes occupations. Donne-moi
des nouvelles de tout le monde, par le
premier ordinaire, et n' oublie pas
Edmond ; il m' inquiète ; ni Mme Parangon.
Adieu, très-chère soeur.

PARTIE 3

p5

Lettre 29.

Mme Parangon, à Ursule.

(elle lui donne à entendre son malheur.)

reçue une demie-heure après que la précédente eut été mise à la poste.

Ma très-chère amie ! Ce moment est le premier où je puis échapper

p6

au trouble le plus cruel ! Ah ! Que de peines le sort nous cache, sous les fleurs trompeuses, dont il sème la route de la vie ! ... crains les hommes, ma chère Ursule, redoute-les, évite les moindres rapports avec eux ! Ce sont des tigres... je viens d'en-faire une expérience qui me desespère, et qui empoisonnera le reste de ma vie ! ... ma tête est trop-faible pour t' écrire longtemps : mais le desir en-est dans mon coeur et dans ma tête, depuis l' instant fatal... je me trouve soulagée, en-te disant que je suis malheureuse ; en-t' avertissant de prendre-garde à toi : hélas ! Ma chère fille, ta beauté t' expose plûs qu' une-autre à leurs cruelles poursuites : redoute-les, et dis à ma soeur de les redouter. Je vous embrasse toutes-deux, et je voudrais ne vous avoir jamais quittées !
Ta tendre et malheureuse amie.

p7

Lettre 30.

Même jour.

Edmond, à Ursule.

(remords de son attentat sur Mme Parangon.)

c' est un frère au-désespoir, c' est le plus malheureux des hommes qui t' écrit aujourd' hui, chère soeur ! J' erre comme ce Caïn maudit, après qu' il eut tué son frère, et comme lui, je ne trouve de repos nulle-part... je reçois à cet instant une lettre de Gaudét... ô ! Fatal ami ! ... chère soeur ! Je t' en-prie, écris à ma cousine ; tâche de la déterminer à vous rejoindre à Paris, Mlle Fanchette et toi...

je ne suis pas tranquille à ton sujet, lorsqu' elle
est loin de vous... si Dieu alait
me punir sur toi ! Une voix secrette semble
me le dire... j' en-mourrais de douleur et
de rage... ne vois pas Gaudét : crains-le,
redoute-le, tout mon ami qu' il est !
Crains-moi moi-même ! ... ne nous

p8

écoute plus ni l' un ni l' autre. Fuis
Laure, n' ait plus avec elle le moindre
rapport... sur-tout, sur-tout évite de
parler à Gaudét ! Lui, moi, tous les
hommes, nous sommes des monstres...
ô ma soeur ! Ma soeur ! Qui me l' eût
dit, que j' étais le plus-féroce, le
plus-barbare des hommes ! ... écrire sans
pouvoir ouvrir mon coeur ! ... il faut
cesser. Sois prudente, ma chère Ursule.
Adieu.

p9

Lettre 31.
Même jour.
Gaudét, à Ursule.
(il lui donne avis du danger qu' il cause.)
pardonnez, mademoiselle, la liberté
que je prens de vous écrire : mais
il le faut : je ne sais ce qui m' est revenu
ces jours-ci, d' une entreprise que méditait
un de vos adorateurs ; (car vous en-avez,
quoique vous les ignoriez) ; mais
je me crois obligé, par l' amitié qui règne
entre votre frère et moi, de vous donner
avis de tout, même des bruits que je crois
peu-vraisemblables : le mal, c' est que
je n' ai encore pu découvrir lequel de vos
amans forme un dessein très-hardi : si je
le savais, je serais son ombre, tant que
le péril durerait. Cependant ne prenez
pas d' inquiétude : dans cette capitale,
les coups-fourrés sont aussi difficiles que
dangereus pour leur auteur : il ne s' agit

p10

donc que d' un peu d' attention sur vos démarches, lorsque vous sortirez seule... aureste, je voudrais de tout mon coeur que quelqu' imprudent fit cette équipée ! Je n' y verrais que l' acheminement à la fortune du frère de la soeur... ma decouverte est l' effet du hasard ; ou, si vous voulez, de l' habitude que j' ai prise, de ne jamais passer un jour sans tâcher de vous voir à votre fenêtre, afin de pouvoir toujours être en-état d' écrire à mon ami : ta soeur se porte bien.
Votre cousine Laure veut aussi vous écrire.
Je suis très-respectueusement, mademoiselle, votre, etc.

p11

Lettre 32.
Même jour.
Laure, à Ursule.
(elle l' avertit de son prochain malheur.)
ma très-chère cousine : comme je crains que la lettre d' un homme ne vous parvienne pas avec autant de facilité que celle d' une écriture de femme, je me joins à Mr (...) pour vous écrire.
Quelque danger vous menace de la part d' un homme qui vous aime : c' est ce que Mr (...) a découvert hièr-soir, et ce que des circonstances particulières l' ont empêché d' éclaircir, ayant été obligé de se soustraire lui-même à la vue de gens de sa connaissance, dont il était important pour lui de ne pas être remarqué. Je vous engage, par la tendre amitié que j' ai toujours eue pour vous, et par l' intérêt que je prendrai toute ma vie à une parente d' un aussi rare mérite, d' employer toutes les précautions possibles pour éviter le

p12

mal qu' on veut vous faire : quoique cependant je ne croye pas que ce soit un mal, dans un certain sens ; puisqu' on

vous aime ; mais c' est aumoins pour gêner
votre liberté. Si j' avais pu espérer de
vous entretenir en-particulier sans être
entendue par Mme Canon, j' aurais été
vous voir, aulieu de vous écrire : car il
est mille petites choses, au-sujet de votre
famille, dont je suis très-curieuse : de
mon côté, je vous en-aurais appris au-sujet
d' Edmond, beaucoup d' autres, et
des plus importantes, que je ne puis confier
au papier, sur-tout dans les circonstances
actuelles. Je suis avec le plus sincère
attachement, votre très-affectionnée
cousine. Laure C.

p13

Lettre 33.

Le surlendemain des précédentes.

Le Marquis De-, à Ursule.

(il fait des soumissions à la fille qu' il a
violentée.)

vous verrez à vos piéds, dès que
vous le daignerez permettre, l' amant le
plus-tendre, le plus-soumis, le plus-dévoué
à toutes vos volontés, quelles
qu' elles soient. Mettez sur le compte de
l' amour, tous mes torts, tous mes *attentats* ,
comme vous les nommez : ils
cesseront de l' être, dès que vous le voudrez :
je vous offre un mariage : faut-il
écrire à vos parens, avec tout le respect
que j' ai pour vous ; je vais écrire ? ...
votre situation me desole ! Quoi ! Une
fille si douce, si gaie, se porter à ces
extrémités-là ! Qui l' aurait cru ! ... je
suis détrompé ; croyez, mademoiselle,
croyez, fille adorée, que si j' avais tout
prévu, vous seriez encore chés Mme Canon.

p14

Mais je ne puis me repentir que
vous n' y soyiez plus... je vous adore,
même par vos rigueurs, par vos cruautés.
Recevez-moi sans crainte ; à-présent que
je suis éclairé sur vos vrais sentimens ;
que je sais, à n' en-pouvoir douter, combien
je m' étais abusé, vous ne verrez en-moi

qu' un esclave rampant, qui ne levera
sur vous ses regards chargés de honte et
de douleur, que lorsque vos yeux adoucis
le lui permettront.
Je suis avec un éternel dévoûment,
votre, etc.
Le Marquis De-.

p15

Lettre 34.
26 septembre.
Ursule, à Laure.
(elle crie envain au-secours.)
à quî m' adresser, dans la situation
cruelle où je me trouve, entre les mains
d' un homme assés peu délicat... ah !
Je l' abhorre ! Juste-dieu ! Qui m' aurait
dit... ma chère parente, si cette lettre
te parvient, engage Mr Gaudét à me
secourir ! ... je me meurs... je suis, à
ce que je puis entrevoir, et si l' homme
qui te rendra cette lettre ne me trahit pas,
rue *de-la-chaussée-d' Antin* , dans une
maison isolée, ayant un jardin dont les
maroniers sont très-grands, et où il y
a des statues, entr' autres une vénus
voyant expirer Adonis, qu' un sanglier
vient de blesser.
Adieu.

p16

Lettre 35.
27 septembre.
Gaudét, à Laure.
(il montre à nu son âme, sans idées de morale ni
de frein, et découvre à-demi qu' il est complice
du rapt !)
Edmond vient d' arriver avec Mme Parangon ;
je reste avec eux tout le jour,
et peut-être la nuit. Ne sois pas inquiète,
ma chère...
2 heures après.
Je ne voulais écrire que sur une carte,
et j' alais te l' envoyer ; mais j' ai été obligé
de les accompagner, avant de pouvoir
parler à mon laquais. En-l' attendant, à
notre retour ici, je vais te mettre au-fait

de ce qui se passe. C' est pour moi un spectacle bien-singulier, et que je puis dire tout-neuf, que celui d' une femme vertueuse, auprès d' un homme qui, selon elle, lui a manqué essentiellement, obligée néanmoins, par la plus terrible des

p17

catastrophes, de suspendre et ses reproches et sa douleur, pour s' occuper de la douleur de cet homme, qui l' a mise au-désespoir. La céleste Parangon, a dans cela même, une grâce particulière, et qui n' appartient qu' à elle : c' est un air timoré, allié à je ne sais quelle espèce de sourire de componction et d' humilité tout-à-fait angélique ; elle craint de déplaire, tout en-voulant n' exciter pas de criminels desirs. J' étais réellement curieux de la voir, après son accident ! Pour Edmond, il m' a fait sentir, par la manière dont il en-agit avec elle, qu' il est possible qu' une femme succombe, sans cesser d' être estimée : j' ai vu dans ses regards, qu' il l' honore autant qu' auparavant la chute. La plus décente manière pour une femme, et la meilleure à tous égards, d' accorder des faveurs, est de se laisser faire violence. J' imagine que c' est-là, qu' en-est à-présent la charmante Ursule : je ne m' enchagrinerai pas, ou plutôt, je t' avouerai

p18

que j' en-serais enchanté, si cela pouvait la rendre marquise : ce serait un millier de peines pour moi, et de difficultés pour Edmond, d' épargnées sur la route qu' il doit tenir. Mais c' est-là ce qu' il faut savoir... ce malheureux homme de l' autre jour, avec sa lettre perdue, (ou que peut-être le marquis n' aura pas voulu que je reçusse), m' aurait instruit de ce qu' elle pense ! ... voilà six grands jours, sans compter les nuits, qu' elle est entre ses mains... mais j' entends la belle Parangon, qui revient auprès de moi... je l' entrevois

qui rencontre Edmond... il a voulu lui
prendre la main ; elle l' a retirée... et la
voilà qui lève les yeux au ciel ! ... il n' y a
pas de femme au monde qui soit si belle
qu' elle l' est, dans cette attitude ; si pourtant
il ne faut pas en-excepter Ursule,
sans-doute à-cause de la grandeur de ses
yeux... ils viennent.
Adieu.

p19

Lettre 36.
9 octobre.
le même, à la même.
(il est toujours le même, et ne se déguise pas avec
sa complice.)
Ursule est retrouvée. Je remets à
ce soir les détails. Elle était dans un véritable
désespoir. Le marquis a rempli mes
vues, et il n' a rien ménagé : la pauvre
fille est (...) comme la belle Parangon.
J' en-suis fort-touché : mais les espérances
que je conçois, me donnent d' autres idées
qui me distraient : elle sera marquise, ou
j' y perdrai... tout mon repos. L' action
est noire : tant-mieux ! Il faudra
davantage pour la laver. Heureusement
la fille est belle ; et s' il se pouvait... (car
je crois qu' on n' a pas mis sa pudeur à une
seule épreuve) cela serait bien-mieux
encore. Je fais des vœux sincères, pour
qu' il n' y ait rien eu de fait à-demi.
à ce soir, mon ange.

p20

Lettre 37.
15 octobre.
Ursule, au marquis.
(hélas ! L' honneur et la pudeur sont encore
tout-puissans sur son âme !)
par déférence pour ceux à quî je ne puis
ni ne dois rien refuser : mais, comment
avez-vous osé le demander ! Vous
que j' abhorre et que je dois abhorrer :
vous m' avez enlevé ce que j' avais de plus-précieux ;
sans cette insulte cruelle, je
serais peut-être reconnaissante de l' honneur

que vous vouliez me faire : à-présent,
j' aimerais mieux mourir que de recevoir
votre main : vous avez trouvé le secret
de me rendre indigne d' un infame ravisseur,
et je me tiens pour telle ; je ne veux
nourrir que ma douleur et mon desespoir.
Voilà tout ce que peut vous écrire,
votre infortunée victime,
Ursule R.

p21

Lettre 38.
18 octobre.
la même, à Laure.
(elle lui fait le récit de son malheur.)
apprens à connaître les hommes,
ma cousine ; je te dois cette leçon pour
tous les mouvemens que tu t' es donnée
à mon sujet : voici une partie de ce que
tu ignores : joins-y ce que tu sais, et
envoie le tout à ma bellesoeur Fanchon.
J' étais dans un trouble inexprimable,
causé par les lettres de deux personnes
qui me sont chères, lorsque Mme Canon
m' apporta celle de Mr Gaudét. Encore
une lettre, me dit-elle : cela finira
sans-doute aujourd' hui ! Je lus cette
lettre, et je ne fus pas effrayée de l' avis
qu' elle contenait : je m' étais déjà promis
d' employer les plus grandes précautions :
mais toutes mes idées ne se portaient que sur
l' exactitude à bien-fermer la nuit les portes
et les croisées. Un instant après vint la

p22

tienne, qui me fut donnée avec beaucoup
d' humeur ; ce qui fit que je la présentai
à lire à la bonne dame ; en-lui disant,
que la précédente contenait un pareil avis.
Je la lui remis de-même. Elle secoua la
tête, et dit : -voilà un sot badinage-!
Comme il fesait très-beau, immédiatement
après le dîner, Mme Canon proposa
d' aler prendre l' air sur le *boulevard* ,
ajoutant, que nous rentrerions de bonne-heure,
et bien avant la nuit. Nous
partimes en-voiture, afin d' arriver à

la promenade sans être lasses : comme nous montions en-carrosse, le marquis nous aborda, et salua respectueusement Mme Canon. Il lui présentait la main pour monter ; mais elle évita de la prendre. Pour moi, j' acceptai cette politesse, et pour déguiser un-peu l' humeur de Mme Canon, je souris à ce traître. Mlle Fanchette en-fit autant, et nous partimes. Mme Canon fut de très-mauvaise humeur. Je l' en-blâmais, insensée !

p23

Elle était plus-sage que moi... nous ne fîmes que deux ou trois tours, et ayant encore aperçu le marquis qui nous saluait, elle voulut s' en-revenir. Nous n' avons pas eu la précaution de garder notre cocher : nous ne trouvâmes point de voiture : mais le pavé était si net, et nous étions si peu fatiguées d' une promenade d' une demi-heure, que nous fûmes charmées, Fanchette et moi, de nous en-retourner à-piéd. -nous marcherons du moins dans les rues, me disait tout-bas ma jeune et chère compagne, si nous ne marchons pas au *boulevard* . -nous causions ensemble, allant environ dix pas devant Mme Canon, qui tenait le bras de la cuisinière... notre conversation nous intéressait. Je témoignais à ma jeune amie les inquiétudes que me donnaient les deux lettres que j' avais reçues avant les vôtres ; elle me répondait par ses conjectures. Nous étions ainsi parvenues jusqu' à la rue *des-billetes* , je

p24

crois, s' en-nous apercevoir du chemin, lorsque nous-nous sentîmes poussées par des hommes-de-campagne, qui se battaient. Mlle Fanchette effrayée, fit un mouvement en-arrière, du côté de Mme Canon, et m' abandonna au-milieu d' eux. C' était ce qu' ils demandaient : ils ne laissèrent de libre que l' espace qui était entre un carrosse et moi : j' y ai été

pour me sauver, croyant y avoir vu
quelqu' un. C' est alors que deux de ces
hommes m' ont enlevée de terre, et m' ont
jetée dans la voiture, en-me disant :
-entrez-la, vous nous gênez. -j' ai
cru bonnement, que c' était pour se débarrasser
de moi : j' ai paru céder comme
si j' eusse été d' accord avec eux : cependant,
j' ai fait un cri. Les deux hommes
sont aussitôt montés après moi ; car je n' ai
trouvé personne dans la voiture ; il fallait
qu' on fût sorti par l' autre portière, qui

p25

était ouverte, nous avons roulé avec
une rapidité que je n' ai jamais vue. J' ai
voulu imposer à ces scélérats par un ton
de dignité : mais ils m' ont fermé la bouche
à m' étouffer, au-point que je me suis
évanouie. Je ne suis revenue à moi-même,
qu' en-descendant de voiture,
dans la cour de la maison où l' on me
conduisait. Je me suis débattue. Le
marquis s' est présenté en-riant. Je
l' ai reçu d' un air de courroux et de hauteur,
en-lui disant : -votre conduite
est indigne d' un homme de votre condition,
monsieur le marquis ! -je vous adore :
pardonnez. -je vous pardonnerai
chés Mme Canon : mais ici, jamais.
-vous êtes chés votre mari : je jure sur
mon honneur, que vous n' en-sortirez
que ma femme. -les moyens que
vous choisissiez ne vous réussiront pas,
monsieur ; jamais la violence n' a soumis
le coeur d' une femme ; le mien sur-tout
se révolte contre une entreprise aussi

p26

hardie, aussi coupable que la vôtre.
-mon entreprise est criminelle, je le
sais, sur-tout envers vous que j' adore :
mais après l' éclat qu' elle va faire, il ne
vous reste plus qu' à vous donner à moi.
-jamais, monsieur ! C' est mon dernier
mot. -il s' est mis à mes genoux ; je l' ai
repoussé. J' ai voulu sortir. On m' a

emportée dans une pièce éclairée par des bougies. L' excès de ma douleur, et la frayeur où j' étais, m' ont causé un long évanouissement ; et le marquis a eu la bassesse, et l' indignité... en-revenant à moi, je me suis trouvée dans les bras de cet homme odieux, qui me traitait comme la dernière des créatures. Mes forces m' ont encore abandonnée ; car je voulais lui arracher les yeux. Je ne sais comme sont les autres hommes, mais s' ils agissent tous comme le marquis... il appelait ses attentats des hommages ; je l' entendais, sans avoir la force de parler, et ce malheureux souillait toutes

p27

les parties de mon corps, par ces criminels hommages. Je suis restée mourante. Il s' en-est enfin aperçu à n' en-pouvoir douter ; car je pense qu' auparavant il n' en-croyait rien. Il a été obligé d' avoir recours à deux femmes à lui. Elles l' ont effrayé sans-doute par ce qu' elles lui ont dit de ma situation. Il a envoyé chercher un médecin, qu' on a conduit jusqu' auprès de moi les yeux bandés. J' ai entendu qu' il disait : -du repos ; calmer son esprit, ou je ne répons pas de sa vie. - je n' ai plus vu alors que des femmes autour de moi, et peu-à-peu j' ai repris mes sens. Le lendemain-matin, je n' avais encore rien pris depuis la veille : les deux femmes m' ont pressée d' avaler quelques cordiaux, et du consommé. Je refusais. Elles ont imaginé de me menacer de faire entrer le marquis, et j' ai pris tout ce qu' elles ont voulu. Je me suis peu-à-peu fortifiée pendant

p28

deux jours, sans voir mon cruel ravisseur. On me présenta une lettre de lui le second ou le troisième jour, et on me fit-entendre qu' il fallait absolument la lire : j' obéis en-tremblant : mais je ne pus

trouver la force de faire une réponse,
qu' on exigeait. On me laissa tranquille ;
et moi-même je contribuais à me tranquilliser,
en-songeant que la maladie
m' ôtant ce qui pouvait exciter la passion du
marquis, je n' en-avais plus rien à redouter !
Mais je me trompais. Dès qu' il crut
lui-même ne plus avoir à craindre pour ma
vie, il me fit donner un-soir une potion
calmante, disait-il, qui me procura un
profond sommeil, dont il abusa : je
m' éveillai dans ses bras, et s' il faut l' avouer,
mes sens d' accord avec lui...
cette circonstance ne fit qu' augmenter
mon desespoir. Je l' accâblai de reproches ;
je voulus attenter à ma vie, à la sienne ;
ses soumissions ne faisaient que m' irriter,
et me mettre en-fureur. Il s' éloigna :

p29

les femmes revinrent, et me tinrent les
propos les plus-singuliers, par leur effronterie.
Les infames me félicitaient. Je gardai
un silence de mépris et d' indignation.
Enfin, le marquis voyant qu' après son
nouvel attentat, il y avait deux jours que
je n' avais pris de nourriture, il me fit
offrir la liberté, si je voulais avaler
quelque-chose : je me laissai gagner : je
pris avec indifférence, ce qu' on me donna ;
j' aurais su que c' était du poison, que je
l' aurais pris de-même. Je fit sommer le
marquis de me tenir sa promesse. Il vint
lui-même me dire qu' il y consentait : qu' on
avait m' habiller. Mais hélas ! Je n' eus
pas la force de me remuer, et on me fit
resoudre à me laisser fortifier durant
quelques jours. Je demandai Mlle Fanchette,
ou toi, ma cousine. Le marquis
me représenta que ç' aurait été le
perdre, que de divulguer un pareil secret.
Il exigea en-même-temps de ma parole-d' honneur,
que jamais je ne porterais de

p30

plainte contre lui ? Je répondis, qu' il
m' avait ôté l' honneur. Il insista. Je

promis tout ce qu' il voulut. Mais j' eus
ensuite continuellement à me défendre de
ses entreprises, et il me fit des trahisons
de plus d' une espèce...
je me rétablis enfin, assés pour me
lever ; et le marquis, aulieu de tenir sa
parole, alait sans-doute recommencer ses
attentats, quand un soir, j' entendis beaucoup
de bruit à la porte de ma chambre.
Mes deux geolières alèrent voir ce que
c' était. Au même instant où elles ouvrirent
la porte, je vis mon frère se
précipiter dans la chambre, l' oeuil égaré.
Il m' aperçut, et vint se jeter dans mes
bras. -ah ! Mon chère Edmond ! -
je ne dis que ce mot, et je m' évanouis...
en-revenant à moi-même, je vis Mr Gaudét
et Mme Canon : on me donna
tous les secours qu' exigeait mon état,
et on attendit que je fusse remise de
cet assaut, pour me transporter. Je

p31

n' avouai mon malheur à mon frère, qu' à
mon arrivée chés Mme Canon. ô dieu !
Quelle fureur ! Il me repoussa de ses
bras ! Un-instant après, il vint sur moi
fondant en-larmes : la fureur recommençait
bientôt : il fit le serment de
me venger, dût-il y périr... ah !
Puisse-t-il ne me pas venger !
Voila ma triste aventure ! Elle ne fait
pas honneur aux sentimens du Marquis
De- ! Adieu, ma cousine. Crains
tous les hommes : j' aurais juré que le
marquis était honnête.

p32

Lettre 39.
20 octobre.
Gaudét, à Edmond.
(il le veut calmer par le récit des arrangemens
avantageus qu' il a faits pour Ursule.)
du calme ! De la tranquillité ! Tu ne
m' écoutes pas ; tu me liras peut-être !
à quoi servent les menaces, l' emportement,
la fureur ? Je suis de sens-froid,

je vois mieux les choses qu' un homme
hors de lui-même. Cette aventure est
malheureuse ; mais l' issue en-peut être
ta fortune et celle de ta soeur, sans que
l' honneur de cette dernière y perde rien :
c' est à quoi je travaille : tout est conclu.
J' ai droit d' exiger quelque complaisance
de ta part : c' est moi-seul qui ai découvert
ta soeur, par mes soins infatigables,
en-fessant suivre en-même-temps les
démarches de trois hommes que je
soupçonnais, un financier, un vieux
seigneur italien, et le marquis. Que

p33

mon zèle aumoins me donne quelqu' empire
sur ton esprit, et que le succès de
mes démarches t' inspire quelque reconnaissance !
Hièr, j' ai vu la famille du marquis, et
muni d' une lettre assés longue d' Ursule à
Laure, j' ai parlé comme peut le faire à
des coupables, un homme qui tient la
preuve du crime ; comme le doit l' ami
des offensés. On l' a pris sur un ton de
hauteur. Je me suis concentré ; j' ai
gardé deux minutes ce terrible silence
qui précède l' éruption enflâmée des passions,
et comme un-autre flaminus,
j' ai dit : -je ne vous donne qu' un
quart-d' heure, tous-puissans que vous
êtes, qu' un quart-d' heure, pour m' accorder
tout ce que je vais vous demander :
après cet instant fatal expiré, je n' écoute
plus rien, et vous verrez à quel homme
vous avez à-faire. (on a souri dédaigneusement)...
c' est à celui qui s' est fait
donner les ordres pour reprendre la

p34

demoiselle, qui pouvait les étendre
jusqu' au marquis, et qui cependant lui
a fait grâce... je vous préviens d' avance
que je n' exige pas un mariage ;
c' est à l' honneur à vous dire là-dessus ce
que vous avez à-faire. -ces derniers
mots ont reveillé l' attention. Le comte
m' a dit, -que demandez-vous donc ?

-une fortune pour la demoiselle, qui
la dédommage d' un mariage qu' on était
prêt à faire, et dont j' ai toutes les preuves :
le jeune magistrat de province qu' elle allait
épouser, a cent-mille écus aumoins ; il
me faut un don pareil pour la demoiselle,
afin qu' elle puisse vivre dans l' indépendance
le reste de ses jours, si elle le veut,
et que la connaissance de votre fils ne la
retienne pas dans un état audessous de
celui qu' elle aurait eu. C' est bien-assés
qu' il l' empêche d' obtenir la qualité d' épouse
d' un honnête homme, celle de
mère-de-famille, sans que son action la
condamne encore à vivre dans l' indigence,

p35

filles, et deshonorée,... peut-être enceinte :
car, voici la conduite du marquis...
trois attentats commis,...
et un dont on ne parle pas... la
conduite d' un forcené... parlez, ou
j' imprime cette lettre, avec des notes
de ma façon ; je ne m' en-tiens pas-là ;
je fais agir des amis aussi puissans que
vous et que les vôtres, auprès d' un
prince protecteur des innocens et vengeur
des crimes... mais, je sens que
je me suis peut-être trop-vivement exprimé,
en-parlant à des gens-d' honneur...
ma demande est juste : je préfère de
vous avoir pour juges, à vous avoir pour
parties. Je ne suis cependant autorisé
par personne : ses parens sont au-desespoir ;
un frère qui est ici, ne respire
que le sang et la vengeance : mais terminons,
et mon meilleur moyen auprès de
ces gens-là, sera notre traité : il le
faut éblouissant pour la famille ; il faut
qu' il la détermine à intimer ses ordres au

p36

fils : ce jeune-homme, plein de coeur,
de la plus-heureuse figure, propre à tout,
trouverait des protecteurs, et sur-tout
des protectrices : j' ose vous inviter à le
prévenir : il n' y a point ici de honte :

réparer un crime honore le réparateur,
presqu' autant que les plus sublimes vertus... -
-monsieur, a dit le comte,
après avoir lu la lettre d' Ursule, si j' avais
deux fils, je sacrifierais celui-ci à la
vengeance publique : mais je n' en-ai
qu' un. -la famille du comte, qui
s' était assemblée pour m' entendre, a parlé
le même langage : le marquis a essuyé les
plus cruels reproches. On est ensuite
convenu, qu' on m' accorderait ma demande.
Je te fais grâce de quelques
discussions, pour en-venir au fait. On
m' a dicté un écrit, pour le faire signer à
ta soeur. Je l' ai tracé de ma main, tel
que le voici :
je, soussigné, Ursule R, fille mineure,
âgée de dixhuit ans trois mois,

p37

de-présent à Paris, où ma famille m' a
envoyée, sous les auspices de Mme Parangon,
amie de madite famille,
et sous la conduite de la respectable
dame Canon, sa tante, reconnais,
qu' ayant été enlevée par des paysans,
dans la rue *des billettes* , à Paris, j' ai
été heureusement rencontrée et délivrée
par Mr Le Marquis De-, qui me
trouvant évanouie et sans connaissance,
m' a conduite dans une petite-maison à
lui appartenante, du côté de la
chaussée-d' Antin , où il m' a mise en-sûreté.
Qu' étant revenue à moi, ledit sieur
marquis m' a parlé avec respect, soumission
et tendresse ; que sur la
demande que je lui ai faite, d' être
remenée chés Mme Cânon, il s' est mis
en-devoir de me satisfaire ; mais que
ma faiblesse, causée par la frayeur, et
par la fièvre qui s' était alumée, ne l' ayant
pas permis, il a continué de me garder,
en-usant avec moi de la manière la

p38

plus-obligeante : qu' à-la-vérité, il
m' a parlé d' amour, mais comme peut

le faire un honnête-homme : que je
l' ai paisiblement écouté : qu' un-jour
n' ayant pas bien-compris ce qu' il me
disait, et ayant donné une marque
d' acquiescement, ledit sieur marquis
trompé, pensa que je consentais à couronner
sa tendresse, et se conduisit
en-conséquence, tandis que moi,
encore effrayée de mon enlèvement,
et croyant que l' action du marquis en-était
une suite, j' ai perdu l' usage de
mes sens ; situation dont le marquis ne
s' est point aperçu... qu' après l' injure
involontaire qu' il m' avait faite, le marquis
m' a exprimé ses regrets de la
manière la plus-vive et la plus-vraie :
que pour réparer, autant qu' il est en-lui,
et qu' il convient à un fils-de-famille
encore sous l' autorité de ses parens,
le mal que j' avais souffert par son
erreur, il a promis d' engager ses parens

p39

à me faire le capital de quinze-mille
livres de rentes ; que j' ai promis d' accepter,
en-lui délivrant la présente
reconnaissance, pour servir et valoir
en-toute occurrence où elle sera nécessaire.
Fait à Paris, ce octobre 17.

approuvé l' écriture. Ursule R.

J' ai fait signer cette décharge à ta soeur,
comme une lettre à tes parens, où je la
piais de mettre sa signature pour les
tranquiliser : elle ignore ce qu' elle a
reconnu, et je crois qu' il est à-propos
qu' elle n' en-soit pas de-sitôt instruite.
Le mal est fait : en-exigeant un prix aussi
fort, pour acheter le silence d' Ursule,
je n' ai pas seulement en-vue de lui-faire
un sort, mais de diminuer aux jeux du
monde, et d' une famille distinguée, la
distance que le rang et les richesses mettent
entre ta soeur et le Marquis De- :
cent-mille écus sont une dot honnête ;
et si l' attentat avait des suites ; qu' un fils,
par-exemple, vînt appuyer des droits

p40

légitimes, nous pourrions prétendre à un mariage : c' est un plan que je n' abandonne pas ; aucontraire, toutes mes démarches, et en-particulier celle-ci, tendent à le réaliser. Ainsi, mon chère, il s' agit ici d' acquitter la parole-d' honneur que je viens de donner aux parens du marquis, en-leur remettant la déclaration, et en-recevant d' eux, en-bons effets, la somme convenue : je la place sur-le-champ ; parce-qu' un notaire de ma connaissance se trouve avoir un-fonds très-avantageus à vendre à-l' amiable : l' acquisition produira audelà de l' intérêt ordinaire : c' est une excellente occasion ! Les vendeurs partent pour les colonies, et ils sont enchantés d' emporter une somme ronde avec eux ; cette considération leur a fait rabattre du prix une vingtaine de mille-francs. Ce nouvel

p41

acte vient d' être signé par Ursule, en-ma présence : ainsi tout est fait : je compte sur ton amitié, sur quelque reconnaissance pour mes soins ; sur la considération de ton intérêt ; je dis plûs, de ta sûreté : car avec la déclaration d' Ursule, la famille, en-cas de vengeance, te perdrait sûrement. Je suis, ton fidèle ami, à toute épreuve.
p. -s. le conseiller vient d' arriver : de la prudence avec cet homme ! Mon intention est de ménager tous les partis, de les tromper s' il le faut, et de n' être utile qu' à toi.

p42

Lettre 40.
10 novembre.
Ursule, à Fanchon.
(elle raconte son malheur à ma femme, et en-reconnait la cause : ensuite elle met son âme à-nu, disant ce qu' elle a tû dans la lettre à Laure).
C' est entre la mort et la vie, que je t' écris, chère soeur : mais je crois pour-tant

que je suis mieux : d'ailleurs j' ai plûs
de courage. Quel triste sort m' attendait
à Paris ! Et quel a été le terme de mes
trop-mondaines espérances ! J' ai perdu...
ce qu' on ne recouvre jamais, et j' envie
le sort de ces filles que je regardais
comme bien-audessous de moi, mais qui
sont à-présent audessus ; elles ont l' honneur,
et je ne l' ai plus ! ... on a beau
me dire, que la violence... la violence
faite à Thamar ne lui ôta pas moins sa
qualité de fille, et l' infortunée passa ses
jours dans la honte et dans la douleur ! ...
chère amie ! Je ne veux pas que tu

p43

saches mes malheurs par d' autres que par
moi ; on pourrait te les affaiblir, en-te
les racontant ; je veux te les peindre tels
qu' ils me sont arrivés. Ils sont une
punition du ciel : si je n' avais rien écouté ;
si je n' avais pas souri au crime, aurait-il
jamais osé porter la main sur moi ! Tu
le sais, je ménageais le marquis ; j' ai fait
la faute de lui répondre par écrit, de lui
parler : on ne se doute pas ici des torts que
j' ai eus : mais je les sais, moi, et ils ont
toujours été l' une des causes de mon
desespoir. Bien-plûs, j' étais avertie que
l' odieux marquis devait entreprendre quelque-chose
contre moi dans la journée, et
mon coeur s' est gonflé d' orgueil ; j' ai eu
la vanité de me considérer d' avance comme
une héroïne enlevée, qui n' aurait qu' à
dire un mot, pour se faire obéir par son
ravisser : je n' ai rien craint, rien redouté ;
je me croyais trop-adorée, pour
qu' on ôsât entreprendre quelque-chose
qui pût me déplaire. J' ai été plus loin,

p44

j' ai bravé un serrement-de-coeur, que
j' éprouvais depuis deux jours ; et qui
s' était augmenté depuis la soirée des
échelles-de-corde, dont je t' ai parlé.
Que je suis punie de ma vanité sotte, et de
mon imprudent orgueil ! Tu vas en-juger

par mon récit.

Tu sais, ma chère soeur, que j' étais dans une situation singulière, lorsque je t' écrivis ma dernière lettre, précisément la veille de mon malheur : je ne crois pas aux présentimens : d' ailleurs mes inquiétudes avaient pour objet deux autres personnes, au-sujet desquelles je ne suis guère tranquilisée : je t' en-dirai deux mots en-finissant. Nous partimes de bonne-heure pour aler à la promenade, à-cause du beau-temps : je ne m' étais jamais sentie tant de vanité que ce jour-là ; pas un homme qui ne s' arrêtât pour nous regarder, Mlle Fanchette et moi, et qui ne nous adressât des choses grâcieuses... j' ai payé chère ce plaisir frivole ! ... le

p45

marquis nous suivait, et sans-doute il fut témoin de cette admiration qu' on nous marquait ; peut-être hâta-t-elle l' exécution de son dessein, en-donnant plus d' activité à sa criminelle passion... à notre retour, il m' enleva. Je ne voulus ni crier, ni me défendre : je n' avais même aucune frayeur ; mais je m' aperçus bientôt que j' avais affaire à de vils agens, qui exécutaient leurs ordres en-automates : l' état gênant où ils me mirent, en-me couvrant la bouche, et même les yeux, me fit évanouir. Je revins à moi chés le marquis : il se présenta en-riant : je le traitai comme il convenait à une femme outragée, qui parle à un homme dont elle se croit la maîtresse adorée. J' exigeai qu' il punît ses agens. Il les a effectivement punis, de la manière la plus complete, à ce qu' il me paraît. Mais je me fis tort par-là ; il crut m' avoir satisfaite, et lorsque j' exigeai ma liberté, je reconnus que les hommes ne nous sont pas aussi

p46

soumis, malgré leurs adulations, qu' ils tâchent de nous le persuader ; je ne fus pas obéie à-beaucoup-près ! Je te

l' avouerais, je m' abaissai aux prières les
plus humbles, jusqu' à promettre d' écouter
ses vœux, s' il voulait me rendre à Mme Canon.
Je vis dans ses yeux qu' il avait
d' autres desseins ; une frayeur puérile,
succéda aussitôt à mon excès d' audace ;
je m' évanouis. L' infame (c' est le
nom qu' il mérite), m' a dit ensuite, qu' il
croyait que je l' avais fait-exprès. Il
abusa de ma triste situation, pour satisfaire
sa brutalité. J' étais entre la mort
et la vie ; car j' avais une connaissance
confuse de ce qui se passait : je voulais
m' écrier ; et je sentais que ma langue était
liée. Enfin, je repris-connaissance.
Mon premier mouvement fut de le déchirer :
je fis un effort qui épuisa
mes forces, ou plutôt qui me montra
que je n' en-avais plus. Il est impossible
d' exprimer à combien d' indignités je fus

p47

exposée dans cette triste situation : le
malheureux agissait comme si j' eusse été
sa complice... j' entendais ses expressions,
et ma langue ne pouvait se délier
pour le démentir. Mais l' excès de mon
desespoir le toucha enfin, ou le rebuta,
je ne sais lequel. Il passa dans une-autre
pièce, et il dit tout-haut à deux
femmes, la honte de notre sexe, qui
le servent dans ses débaûches, -voyez
donc ce qu' elle a ! Je crois envérité qu' elle
est réellement évanouie-. Elles le regardèrent
en-ricannant, et elles vinrent
auprès de moi ; je les voyais, je les
entendais, mais je ne pouvais leur parler.
L' une me tâta le pouls, et elle fit à
l' autre un signe alarmant : -elle se
meurt ! Ceci est sérieux ! Il faut le dire à
monsieur-! ... celle à qu' il on parlait se
prit à rire, en-répondant une chose très-grossière.
Elle alla trouver le marquis :
il revint : je crus qu' il allait insulter
à mon malheur ; mais il fit un geste de

p48

desespoir, et il leur dit : -ne négligez rien ! Ah-dieu ! Si j' étais assés malheureus pour causer sa mort, je ne me le pardonnerais pas ! -bon ! Répondit la plus-méchante des deux femmes, c' est une bégueule ! Est-ce qu' on meurt de ces choses-là-! Le marquis la fit-taire, et on me laissa tranquile, par l' ordre d' un médecin, qui ne m' aborda que les ieux bandés, je crois ; mais je n' en-suis pas absolument sûre à-présent. Les femmes me forcèrent, par toutes sortes de moyens, à prendre ce qui m' était ordonné ; j' avais une si grande frayeur du marquis, que dès qu' on prononçait son nom, je tressaillais ; elles s' en-aperçurent, et elles employèrent ce moyen, pour m' obliger à recevoir tout ce qu' elles me présentaient ; la menace de faire entrer le marquis m' eût fait avaler du poison. Je me remis un-peu. Lorsqu' on vit que j' avais recouvré toute ma connaissance, on me présenta une lettre du

p49

marquis, que je rejetai avec indignation. -lisez sa lettre, me dit une des femmes, ou il va paraître lui-même. Je lus donc cette odieuse lettre, que j' ai retrouvée dans mes poches, et que je t' envoie. Lettre du marquis, à Ursule. L' amant le plus-tendre et le plus-respectueux, malgré les apparences contraires, obtiendra-t-il que vous vouliez le voir un instant, mademoiselle ? Il ne prétend que vous rassurer sur les étranges idées que vous avez prises de lui et de sa conduite avec vous. Votre situation me met au-desespoir ; je n' aurais jamais pensé qu' une fille aussi raisonnable, pût s' abandonner à des frayeurs, assés vives, pour la mettre à deux-doigts du tombeau ; et comme si ce n' était pas assés de ses peines trop-réelles, les chimères de son imagination lui en-fourmissent de plus-cruelles encore : quoi ! Vous avez

p50

pensé... mais non, vous ne l'avez pas cru, et les reproches que vous m'avez faits, étaient une suite du délire. Vous êtes, mademoiselle, telle que vous êtes entrée chés moi ; rassurez-vous, et ne croyez pas à des attentats qui n'ont eu de réalité que dans votre imagination. C'est pour vous tranquilliser là-dessus, connaissant toute votre délicatesse, que je prends la liberté de vous écrire : l'horreur que je vous inspire, d'après ces idées fausses, ces rêves, que vous croyez des réalités, m'empêche de me présenter devant vous : mais une-fois desabusée, et votre santé assés fortifiée pour qu'on puisse vous transporter sans danger, moi-même j'irai prendre vos ordres, pour vous remener chés votre gouvernante, et m'exposer à tout ce que la colère pourra lui suggérer. Voila, mademoiselle, votre vraie situation, et mes véritables dispositions.

p51

Je suis avec le plus profond respect et le dévouement le plus absolu, votre, etc.
On me demandait une réponse à cette lettre, ou plutôt on l'exigeait : mais, malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à la commencer. J'étais absorbée dans mes reflexions, et ma tête encore faible, se fatiguait à tâcher de rendre vraisemblable ce que le marquis m'écrivait. Ne pouvant rien débrouiller, je trouvai plus-court et plus-consolant de le croire, et cette crédulité me tranquillisa beaucoup-mieux que tout le reste. C'était son but sans-doute. Mais l'abominable homme ne me rappelait des portes de la mort, que pour m'y faire retomber par la plus-indigne des brutalités. Il vint me voir, et par les respects les plus-affectés, par ses regrets, par ses larmes, il me rassura davantage encore. J'allais absolument mieux le lendemain : mais le sommeil fuyait loin de mes paupières,

et j' étais fort-agitée. Il me proposa lui-même une potion calmante que j' acceptai. Elle me procura un profond sommeil, qui ne finit que par une situation dans laquelle je ne m' étais jamais trouvée, soit que ce fût l' effet de ce qu' on m' avait fait-prendre, ou qu' elle eût une toute autre cause. En-m' éveillant, le marquis était à mon égard le plus coupable des hommes : cependant... je secondais son crime, malgré moi, comme s' il y eût eu dans moi une autre volonté contraire à la mienne... il a même osé depuis m' assurer que je lui avais rendu un baiser... si je l' ai fait, mon âme n' y a point eu de part, et cette malheureuse connivence de mes sens n' a servi qu' à redoubler mon desespoir, lorsque ma raison a été revenue. Jamais il n' y eut de fureur égale à la mienne ; je voulais tuer l' infame ; j' aurais, je crois, attenté à ma propre vie, si j' en-avais eu la liberté. Je l' entendais qui disait, en-se retirant,

après m' avoir laissée entre les mains des deux femmes : -c' est une inconcevable fille-! Ces deux malheureuses, loin de me consoler, entreprirent de me faire honte de mon desespoir ; elles me raillèrent cruellement, et si j' avais cru le marquis capable de penser et de parler comme elles, je ne sais ce que je serais devenue : mais lorsque leurs propos eurent porté mon indignation au plus-haut-point, et que j' eus imposé silence aux deux créatures de la manière la plus-propre à m' en-faire obéir, un laquais du marquis les fit-sortir de ma chambre, et j' entendis qu' il les traitait avec une sévérité réelle. Aussi ne reparurent-elles plus devant moi ; deux autres, fort-jeunes et très-naïves leur furent substituées. Malgré cet adoucissement (si l' on pouvait en-donner à des peines comme les miennes), j' envisageais ma situation avec desespoir ; je voyais que le marquis avait résolu de me

garder, pour assouvir entièrement sa passion, et passer successivement avec moi, de la violence aux soumissions, comptant qu' enfin, je me ferais à mon sort ; je pris le parti de ne plus rien recevoir de leurs mains, qui prolongeât ma vie. On me laissa d' abord assés tranquile, espérant qu' en-ne me pressant pas, et feignant de ne pas s' apercevoir de mon dessein, le besoin me ferait bientôt accepter sans honte, ce que je n' aurais pas encore refusé. Mais la journée s' étant écoulée, on marqua de l' inquiétude : je le voyais aux mouvements qui se fesaient autour de moi. Le marquis parut enfin lui-même, et sans m' approcher de trop-près, il me pria de prendre quelque-chose. -je ne veux rien de vous que la mort, lui dis-je ; tout autre don qui viendra de votre part m' est odieus-. En-même-temps je fis un mouvement de desespoir, qui l' obligea de disparaître. Je refusai constamment durant la nuit et le lendemain de prendre

auqu' une nourriture. Ce fut alors qu' il m' offrit ma liberté. Cette promesse ébranla ma resolution ; je ne voulus pas avoir avoir à me reprocher d' y avoir été insensible. J' acceptai quelque-chose, et je le sommai aussitôt de tenir sa parole. Mais je ne pus moi-même faire auquel un mouvement sans m' évanouir, tant ma faiblesse était grande ! Je vis le marquis en-larmes ; il me les cachait, et ce fut ce qui me donna moins d' horreur pour lui. Je continuai de recevoir les secours qu' on apportait à ma situation, et je me fortifiai en-quelques jours. Je fis de-nouveau presser le marquis de me tenir sa parole : mais il éludait toujours sous quelque prétexte. Enfin, un-soir, il vint auprès de mon lit, et après beaucoup d' excuses et de protestations, il me déclara qu' il n' attendait que ma convalescence, pour me tenir sa parole, au-sujet du mariage secret, qu' il m' avait proposé : qu' il me donnerait toutes les assurances

d' une prompte ratification. Je rejetai son offre. Il jura pour-lors que ma liberté dépendait de moi, mais à ce prix, et qu' il aimerait mieux me voir périr que d' abandonner ses espérances. Il me tourmenta, il m' effraya même par les plus-terribles menaces (dumoins dans mes idées). Je fléchis,... malgré moi. Nous en-étions-là (et voici un secret que je n' ai révélé à persone, pas même à Mme Parangon, ni à Laure, à laquelle dans mon premier trouble, j' ai écrit ce même récit), quand je vis entrer un prêtre et quatre témoins. On essaya de me lever : on y parvint, en-me soutenant, on me para même, et on me conduisit dans une chapelle, où le prêtre nous donna la bénédiction des mariés. Je dis *oui* , ne sachant ce que je faisais. Le marquis paraissait transporté d' autant de joie que j' avais de douleur. Je suis revenue, et l' on m' a remise au lit : il a passé la journée auprès de moi, ne souffrant pas que je reçusse auqu' un service

que de sa main. J' en-conviendrai, je me resignais à mon sort, et je cherchais à prendre pour un homme que je regardais comme mon mari, les sentimens que j' alais lui devoir. Il a profité de ces dispositions, qu' il a devinées dans mes regards, et par un demi-sourire qui m' est échappé sur quelque-chose qu' il disait. Il s' est mis à-genous devant mon lit ; il a pris ma main ; il l' a baisée la larme à l' oeil, en-me disant : -non, belle Ursule, non, ma chère femme, vous ne me haïssez pas ! Dites-moi, que vous ne me haïssez pas ? -aumoins, ai-je répondu, votre démarche d' aujourd' hui m' oblige-t-elle a étouffer la haine, si j' en-ai eu-. Il ne m' a répondu que par des transports, et me voyant assés bien disposée, il s' est mis auprès de moi, disant qu' il était mon mari, et que c' était son droit. Je me suis trouvée hors d' état de lui resister : qu' aurais-je dit ? J' ai cédé, et malgré ma faiblesse, il a falu souffrir tout ce que

cet homme a voulu. Il m' a donc eue
 enfin de mon aveu... je sentais néanmoins
 quelque-chose qui m' inquiétait :
 non que je doutasse de la vérité de mon
 mariage, mais j' avais une inquiétude sans
 motif clair ; je me demandais, si ce qui
 venait de se passer était un songe ? J' ai
 soupé avec lui, avec assés de tranquillité.
 Il allait sans-doute se remettre au lit avec
 moi, lorsque j' ai entendu un grand bruit
 à la porte de ma chambre. Les deux
 femmes que je croyais renvoyées par le
 marquis, sont venues lui dire, que c' était
 des gens-armés, avec la garde. Sans
 se troubler, dumoins en-apparence, le
 marquis a dit d' ouvrir : mais en-même-temps
 il a disparu par une porte-dérobée.
 Les deux femmes ont ouvert, et se sont
 évadées facilement ; parce-que mon frère
 et ceux qui l' accompagnaient, n' ayant
 d' abord songé qu' à moi, ils leur en-ont
 laissé tout le temps. J' ai été surprise de
 la conduite du marquis, et j' attendais

qu' il revînt pour s' expliquer. Ainsi je n' ai
 pas dit un un mot de mon prétendu mariage,
 ni à mon frère, ni à Mr Gaudét :
 mais ce dernier m' ayant demandé, si le
 mariage secret était fait ? Sur ma réponse
 affirmative, il m' a recommandé de garder le
 silence la-dessus, en-me disant : -j' ai
 des raisons pour croire que c' est un faus-mariage,
 qui d' ailleurs ne vaudrait absolument
 rien, quand ç' aurait été un véritable
 prêtre. Mais je m' en-informerai,
 et je tiendrai le marquis par-là, mieux
 que si le mariage était valide... je me
 suis absolument abandonnée à la conduite
 de l' ami de mon frère, surtout quand
 j' ai su que c' était lui qui avait découvert
 ma prison, et obtenu les ordres pour
 m' en-tirer. Je ne te déguise rien, ma
 chère soeur ; mais je te demande le plus-profond
 secret. Je me trouve dans une
 si étrange conjoncture, que je n' ose ni
 parler, ni louer, ni blâmer personne-
 pour que cette conduite ne fasse pas une

impression défavorable pour moi, je feins
d' être plus absorbée que je ne *la* suis.
Je redoute d' ailleurs la colère d' Edmond,
et les dangers où elles peuvent l' exposer,
ainsi que nos chers parens, sur qui le
contrecoup de son imprudence retomberait :
je lui dissimule autant qu' il est en-moi,
les torts du marquis, et si je l' avais
pu, il aurait ignoré tout ce qui s' est passé
dans l' intérieur de la petite-maison.
Pour Mr Gaudét, c' est la prudence
même : je suis instruite de toute sa conduite,
parce-qu' on en-parle à-côté de
moi, dans des temps où l' on me croit
assoupie : elle est très-adroite, et il me
dédommage aumoins par tous les moyens
possibles : car il serait bien-honteux et
bien-desespérant, de n' être venue à Paris,
que pour être la victime d' une brutalité,
sans que rien compensât la perte irréparable
que j' ai faite. J' apprens que j' ai
quinzemille-livres de rentes. Je n' oublierai
jamais ce service, que je dois à

Mr Gaudét, et ma douleur, toute-vive
qu' elle est, ne me rend pas insensible au
au bien qu' il m' a procuré. Si je m' étais
vendue, et que ce fût le prix de mon innocence,
j' en-aurais honte, et ni nos chers
parens, ni vous ne pourriez me revoir ;
mais ce ne sont que des réparations trop-méritées,
malheureusement ! ... on peut
dire que cet homme est un ami essentiel :
tandis que les autres parlent, il agit,
et va droit au but. Car si, désormais,
je suis réellement l' épouse du marquis, ou
si le conseiller (ignorant se qui s' est passé,
à l' enlèvement-près) se détermine jamais
à conclure, je crois que ma dot aidera beaucoup
à les décider l' un et l' autre ! Mr Gaudét
m' a fait entendre qu' il avait eu ce
double motif en-vue : vrai, cet homme-là
est à tout ; et s' il avait entrepris de me
faire duchesse, avant mon accident, je crois
qu' il y aurait aisément réüssi. C' est ce
qui fait que dans tous nos entretiens particuliers,
je recommande à mon frère,

p62

de se tenir attaché à Mr Gaudét, quoi qu' on lui dise : sa conduite le regarde ; mais ses services nous obligent ; il est capable d' en-rendre de toute espèce, et nous lui devons infiniment de reconnaissance... le lendemain.

Comme j' en-étais hièr à la page précédente de ma lettre, j' ai reçu la visite de Mr Gaudét. Mon mariage est faus ; l' homme-en-prêtre était un domestiq du marquis : Mr Gaudét a fait cette découverte, par le moyen des deux jeunes-filles qu' on m' avait données en-second pour me servir, quoiqu' elles ne fussent pas du secret ; car elles n' avaient pas vu le mariage : mais Mr Gaudét, qui avait des soupçons, leur ayant demandé tout-unîment, lequel des gens du marquis était en-prêtre, le jour de ma délivrance, elles l' ont nommé, sans connaître le motif de ce déguisement... une heure après. Lorsque Mr Gaudét a été parti, on m' a

p63

annoncé Mr. Le conseiller. On m' a dit qu' il était déjà venu plusieurs fois. La conversation que nous avons eue est singulière ! Après m' avoir témoigné l' intérêt qu' il prend à ce qui me touche, j' ai vu qu' il voulait pénétrer plus-avant avec moi, qu' il n' avait fait avec Mme Parangon et mes autres amis. Je me suis trouvée très-embarrassée. Mentir me répugnait ; d' ailleurs le mensonge, nous met toujours audessous de celui à quî nous mentons, fût-ce le dernier des laquais ; car nous craignons qu' il ne découvre la vérité, et qu' après avoir su le mensonge, il ne nous méprise. Cela est encore plus vrai d' une fille avec son amant : le mensonge, dans cette position, est, je crois, égal au manque de sagesse, pour la honte dont il la peut couvrir : voici comme je me suis tirée. Le conseiller, après les

compliments, m' a dit : -l' état où je vous
vois, prouve que vous avez eu beaucoup
à souffrir du marquis, mademoiselle ?

p64

-et de mon desespoir, monsieur.
-quel indigne moyen... d' arracher des
faveurs ? -ce ne sont pas des faveurs
que la violence arrache. -je le sais,
mademoiselle ; mais j' ai employé ce terme
faute d' autre : le marquis s' est rendu
bien-coupable ! -au-delà de ce que
vous pouvez imaginer, imaginer, monsieur,
et ses propositions de mariage-secret
n' ont pas été le moindre de ses torts.
-il employait ce moyen ? -certainement,
et toute la violence d' un homme
emporté par une passion criminelle ?
-et quelle ressource aviez-vous, contre
ses attaques ? -mes larmes, les instances,
les prières, l' état déplorable où
je me suis trouvée, par de fréquents
évanouissements. -vous-vous êtes évanouie ?
-au-point que deux femmes
qu' il m' avait données pour me servir, ne
pouvaient me quitter. -elles ne vous
quittaient pas ? -non, monsieur, ni
jour ni nuit ; et lorsque le marquis venait,

p65

elles étaient toujours prêtes à venir au
moindre mot. (c' est la vérité, mais
les malheureuses me trahissaient.) n' a-t-il
rien osé... c' est comme magistrat, et
comme ayant du crédit ici que je vous
fais cette question ? J' ai feint de me
trouver-mal, en-lui répondant : le
souvenir des excès du marquis... je ne
me trouve pas bien, monsieur, sonnez...
il a sonné... cette image, ai-je repris,
comme égarée, ôtez-la ! Où ? Là,
aux pieds de mon lit... retire-toi,
monstre ! ... ne m' approche pas ! ...
on est entré. Elle est dans le délire ! A
dit le conseiller avec effroi. Par cette
adresse je m' en-suis débarrassée, sans avoir
répondu à sa question d' une manière qui

l' éclairât, et sans avoir menti. Si pourtant un-jour, il s' agissait réellement de mariage entre lui et moi, je crois que je ferais le mensonge : car sa persone m' a toujours convenu ; et-puis, je ne pers pas de-vue l' utilité dont cette alliance

p66

serait à notre famille, et le relief qu' elle nous donnerait dans le pays.
Le jour suivant.
Je viens d' avoir une longue conversation avec Mme Parangon. ô ! Ma chère soeur ! Que de secrets elle m' a dévoilés ! Ils sont tels que je ne lui ai rien caché non-plûs : je lui ai ouvert mon coeur comme à toi-même. Je vais seulement te rendre-compte de ce qui la concerne. Elle croit que ce qui vient de m' arriver est une juste punition du ciel, dont elle s' accuse elle-même d' être l' auteur, ainsi que mon frère ; c' est fondante en-larmes qu' elle s' est chargée de tout mon malheur. Hélas ! Je suis plus coupable qu' elle (si quelqu' un l' est, outre le marquis) ! ... et mon orgueil a fait bien-plûs que toutes les fautes étrangères ! Je ne t' ai rien déguisé, et tu as vu que je n' ai pas toujours été prudente... la vanité est présomptueuse, et quand le vice est le gardien de la vertu, il est aisé d' endormir la sentinelle.

p67

elle est grosse... mais de quî ? ... oh !
Ma chère ! ... l' oserai-je dire ? D' Edmond ! ... elle a subi le même traitement que moi,... la violence... mon frère ! ... ma chère Fanchon ! Ah ! Tous les hommes se ressemblent ! Edmond s' être porté à cet excès, avec une femme... la soeur de sa prétendue... voici le récit de cette vertueuse dame ; car elle l' est plus que jamais : ma chère Ursule : je vois dans tout ce qui vous est arrivé, beaucoup plus loin que vous, et que tout le monde : non que j' aie plûs de pénétration ; mais je suis plus-instruite. Est-il possible, ma

chère fille, que tu sois la victime des
fautes d' autrui ! ... mais Dieu est juste ;
il nous punit par des vues profondes,
convenables à sa divine sagesse, et toujours
de-manière, que si nous savions
tirer avantage de la punition, elle nous
serait profitable par ses effets... ma chère
Ursule... je suis sans-doute la cause de

p68

ton malheur, ou dumoins, je partage
cette funeste influence avec Edmond...
nous sommes, lui et moi, les plus-viles
des créatures... je nourris depuis long-temps
un panchant criminel pour ton
frère... ô mon amie ! Je puis te faire
cet aveu aujourd' hui, que ton accident
te met hors des atteintes de la séduction...
ce n' est pas que je me sois, avant notre
faute, avoué jamais ce panchant coupable ;
aucontraire, je me le déguisais de
toutes les manières, et lorsque l' évidence
se présentait à mon esprit, je fuyais : mais
je fuyais auprès de toi, et sans le savoir,
sans que je le susse bien-clairement moi-même,
ta présence nourrissait un feu que je
croyais éteindre par ton amitié. Durant
mon séjour ici avec toi, j' ai tour-à-tour
éprouvé tout ce que l' amour et la jalousie
ont de plus cruel. Je le destinais à ma
soeur : rien ne paraissait devoir empêcher
leur union, et cette assurance, objet de
tous mes desirs, aulieu de combler mes

p69

voeux, me rendait jalouse de Fanchette !
Jamais, jamais mon amie, ce sentiment
affreux n' a été écouté ; mais je l' avais, et
j' étais obligée de le combattre : un premier
mouvement, dans certaines occasions,
me portait à haïr ma rivale dans
Fanchette, à la repousser, lorsqu' elle
venait me caresser : mais, ma chère
Ursule, c' était précisément dans ces occasions
que je lui prodiguais ces caresses
si vives, qui ont souvent excité ton admiration :
je me punissais moi-même, et

mon coupable coeur, en-fessant tout le contraire de ce qu' il eût désiré.
Je me lassai d' être avec vous : ma folle passion, portée à son comble, par la nouvelle qu' Edmond aimait une fille pour laquelle il avait eu du goût, ne me laissait plus de repos : je gagnai à ce surcroît de supplice, il rendit mon coeur à la nature, et je plaignis Fanchette, comme si elle avait senti à ma manière la perte qu' elle allait faire : tu l' as vue arrosée de

p70

mes larmes, que tu attribuais à de plus-purs motifs. Je partis. J' arrivai. Edmond vint audevant de moi : et son premier regard, fut celui de l' amour. On ne s' y trompe pas, sur-tout quand on est coupable soi-même. Ce regard me remplit de joie. J' osai penser, j' osai me dire : je suis aimée. Au premier moment de liberté, il ne me laissa plus de doute. Il m' apprit que sa passion pour Edmée m' était immolée de la manière la plus-complète. Je nageai dans une sorte de volupté : je la croyais innocente ; je m' y livrai toute entière. Edmond paraissait enivré ! Que je le trouvais aimable ! Il s' était formé depuis mon absence, hélas ! Aux dépens de ses moeurs ! Mais je l' ignorais ! Il s' était formé ; et moi, je crus devoir quitter le ton pédagogue que j' avais toujours eu avec lui ; nous-nous mimes à-l' unisson. J' étais enchantée de retrouver dans Edmond un homme-fait, aulieu d' un timide protégé.

p71

J' admirai comment, s' il reprenait encore son ancienne manière, ce n' était plus que pour m' exprimer plus-respectueusement des sentimens d' estime, de reconnaissance et d' amitié. Je me livrai avec une sécurité dangereuse, à la plus traîtresse des passions, et je fus quelque-temps dans la plus-douce situation de ma vie ; car le reste en-est empoisonné ! Jamais je n' avais

été si heureuse auparavant ! ... je
ne sais si c' était de lui-même, ou par des
conseils étrangers ; mais Edmond tint
une conduite très-adroite : respectueux
en-apparence, mais tendre, il m' arrachait
tous les jours de nouvelles faveurs sans
que je pusse m' en-offenser. Comment
l' aurais-je soupçonné ! Mon coeur, d' accord
avec lui, bien-loin de chercher à
le trouver coupable, en-rejetait l' idée
avec horreur. Je m' accusais d' être chimérique,
s' il me survenait quelques
doutes. Je m' accoutumai donc insensiblement
à sa conduite, et nous étions

p72

déjà beaucoup plus-familiers qu' il ne
convient à une femme de l' être avec
tout-autre que son mari, lorsqu' Edmond
hasarda quelques libertés qui m' éclairèrent.
Je les reprimai. Il se plaignit,
comme de la plus grande injustice ; je me
calmai. Il en-abusa. C' est la marche
des hommes ; ils ne reculent jamais : je
l' ai appris à mes dépens. Ne pouvant
plus douter de ses vues, je l' évitai, mais
sans le haïr. Le pouvais-je, quand je
portais dans mon sein le complice... et
je l' y porte encore : mon coeur me trahissait ! ...
il m' écrivit. Ma réponse
fut, selon moi, foudroyante : mais je
n' aurais pas dû la faire, ni avouer que
j' avais surpris une lettre de ce même
Gaudét que tu nommes ton *sauveur* , et
qui l' est en-effet, mais qui n' en-est pas
moins la cause première de tous nos maux :

p73

cela mettait entre Edmond et moi trop de
familiarité, en-me donnant l' air d' une
femme curieuse et peut-être jalouse.
Je payai chèrement cette imprudence ! ...
nous-nous reconciliames encore ; ma facilité
à pardonner enhardissait à m' offenser :
ou plutôt, je n' aurais dû ni me fâcher,
ni me reconcilier : une femme est perdue,
lorsqu' elle en-vient à ces alternatives,

qui donnent également prise sur elle, en-montrant
son fort ou son faible, ce qui
la flate ou ce qui lui déplaît... un jour,
le plus cruel de ma vie ! ... je l' avais d' abord
cru le plus beau, mais les hommes empoisonnent
tout ! ... un-jour Edmond était
avec moi, respectueux, raisonnable.
Nous-nous parlions comme un frère et
une soeur, de nos projets : le plaisir que
je trouvais à cet entretien, me donnait
de l' estime pour moi-même, et je me
complaisais à la sentir. Insensiblement
Edmond changeait de ton : je m' en-aperçevais,
mais je ne lui en-voulais pas...

p74

eh ! Pouvais-je prévoir ! ... ramenant
tout à mes idées pour ma soeur, je souffrais
des choses plus-hardies que je n' en-avais
encore tolérés. Edmond s' émancipait de-plûs
en-plûs. Aveuglée, je ne le reprimais
que malgré moi, et sans-doute avec
trop de mollesse, cependant ses mains
s' égaraient sur moi ; elles pressaient tout
ce qu' elles pouvaient presser... je les arrêtai,
et dans un mouvement involontaire,
non-réfléchi dumoins, je serrai dans les
miennes ces mains brûlantes. Ah-dieu !
Quel orage j' excitai. Edmond perdit
toute retenue dans ses discours ; il me
fit des reproches ; oui, il me reprocha
ma vertu ! ... faible vertu, hélas ! Déjà
détruite par mes coupables complaisances ! ...
il attaqua les droits des épous,
il me montra toute la corruption de son
coeur, et je n' en-fus pas effrayée ! Je lui
répondis avec douceur, en-raisonnant
avec lui : je citai la religion, les lois ; je
ramenai l' idée de Fanchette pour qu' elle

p75

me servît de bouclier, mais je le fis trop-tendrement ;
en-disant que je voulais être
heureuse par elle, c' était avouer que
j' aimais ! ... je ne le sentais pas ! Edmond
le sentit ! ... enfin, j' eus l' imprudence
de me retrancher derrière mon mari ! Ma

bouche, chaste jusqu' alors, osa dire,
voudriez-vous me partager avec un-autre ?
C' était dire, si tu veux, je suis à toi...
je sentis que je m' égarais ; j' eus encore
recours à Fanchette, à toi ; toutes-deux
vous me servites ; je fis un tableau touchant
de notre union future, qui charma Edmond.
Il devint paisible comme un
agneau. Il fit plûs, il me jura de ne
me jamais montrer de coupables desirs :
il me nomma sa soeur, sa soeur chérie
(nom sacré qu' il profanait ! Le ciel l' en-a
puni en-toi, ma chère Ursule !) vous
voila comme il convient, lui dis-je : vous
êtes mon frère ! Vous me nommez votre
soeur ; à ce titre, nous pouvons nous
aimer sans crime. Mon chère Edmond,

p76

croyez-moi, le crime n' est pas la route
du bonheur ; car si j' entens bien ce que
c' est que le crime, c' est tout ce qui est
contraire à la maxime, de *ne pas faire à
autrui, ce que nous ne voudrions pas
qu' on nous fit* : dès qu' une-fois nous
avons violé cette règle, il n' y a plus rien
de sacré à notre égard, et tout le monde
peut nous insulter avec justice : nous
sentons à quoi nous expose le tort que
nous-nous sommes donnés, et nous
souffrons de notre crainte, à-defaut du
remords : nous avons beau nous le dissimuler,
crier assés haut contre les autres,
pour ne pas entendre le cri de notre propre
conscience, nous retombons dans nous-mêmes,
nous ne pouvons nous estimer,
et nous ne sommes pas heureux ; fussions-nous
des Gaudéts, nous ne saurions l' être :
aussi voyez-vous que pour être supportable
à lui-même, votre Gaudét a des vertus ;
il s' en-donne le plûs qu' il peut, afin de
tenir la balance égale, et de se procurer

p77

autant d' estime de lui-même, qu' il a sujet
de se mépriser en-certaines occasions.
Combien serait-il plus heureux, s' il n' avait

que des vertus ! ô mon chère Edmond !
Tâchez de profiter de l' exemple,
tout-mauvais qu' il est, de votre dangereux
ami ; imitez-le en-ce point, d' être
sûr qu' il n' y a de bonheur que dans la
vertu : lui-même, chose étrange ! Ne
veut que de ce bonheur-là ! Observez
qu' il ne séduirait pas une femme-mariée,
lui qui viole ses autres devoirs avec une
sorte de frénésie. On ne saurait dire de
lui, qu' il n' a rien de sacré : au contraire :
il respecte tout ce qui bouleverserait le
système social (ce sont les termes que
j' ai entendus sortir de sa bouche, en-parlant
à mon mari) : ainsi, Gaudét ne
sera pas adultère, ni voleur, ni homicide,
ni fainéant, ni traître, ni parjure
à ses amis, ni même à aucun homme,
quoiqu' il le soit à Dieu : c' est un être
qui fut fait pour être bon, et que son

p78

état, la compagnie de ses semblables a
perversi : il veut vous rendre heureux
à sa manière, mon frère : mais voyez-la,
sa manière, et concluez : Gaudét
se donne des vertus, pour se *lester* ,
en-quelque-sort, et compenser le mal qu' il
fait : si je me donnais ses vertus, en-évitant
ses vices ; ne serais-je pas infiniment
plus-sage que lui ? Voilà, ce me semble,
une conclusion nécessaire et très-heureuse ?
Ensuite, vous pouvez encore
tirer un parti excellent de sa conduite :
Gaudét s' abstient d' un crime, le plus-grand
de tous, peut-être ! Il a de bonnes
raisons ; des raisons absolument humaines ;
cet homme ne saurait en-avoir d' autres ;
Gaudét est prudent, quoique passionné ;
cet éloignement de l' adultère, est fondé
sur l' expérience d' autrui, peut-être sur
la sienne propre : profitons de cet expérience,
sans nous embarrasser comment
il peut l' avoir acquise ; on peut en-cela
l' imiter aveuglément.

p79

Je me perdais, comme tu vois, en-beaux
raisonnemens, sans faire attention,
qu' Edmond s' était mis à mes genoux,
qu' il baisait mes mains. Ses discours
à-la-vérité, démentaient ses actions : mais
il n' en-était pas moins passionné. Il me
nommait sa soeur ; il me jurait qu' il adorait
Fanchette. Il me prit un baiser pour
elle. Je sentis bien que c' était pour moi :
mais je crus qu' il ne fallait pas que je
fîsse semblant de m' en-apercevoir ; et
d' un air d' aisance, de confiance, je lui
rendis son baiser, me proposant de me
lever, et de nous séparer à-l' instant...
ô ma chère Ursule, ce fatal baiser a été
de l' huile jetée sur un brâsier dévorant ;
la flâme a jailli, elle m' a envelopée,
consumée ! ... ton frère n' a plus été un
homme ; il est devenu comme une bête
féroce... je ne pouvais revenir de mon
étonnement ; à-peine j' en-croyais la réalité.
Je me suis défendue. Il m' a
meurtrie. Périr, ou vous posséder !

p80

Les menaces, l' emportement, la force,
la rage, voila ses moyens... j' ai senti,
que plûs je résisterais, plûs je le rendrais
forcené... j' ai cédé, je l' avoue, non
à l' amour, ma conscience ne me le
reproche pas, mais à la rage. Satisfais-toi,
pensais-je ; mais de ma vie, je ne
te reverrai : va, je me punirai de t' avoir
enhardi ! ... il a triomphé... je ne te
le dirais pas, ma chère Ursule, sans ton
malheur ; mais... je ne veux plus te rien
cacher... accablée de douleur, forcée...
je sentis que j' aimais le coupable, et mes
sens me trahirent comme avait déjà fait
mon coeur... : tout est pour lui !
Pensai-je, dès que je pus penser : que
reste-t-il donc à la vertu ? Hélas ! Rien,
que ma faible raison...
il se mit ensuite à-mes genoux ; et
par les expressions les plus-tendres, mais
les plus emportées, il me jurait que la
jouissance n' avait pas été son but ; qu' il
avait voulu joindre son âme à la mienne...

p81

je ne répondais pas, oppressée, anéantie.
Il a continué ; et le coupable a osé s' adresser
à la divinité même, qu' il venait
d' offenser, et lui demander... de me
rendre mère ! ... il est exaucé, mais...
ce ne saurait être qu' un don de colère...
il est venu me prendre un baiser. Je
l' ai repoussé de la main ; et comme si
toute résistance était faite pour exciter les
hommes, il a... renouvelé son offense,
presqu' avec autant d' emportement...
ce nouvel attentat m' a cruellement
irritée... j' ai entendu venir quelqu' un.
Edmond s' est caché : c' était mon mari...
je l' avouerai, l' excès de ma honte m' a fait
évanouir, en-voyant l' offensé : revenue
à moi-même, je ne me connaissais plus.
J' ai dit quelques extravagances, sans-doute ;
on m' a crue folle : mais je n' étais
qu' accablée de douleur, d' avoir
perdu... hélas ! Toute la douceur de ma
vie, que j' attendais d' Edmond... j' ai
laissé croire de moi tout ce qu' on a voulu ;

p82

je n' ai pas été fâchée d' effrayer le
coupable, par l' idée qu' il aurait de ma
situation ; et comme il ne se croirait pas
entendu, de lire dans son coeur, pour
voir, s' il y avait des remords. Il y en-a
eu, ma chère Ursule : il m' a juré que
jamais il n' entreprendrait rien contre ma
vertu ; il en-a fait le serment à dieu-même.
Mais j' avais moi-même excité
ces remords. Comme il me croyait en-délire,
lorsqu' il venait auprès de moi, je
voyais son abattement : j' en-ai été touchée ;
mais pour creuser l' impression, j' affectais
les plus-grands écarts du délire. Ensuite,
je lui prenais les mains ; je les baisais, je
le suppliais de m' épargner... l' effet de
ces scènes répétées était terrible sur lui.
J' y ai mis le comble, en-paraissant recouvrer
ma raison : mon premier mot a été
de le bannir sévèrement de ma présence ! ...
oh ! Que cet ordre m' a coûté ! ... mais il
le fallait... il ne m' a plus revue seul : mais
il revenait avec tous ceux qui entraient

auprès de moi, et sans oser me parler,
 il était le plus-empressé à me rendre tous
 les services que ma situation exigeait.
 Je me suis rétablie. Fidèle à mes
 résolutions, je n' ai plus souffert qu' Edmond
 m' approchât, et quelque peine que
 me causât cette privation, elle devait être
 éternelle. Je voyais sa douleur, son
 désespoir. J' entendais souvent les discours
 qu' il tenait seul : il voulait me
 fuir, et ne le pouvait pas, s' écriait-il.
 J' ai cru devoir le calmer, par une lettre
 que voici :
 celle que vous avez si cruellement
 outragée, ne vous évite, Edmond, ni
 par haine, ni par rancune : c' est par
 raison et par devoir : elle vous évitera
 toujours. Vous l' avez voulu ! ... son
 bonheur vous était à-charge, peut-être
 sa vie... la dernière échappe au
 danger, mais l' autre est perdu pour
 toujours. N' aggravez pas sa peine !

C' est l' offensée, qui vous prie de ne pas
 tant vous occuper de votre crime, que
 des moyens efficaces de le réparer, par
 par une conduite sans reproche ; nous-nous
 sommes perdus, Edmond : plus de
 confiance, où il n' y a plus d' innocence,
 plus de douceur, plus d' amitié :
 tout est détruit, tout est éteint ; il ne
 reste plus que le vice ! ... j' ai mérité
 mon sort. Mais tel est mon cœur, que
 si je pouvais encore vous rendre heureux
 par la vertu, je le ferais. Mais je
 sens que je ne le puis plus... vous
 avez tout renversé ! ... vous êtes le plus
 coupable des hommes, et... je suis votre
 complice ! ... Edmond, voilà votre
 crime le plus grand ! Vous avez commis
 un forfait que les lois punissent du
 dernier supplice, et non-seulement,
 vous m' en-avez rendue l' objet et la
 victime, mais vous avez fait de moi
 votre complice ! ... ingrat, vous m' avez
 ôté mon innocence, pour prix de la

tendre amitié que je vous portais, et
 que... je ne saurais étouffer, vous
 m'avez avilie au rang des plus-méprisables
 créatures, en-fessant retomber
 sur ma tête, toutes mes faiblesses passées ! ...
 était-ce à vous de
 m'en-punir, vous qui en-étiez l'objet ! ...
 mon cousin ! Jetez un coup-d'oeil sur
 votre conduite : envisagez-la de sens-froid,
 et jugez-vous... ne perdez
 cependant pas courage : réparez votre
 faute, et secondez mes résolutions :
 elles sont de ne jamais vous voir tête-à-tête,
 et de vous aimer comme auparavant...
 bon dieu ! Que fais-je. Ma
 lettre était commencée, pour vous parler
 comme le doit une femme, que vous avez...
 deshonorée... et je finis comme une
 faible amante ! Je m'en-punirai.
 Après avoir écrit cette lettre, je la
 déchirai, ne trouvant pas qu'il fût à-propos
 de l'envoyer : mais je ne la brûlai pas,
 n'ayant pas en-ce moment de feu dans ma

chambre, à-cause de la saison. Toinette
 entra, qui m'ayant distraite par
 quelque-chose, me la fit-oublier. Je
 sortis avec elle. à mon retour, je la
 cherchai, et ne la retrouvai plus. J'en-étais
 dans la plus grande inquiétude,
 quand ayant ouvert une commode où
 je serrais mes chaussures, je trouvai deux
 choses qui m'étonnèrent infiniment. C'était
 ma lettre, et la réponse, placées dans
 une paire de souliers de droguet blanc,
 que j'avais le jour... de mon malheur.
 Je les pris, et j'aperçus en-même-temps
 les traces d'un égarement fougueux...
 je lus la réponse, que voici :
 je me conforme, ma divinité, aux
 ordres que vous m'avez donnés, et que
 vos ieux ont la cruauté de me répéter
 chaque jour : mais d'ailleurs, lorsque
 vous êtes sortie, ne peut-il m'être
 permis de venir dans le temple que vous
 habitez ? Oui, j'y viens, et j'y rens

hommage, à ce qui m' est la chose la plus-sacrée,
 après vous, votre parure : elle
 a un charme céleste, qu' elle tient de
 vous... j' ai trouvé ce billet déchiré
 dans votre cheminée ; je l' ai lu ; j' y
 répons ; mais je n' ose le garder : je vous
 le remets, puisqu' il n' était plus destiné
 à m' être envoyé. Cependant, vous-vous
 êtes occupée de moi ! Oh ! Cette
 idée est le premier plaisir que j' éprouve
 depuis longtemps ! Elle a ouvert mon
 coeur à un sentiment inépuisable de
 tendresse, et j' ai prodigué mes adorations
 à tout ce qui vous touche ! ...
 oui, si j' en-étais le maître, je changerais
 mon sort, avec celui de ces
 choses inanimées ; je m' anéantirais ;
 mais ce serait à votre service, et
 l' anéantissement serait un bonheur !
 Femme adorée ! Soyez cruelle, j' y
 consens : mais laissez-moi vous adorer,
 dumoins en-votre absence ! Ne m' interdisez
 pas ce faible soulagement à ma

douleur, à mes regrets... vous m' aimez !
 Ah ! Que me faut-il donc à-présent
 pour être heureux ? ... votre bonheur ;
 voila ce qui manque au mien...
 ne croyez pas cesser jamais d' être ma
 divinité ! Vous la serez seule ; j' en-fais
 le serment ! Vous êtes à moi, et
 je suis à vous : rien ne pourra plus
 rompre le noeud qui nous lie, que la
 mort. J' en-jure par vous-même.
 Adieu, ma céleste amie. Vous-vous
 débattrez envain ; je vous tiens liée à
 mon sort... adieu. C' est de l' amour
 que j' ai pour vous, pour vous-seule ;
 je n' en-eus jamais que pour vous ;
 toutes les autres n' ont eu que des desirs ;
 vous, vous-seule avez eu de l' amour,
 je le sens, je vous le jure ; il sera
 éternel : crime ou non crime, je vous
 adore, je vous adorerais la foudre
 prête à partir ; la terre prête à s' entr' ouvrir
 sous mes pas... ah ! Grand
 dieu ! J' ai vu le bonheur, et je me

suis dit, il est inaccessible ! Ce n' est
 pas vous arracher des faveurs, qu' il
 me faut ; c' est vous posséder, n' être
 qu' une-âme avec vous ; confondre la
 mienne dans la vôtre ; vous tenir enlacée ;
 vous regarder, et me dire : elle est
 à moi ; elle est ma femme ! Voila, voila
 ce qu' il me fallait ! ... dieu ! Quel supplice
 j' éprouve ! Je brûle d' amour,
 d' impatience, de desespoir et de rage ! ...
 adieu, Colette... tu m' es cruelle,
 je t' en-remercie : ne t' avise pas de te
 r' adoucir ! Aulieu de satisfaire ma
 passion, tu ne ferais que l' irriter.
 Après une faveur, j' en-voudrais une-autre ;
 après t' avoir possédée, je te
 voudrais avoir seul ; je voudrais t' enlever
 à toute la nature, t' envelopper
 dans mon existence, pour que tu ne
 fusses plus que pour moi ; qu' auqu' un
 oeil mortel ne te vît que moi ; je te
 tourmenterais, en-t' adorant ; je te
 rendrais esclave, en-te traitant en-déesse :

la passion que tu m' inspires est
 un délire, une frénésie... oui, j' aimerais
 mieux te poignarder, que de te
 voir à un-autre... je quitte cette
 idée. Si tu en-aimais un-autre, toi,
 moi, lui, nous n' existerions pas un instant
 après cette fatale découverte ! ...
 adieu, ma divinité.
 En-cet endroit, j' ai interrompu
 mon amie : ah-dieu ! Quel emportement !
 Me suis-je écriée. Quoi !
 C' est ainsi qu' il aime ! Je ne m' étonne
 plus ! ... ma charmante amie, il faut
 lui pardonner !
 Eh ! Que veux-tu que je lui pardonne !
 Ne m' en-ôte-t-il pas les moyens ! ...
 je ne pus lire cette étrange lettre, sans
 une vive émotion ! Si je l' avais eu
 lue avant mon malheur, il ne serait jamais
 arrivé ; elle m' apprenait à quel homme

j' avais affaire, et je me rappelai ce que
votre père m' avait dit à V, qu' Edmond
était emporté ; mais je ne croyais

p91

pas que je dusse l' éprouver, et que ce
fût à cet excès. Je continuai donc de
l' éviter, jusqu' au jour fatal... ma
chère fille, ton malheur me fit oublier,
et ton frère, et mes remords, et son
caractère violent, et sa fougue impétueuse :
la lettre de ma tante à la
main, je courus à lui : et comment
l' abordai-je ? La larme à l' oeil ; inclinée,
suppliante ; avant de lui montrer la
lettre, j' adoucissais le coup. Mon premier
mouvement, en-sortant de ma chambre,
avait été de lui dire, -tenez, Edmond,
voilà quelle suite le ciel donne à votre
crime-! Je changeai bien d' avis, durant
les vingt pas que j' avais à faire ! ... la
douleur et la honte me serrerent le coeur,
et il me vit presque à ses genoux, le prier
de se calmer. Je lui baisais les mains ! ...
surpris, confondu, effrayé même, il se
lève précipitamment, et se jeta à mes pieds.
Qu' est-ce ? Qu' y a-t-il ? ... j' atteste le
ciel... ma cousine ! Non, rien ne m' est

p92

échappé... d' où-vient ce trouble ? ...
ah ! Je meurs du plus-affreux des supplices !
Parlez ! ... je lui donnai la lettre. Il
rougit ; il pâlit. Il se leva ; mit la lettre
en-pièces ; me poussa hors de son passage,
sans me parler, et descendait. Il revint
un-instant après. Pardon, pardon, ma
cousine ? ... ah ! Je suis au-desespoir ! ...
courons, allons la délivrer ! Poignarder
l' infame... j' ai soupiré profondément.
Il m' a regardée, s' est écrié : ah ! C' est
moi, c' est mon crime, qui perd ma soeur ! ...
mais le traître n' est pas celui que j' ai offensé...
me punisse le ciel après, s' il le veut,
mais l' univers entier ne m' empêchera pas
de lui arracher l' âme... je tâchais de le
calmer. Tantôt il m' écoutait : tantôt il

me repoussait comme un être inanimé,
il s'élançait pour courir : cette agitation
cruelle dura longtemps. Mais enfin il se
calma un-peu. Dans ce nouvel état,
quoique plus-tranquile, il ne brûlait
que plus-ardemment de la soif de la vengeance :

p93

sa tendresse pour toi se manifestait
dans tous ses propos ; l' honneur, dont
son âme est pleine (quoiqu' il ne l' eût pas
empêché... mais les passions sont inconséquentes !)
l' honneur ne lui permettait pas
d' envisager un-instant les périls auxquels
la vengeance l' exposait. Nous partimes
en-poste deux heures après avoir reçu la
lettre, ensemble ; j' étais à-côté, presque
dans les bras de ce même homme que
j' avais juré de ne plus voir tête-à-tête ;
le jour, la nuit même, rien ne m' effrayait.
Effectivement, il n' y avait rien à craindre ;
Edmond ne voyait qu' Ursule, il ne me
parlait que d' elle ; il brûlait d' être à Paris.
Un seul instant, très-court, fut donné
à ses sentimens. Ce fut en-approchant
de cette ville, et lorsque nous l' aperçûmes :
voilà donc où je brûle d' arriver !
S' écria-t-il. Et se tournant aussitôt
de mon côté : hélas ! Dans une
autre circonstance, que j' aurais craint
l' instant qui doit m' ôter d' auprès de vous !

p94

Qui doit me priver de la moitié la plus
chère de moi-même ! Quoi ! Je desire
cet instant ! Ah ! Je le vois bien à-présent,
l' accident cruel qui m' enlève ma
soeur, me prive aussi du jugement et de
la raison ! Ses larmes coulèrent aussitôt
avec abondance, et il me baisa la main.
Il la retint quelques instans, quoique je
la voulusse retirer, les yeux fixes, et
sans rien regarder. Ensuite il me la
rejeta, comme avec horreur, et ne me
parla plus, jusqu' à notre arrivée.
à la porte de ma tante, il sauta de
la chaise, et monta précipitamment, sans

penser à moi. Il revint sur-le-champ
m' en-faire des excuses : il salua ma
tante. Où est-il ? Ajouta-t-il aussitôt :
son nom, sa demeure, je vous en-prie ?
Hélas ! Monsieur, je l' ignore !
Mort et furie ! Je saurai bien le trouver,
moi ! Voyez Mr Gandét ! Ah-oui !
C' est vrai ! ... où est-il ? ... je
sais son adresse : j' y cours. Il y courait.

p95

Il revint. Par où faut-il passer en-sortant
d' ici. On va vous y conduire,
lui dit ma tante ; Martine, ou est ce
jeune-homme. Le jeune-homme, le jeune-homme ;
votre Martine me ferait sècher.
Il part. Il vole. Il poussait devant lui son
guide. Enfin, il arrive chés Mr Gaudét.
Celui-ci, en-l' apercevant, court à
lui, l' embrasse, veut lui montrer Laure.
Edmond ne lui répond pas : il interroge :
son nom, sa demeure : alons le trouver ?
Crois-tu qu' il est sous notre
main ? Répond son ami : il faut de la
prudence, de l' adresse... et il a ma
soeur ! ... enfer et rage ! Il a ma soeur !
Va, nous lui ferons payer chère son
audace ! Payer ! Payer ! Il faut
l' anéantir... rapporte-t-en à moi !
à toi ! ... il est vrai ! Mais il faut
dissimuler : s' il entend parler de ton arrivée,
de tes menaces, c' est un homme
riche, puissant, il se cachera si bien,
que nous ne le découvrirons jamais ; et il

p96

pourrait d' ailleurs, d' après quelques imprudences,
te faire arrêter. Me faire
arrêter ! Je l' en-défie, lui et toute cette
grande ville ! Un-peu de calme ! Il
faut m' écouter, si tu veux agir : ignorant
tout, que veux-tu faire ? ... salue
au moins ta cousine... ah ! Il est
vrai ! Bon-jour, ma chère Laure ! ...
comme elle est embellie ! ... mort et
furie ! Ma soeur ! Calme-toi ! ...
Ursule est une ravissante personne. Ah !

Le scélérat ! Où est-il ! Si bien caché,
que toutes mes recherches, et celles de la
police même n' ont encore pu le découvrir.
L' abominable homme ! Oh ! Je le tiendrai !
Je le tiendrai ! L' assassineras-tu ?
... moi ! Moi ! ... le ciel m' en-préserve !
Nous-nous battons ; je le tuerai,
ou il me tuera : si je le tue, je serai
vengé : s' il me tue, sa vilaine âme aura un
crime de-plûs à se reprocher, le mépris, et
la haine de tout l' univers. Je ne puis que
le punir, et je le punirai. Le plus

p97

pressé, je crois, est de tâcher de délivrer
ta soeur ? Ah ! Il est vrai ! Alons,
alons, cherchons ! Alons-donc ! Que
faisons-nous ici ? Demain, je compte
avoir des nouvelles. Demain ! Demain !
Ah ! Mon chère Gaudét ! Sur le gril
jusqu' à demain ! ... voila leur conversation,
qui fut dix-fois répétée. Heureusement
que dès le lendemain, on te
retrouva : car Edmond, à ce que dit Mr Gaudét
lui-même, aurait donné plûs
d' embarras que ta recherche.
à-présent, ma chère Ursule, j' ai
d' autres craintes. Edmond est concentré :
il ne parle plus du marquis : il
contraint tous ses mouvemens ; il ne
laisse rien percer audehors de ses sentimens ;
il se livre même à une sorte de
dissipation : mais je le connais ; il est
capable de dissimuler, lorsque ses premiers
mouvemens sont calmés. Nous alons
partir. Mr Gaudét compte le garder
ici. Je ne sais qu' en-penser : sans ma

p98

faiblesse, je m' y opposerais. Mais après
ce qui est arrivé, il faut qu' il reste. Depuis
quelques-jours, je le revois comme il était
avant ton malheur ; il reprend les mêmes
sentimens à mon égard ; il les exprime de-même...
il faut qu' il reste ! ... mais que
de craintes m' assaillent pour lui ! Cette
ville ; Gaudét ; le marquis, tout m' épouvante,

et point de remède ! ... il me disait
hièr, en-regardant Fanchette : qu' elle
est charmante ! Je l' aurais adorée, si... elle
n' avait pas eu de soeur ! Tu vois qu' il
ne veut plus être mon beaufrère, et que
ses vues sont changées... d' ailleurs, ma
délicatesse repugne à ce mariage : le but
de cette longue confidence, ma chère
Ursule, est pour te dire, qu' il ne se fera
jamais ; qu' il ne saurait plus se faire.
Pourquoi ? Ai-je dit : il me semble,
qu' il vaudrait mieux sacrifier un-peu de
délicatesse, et donner à mon frère un moyen
de régler ses sentimens pour vous, ma respectable
amie ? Non, ma chère Ursule :

p99

je porte dans mon sein l' empêchement à
ce noeud si désiré.
On nous a interrompues en-ce moment.
Je t' avouerai, ma chère Fanchon, que
je ne goûte pas les raisons de Mme Parangon,
et que malgré moi, il me vient
des soupçons, qu' elle veut réserver Edmond
pour elle-même. Si elle était fille
ou veuve, à-la-bonne-heure ! Mais... elle
se dissimule sa faiblesse, et la cache sous des
scrupules. D' un-autre côté, considère,
que si une femme est excusable, c' est
celle-là. Son mari ne mérite auqu' uns
égards ; il est même impossible qu' elle vive
à-présent avec lui ; on l' accuse d' être...
comme les libertins, qui ont été peu-déliçats
dans le chois de leurs amours.
En-tout-cas, je dois suspendre mon jugement :
Mme Parangon a trop de mérite,
pour être condamnée, sans connaître parfaitement
tous ses motifs.
13 novembre.
Je finis aujourd' hui cette longue lettre :
Edmond reste décidément ici ; mais seul ;

p100

Mr Gaudét nous accompagne : cet arrangement
concilie tout. Nous partirons
sous deux ou trois jours. Je brûle de
vous embrasser tous, ma chère Fanchon !

Mais si, après mon malheur, cet embrassement
a quelque douceur pour moi,
je la devrai à Mr Gaudét. C' est un
homme bien- *essenciel* , comme on dit ici.
Mme Parangon se propose de passer quelque-temps
chés nous avec sa soeur. Je
ne desespère pas du mariage ; et entre-nous,
il faudra tâcher de l' y déterminer,
tandis que nous la tiendrons là-bas avec
sa petite-soeur ; on ferait venir Edmond :
car entre-nous, je crains quelque-chose ;
il m' a semblé que Mr. Le conseiller voyait
Fanchette avec des yeux d' admiration. Il
faut tout prévoir. Si ce mariage s' arrangeait,
le mien pourrait se faire aussi,
moyennant ma fortune actuelle. Je ne
t' en-dis pas davantage ; où la raison parle,
tout s' entend.
Adieu, ma bonne-amie.

p101

Lettre 41.
6 décembre.
Laure, à Fanchon.
(elle s' informe d' Ursule et de Mme Parangon.)
permettez-moi, chère cousine,
de m' adresser à vous, pour avoir des
nouvelles de la cousine Ursule et de Mme
Parangon, que j' ai vues familièrement,
sur-tout les deux dernieres semaines de
leur séjour ici : je suis dans la plus grande
inquiétude au-sujet de la première, et
vous savez combien la seconde intéresse
mon cousin Edmond ! J' espère que vous
voudrez bien m' en-donner des nouvelles.
J' aurais pu m' adresser à Ursule, ou à
Mme Parangon : mais votre frère a voulu
que ce fût à vous que j' écrivisse, parce-qu' il
desirerait savoir je ne sais combien
de choses, au-sujet des aimables arrivées,
et il vous prie de me les écrire en-toute
confiance ; leur santé, leur situation,
rien ne lui doit être caché. Mme Parangon

p102

lui a paru un-peu indisposée : il
faudrait, pour le tranquiliser, qu' il

fût assuré d' une conjecture qu' il a faite,
que cette jeune dame n' a qu' une incommodité
de mariage. Il vous prie
instamment de ne lui rien laisser ignorer
à ce sujet en-particulier : enfin, il
espère que vous n' oublierez pas de lui
parler de Mlle Fanchette. Il vient de
recevoir une lettre de votre mari,
par laquelle il lui marque, que vous avez
le bonheur d' avoir une fille, et qu' Ursule
était ce qu' on craignait. Je ne sais
si c' est un mal : Mr Gaudét ne le pensait
pas, et il vous dira sans-doute ses raisons
à ce sujet, puisqu' il est auprès de vous.
Tout ce que je sais là-dessus, c' est qu' il
desirerait que ce fût un fils.
Quant à moi, très chère cousine, je
me trouve ici fort-contente, au-moyen
des services que m' a rendus, et que me
rend encore Mr Gaudét. Je suis, etc.

p103

Lettre 42.

10 décembre.

réponse.

(ma femme lui rend-compte de l' arrivée et de
la reception d' Ursule, et elle lui parle du desir
qu' on a de marier Edmond à Mlle Fanchette.)
la vôtre, ma chère cousine, m' a fait
un bien-sensible plaisir, d' apprendre directement
de vos nouvelles, et de savoir
de vous-même que vous avez du contentement :
ce n' est pas que je n' aie été
surprise qu' Edmond vous revît : mais Mr
Gaudét m' en-a donné des raisons suffisantes ;
et je vous avouerai, que j' en-avais
besoin, ainsi que de voir par-moi-même
ce qu' est ce monsieur, qui m' a
paru un bon et édifiant personnage, sans
petitesse ni simagrées. Par-ainsi, je
commence à comprendre, qu' il ne faut
pas croire tout ce qu' on en-dit : c' est

p104

pourquoi, ma chère cousine, je m' en-vais
vous répondre de point-en-point à
tout ce que vous me demandez, et vous

écrire dans la même liberté que si c' était à Ursule. Et d' abord, pour commencer par le commencement, je m' en-vaïs vous parler de l' arrivée ; car ma lettre étant autant pour le chère Edmond que pour vous, ça lui fera plaisir. Dès que nous avons eu appris par nos frères d' Au Georget et Bertrand, que notre soeur Ursule avait été enlevée, notre bon père et notre bonne mère se prirent tous-deux à pleurer et à se lamenter, comme jamais ça ne leur était arrivé. Et ils nous firent tous avertir de venir ; car ils étaient seuls en-ce moment à la maison. Et étant venus tous en-grand' hâte, pour savoir ce que c' était, nous avons trouvé notre bonne mère à-genous en-pleurs, et notre père qui se tenait appuyé contre une armoire. Dès qu' il nous a vus, il nous a dit : mes enfans, Dieu m' envoie

p105

une grande affliction ! Car il a livré au pouvoir des méchans la fille bien-aimée que j' avais envoyée à la ville, et dans laquelle j' avais mis ma complaisance : il me punit de ma gloire et vanité, que j' avais mise dans cette pauvre créature, à cause de sa gentillesse : on l' a enlevée. à ce mot, nous avons tous poussé un cri de douleur et de desespoir : et un-chaqu' un des garçons a offert de courir au-secours de sa soeur ; mon mari sur-tout. Et notre père nous a dit : mes enfans, j' apprens que votre frère Edmond et la bonne Mme Parangon sont partis : et ils feront plûsque vous, et plûsque moi-même, qui ne connaissons pas ce pays-là : sans quoi je partirais tout-aussitôt. Et le bon vieillard s' est mis à genous, et nous a dit de nous y mettre, pour entendre la lecture du chapitre de Job, où Dieu envoie les maux à ce saint homme ; et notre père nous l' a lu en-pleurant : et après qu' il l' a eu lu, il s' est levé, et

p106

il a dit a notre bonne mère : ma
femme, consolez-vous, et coignez un-peu
vos larmes ; Dieu nous l' a donnée,
Dieu nous l' a ôtée, que son saint nom
soit beni : mais il faut espérer qu' il nous
la va rendre : car votre fils Edmond,
actif et vigilant, est à sa poursuite ; et
ce bon fils, je le connais, n' aura ni
repos ni trêve qu' il ne l' ait retrouvée :
et vos fils, que voila, qui viennent
nous apprendre ce malheur, seraient bien-partis
avec lui, si cela était nécessaire :
mais il leur a dit, qu' il suffisait, et qu' il
avait à Paris Mr Gaudét, homme de
de crédit et d' esprit, qui en-ferait plus
qu' eux-tous ensemble ; sans compter que
la bonne dame Parangon partait avec lui.
Reconfortez-vous donc un-petit-brin ;
car votre fille sera sauvée. Ce discours
a donné un-peu de courage à notre bonne
mère, et elle s' est mise à questionner
ses deux fils Georget et Bertrand. Mais
ils n' ont pu lui rien dire, sinon qu' Edmond

p107

était tout hors de lui-même, et
qu' il se dépêchait, dépêchait, à-celle-fin
de partir plus-vîte, n' écoutant rien de
ce qu' on lui disait d' autre-chose ; et leur
disant à eux : mes chers frères,
répondez de ma soeur sur ma vie à nos
chers père et mère. Et à ce mot, *sur
ma vie*, notre bon père s' est levé, les
bras tendus vers le ciel, en-s' écriant :
mon dieu ! Bénissez ce bon fils, qui
est de flâme et de fer, pour servir ses
frères et soeurs ! ... si est-ce bien,
que c' est lui qui l' a demandée pour aler
à la ville : mais tant-s' en-faut que je le
fasse auteur du mal qui arrive, qu' aucontraire,
je l' en-regarde comme le réparateur ;
c' est un malheur envoyé par Dieu-même,
pour nous éprouver, et où notre fils
Edmond n' a part qu' innocemment, et
pour le réparer. ô mon mari ! Vous
avez raison, a dit notre mère ; et nous
serions bien-injustes, si nous mettions
le malheur de sa soeur sur ce pauvre

p108

fil, qui n' en-peut-mès ; et si pourtant
vous voyez qu' il le croit, et qu' il vous
répond d' elle *sur sa vie* ! ô si j' alais
perdre mes deux pauvres enfans ! Mon-dieu !
Ayez pitié de mon fils et de ma
fille ! Et voila que nous avons eu huit
ou dix grands jours de mortelle inquiétude ;
jusqu' à-temps que soit venue la lettre
d' Edmond à mon mari, qui nous a appris
qu' Ursule était retrouvée ; mais... victime
d' un brutal... cette nouvelle a porté
d' abord un rayon de joie ; et dès que
mon mari eut lu, *notre soeur est retrouvée*,
notre bonne mère s' écria, *dieu soit*
beni ! et notre père ajouta, *et*
qu' il bénisse notre fils ! mais ensuite...
tout le monde a baissé les yeux, et
peut-être y en-avait-il qui eussent mieux
aimé apprendre sa mort... et quand on en-a
été à la grosse somme que Mr Gaudét a
fait donner, sans qu' Edmond y eût part,

p109

si ce n' est par l' amitié que lui porte Mr
Gaudét, et sans que notre soeur le sût,
notre bon père en-a fait la remarque,
et il a eu la bonté de demander à son
fils-aîné, ce qu' il en-pensait, comme s' il
avait eu peur de se tromper ? Je dis,
mon père, a répondu le bon Pierre, que
voila un grand malheur autant en-train
d' être bien-réparé qu' il peut l' être ; et
que si Mr Gaudét est fils du siècle, comme
l' évangile le dit de l' intendant infidèle,
il est encore plus-prudent et plus-sage
que cet intendant. Si le mal nous est
venu par la demande qu' Edmond a fait de
notre soeur, pour aler à la ville, c' est
aussi par lui que vient toute la réparation ;
car c' est pour lui qu' agit son ami, et non
pour nous, qu' il ne connaît pas : et
quant à ce qui est de la somme, toute la
manière de Mr Gaudét marque l' estime
qu' il a pour nous, et sa croyance à nos
sentimens d' honneur, puisqu' il nous cache
tant ce qui pourrait nous blesser dans une

p110

chose d' honneur, qu' il raccommode par
l' intérêt, autant que raccommoder se
peut. Voilà, mon père, quel est mon
sentiment. Je l' approuve, mon fils-aîné ;
car c' est aussi le mien ; et ça aurait
été, je crois, celui du vénérable Pierre
R (que Dieu mette en-sa gloire !) on
a ensuite achevé de lire la lettre, où
Edmond parle de l' état d' Ursule ; des
bons-soins de Mme Parangon, tant envers
la soeur, qu' envers le frère, et où il s' exprime
à ce sujet d' une façon bien-vive ;
de l' arrivée du conseiller, ainsi que de
tout le reste. J' ai ensuite reçu une
longue lettre d' Ursule, qui m' a bien-touchée,
et bien fait-faire des réflexions !
Mais je me suis bien donnée-de-garde de
la montrer à personne ; elle est serrée pour
jamais en-un lieu où on ne pénétrera pas
de mon vivant. J' en-ai pourtant dit quelque-chose
à mon mari, me doutant bien
qu' il en-viendrait une-autre. Et c' est
aussi ce qui est arrivé : on a reçu une

p111

lettre d' avis, que Mr Gaudét avait
adressée au très-chèr père Ed R, et
qui n' était qu' un simple avis du jour de
l' arrivée à Au, et du nombre des personnes
qui venaient : si-bien que mon mari
est parti au-devant de ces chères personnes,
avec nos deux frères d' Au, et leurs
femmes, qui étaient venues les joindre,
et qui étaient restées pour consoler nos
bons père et mère dans leur affliction.
Et le même soir, nous avons vu tout le
monde arriver. Notre bon père et notre
chère mère ont été audevant, par envie
de-revoir plutôt leur pauvre fille, et par
révérence pour Mme Parangon et pour
Mr Gaudét, qu' ils ont reçus, ainsi que
l' a marqué mon mari à son frère. Et
quand ils ont vu Ursule un-peu pâlotte,
mais si jolie, qu' ils ne l' ont pas reconnue,
et qu' ils l' ont demandée, quoiqu' elle se
levât pour les venir embrasser, ils ont
tous-les-deux fondus en-larmes ; et ils
l' embrassaient, puis la regardaient émerveillés,

p112

sur-tout notre bonne mère,
qui ne cessait de dire : ô ma chère
enfant ! Je ne m' étonne pas ! ... ô madame !
A-t-elle dit à Mme Parangon, cachez
vous, vous et votre aimable Mlle Fanchette,
quand vous serez à Paris ! Car au
premier-jour, il vous en-arriverait tout-autant !
Mme Parangon, pour réponse
a laissé couler deux larmes, qui nous ont
navré le coeur, et nous-nous sommes tous
empressés à la consoler ; et notre père
lui-même, lorsqu' elle a entré, l' a fait
asseoir dans le grand fauteuil qui vient de
son père, et où il ne se met jamais par
respect, et là, il a fléchi un genou devant
elle, en-lui disant : belle dame,
encore qu' il ne convienne de fléchir le
genouil, si ce n' est devant Dieu et ses
saints ; si est-ce qu' on voit reluire en-vous
tant de grâce et de rayons divins,
que je ne crois faillir, en-vous départant
cet hommage : d' autant que je vous
demande humblement pardon des peines

p113

que vous ont causées mes enfans.
Monsieur, a répondu la dame, je les
pardonnerais avec bien de la joie, si
toutes étaient sans offense du seigneur :
mais il en-est que je ne saurais me pardonner
à moi-même. Et elle a encore
pleuré. Ce qui la rendait si belle et si
touchante, que tous nous en-étions
émerveillés. Ensuite notre père a cherché
des yeux Mr Gaudét ; car il n' avait
pu encore songer qu' à Ursule et à Mme
Parangon. Et voyant un bel-homme
en-habit violet à-boutons d' or, il lui
a demandé, où donc était le révérend ?
C' est moi, mon chère Monsieur R :
permettez que j' embrasse en-vous le respectable

p114

père du meilleur de mes amis.

Et il l' a accollé ; puis il a embrassé cordialement
notre mère, puis nous-tous sans exception
auqu' une, et moi-même, en-disant :
j' embrasse Edmond dans chaqu' une de
ces chères persones. Notre père l' a regardé
et écouté ; puis il a dit à Mme Parangon :
dites, madame, si mon fils
mérite tant d' amitié ? Oui, bon père ;
et vous pouvez m' en-croire ; car je ne le
flaterais pas. Peut-être, a dit Mr Gaudét,
êtes-vous surpris, monsieur, de me
voir sous cet habit ; mais les démarches
que j' ai été obligé de faire, et la compagnie
de ces dames le rendent nécessaire :
en-cavalier, on impose aux faquins ;
sous mon habit ordinaire, ils m' eussent
ri au néz, et eussent peut-être insulté
celles qui marchaient sous mon escorte.
En-bon chrétien, je pardonne les injures,
quand je n' ai pu les éviter ; mais
en-homme prudent, je préfère de m' en-garantir,
à les pardonner. Vous en-avez,

p115

monsieur, de la prudence, a dit
notre père, et de la si parfaite en-toute
votre conduite, que vous êtes pour nous
un objet d' admiration. Vous voyez,
mon *sauveur* , a dit Ursule, qu' on a ici
de vous la même idée que moi : il ne
vous reste plus qu' à mériter l' admiration
la plus-flateuse. Et je crois qu' elle a
jeté un coup-d' oeil fin sur Mme Parangon.
On avait préparé un beau souper, qui a été
plus gai que nous ne le comptions ; car Mr
Gaudét a tant d' esprit, qu' il n' a pas laissé
régner la mélancolie ; aucontraire, il a
égayé jusqu' à Mme Parangon, qui paraissait
la plus-triste et la plus-enfoncée en-elle-même.
Elle a souri deux-fois ; et
elle lui a même dit : je conviens de
tous vos talens ; vous êtes un homme
aimable, uniq peut-être ! Ah ! Mr Gaudét ?
Qu' il vous en-coûterait peu, si vous
le vouliez ! ... mon mari à ce mot, a
regardé la belle dame, et lui a fait
comme un serrement de main, que j' ai

p116

entrevu, parce-que j' étais la plus-près
d' eux. Voila, ma chère cousine, ce
qui s' est passé le premier jour de l' arrivée.
Le lendemain, je me suis rendue la première
auprès d' Ursule : elle dormait.
J' ai passé dans la chambre de Mme Parangon.
Je l' ai trouvée debout. Elle m' a
fait-signe qu' elle allait sortir avec moi,
pour ne pas réveiller Mlle Fanchette. Je
l' ai menée chés nous ; où elle m' a fait tant
d' amitiés, tant de louanges, tant de
caresses, qu' elle aurait amolli mon coeur,
si je l' avais eu de pierre ou de fer. Je
n' ai jamais senti de ma vie une si grande
ouverture de confiance : j' ai répondu à
bien des petites questions qu' elle m' a faites.
Ensuite, apparemment qu' elle a été contente
de moi ; car elle m' a fait ses confidences,
et entr' autres qu' elle était enceinte :
et elle m' a demandé sur son
état des conseils, que je lui ai donnés avec
grande satisfaction. Voila ce que vous
paraissent desirer de savoir à son sujet.

p117

Quant à sa santé, je ne suis pas sans
crainte ; elle a un fond de chagrin, qui,
à certains mots qu' on lâche sans y penser,
quand on n' est pas au-fait, lui tirent aussitôt
les larmes des yeux. La pauvre
chère dame ! Tant de mérite et de beauté,
et n' être pas heureuse ! ... hélas ! Que
de regrets doivent avoir ceux qui l' ont
affligée ! ... elle m' a parlé de ce que vous
aviez été ensemble à la comédie, avec
Ursule, et elle en-a regret ; car elle pense
qu' elle a offensé Dieu, par toutes ces
choses-là, et que dans certaines circonstances,
on doit plutôt matter l' esprit et
la chair, que de leur donner leurs plaisirs.
Aureste, elle parle de vous en-bons
termes ; assurant que vous vivez
fort-honnêtement avec la cousine votre mère,
que vous respectez. Ce mot m' a fait plaisir,
ma chère Laurote. Quant à notre
pauvre Ursule, elle s' est éveillée tard, et
elle sera bien-plutôt rétablie que Mme Parangon.
Cependant, depuis huit jours que

les voila ici, elle ne paraît pas se remettre vite. Je la soupçonne dans l' état qu' on craint d' une part, pendant que de l' autre, on voudrait voir, si ça n' amènerait pas une chose glorieuse et réparatoire. Je crois pouvoir assurer mon frère, que s' il est de ceux qui desirent (puisque le mal est fait) que la chose soit, qu' elle est. Pour-à-l' égard de Mlle Fanchette, c' est une enfant si aimable, si douce, si innocente, et si spirituelle malgré ça, qu' elle fait ici l' admiration et l' amour de tout le monde. J' ai eu avec Ursule une conversation à son sujet. Son sentiment serait qu' on profitât du demeuement ici, pour faire le mariage d' Edmond. Et si mon frère aime nos père et mère, et veut calmer la secousse qui leur vient d' arriver, ce serait de faire ce mariage, sans s' arrêter à toute raison contraire, que nous ne trouvons bonnes ni Ursule ni moi. Je vois assés comme pense la bonne Parangon, pour répondre de son consentement :

quoiqu' elle ait beaucoup d' esprit, c' est une brebiette ; et jamais elle ne pourrait se refuser à faire ce plaisir à notre pauvre mère : qu' Edmond voye donc, s' il veut mettre la joie dans l' âme à sa bonne mère, qui l' aime tant ! Je vous prie, très-chère cousine, de lui faire entendre ça : Ursule se joint à moi, pour l' en-prier, et toutes-deux nous l' en-prions quasi à genous. Autre-chose ne puis vous mander, très-chère cousine ; sinon que ceux d' ici qui savent que je vous écris, comme mon mari, Ursule, et Edmée notre bellesoeur, qui est revenue hièr, vous prient d' accepter leurs amitiés, comme celles de bons parens et parentes. Et moi, je suis, etc.

Lettre 43.

25 décembre.

Gaudét, à Edmond.

(il l'empêche de songer à un honnête mariage par des motifs adroits.)

si tu desires d' être encore père, tu le seras, et tu le seras, par la belle Parangon : tu peux y compter : elle se conserve ; sa conscience timorée lui ferait un crime d' exposer, ce qui lui vient d' une part trop-chère, pour qu' elle ne l' aime pas audelà de toute expression. Quant à certain mariage, dont j' ai découvert qu' on te parle d' ici, dans une lettre furtive, mon avis est négatif. J' ai d' autres vues : et la belle Parangon elle-même ne s' y prêterait que par-complaisance. Voudrais-tu lui ravir tout espoir, dans la situation où elle est ? Il y aurait de la cruauté ! Attens mon retour : ne te rends à aucun' une sollicitation. Les femmes ne t' ont pas assez bien conduit jusqu' à-présent

p121

pour que tu les écoutes. Sur-tout ne dérange pas mes projets au-sujet du marquis, par ta bravoure enfantine, comme toutes tes autres vertus. Car en vérité, tu n' es qu' un grand enfant. Ce qui ne veut pas dire que tu manques d' esprit ; au-contraire, tu en-as beaucoup ; mais il te manque du génie, pour embrasser l' ensemble d' un projet. Celui que j' ai formé est le plus-vaste que tête humaine ait jamais conçu, et le plus scâbreus. La réussite en-serait certaine, si j' avais un second ; mais il ne faut pas encore te l' exposer. Lorsque je paraîtrai retrograder, tu croiras tout perdu, et tu te tromperas ; il me faudrait un génie comme le mien, pour me seconder, ou un automate : tu n' es ni l' un ni l' autre, et tu es entêté comme le sont les sots, quoique que tu ne sois pas sot. En-effet, qu' est-ce qu' un sot ? C' est un homme d' un esprit borné, dont les vues sont courtes et qui se les croit fort-longues, prévenu en-sa faveur, assez

p122

bouché pour croire tout connaître, tout
savoir, et qui ne sait rien : n' ayant
pas assés de lumières pour voir ses défauts
et son incapacité ; hardi par ignorance,
jusqu' à l' effronterie ; ne rougissant
jamais, parce-qu' il manque de sentir, et
que son orgueil stupide l' empêche de
s' apercevoir qu' il fait-mal : méchant,
parce-qu' il manque d' entrailles et que la
sensibilité est en-lui aussi obtuse que les
lumières de son esprit sont obscures : dans
mille choses, n' en-saisissant qu' une comme
les animaux, et ne voyant qu' elle,
y tendant en-dépit des obstacles, même
insurmontables ; réussissant par-là quelquefois,
et n' en-devenant que plus sot, la
vanité étant le comble de la sotise. Edmond
aucontraire, est sensible à l' excès,
et ne ressemble quelquefois au sot, que
par le trop de ce que ce dernier n' a pas :
mon ami est pénétrant ; il a l' esprit juste,
un discernement exquis ; il voit le vrai but,
pourvu que les choses ne soient pas trop-complicquées ;

p123

son impatience naturelle
l' offusquerait : il ne faut pas non-plûs que
les choses à-faire, quelqu' avantageuses
qu' elles soient, blessent les préjugés de
son éducation ; il se câbre alors, et il
ressemble dans cette situation au sot,
comme deux gouttes-d' eau. Par-exemple,
si je lui découvrais mon plan dans son
entier, je suis sûr qu' il y apporterait le plus
grand obstacle : non par sotise, mais par
une sorte de magnanimité qui lui est naturelle.
Mais il faut savoir distinguer les
vertus, et les employer à-propos. Turenne,
sous Louis-Xiv, avait besoin de
cette magnanimité, qui ne veut rien que
de noble : elle allait à-merveille à ce vaillant
guerrier : mais donnons cette
vertu, dans le même genre, à Louvois,
elle aurait perdu l' état : c' était pourtant
deux grands-hommes : mais il fallait
que le ministre eût des vertus bien-différentes
du guerrier ; des vertus qu' un
préjugiste eût regardé comme des vices,

p124

et qui n' en-étaient que plus-sublimes,
parce-qu' il fallait une âme forte pour les
avoir à ce degré... laisse-moi donc
agir, Edmond : ta soeur est ce qu' il faut
qu' elle soit. Si cela se confirme, je la
remmène, ainsi que la belle Parangon,
qui doit se cacher, comme tu penses ! Et
je n' aurai ni repos ni trêve, que je n' aie
réussi, ou fait quelque-chose de mieux.
Car, que m' importe comment ta soeur et
toi vous soyez heureux ? L' *unum necessarium* ,
est de l' être. Adieu. Je me
dépêche, pour profiter d' une occasion.
p. -s. n' avoue rien à Laure de ce qui
regarde Mme Parangon : je ne lui en-parlerai
de ma vie : elle est un-peu
indiscrette ; mais elle n' a que ce défaut-là.

p125

Lettre 44.
10 janvier.
Ursule à Edmond.
(la voila qui s' ennue du ton qui règne chés nos
père et mère, et qui découvre des dispositions,
que nous n' aurions pas soupçonnées !)
on a reçu ta lettre et ta relation,
chère ami : la dernière m' a plus fait de
plaisir qu' on ne s' en-doute chés nous ;
elle m' a fait espérer que tu étais tranquille,
et que je n' avais plus de nouveaux malheurs
à craindre. Nous sommes à Au depuis
deux jours : Mme Parangon s' y montre
à-présent, pour en-disparaître ensuite
avec plus de sûreté ; je dois l' accompagner.
Mais nous ne voyons qu' un certain
monde, et nous passons les journées
chés Mme Canon. Fanchette sort avec
cette dernière, pour tout ce qu' il faut
que nous ayions, avant notre départ.

p126

Nous avons eu à S bien du lamentable ;
et je t' avoue, que moi, qui ne
suis plus faite à ce ton, j' en-ai par-dessus

les jeux. J' ai été charmée de l' absence
que nous procure notre petit voyage ; et
dans l' excès de mon ennui, je ne sais en-vérité,
si je ne pardonnerais pas au marquis
une situation, qui m' oblige de retourner
à Paris : la vertu est aimable,
mais il faut un-peu l' égayer, et chés
nous, elle ne se montre que la larme à
l' oeil. Avec cela, si vous prenez le
moindre soin de cette pauvre figure, vous
vous attirez des apostrofes sans-fin : *je
ne m' étonne pas ! Vous êtes coquette !
voilà ce que les coquettes s' attirent !*
on n' ose rien répondre : mais je songe à
mes quinze-mille livres, et je me console.
Tu vois par le ton que je prens dans cette
lettre, qu' il ne faut pas que tu voyes les
choses au dernier tragiq, et que tu ferrailles
avec le marquis, si tu le rencontres.
Parlons un-peu de tes affaires. L' aimable

p127

femme est grosse : c' est un point
assuré : elle en-est sans-doute fâchée ;
mais ne crains rien de sa douleur ; je suis
bien-sûre qu' elle ne voudrait pas qu' un
pouvoir surnaturel lui en-ôtât la cause :
ainsi, ton chagrin à toi-même doit s' éclaircir
et devenir moins-sombre ; il ne te doit
rester que la douleur de l' offense faite
à Dieu : je te le répète, quant à l' aimable
femme, tu lui as fourni une occasion
d' exercer agréablement le reste de sa vie
sa précieuse sensibilité.
Mais il est un-autre point que je veux
traiter. Ma charmante compagne, est
jeune, belle, innocente, héritière
en-totalité de Mme Canon, qui me le dit
encore hièr, et qui desire ton mariage
avec elle : Fanchette te rendra heureux,
je puis t' en-répondre, s' il est dans la
nature de ton coeur qu' une femme puisse
faire ta félicité. Donne-moi cette aimable
soeur. Cela est jeune, tu la formeras
à ta fantaisie ; tu ne seras pas gêné,

p128

comme tu le serais avec Mme Parangon,
si elle était veuve, et que tu l' épousasses ;
jamais tu ne serais que son humble esclave ;
à-moins que tu n' imitasses ces brutaux qui
humilient d' autant leur femme, qu' ils lui
doivent davantage : viens ici. Mr Gaudét
nous a quittés ; il est chés ses anciens
confrères. C' est un chère ami, que
j' aime de tout mon coeur ; mais il faut
nous cacher de lui pour ce mariage.
Arrive à S, sans t' arrêter ici ; fais
m' en-dire un-mot en-passant ; nous te
suivrons le lendemain, nous concluerons,
et tu reviendras marié embrasser ton ami :
car il faut qu' il soit des fêtes ; et tu verras
qu' il en-sera le plus-agréable assaisonnement.
Tout le monde ici desire ce mariage,
et tu es sûr de causer une satisfaction
générale : ce motif ne sera pas impuissant
sur ton coeur, naturellement bon.
Viens donc, mon chère ami-frère : nous
repartirons tous-ensemble pour Paris, et
j' y demeurerai chés vous jusqu' à l' évènement,

p129

ou un mariage, avec un agrément
infini.
Le conseiller est fort-aimable : mais
je t' avouerai que si le marquis en-agissait
comme il convient, et qu' il te falût un
sacrifice, je te le ferais, ou tout-autre :
il me suffira toujours de savoir qu' une
chose t' est réellement avantageuse pour
que je me sacrifie. Je l' ai dit à notre ami
commun, qui m' a sondée plus-d' une-fois
à ce sujet, et qui loue fort mes dispositions
à ton égard.
Adieu, mon chère Edmond : et crois
que je me féliciterai toute ma vie de ce
qu' a fait ton amitié, pour ta tendre soeur
Ursule.
p. -s. renvoie-moi cette lettre, ou
garde-la pour me la rendre, de peur
d' accident.

p130

Lettre 45.

29 janvier.

réponse.

(il enveloppe l' annonce de son duel, en-répondant sur ce qu' Ursule lui a marqué.)

tout ce que tu m' écris, ma chère
Ursule, est raisonnable : mais je suis
dans une passe qui ne me permet pas d' y
songer. Ainsi, abandonne ces chimères,
pour ne t' occuper que de toi. J' ai mes
desseins, dont rien ne peut me détourner :
ma trame est ourdie ; il faut que je suive ma
destinée. Je ne saurais cependant m' empêcher
de te marquer la satisfaction que
m' a donné un mot de ta lettre, au-sujet
du marquis. S' il t' épouse, c' est mon
meilleur ami ; j' oublie tout. Le mariage
est le batême du viol ; il doit l' effacer.
En-effet, ce crime change alors
de nature ; aulieu d' être un coupable
attentat, digne de tous les châtimens,
ou de toutes les fureurs de la vengeance,
parce-qu' il a humilié une famille dans ce

p131

qu' elle a de plus-délicat, l' honneur d' une
fille, il ne devient plus que l' effet d' une
passion insurmontable, obligeante, flateuse :
loin de blesser l' honneur de la
fille, il élève aucontraire un trofée à
ses charmes. Le seul qui soit digne des
tiens, ma soeur, c' est le mariage, avec
le titre que le marquis seul peut te procurer :
ta beauté assés séduisante pour
cela ; et quoique ton frère, cent-fois
j' ai senti, que tu ne pouvais causer des
passions médiocres. Tu sauras dans peu
ce qu' on a droit d' attendre du marquis ;
et alors, quoi qu' il en-soit, je te recommande
de partir, et de venir te présenter
ici à la famille. Si tu as un fils, et
que la chose ait tourné d' une certaine
façon, elle pourra l' adopter : si c' est
le contraire, elle fera sans-doute le

p132

mariage : mille raisons que je tais pourront
l' y engager ; et je prens dès aujourd' hui

des précautions pour cela. J' ai des idées que j' ai mises par écrit, et qui seront rendues à Gaudét, pour qu' il agisse, lorsqu' il en-sera temps. Ce papier est tout-prêt, et cacheté, entre les mains de Laure, qui ne doit le remettre, que dans une circonstance, que j' aurai soin de lui faire connaître. Adore pour moi ma véritable, ma seule épouse, mais en-silence. Quant à la charmante Fanchette, que n' ai-je un second-moi-même digne d' elle à lui donner ! Que n' ai-je deux corps avec une seule âme, qui les animât en-même-temps ! Elle en-aurait un. Adieu, chère soeur. Tu sauras dans peu combien je t' aime, à n' en-pouvoir douter. Prie nos chers parens de m' aimer, et de se souvenir de leur fils
Edmond.

p133

Lettre 46.

1 février.

Ursule, à Edmond.

(elle flate le panchant d' Edmond, et lui ouvre son coeur, déjà gâté, au-sujet de l' adultère.)
envérité, mon ami, tu es parvenu à me donner les plus cruelles inquiétudes, par la manière dont ta lettre est tournée ! Mais avant de faire auqu' une démarche imprudente, songe auparavant à tout le chagrin que tu donnerais aux personnes qui te sont les plus chères ! Mme Parangon, déjà languissante, ne pourrait supporter un nouveau malheur ; et si tu l' aimes, comme je n' en-saurais douter, tu lui épargneras un surcroît de peines. Je la regarde avec plûs d' attention, depuis que j' ai reçu ta lettre ; et je vois qu' en-effet, quand on l' aime, il est impossible de cesser de l' aimer. Ne parlons donc plus de Mlle Fanchette ; mais de sa soeur. Conserve-toi pour

p134

elle. Que sait-on ce qui peut arriver ?

Son mari n' est pas immortel... j' oserais
même dire quelque-chose de-plûs, si cela
pouvait aler dans la bouche d' une fille...
mais pourquoi non ? ... je ne l' aurais
pas dit il y a six mois ; mais aujourd' hui,
je puis parler, ce me semble, aussi librement
qu' une femme. Je crois, qu' il
est certains maris, à quî leurs épouses
ne doivent rien, ou très-peu de chose.
Je rassemble dans mon esprit tout ce qu' il
faudrait être pour mériter certain traitement ;
ensuite, je trouve que Mr Parangon
est tout-cela au plus-haut degré...
j' ai resolu de te servir auprès de mon
amie. Cela te convient-il ? Parle ?
Je ferai tout ce qui pourra t' obliger.
Mr Gaudét me paraît dans le même dessein ;
il m' en-a touché quelque-chose ;
mais comme en-craignant de s' ouvrir à
une bégueule, telle qu' il me croit encore.
Envisage donc l' avenir qui t' attend, comme
l' amitié te le prépare, chère ami, et

p135

calme-toi, par reconnaissance pour tant
de personnes qui vont travailler à ton bonheur.
Je te previens qu' on veut chés
nous que je reste maitresse absolue de
mon revenu : c' est dire, que tu en-seras
le maître. Adieu. Je voudrais
déjà que cette lettre fût entre tes mains ;
et tu sens de quelle conséquence il est
qu' elle me revienne !
p. -s. nous sommes toujours à Au.
Nous n' avons vu qu' une-fois Mr Parangon ;
son état nous dispense de lui
rendre-visite, et l' empêche de venir
chés nous. Tout le monde dit, que
c' est bien-fait.

p136

Lettre 47.
3 février.
Gaudét, à Edmond.
(idées vraies sur le duel.)
je commence *ex-abrupto* ; je vais
parler comme je t' aime.

Le duel, Edmond, est une action basse,
un acte dégradant, qui ravale l' être
raisonnable à la condition des brutes.
Ose l' analyser : qu' est-il ? Un mouvement
félon, qui porte l' homme à chercher
à ravir la vie de l' homme dont il se
prétend offensé, en-exposant la sienne
propre. Les peuples modernes mettent
de la noblesse dans cette action ; mais il y
a là un renversement absolu d' idées ; car
c' est la plus-atroce de toutes : j' y vois
l' assassinat, et le suicide. L' assassinat s' y
trouve : car celui qui provoque, ou
accepte le duel, espère tuer ; souvent il
s' est préparé, pour être plus-sûr de son
fait. Le suicide y est également, en-ce

p137

qu' il faudrait être fou, pour ne pas
compter sur la possibilité d' être tué : le
duelliste fait donc alors le sacrifice volontaire
de sa vie à la passion qui le domine.
Or si le suicide et l' assassinat sont deux
actes illégitimes, le gentilhomme-français,
qui met son honneur à venger ses
injures particulières par ce moyen, ne
peut être un homme d' honneur, qu' autant
qu' une loi du prince et de la religion
aura autorisé le suicide et l' assassinat : jusqu' au
moment où cette loi sera portée,
le duelliste est le plus-coupable et le plus-vil
des hommes.
à-l' appui de cette assertion, vient la connaissance
que j' ai eu occasion de prendre
du caractère des plus-déterminés duellistes.
Je les ai trouvés des lâches à leurs
derniers momens ; je les ai trouvés des
lâches après la victoire, lorsqu' il fallait
se dérober aux poursuites ; je les ai trouvés
des lâches dans les affaires même d' honneur,
comme on les appelle si improprement ;

p138

je me suis aperçu, que l' excès de
crainte de la mort, les portait à se susciter
quelques affaires, auxquelles ils s' étaient
préparés, pour inspirer une haute idée

de leur courage, et pouvoir être lâches
tranquillement le reste de leurs jours : je
les ai trouvés aussi mauvais officiers et
mauvais soldats en-campagne, qu' ils
étaient bravaches en-garnison, et loin du
danger. Le plus-faquin des duellistes
que j' aie vu, était un certain (...), qui sûr
que ceux qui l' accompagnaient, avaient
ordre de préserver sa vie, et qu' il en-serait
quitte pour quelques gouttes de sang,
poussait son adversaire par des injures,
et la plus-sanglante ironie : il se battit ;
il fut blessé : effrayé, comme une femmelette,
à la vue de son sang, il se hâta
de remonter dans la voiture qui l' attendait,
et donna les soins les plus-inquiets
à une blessure qui n' avait qu' effleuré la
peau. Une autre fois, je suivais sur le
Quai-Du-Louvre, deux jeunes officiers

p139

en-semester, qui, accompagnés de trois
de leurs camarades, allaient se battre dans
les Champs-élisées : celui qui avait
provoqué l' autre, était pâle, tremblant,
et tous-cinq faisaient tant de bruit, que
tout le monde, depuis le Pont-Henri
jusqu' aux Tuileries, fut instruit de leur
futur combat, et de ce qui l' avait occasionné.
Parmi dix-mille âmes qui furent
mises dans la confidence, il s' en-trouva
une, heureusement ! Qui empêcha le
combat, à la grande satisfaction des
combattants.
Tous les duellistes sont en-général de
mauvais-sujets ; c' est une vérité certaine :
pour les avilir, je n' ai besoin ni des lois
du prince, ni de celle de la religion ; je
ne veux employer que le sens-commun.
L' origine des duels, tant cherchée, n' est
autre que les combats en-champ-clos,
ordonnés par des militaires ignorants,
trop-peu versés dans l' exercice de leur
raison, pour connaître le bon-droit : ces

p140

combats, la honte de la raison humaine,

qu' une demi-civilisation a fait supprimer
il y a longtemps, avaient du moins un
appareil imposant ; ils étaient ordonnés ;
ils avaient des témoins, des règles : au lieu
que le duel, leur fils, n' est qu' une vraie
boutade, une vraie polissonnerie, ainsi
que sa cause. Car la plus-grave est un
soufflet ; ensuite un démenti : là-dessus
on met l' épée-à-la-main ; parce-qu' il est
impossible de vivre, avec un soufflet
reçu, ou un démenti donné. Pour laver
cette injure de souffleté, ou de menteur,
il faut devenir meurtrier, assassin, suicide...
un payen (c' était Cratès le thébain),
reçut un-jour un soufflet d' un-autre grec
nommé Nicodrome ; Cratès fit écrire
sur sa joue enflée, *nicodromus fecit* :
qu' en-est-il résulté dans le temps et de
nos jours ? Nicodrome seul est deshonoré :
jugement qui est d' accord avec la
raison. On vous a donné un démenti.
Là-dessus vous mettez l' épée-à-la-main.

p141

Qu' est-ce que cela peut faire à la vérité,
insensé que vous êtes ! Brute insigne,
que prouverez-vous par-là ? Rien, sinon
que vous êtes une bête féroce. Le duel,
pour l' officier et le soldat, est un crime
égal à la desertion, s' il ne le surpasse :
vous-vous êtes engagé à servir l' état ; et
vous tuez ses défenseurs ! Louis-XIV
a fait un acte de suprême-justice en-défendant
le duel : eh ! Plût-à-dieu ! Pour
l' honneur de la raison, que cette loi fût
sévèrement exécutée ! ...
quant à vous, Edmond, plus-fou
que tous les autres duellistes, si vous le
deveniez, vous ôteriez à votre soeur,
sous prétexte de la venger, le seul
homme dont elle puisse attendre une
véritable réparation.
Adieu.

p142

Lettre 48.
5 février.

Ursule, à Fanchon.
(Edmond s' est battu pour elle avec le marquis.)
chère soeur ! Edmond s' est battu :
le marquis est blessé, peut-être mort.
Laure l' écrit à Mr Gaudét. ô dieu !
Est-il possible ! Cet étourdi ! Tout gâter,
tout perdre ! Plus d' espoir ! Je sens que
je regrette un homme... qui, au-fond,
ne m' aurait pas offensée, s' il ne m' eût pas
aimée audelà de toute expression ! Annonce
cette nouvelle avec ménagement,
ou plutôt, n' en-parle qu' à ton mari.
Nous partons ; et il sera temps d' instruire
nos chers père et mère, quand nous
aurons mis notre frère hors de péril, s' il
est possible. Je le crois : son cas est le

p143

plus-grâçiable de tous-ceux qu' on peut
imaginer : Mme Parangon et Mr Gaudét
le disent. Mais la pauvre dame est au-desespoir :
Mr Gaudét, lui, dit qu' Edmond lui tâille
diablement de besogne,
et qu' apparemment son bon-ange a pensé
qu' il lui fallait un pareil ami, pour empêcher
que le malin n' eût le temps de le
tenter. Quant à moi, je suis tout-à-la-fois
très-affligée, et fort-en-colère
contre Edmond. Le marquis ne m' a
jamais déplu, quoique je l' aie fait croire
à cet etourdi, pour écarter de lui certains
soupçons : car on est bien-embarrassée
avec ces fous-là ! ... je suis pourtant
touchée de son amitié pour moi :
je vois que Mme Parangon m' en-veut un-peu
de lui être si chère : je le devine à
quelques expressions. Comme la nature
perce en-dépit de la vertu la plus-épurée ! ...
adieu, chère bonne-amie-soeur.
Ne dis rien à nos père et mère : on me
recommande de te le marquer.

p144

Lettre 49.
De Paris, 11 février.
le même, à la même.
(elle nous rassure au-sujet d' Edmond.)

vous pouvez tranquiliser nos chers
parens, ton mari et toi, très-chère
soeur. Tout est arrangé, et le marquis
n' en-mourra pas. Edmond s' est comporté
en-homme-d' honneur, et son
combat n' a rien qui puisse lui faire-tort ;
il a passé mes espérances. En-partant
d' ici, nous comptons toutes sur Mr Gaudét :
cependant il n' a rien fait : il
n' en-a pas eu le temps : sans intrigues,
sans protection, par la seule éloquence
persuasive de ses discours, de sa beauté,
de son intéressante langueur, Mme Parangon,
dès le lendemain de son arrivée,
a tout obtenu. Elle a d' abord parlé au
marquis, qui était chés ses parens : il

p145

a su d' elle qu' on poursuivait mon frère :
et c' est lui-même, qui a fléchi sa famille
irritée, en-fessant de son ennemi le plus-bel
éloge. On a pardonné. Juge de notre
joie, en-apprenant cette nouvelle, modestement
racontée par Mme Parangon !
Mr Gaudét, qui desapprouvait auparavant
le duel avec tant de force, a été
ensuite le plus-ardent apologiste d' Edmond,
contre Mme Parangon, elle-même,
qui persiste dans son sentiment à ce sujet.
Mais on assure qu' elle a parlé sur un ton
bien-différent au père du marquis, après
en-avoir obtenu la grâce d' Edmond !
Elle lui a fait-entendre, qu' il n' est auqu' un
juge, qui eût osé condamner un frère,
en-pareille occasion...
je ferme ma lettre, à-cause de l' heure.
Adieu ma chère Fanchon.

p146

Lettre 50.

4 mars.

réponse.

(comme nos père et mère furent contents du
courage et de la magnanimité d' Edmond ; et ma
femme elle-même paraît l' approuver dans sa
vengeance.)
ma très-chère soeur : a-celle-fin de

vous faire une réponse plus-ample, j' ai attendu que nous *évussions* quelque' autre nouvelle : ne doutant pas que le chér Edmond délivré, ne nous écrivît lui-même sa délivrance : et c' est ce qu' il vient de faire, par une lettre à mon mari, lequel l' a reçue en-tremblant, mais qui l' a ensuite solennellement lue, par ordre de notre père, devant toute la famille assemblée. Et ce qui nous a fait à tous la plus grande joie, ça été qu' Edmond n' ait pas tué ; mais qu' après le combat, il soit humainement venu offrir et donner secours au blessé. à cet endroit, notre

p147

respectable père s' est levé, et mon mari s' est arrêté de sa lecture, croyant qu' il allait parler : mais le digne homme murmurait bas, comme priant Dieu : et ensuite il a dit à mon mari : continuez, mon fils. Et quand ensuite notre bon père a entendu le reste de ce combat ; comme notre frère a porté le blessé ; comme il lui a dit qu' il ne lui en-voulait plus, et que le sang qu' il venait de perdre était le seul qu' il eût de mauvais ; comme il a demandé au marquis, s' il croyait qu' il eût dû se battre ? Et comme le marquis lui a répondu, qu' il le croyait, et qu' il lui pardonnait sa mort, qu' il avait méritée plus-ignominieuse ; comme il a voulu qu' Edmond l' embrassât ; comme il lui a offert sa bourse ; et comme Edmond l' a refusée ; le bon vieillard, en-entendant tout ça, s' est encore levé suffoqué, et nous a dit : mes enfans, voila de grandes et belles choses ! Et Dieu a tiré le bien du mal, dont je bénis son très-saint nom !

p148

Car voila de grandes et belles choses ! Et plutôt-à dieu que ce marquis, qui n' a le coeur auqu' unement gâté, réparât son offense envers ma fille, comme il vient de le faire dignement, en-la personne de mon fils ! Et dieu, pour ce, daigne

conserver ses jours ! Mais mon Edmond s' est comporté d' une façon grande et digne ; et je voudrais que mon vénérable père fût en-ce monde pour en-être témoin : et quoiqu' il le voit du séjour des justes, où il est : par-ainsi, qu' Edmond soit pardonné de lui et de moi, pour les chagrins que son coeur vif nous a causés ! Car les coeurs vifs causent des angoisses et des chagrins ; mais ils les guarissent avec un baume de joie : aulieu que les coeurs dormans comme les eaux croupissantes, ne causent que langueur mourante et nauséique, sans jamais plaisir auqu' un. Continuez, mon chère Pierre : car vous êtes coeur vif aussi, mon fils ; mais du-depuis que vous êtes, je n' ai trouvé en-vous et par vous

p149

que liesse et plaisir, sans jamais ombre de peine, si ce n' est en-votre maladie, quand nous faillimes de perdre en-vous notre bras droit, et le repos de notre vieillesse. Et mon mari a continué. Et il a lu de Mme Parangon ; que notre père a bénie, en-entendant, comment cette bonne et chère dame avait parlé. Et il semblait qu' il la voyait, quand elle a été le soir dans l' assemblée des dames, et qu' elle a si-bien parlé, nommant Mlle Fanchette, je lui destinais ma soeur. Oh ! Plût-à-dieu, que nous fussions à ce beau jour, a dit notre bonne mère, et que je vîsse au rang de mes filles, la chère et aimable Dlle Fanchette ! Mon fils m' en-paraîtrait encore plus-aimable ; et je compterais, en-pardessus, tout ce qu' il m' a déjà donné à Au. Et la réponse des dames a bien fait-plaisir à notre bon père. Et quand il a entendu que toutes les dames voulaient qu' il fît leur portrait ; il a dit : bien, bien ! Voila que Dieu me rend

p150

audelà de mes espérances ! Et-puis les réflexions d' Edmond ensuite, lui ont encore fait-plaisir ; car il l' a loué ; et

tout ce que dit-là Edmond, lui a plûs
donné de contentement, que jamais nous
ne lui en-avons vu prendre : cette joie-là,
chère soeur, vous regardait tous-deux.
Mais il a été un-peu mécontent d' un mot
qui termine : *ah ! Pierre ! Je ne te dis
pas tout !* parce-qu' il a eu peur qu' il n' y ait
encore quelque-chose. Mais moi, qui
en-sait la signifiance, je l' ai rassuré, de
mon mieux en-disant, que ce n' était rien
qui dût inquiéter, au-sujet de querelles ou
de dangers de sa vie, que j' en-étais certaine ;
et que ça n' avait de rapport qu' à son
mariage. Après ça, nous avons parlé
mon mari et moi des nouvelles que nous
avons eues auparavant que de savoir le
bout des choses, et que vous aviez recommandé
de ne pas dire, qu' on n' eût
réussi, nous assurant qu' on y alait tout
employer : ce qui a bien fait plaisir à nos

p151

chers père et mère, que vous ayiez eu
cette attention-là : car ils ont dit, en-se
regardant l' un-l' autre : nous avons de
bons-enfans ; que dieu les bénisse tous,
ainsi qu' ils nous aiment et respectent !
Quant à ce qui est de ce qui vous regarde,
très-chère soeur, il faut que je vous
recommande de vous comporter là où
vous êtes, à votre plus-grand avantage,
qui sera toujours ce qui fera le plûs de
plaisir ici. Si j' en-étais crue, moi qui
étais pour le conseiller, avant ce qui est
arrivé, je serais à-présent pour le marquis :
et je le tranche net, chère soeur,
une fille doit épouser l' homme qui l' a
approchée, ou persone. Songez bien à
cela. Ce n' est ni la gloire, ni l' honneur
de l' alliance qui me tiennent ; c' est la
raison et le bon sens. Ne croyez pas que
vous seriez aussi bien avec Mr. Le conseiller,
que sans ça ; les hommes ont des
mémorars terribles, dans ces occasions-là,
et on voit souvent grise-mine quand

p152

leur premier feu est passé ! Et-puis il y
a je ne-sais-quoi qui répugne à l' imagination
d' une femme, d' avoir un enfant
d' autre part, tandis qu' elle est mère d' une
autre famille ; ça lui partage le coeur,
et ça lui blesse à tout-moment le souvenir.
C' est mon idée ; et je crois celle
de mon mari, que j' ai mis sur ce chapitre-là,
à mots-couverts. Quant à ce
qui est d' Edmond, je vois que c' est un
homme-du-monde, et fait pour le
monde : et j' ai assés bien goûté ce que
m' a dit Mr Gaudét, en-me parlant à
son sujet, je forme Edmond pour
être dans les villes, ce qu' il faut qu' on
y soit : ma conduite avec Bertrand ou
Georget serait différente ; et celle avec
vos frères d' ici, ne ressemblerait pas
encore à cette dernière. Mais il y a
deux hommes qui m' étonnent : votre
mari et votre beau-père. Le premier est
d' un sens et d' une noblesse, que je n' ai
trouvée nulle-part : le second est un

p153

véritable patriarche, plein d' honneur et
de confiance dans tout le monde, qu' il
juge d' après sa belle âme. Je ne parle
pas de vous, ni de votre bellemère : des
femmes de votre sorte ne se trouvent
qu' ici. Quant à Ursule, elle a besoin
de mes leçons, unies à celles de Mme Parangon.
Par ce que je vous marque-là, chère
soeur, vous voyez qu' Edmond n' est mal
dans l' esprit de personne ici, à-moins que
ce ne soit un-peu dans celui de son meilleur
ami, après son père : car mon mari,
dans tout-ça, hors quand son père parle,
est tout-pensif, et on voit qu' il n' a
pas la tranquillité d' esprit au-sujet d' Edmond,
ni peut-être de vous : et il est
fâché de ce qu' Edmond voit les comédies
et divertissemens mondains : c' est vous
dire qu' il les craint encore plûs pour vous.
Je suis avec une tendre amitié de
soeur, etc.

p154

Lettre 51.

3 juin.

Gaudét, à Ursule.

(adresse du corrupteur, pour faire aler jusqu' à la soeur, ce qu' il a dit au frère, et pis encore.)

je suis en-commerce de lettres avec
votre frère, mademoiselle : et quoique
nous soyions dans la même ville, nous
traitons par écrit. Comme votre situation
présente vous prive de tous les divertissemens
et de tous les plaisirs, je pense
que la lecture de notre correspondance
vous distraira, et pourra vous instruire :
j' ai gardé le brouillon de mes lettres, et
je vais vous copier les siennes, ainsi que
deux de la belle Parangon, qu' il a bien
voulu me confier.

Vous voyez que l' adorable Parangon
ne dédaigne pas d' entrer en-lice avec moi,

p155

et je veux bien vous prendre pour juge,
quoique je puisse vous soupçonner d' un-peu
de partialité.

Dans votre famille on a de la piété,
comme nos militaires ont de l' honneur ;
c' est une sorte d' esprit-de-famille. Elle
y est onctueuse, touchante, et la source
de mille vertus sociales, telles que la
bonté, la foi, l' honneur, la bonne-opinion
des autres, la candeur. Cette
piété naturelle et vraie, est ce qu' il faut
à une famille de village, pour être honorée,
considérée, en-un-mot pour être
heureuse avec des gens bonaces, et qui,
si quelquefois ils sont impies, n' ont pas
assés de lumières pour l' être par principes.
Mais à la ville, c' est tout autre-chose !
Votre piété, telle qu' elle existe
dans la maison paternelle, ne serait qu' un
ridicule. En-effet, la piété est ici bien
différente de la vraie piété, elle participe
du parti que suivent les dévots, dont voici
le caractère général : ils méprisent tout

p156

le monde, parce-qu' ils croient les autres
hommes capables de tous les vices ; ils
sont défiants par cette raison, et d' un orgueil
insupportable : comme ils n' ont
qu' un seul frein, la religion, qu' ils ne
connaissent ni l' honneur, ni la réciprocité,
ni l' intérêt patriotiq (ils y substituent
celui de leur secte), ils s' imaginent que
dès qu' on n' a pas leur frein, on n' en-a
plus : ils n' ont pas d' idée d' une vertu philosophique ;
ils méprisent même dédaigneusement
cette sorte de vertu : ce qui
leur est commun avec ceux qui n' étant
pas dévots, comme les F, les S,
et d' autres mauvais-sujets de cette espèce,
ont pris le langage de la devotion par
intérêt, par fourberie, par bassesse, et
calomnient la philosophie, pour en-imposer
aux chëfs d' une clique. Persuadés,
que tout ce qui les entoure,
n' est que tison d' enfer, les dévots sont
sans pitié : ils brûleraient, poignarderaient
quiconque ne pense pas comme

p157

eux, si la sagesse des lois civiles ne les
en-empêchait ; à leurs ieux, ce ne serait
avancer que de quelques années les supplices
de l' enfer aux réprouvés, qui ne
sont pas leur prochain. Voila pour les
dévots en-général.
Ils se subdivisent ensuite en-deux sectes :
les *rigoristes* et les *relâchés* . Les premiers
fessant Dieu atroce comme eux,
pensent qu' il ne se plaît que dans les
larmes, les gémissemens et les souffrances
de ses enfans : partisans d' un fatalisme,
contradictoire dans leurs idées, ils nient
la liberté de nos actions, et par-conséquent
leur moralité ; ils assurent que nous
ne pouvons rien de bien par nous-mêmes ;
et ils n' en-précipitent pas moins au fond
de l' enfer les malheureux humains, pour
une infinité de crimes imaginaires. Ceux-ci
sont les plus-orgueilleus des dévots :
ils se guindent à une perfection ridicule,
et de-là ils insultent au reste des hommes
qui valent mieux qu' eux : dès qu' on

p158

rit, dès qu' on danse, dès qu' on s' amuse,
soit au spectacle, soit à la promenade,
soit à table, ou à quelque autre jouissance,
ils vous damnent : un d' entr' eux, appelé
Nicole, respirait avec délices l' odeur des
latrines et des voieries, pour mortifier sa
chair par le sens de l' odorat : quelle folie !
Les *rélâchés* sont plus-humains : mais ils
ne prennent que l' écorce de la religion ; ils
en-font une vraie momerie ; ils ne veulent
que des signes extérieurs, et dureste,
ils se livrent à tous leurs panchans, comme
s' ils n' avaient auqu' un frein : selon eux,
une salutation, en-passant devant l' image
de la vierge, efface tous les péchés, etc.
Il en-est cependant, parmi ces derniers,
qui ont une piété délicieuse, inconnue
des sots ; elle consiste à trouver son
bonheur dans les pratiques extérieures
de la religion, qui donnent le contentement
du coeur, et la parfaite quiétude
de l' âme : quand ces dévots-là ont été
à la messe, qu' ils ont récité leurs prières,

p159

fait quelques aumônes, vous les voyez
satisfaits et radieux ; ils mangent avec
plaisir et sans scrupule les mêts les plus-déliçats ;
ils ne méprisent que faiblement
le reste du genre-humain ; ils sont compâtissans,
etc. Il est dans cette clâsse
d' heureux, par la religion, différens
degrés : j' en-ai connu qui jouissaient
d' une béatitute complete, ou à-peu-près :
c' étaient de bonnes-âmes, qui
attachaient à leurs pratiques une importance
d' autant plus-grande, qu' ils étaient
persuadés que Dieu les voyait, les écoutait
avec plaisir, et faisait grâce, en-leur
faveur, à une infinité de misérables pécheurs
sans dévotion : ce commerce intime
avec l' être-suprême les ravissait : ils
le croyaient souverainement bon, et ne
songeaient à lui qu' avec des transports d' amour.
Desorte qu' on voit dans ces deux
sectes une grande inconséquence ! Le rigoriste,
pour achever d' être absurde, se fait
un dieu cruel, qu' il force ses partisans

d' aimer par-dessus toutes-choses, sous
 peine de l' enfer ; tandis que le relâché,
 qui a la piété véritable, tout en-soutenant
 que cet amour n' est pas absolument nécessaire
 (parce-qu' en-effet il est impossible
 à tous les hommes de le ressentir) est néanmoins
 le seul qui aime Dieu.

D' après cette exposition vraie, belle
 Ursule, vous voyez le parti qui vous
 reste à prendre. Soyez femme-du-monde,
 et n' embrassez auqu' une secte, à-moins
 que vous ne soyez susceptible d' être
 de celle des heureux dévots, qui aiment
 un dieu indulgent. C' est la seule idée de
 l' être-suprême qu' il est à-propos de conserver.
 J' aurais peut-être bien-fait de
 n' en-pas dire davantage à Edmond : car
 votre frère est un grand-enfant, comme
 je crois le lui avoir marqué : ce qui ne
 signifie pas qu' il manque d' esprit ; mais il
 sent trop-vivement, et même trop-puérilement ;
 c' est-à-dire, qu' il se laisse
 mollement entraîner, comme les enfans, à

tout ce qui l' affecte : je ne le trouve tenace,
 que dans son goût pour la belle prude, que
 j' aime et révère autant que si elle ne l' était
 pas. Cela fait deux singuliers êtres,
 que le sort a là rassemblés ! Il faut avouer
 qu' ils sont bien-faits pour se tourmenter !
 L' une a beaucoup de vertu, et encore
 plûs d' amour : l' autre a les passions
 fougueuses, mais l' âme faible ; il ne peut
 que violer, ou langoureusement soupirer
 aux pieds de sa belle : il a d' ailleurs des
 idées à lui : par-exemple, la manie de la
 paternité le possède : il a manqué sa
 vocation ; le sort aurait dû le faire naître
commandeur des croyans ; il aurait eu
 de quoi se satisfaire avec un nombreux serral,
 et il aurait donné de l' ouvrage à son

successeur, s' il avait falu faire-étrangler tout-cela. Aureste, cette manie est peut-être la plus-noble ; et si j' en-ris, c' est qu' il faut rire de tout. La belle prude va le servir à son goût : et il faut avouer qu' avoir un enfant de cette *vertu-cardinale* (passez-moi l' expression), est un ragoût auquel persone ne serait indifférent. Je sens cela : je vois combien il sera glorieux pour Edmond d' avoir à lui un petit être qui lui sera commun avec elle : c' est un lien bien-fort que celui-là ! ... c' est aussi, mademoiselle, ce qui doit vous déterminer à nous laisser employer tous nos efforts, pour vous faire marquise. Qu' importe que le marquis vous plaise ou non ? C' est son titre que vous épouserez, et le père de votre enfant que vous lierez à vous. Soyez-sûre que votre fils (si c' en-est un) vous rendra le marquis supportable, le haïssiez-vous à la rage : c' est une expérience que toutes les femmes ont faites. Ces héros de

p163

l' ancienne Grèce, qui violaient les filles, tuaient leurs pères, la plupart du temps, pour les avoir, en-étaient d' abord abhorrés : mais les avaient-ils rendues mères, ils en-étaient chéris. Ainsi, que le plus ou le moins de goût ne vous arrête pas. Aureste, le marquis n' est pas votre unique ressource : vous en-aurez mille dans ce pays-ci ; et je vous aimerais autant Ninon, que marquise, sans vos parens et votre frère. Une-autre chose, que j' ai grande envie de vous dire depuis longtemps, et que la gêne qu' on met à nos entretiens m' a encore empêché de pouvoir vous communiquer ; c' est qu' il faut vous lier, Edmond et vous, de-manière, que l' un porte l' autre à la fortune ; et le moyen le plus-simple pour cela, c' est d' agir, lui, comme s' il n' avait en-vue que votre avantage ; et vous, que le sien.

p164

Dans tout ce que vous ferez, il faudra
toujours vous dire : *qu' en-resultera-t-il pour
mon frère ?* je vous prédis
qu' il n' y a pas de meilleur moyen de
faire votre chemin l' un et l' autre, et
de vous rendre-heureux à-jamais : en-pensant
à votre frère, vous ferez-mieux
vos affaires, qu' en-ne pensant qu' à vous-seule :
et lui, en-sacrifiant tout pour vous
mettre dans une situation brillante,
travaillera plus-efficacement pour lui-même
que s' il vous oubliait. Que désormais
ce soit-là votre pierre-de-touche,
à chaque-fois que vous aurez un parti à
prendre... c' est ce qui fait que je ne pense
point-du-tout au conseiller, qui ne peut
que vous enterrer à Au, et vous ôter
au monde, pour lequel vous êtes faite.

p165

J' entrevois sous le petit air malade, que
vous avez à-présent, qu' après votre
liberté , vous serez plus-brillante que
jamais : rassurez-vous sur la perte que
vous avez faite ; votre *fleur* renaîtra de sa
cendre, et vous avez avoir une saison,
où vous serez plus-agréable demi-femme
que fille. Vous pouvez en-avoir fait
l' observation, sur les femmes et les
filles de ce pays-ci : quant à moi, je
me suis plu très-souvent à la faire sur les
nouvelles-mariées : filles, c' étaient de
belles fleurs ; mais un-peu âpres, et trop-vives
en-couleur : femmes, elles joignaient
à leurs attraits quelque-chose
d' un-peu fatigué, mais si délicieux,
qu' elles inspiraient dix-fois plûs de volupté
que dans leur première fraîcheur.
C' est par cette raison, que dans ce pays-ci,
où les bons-gourmets en-plaisir,
s' entendent bien-autrement à ce qui leur
convient, que par-tout ailleurs, une
belle n' en-est que plus-recherchée, quand

p166

elle est femme : il ne faut pas croire qu' il
y ait-là une perversité morale, et un

espoir de plaisirs plus-faciles, à-l'abri des
conséquences ; cela y entre bien pour quelque-chose ;
mais le physiq est une cause
plus-puissante et toujours durable.
En-effet, la femme a quelque-chose de
mol et de voluptueux, dans sa démarche,
dans ses manières, qui lui vient de la
connaissance du plaisir et de l'habitude
de le goûter, que n'a pas la fille, ou
que celle-ci, lorsqu'elle s'est furtivement
échappée, n'a goûté que très-imparfaitement :
au lieu que la femme s'abandonne
à cet air qu'elle se doute qu'elle a ;
parce-qu'elle se croit, avec raison, dispensée
de la prude réserve des filles.
C'est à prendre cet air que je vous invite,
après votre *liberté* : comme le marquis

p167

a eu la bonté de se comporter de-manière
avec vous, que vous n'avez auqu'un tort, vous ne
risquez rien de sentir
un-peu la femme ; et si l'on approfondissait,
qu'on découvrit, eh-bien, qu'en-serait-il ?
Je crois qu'il n'y a rien de si
glorieux pour une femme, ni qui la rende
si intéressante, qui excite davantage les
desirs que sa beauté fait naître, que d'avoir
été... ce que vous avez été par le marquis.
Le violeur est odieux : mais la violée est
toujours intéressante. Il lui reste une
sorte de virginité, que les hommes ne
trouvent pas moins-délicieuse à moissonner
que l'autre ; celle du consentement
du cœur. Et ils ont raison. Vous
n'en-seriez donc que plus-excitante, et
peut-être même plus-mariable. Mais ne
portons pas encore nos vues jusques-là.
Les circonstances nous détermineront.
En-attendant, soyez sûre, que plus vous
acquerrez de légèreté, de ce ton absolument
opposé à la bonhomie de votre

p168

famille, si peu-faite pour la figure noblement
voluptueuse qui m'y paraît
héréditaire, et plus-facilement vous

subjuguez, et le marquis, et tous-ceux
que vous aurez intérêt de subjuguer.
J' ai décidé que nous ferions ensemble un
petit cours de philosophie-morale : vous
m' entendrez mieux que votre frère, et
c' est par vous que je veux aler à lui.
Mais c' en-est assés pour votre situation :
après votre *liberté* , nous traiterons
plus-amplement les matières qui
s' offrent à mon esprit.
Je suis, mademoiselle,
votre tout dévoué.

p169

Lettre 52.

4 juin.

réponse.

(la voila qu' elle prend aussi Gaudét pour guide,
l' infortunée !)

s' il y a chés moi de la partialité, chér
Mentor (comme vous nomme mon frère),
c' est apparemment en-votre faveur qu' elle
sera. Trop convaincue de vos bonnes-intentions,
pour Edmond et pour moi, je ne
puis que bien-interpréter tout ce que vous
me direz. Ainsi, quoiqu' il se trouve dans
votre lettre des choses qui m' étonnent
un-peu, cependant d' après l' idée si-bien fondée
que j' ai prise de vous, je vous soumets
ma raison, comme étant le plus-éclairé.
Je présume d' ailleurs, comme vous l' avez
dit dans une-autre occasion, que vous
proportionnez les instructions que vous
avez à donner, aux personnes et aux circonstances
où elles se trouvent. En-effet,
ce qui est bon à l' une, serait souvent nuisible
à l' autre, et c' est mal l' entendre que

p170

de donner à toutes les mêmes lumieres.
Voila mes dispositions à votre sujet : elles
doivent vous mettre à-l' aise, pour tout
ce que vous avez à m' écrire desormais.
De mon côté, je ne manquerai pas de
vous consulter en-tout.
D' abord, il est certain que j' ai grande
envie d' épouser le marquis. Je ne crois

pas que vous ayiez été la dupe de mes dédains. Mais je sens qu' il faut, pour que cet homme ne me méprise pas, après le mariage, me faire beaucoup prier : c' est à vous à travailler de-façon qu' il me prie beaucoup. Je feindrai de préférer le conseiller, dont au-fond, je ne me soucie plus, et dont je ne saurais me soucier, puisqu' en-m' épousant, il semblerait qu' il m' aurait fait une double grâce. Par vos soins (et c' est un éternel sujet de reconnaissance), je ne crois pas

p171

me voir jamais obligée d' en-recevoir d' auqu' un homme. Mais pour être sûre du secret de ma conduite, il faut tromper mon frère lui-même au-sujet de mes vraies dispositions. Je veux être agréée de la famille du marquis, priée par elle : l' idée que vous m' avez donnée de mon mérite, me fait croire que j' en-vaux la peine ; ou je resterai fille. Je goûte fort cette association d' intérêts que vous me proposez avec mon frère, et je vous la laisserai entièrement diriger. Parmi les principes qu' on m' a donnés chés nous, et que vous paraissez regarder avec une sorte de mépris, il en-est un cependant, qui câdre avec les vues que vous avez pour mon frère : on y inculque aux filles, que tant qu' elles ne sont pas mariées, elles doivent se sacrifier pour leurs frères, qui seuls perpétueront le nom qu' elles portent. Vous me permettrez aumoins de conserver ce principe là ?

p172

Quant à vos lettres de controverse, si vous avez cru m' amuser par-là ; non : tout-cela me paraît des idées-creuses, excellentes pour occuper des imaginations trop-sensibles, comme celle de Mme Parangon : mais pour moi, il me faut quelque-chose de plus-matériel dans mes amusemens. Je vous parle à-coeur-ouvert,

sachant combien vous me voulez
de bien, par celui que vous m' avez déjà
procuré. Cette réponse ne s' est pas fait-attendre :
ma promptitude vous prouve
le cas que je fais de tout ce qui vient de
votre part, la controverse exceptée.
Je vous salue.

p173

Lettre 53.

15 juin.

la même, à Laure.

(origine de la corruption d' Ursule : et voila
comme le premier mariage de mon pauvre
frère fut aussi la perte de ma soeur !)
je touche au terme craint et désiré.
La belle-dame vient de *mettre-au-jour*
une fille, jolie, jolie,... il faut la voir !
Elle en-est folle. Je crois que je ferai
de-même, et pour ma satisfaction, je
voudrais une fille ; pour mon ambition,
un fils. La sagefemme de Mme Parangon
dit que j' aurai un fils. Je la prendrai
plutôt qu' un accoucheur ; car je
pense comme la belle-dame, qu' il faut
avoir de la pudeur jusque dans ce moment-là.
Passons à une autre-chose. Je
voudrais bien savoir quelle est ta politique
avec tous les hommes ? Je tiens la
mienne de ma feuë bellesoeur Manon, qui
qui m' a très-bien endoctrinée pendant le

p174

peu de temps que j' ai vécu avec elle.
Son principe était qu' il faut si rarement
leur dire la vérité, qu' on pourrait employer
jamais , aulieu de *rarement* ;
car il n' arrive presque jamais qu' elle
nous soit avantageuse : qu' il faut les
tromper pour leur bien autant que
pour le nôtre ; leur montrer toutes les
vertus qu' il nous souhaitent ; et si nous
ne pouvons les avoir, en-prendre le
masque. Je commence à mettre ces maximes
assés bien en-usage. Je trompe
Edmond, sur mes dispositions : je trompe
le marquis ; je trompe le conseiller :

aide-moi un-peu à tromper Mr Gaudét,
en-me faisant confidence des moyens que
tu emploies ? Tu me demanderas, qui
m' a rendue si fine ? Mon sexe et les exemples
que j' ai devant les yeux. Il n' est
pas jusqu' à ma bellesoeur Fanchon, qui
ne trompe un-peu son mari ; car je suis
bien-sûre qu' elle ne lui montre pas toutes
les lettres qu' elle reçoit de moi, et

p175

qu' elle va chercher elle-même à V.
La belle-dame ne trompe-t-elle pas le
sien ? Et Manon ! Comme elle trompait
ce pauvre frère, si vif, si emporté, pour
des torts qui ne le touchent pas d' aussi-près !
Reste toi, cousine : comment
trompes-tu ? Les lumières que tu me donneras
me seront très-utiles ! Mr Gaudét
me veut former : je me trouve bien
comme je suis : mais je serais charmée de
lui laisser la gloriole de croire qu' il m' a
formée. Aide-moi donc à lui donner cette
satisfaction, je t' en-prie ! Cependant,
depeur que tes confidences ne soient perdues,
attens que mon triste jour soit passé !
Entre-nous, je le redoute un-peu ! Mourir
avant vingt ans, parce-qu' il a plu à un
ostrogoth de satisfaire la passion que nous
lui avons inspirée, c' est un-peu dommage !
Je ferai mon possible pour échapper.
Tu étais plus-jeune, et te voila.
Je t' embrasse, ma pouponne, et t' aime
de tout mon coeur.

p176

Lettre 54.

16 juin.

réponse.

(tricherie ! Car cette lettre fut dictée en-partie
par Gaudét, plus-fin que cette pauvre Fine !
Portrait de Gaudét.)

on dit que je suis fine ; mais tu me
dames-le-pion , mon aimable cousine !
Je suis pourtant charmée que tu m' aies
écrit comme tu l' as fait ; cela me met à-l' aise,
et je vais te parler à-coeur-ouvert.

Je suis de ton avis ; et tu penses très-juste,
quand tu supposes que je trompe
Mr Gaudét, et que je le mène. Il faut
te faire son portrait : il est de lui ; car il
se connaît ; mais j' y mettrai du mien quelques
traits, que j' écrirai différemment ;
remarque-les. Il est pour l' esprit comme
pour la figure ; tu as vu dans ses traits,
qui sont tous grâcieux, quelque-chose de
dur, dont on ne peut se rendre-raison :
*quoique très-bien-fait, il se ramasse
quelquefois en-peloton, dans son fauteuil,*

p177

*et alors il a l' air d' un ours : son
caractère est l' enjouement, l' aimable gaîté :
mais au-milieu des saillies de sa belle-humeur,
il lui échappe ou une expression dure, ou
une ironie sanglante : il est bon,
et il est fin ; deux qualités presque incompatibles.
Il est bon-ami ; mais quelquefois
sa conduite a toutes les apparences de
la perfidie ; il trahit pour servir ; et semblable
à ces somnambules qui marchent
en-sûreté sur le haut d' un toit, tant qu' on
ne les éveille pas, il vous sert en-effet,
si vous ne vous apercevez pas de sa trahison ;
mais si vous le remarquez, et que
vous le troublez, tout est perdu, et la
perfidie a son effet naturel : il n' est
pas vindicatif, à-moins que ce ne soit
pour venger un ami, une amie, et que
cette vengeance ne leur soit réellement
utile : alors, il a l' air du plus-atroce
des hommes, et il se comporte de-même ;
car comme il est sans préjugés, rien ne
peut l' arrêter, que la raison, dont il*

p178

écoute toujours la voix : voila l' homme.
Conduis-toi avec lui en-conséquence
de ce portrait, le plus-vrai qui fut
jamais. Quant à moi, voici ma manière
à son égard.
Je ne joûte pas avec lui de finesse ; il
s' en-apercevrait, et je serais sa dupe,
comme bien-d' autres : mais je lui dis

clairement ce que je ne veux pas, ou ce que je veux : je le dis fermement. Ordinairement il cède au premier mot, et se conforme à mes volontés, comme à ces évènements qui partent de causes-supérieures, et qu'on ne saurait empêcher. Quelquefois, mais rarement, il forme des objections. Si je l'écoute, il me subjugue : mais si je l'arrête dès le premier mot, en-répétant, *je le veux*, il me répond : cette raison-là vaut mieux que toutes les miennes, et cela sera... malgré ta finesse, cousine, je te conseille d'employer ma recette : c'est un conseil d'amie. Ce qui rend cette

p179

conduite sans inconvénients avec Mr Gaudet, c'est qu'il ne connaît rien d'illicite, que ce qui est contraire à l'avantage de la personne qu'il sert : mais aussi, comme il est fort-éclairé, souvent on le croirait scrupuleux : il faut alors l'écouter, et on a la satisfaction d'être convaincu ; on est forcé de l'approuver, de vouloir et de penser comme lui. D'après cela, tu vois s'il a beaucoup de peine à conduire Edmond ! Cent-fois moins que toi et moi. Ainsi, ma chère, que ce caractère décidé ne t'effraie pas : c'est un guide sûr, que celui qui ne bronche jamais, et qui, s'il tombe quelquefois, ne le fait, qu'en-vous disant, vous voulez que je tombe et tomber avec moi ; je vais le faire pour vous complaire ;

p180

prenons-garde à nous faire-mal ! Vous m'avertirez quand vous voudrez vous relever, et marcher plus-fermement. Adieu, chère cousine. Je te souhaite bien au-delà du *triste jour* (comme tu le nommes) ; qui ne sera cependant pas si triste ; car il fera naître dans ton cœur la joie du danger passé, celle d'avoir un fils, et l'espoir d'un heureux mariage.

PARTIE 4

p183

Lettre 55.

Laure, à Gaudét.

(Ursule a un fils.)

30 juin.

C' est un fils. Elle est aussi-bien
qu' on peut l' être : je la garde,

p184

puisque l' absence de la belle dame me
laisse une liberté entière. Edmond est
venu. Je lui ai montré son neveu,
en-lui disant, c' est un fils ?
Il a paru transporté de joie. Envérité,
j' en-ai ri. Mais au-fond, il a raison.
Le marquis s' est présenté trois-fois à la
porte : elle a refusé de le voir. Elle
en-a envie, cependant, depuis que c' est
un fils. Elle veut le nourrir. Je m' y
oppose. Il faut ici le poids de votre
autorité. J' ai fait-prendre les précautions
pour cacher ce que vous appelez,
la *valeur* d' une nègresse, la gloire d' une
sauvage, et la honte d' une jolie européenne :
nous avons là trois agneaux
tout-prêts, qui ont été inhumainement
excoriés : je n' aurais pas été capable d' y
consentir ; mais le soin de notre beauté
nous rend cruelles.
Je finis par ce mot, qui porte sentence.

p185

Lettre 56.

Même jour.

Gaudét, à *la cruelle Laure*.

(adresse du méchant Gaudét, pour empêcher
Ursule d' allaiter.)

mille complimens à l' aimable cousine :
ma joie égale la sienne et celle du
marquis, que je viens de voir avec Edmond.

On ne peut les faire-taire ; ils
parlent ensemble ; ils se coupent la parole ;
n' y font auqu' une attention, et quand
vous leur répondez à une question importante,
ils vous en-font une frivole.
C' est tout ce que je puis en-dire à-présent
à l' heureuse persone. Quant à vous,
cruelle Laure, j' ai à vous gronder.
Nourrir son fils est le devoir d' une
mère, et ce sentiment si naturel, si
légitime devait naître dans le coeur de la
méritante persone auprès de laquelle
vous êtes. Voilà ce que je pense. La
jeune et charmante maman a dû vouloir

p186

ce qu' elle veut. Reste à savoir, si nous
devons nous y opposer. Je trouve que
vous avez décidé la question un-peu-vîte,
Mademoiselle Laure, et comme une véritable
étourdie. Je voudrais être-là
pour vous en-demander les raisons. Je
suis sûre que vous n' en-donneriez que de
frivoles comme vous-même : la conservation
de quelques attraits ; la gêne, oh !
Sur-tout la gêne, la privation des plaisirs.
Mais la jeune maman ne consentira jamais
à perdre-de-vue l' objet de sa tendresse :
elle a d' ailleurs sous les yeux un trop-bel
exemple pour ne pas l' imiter en-tout :
son amie, sa déesse, la belle-dame fait
nourrir sa fille sous ses yeux ; elle lui
rend tous les soins de mère, à-l' exception
de celui de l' allaiter ; parce-que l' allaitement
laisse certaines traces, que certaines
persones, comme la belle-dame et l' aimable
maman ont des raisons de ne pas
conserver sur elles. Voilà, charmante
étourdie, ce qu' il fallait dire à la petite

p187

maman, et non pas ce que vous avez dit
sans-doute. Le parti que la belle-dame
a pris, est le seul à prendre, voilà mon
avis, et je fais chercher à-présent ce qu' il
nous faut. C' est une fille que j' ai vue un
de ces jours, de l' âge de la petite maman,

assés jolie, douce, qui n' a eu qu' une faiblesse,
et par inclination. Je vous l' enverrai
tantôt. Elle restera dans la maison,
et outre qu' on fera ainsi tout ce qu' on doit,
on aura de-plûs le mérite d' une très-belle
charité envers cette pauvre fille.

P. -s. *sur un papier séparé.* tu vois,
ma belle, comme il faut s' y prendre,
pour amener ces petites-persones à ce
qu' on veut. Gage que ma lettre a
produit son effet ? Tu m' en-diras des
nouvelles.

p188

Lettre 57.

1 juillet.

Mme Parangon, à Ursule.

(elle lui donne de véritablement bons conseils.)
ma très-chère amie : j' apprens avec
une joie inexprimable, que la terrible
crise est passée : c' est à l' amitié la plus-tendre
et la plus vive à t' en-féliciter.

Mais, chère amie, c' est de ta conduite
actuelle que va dépendre tout le reste de
ta vie. Je ne te porterai certainement
pas à l' ambition ; on peut être heureuse
sans être marquise : mais tu as un fils ;
il t' impose deux devoirs principaux, essentiels
tous-deux : le premier de lui
donner le lait de sa mère ; le second, de
légitimer sa naissance. Grâce au ciel,
tu n' as rien à te reprocher, et ta singulière
position est toute à ton avantage :
mais quel présent que la vie, si tu ne
donnes pas à ton fils une place parmi les

p189

citoyens ? Si par ta faute, il descend
audessous du rang de son père, audessous
même du tien ! Il faut ici de la vertu
et quelqu' adresse, ma chère fille : ne
t' en-fie pas uniquement à ta beauté ;
emploie tous les moyens légitimes de
captiver non-seulement le marquis, mais
de gagner encore l' estime de sa famille.
Le premier de tous ces moyens, c' est de
nourrir ton fils, de ne vivre, de ne

respirer que pour lui ; de le tenir d' une
façon qui le rende aimable, et qui enchante
une famille orgueilleuse et puissante.
Tu seras mille-fois plus intéressante
aux jeux du marquis lui-même,
ton fils sur ton sein, qu' avec la plus-brillante
parure. Ce n' est pas que je te
conseille de te négliger de ce côté-là ; au-contre, il faut que la propreté de ta
personne soit plus recherchée que jamais.
Je sais que c' est une recommandation
inutile avec toi. J' espère te pouvoir
rendre une visite demain. Ma chère

p190

Ursule, si tu répons à mes vues, nous
alons être plus-unies que jamais. Il faut
rappeler Fanchette de son couvent : nous
n' avons plus de raisons de la tenir éloignée
de nous, et peut-être sera-t-il
plus-sûr, vu la prudence de cette chère
enfant, de lui faire nos confidences ;
non pas entières pour moi ; cela n' est pas
nécessaire, mais pour tout ce qui peut lui
être dit. Adieu, ma plus chère amie.
p. -s. c' est au mariage que tu dois
tendre. J' insisterais davantage encore ;
mais je crois que c' est le voeu général,
et que personne n' a ici des vues endessous.

p191

Lettre 58.
15 juillet.
Ursule, à Laure.
(elle desire d' epouser le marquis, et se plaint
de ce que Gaudét s' y oppose.)
quoique vous en-disiez, les raisons
de Mme Parangon valaient mieux que les
vôtres ; je le sens à n' en-pouvoir douter.
Cependant elle s' y est rendue, et au-moyen
de ce que la nourrice demeurera ici, je
puis me donner les mêmes avantages, que
si je nourrissais mon fils. Le marquis
m' impatiente, Edmond aussi ; je les brusque
tous-deux. Il n' y a qu' une chose à
me dire, au lieu de fadeurs ; un ban à
l' église, et un contrat chés le notaire.

Je vis le marquis avec plaisir, au-retour du batême ; et envérité, s' il avait eu de l' esprit, c' était le moment de me parler mariage : il n' en-dit pas un mot. Aussi dut-il s' apercevoir de ma froideur, lorsqu' il nous quitta. Je souhaiterais que

p192

Mr Gaudét voulût me servir un-peu à ma manière, plutôt qu' à la sienne. Je ne suis pas contente de notre dernier entretien : je te prie de lui dire cela sérieusement. Ce qu' il me propose est trop-éloigné de ma façon-de-penser et de mon caractère ; il a falu tout ce que je lui dois de considération, pour m' empêcher de lui répondre durement. J' ai resolu de feindre d' aimer le conseiller, pour exciter la jalousie du marquis. Ce mariage tant offert, il n' en-est plus question ! Cela me pique. C' est le moment, à ma première sortie, et je ne devrais quitter ma chambre, que pour aler à l' autel. Voila ce que je veux : dis-le à Mr Gaudét.
p. -s. il m' a fait entendre qu' il avait eu part à mon enlèvement : si je n' épouse pas, quel était donc son but ?

p193

Lettre 59.

16 juillet.

réponse.

(Laure, de-concert avec Gaudét, lui conseille une finesse dangereuse.)

tu as raison, chère cousine, et je viens de le dire à l' homme dont tu te plains à juste-titre. Ses réponses sont pitoyables ! Toujours ce qui est plus-utile à ton frère ! Envérité ! Les hommes croient que nous ne devons exister que pour eux ! Voici mon avis, à moi : je rebuterais le marquis, au-point qu' il faudrait qu' il s' expliquât ; et lorsqu' il aurait parlé-net, je ferais la dédaigneuse ; j' irais jusqu' à lui dire, à dire à ses parens, s' ils me proposaient sa main, que j' ai de la repugnance pour lui. Je vois à cela de grands

avantages ! La famille te pressera ; elle
t' honorera ; le marquis se croira trop-heureux
que tu le prennes par-complaisance,
et comme tous ces gens-là
n' estiment les femmes qu' à-proportion

p194

des difficultés, tu te trouveras considérée,
chérie, après ton mariage. Essaie de
cette recette. Quant aux conseils, ceux
à suivre ne sont ni ceux de Mr Gaudét, ni
ceux de la belle-dame, d'ailleurs en tout,
mais les miens.
Je t' embrasse.
Ne crains pas que ce mariage puisse manquer !
Ton fils le rend infaillible.

p195

Lettre 60.
25 juillet.
Ursule, à Mme Parangon.
(comment elle refuse le marquis, en-voulant
accepter ; Gaudét ne lui faisant-faire les
propositions, que lorsqu' il sait qu' elles seront
sans effet.)
enfin, il est question de mariage,
ma chère madame, et vous voyez que les
conseils de Laure ne sont pas si mauvais !
Car je les ai suivis à-la-lettre. J' ai eu la
plus-belle occasion du monde hier de faire
la fière, la dédaigneuse, et je ne l' ai
pas laissée échapper : la mère du marquis
m' est venue rendre-visite. Elle m' a
laissé entrevoir, qu' on avait un établissement
en-vue pour le marquis, et qu' on
craignait que je n' y apportasse obstacle.
Je me suis trouvée piquée de cette ouverture,
et j' ai été charmée que les conseils
de Laure vînssent à l' appui de ma vanité
blessée. Non, madame, ai-je répondu,
je n' apporterai pas d' obstacles à

p196

vos vœux : ma situation est très-affligeante !

Mr. Votre fils ne m'inspire absolument rien du-tout, et sa violence a été aussi cruelle qu' elle le pouvait être, puisque rien ne l' a certainement adoucie. Je vous dirai plûs ; il est un autre homme, vertueux, modeste, sans torts à mon égard, qui m' aimait à mon insu avant mon malheur ; qui depuis, n' a pas changé : c' est à cet honnête-homme que mon coeur se donnerait, s' il pouvait se donner. Voila, madame, la vérité nue ; je vous parle comme je ferais à ma mère elle-même. La comtesse a aggravé la peine que je ressentais, en-me caressant ; j' ai vu que ma réponse lui faisait-plaisir. Elle a demandé mon fils : Marie l' a apporté. La comtesse a paru charmée de sa figure et de ses petites grâces enfantines ; elle l' a caressé fort-longtemps. J' attendais qu' elle allait changer de langage avec moi. Point-du-tout ! Elle m' a demandé l' enfant. J' ai répondu, que

p197

j' aimais trop mon fils pour m' en-priver : (elle aurait dû entendre ce que cela voulait dire : mais voyant qu' elle ne me comprenait pas, j' ai ajouté :) je le veux élever enfant, madame : mais je serais charmée que la famille de son père lui conservât cette bonne-volonté, pour quand il sera prêt d' entrer dans le monde : je le remettrais alors très-volontiers, soit à son père, soit à vous, madame ; après avoir fait naître et nourri dans son coeur les tendres sentimens qu' une absence entière empêcherait d' y germer pour celle qui l' a mis au monde. Car je renoncerais plutôt à tout espoir de bonheur, qu' aux sentimens naturels que me devra cette créature innocente. Et ne croyez cependant pas, madame, que je me les approprie seule ; sans aimer Mr. Le marquis, je connais ses droits ; il peut être sûr que je pénétrerai son fils du respect légitime et de la piété filiale dus à un père. Après un langage

p198

si clair, et qui marquait si-bien mes
dispositions, je m' attendais que la comtesse
avait aumoins les louer ; ou que
peut-être même, touchée de la façon-de-penser
de la mère, et de la beauté
du fils (car il est charmant), elle allait me
parler de mariage : mais aucontraire,
elle s' est rendue, comme si mon but
avait été qu' elle se rendît à mon refus.
Je suis au-desespoir que votre indisposition
ne vous ait pas permis de vous
trouver-là ; je suis sûre que vous auriez
éclairé cette mère, et que vous l' auriez
amenée où je la veux. Marquez-moi,
s' il n' y a rien dans ma conduite qui vous
déplaise, ou qui ne tende pas au but que
je me propose, dans ma position présente.
Le marquis reparle de mariage très-ardemment,
c' est un point de gagné. Mais
moi, dois-je supplier la mère de cet

p199

homme de me faire épouser son fils ?
Je ne le crois pas. J' attendrai encore
quelque-temps. Il faut que je sois pressée :
c' est ce que je dis à Edmond, et il
me seconde assés bien de ce côté-là. Je
sais, malgré ma jeunesse, qu' une femme
de mon état risque le tout pour le tout,
en-épousant un jeune-seigneur.
Je vous souhaite un prompt rétablissement,
et sur-tout la tranquillité d' esprit.
Ni vous, ni moi ne pouvons commander
aux évènements, et notre volonté, qui
n' y a pas eu de part, pourrait seule nous
rendre coupable : mais dans ce cas-là
même, faudrait-il nous désespérer ?
Nous n' avons qu' une raison d' être attachées
à la vie ; la voila doublée ; conservons-la.

p200

Lettre 61.

26 juillet.

Gaudét, au Comte De-, *père du marquis* .

(adresse mondaine et ruse du corrupteur, pour
servir le frère aux-depens de la soeur, et remplir

d' autres vues secrètes).
Monsieur le comte :
il m' est facile de vous donner les instructions
que vous me faites-demander : je
connais la famille de la jeune-persone,
comme la mienne. Ce sont de bonnes-gens,
dont l' origine est peut-être égale
à la vôtre, mais la situation présente
bien-inférieure ! Ce sont des laboureurs,
tant le père que les enfans restés au village
de S. Quant à la jeune-persone,
sa figure est charmante, et tout le sang de
cette maison est beau. Le caractère de
la belle Ursule est parfait, il n' y a pas-là
de candeur affectée ; tout est franchise :
c' est la vertu même, avec tous ses épouvantails ;

p201

le marquis aimé ou non, serait
sûr de sa femme, si une-fois il lui avait
donné ce titre honorable. Voila, je
crois, monsieur le comte, exactement
tout ce que vous voulez savoir.
à-présent me sera-t-il permis d' ajouter
un mot audelà de vos questions ? J' ose
l' espérer de votre indulgence. Le marquis
est père, et il l' est d' un fils. Il
me semble, qu' il n' y aurait pas à hésiter,
à conclure un mariage, qui donne un
état à votre petitfils. Vous n' avez auqu' une
objection à faire contre la mère ;
et elle a un million de plaintes à faire
contre son ravisseur. Il est vrai que vous
avez donné une forte somme : vous avez
acheté son silence ; aussi ne reclamera-t-elle
jamais contre vous le secours de la
loi : mais ce serait un bien-triste avantage
pour vous-même, si vous aviez aussi
acheté le droit de proscrire votre sang ?
Il n' y avait pas de fils, pas même d' apparence
de grossesse, quand l' accord a été

p202

fait par moi-seul, et à l' insu non-seulement
de la demoiselle, mais de toute sa
famille. J' ai fait ratifier depuis, non
sans peine : mais s' il y avait eu un fils,

moi-même je n' aurais voulu me prêter à
auqu' un arrangement, et j' aurais attendu,
de la crainte fondée d' une dénonciation
au ministère public, un mariage, que je
n' attens aujourd' hui que des sentimens
naturels d' un père pour ses enfans. Je
sais que le marquis peut trouver un parti
plus-avantageus, qu' une fille avec
quinze à seizemille livres de rente : mais
je sais aussi, qu' il ne trouvera sûrement
pas le bonheur ; qu' il l' a chassé loin de lui
pour-jamais, par son attentat sur la fille
d' un citoyen, qu' il a violée, retenue
malgré elle chés lui plus de dix jours,
mise à deux-doigts du tombeau : il aura
toujours cette image devant les ieux : et
s' il devenait assés endurci pour l' écarter,
il n' écartera pas celle de son fils ; ni vous-même,
monsieur le comte, ne réussirez

p203

pas à l' écarter. Voila ce que ma conscience
m' oblige de vous dire.
D' un autre côté, je sens que c' est un
mauvais-mariage, pour un homme comme
le Marquis De- : qu' il aura un frère
à avancer ; une famille nombreuse à
protéger, à aider : qu' un mariage dans
une famille égale à la sienne, lui procurera
des avantages si considérables, qu' il
est impossible de les négliger : qu' enfin, il
aura d' autres fils, dont l' origine sera également
illustre par les deux sources de
leur existence. Comment faire dans une
pareille occurrence ? N' y aurait-il pas
moyen de tout concilier ? Je le crois ;
et voici celui que j' imagine. Les filles
ne sont rien dans les maisons nobles ou
roturières ; elles en-sortent pour n' y rentrer
jamais. La tache faite à la famille
R, par la violence sur une fille de
cette maison, tombe donc bien-plûs sur
les mâles, et sur-tout sur celui de ces
mâles, qui est à la capitale, et connu

p204

dans le monde, ou prêt à l' être, que sur

la fille elle-même, qui d' ailleurs me paraît presque-dédommée. Ainsi, pour n' avoir rien à se reprocher, et que des gens aussi relevés que vous l' êtes, ne se trouvent pas un tort réel avec des gens audessous d' eux, je proposerais, mais comme un simple projet, que je soumetts à votre examen, que Mr. Le marquis épousât, pour sa fortune et son avancement, la personne-de-distinction que vous avez en-vue ; et que pour réparer ses torts, relativement à la personne qu' il a deshonorée, il rendît au frère plûsqu' il n' a ôté à la soeur. Ce frère, monsieur le comte, est un beau-garson, capable de faire honneur à son protecteur par ses qualités, par sa belle figure, par ses sentimens nobles et distingués. Il faudrait le faire-entrer au service, lui faire-avoir une compagnie, lorsqu' il en-serait temps : à-moins que vous ne préférassiez de lui faire un sort

p205

dans la robe ; car il est propre à tout ; je choiserais même ce dernier parti. La finance ne doit pas vous inquiéter ; c' est un article dont je me charge, avec le secours des autres amis de ce garçon méritant : car il est adoré de tout ce qui le connaît. J' imagine que la protection que lui donnerait Mr. Le marquis, et vous-même, monsieur le comte, vous honorerait autant que lui, et ferait briller aux yeux de tout le monde votre grandeur-d' âme et votre justice : votre gloire serait ici d' autant plus pure, que vous n' encourriez pas, auprès des gens-de-qualité, le blâme de vous être mesallié dans votre fils uniq. Je viens, comme un avocat-général, de plaider le pour et le contre : voila toutes les raisons possibles : c' est vous qui faites la fonction de juge : prononcez. J' espère, monsieur le comte, que vous recevrez en-bonne-part ce que je prens

p206

la liberté de vous marquer, et que vous y
verrez le langage d' un homme également
fidèle à l' amitié qu' il a jurée à la famille
R, et à la considération respectueuse
qu' il doit à la vôtre.

J' ai l' honneur d' être, etc.

p. -s. j' écris également à-l' insu du frère
et de la soeur. Un seul cas détruirait
la seconde partie de ma lettre : c' est
celui où le marquis n' aurait pas de fils
du mariage projeté : mais ne vient-il
pas de faire ses preuves ?

p207

Lettre 62.

27 juillet.

réponse.

(on voit ici comment va s' arranger le refus
d' Ursule.)

les motifs que vous m' exposez, monsieur,
ont fait sur moi l' impression que
méritait leur importance. Il ne s' agit
que d' un point, c' est de déterminer le
marquis, et d' exciter la générosité de la
demoiselle, au-point de lui faire-refuser
mon fils. Si vous y réussissez, nous-nous
engajons, ma famille et moi, à
faire-avancer le frère, et à le servir de
tout notre crédit. Nous-nous conduirons
d' après le succès de vos démarches.
Votre affectionné serviteur
le Comte De-.

p208

Lettre 63.

29 juillet.

replique.

(Gaudét a tout préparé ; il est sûr de son fait.)
j' espère, monsieur le comte, que si
vous voulez faire aprèsdemain, une démarche
auprès de la demoiselle, avec Mr. Votre
fils, vous aurez la satisfaction que vous desirez.
J' y ai travaillé avec une ardeur infatigable :
heureux de concilier l' honneur
d' une famille respectable, avec l' intérêt
du plus-chèr de mes amis. Je sais que le

marquis doit vous presser vivement demain
ou après : vous pourrez céder en-apparence,
et de-là venir ensemble chés la
demoiselle : il est essentiel qu' il y soit, et
sur-tout que vous n' ayiez pas d' entretien
particulier avec elle hors de la présence
de Mr. Votre fils. On est fâchée contre
lui ; on ne l' est pas contre vous ; aucontraire,
on vous respecte et l' on vous
honore autant que vous le méritez, c' est-à-dire
infiniment, et comme le fait
votre, etc.

p209

Lettre 64 écrite avant les deux précédentes.
Laure, à Ursule.
(elle continue à servir les desseins de Gaudét.)
tu touches, si tu le veux, chère cousine,
au moment désiré de te montrer
sous le jour le plus-favorable à la famille
du marquis : on est sur-le-point de te
demander solennellement : c' est l' instant
de la fierté, ton mariage ne s' en-fera
pas moins, il est immanquable, à-cause
de ton fils ; mais il sera beaucoup-plus-heureus.
Je te préviens qu' un de ces
jours, tu auras la visite de Mr. Le comte,
et que le marquis doit employer devant
lui les raisons les plus-fortes pour te déterminer.
C' est à toi d' arranger tes refus
de-manière, qu' ils te donnent un nouveau
relief, sans décourager ton futur.
Cette occasion est unique ; il ne faut pas
la laisser échapper. Je crois que Mr Gaudét
te verra cet après-midi : tâche de savoir
son sentiment, sans lui dire le tien.

p210

Lettre 65.
30 juillet.
Ursule, à Mme Parangon.
(elle se doute de la supercherie.)
voilà, très-chère amie, une lettre
que Laure m' écrivit il y a trois jours : je
vais ensuite vous faire part de la conversation
que j' ai eue avec Mr Gaudét. Mais
lisez d' abord la lettre de Laure. L' ami

de mon frère est venu sur les quatre heures. à quand le mariage ? Je l'ignore ; on n'en-dit mot. Si, l'on en-parle fort chés Mr Le Comte De- : tout le monde le desire, et vous en-êtes la maitresse. Je ne vous cacherai pas que j'en-suis ravie. Cela est fort naturel ! Comment vous proposez-vous de vous conduire ? Mais d'accepter tout-unîment. C'est un parti sage : ce mariage devrait être fait ! Je le pense ! J'accepterai le marquis ; je le dois à-présent. Certainement c'est

p211

un devoir, à-cause de votre fils, et vous devez vous sacrifier. C'est bien un sacrifice, je vous assure ! C'est aussi, je crois, ce qu'il faudra faire-sentir vivement ! Je n'y manquerai pas il serait délicieux de desespérer le marquis, en-le refusant,... aumoins d'abord ? C'est ce que je me propose. à votre place, je n'accepterais qu'avec Mr. Le comte en-particulier ? Cette idée est excellente, et je veux en-profiter. Je lui ferais-entendre, que c'est autant par le respect qu'il m'inspire, et la haute considération que j'ai pour lui, que pour l'intérêt de mon fils ? C'est justement ce que j'avais pensé. Nous sommes d'accord ; parce-qu'en-effet la raison dicte cette conduite, dans la position où vous êtes, etc. Mon amie, ne se pourrait-il pas que Mr Gaudét et Laure eussent des vues particulieres, pour faire échouer le projet de mon mariage ? Je leur trouve un air endessous

p212

depuis quelque temps. J'ai resolu de les attrapper (si tant est qu'ils me trompent), et d'accepter, après quelques difficultés assés-vives. Votre avis là-dessus, je vous prie ?
p. -s. je crois cependant que je les soupçonne-à-tort. Quel serait le motif

de Mr Gaudét, par exemple ? Pour
Laure, peut-être un-peu d'envie...
encore, elle est ma cousine, et mon
mariage lui fera plûs de bien que de mal.
Je crois que je suis soupçonneuse ?
J'en-serais fâchée ; cela marquerait que
je suis méchante, et que je juge les
autres d'après-moi.

p213

Lettre 66.
Même jour.
réponse.
(Mme Parangon donne le seul conseil à suivre.)
accepte, ma chère Ursule, sans
faire même ces difficultés auxquelles tu
parais tenir : voilà mon avis. Ce n'est
pas que je soupçonne Mr Gaudét de te
trahir : mais cet homme a une manière
de faire le bien de ses meilleurs amis,
qui souvent est fort-mauvaise ! Il se
pourrait qu'il eût quelque dessein secret,
tel qu'il ne lui est pas avantageux qu'il
soit connu. Comporte-toi en-cette occasion,
d'après mes avis ; car il n'y a
qu'une chose de certain ici ; c'est que
tu as un fils, auquel il faut donner un
état, une famille, un titre en-un-mot,
et qu'un fils est tout pour sa mère. Elle
doit lui tout immoler, hors l'honneur :
mais la vie et le bonheur sont au nombre
des sacrifices à lui faire ; sans cela,
elle n'est pas mère, elle est marâtre.

p214

Lettre 67.
31 juillet.
Laure, à Gaudét.
(jalousie de femme contre Ursule.)
tes projets sont renversés, l'ami, si tu
n'y mets ordre : Ursule vient d'accepter.
Tout-alait-bien d'abord ; elle a dit au
marquis les choses les plus-dures ;
entr'autres, qu'elle avait de la répugnance
pour lui. J'aurais cru qu'il allait se
câbrer à un mot si dur ; point-du-tout !
Il a répondu avec une modération, dont un

homme de son âge, de son rang (je pourrais ajouter, de son caractère) ne me paraissait guère susceptible : *mademoiselle, en-avez-vous pour votre fils ?* ... il est certain que la famille du comte n'est point pour ce mariage ; il faut les aider, dans cette circonstance, et faire ensorte que cette petite tête refuse absolument : à-moins que tu n'aimes mieux laisser terminer. Voici néanmoins l'occasion

p215

de développer les ressources de ton génie. Edmond sera négligé, si l'on n'a plus rien à attendre de son crédit sur l'esprit de sa soeur, pour l'éloigner du mariage. J'aurais bien encore un autre motif, pour t'engager à agir : c'est que mille ma cousine est naturellement un-peu fière ; si elle devient marquise, je ne pourrai plus la regarder. Je la connais, cela en-viendra là : a chi sa legger nella fronte il mostro. Mets ordre à cela, je t'en-prie, n'importe par quel motif ; car je sais que tu es audessus de mes idées, que tu nommes des *femmillages* . Je soupçonne Mme Parangon d'être son guide en cette occasion ; car Ursule pensait comme nous.

p216

Lettre 68.

5 auguste.

réponse.

j'ai depuis longtemps en-main un mauvais-sujet, presque aussi beau qu'Edmond, mais qui en-est tout l'opposé par le caractère et les sentimens : c'est une âme basse, crapuleuse, que j'ai maintenue basse et crapuleuse avec autant de soin, que je cherche à élever celle d'Edmond : cela n'est bon qu'à faire du mal, et je l'y emploierai, pour que cette âme nulle soit bonne à quelque-chose. Tu inviteras ce vil personnage, que j'ai donné pour élève lors de mon

départ, au maître d' Ursule, à un bal chés
Coulon, faubourg Saintgermain : la
salle est assés bien, pour que tu y
conduises ta cousine et son frère ; car
j' imagine qu' elle n' irait pas seule. Tu
diras à Lagouache (c' est le nom de mon
vil instrument), qu' il s' agit de plaire à
Ursule : le sot danse bien ; tâche qu' il

p217

ne parle pas ; excite en-lui la lubricité,
le bas-intérêt ; fais luire l' espoir d' un
succès facile, et ne lui cache pas qu' Ursule
a fait un enfant ; cela enhardit les sots,
et quelquefois les gens-d' esprit. Tu
auras soin de faire remarquer à ta cousine
les grâces du fat, de vanter son merite ;
tu lui apprendras qu' il est élève de son
maître, et tu lui feras-naître l' envie
d' en-faire son émule. Une-fois prise,
quand la sotise paraîtrait, elle n' éteindrait
pas l' amour ; cette passion métamorphose
la bêtise en-aimable simplicité.
Tu vois, ma chère Laure, que je ne
suis jamais en-défaut, et que j' ai une
pièce pour tous les trous. Je finis par
cette jolie phrase, qui t' appartient.

p218

Lettre 69.
25 auguste.
Ursule, à Laure.
(comment Gaudét lui fait-refuser le marquis par
libertinage : elle parle ensuite des bals,
ces dangereuses assemblées, si fatales aux
moeurs ! Et des comédies.)
il est envérité très-aimable ce jeune
elève, que Mr Gaudét a donné à mon
maître-de-peinture. Quelle grâce il
avait hièr à la danse ! Tout le monde
l' admirait. Je t' avouerai aujourd' hui
tout-bonnement, qu' il m' avait frappée,
le premier jour où je le vis chés Coulon,
quoique le soir, je n' aie pas voulu en-convenir.
C' est qu' envérité j' étais honteuse
qu' il eût fait sur moi, à une
première-fois, une impression si vive...

oui, la préférence marquée qu' il me
donnait, m' a flattée ; car envérité, il
n' y avait rien là qui le valût qu' Edmond :
mais mon frère n' est pas un homme
ordinaire ; c' est, je crois, le plus-bel-homme
du monde : mais après lui,

p219

c' est Mr Lagouache : ce qui me flatte
extrêmement.
Je t' ai beaucoup d' obligation du genre
de plaisir que tu m' as fait-connaître au
bal : je n' avais qu' une idée imparfaite
de cet amusement, que je préfère au
bal de l' *opéra* : ce dernier n' est qu' une
cohue. à-la-vérité, le déguisement
favorise une infinité d' aventures, et
donne une liberté, qui doit-être un
agrément sans prix aux ieux des gens que
les bienséances contraignent : mais outre
qu' il faut, pour en-jouïr, aler fréquemment
à ces assemblées, je trouve
encore qu' il est nul pour toi et pour
moi : tu jouis de ta liberté ; moi je
n' ai pas le goût des aventures ; il faut
pour cela, être duchesse, marquise, ou
fille-entretenu. Mais à nos bals bourgeois,
où l' on va sans masque ; où l' on
est connaissance après deux assemblées,
où l' on voit ce qu' il y a de plus-élégant
dans les deux-sexes, parmi les gens qui
nous assortissent, c' est je te l' avoue,

p220

un passetemps charmant, et c' est dommage,
qu' il faille en-faire-mystère à Mme Canon !
Car mon frère invente toujours
un prétexte, pour m' avoir. Aureste,
peut-être cette gêne et ce mystère y
donneraient-ils un prix, si ce n' était pas
un obstacle, pour mener Fanchette.
Car il n' est envérité pas possible d' y conduire
cette jeune et charmante enfant ! L' on
y fait et l' on y dit des choses trop libres.
Hièr, mon frère, qui n' est assurément pas
fort-grave, a froncé deux fois le sourcil,
et j' ai vu l' instant où il alait coller d' un

revers-de-main contre le mur, ce faquin
efféminé, qui dansait avec tant de lubricité,
lorsqu' il s' est avisé de toucher
la gorge à sa danseuse. Mr Lagouache
m' en-a paru aussi fort-scandalisé ; cependant
il a calmé mon frère, en-lui parlant
à-l' oreille. à cela près, c' est charmant,
et je regrette de n' avoir pas connu
plutôt ce divertissement-là : on y brille,
pour peu qu' on ait de figure ; on reçoit
de la part des hommes polis mille compliments

p221

déliçats, dits d' un air qui en-double
le prix, et Mr Lagouache y est mieux
que personne, je crois ? Qu' en-dis-tu ?
L' un de ces jours, Edmond est venu
me prendre pour aler aux *français* .
Tu sais que j' ai déjà vu avec lui,
l' *opéra* , où tout m' a ennuyé, jusqu' aux
dances ; car j' ai cinq à six-fois demandé
à mon frère ce qu' on applaudissait.
Il me gardait les *français* pour la bonne-bouche.
On donnait le *négociant* ,
ou le *bienfait rendu* , et les *folies-amoureuses* .
La première de ces deux
pièces, que le tumulte de la cabale m' a
empêché d' entendre aussi-bien que je
l' aurais voulu, m' a fait beaucoup de
plaisir : elle exprime une action généreuse,
et m' a paru calquée d' après un
événement réel. Un négociant de

p222

Bordeaux, a prêté centmille-écus à un
comte : il veut faire épouser la fille
de son débiteur à son neveu : mais ni
le comte, ni sa fille ne s' en-soucient.
L' oncle, qui se voit-mal-reçu, menace
d' exiger son paiement ; ce qui abaisse la
morgue du comte et de sa fille Angélique :
mais (Verville le neveu), a vu chés
le comte, une Julie, amie d' Angélique,
aussi jolie, et sur-tout moins-fière ; il en-est
devenu amoureux, et pour l' épouser, il
fait prêter au comte les centmille-écus
qu' il doit à son oncle. Ce dernier n' ayant

plus de droit à faire valoir auprès du
noble orgeueilleux, consent au mariage
de son neveu avec l' aimable Julie.
Les *folies-amoureuses* m' ont fort-amusée,
il faut en-convenir. Je ne vois pas
d' où-vient on contraint toujours les
amans ! Qu' est-ce-que cela fait aux
coeurs-de-bois , que l' on s' aime ? Je
crois qu' ils sont jaloux de ce qu' on est
plus-heureux qu' eux ? Aussi approuvé-je
de tout mon coeur les amans qui trompent

p223

ces surveillans maussades, et qui
se rendent heureux en-dépit de leurs
précautions. Je ne saurais dire combien
je m' intéressais à la jeune-Agathe,
quand je la voyais tromper son vieux
et jaloux tuteur Albert. Je tremblais
qu' elle ne fut découverte !
Heureusement elle ne l' a pas été. Veuille
l' amour nous donner, ma chère Laure,

p224

un semblable succès, en pareille occasion !
à-propos, notre maître nous a mis aux
prises, Mr Lagouache et moi, pour une
copie de Lebrun : c' est un moyen tableau
pour la grandeur, mais sublime pour l' exécution :
Mr Lagouache l' a emporté. Je
n' en-suis pas fâchée, et je craignais plûs la
victoire, que je ne la desirais, je te l' avoue.
Je suis riche ; si le marquis se rebute,
j' obligerai sa famille... quant au
conseiller, je ne l' aime que dans l' imagination
d' Edmond, à quî je l' ai fait
croire... si je faisais l' avantage d' un
jeune artiste aimable, et qui peut faire
son chemin ? Qu' en-dis-tu, cousine ?
Nous avons ici le consentement de nos
parens ? ... il faut consulter Mr Gaudét :
s' il est à Passy, je veux lui écrire, et
suivre en-tout ses conseils.
p. -s. je me cache en-cest de Mme Parangon :
d' ailleurs, elle part sous peu
de-jours.

p225

Lettre 70.

Lendemain.

Laure, à Gaudét.

(elle se moque de sa dupe.)

elle y donne à plein-collier, ma-foi !

Je ne l'aurais pas crue si facile à tromper,

ni si prompte à prendre-feu, la commère !

Ton Lagouache lui a tourné la tête

en-moins de huit-jours. Il est vrai,

que le maître a fait la copie du tableau,

qu' elle croit du fat : mais ce n' est pas-là

ce qui la décide. Je t' envoie sa lettre.

Fais-lui réponse, ou à moi. Cela

m' humilie un peu, et doit t' humilier

aussi ; tes talens vont rester sans emploi,

et leur victoire actuelle n' a rien de

flatteur, grâce à la danse.

p226

Lettre 71.

27 auguste.

Gaudét, à Laure.

(on voit ici tout ce que le corrupteur a dans l' âme.)

il n' est point de méprisable succès, lorsque

les vues sont remplies. Prends donc

la juste opinion que tu dois avoir de mon

adresse et de ma capacité. J' échouais par

les moyens ordinaires avec la soeur et avec

le frère lui-même, auquel il n' était pas facile

de faire-entendre raison ; une confidence

entière, quoiqu' à son avantage,

nous brouillait à-jamais : dans cette famille,

on va au but désiré, sans regarder les

entours : ce but pour Edmond, est que sa

soeur, qu' il a mandée à la ville, qui y a été

violée, un-peu par sa faute, et dont

l' accident lui a causé des larmes amères,

peut-être des reproches de la part de ses

parens, son but dis-je, est qu' elle soit marquise ;

il s' immolerait lui-même, pour remplir

cet objet ; et secondé comme il l' est

par le marquis, sur-tout par l' ambition

d' Ursule, il allait réussir ; le mariage se

p227

fesait ; le comte lui-même était ébranlé.
Qu' ai-je imaginé, moi, dont le plan est de
sacrifier la soeur au frere ? J' ai fait
trouver sous la main de la soeur, un
très-joli garçon ; une brute d' ailleurs :
mais ces droles-là réussissent de-préférence
avec les femmes ; Edmond ne
valait guère-mieux, lorsqu' il a subjugué
la belle Parangon. J' ai donc ensorcelé
Ursule. à-présent il me faut une chute,
et je la tiens ; j' en-ferai ensuite tout ce que
je voudrai : mais j' en-jure par l' amitié,
je ne m' en-servirai, ou je ne la ferai
servir qu' à l' avantage de son frère !
J' aurai soin ensuite d' écarter le vil instrument
que j' aurai employé, pour ne
pas ruiner absolument la soeur. Si je
puis, après le mariage du marquis avec
la riche héritière, je ferai ensorte
qu' Ursule, agguerrie, soit avec celui
qu' elle aura refusé pour mari, sur le
piéd de maitresse ; et c' est-alors que je
la ferai servir à mes projets, pour le
frère : parce-que n' ayant pas de famille

p228

à elle, il sera naturel qu' elle ne songe
qu' à lui : les filles bien-mariées, sont
la ruine des maisons ; les catins y seraient
plus-utiles. Mon but est de m' élever
avec Edmond ; de m' attacher à sa fortune,
de connaître, à-l' aide de son caractère vif,
sensible, et de mon intrépidité, toute l' étendue
des ressources humaines ; jusqu' à
quel point cet animal, qu' on appelle l' homme,
peut user de ses facultés pour tromper
ses semblables, leur en-imposer, s' en-faire
respecter, et les braver, sans craindre
leurs lois. J' aurai par-là le secret de
la conduite et du succès de tant d' hommes
qui m' ont étonné. La soeur, lorsqu' elle
n' aura plus d' établissement en-vue pour elle
même, qu' elle n' aura plus à prétendre à
l' honneur de son sexe, sera toute à celui
de son frère : j' aurai soin alors de lui
montrer sa vraie situation, et de lui indiquer
l' illustration d' Edmond comme le
seul moyen d' en-sortir. Je remplirai
son esprit et son coeur du desir d' une
gloire propre aux filles de son état,

d' une *courtisane-généreuse* , d' une Marion-Delorme, d' une Ninon-De-Lenclos ; je me servirai sur-tout d' une nouvelle, que je viens de voir dans le Mercure, où un certain De-Terlieu trouve la plus-vertueuse des femmes, ou dumoins la plus-généreuse, dans une fille-galante. Je voudrais alors porter les choses encore plus-loin, et quand il n' y aura plus qu' à la déterminer à servir absolument son frère, pouvoir l' intéresser à lui au-point de faire tous ses efforts, pour monter où d' autres sont parvenues...
lacune de deux lignes environ.
 ce serait le meilleur et le plus-sûr moyen de remplir toutes mes vues. Après cela, je voudrais que le marquis, devenu veuf, et sans enfans, épousât Ursule, pour légitimer un fils uniq : c' était mon premier but, en-suggérant au marquis de l' enlever, en-dirigeant comme je l' ai fait, toute la conduite qu' il a tenue avec elle. Voila de vastes projets ! J' ai resolu de les remplir par tous les moyens ; en-un-mot,

de voir tout ce que l' on peut faire en-bravant tout, et quel est le terme où l' on est arrêté. Seconde-moi : je ne suis pas fâché que tes petites passions de femme viennent à mon secours ; elles en-font quelquefois davantage que toute l' adresse et toute la resolution d' un homme. Tu as raison de croire qu' Ursule serait fière dans la fortune, et de craindre qu' après avoir commencé comme-toi, elle ne finît par monter, à-raison de son accident, jusqu' à un marquis ; tandis que par le tien, on ne t' a pas jugée digne d' un petit paysan. Considère néanmoins, pour t' adoucir, que sans ce petit malheur, tu ne serais pas adorée d' un homme qui vaut un-peu mieux que tous les rustres de S et d' Au ; songe que tu es associée à mes desseins, et que si la fortune les seconde, tu marcheras dans peu au-moins l' égale de la belle

Ursule. C' est le but où je tens pour toi.

p231

Lettre 72.

10 septembre.

réponse.

(on voit ici, pourquoi Ursule a laissé-emporter son fils à la mère du Marquis De-.)
sans que tu paraisses, tout va le mieux du monde : on vient de persuader à Ursule, que son fils est mort. ç' a été un coup-de-partie, que la comtesse l' ait pris il y a trois semaines, et que tu aies fait ensorte qu' Ursule ne s' y refusât pas, sous prétexte que cet enfant serait plus-aimé des parens de son père, s' ils l' élevaient eux-mêmes ! Il faut avouer que la conduite d' Ursule me donne du mépris pour mon sexe. Cette fille si raisonnable, si ambitieuse, qui voulait le marquis, pour avoir son rang ; qui aimait son fils ; qui croyait que son mariage serait utile à son frère ; qui sait de quelle joie et de quelle gloire elle aurait comblé son orgueilleuse famille (car les R sont orgueilleux audelà de l' imagination) ; la voila qui sacrifie tout, parce-qu' on a fait-trouver

p232

sous ses yeux un joli poliçon ! Car elle n' a laissé emporter son fils qu' à-cause de Lagouache, qu' elle aime. La comtesse l' a fait disparaître en-un clin-d' oeil, tandis qu' elle amusait Ursule, qui ne cédait cependant qu' à-regret : allez, allez donc ! A dit la comtesse par deux-fois à sa femme-de-chambre. Je te passerai desormais tout ce que tu diras des femmes ; elles le méritent : en-voila une, des mieux en-sentimens, qui sacrifie son père, sa mère, son fils, son frère, sa fortune, son honneur, un rang audessus de ce qu' elle pouvait jamais prétendre, à quî ? à un inconnu, sans mérite, vil, bas, qui n' a pour lui qu' une jolie et platte figure ; car il a les yeux et le menton bêtes... je me repens de

t' avoir secondé ; car je doute que sans moi, tu eusses réussi, toute-subjuguée qu' est Ursule : l' ambition parle quelquefois bien-haut ! ... il est vrai que le dernier coup frappé (je veux dire cette mort du fils), lui enlève absolument

p233

toute espérance de marquisat, et que nous la tenons : mais il fallait ce coup-là, et tu m' en-dois l' invention : c' est moi qui ai tout fait : nous verrons ta reconnaissance.

p. -s. un autre avantage ; c' est que la belle-dame part ces jours-ci : ne serait-ce pas le moment d' écrire à Ursule cette lettre dont tu m' as parlé, sur la pudeur ? Les parties-de-spectacles que nous faisons faire, Edmond et moi, ont déjà préparé tout ce que tu diras là-dessus, particulièrement les comédies du *grandissime Molière* , qui sont bien les plus-impudentes qu' on puisse voir, après celle de Nicolet ; *l' école-des-maris*, *George-Dandin*, *l' école-des-femmes*, montrent à notre sexe l' effronterie récompensée. Je ne dis rien des *folies-amoureuses* , et de ce tas de pièces des *comédiens-auteurs* : celles de Plaute, (que je lis depuis huit-jours), tant accusées d' obscénité, sont bien-moins-indécentes !

p234

Lettre 73.

15 septembre.

Gaudét, à Ursule.

(il combat la pudeur, la chasteté, toutes les vertus.)

dans le trouble et la perplexité où vous êtes, charmante Ursule, prête à prendre un parti définitif, je pense que peut-être vous pourriez-vous trouver arrêtée par des considérations, qui s' opposant à vos goûts, ne feraient que vous tourmenter, sans vous empêcher de les satisfaire enfin. Mais quelle satisfaction que celle empoisonnée par le remords ! ... je me crois donc obligé

à-tout-événement, de vous applanir les difficultés, et en-véritable ami, de vous ôter les épines qui entourent la rose du plaisir, en-quelqu' endroit qu' elle croisse. Si vous devenez marquise, mes leçons vous serviront, pour vous venger des immanquables infidélités de votre mari : si vous ne l' êtes pas, et

p235

que vos intentions vous portent, soit à mener une vie libre, soit à vous choisir un beau jeune-homme pour mari, ce que je me propose de vous dire dans cette lettre vous tranquillisera, en-vous mettant d' accord avec vous-même ; ce qui de tous les avantages est le plus précieux. La question que je vais examiner dans cette lettre, est, ce qu' on doit aux convenances, et même à ce qu' on nomme la pudeur, dans votre sexe. Rien de si-futile, dans le vrai, que la convenance, si importante aux jeux des sots. Définissons-la : on nomme convenance, tout ce qui donne à nos actions un vernis qui les rend agréables aux autres, et fait qu' elles ne choquent en-rien leurs idées, leurs préjugés, l' usage, etc. Ainsi votre mariage avec le marquis, est très-convenable pour vos parens et pour vos amis, qui ne voient dans cette alliance, que les avantages qu' ils tireront de votre illustration :

p236

soyez heureuse ou malheureuse, c' est ce qui leur importe peu ; cela n' influe en-rien sur la convenance de ce mariage à leurs yeux. Pour la famille du marquis, le même mariage n' est pas dans la convenance ; aucontraire ! Et si on venait à le contracter, ce ne serait qu' à-raison de la convenance de l' enfant : mais s' il n' existait plus, toute convenance cesserait aux jeux de cette famille, et il n' y faudrait plus songer. Après l' espoir que vous avez eue

d' être marquise, toute autre alliance paraîtra
hors de convenance à vos parens :
et si par-exemple, vous aimiez un beau
jeune-homme, peu-fortuné, il est
certain qu' ils s' opposeraient de tout leur
pouvoir au dessein que vous formeriez
de l' épouser ; vous essuieriez à cet égard
tant de tracasseries, que le plus-sûr
pour votre repos, serait d' y renoncer.
J' abandonne donc ici également les deux
hypotheses de votre mariage avec le

p237

marquis, et avec un jeune amant,
que vous prendriez sans fortune par
inclination. Un pareil mari, à qui sa
femme a fait un sort, pour l' ordinaire,
est un dissipateur, qui la réduit bientôt à la
misère : ce qui a sa cause non-seulement
dans le moral, mais dans le physiq même ;
un homme regardant comme mal méritée
la fortune, et comme mal-acquis
le bien qu' il tient de sa femme.
Mais j' ai une autre hypothèse favorite :
c' est celle que vous resterez libre,
comme vous avez commencé ; que vous
vivrez heureuse, et faisant des heureux,
qui vous paieront leurs plaisirs, en-satisfesant
tous vos caprices. Le sort d' une
souveraine est moins-agréable que celui
d' une pareille femme ; elle est souveraine
elle-même, et avec votre beauté,
elle peut aler... à tout. En-admettant
cette hypothèse, que je desire qui soit
la vôtre, tant pour votre avantage que
pour celui de votre frère, il faut vous

p238

mettre-à-l' abri des préjugés de cette
éducation mesquine, si fatale à Edmond
jusqu' à ce jour, et qui m' a donné tant
de peine ! De toutes les chimères de
vertus auxquelles vous m' avez paru le
plus-attachée, jusqu' à ce jour, les deux
principales ont été la pudeur et la pudicité.
Ce sont aussi ces deux fantômes
que je veux chasser, et bannir si loin de

vous, qu' ils ne reviennent jamais.
La pudeur n' est pas plûs-naturelle aux
femmes, qu' aux femelles des animaux.
Qu' est-ce en-effet, que ce sentiment
vanté, qui fait-fuir une femelle, pour
exciter le mâle davantage ? C' est un
sentiment factice, et qui l' était déjà,
dès le temps d' Esacus fils de Priam,
dès le temps où Dafné fuyait Apollon.
Si la fuite a été naturelle, ç' a été uniquement
lorsque le mâle était hideus,

p239

ou d' une espèce monstrueuse et mélangée ;
ou d' une couleur trop-différente,
encore entrait-il, pour ce dernier
article, déjà un-peu de factice, un-peu
de préjugé dans la pudeur. Que faisait
d' impudent, ou de mal, une femelle,
qui, attaquée par un mâle qui lui plaisait,
se rendait sans combat ? Rien, je pense ;
si ce n' est que le mâle remplissait son
desir plus-paisiblement ; qu' il n' outrait pas
la jouissance, et qu' il se comportait plus
physiquement. Qu' est-ce que la pudeur
de nos femmes d' aujourd' hui ? Sinon l' assaisonnement
du vice, dans le cas où la
jouissance avec ce-qu' on-aime, ou ce-qui-plaît,
serait un crime : pensée absurde, blasphématoire,
puisqu' elle est injurieuse à
la nature. La pudeur n' est donc, en-physique,
qu' un être-de-raison, et en-morale,
plutôt un vice qu' une vertu,
sous quelque point-de-vue qu' on la considère.
Elle n' est qu' un moyen d' aigüiser
le desir, de le porter audelà du ton

p240

naturel des organes : et sous ce point-de-vue,
peut-être devez-vous conserver
une pudeur coquette. La pudeur, qui,
dit-on, nous fait porter des habits, et
couvrir votre nudité, n' est pas bien-nommée ;
c' est *politique* qu' il fallait
dire : celle qui fait voiler le visage des
vierges, n' est qu' un raffinement de luxure
dans ceux qui en-ont établi la loi, afin que

la vierge tentât davantage ; ou, afin que
l' homme, qui ne la peut voir qu' en-l' épousant,
comme à la chine, se détermine plus-facilement
à contracter le lien du mariage.

La coquetterie, parmi nous,
tire ses plus grands avantages de ce qui fut
d' abord annexé à la pudeur : c' est par
les habits, qu' on embellit les formes,
qu' on en crée même d' agréables ; par les habits,
une maigre qui blesserait nos regards
et nous repousserait, paraît avoir la
tâille fine ; au lieu d' un squelette décharné,
elle ne nous fait voir, par une
illusion heureuse, qu' un corps délicat,

p241

recouvert par les étoffes les plus-élégantes.
La coiffure, un corset rassemblant,
une robe bien-faite, une jupe agréablement
flotante, une chaussure mignone
se variant tous les jours, cela renouvelle la
même femme, et la change sans-cesse
(avantage infini ! Le changement étant
dans les mœurs et dans les plaisirs de
l' amour, le ressort le plus-efficace de la
nature). Ajoutez que la parure devenant
l' effet des goûts factices, il arrive
que lorsque ces derniers sont satisfaits à
un certain point, la parure excite plus
que les appas naturels. Ainsi quand la
mode sera qu' on ait des hanches factices,
qui fassent danser la jupe en-marchant,
qui donnent au mouvement du corps
un branle lascif, alors, un homme
qui aura pris vivement ce goût, en-voyant
une femme avec ce costume porté
jusqu' au ridicule, éprouvera des desirs
ardens, beaucoup plus-vifs que ceux
inspirés par la nature ; il brûlera de les

p242

satisfaire avec celle qui sera mise ainsi.
Il arrivera même de-là, que les laiderons
qui auront ce genre de parure,
l' enflâmeront plus-que la beauté. Un-autre
aime-t-il la forme moderne des
chaussures de nos femmes ? Plus une

d' entr' elles aura un soulier bien-pointu,
un talon bien-haut et bien-mince, plûs
cet homme se passionnera ; il ira jusqu' au
délire, comme on en-a vus... par
tout-cela, vous voyez, belle Ursule,
que la prétendue pudeur est une politique,
ou un vice, et que sa plus-grande
utilité est en-faveur des catins. Elle
peut aussi être utile aux femmes, qui
veulent conserver le goût qu' elles ont inspiré
filles à leurs maris : sous ce dernier
point-de-vue, vous en-ferez usage, pour
plaire davantage : mais vous n' y serez pas
astreinte en-esclave, comme si elle
était un devoir, ou seulement une vertu.
Je passe à-présent à un autre article
plus important, la *pudicité* .

p243

D' abord, on ne saurait disconvenir,
que ce que les moralistes nomment *impudicité* ,
ne soit un acte non-seulement
légitime, mais nécessaire. Cependant,
avant d' aler plus-loin, distinguons. Il
y a une *pudicité* , qui est vertu ; c' est
la pudicité naturelle, qui consiste à
ne pas outrer la faculté de jouir : la
détruire, par un usage immodéré, c' est
un crime, comme tous les autres excès,
comme l' ivrognerie, la gourmandise,
(vices infâmes, qui ravalent celui qui
les a, fort-audessous des animaux).
Mais la jouissance modérée est le plus-bel
appanage que la nature nous ait donné :
c' est le baume de la vie. Ainsi, belle
Ursule, n' ayez auqu' un scrupule de vous
y livrer en-créature raisonnable, de faire
un, ou même des heureux ; loin d' être
vile et coupable, vous serez alors une
image plus-parfaite de la divinité même.
C' est sous ce point-de-vue que la Grèce
considéra Phryné, Laïs, et les autres

p244

grandes courtisannes, qui se sont illustrées
par le plaisir, autant que les héros
par la vertu. Mais remarquez qu' elles

ne s' avilissaient pas comme une Cléopatre,
comme une Messaline, en-portant
à l' excès, et audelà des bornes le don
de leurs faveurs. Nos prostituées de
Paris, sont, pour la plupart, de viles,
d' exécrables créatures, non par leur état,
mais par la manière infâme dont-elles
en-remplissent les fonctions. Soyez Laïs,
soyez Phryné, Ursule, ou cette Flora
des romains, autrement Acca-Laurentia,
à laquelle ils élevèrent des autels,
tandis que Lucrece n' en-a jamais obtenus :
mais ne soyez pas Messaline, ne faites
pas du plus-beau des états, un vil,
un infâme métier ; n' y outragez pas
la nature, mais prêtresse fidelle, embellissez-la
par la volupté ; c' est tout
ce qui vous est permis. Votre honneur
et la conservation de vos charmes y sont
intéressés : vous devez être avare de vos faveurs

p245

comme une prude, à-proportion
de ce qu' elles valent et de ce que vous
perdriez, en-fanant trop-tôt vos appas.
C' est en-prenant des idées saines sur
la pudicité, que vous-vous garantirez
de ce triste sentiment, qui met souvent
aux-abois votre pauvre chère frère, et
qui empoisonne tous ses plaisirs par le
remords ; tâchons que les vôtres soient
purs : et pour cela mettez-vous bien
dans l' esprit, que la vraie chasteté n' est
pas le célibat, mais cette jouissance
modérée, que les femmes-grecques
demandent à Vénus, dans l' *Iphigénie*
d' Euripide. Par-exemple, pour ce
qui me regarde, je suis sûr que vous
avez quelquefois eu de monstrueuses idées
à mon sujet. Mais examinons les choses
en-elles-mêmes : j' aime Laure ; elle
m' est attachée, sinon fidelle : la loi par
laquelle je l' aime, est la loi éternelle

p246

de la nature, qui m' a fait homme : celle
qui me l' interdit, est une loi humaine,

folle, injurieuse à la divinité : voila
pourquoi je la brave : sans cela, ayez
assés bonne opinion de moi, pour croire
que je l' observerais. Je ne fais donc
qu' une action légitime ; je remplis même
un devoir, par des raisons secrettes,
en-aimant Laure ; ce devoir m' obligera
peut-être un-jour à faire à une autre
personne certaines propositions...
il y a un peuple sur la terre, ce
sont les nègres de Guinée, ce même
pays qui vend tant d' infortunés aux
européans, pour les envoyer crever de
travail en-Amérique : chés ce peuple,
le premier, le plus autorisé des plaisirs,
c' est cette même jouissance, dont les
européans, je crois par-impuissance,
ont fait le plus-grand des crimes (du-moins
leurs moralistes, si ce ne sont pas
leurs législateurs). En-Guinée, tout
se rapporte à ce plaisir, les institutions

p247

religieuses, les divertissemens publiqs,
et jusqu' aux fondations pieuses des mourans :
l' acte reproductif est regardé comme
le plus-beau, et comme le plus-agréable
à la divinité. Non-contens de s' y livrer,
pour aiguiser encore ce goût, dans leurs
dances, ils retracent tous les gestes de
la lubricité : l' homme et la femme qui
figurent ensemble paraissent se provoquer,
pour se leurrer mutuellement, jusqu' à ce
qu' enfin les desirs portés à-l' excès, chaqu' un
soit obligé de se dérober, et d' aler
à-l' écart, goûter des délices audessus de
l' imagination. Qu' un missionnaire européen
arrive sur le lieu de la danse,
il se signe, et la regarde comme une
invention du démon, pour corrompre
ces pauvres peuples. Si je me trouvais
auprès de cet homme, je lui ferais
une question : pourquoi cette danse,
le seul plaisir de ces pauvres nègres
(y compris ce qui la suit) est-elle une
chose horrible ! Parce-qu' elle est

p248

impudique. Pourquoi une danse impudique
est-elle une chose horrible ?
Parce-que la loi de Dieu la défend.
Pourquoi la loi de Dieu la défend-elle ?
(ici mon homme commence à
être embarrassé ; mais je veux bien l' aider :)
vous me direz, parce-qu' elle est capable
d' alumer les passions, de les porter
à-l' excès, et d' égarer l' homme : s' il
entre en-frénésie, il va s' armer d' un
poignard, pour écarter les rivaux, il
va tuer, massacrer, ou l' être. Très-bien !
Vous parlez-là, pour les peuples
chés quî ces inconvénients peuvent
arriver : mais avec ces pauvres négres,
chés lesquels jamais ils n' arrivent, pourquoi
leur danse est-elle une abomination ?
(ici mon homme fait un cercle vicieux, et
dit), parce-que c' est mal. Pourquoi
cela est-il mal ? Parce-que c' est
impudiq, et que Dieu le défend. Il ne
peut sortir de-là ; des raisons, il n' en-a
plus : parcequ' en-effet, il n' y en-a

p249

pas. C' est que la danse des négres,
qui fait leur plaisir et leur bonheur est
très-légitime, ainsi que ce qui la suit.
De-même, lorsque la femme de quelqu' un
de leurs petits chefs vient à
mourir, et qu' elle fonde deux, quatre,
ou douze *abélérés* (filles-de-plaisir),
pour le repos de son âme, cette action
est traitée d' infame par nos prêtres ; et
de sainte par les luxurieux marabouts,
des négres. Je suis cependant ici de
l' avis de nos prêtres : il en-coûte
ordinairement la vie à ces abélérés ;
parce-qu' étant vouées, elles ne peuvent
refuser personne : on les épuise en
peu de temps, et elles périssent.
La loi des peuples policés contre la

p250

luxure, ne fut originairement, qu' une
loi de police, une loi contre la publicité

de l' acte ; la religion en-porta une autre
contre son excès. Tout allait-bien jusques-là :
car la publicité a des inconvénients,
tant pour la jeunesse, non encore formée,
que pour les personnes de tous
les âges. L' excès reprimé par la religion,
est toujours condamnable : mais
quant ensuite, outrant ces deux lois,
ces fous de l' Indoustan sont venus faire
une vertu du crime du célibat ; quand
ils ont, en-véritables enthousiastes, fait
regarder l' acte comme un crime, on les
aurait fort-embarassés, si on les avait
obligés d' en-déduire les raisons ! Du respect
pour cet acte saint, je sens qu' il en-faut :
c' est pourquoi j' abhorre la prostitution
qui l' avilit, le profane : mais j' abhorre
presqu' autant la pruderie et le purisme
prétendu, qui refusent absolument. La
pudeur, la pudicité, ne sont au-fond que des
vertus passives, de véritables abstractions ;

p251

toujours audessous des vertus actives ; ne
les estimons donc que ce qu' elles valent.
Concluons ensemble, belle Ursule, de
ces principes que je viens de poser, quelle
est la conduite que vous avez à tenir. Ne
vous méprisez pas vous-même, lorsque
vous-aurez cédé, en-créature raisonnable ;
aucontraire estimez-vous, comme ayant
fait une action louable, naturelle ; comme
ayant dispensé le plus-grand des bienfaits :
car s' il l' est en-lui-même, il le sera beaucoup
plûs de votre part, à vous, qui êtes
si belle, que les délices que vous procurez,
doivent-être centuples. Donnez-vous des
vertus, qui étayent, aux jeux des préjugistes,
votre conduite libre de préjugés : on
a toujours des vertus, quand on s' estime
soi-même, et qu' on est fondée à se croire
estimable. Je ne prétens pas, charmante
fille, que vous descendiez audessous
de votre grade, de perfection
du sexe ; aucontraire, je veux vous
y maintenir, en-vous écartant de la

p252

route tortueuse et pleines d' épines, qu' a
prise la prude Parangon. Elle est vertueuse,
sans être heureuse : c' est une
duperie. Mon but, à votre égard,
c' est que vous soyiez vertueuse et heureuse :
heureuse par le plaisir ; vertueuse,
en-ne-fessant que des actions louables
en-elles-mêmes, estimables, obligeantes.
Acquerez du crédit, pour porter
votre frère aussi-loin que son mérite
peut aler..., et pour obliger tous ceux
qui vous approcheront. Déterrez des
malheureux pour les secourir...
mais je traiterai ailleurs cette importante
matière. Si mon plan réussissait, et qu' à
force de connaissances illustres, vous
montassiez... jusqu' à la cour... *lacune*.
quel champ vaste ! Quelle fortune
pour Edmond ! Voyez le... *lacune*.
ce doit être-là, je crois, le but de tous
vos desirs : c' est le terme des miens.
Il vous faut, pour cela, belle fille,
acquérir le-plûs qu' il vous sera possible

p253

l' usage du grand-monde : aussitôt après
l' extinction du préjugé, vous aurez d' autres
choses à détruire, des qualités à prendre.
Quittez votre franchise naturelle, mais
gardez-en l' air, qui va si bien à votre
genre de beauté, qui la rend si séduisante !
Accoutumez-vous à contraindre vos desirs,
et si vous en-avez
à-présent de trop-vifs, satisfaites-les,
pour connaître combien c' est peu de
chose, que certains caprices, quand on
peut les suivre jusqu' au-bout. Quand
il n' y a plus rien à attendre d' une femme,
on la trouve dix-fois-moins belle, parce-que
l' imagination n' a plus rien à faire : pourquoi
n' en-serait-il pas autant d' un homme ?
En-voilà beaucoup, charmante Ursule !
Mais j' ai tant de zèle pour votre véritable
bonheur, que je vous parle, comme je
ne ferais pas encore à votre frère.
Tout à vous.
p. -s. un-jour, je pourrai bien vous
donner du respect. Que n' y suis-je déjà !

Lettre 74.

19 octobre.

Ursule, à Mme Parangon.

(derniers bons-sentimens d' une pauvre abandonnée ;
encore la passion en-est-elle le motif.)

ma très-chère amie : la situation

où je me trouve enfin parvenue, m' étonne !

Mon fils est mort ! ... quoi !

De toutes ces brillantes espérances que

j' avois conçues, il ne me reste plus

rien ! Rien ! ... mon frère desolé me

reproche le tort que je me suis fait,

comme si je le lui avais fait à lui-même :

quelqu' ennuyeux, quelque-fatigant qu' il

soit sur cet éternel chapitre de ses

remontrances, je ne puis m' empêcher

d' en-aimer le motif... envérité, je me

crois la dupe de quelque menée secrète !

Mais quels en-sont les auteurs ? Qu' i

soupçonner, à-moins que ce ne soient

mes meilleurs amis, dont les vues ont

toujours été si pures ? ... il est des

instans où je suis tentée de renoncer à

toute ambition, et de me jeter dans

les bras d' un épous qui me doive la

fortune que je puis lui faire : tranquile,

sinon heureuse, dans la médiocrité, je

partagerais mes instans entre mon mari,

mon frère, et vous. Mais je crains

Edmond ! Il ne veut pas entendre parler

de médiocrité pour moi. Cependant,

qu' ai-je à espérer, après la mort de mon

fils ? ... vous avez vu ma douleur : elle

n' avait d' abord qu' un objet, ce chér

enfant : mais depuis, combien d' autres

s' y sont joints, sans que celui-là soit

affaibli ! ...

je n' ai plus ici que Laure, à qu' i je

puisse parler de ce qui m' afflige, encore

suis-je obligée de lui déguiser la plupart

de mes sentimens : la façon-de-penser

de cette parente me paraît absolument

différente de la mienne. Je dissimule,

et souvent je parais approuver des choses

que je suis très-fâchée qui soient arrivées.

Je n' ai de véritable conseil à prendre
 que de vous ; ceux de mon frère sont
 impossibles à suivre à-présent.
 Votre aimable Fanchette commence
 à s' ennuyer fort de votre absence : elle
 est ici la seule personne dont la compagnie
 me plaise toujours. Edmond nous
 donne tous ses momens de liberté : mais
 s' il faut vous parler-vrai, je vois plûs
 de complaisance et d' amitié, que d' amour,
 dans les soins qu' il rend à la charmante
 Fanchette. Je lui en-ai touché un mot
 l' autre-jour. Il ne m' a d' abord répondu
 que par un soupir. Ensuite, il m' a dit
 à l' oreille, quoique nous fussions seuls :
 mes inclinations sont engagées ailleurs.
 Je l' ai regardé avec étonnement !
 Un-instant après, je lui ai-dit : vous
 qui prétendez que dans tous mes desirs,
 dans tous mes goûts, je ne dois avoir
 que la raison pour guide, il me semble
 que vous ne feriez pas mal de garder
 le conseil pour vous. Oh ! Moi ! C' est

autre chose, ma soeur ! J' éprouve un
 sentiment invétéré, profond : dès que je
 l' ai eu parfaitement connu, je me suis dit
 à moi-même : voila un amour qui
 fera le destin de ma vie. Il l' a fait et
 le fera. Gaudét s' agitera, se tourmentera,
 intriguera ; un regard de cette
 femme, détruira son ouvrage, s' il est
 contraire à ce que ce regard m' ordonnera.
 Je puis lui tout sacrifier, hors
 mon amour. Voila mon dernier mot.
 Quant à Mlle Fanchette, de toutes les
 jeunes-personnes qui sont au monde,
 et à marier, elle est celle que je préférerais :
 c' est encore-là une vérité, aussi
 certaine, que le soleil est père du jour.
 Mais que n' épousez-vous cette personne,
 qui vous est si chère ? Elle est
 engagée. Et vous l' aimez... je veux
 dire, et vous refusez un établissement, qui
 la satisferait peut-être ? Non, il ne
 la satisferait pas. L' amour est clairvoyant :
 le mien a vu, que sa vertu

s' indignait de mes sentimens, mais que son coeur était pour moi : oui, j' en-suis sûr ; elle ressentirait une peine secrette, si j' en-épousais une-autre, quelle qu' elle fût. Voila sa réponse, que j' ai combattue comme j' ai pu.

Ces sentimens n' empêchent pas qu' il n' ait fait le portrait de Mlle Fanchette et le mien, en-véritable amant, c' est-à-dire très-flaté. Il me jure que c' est comme il nous voit. Il a réellement un talent décidé : les dernières preuves qu' il nous en-a données sont encore plus-frappantes que celles que vous avez-vues.

Mais dois-je vous faire cette confidence-là ?

Si ce n' était pas celle d' un peintre, la conduite d' Edmond serait inexcusable... il a profité de certaines circonstances, pour nous voir *sous l' habit des grâces* , Mlle Fanchette et moi, et c' est en-cet état qu' il nous a rendues

sur la toile. Mlle Fanchette m' a paru un chéd' oeuvre. Il ne nous a pas montré ces tableaux ; nous les avons vus chés lui par-hasard, en-fouillant, par-tout, pour chercher quelque lettre qui m' éclairât sur ses dispositions. J' en-ai effectivement trouvé une, où il était question de nous : j' y ai vu son secret, et j' ai découvert les tableaux : Fanchette est en-hébé ; il doit vous l' envoyer, à ce que j' ai vu écrit derrière la toile : pour le mien, j' ignore ce qu' il veut en-faire : j' avais bien envie de m' en-emparer : mais comme mon nom n' y est pas, qu' est-ce que cela me fait ? ... on dirait que je n' ai pas de chagrin, à la manière dont je traite cette bagatelle. Hélas ! Faibles mortels ! Une mouche nous distrait, et c' est un grand avantage sans-doute ! Comme j' ai formé le dessein d' envoyer à ma bellesoeur Fanchon le récit de tout ce qui m' est arrivé depuis ma dernière qu' elle ait reçue, je vous l' adresse

afin que vous le voyiez avant de le lui
faire-parvenir ; je suis bien-aise qu' elle
connaisse les motifs de toute ma conduite.

à ma soeur Fanchon.

(elle lui donne des nouvelles de son fils, etc.)

il y a un temps si-considérable, que
je ne t' ai écrit, chère soeur, que je
crains de passer dans ton esprit pour
t' avoir oubliée ! Mais il n' en-sera jamais
rien, je t' assure. J' ai eu tant d' inquiétudes
et de soins différens, depuis que
je suis ici, qu' à-peine ai-je trouvé le
temps d' être à moi-même. Je suis un-peu-plus
tranquile enfin : mais est-ce
un avantage, lorsque je vois échouer
tous les projets qu' on avait formés,
pour me procurer un établissement avantageus,
et que toutes les circonstances
paraissent se réunir contre moi ? C' est
ce que tu vas voir par le récit que je
me propose de te faire ici de tout ce qui
s' est passé.

En-arrivant à Paris, ma situation

exigeait que je vécusse dans la retraite :
mais pressée par mon frere, je consentis
à recevoir les visites du marquis :
c' était indiquer clairement mes intentions
à son sujet. Cependant je ne lui
trouvai pas d' abord un certain empressement
pour le mariage. Mes amis me
conseillèrent de marquer de la fierté :
j' en-marquai beaucoup, et je m' en-trouvai
bien : le marquis parla. Ayant eu
un fils, je regardai moi-même mon
mariage comme assuré. Mais il y eut
alors de grandes difficultés de la part
de la famille du marquis : j' en-fus piquée,
au-point que dans un moment de dépit,
j' alai jusqu' à leur dire, que j' avais de
la répugnance pour le père de mon fils,
et que je ne l' épouserais qu' à des conditions
très-dures, comme d' entrer dans
un couvent, après que j' aurais donné
un état à l' enfant, auquel seul je me sacrifiais.
Cette conduite fut approuvée
ici de tout le monde, à-l' exception de

Mme Parangon, qui la trouva outrée, et de mon frère qui aurait voulu que j' eusse dit oui, tout-d' un-coup. Mais je croyais devoir suivre les conseils d' un homme plus-prudent et plus expérimenté que lui. On me demanda en-mariage. Mais on s' arrêta aux moindres objections : et la vérité est, que jamais la famille du marquis n' a-eu l' intention que ce mariage se fît. La preuve en-va paraître pour la suite de mon récit.

Un jour Mme la comtesse sa mère vint voir mon fils. Elle me le demanda. Je lui dis mes raisons pour le garder, et elle s' y rendit. Mais quelque-temps après, elle revint à-la-charge : malheureusement mes amis avaient agité devant moi l' importante question, si je devais confier mon fils à cette dame ? Et ils s' étaient décidé pour l' affirmative. Je le confiai donc. Il se porta à-merveille, et trois semaines après on vint

m' annoncer sa mort. Edmond doute que cette mort soit vraie : moi, je desire qu' elle soit fausse : mais dans les deux cas, il est bien-dur pour moi d' être privée de mon fils, et de perdre par sa mort, ou par sa soustraction, l' espérance d' un mariage qui aurait porté la joie dans ma famille... il est une chose que j' attens encore, pour être entièrement convaincue de la mort de l' enfant ; c' est le mariage du marquis, que Laure vient de m' annoncer. Si ce mariage s' accomplit, je n' aurai plus à douter de mon double malheur ; et comme il ne faut pas s' abandonner au desespoir, je saisirai les moyens de consolation que le sort ou mes amis me présenteront.

Quant au conseiller, je n' y ai jamais sérieusement compté, depuis qu' il connaît

mon accident. Ainsi, je ne le regrette pas : on me marque aussi, qu' il va se marier. Je lui souhaite bien du bonheur !

p264

Edmond me tourmente beaucoup ! Ce pauvre frère, plus-occupé de mes intérêts que des siens, est desolé de ce que mes deux mariages échouent. Mais je veux tâcher de le rendre plus-raisonnable et moins-ambitieux pour moi. Il continue d' être fort-lié avec le marquis, et je ne sais-trop ce qu' il en-resultera. Je me deguise un-peu avec lui ; c' est-à-dire, que je donne à mes chagrins bien-réels, des causes conformes aux idées qu' il a de la situation de mon coeur : mais je me lasse de cette fausseté, toute-obligeante qu' elle est, et je veux un de ces jours, le faire-lire au fond de mon âme... il vient de me dire que le marquis est marié ! ... c' est avec une jeune-personne de la première qualité, belle, riche... tout est fini de ce côté-là ! Mon coeur se gonfle... ah ! J' ai perdu mon fils... Edmond va vous écrire. Il doit me montrer sa lettre...

p265

deux heures après.
La voila. Je viens de la lire... le marquis est marié ? ... on l' a trompé, en-lui-fessant croire la mort de mon fils... je ne me trouve sensible, en-ce moment, qu' à cette heureuse nouvelle ! Je suis encore mère... mais je ne dois plus rien au marquis... il m' aime cependant... il fulmine de la tromperie qu' on lui a faite ! ... il le feint peut-être... il ferait casser son mariage,... s' il n' avait pas d' héritier... ce cruel homme veut me tenir toute ma vie en-suspens ! ... enfin la lettre d' Edmond vous apprendra des choses bien-étranges, et m' apprend à moi-même, que mon frère a pénétré mon secret. Mais je ne l' avouerai que

pour me venger du *faible* marquis, s' il
m' aime, ou du *perfide* , s' il me trompe.
Quant au conseiller, son mariage m' est
absolument indifférent, sur-tout après

p266

l' heureuse assurance que je suis encore
mère. Adieu, chère soeur. Je comptais
faire ma lettre plus-longue : mais
je suis trop-troublée.
p. -s. à Mme Parangon. voilà
bien des choses, ma généreuse et
tendre amie, que j' ignorais au-commencement
de ma lettre ! Vous les
voyez par celle qui est incluse dans la
vôtre. Cependant, je ne vous copierai
pas celle d' Edmond qui m' instruit ;
elle est envérité singulière !
Mais lorsque je vous reverrai, je
vous parlerai d' une visite que j' ai reçue
d' un oncle du marquis. Il s' est presque-mis
à mes genoux, pour me prier
d' engager son neveu à bien-vivre avec
sa femme : il m' a dit aussi, que sa
passion pour moi avait des titres si
respectables, qu' il n' avait osé la
condamner, lorsqu' il lui en-avait parlé,
et qu' il avait feint, pour ne le pas
heurter, de donner dans des maximes

p267

très-criminelles, devant mon frère :
mais qu' il les desavouait devant moi.
Une réflexion me vient : si le marquis
m' aime, comme il me le paraît, d' après
la visite de son oncle, pourquoi
n' a-t-il pas tenu plus-ferme ! Je crois
qu' on m' a fait-commettre une grande
faute, en-m' obligeant de lui marquer
de la répugnance ! Si je lui avais
parlé d' après mon coeur, il aurait été
comblé ; jamais il n' eût épousé une
autre femme ; il aurait décidé sa famille...
je suis trahie ! Mais est-ce
par le sort, ou par les hommes ?
Adieu, chère bonne-amie ! Mon
fils existe, et j' ai encore un coeur.

Lettre 75.

24 octobre.

Gaudét, à Laure.

(cet esprit-tentateur conduit tout à la perdition.)

je viens d' ôter le dernier azile à la
mariageomanie d' Ursule : j' ai parlé de-façon
au conseiller, sans paraître moins-zélé
pour Ursule et pour sa famille, que
je l' en-ai dégoûté. C' est à un souper
chés Mr De-Ch : j' ai feint de boire
un-peu audelà de la mesure de l' homme
prudent ; et dans cette ivresse simulée,
j' ai divulgué, preuve en-main, au-moyen
d' une certaine lettre qu' Ursule t' a
écrite, certains secrets de cette
belle. J' ai retiré adroitement ma lettre,
après qu' on en-a eu lu ce que je
voulais. Le voila marié de ce matin.
Il épouse une coquette fieffée : cet
homme a une étoile qui le domine

furieusement ! ... le pauvre homme
aime encore Ursule, tout-en-fulminant
contr' elle ; et réellement il m' a fait-pitié.
Mais s' il m' avait importé que la soeur de
mon amie se mariât, ç' aurait-été au marquis,
et non à ce petit robineau provincial.
J' écrirai demain à Edmond, et je
le renverrai aux détails que je te fais.
Tu sais comme il faudra les rendre :
ma lettre sera égarée, ou tout ce que tu
voudras. Il était essentiel que je partisse !
La belle-dame nouait l' intrigue, et le
mariage s' accomplissait. Que de peines !
Le sort me doit un succès glorieux ; il
ne me le donnera pas, je l' achète.
Dès-que je pourrai m' échapper d' ici,
je retournerai où mon coeur et mes
affaires m' appellent. Je ne crains pas
grand' chose à-présent du marquis.
Que fera-t-il ? Il n' enlèvera plus ; et
quand il le ferait ? Séduira-t-il ? Je le

p270

voudrais. Entretiendra-t-il ? à-la-bonne-heure.
Il faut donner de la
(...) à ce faquin de Lagouache,
nous n' avons plus besoin de ce drole-là.
Commence à le détruire dans l' esprit de
ta cousine. Les (...) ne sont bons
à-rien dans auqu' un cas ; à-moins qu' il
n' y ait encore une vertu bien raboteuse
à applanir.

p. -s. crois-tu que nous soyions soupçonnés ?
Examine cela : je t' envoie
un brouillon de lettre, que tu mettras
au-net, pour Ursule ; je le crois nécessaire,
pour parer à tout.

p271

Lettre 76.
19 octobre.
Laure, à Ursule.
(elle lui fait des remontrances trompeuses.)
il y a de par le monde, cousine,
des êtres singuliers, sur-tout parmi les
jolies-femmes, lorsqu' elles sont filles à-marier !
J' en-connaiss une qui est charmante !
C' est une grâce, une hébé ; tu
ne pourrais t' empêcher d' en-convenir,
si je la nommais : mais c' est bien la plus-singulière
petite créature qu' on puisse
imaginer ! Oubliant qu' elle est faite
pour être adorée, de divinité, elle vient
de descendre au rang de simple mortelle,
et c' est-elle qui adore humblement une
espèce de beau, qui n' a pour lui que
le suffrage de sa propre fatuité, joint
à celui de sa très-humble servante ;
(car il serait peu exact de dire sa *maitresse*).
Tu ne serais pas capable d' une
pareille inconséquence, toi, cousine ?

p272

Tu sais-trop ce que tu vaux pour cela.
Mais je voudrais bien que tu connûsse
celle dont je parle ; tu lui dirais ton sentiment,
et je suis sûre qu' il aurait du

poids sur son esprit : il faut que je vous
fasse faire connaissance : j' aime beaucoup
cette jolie-personne, quoique très-assurée
que j' ai peu de crédit sur son esprit ;
car elle est passablement orgueilleuse,
ou entêtée (ce qui, je crois, est synonyme) :
avec cela, elle me fait l' honneur
de me croire fort-inférieure à-elle en-esprit,
en-manières, en-usage-du-monde,
en-capacité pour les bons-conseils,
autant qu' en-charmes : pour ce dernier
point, je le lui passe, elle a raison.
Je ne lui dispute qu' un article, parce-que
je le puis, sans mortifier sa vanité ;
c' est l' expérience ; je m' en-crois beaucoup-plus
qu' elle ! Mais elle s' en-consolera
facilement, l' expérience ne va
pas aux jolies-femmes ; c' est quelquefois
à leur égard, un si-vilain mot !

p273

J' ai vu des filles qui s' en-tenaient pour
offensées comme de la plus grosse injure...
mais je reviens à l' adonis. Je ne lui
dispute pas non-plûs les grâces : peut-être-même
lui supposerais-je de l' amour ;
car la jolie-personne est faite pour
en-inspirer, fût-on *homme-plante*,
homme-pierre ; je lui en-supposerais,
dis-je, si je ne croyais pas le coeur de ce
beau-garçon, si rempli de lui-même, que
je regarde comme impossible qu' il puisse y
loger des sentimens pour un autre objet,
quelqu' aimable et quelque méritant qu' il
fût. Il serait malheureux pour ma jeune-amie,
avec tous ses attraits et vingt ans,
d' aler aimer sans l' être, elle qui a été
si souvent adorée sans y répondre ! Passe
encore si elle avait la cinquantaine, et
qu' elle eût mérité la colère de Vénus par
une longue suite de cruautés, ou de perfidies !
Mais hélas ! Elle est neuve la
belle-enfant, à un petit échec près,
que lui a fait éprouver un trait perfide
décoché par l' amour. Car le petit

p274

traître voyant bien qu' elle serait invulnérable,
s' il l' attaquait de franc-jeu,
s' est avisé de substituer la force à ses
armes ordinaires, et ce dieu si faible,
à en-juger par sa stature, qui n' emploie
avec les victimes de sa deloyauté, que
la séduction du plaisir, s' est avisé d' en-user
avec elle comme un hercule, ou
comme un grenadier, entré par la brèche,
dans une ville prise d' assaut. Ah !
Cela est-fort-mal de sa part ! ... il
paraît qu' il s' en-repent aujourd' hui :
mais qu' elle prenne-garde ! Ses douceurs
sont plus-dangereuses, que ses violences,
et je crains ici, pour elle, les premières
bien-davantage !
Je suis très-parfaitement,
la simple et bonne Laure.

p275

Lettre 77.

10 novembre.

réponse.

(Ursule avoue sa folle passion pour un vaurien.)

c' en-est trop cousine, et je me lasse
d' être contrariée dans tous mes goûts.
Je ne sais envérité, ce que tu as voulu
dire ! Il est certain que Mr Gaudét
estime Mr Lagouache, et que cet aimable
jeune-homme lui a paru digne des
sentimens que j' ai pris pour lui. Ce
n' est pas à moi, d' ailleurs, deshonorée
par une violence, abandonnée ensuite
de sens-froid, rejetée par une famille,
à faire tant la renchérie. Je l' aime ;
le bonheur m' attend avec lui : voila mon
dernier mot : et si vous me contrariez,
je suis ici ma maitresse, je sais le
parti qu' il me conviendra de prendre.
Je suis réellement piquée ; et si je ne
repoussais la pensée qui s' est déjà présentée
deux-fois, je te soupçonnerais
de... ce que je ne veux pas écrire,
mais que je te dirais fort-bien.

p276

Lettre 78.

10 novembre.

réplique.

(Laure est parvenue à son but, d'entêter Ursule pour Lagouache.)

doucement ! Comme tu t' échauffes,
avant d' être sûre qu' il est question
de toi ! Mais supposons-le pour un
instant : eh-mondieu ! Aime ton automate !
Qui t' en-empêche ? Je t' ai dit
mon avis : tu gardes le silence : un
quart-d' heure après, tu parais furieuse ! ...
je t' écris en-plaisantant ; tu répons par
des *souçons* ... je vous aime trop, pour
me brouiller avec vous pour si-peu de
chose ! Mr Lagouache ! Ah ! C' est un parti,
ça ! Qu' Edmond sera content ! Comme
il s' honorera d' avoir pour beaufrère
Mr Lagouache ! Il le présentera partout,
mais en-lui recommandant de garder
le silence : car entre-nous, Mr Lagouache
est un sot, une vraie mâchoire.
J' ai envérité la plus-mince opinion de

p277

ton goût, depuis que tu t' es coiffée de
ce faraud-là : car c' est un vrai faraud
de faubourg. Tu étais en-colère tout-à-l' heure :
eh-bien, moi, à-présent,
j' y suis dix-fois plûsque toi, et si
Mr Lagouache était-là, je lui dirais ce
que je t' écris à son sujet ; et s' il osait
répliquer, un bon soufflet sur son stupide
museau, lui marquerait le cas que je
fais de lui. Tu peux lui montrer ma
lettre ! Mondieu montre-la-lui ; tu m' obligeras.
Va, si ton mariage a manqué,
Mr Gaudét s' en-console : il a d' autres
vues pour toi, qu' il saura faire réussir,
et qui seraient déjà remplies, si tu n' étais
pas d' un bégueulisme provincial, qui
ressemble comme deux-gouttes-d' eau à
la bêtise. Je te parle franc ; c' est que
je suis franche, et que j' enrage de voir-faire
des sotises à une grande fille,
qu' on mène comme une enfant, à qu' i
l' on fait-accroire tout ce qu' on veut,
et qui ne voit que ce qu' on lui montre,

p278

en lui disant, *regarde !* oh ! Que j' aurais honte, de m' être enmourachée comme-ça d' un nigaud, d' un balourd, d' un pleûtre, d' un butord, d' un imbécile sans talent, sans fortune, d' un crâne sans coeur, sans âme ; incapable de tout, hors du mal ! Si c' était un Edmond, encore encore ! Mais un Lagouache ! Fi ! Fi-donc ! ... montre-lui ma lettre, je te le répète, et crois moi jalouse après, si tu veux. Je te déclare que je préférerais cens-fois N' èg' Ret : juge d' après cela de mes tendres sentimens pour ta brute ! ... je t' aime pourtant, puisque je t' écris ainsi.
Ta cousine Laurette.

p279

Lettre 79.
15 novembre.
Ursule, à Lagouache.
(la voila qui se montre folle et sans retenue).
Tout le monde est ici contre vous ;
je vous reste seule ; mais je tiendrai-bon contre tout le monde, et sur-tout contre mon frère, quoique je l' aime tendrement.
Je viens d' avoir avec lui une *prise* très-violente à votre sujet. Tâchez de le gagner par les moyens que vous croirez les plus-convenables : il est bon, et si vous lui montrez les bonnes qualités que je vous crois, vous-vous-en-ferez un ami. Quant à mon coeur, soyez-en-sûr ; il est à vous pour-jamais, et je ne vous en-aurais pas accordé la plus-forte preuve, si je n' avais une ferme resolution de devenir votre femme. C' est ma première faiblesse : mais je ne m' en-repentirai jamais, puisqu' elle est une faveur de l' amour le plus-tendre.

p280

Je dois écrire à mes parens,
non pour avoir leur aveu, que peut-être ils refuseraient, mais je leur parlerai dans ma lettre d' un établissement qui se présente pour moi. Nous-nous

servirons de leur consentement déjà
donné, dès qu' ils m' auront fait une
réponse à-peu-près selon mes vues. Si
tout s' oppose à mes desirs, vous savez
ce que je vous ai promis ; je le tiendrai.
Adieu, mon chère amour : je n' aimerai
jamais que toi.
p. -s. viens ce soir à minuit.

p281

Lettre 79.
20 novembre.
Ursule, à Fanchon.
(elle tâche de gagner ma femme par des discours
trompeurs.)
graces au ciel, ma chère soeur,
après toutes mes peines, je respire enfin,
puisque le marquis et le conseiller sont
mariés tous-deux ! Je n' y pense plus. Il n' y
avait pas que ces partis-là dans le monde :
peut-être n' est-ce pas en-épousant des
gens, qui se croient audessus de nous,
qu' on peut espérer de vivre heureux en-ménage ;
j' ai toujours ouï-dire, que la
douce égalité assortissait bien-mieux.
C' est le cas où je me trouve, et je
t' avouerai, que je préfère un mari,
auprès duquel, je n' aurai pas toujours
le rôle d' une obligée : il me semble
qu' il n' y a rien de si-fatigant, à-la-longue,
que ce rôle-là, et qu' il suffit seul, pour
rendre une femme très-malheureuse.

p282

Je trouve ici un jeune peintre, ami de
mon frère, estimable, rempli de belles
qualités et de talents, auquel je desirerais
de m' unir, si c' est, comme je le pense,
le bon-plaisir de nos chers père et
mère. Il se nomme Mr Lagouache,
et il est de très-bonne famille.
Je te dirai, que ma rupture avec le
marquis ne les a pas brouillés mon frère
et lui ; loin de-là, ils se voient tous
les jours ; et comme mon frère demeure
à l' étage audessus de moi, il ne s' en-passe
guère que je n' aie leur visite. Je

me conforme à l' usage du grand-monde,
avec le marquis, et je lui parle, comme
s' il n' était rien arrivé entre nous. De
son côté, il me débite des galanteries
d' usage, et qui ne signifient rien ; je les
reçois avec des expressions de la même
valeur : mais comme il est le plus-riche
et le plus-puissant, il s' avance quelquefois
davantage, et il me disait un de
ces jours : croyez, mademoiselle,

p283

que s' il avait dépendu de moi, vous
seriez mon épouse, et que sans la tromperie
qu' on m' a faite, en-me persuadant
la mort de mon fils, jamais je n' aurais
eu la complaisance de me conformer aux
vues de ma famille. Dans le fond, je
sais tout ce que je vous dois : la moitié
de ma fortune ne m' acquitterait pas avec
vous : aussi, brûlé-je d' envie de faire
pour vous tout ce qui dépendra de moi.
Je voudrais que vous eussiez un carrosse,
un domestiq, une maison. Je puis,
sans déranger mes affaires, mettre à cet
objet, soixantemille-francs par an, et
vous m' obligeriez de prendre ce train-de-vie,
qui vous convient, comme à la
mère de mon fils. Car certainement,
si je n' en-ai pas d' autre, ou que mon
épouse ne me donne que des filles, il
sera mon héritier, et j' aurai pour cet
effet recours à la bonté du prince. Il
n' y aura aucun obstacle à-craindre
du côté ma famille ; car mon père et

p284

mes deux oncles sont dans les mêmes
sentimens ; je suis le dernier mâle de
ma maison. Ainsi, je voudrais que vous
prissiez dès-à-présent un ton, qui indiquât
que la mère de mon fils est une
femme du premier mérite. Votre beauté
ne vous donnera que des admirateurs,
et aucun détracteur, après vous avoir
vue, n' osera ouvrir la bouche, vous
êtes si parfaite en-appas et en-grâces, que

sans avoir les puissantes raisons que j' allègue,
sans amour pour vous, sans desirer
de retour de votre part, je vous offrirais
encore les mêmes choses, pour mettre
dans un jour digne d' elle une femme propre
à faire l' ornement de la société,
lorsqu' elle voudra s' y montrer.
Il fait plûs ; il me presse, il presse
mon frere d' accepter ces propositions.
Mais je ne vois pas que je
doive le faire ; du moins jusqu' à ce
qu' il y ait lieu de croire que le marquis
n' aura pas d' autre fils : car pour-lors,

p285

comme il le dit, ce ne serait pas
de lui que je recevrais, ni pour lui que
je brillerais ; tout cela n' aurait que mon
fils pour objet. Un enfant de ce rang-là,
s' il obtenait celui de son père,
mériterait, exigerait même que sa mère
eût un train convenable, et qu' elle ne
demeurât pas dans une obscurité dont il
aurait à rougir. Tout-cela me met dans
un furieux embarras ! D' un côté mon
coeur me sollicite pour un établissement où
je serai tranquile, mais privée de mon fils :
de l' autre, je vois l' aisance, une vie dissipée,
bruyante même, qui n' est pas sans attrait,
mais qui pourrait offrir un côté desavantageus
aux ieux des critiqs sévères. Je
crois que pour éviter les dangers de toute
espèce que je prévois, il vaudrait mieux
me marier. Je te prie, chère soeur, d' en-toucher
un mot à nos bons père et mère,
et de les engager à m' envoyer leur aveu,
pour m' en-servir, en-cas d' un avantage
réel à mon égard, et de l' avis de mes amis.

p286

Lettre 80.

1^{er} décembre.

réponse.

(ma femme expose les présentimens de nos parens
sur les malheurs qui menacent Ursule et Edmond.)
vos deux dernières lettres, chère
soeur, dont une m' est venue par renvoi

de Mme Parangon, ont été vues
de mon mari, quoique ce ne fût pas
mon intention. Je ne saurais que vous
témoigner le plus grand chagrin de
tout ce que vous arrive, ma très chère
soeur, et de la tournure de vos affaires ;
et il est certain que si ça venait à la
connaissance de nos chers père et mère,
ils en-seraient bien-marris ! Mais nous
comptons bien de le leur cacher, en-leur
lisant nous-même les lettres, et passant
tout ce qu' il y aurait de plus-chagrinant :
espérant, qu' avant que tout-ça

p287

se découvre à leurs yeux, il y aura
quelque bonne-nouvelle températive
du mal par le bien. Et d' abord ils
n' approuvent pas votre inclination pour
Mr Lagouache, et ils enchargent mon
mari de le marquer au chère frère
Edmond ; auquel il enjoignent de s' y
opposer en-leur nom. Par-ainsi, ma
très-chère bonne-amie-soeur, c' est une
chose à quoi vous ne pouvez plus bonnement
penser. Quant-à l' égard de ce
que vous me marquez de Mr. Le marquis,
ce sont-là choses à quoi nous ne nous
entendons auqu' unement mon mari ni
moi ; si ce n' est que ça ne nous paraît
pas bon ; et votre frère aîné a là-dessus
des doutes qui le tourmentent jour et
nuit ; sans pourtant oser juger que ça soit
du mal. C' est ce qui fait qu' il écrit en-grand
attendrissement de coeur au chère
frère Edmond ; car il l' a serré, et

p288

moi aussi, chère soeur ; et nous-sommes
comme en-crainte tous-deux de quelque
grand malheur qui vous pourrait bien
arriver à l' un ou à l' autre, ou à tous-deux.
Et je vous prie donc, chère
bonne-amie-soeur, ainsi que le très-chère
frère Edmond, par la révérence
que tous tant que nous sommes devons
à la vieillesse de nos bons père et

mère, de prendre bien-garde à ne pas
leur donner des chagrins, qui deviendraient
mortels à leur âge ; et tout-aucontraire,
de ne chercher que ce qui
peut les flater et leur faire-plaisir.
Hièr, chère soeur, notre bon père était
debout sur la porte du jardin, rêveur
et pensif ; et notre bonne mère le regardait.
Et elle me dit : Fanchon,
votre père me paraît reveur et pensif ;
et si crois-je que je viens de voir une
larme couler de ses yeux ? Mon mari
était-là. à ce mot, il se lève et court
à son père ; et le voyant ne se pas

p289

remuer, quoiqu' il s' approchât tout-près,
et que la larme coulait, il s' est tenu arrêté,
attendant que son père lui parlât, alant
revenant et rôdant autour de lui. à-la-fin,
il l' a vu, et il lui a dit : mon
fils, en-cette même place, je viens
d' avoir en-pensée, qu' un malheur menaçait
mes enfans qui sont à Paris.
C' est un mot des lettres d' Ursule qui
me l' a fait venir : tu m' as lu, qu' on
lui offre *soixantemille-livres par*
année ! ... ô mon fils ! Il y a un
nuage entre ces deux enfans-là et moi,
qui me cache leur malheur arrivé, ou
prêt à arriver. Non, non, mon père,
a-dit Pierre ; il n' y a que ce que je
vous ai lu de vrai. Mais tu ne le
saurais pas, mon Pierre ! Si-fait, mon
père ; ou l' un ou l' autre écrivent, tantôt
à ma femme, tantôt à moi-mon
fils, voi cette place ; elle me tire souvent
des larmes ! C' est-là où j' ai, il y a cinq
ans, donné des instructions à ton frère,

p290

avant que de l' envoyer à la ville ; et c' est
en-la même place, que j' ai parlé à
Ursule, un an après, lui recommandant
la sagesse et l' honneur, avec la sainte
crainte de Dieu : ô mon fils ! Ton
frère et ta soeur ont-ils conservé l' honneur

et la sagesse, avec la sainte crainte
de Dieu ! ... hélas ! Hélas ! Que je crains
qu' en-les voulant avancer, je ne les aie
envoyés à leur perdition-! ... et ses
larmes ont coulé. Mon mari l' a embrassé
au-milieu du corps, en-lui disant :
mon très-honoré père, calmez vos
paternelles douleurs ! Edmond est bon
fils et bon frère, et il conduira la
jeunesse d' Ursule : et moi, de ma part,
je vous promets de leur écrire tendrement,
pour encore les y exhorter : car
vous savez, très-chèr père, que s' ils vous
honorent, respectent et chérissent, comme
auteur de leur vie, après Dieu, dont
vous êtes le lieutenant à-notre égard ;
ils m' aiment, moi, comme leur aîné, et

p291

votre lieutenant : et jamais ni l' un ni
l' autre ne m' a volontairement contristé ;
car ils savent qu' ainsi que je respecte père
et mère dans leurs saintes et respectables
personnes, ainsi les aimé-je plus-familièrement
dans chaqu' un et chaqu' une de
mes frères et soeurs, et sur-tout en-eux-deux,
la paternelle et maternelle ressemblance :
par ainsi, très-chèr père ! Accoisez-vous,
et vivez en-liesse au-milieu de
vos respectueus enfans. Pierre, a dit
le vieillard, mes jours s' avancent, et je
suis déjà au nombre des anciens : je ne demande
qu' à descendre en-paix dans le
tombeau de mes pères : mais il m' était-avis
tout-à-l' heure, que j' y descendrais
avec amertume ! Dieu le détourne,
mon père ! A crié votre frère-aîné ; et ça
ne sera ni par Edmond, ni par Ursule, ni par
auqu' un de nous, très-chèr père ! Et ils
n' ont plus rien dit : mais ils s' en-sont venus
à la maison, le fils soutenant son père,
qui paraissait plus-calme. Vous voyez

p292

par ce petit récit, ma très-chère soeur,
tout ce que vous pourriez donner de
joie et de contentement à ce bon père,

ainsi qu' à notre si-bonne mère ! Qui,
tous les jours parle de vous, comme
si elle n' avait que vous de fille : c' est,
dit-elle, qu' elle voit les autres, et que
ses yeux nous parlent ; mais qu' elle ne
vous voit pas, et qu' il faut bien que
sa langue fasse-mention de vous, puisqu' elle
ne vous voit, ni ne vous entend.
Consultez-vous donc avec le chère frère
Edmond, pour voir ce qui pourra être
le mieux, afin de complaire aux chères
personnes.

p293

Lettre 81.
12 décembre.
Ursule, à Lagouache.
(elle lui annonce qu' il n' est pas accepté de
nos parens, et qu' il peut l' enlever.)
le refus de mes parens est absolu,
mon chère amour : il faudra en-venir
à ce que nous avons projeté. Je ne
suis inquiète que du chagrin que je vais
causer à mon frère. Il faudra que
je disparaisse seule, afin qu' on n' ait
aucun soupçon à ton sujet : car mon
frère est terrible dans ses premiers
momens. Si je n' étais pas brouillée
avec Laure, à-cause de toi, j' aurais
recours à elle : mais il n' y faut pas
songer... j' aurais pourtant envie
de la sonder adroitement, sans me
découvrir. Je vais lui écrire. Il faudrait
nous tenir à-portée de donner
de mes nouvelles à mon frère, si
l' on voyait que cela fût nécessaire :

p294

car je le connais. Prépare tout : l' argent
ne te manquera pas. Il n' y a qu' à
louer dans la cité, chés cette femme
de la rue Du-Haut-Moulin : c' est un
quartier perdu, dont les rues sont un
labyrinthe, où rien n' est de si-aisé que
de se dérober aux yeux des curieux, et
des espions, si l' on est suivi. Tu vois,
bon-ami, combien tu m' es chère, puisque

rien ne m' arrête : père, mère,
frère (et tu sais ce que c' est qu' un
frère comme Edmond !) je te sacrifie
tout. On n' est pas digne d' aimer et de
l' être, s' il est quelque-chose dans le coeur
qui balance l' objet aimé. Il faut être
tout à lui, et que notre vie, notre
honneur ne nous soient pas plus-chers,
que son honneur et sa vie. C' est dans
ces sentimens que je t' embrasse.
Adieu.

p295

Lettre 82.
Même jour.
la même, à Laure.
(elle feint de lui demander conseil.)
ma chère cousine : j' ai si peu de
rancune, sur-tout avec les personnes
dont je sais que je suis aimée, autant
que je les aime, que tu vas être mon
conseil, en une circonstance bien-scâbreuse !
Il s' agit de mon mariage, avec
ce Mr Lagouache, que tu n' aimes pas,
et que j' aime beaucoup. Je pourrais
profiter du consentement que j' ai ici,
et c' est ce que je me propose : on
fera casser le mariage après si l' on veut :
mais alors je n' en-aurai pas-moins le
droit de vivre avec lui, et de le
regarder comme mon véritable épous :
tu sais que dans ces occasions, nous
sommes aussi autorisées à marquer de
l' attachement pour l' homme auquel nous-nous
sommes déjà données, qu' il nous

p296

est indécent de le faire dans une autre
position. Parle-moi vrai, et sans auqu' une
prévention : que me conseilles-tu ?
Pèse, je t' en-prie, les choses
avec impartialité : j' aime, je suis aimée :
les conditions sont égales : je serai la
bienfaitrice de mon mari : or tu sais
que dans ces occasions, l' autorité nous
est entièrement dévolue ; et laisse-moi
faire, je suis femme, et je ne céderai pas

mes droits. Il y a troismille-ans, de compte-fait,
que les femmes plus-riches que
leurs maris, les font trembler ; je le lisais
l' autre jour dans les *comédies de Plaute* ,
qu' a si maussadement défigurées ce faquin
de *gueudeville* . Or, la comédie est la
peinture des moeurs. Tu vois que je serai
heureuse, beaucoup-plûs que si j' eusse
épousé le marquis, ou le conseiller ? ...
j' attends bien-sérieusement ton avis pour
me décider.
Ta tendre amie-cousine, Ursule R.

p297

Lettre 83.
Même jour.
réponse.
(elle lui répond d' après les vues de Gaudét,
qu' elle savait.)
j' irais t' embrasser, chère amie,
aulieu de te répondre par-écrit, si je
n' étais pas retenue chés moi pour la
maladie de ma mère : mais je ne veux
pas que ma réponse en-soit différée.
Le parti de te marier, avec le consentement
donné pour un-autre est mauvais,
absolument mauvais : et pour te marquer
qu' il n' y a auqu' une animosité dans
ma façon-de-voir, je vais te donner
un autre conseil, qui ne te flattera
pas moins. Disparais avec Lagouache,
et force ton frère à faire ton mariage,
par cette démarche hardie ! Sur-tout, aie
soin qu' il ne puisse pas douter que tu
es avec lui, et que tu as tout accordé.
Voila mon avis. Je t' aime de tout mon
coeur.
Laure.

p298

Lettre 84.
13 décembre.
Laure, à Gaudét.
(cette lettre, par son langage, découvre la trame
de Gaudét.)
Ursule sort de chés moi : d' après
un conseil que je lui avais donné par-écrit,

elle est venue me voir : elle
va disparaître avec Lagouache ; n' est-ce
pas ton avis ! Mais il me semble que
cela pourrait nuire aux vues sur le
marquis, et aux projets que tu formes ?
Il est nécessaire que tu sois bientôt ici :
car, à parler-vrai, je ne vois pas le
fin de tout cela. Elle en-est folle,
et je crois que tout est dit entr' eux.
N' était-ce pas-là tout ce que tu prétendais !
Va, je te répons qu' elle est
assés agguerrie à-présent, pour recevoir
tes insinuations ! Il ne s' agit plus que
d' éteindre cette passion, ce qui, je
crois, ne sera pas difficile. J' ai vu son

p299

automate ; il y travaille lui-même ;
car il la traite fort-lestement ; mais
l' expression est impropre, c' est grossièrement
qu' il fallait dire. Elle en-rit, et
regarde cela comme des naïvetés charmantes.
Il est avantageus qu' elle en-rie ;
car si elle les prenait sérieusement-bien,
elle serait plus-éloignée de sa guérison :
mais elle les sent, puisqu' elle en-rit,
autant peut-être pour les excuser aux
autres qu' à elle-même. Je deviens
profonde, comme tu vois, depuis que
tu m' as appris à chercher les causes de
tout. Maman va-mieux, sans être bien.
Moi, je m' ennuie : les amis d' ici ne
sont pas récréatifs, avec tout ce qu' il
faudrait pour l' être. Edmond, par-exemple,
sera charmant, quand il n' aura
plus d' inquiétudes pour sa soeur. Tire-le
de ce mauvais pas. Réponse, et
viens ; à-moins que tu ne fusses aussitôt
arrivé qu' une réponse.

p300

Lettre 85.

10 décembre.

réponse.

(Gaudét n' est pas toujours le maître d' arrêter,
où il veut, le mal qu' il fait.)
je répons, et j' arriverai dans peu.

Il ne faut pas que l' escapade d' Ursule avec Lagouache s' effectue, mais qu' elle soit prête à s' effectuer, et qu' Edmond averti par toi, en-empêche. Instruis-le par un mot d' écrit, à-l' instant où Ursule sera sur-le-point de s' évader. Si c' était un enlèvement qui n' eût pas son aveu, à-la-bonne-heure, cela ferait notre affaire dans un sens. Jusqu' à ce moment, tout va selon mes desirs ; mais voici la crise ! J' espère que tout ira bien. J' écris au marquis : cela vaut peut-être mieux que de lui parler, et je tâcherai de tirer parti de mon absence. Du côté de ce seigneur, à-présent qu' il n' est plus question de mariage, un-peu plus ou moins d' honnêteté, ou de vertu,

p301

comme tu voudras, n' est pas une chose à laquelle il regardera : pourvu que Lagouache soit expulsé, et qu' Ursule lui reste, il sera content. Or je connais Lagouache, et je suis sûr qu' il donnera dans le piège que je lui fais-tendre par le marquis. J' écris aussi à Edmond, et tu feras-rendre ces deux lettres, après les avoir lues.
p. -s. je travaille beaucoup ! J' ai de grands desseins, et je suis ici avec des hommes qui peuvent les faire réussir. Que de choses sur le tapis ! Je souffre loin de vous-tous, mais à peine ai-je le temps de sentir que je souffre.

p302

Lettre 86.
Même jour.
Gaudét, au Marquis De-
(il veut perdre Ursule tout-à-fait.)
monsieur :
à-l' instant où vous recevrez ma lettre, vous serez fort-agité, sans-doute, et vous croirez qu' Ursule est perdue ? C' est tout le contraire. Il n' est pas possible qu' une fille-d' esprit comme elle supporte deux-jours de-suite

le tête-à-tête d' un Lagouache ; faraud du dernier ordre, brutal, et capable, au-bout de vingtquatre-heures de la traiter en- *fil*le . Ursule est à vous, après cette escapade, si vous savez vous y prendre. Mon conseil serait, qu' après avoir découvert la fugitive (ce qui ne sera pas difficile), vous la fîssiez cacher avec son frère dans une pièce, d' où elle pourrait entendre la proposition fuyante, faite par vous à Lagouache :

p303

ah-ça, mon ami, tu sais que j' aime Ursule : il s' agit de me la céder : que ce soit entre nous une affaire de finance ? Le sot vous repondra quelque bêtise, mais sûrement désagréable à Ursule, que la bassesse révolte, parce-qu' elle a l' âme haute et fière. S' il se fait-valoir, et qu' il vous dise l' équivalent du mot de Pécour, serrez lui le bouton, et vous verrez bientôt le plat personnage en-venir à tout-ce que vous exigerez. Il faudra que la manière dont il vous cédera Ursule, soit bien-insultante pour elle. Quand tout-cela sera fait, montrez les plus-belles, les plus-généreuses dispositions ; et vous aurez enfin à souhait une fille parfaite, autant que femme peut l' être. Vous savez nos

p304

conventions pour le frère : c' est un jeune-homme capable de tout : il faut le pousser. J' ai changé d' avis pour le militaire : cela aurait été bon, si vous eussiez fait la folie du mariage avec sa soeur ! Il aurait bien-falu illustrer votre paysane par ce brillant jeune-homme ; car il aurait fait son chemin, je vous le jure : mais le frère de votre maitresse serait déplacé, où votre beaufrère aurait été vu de bon-oeil. Je pense à la robe. C' est une autre carrière qui a ses illustres, et sur-tout un pouvoir, qui m' a souvent tenté : cela est sans prétention, et il n' y

aura pas de déboire à craindre.
Pour revenir à Lagouache, je lui écris,
ainsi qu' à Edmond. Je ne veux rien
laisser à faire au hasard, et j' ai pour
maxime ce beau vers de Lucain, cité
par Voltaire, comme valant seul un
poème-épiq : etc.

p305

Nous voila dans la crise : ne perdons
pas courage : quelques égratignures
de-plûs que recevra la belle ne la déchireront
pas.
Je suis avec une respectueuse considération,
monsieur le marquis,
votre etc.
p. -s. je ferai ensorte, au-moyen de mes
intelligences avec Marie, la nourrice,
de prévenir tout ce qui pourrait blesser
en-rien votre délicatesse. Comptez-là-dessus.

p306

Lettre 87.
Même jour.
le même, à Edmond.
(le corrupteur fait servir tout le monde à ses
méchantes vues.)
il est certain, mon ami, par ce que
j' apprens ici, que ta soeur aime Lagouache :
mais il ne l' est pas moins que tu dois
être inébranlable dans ton opposition.
Je sais que tes parens t' ont donné plein-pouvoir
à ce sujet, et que loin d' envoyer
leur consentement, ils ont écrit tout
le contraire : j' ai-fait-prendre des informations
auprès de ton frère-aîné. Pour
que la défense soit plus-efficace, notifie-la
un-peu plus-fermement qu' à-l' ordinaire :
on dirait, quand tu parles à Ursule, que
tu es un de ses adorateurs ! Si malgré
tout-cela, elle s' obstinait, et qu' il arrivât
quelque-chose de décisif, il faudrait
employer le marquis, pour avoir
raison de ce Lagouache. Mon avis
serait qu' on le tentât, pour lui faire

abandonner Ursule, et qu' elle fût témoin
 secret de cette lâcheté. Tu sens
 qu' après cela, notre plan doit s' exécuter,
 afin d' ôter à ta soeur cette fureur
 du mariage, que vous avez tour-à-tour ;
 à-moins que ce ne fût ton avis,
 qu' elle se mariât au premier-venu.
 La belle-dame vit à Au dans une
 retraite absolue : elle ne voit personne,
 pas même son mari (dit-on). Quant à
 lui, je le trouve très-changé. On le
 dit atteint d' une maladie dangereuse.
 J' ai vu la petite Edmée-Colette à-l' insu
 de sa mère : c' est une charmante enfant !
 Si elle a le coeur fait comme tous les
 enfans-d' amour, que de félicité elle
 promet à ses adorateurs futurs ! ...
 on ignore parfaitement le mystère de
 cette maternité, comme tu penses ! C' est
 la fille d' une amie de Paris, qu' on nomme
 Mme Monded : ne connaîtrais-tu pas
 cette dame-là ? J' admire comment la prudente
 Parangon a risqué cet anagramme !

Mais voila ce qu' on gagne à bien établir
 sa réputation d' abord : quelque mechant
 que soit le monde, il ne soupçonne
 jamais le mal, quand notre conduite,
 notre caractère ou nos discours
 n' en-ont jamais donné l' idée. C' est
 une petite observation que j' ai-faite
 quelquefois à nos belles calomniées, qui
 vont par-tout étalant leurs grandes douleurs.
 Je demandais un-jour à la jolie
 Vill, avant sa petite vérole : mais
 d' où-vient donc cet acharnement contre
 vous ! Car enfin, la beauté concilie les
 coeurs et ne les aliène pas ? Vous-vous
 trompez, me répondit-elle ; les femmes
 la jaloussent, les hommes cherchent
 à l' humilier, parce-qu' elle nous met
 trop audessus d' eux. J' ai même observé
 plus de joie sur le visage de certains
 hommes, lorsqu' on dénigrait devant eux
 une jolie-femme, que sur celui des
 femmes elles-mêmes. Cela est très-bien-vu,
 madame : mais dites-moi, l' aventure

avec Mr D est elle-vraie ? Non
 certainement ! Je le crois : mais n' avez
 vous jamais été en-tête-à-tête avec lui ?
 Si, plusieurs-fois. Est-il vrai qu' un-jour
 votre mari ait écouté à la porte, et
 qu' il soit rentré furieux ? Oui : mais il
 avait tort : un homme dit toujours des
 douceurs à une femme, et je ne pouvais
 en-empêcher. Est-il vrai qu' une
 autrefois, il vous pressait du genouil en-jouant,
 au-point que la table fut prête à
 se renverser, et qu' une dame ayant levé
 le tapis... oui, mais tout-cela
 prouve qu' il m' aime, et non que je l' écoute ?
 Votre main était sous la table ?
 Elle était sur mes genous : ce n' est
 pas ce que dit la dame : mais qu' y faisait-elle,
 sur-vos genous ? Les deux mains ont
 affaire sur la table quand on joue aux cartes ?
 Oh ! Vous épiloguez sur tout ! Vous
 voyez, madame, qu' on n' a point parlé sans
 en-avoir sujet ; le sujet est faus, je
 le veux ; mais il a quelqu' apparence.

Ne savez vous pas, que Mme P, qui
 est aujourd' hui deshonorée, n' en-a pas
 fait d' avantage ? Son mari sortait, la laissant
 avec Mr D-Mej ; il s' arrêta sur
 l' escalier ; il entendit aubout de trois
 minutes tomber la mule de sa femme,
 sur le parquet, comme si quelqu' un
 avait enlevé le corps à une certaine hauteur :
 il rentra, et avec la modération
 d' un mari indigné de se voir préférer un
 mâgot, il se contenta d' empêcher la conclusion.
 Remettez-vous, monsieur,
 dit-il au galant : et vous, madame, soyez
 prudente. Il fit ensuite sortir le galant,
 et ne dit pas un mot de-plûs à son épouse.
 Mais une malheureuse femme-de-chambre
 était témoin de la scène ; toute la
 ville l' a sue, et Mme P passe pour
 une (...). Je reviens à la belle-prude
 Mme Parangon : elle a eue la plus-grande

attention à ne jamais donner-prise sur
elle ; voila pourquoi il n' y en-a aucune.
Contente, lorsqu' elle a eu dans sa maison

p311

son obscur adonis, elle se livrait à la
douceur de l' aimer, sans que personne en-jasât,
s' en-doutât : eh ! Qui se fût alé-imaginer,
qu' un jeune paysan, sans usage
du monde, dont le mérite, tout-réel
qu' il était, se cachait sous une grossière
envelope, captivait la plus-belle femme
de la ville ? Celle qui fuyait tous les
hommages, et même tous les hommes ?
Une véritable passion, comme la sienne,
est la sauvegarde la plus-sûre de l' honneur,
quand une femme a le bonheur
d' avoir affaire à un jeune-homme modeste...
je te sers à ton goût, en-te-parlant
de la belle-dame. Mais c' en-est
assés. Revenons à Ursule.
Tout ce qui se passe ne m' ôte auqu' une
de mes idées pour l' avenir ; aucontraire ;
et s' il faut te parler vrai, je
ne suis pas fâché que ta soeur use un-peu
son coeur ; c' est un état que celui
de l' amour, par lequel il faut passer
tôt ou tard : c' est une douce erreur à

p312

vingt-ans ; c' est une impardonnable folie
à quarante. J' ai connu de ces dragons
de-virtu, qui tant qu' elles ont été
aimables et jeunes, rebutaient tous les
adorateurs : c' est qu' elles voyaient bien
qu' il leur en-reviendrait deux, pour
un qu' elles renvoyaient, et elles se reservaient
tout-bas la liberté de choisir :
mais quarante ans sont venus avec cette
coquetterie ; les amans ont disparu ;
il n' y a plus eu de choisis à faire : alors,
mes folles se sont éprises d' un jouvenceau,
qui brûlait d' un feu-de-paille,
qu' elles ont payé pour les tromper, et qui
les a trompées. Si donc ta soeur n' a pas
encore eu la petite vérole de l' amour,
qu' elle l' aye : c' est mon avis.

p. -s. il reste entre les mains d' Ursule
un certain consentement de tes parens,
dont il faut te saisir par-précaution.

p313

Lettre 88.

Même jour.

le même, à Lagouache.

(Gaudét se sert aussi du fat qu' il méprise.)

puisque vous avez le bonheur d' être
aimé d' Ursule, monsieur, c' est la servir
sans-doute, que d' entrer dans vos intérêts.

Vous savez que j' y suis depuis
longtemps : mais en-cette occasion
sur-tout, je dois vous en-donner des
preuves. Il s' agit de rendre heureuse
la soeur de mon ami : pour cela, il
faut que vous la connaissiez parfaitement.
Mlle Ursule est une fille haute, capricieuse,
inconstante, et plus-inconséquente
encore. Il faut la matter pour
son propre avantage, autant que pour
le vôtre, et lui montrer ce que vous
êtes, dès avant le mariage : car si vous
attendiez après, et qu' elle se crût trompée,
elle ne manquerait pas de moyens,
pour secouer le joug, et de protections

p314

pour vous faire punir ; outre que moi-même
je prendrais alors son parti contre
vous. Songez-donc à vous conformer
à ce que je vous prescris. Si vous
l' avez réellement subjuguée, elle ne vous
en-sera que plus-acquise ; si vous n' avez
fait sur elle qu' une impression légère,
vous éviterez le malheur d' être un-jour
renfermé, dans le cas où vous viendriez
à lui déplaire. L' intérêt que je
prens à vous, m' engage à vous présenter
les choses sous leur vrai point-de-vue.
Je vous conseillerais de lui
faire-faire quelque démarche décisive,
comme de quitter la maison de Mme Canon,
pour aler avec vous : sur-tout
disparaissez avec elle, pour qu' il n' y ait
pas de doute : ces démarches inconsidérées

de sa part, seront un-jour des
armes contr' elle entre vos mains. Marquez-moi,
et sur-le-champ, à quel
point vous en-êtes avec elle. Il ne
serait pas mal non-plus que vous écrivissiez

p315

une lettre adressée à elle, mais
qui tombât en-d' autres mains, comme
dans celles de Mlle Laure, par laquelle
vous paraîtriez vous faire-presser au
sujet de l' enlèvement, ou de la fuite,
comme vous voudrez. J' espère que
vous vous conformerez en-tout aux avis
de
votre affectionné.

p. -s. renvoyez-moi ma lettre. Le
conseil que je vous donne est de la plus-grande
conséquence : soit de ma part,
soit de celle d' Ursule. Vous connaissez
ma prudence, et mon pouvoir.

p316

Lettre 89.
Ursule, à Lagouache.
(elle lui donne rendez-vous pour l' enlever.)
trouve-toi ce soir avec un carrosse
à la porte de la maison : je descendrai
sans bruit, entre dix, onze heures, ou
minuit ; mais soit prêt dès les dix heures.
Mon frère s' est emparé, il n' y a qu' une
heure, du consentement de mes parens,
et il n' y a pas espérance de le ravoïr de
ses mains. Il y a toute apparence qu' il
venait de recevoir une lettre, que je
soupçonne de chés nous, de Mr Gaudét,
ou de Mme Parangon. Peut-être que
demain il ne serait plus temps. J' emporterai
avec moi ce que j' ai de plus-précieux.
Sur-tout ne manque pas !
à ce soir, mon ami.

p317

Lettre 90.

Même jour.

réponse.

(il répond d' après la lettre qu' il a reçue de Gaudét.)

foin des fames depui que je te
connes jé plu de cassetete qu' an toute
ma vie vla quinz jour que tu me tourmante
pour tanlevé ma foi anleve toi
toi maimé jé bel afaire dalé me faire
des affaires acose de toi i lais vrai que
je teme mes on a bo emer les jans
cant ilia du risque serviteur inci giré
si je peu ou sinon je niri pa ces bin
drol qui falle faire tout ce que tu veu
i fot faire oci un peu ce que je veu moi
é jespère que tu le fera cant nou ceron
marié mes tais si joli qui fo bien te pardoné
inci giré a leure dite mes ne me
fet pas croqué le marmo pandan deuz
heures o moins je t' embrasse
Lagouache.

p318

p. -s. De Laure, à laquelle cette lettre fut remise :

je viens à-l' instant de recevoir une
lettre de Mr Lagouache, qui m' est
adressée, sous enveloppe, pour que je
te la fasse parvenir, chère cousine :
je l' ai copiée exactement dans sa belle
orthographe, car je garde l' original,
pour le montrer à Mr Gaudét, et le
faire rougir de son protégé. Je te
demande pardon de cette petite liberté :
mais il y a envérité pour rire de ton
chois ! Ton goût pour les beauxesprits,
est décidé ; te voila Ninon ! Adieu. Tu
me feras savoir de tes nouvelles, j' espère ?
Je garde tous les secrets qu' on me confie ;
je divulgue tous ceux que j' attrappe.

p319

Lettre 91.

Même jour.

Lagouache, à Pastourel, son ami.

(il montre sa bassesse et sa poltronnerie.)
ma foi cet a se soir que je la quiens

com sa sera la nuit é con ne set pas se qui
peut arriver trouve toi pas loin de sa
porte pour que cil arivet queq chose jus
quecun pour me secouri car voi tu ge ne
me fi o fames que de la bonne sorte é
puis son frere qui ais une lame dame i fot
prande garde un peu a soi dan les cas com
celui ou me voila i fodra avoir ave toi
cin ou si de nos camarade je vous dedommageré
de tou sa un queq jour je sui ben
faché que tu naye pas été che toi je tores
dit ben dote chose car je ne suis pas san
zavoir de linqiétud o sujet de ce que tu
me marquede Mr Godai qui ais un hom
qui a lais bras lon gai peur qui gnait
queq finece caché ladsous il y a oci
le Marqui De par tout sa i fo que

p320

mais bons zamis se trouve a porté de me
secouri can ca cera fai ma foi vog la
galair tan quel tan quel e vog la galair
tan quel pourra voger la fill est riche
queq j risque don
Lagouache.

PARTIE 5

p5

Lettre 92.
Laure, à Gaudét.
(on voit qu' elle ne sait pas tous les desseins du
corrupteur.)
20 décembre.
C' est fait ; ils sont ensemble
d' hièr : je le tiens de Lagouache : ils ont

p6

pris un appartement dans une maison borgne
d' une très-vilaine rue de la cité.
La cachette est excellente ! On n' irait jamais
les chercher-là : mais j' y pourvoirai.

Pars, ou dirige ma conduite. Ton silence me laissera maitresse d' agir à ma tête ; et tu vois d' ici, que je ne tarderai pas à les découvrir à Edmond. Il est furieux. C' est un excès de colère, d' emportement ! ... je crains fort pour Lagouache. Le marquis est dans une inquiétude ! ... il ne sait que penser de cette démarche. Je lui ai-dit, que je ne croyais pas que les deux fugitifs fussent ensemble : qu' Ursule n' ayant pour but que de forcer ses parens à consentir à son mariage, elle prenait sûrement toutes les précautions possibles, pour n' avoir rien à se reprocher du côté de la conduite. J' ai dit ce que la folle aurait dû faire. Voila donc comme sont les filles, quand la passion les aveugle, et qu' elles ne peuvent

p7

plus se dire, *jamais un homme ne m' a touchée !* c' est comme moi (car on peut se citer) ; aurais-je pu me resoudre jamais à écouter les voeux d' un certain homme, tout aimable qu' il est, sans... à-propos, cet accident me délivre d' une grande attaque, et l' homme dont je parlais, d' un rival dangereux ! Ces jours passés, Edmond m' en-contait, mais très-vivement, et envérité il faut être fidelle, comme je *la* suis, n' ayant plus rien qui me retienne d' un autre côté, pour être demeurée cruelle ! ... je crois qu' un homme prudent ne doit jamais faire une esprit-fort de sa femme ou de sa maitresse, s' il veut qu' elle ne le trompe pas : c' est un avis que je donne à l' homme en-question. S' il faut un frein aux hommes, il en-faudrait dix aux femmes ; je l' ai déjà senti, et Ursule me le prouve.

p8

Lettre 93.
25 décembre.
Ursule, à Laure.

(la pauvre infortunée s' en-étant-alée avec Lagouache, elle en-est punie par ce fat lui-même, d' après les conseils de Gaudét.)
on ne m' a remis ton apostille, et ta copie de lettre, qu' à-l' instant où je sortais de chés Mme Canon, pour n' y plus rentrer. J' ai serré ta lettre, ne pouvant la lire, et je ne l' ai ouverte qu' ici. Je l' ai d' abord regardée comme un jeu de ton esprit, et je n' y ai pas fait grande attention. C' était-à-tort : quelques jours passés avec Lagouache, m' ont fait-voir que tu m' écrivais ce que tu penses, et par-malheur, la vérité. Mon dessein est de mettre fin à l' inquiétude cruelle où je sais qu' est mon frère : tâche de le prévenir, et de l' engager à me recevoir avec douceur : c' est tout ce que je lui demande. Mais

p9

ne lui montre pas cette lettre ; je l' exige absolument de ton amitié.
Samedi 19, je partis comme tu le sais vers les onze heures, à-l' instant où je savais que Mme Canon et Fanchette devaient être au lit. Je m' en-assurai cependant, et je vis la chambre de la bonne dame sans lumière : pour Fanchette, elle dormait, et je la baisai sans l' éveiller.
Je descendis en-tâtonnant, et je toussai, quand je fus à la porte de la rue. Mr Lagouache m' attendait en-fiacre, à vingt pas, avec Marie, la nourrice de mon fils, qu' on m' avait rendue à la prétendue mort de l' enfant, et que j' ai retenue pour me servir : il était fort-maussade : je l' avais fait-geler, disait-il, pendant une heure. Ses plaintes étaient si-grossières ; son action, en-m' aidant à monter, me parut si-brutale, que j' étais presque-tentée de rentrer. Eh ! Plût-à-dieu ! Je ne sais quoi m' a retenue. Nous arrivâmes dans notre logement.

p10

Le souper était prêt : mais comme j' avais

été obligée de me mettre à table avec Mme Canon, et Mlle Fanchette, je ne pus manger. Il voulait m' y forcer, et me fit cent contes, tous plus-sots les uns que les autres. Il alla jusqu' à me dire en-ricannant, que c' était... l' envie d' être au lit. Ce mot me fit lui lancer un regard... qui l' interdit. Il se mit à ricanner encore, en-me-demandant, si l' on ne pouvait pas badiner avec sa petite femme ? Je me calmai, bien-resolue de me venger de ses propos. Je quittai la table avant lui, et m' enfermai dans ma chambre. Il eut l' indécence de rester jusqu' à trois heures, à me prier, à me presser, je crois même qu' il lui échappa quelques menaces. Je tins-bon. Le lendemain monsieur me bouda. Je le laissai-faire. Le soir, je m' enfermai comme la veille. Il jura très-fort, s' emporta, et me cria qu' il allait mettre la porte en-dedans. Il y frappa en-effet, avec une espèce

p11

de gros marteau, si-long temps, et si-fort, que les voisins sont accourus. Il leur a dit, que sa femme ne voulait pas le recevoir auprès d' elle depuis plusieurs jours, et qu' il voulait enfoncer la porte ; non pour la maltraiter, mais pour la caresser. Voyant qu' il y avait là du monde, et tous des inconnus, je suis sortie. Il est venu m' embrasser : tout le monde s' est mis à rire, et s' est retiré en-riant : on nous a souhaité le bon-soir, en-nous disant, qu' un aussi beau couple que nous le fesions, ne devait pas avoir de différend. Il s' est donc trouvé dans ma chambre malgré moi. Je lui ai signifié que je voulais être seule. Alors Mr Logouache a changé de ton, et m' a signifié à son tour, qu' il prétendait rester ; que j' étais à lui, que je m' étais donnée, et qu' il n' y avait rien de si beau que le don. En-même-temps il est venu pour se familiariser au dernier point ; car il a voulu

p12

mettre une main sur ma gorge. Je lui ai appliqué un soufflet. Il a porté sa main sur sa joue, en-lâchant ce mot grossier, dont les ss sifflantes écorchent les oreilles d' une femme honnête. Il s' est tenu-tranquile un-moment. Mais à-l' instant où je ne m' y attendais pas, il s' est jeté sur moi. Je me suis défendue de toutes mes forces, et j' ai appelé ma domestique à mon secours. Il lui a déclaré, que si elle approchait, il lui... du piéd dans le... ces brutales expressions ont achevé de me mettre en-fureur : je ne l' ai plus ménagé. Il a été obligé de me laisser. Je lui ai ordonné de sortir. Ordonne ! Oui, je vous ordonne de sortir de ma chambre. Non pardieu ! Que je ne t' aie eue à mon plaisir. Vous ! Jamais. Ah ! Si, mignone, si ; tu mettras de l' eau dans ton vin ; car je te jure que je ne quitte pas d' ici que ça ne soit. Tu sortiras, à-l' instant, lui ai-je dit... Marie

p13

alez chercher mon frère, rue..., et dites-lui de venir sur-le-champ à mon secours. Si tu sors, Marie (a-t-il dit en-la retenant par la jupe), je t' écrase. Alez, obéissez-moi ; je suis votre maîtresse : et moi ton maître... ma chère Marie, partez, je vous en-prie ! Je reconnâitrai ce service. Et moi aussi ; car si tu bouges, au premier pas, un de ces chenêts t' arrêtera-court, en-te-fendant la cervelle. Sortez de ma chambre, monsieur ! Je suis chés moi, en-étant chés vous, et j' y resterai. Mais vous n' êtes pas encore mon mari. Si je ne suis pas chés ma femme, je suis chés ma... (le plus vilain mot est sorti de sa bouche), et mes droits sont les mêmes. Je me suis mise à pleurer. Il est resté tranquile, étendu dans un fauteuil, feignant de s' endormir. J' étais au-desespoir. J' ai été auprès de Marie, et je lui ai parlé fort-bas, pour l' engager à se réunir à

moi. ô madame ! Il me tuerait : il
 a des ieux qui m' ont fait-peur ! Oh !
 Le vilain ogre ! Si vous n' êtes pas sa
 femme encore, ne la devenez jamais,
 je vous en-prie ! Il faut absolument
 ma chère Marie, que tu m' aides à le
 mettre hors de ma chambre ; tu n' en-seras
 pas fâchée ; je te garderai avec moi.
 Et je l' ai embrassée, pour l' y engager.
 Nous sommes venues tout-doucement
 derrière l' ogre (comme l' appelait Marie),
 nous-nous sommes jetées sur lui
 ensemble, et quoiqu' il ne dormît pas,
 nous l' avons si bien contenu, que nous
 l' avons mis-dehors. Nous avons fermé
 la porte sur-nous, et nous-nous sommes
 mises-au-lit ensemble, malgré le
 vacarme qu' il a fait à la porte, le reste
 de la nuit. Au jour, il s' est couché.
 Et comme ma chambre a une sortie sur
 l' escalier, nous avons fait notre déjeûner
 et nous avons passé la moitié de la journée
 fort-tranquilement. à dîner, Marie lui

a été mettre le couvert pour lui-seul
 dans sa chambre. Il a voulu la maltraiter ;
 mais cette fille, que j' avais aguerrie,
 lui a tenu-tête, et lui a déclaré, que
 s' il osait la frapper, elle lui fendrait le
 crâne avec une bouteille. Elle l' a contenu
 par-là, et il a été forcé de dîner seul.
 C' était lundi. Le reste du jour et la
 nuit suivante, il est resté tranquille. Le
 mardi-matin, je l' ai entendu soupirer
 et gémir dans sa chambre, jusqu' à l' heure
 du déjeûner. Il m' a fait demander humblement
 par Marie, la permission de
 déjeûner avec moi. J' ai cru devoir y
 consentir. Il s' est fort-bien comporté
 jusqu' à dîner. Nous-nous sommes mis-à-table
 ensemble. En-finissant, il m' a proposé
 une partie de trictrac, que j' ai acceptée.
 Nous avons causé ensuite. Il m' a
 demandé pardon de ses torts, et j' ai pensé
 que je pouvais l' accorder. Comme nous
 allions nous mettre-à-table pour souper,
 il est entré chés nous une voisine fort-aimable

avec son mari. Je les ai reçus
poliment. Lagouache, sans m' en-demander
avis, les a priés de souper avec nous.
Ils ont accepté, en-disant, qu' ils brûlaient-d' envie
de faire notre connaissance.
La gaîté a régné à table : les propos ont
été fort-libres, de la part des convives,
et de Lagouache qui les aime. J' étais
surprise par intervalle, d' entendre sortir
certains mots des *hâll*es de la bouche
d' une femme jeune, jolie, et qui paraissait
assés bien-élevée. En-quittant la table,
on s' est mis à faire des folies : la voisine
a embrassé fort-librement son mari ; elle
voulait que j' en-agîsse de même avec le
mien : ah-ça, madame la prude (m' a-t-elle
dit), je vous avertis que je ne
sors pas de chés vous, que je ne vous
voye au lit avec ce chère épous ; et je vous
avoue tout-uniment que c' est à sa prière,
que nous sommes venus souper ici ce
soir pour cimenter votre reconciliation.
Alons, point de bégueulerie ; je le veux

et ça sera. J' ai voulu parler. Elle m' a
fermé la bouche. J' ai compris alors la
raison de l' apparente tranquillité de Lagouache ;
il avait agi par les conseils de
cette femme, à laquelle sans-doute il
avait fait une demi-confiance, en-nous
donnant pour mariés : j' ai cru qu' il fallait
cesser de rire : j' ai pris un ton sérieux,
en-disant à la dame voisine, que j' avais
des raisons importantes. Comment !
Comment ! Est-ce qu' il aurait... (je
n' ose écrire une expression aussi-libre et
aussi-grossière.) ah ! Dans ce cas-là,
c' est autre chose, et je ne dis plus rien !
Eh-non, madame, a dit Lagouache
en-riant d' une manière, qui, pour la
première-fois, me l' a fait paraître sot ; je
me porte aussi bien que vous. Mais
que veut donc dire madame ? Elle
m' en-veut, pour un badinage qui m' est

échappé le soir de notre arrivée ici ; elle ne saurait me le pardonner. Je vais vous le dire à l'oreille. Et il le lui a dit

p18

sans-doute. Quoi ! Ce n'est que ça !
Ah ! Tu es une franche bégueule, Madame Lagouache ! Si je me fâchais pour ça !
Chaque un a son humeur, madame, ai-je dit fort-sèchement ; moi cela me fâche beaucoup ! Et il faut que monsieur ait la bonté de laisser calmer mon ressentiment, avant qu'il soit question de reconciliation entre nous. Le mari n'avait encore rien dit que de général. Il a pris mon parti, et soutenu vivement à sa femme, qu'elle serait fâchée, s'il lui avait tenu un pareil propos. Elle a assuré d'abord le contraire ; mais à-la-fin, elle s'est rendue, en-disant, que cela était vrai : mais qu'il ne fallait pas en-convenir devant moi, parce-que cela m'autorisait dans ma bouderie. Et elle a continué de protester, qu'elle ne sortirait pas que nous ne fussions ensemble au lit, Mr Lagouache et moi. Son mari, qui me paraît un homme de bon-sens, a voulu l'emmener : elle s'est fâchée très-sérieusement contre lui, et a continué

p19

de me persécuter, jusqu'à ce que je me sois fâchée à mon tour, et que je l'aie renvoyée très-mécontente de moi. Lagouache a été obligé de sortir avec elle, et il l'a fait pour montrer sa douceur à nos voisins. Lorsqu'il a été parti, j'ai dit à Marie, que je voyais bien que cette femme était gagnée par monsieur ; que je la priais d'aler aux écoutes, pour savoir, s'il n'y avait pas quelque dessous-de-carte, qu'il m'importait de connaître. Elle est montée doucement, et elle a entendu le mari et la femme qui se querellaient. Que savez-vous des raisons de cette jeune-dame, disait le mari : peut-être est-ce une fille-de-famille, car elle en-a l'air, qui ne s'est

laissée enlever qu' à-condition d' un prompt mariage, ou d' être respectée jusqu' à ce qu' il se fasse, et que ce jeune-homme-ci veut abuser de sa situation ? Ah ! Si je le savais, a dit la femme, je serais la première à la soutenir ! Sois-en-sûre,

p20

ma femme : je sais que malgré certaines expressions libres, que tu tiens de ta mère, tu as l' âme honnête et le coeur excellent ; étudie un-peu ces jeunes-gens-ci, avant de te décider pour ou contre : lorsque tu seras sûre, je trouverai-bon tout ce que tu feras, et tout ce que tu diras. La femme a répondu à son mari, qu' il avait raison, et ils se sont reconciliés. Mercredi-matin, Lagouache était furieux contre moi. Il a demandé à déjeuner ensemble. Je m' y suis prêtée. Il a gardé un morne silence, qui m' effrayait, et j' ai commencé à me repentir sérieusement de m' être mise à-la-merci d' un tel homme... ma chère Laure, je te l' avoue, j' ai eu une faiblesse avec lui ; mais dans ma position, actuelle, j' aimerais-mieux mourir... il s' en-est alé après le déjeuner. Nous avons dîné et soupé à la même table. Le lendemain jeudi, même conduite, si ce n' est que nous avons

p21

dîné chés nos voisins. On est venu jouer chés nous jusqu' au souper. On a repris le jeu après avoir quitté la table, jusqu' à la messe-de-minuit, où j' avais des raisons de ne pas aler : Lagouache a feint de se trouver incommodé ; sans-doute pour se donner un pretexte de ne pas accompagner nos voisins : je n' ai eu auqu' un soupçon, croyant sentir ses motifs : il a demandé la permission de se retirer dans sa chambre, pour aler se mettre-au-lit. J' ai voulu aussitôt quitter le jeu. Il m' a priée instamment de n' en-rien faire, et de continuer à m' amuser. Nos voisins ont eu

la discrétion de se retirer dès que le tour a été achevé. Je suis rentrée dans ma chambre, et je me suis mise au-lit-avec Marie. J' étais-à-peine endormie, que j' ai entendu quelque mouvement, qui m' a éveillée : c' était Marie, qui se remuait, se retournait. Je lui ai demandé ce, qu' elle avait, et pourquoi elle m' empêchait de dormir ! Vous dormiez-donc,

p22

madame ? Belle demande ! Alons tâchez de vous tenir-tranquile. Mais, c' est vous qui avez commencé. Je n' ai n' ai rien compris à cela, et nous avons tâché toutes-deux de retrouver le sommeil : je n' ai pu y parvenir ; et Marie, de son côté, n' y ayant pas plus réussi que moi, ou peut-être voulant s' assurer de quelque-chose, elle a feint de dormir profondement : ce qu' on entendait à sa respiration forte. Aubout d' une heure environ, j' ai senti Marie, qui cherchait mes mains : elle a les trouvées toutes-deux, dans une position, qui lui a fait-voir que je ne l' avais pas touchée. Elle s' en-est assurée encore ; et ne pouvant plus douter, elle m' a donné de petits coups pour m' éveiller. Que voulez-vous, lui ai-je dit ? Madame, a-t-elle répondu fort-bas, monsieur est ici : voyez ce que vous voulez faire ? Restez à-côté de moi, quelque-chose qui arrive. Mais c' est, madame, qu' il me fait des choses...

p23

j' ai compris ce qu' elle voulait dire, et je lui ai fait-prendre certaines précautions, que j' ai aussi employées pour moi-même. Nous sommes restées ainsi tranquiles, sans oser nous endormir : causant ensemble, de choses indifférentes. à-minuit, à l' instant, où l' on a entendu tout le monde partir pour aler à la messe, Lagouache, qui se tenait caché dans la ruelle de mon lit, est venu se jeter sur moi, repoussant Marie si rudement, qu' il

l' a fait tomber à terre : surprise et sans
défense, j' alais être la victime de sa brutalité,
car il était parvenu à me couvrir
la bouche. Marie n' osait crier ; cependant,
je tâchais de l' encourager à ma défense
par des mots inarticulés. Elle m' a
comprise enfin, et par ses efforts, elle est
parvenue à me dégager. J' ai sauté hors
du lit, et prenant mes habits avec moi,
je me suis enfermée dans mon cabinet,
où ma première pensée a été de m' habiller
promptement. Je l' étais à-demi,

p24

lorsque j' ai fait-attention aux cris étouffés
de Marie ; car auparavant, je pensais
que c' était une querelle entr' elle et
Lagouache ; cette pauvre fille était nue ;
elle est jeune, et assés jolie : le malheureux,
qu' elle tenait embrassé, pour
me donner le moyen de m' échapper, la
trouvant à sa portée, parce-qu' elle ne
soupçonnait pas son dessein, a tourné
sa rage contr' elle... et elle a été la victime
de son zèle pour sa maitresse...
je suis accourue à son secours. Mais,...
il n' était plus temps. J' ai vu Mr Lagouache,
fièr de son indignité, se retirer,
en-disant, qu' elle venait de payer pour
moi. Ce trait est infâme, et je ne saurais
dire, combien je suis peinée, d' avoir pris à
mon service cette pauvre fille, déjà trompée
par les hommes, pour lui causer un second
embarras, qui achevera peut-être de
la perdre. Car ne nous flatons pas,
ma cousine ; quand les filles ont éprouvé
ce cruel affront, elles n' ont plus la même

p25

délicatesse, ni la même vertu, si elles en-conservent
encore. J' ai tâché de consoler
Marie. Mais elle est au-desespoir,
et depuis ce moment je ne puis parvenir
à la calmer. Lagouache a osé paraître
devant moi. Je l' ai traité comme il le
méritait. Il s' est mis à ricanner. Je
l' aurais souffleté, s' il avait été à-portée

de ma main, ou que je n' eusse pas craint
de me donner l' air d' être sa femme,
en-lui-sautant au visage. J' ai pris ma
resolution de le quitter ce soir : il est
moins sur nos pas depuis son infâmie ;
je prépare nos paquets, et je n' attens
que ta réponse. Je t' envoie Marie, tandis
qu' il est sorti, à la brune, envelopé
dans son manteau. Tâche qu' il ne me
retrouve pas ici.
à ce soir, chère Laure.

p26

Lettre 94.
Laure, à Gaudet.
(comme elle emporte tout, et laisse
Lagouache avec les quatre murs.)
Ursule est chés moi : la voila
quitte de son enlèvement, dont je t' envoie
la relation, et de son Lagouache. Elle
s' est comportée en-Lucrèce ! Nous
sommes dans l' incertitude sur la manière
dont elle doit se remontrer à son frère :
marque-nous ton avis.
Je ne doute pas qu' Edmond ne t' ait
instruit de son malheur (car c' est ainsi
qu' il appelle l' escapade d' Ursule) ; si tu
ne lui a pas encore fait-réponse, mon
sentiment serait que tu le badinasses un-peu :
tu te justifieras toujours bien,
en-lui montrant ma lettre, à ton retour ici.
Je vais à-présent reprendre la suite du

p27

récit, où Ursule l' a laissé, dans sa relation.
Aulieu de lui répondre, et pour ne
rien donner au hasard, pensant qu' elle
avait assés souffert, pour être dégoûtée
de son Lagouache, j' accompagnai la pauvre
Marie, qui de son côté me priait à-mains-jointes,
de venir délivrer sa maitresse.
Cette fille joue fort-bien son
personnage, et elle ne commet en-rien
les secrets que tu lui as confiés. Tu fais
des héroïnes de toutes tes élèves ! ...
j' aurais bien-laissé Ursule quelques jours
de-plûs, avec son automate, qui en-agit

si bien ; mais je craignais une reconciliation,
si j' avais fait la difficile
pour la recevoir. Je suis arrivée avant
le retour de Lagouache. Et vite j' ai fait
monter Ursule en-voiture, avec les effets
transportables ; elle n' en-avait pas beaucoup ;
et je l' ai-fait partir. Je suis
demeurée pour le reste, avec Marie,
que j' ai envoyée me chercher une autre
voiture et un tapissier. Nous avons

p28

tout ôté. Ceci n' était pas de-concert
avec Ursule ; elle comptait que je laisserais
les meubles à Lagouache ; d' autant
que cela est de peu de valeur : mais je
voulais me donner le plaisir, s' il revenait
tard, de ne rien trouver. J' ai été
secondée par son mauvais-génie : tout
était chés le tapissier, qui demeure dans
la même maison, quand mon rustre est
arrivé. Nous étions déjà dans la voiture,
Marie et moi. Il est rentré. Nous avons
levé les portières, nous avons fait éloigner
notre fiacre de quelque cinquante-pas ;
ensuite, je suis descendue, et j' ai
été dans la maison. Lagouache essayait
ses clés, qui n' ouvraient pas ; j' avais fait-ôter
les serrures-de-sûreté ; il n' y avait
plus que celles de la maison. Enfin,
il en-a trouvé les clés apparemment ;
car il a ouvert. Il jurait comme un
charretier, et se servait d' expressions
fort-malhonnêtes contre Ursule et contre
sa domestique. En-entrant, il n' y voyait

p29

pas : les chambres vides rendaient sa
voix plus-sonore, et ses cris étaient
divertissans. Enfin il est monté chés ses
voisins. Je riais comme une folle, en-retenant
les éclats de mon mieux. Il est
revenu avec de la lumière ; son entrée,
en-ne voyant que les quatre murs, a été
un coup-de-théâtre. Il a appelé ses voisins.
Ils sont accourus. Voyez ? ...
tout est nu ! ... elle a tout enlevé ! ...

nous n' avons rien entendu ! Je crois bien ! Je les avais prévenus de tout, en-leur racontant au vrai l' histoire d' Ursule, qu' ils ne doivent plus revoir : ma mise, mon air... distingué, j' hésitais à l' écrire, leur ont imposé ; ils m' ont crue (comme c' est la vérité), une parente sensée qui venait au secours d' une étourdie, et m' ont promis le secret. Oh ! Comme ce vilain Lagouache a juré ! ... j' écoutais tout-cela. Il a visité l' appartement, où je n' avais pas laissé une chaise. Il s' embrassait ; il marchait ; il jetait au ciel des regards de joueur qui perd ; il tapait

p30

du pied ; enfin, il fesait tant de grimaces et de contorsions, que j' ai éclaté-de-rire, en-m' enfuyant. Il m' a entendue, et a voulu courir après moi. Mais j' ai regagné mon fiacre, qui est parti sur-le champ. Je suis venue rendre tout-cela fidèlement à Ursule, qui a plié les épaules. Nous sommes ensuite convenues, qu' elle paraîtrait n' avoir quitté sa retraite, que pour calmer l' inquiétude de son frère. Ce ne sera pas tout-à-fait mentir ; elle est très-affectée de la peine qu' elle lui cause ; et je crois qu' il est bon qu' il ait d' elle cette idée. Prompte réponse ; sinon je fais à ma tête, et je rends Ursule à son frère après-demain, dès que l' heure des lettres sera passée.

p31

Lettre 95.

réponse.

(tortueus serpent ! Que de ruses pour perdre celle qui l' est déjà !)

le projet d' Ursule de revenir à son frère, comme par-inquiétude, et par-amitié pour lui, me paraît bon ! Ce que tu me marques sur la façon de lui écrire, est excellent, et je m' y conforme. La relation d' Ursule est singulière, et absolument différente de ce que j' aurais imaginé ! C' est une pièce curieuse, et qui pourra nous servir, en-retranchant

l'aveu qu' elle t' y fait. Permets cependant
que je révoque en-doute sa sincérité :
si j' avais ici Marie, il se pourrait
qu' elle me dit, que la nouvelle Lucrèce
n' a pas été traitée différemment de l' ancienne.
C' est ce qu' il est important
d' approfondir, et tu peux y travailler
en-m' attendant, car je partirai sous peu
de jours. D' après tes découvertes *affirmatives*

p32

de mes soupçons, tu pourras
parler librement du marquis, et conseiller
adroitement d' accepter ses offres. Si
aucontraire la conduite a été conforme
à la relation, il faudra m' attendre.
J' ai vu la belle Parangon, après l' escapade
d' Ursule : son étonnement, à cette
nouvelle, m' a infiniment amusé. Il
aurait falu la voir, chercher à lire dans
mes yeux, si je disais la vérité. Je lui
ai laissé la petite satisfaction de douter ;
j' ai feint d' être interdit, de n' être pas
bien-sûr ; et quand je l' ai vu demi-rassurée,
je suis sorti, comme pour aler chercher
la lettre. Je n' avais pas dit que c' était
d' Edmond. Je l' ai présentée ouverte.
Elle a rougi, en-voyant l' écriture.
C' est de mon cousin ! De lui-même.
Et sait-il ? ... lisez, belle
dame. Elle a lu. Dès le premier
mot elle a rougi ; elle a chancelé, après

p33

avoir lu quelques lignes, lorsqu' il a été
question du marquis sans-doute. Elle
s' est assise tremblante. La suite la remettait
un-peu, quand un mot de la
Marquise De , qu' Edmond a placé à
la fin de sa lettre, lui a rendu toute
sa couleur. Elle s' est levée, et me l' a
rendue assés-majestueusement, en-me
disant : vous devez triompher !
Moi ! Madame ! Des malheurs de mon
ami ! Ils sont l' effet de vos conseils.
à moi, qui suis ici ! Ah-dieu !
S' est-elle écriée, est-il possible ! Et le

frère et la soeur ! ... j' irai à Paris,
monsieur ; j' irai au secours de mon amie,
et je l' arracherai à sa perte. Elle s' est
retirée dans son cabinet, en-achevant
ces mots, et m' a laissé. Je n' aime pas
à faire autant de peine que je lui en-ai
causé ; je ne voulais qu' humilier sa
pruderie, et lui montrer que le néant
de la vertu ressemble assés au néant des
grandeurs : mais je l' ai profondément

p34

blessée : on m' apprend ce matin, qu' elle
a la fièvre ; et qu' elle garde le lit. C' est
une femme que j' estime et que je plains !
Elle a tout pour être heureuse, et c' est
peut-être la plus-infortunée des femmes
par sa vertu. Adieu ma Laure ; tu
vois bien que la route que tu suis est la
meilleure ?

p35

Lettre 96.

15 janvier 1753.

Ursule, à Gaudét.

(la pauvre infortunée avoue sa turpitude,
et découvre celle de son Lagouache, qui
est horrible).

Mon frère vous a tranquilisé à mon
sujet, *l' ami* ; je sais qu' il vous a écrit
le 31 du mois dernier. L' amitié, la
reconnaissance et mon goût me mettent
la plume à la main, pour vous rendre-compte
de tout ce qui s' est passé depuis
notre réunion. Vous serez content de
moi, j' espère ; car je connais vos dispositions
à mon sujet ; Laure m' a parlé
clairement, et je vais faire de-même.
Vous savez que j' avais quitté la maison
de Mme Canon, et que j' étais-alée demeurer
dans la rue du *haut-moulin* ,
avec Lagouache. J' aimais réellement

p36

ce jeune-homme, et sa bassesse
m' était absolument inconnue. Le
premier soir, nous étions fort-bons-amis,
et je vais vous avouer, ce que je cache à
Laure elle-même : ainsi le secret ! Je vous
connais, et j' y compte : je vous avouerai
donc que nous n' avons eu qu' un lit : c' était
mon but, et je voulais forcer par-là
mon frère à faire mon mariage. Le
lendemain, est arrivée la scène que je
place au premier soir, dans mon récit à
Laure ; mais avec des circonstances encore
plus-humiliantes pour moi ; car il
me reprocha ma (...) ; vous devinez ce
mot, et me traita comme une malheureuse.
Vous savez que j' ai du coeur ; je
fus piquée-au-vif, et je me conduisis
comme je le marque à Laure. Le lendemain,
il vint pour me demander pardon.
J' étais tentée de l' accorder : mais un reste
de *décore* à garder m' en-empêcha pour
l' heure. Cependant je m' adoucis beaucoup.
Il sortit, et rentra dans sa chambre.

p37

Une heure après, Marie vint me
dire qu' il était sorti. J' avais des doubles
clés à son insu ; c' était une précaution
que j' avais prise en-fesant préparer l' appartement :
j' entrai dans sa chambre, en-fesant-tenir
Marie à une croisée de
la mienne, pour m' avertir, s' il revenait.
J' ouvris son secrétaire avec ma double-cléf,
et j' y trouvai un brouillon de lettre,
conçu en ces termes :
lettre de Lagouache, à Pastourel.
Je sui zici avec ma drolesse come je
ne conte pas de pouvoir lépouzer a
coze de son frair e dune Die Lore
file antretenu e peu taite pis je la trete
come une vile prize dassot e je ne la
ménage pas je lé traitez hiair au soir
comme une (...) pour que la reconsiliation
me vaille ancor queque-chose.
Je la done pour ma fame dans le voisinage
et je lé fai accroir a un voisin
e une voisine for honêtejans pour

p38

quil ne foure pas leurs né dans mais
affair sil antendent du brui car cil
fot la rocer je la roceré je lé traitez
en marié la premiair nuit mes sa ete
la plus belle ge né pas envie a presant
de me genez tien moi une chanbe prete
acote de toi je tanvoi di loui pour la
meubler en chanbe de pentre cait la que
nous riboteront aveque larjant de la
donzelle ge la ferez chantez sur le bon
ton e ge la travaillerez de maniair que
ci on man done le tant je la razerai
au plus prais possibe come je ne pourai
pas lepouzer et que je ses quelle te plet
je te la cederé une de ses nuits san
quelle le sache il fot bien fere queque
choze poure ces ami elle le sora par
aprais si tu voeu quan cela cera pacez
quaisse que sa me fera a moi voila
une bone obeine e cela oret été bien
melleur cil i avet pu avoir un mariage
car je noret pas fet le difficile o sujet
d' un cairten marchi vu quil lui a degea

p39

fet un anfan tu voi que sa net pas a
menager je tiré voir le pluto que je
pouré car je ne voeu pas tro mabcenté
que je naye fait mon cou de peur de
manquez une bone occasion je pille tou
ce que je peus attrapé arjan bigeou mon
cecretaire dont gé la clé ait degea bien
garni adieu mon cher Pastourel
ton ami Lagouache
je te diré qu' elle me croi amoureu
amoureu moi je meprise tro les fame
pour sa elle est joli mais je nanvizajeret
sa ci elle etet ma fame que du
cote de linteret tu mantans
comme j' achevais de lire cette lettre
importante pour moi, Marie m' a fait le
signal, que Lagouache paraissait. J' ai refermé
bien-vîte, sans avoir le temps de
repandre ce qu' il m' avait volé : mais je
me suis promis de profiter de la première
occasion : et pour qu' il ne se doutât de
rien, j' ai laissé la lettre. Il est rentré.
Mon parti était pris, et depuis ce moment,

jusqu' à la fin, la relation de Laure est exacte. J' y ajoute, que la journée même de mon départ, j' avais repris tous mes bijoux, et jusqu' aux dix-louis envoyés pour meubler la chambre ; apparemment qu' il avait cette somme à lui, en-venant avec moi. Laure vous a marqué, quel avait été son étonnement à son retour. Il n' a profité de rien, pas même de ce que je voulais lui laisser : Laure est impitoyable pour les mauvais-sujets. Je vais à-présent parler de ma reconciliation avec mon frère. J' étais chés Laure depuis le 25 au soir, et il y avait déjà 5 jours d' écoulés, que j' avais quitté Lagouache. Je priai Laure de sonder Edmond par lettre. Elle préféra d' y aler, et de pénétrer ses dispositions. Elle les trouva assés favorables, pour me dire qu' il fallait me montrer. Elle l' envoya chercher par Marie, que je veux garder avec moi, quoiqu' elle ne

sache pas coïffer ; je prendrai une femme-de-chambre. Edmond en-voyant cette fille a paru transporté de joie : des nouvelles de ma soeur ! Oui, monsieur ; Mme Laure vient d' en-recevoir ; elle vous attend. Il a tout quitté. Marie, qu' on avait envoyée en-voiture, a tâché de le devancer, pour nous prévenir. Laure l' a attendu ; moi, j' ai passé dans une autre pièce. Eh-bien, chère cousine, a dit Edmond, en-entrant, Ursule met-elle fin à mon tourment ! Oui, mon ami : cette pauvre fille ne songe qu' à toi, et ta peine l' occupe bien-plûs à-présent, que l' envie de faire son mariage. Serait-il possible ? Où est-elle ? M' est-il permis de la voir ? Je ne sais. Ah-dieu ! Vous me flatez, Laure ! à ce mot, je n' ai pu me retenir, je suis venue par derrière sur la pointe du piéd, et je l' ai embrassé. Il m' a reconnue à ma main. C' est ma soeur ! Et il a porté cette

main à sa bouche. J' ai été touchée au-delà
 de toute expression ; je me suis jetée
 dans ses bras, fondante en-larmes.
 Jamais, jamais, me suis-je écriée,
 je ne donnerai le moindre chagrin à un
 si bon frère ! Qu' il parle ; ses volontés
 seront des lois pour moi. Edmond m' a
 serrée contre son coeur, sans pouvoir me
 répondre en-ce premier moment ; et lorsqu' il
 allait parler, le marquis est entré.
 ç' a été une autre scène : mais comme elle
 m' intéresse moins, je ne la décrirai pas.
 Depuis ce moment, je les ai vu tous-deux
 à chaque instant, ou ensemble, ou
 au moins l' un d' entr' eux. J' ai cru devoir
 prêter l' oreille aux propositions du marquis,
 appuyé par mon frère... ce n' est
 pas que je ne voye fort-bien que l' honnêteté
 d' Edmond est la dupe du projet du marquis :
 mais je dois tant à ce chér frère ;
 je vous dois tant à vous-même, que je me

crois obligée de vous sacrifier une vaine
 délicatesse : les restes d' un Lagouache valent-ils
 la peine que je vous mécontente ?
 Il faut à-présent vous dire un mot de
 la manière dont ce malheureux a cédé
 au marquis ce qui ne lui appartenait plus.
 De-concert avec Laure, j' ai soigneusement
 caché les torts de ce vaurien, afin
 de me donner un certain prix. Edmond
 m' en-croyait encore amoureuse : cependant
 à la manière prompte avec laquelle
 j' ai consenti à l' épreuve proposée par
 le marquis, un Gaudét m' aurait devinée :
 mais mon frère est encore bonace. Le
 marquis l' a fait venir chés Laure : nous-nous
 sommes cachés, Edmond et moi.
 Mr De- lui a fait la proposition de
 m' épouser, pour me céder ensuite. Lagouache
 a consenti, sans la moindre difficulté,
 d' une manière si vile, si basse,
 que l' eussé-je encore adoré, je l' aurais

pris en-horreur. J' étais humiliée du peu
de valeur qu' il me donnait. Ah-dieu !
Que j' ai méprisé toute cette espèce mercenaire !
Les grands ont leurs défauts,
mais que ces défauts sont aimables, en-comparaison
de ceux des gens sans éducation !
J' ai-fait à cette occasion la
comparaison du marquis voulant m' enlever,
employant la violence... il était
encore poli dans ses plus-grands écarts ;
rien de mortifiant pour moi ; ce n' étaient
que des hommages ; ses outrages marquaient
l' excès de sa passion : dureste,
que n' eût-il pas fait pour moi ! Quel bonheur
à ses jeux, si j' avais daigné exprimer
un désir ! Que c' est avec justice qu' on
méprise le peuple, et que vous avez
raison, quand vous dites, qu' on pourrait
justifier tous les préjugés, même ceux
qui paraissent les plus odieux et les plus-cruels ! ...
cédée, humiliée, je pleurais
de rage, et j' ai-laissé-croire que c' était
d' amour. Le marquis a envoyé Lagouache

p45

l' attendre à son hôtel, pour conclure,
et il est-venu essuyer mes larmes,
ausquelles il supposait une source plus-douce.
Je ne l' ai pas détrompé : eh ! Le
pouvais-je ? Mais je l' ai-assuré que c' étaient
les dernières. On dit que le vil
Lagouache a été fort-maltraité chés le
marquis. Je sens que la pitié me parle
encore pour lui ; car j' en-suis-fâchée.
Pour terminer mon récit, je n' ai plus
qu' à vous ajouter, que j' ai-accepté les propositions
du marquis. Aux jeux d' Edmond,
c' est un dédommagement qu' il me
doit, et dont il s' acquitte ; entre le marquis
et moi, c' est une liaison, et il
m' entretient. J' aurai soixantemille-livres
par an. Ce qui me flatte davantage, dans
ce revenu considérable, c' est l' emploi que
je me propose d' en-faire. Venez bien-vîte
ici ; car Edmond est riche dès que
je /a suis, et donnez carrière à vos brillans
projets.
Adieu, l' ami.
Toute à vous.

Lettre 97.

20 janvier.

réponse.

(le méchant ne veut pas le libertinage, mais une perversion raisonnée, pour procurer un avantage temporel à Edmond.)

c' est à-présent, belle Ursule, que vous avez besoin de conseils, et sur-tout de prudence pour vous conduire ! Vous voilà audessus des préjugés : mais le pas est glissant ! Pour peu que vous incliniez à droite ou à gauche, vous tombez, ou dans le remords, ou dans le libertinage. Je vous demande pardon de l' expression, je l' emploie dure, parce-que vous ne la méritez pas, et qu' il est bon de vous parler-net. Il faut donc, très-chère fille, commencer à vous rendre-compte à vous-même de vos principes, si vous voulez éviter le malheur, et jouir au sein de la volupté, de toutes les douceurs de la vertu, unies à tous les avantages du vice (que ce mot ne vous effraye pas ; ce n' est

qu' un mot). Vous êtes fille-entretendue : je tranche au-vif, et je parle-vrai : vous-vous donnez au marquis, qui vous adore. Cette action en-elle-même est indifférente : elle peut être louable, ou digne de mépris, d' après les motifs. Quels sont les vôtres ? Je les connais, et je crois qu' ils sont les seuls. Vous avez un frère qui vous aime, qui est digne de toute votre affection ; à quî vous devez une seconde existence ; car sans lui que seriez-vous ? Sûrement la femme d' un rustre, qui vous ferait des enfans, vous forcerait à les nourrir, à le servir, et à travailler pardessus tout-cela comme une nègresse. Qu' êtes-vous aujourd' hui ? Une femme charmante, adorée, fêtée, riche, qui pouvez, avec le temps, faire la fortune de votre frère et celle de

toute votre famille. Vos motifs sont
uniquement de servir Edmond. Cette
disposition est noble, elle fait une vertu
sociale, d' une action indifférente.
Mais, direz-vous, je suis au mari d' une-autre !
Vous savez que cette autre a
un dédommagement, et qu' ainsi persone
n' est lezé : car si quelqu' un l' était,
votre conduite serait criminelle, et celle
de votre frère aussi, qui aime la marquise,
et qui en-est aimé. C' est un échange :
ils sont permis, dans la société, pour
tous les autres biens : une sorte de décence
l' interdit pour les femmes, chés
les nations policées (car il en-est parmi
les sauvages, et même chés les tartares
où cet échange est autorisé), à-l' exception
de Sparte, dont les lois sont exaltées
par tout le monde, comme les plus-sages
qui aient jamais été-données aux
hommes : eh-bien, prenez que vous
vivez à Sparte, et pour ne pas être contrariée,
gardez une reserve modeste devant

p49

le monde ; qu' on ignore quelle
loi vous suivez, et contentez-vous de
jouir du repos d' une conscience pure,
unie à l' estime de vos concitoyens les
plus-scrupuleus.
Pour cela, chère fille, vous voyez
qu' il faut éviter tout ce qui serait capable
de faire-connaître votre conduite : que
vous devez, sinon vous attacher au marquis,
dumoins le bien-traiter, ne le tromper
jamais ; et si cela vous arrivait par-hasard,
ou par-accident, faire ensorte
qu' il ne s' en-aperçût pas : à quî ne
connaît pas un tort, ce tort devient nul.
Je vous conseille, de vous unir s' il est possible
d' amitié avec la marquise : cela se
pourra, si elle aime votre frère. Il
en-est des moyens : celui qui me rirait
davantage, et que je regarderais comme
le plus-digne de vous, serait d' attirer
quelques présens du marquis, pour les
rendre à sa femme : mais il faudrait être
bien-sûre auparavant, qu' elle ne s' en-trouverait

pas humiliée ! C' est ce que
 l' étude de son caractère vous apprendra,
 soit par vous-même, soit par Edmond.
 Une chose que vous ne devez jamais perdre
 de-vue, c' est que vous n' êtes qu' un,
 votre frère et vous ; vos intérêts sont
 les mêmes ; tout le bien qui arrive à l' un,
 rejaillit sur l' autre : tout le monde peut-être
 étranger à votre égard ; mais Edmond
 et vous ne pouvez jamais être
 séparés d' intérêts. Il faut penser tout-haut
 ensemble ; n' avoir qu' une même âme,
 les mêmes vues, les mêmes desseins : de-l' instant
 où vous serez desunis, vous-êtes
 perdus l' un ou l' autre, et peut-être tous
 les deux. Je vous donnerai de bouche
 un autre conseil, que je n' ose confier
 au papier.
 Quant à votre morale et à votre philosophie,
 suivez celles de la nature : ne
 faites pas à autrui ce que vous ne voudriez
 pas qu' on vous fît : faites du bien,
 pour qu' on vous en-fasse : ne faites jamais

à personne un mal inutile, c' est-à-dire,
 qui n' ait pas pour vous un avantage assés-grand,
 pour que vous puissiez un-jour
 réparer le mal que vous auriez-fait, s' il
 était nécessaire. Ne ruinez pas votre
 amant : parce-qu' il faut être audessous
 des bêtes-féroces, pour réduire
 à la misère et au desespoir un galant-homme
 qui a de la faiblesse pour nous.
 Enrichissez-vous cependant : mais par
 une sage économie ; en-bannissant toutes
 les fantaisies ruineuses, toutes les dépenses
 sans but. Aimez l' argent : c' est une vertu
 dans une fille de votre clâsse, pourvu
 qu' elle ne la pousse pas jusqu' à l' avarice
 sordide : c' est que ce vice ôterait quelque-chose
 aux grâces ; il donnerait à la
 beauté un air mesquin : la prodigalité
 lui en-donne un autre, qui ne me revient
 pas davantage ; c' est un air délâbré, avide,
 corsaire ; tout cela gâte les traits d' un
 joli visage, parce-que jamais ceux de l' avare
 ni ceux de la prodigue ne portent

l' empreinte du contentement, de la tranquillité,
de la paix de l' âme, le plus précieux
des biens. Evitez le jeu ; c' est un
vice, et l' un des plus odieux. Fuyez
le libertinage ; et si vous aviez du tempérament,
comportez-vous avec prudence,
et comme je vous le dirai, lors
de mon séjour à Paris.

Le train-de-vie que vous prenez n' est
peut-être pas sans une sorte de scandale :
mais qu' importe, si l' on s' y fait un nom
qui distingue, et que la réputation qu' on
acquiert soit honorable à certains égards :
on se met alors au-niveau de tous les
hommes illustres, qui ne sont pas loués
entièrement et dans toutes leurs actions.
Le plus-grand mal, quoi qu' en-disent les
moralistes, c' est l' obscurité, la bassesse ;
c' est la vie de ces plantes-mouvantes,
qui végètent autour de vous, qui vivent
et qui meurent, sans que personne se
soit aperçu de leur existence. C' est ce
malheur que je veux faire éviter à Edmond,

et par occasion à vous-même ;
car c' est lui que j' avais seul en-vue autre-fois,
ne vous connaissant pas encore :
c' est ce malheur que je redoute pour moi-même
bien-plus que la mort ; jusque-là,
que je préfère le sort d' Erostrate, de Cartouche,
ou de Mandrin, à celui de quelqu' honnête-homme
obscur, mort avant
d' avoir cessé de vivre, et parfaitement nul
aujourd' hui. Cette assertion paraît forte !
Mais je me suis donné le plaisir, à Saint-Bris,
de faire lire la vie de Cartouche à de
petits paysans, encore dans l' innocence,
et je n' en-ai pas vu un-seul qui ne s' intéressât
à lui, qui ne sautât de joie,
lorsqu' il échappait à quelque danger.
Qu' en-aurait obtenu de-plus Turenne ou
De-Saxe ? Mais il faut ici considérer,
ma chère fille, que ce n' est pas le crime
ou le vice qui intéressent ; c' est une certaine

hardiesse, une certaine grandeur :
un scélérat bas, un vil empoisonneur,
n'excite que le frissonnement et l'indignation.

p54

Il faut donc, dans un état scâbreus,
et qui nous expose au grand-jour,
montrer un côté brillant ; il faut compenser
les petits défauts par de belles-qualités ;
ce que le monde nomme machinalement inconduite,
par des vertus, l'humanité,
par-exemple, la bienfaisance.
J'ai fait une observation : c'est
que les comédiennes, presque toutes
des libertines, et les plus-viles des créatures,
par leur vilaine âme (Mlle Lecouvreur
exceptée), trouvent néanmoins
la gloire dans le chemin du libertinage.
Pourquoi ? C'est que ce dernier
n'est qu'un accessoire ; les qualités
brillantes des grandes actrices l'effacent,
et le font regarder comme un badinage,
un délassement de ces femmes-à-talens
sublimes : que ce soit une doublante
qui donne dans les mêmes travers, elle
n'est pas également excusée ; à-moins
que sa beauté ne lui tienne lieu de mérite ;
car ce don naturel dans les femmes compense

p55

tout, au lieu que ce n'est qu'une
misère dans les hommes, qui souvent
même les a rendus ridicules ; et la mode
en-cela, est conforme au bon-sens. J'ai
connu d'autres actrices, qui n'ayant ni
grand mérite, ni grande beauté, ont eu
recours au moyen le plus-efficace, pour
se faire honorer dans leur état ; elles ont
été charitables : il ne faut qu'une bagatelle
pour cela ; telle de ces filles qui
reçoit de son amant-en-titre quarantemille-francs
par an, se fait la plus-brillante
réputation, avec moins de mille-écus,
distribués durant un rude hiver ;
elle est prônée, louée par nos poètes,
et bénie par tous les bonnes-gens ;
la dévote, qui en-enrage, cite aux

coeurs durs, à son sujet, ce passage adressé
aux pharisiens : *les prostituées mêmes
seront mieux traitées que vous* .
Mais, ma chère fille, la gloire qui
vous attend est bien-audessus de tout-cela.
Votre figure est parfaite : vous

p56

avez des sentimens nobles, élevés : le
marquis est puissamment riche, et il vous
met à la tête d' une maison, dont vous
êtes réellement la maitresse, où vous
recevrez du monde ; où vous jouerez le
rôle de Ninon : car voila votre modèle,
ou la charmante Marion De-Lorme, que
le chevalier De-Grammont élève si haut,
tout en-parlant de ses galanteries. Placez-vous,
s' il se peut, audessus de ces
deux femmes, qui font-honneur à leur
siècle : devenez comme elles, fameuse,
courue, fêtée : mais ne vous contentez
pas d' établir votre réputation sur les
charmes de votre commerce, sur votre
beauté, sur votre façon-de-penser libre,
hardie ; joignez-y la bienfésance : il
faut cela dans ce siècle, le moins-aumônier
de tous, et où tout le monde est
si-pauvre, au sein des richesses, à-cause
du luxe, qu' on-y prêche la bienfésance,
plutôt pour en-être l' objet, que par
goût pour elle. Tel est l' effet de nos

p57

besoins factices trop-multipliés ! ...
d' après cela, soyez généreuse ; ayez quelques
familles pauvres, auxquelles vous
ferez du bien, et qui en-diront de vous :
choisissez-les bien, ou plutôt, je vous
les choisirai : ce seront des gens un-peu
relevés audessus du commun, obérés par
des malheurs, des faillites, et obligés
à garder dans le monde un certain *décore* :
ces gens-là, qui verront la
bonne-bourgeoisie, ne diront pas qu' ils
sont vos obligés ; mais ils exalteront
votre bienfésance ; ils en-parleront la
larme à l' oeil, et feront aler votre réputation

par-tout. Pour leur donner des
sujets à citer, vous aurez aussi deux ou
trois pauvres manoeuvres, bien-chargés
d' enfans, à quî vous donnerez le nécessaire,
que vous leur porterez de temps-en-temps
vous-même, mise avec modestie,
et presque en-grisette, mais ayant
de belles dentelles, des odeurs et tout
ce qui peut annoncer une grande dame,

p58

qui se cache. Voila les traits que citeront
vos obligés d' un ordre audessus du
commun. Il ne sera pas mal que je vous
déterre aussi quelque croix-de-Saintlouis,
réellement brave homme, et dans le plus-grand
besoin : j' aurai soin que ce soit un
homme modeste, plein de mérite, que
sa timidité, sa fierté, ou son manque-d' intrigue
auront seuls empêché de faire
son chemin : vous ferez à cet homme
une pension de mille-écus, et vous lui
donnerez votre table. Vous l' y traiterez
avec respect, et vous tâcherez qu' il
y tienne le haut-bout, en-l' absence du
marquis. Vous le reconduirez toutes
les fois qu' il sortira, en-un-mot, vous
lui marquerez la plus haute considération :
plûs vous l' honorerez, plûs vous-vous
honorerez vous-même. Quand on vous
demandera quî il est ? Vous répondrez
en-citant ses belles actions, et vous laisserez
entrevoir que votre respect pour
lui, ne vous permet pas de lui offrir

p59

autre chose que votre table : mais que
c' est bien malgré vous ! Ces propos lui reviendront ;
et soyez sûre que cet homme,
tel qu' il soit, portera votre réputation jusqu' à
la cour, et vous y fera-voir en-beau.
Il faudra éviter les faiblesses de tempérament,
ou dumoins tâcher qu' elles
soient inconnues : si pourtant il vous en-arrivait,
il y a une manière de les faire
passer, je l' appelle à *la Gaussin* , parce-que
cette actrice savait faire-excuser ses

goûts, les plus-bas, par la manière dont elle les satisfesait. Mais le mieux est de ne pas avoir besoin de sa recette ; et que ni le coiffeur, ni le porteur-d' eau n' aient rien de commun avec vous, hors de leur emploi. S' il se trouve des gens distingués par l' élévation de leur rang, par leur illustre naissance, qui viennent à vous plaître, cedez alors, et prenez toutes les grâces d' une aimable liberté. Faites-vous valoir cependant ; plûs la persone sera élevée, plûs vous devez paraître ne céder

p60

qu' au sentiment ; fût-ce un vieillard, il se croira adoré ; les hommes sont si présomptueux, qu' en-dépit de l' évidence, ils imaginent être encore aimables, sous l' extérieur le plus-revoltant. C' est à ce point, ma belle, où je vous attens, pour établir solidement votre fortune ; car je m' offre à vous diriger, et tous mes talens sont à votre service : je serai votre intendant et votre conseil, également desintéressé dans les deux emplois. Vous sentez parfaitement, qu' il faut beaucoup ménager le marquis d' abord, et tant que nous aurons besoin de lui : c' est l' homme qui vous donne un état, une maison, une existence ; il vous mettra en-vogue, et vous fera remarquer. Mais un-jour viendra que vous le quitterez. Alors, pour vous faire-honneur, vous mettre audessus de Ninon elle-même, et sûrement audessus de toutes nos courtisanes actuelles, vous feindrez que c' est par-générosité, pour ne pas achever de

p61

déranger ses affaires : car il faudra que nous les dérangions un-peu, lorsque nous serons sûrs d' avoir pour le remplacer ; et cela, par un motif que vous devinerez, j' en-suis sûr, à la grandeur et à la beauté-d' âme que je vous sais : le marquis ruiné à-demi ; vous entre les mains d' un

homme distingué, puissant, vous ferez un-coup
d' éclat ; sans revoir le marquis, vous
vendrez vos diamans, et paierez ses dettes.
Ce coup adroitement ménagé tout sera dit,
et je vous vois audessus de la fortune.
C' est ainsi, belle Ursule, que vous irez
à la gloire. Placée par le sort, dans
une condition obscure, vous étiez condamnée
à y rester, si je n' avais pas découvert
la passion du marquis, et si je ne
l' avais pas déterminé à vous enlever pour
vous aguerrir : il fallait ce coup décisif,
pour vous tirer de chés les Canones et les
Parangones ; il fallait encore plus, et c' est-à
quoi j' ai travaillé, en-fesant échouer
tous vos mariages ; (car ce sont ici des

p62

aveus que je vous dois ; vous êtes trop
belle, pour qu' on vous eût plantée-là, sans
mes intrigues ; il n' est pas jusqu' à votre
Lagouache, que j' ai dirigé ; cela vous
prouve la vérité de ce que Laure vous
a écrit de moi) ; vous sortez de votre
obscurité par le moyen le plus-efficace ;
si ce moyen a quelques côtés défavorables,
vous allez y suppléer par des correctifs ;
desorte que l' ensemble de votre
conduite, sera quelque-jour cité avec
admiration. Attachez-vous sur-tout à
élever votre frère : qu' il porte aussi haut
qu' elle pourra monter la gloire de votre
nom : pour cela, il faut marcher sur le
ventre à toutes les filles de votre clâsse ;
et vous le pouvez, si vous êtes docile.
Ne demandez jamais que pour lui ; on
vous accordera toujours votre demande,
sans que vous y perdiez rien.
Je vais à-présent poser les principes
de morale, que je vous avais annoncés
en-commençant, et dont l' abondance de

p63

choses pressées à vous dire m' a-écarté.
Ce qui regarde l' être-suprême ne doit
pas vous arrêter : tout est égal à ses
yeux : non qu' il soit indolent, comme le

dieu d' Epicure, mais parce-que les lois
qui règlent nos actions, sur-tout celles
que vous ferez, sont toutes humaines :
elles sont des conventions humaines, faites
pour certaines raisons, valables pour
certains esprits baroqs, et dignes du
mépris des gens-sensés. Ainsi votre
situation de fille-entretenuée est condamnée
par certaines lois de décence ; tandis
qu' au-fond, c' est un véritable mariage à
volonté ; vous êtes la seconde femme du
marquis ; vous recevez de lui, parce-qu' il
le doit, vous ayant rendue-mère, et que
dans le vrai l' homme doit nourrir la femme,
la protéger, etc. Ce qui regarde
vos parens est autre-chose. Vous leur

p64

devez du contentement, de la satisfaction ;
c' est une dette. Vous leur en-donnerez
facilement : il faut qu' ils ne voient
que vos richesses, et les services rendus,
tant à Edmond, qu' au reste de votre famille.
J' y veillerai.

Loin que les plaisirs dans lesquels vous
alez vivre, soient contraires a quelques
lois générales de la nature, c' est tout le
contraire : plûs un être est heureux,
plûs il remplit le but de sa formation ;
car Dieu l' a fait principalement pour le
bonheur : le bien-être épanouit l' âme,
la pénètre, et la rend plus-reconnaissante
envers l' être-suprême. Le mal-être,
la peine, la portent aucontraire au
murmure, à la haïne de son principe.
Jouissez donc.

La débaûche est un crime contre la
nature ; et quoique les femelles des animaux
paraissent donner dans une sorte de

p65

débaûche, lorsqu' elles sont en-chaleur,
cela ne convient point à la créature humaine,
qui est douée de raison. C' est
pour avoir suivi la conduite des bêtes,
que les nègres, qui en-approchent beaucoup,
et quelques autres nations sauvages

des pays-chauds, ont donné-lieu
à la plus-cruelle des maladies, à la plus-incommode
aumoins, à la plus-honteuse :
ces hommes-brutes, en-se livrant
sans-reserve à leurs appétits, ont corrompu
en-eux les sources de la vie.
Les hommes des pays tempérés, n' auraient
jamais contracté cette infirmité
d' eux-mêmes ; parce-que jamais ils ne se
fussent livrés à l' excès qui est capable de
la produire. Mais ce qui est bien-singulier,
pour cette maladie, et pour toutes
les autres qui sont contagieuses, comme
la petitesoeur de celle dont je parle,
la peste, la rage, les fièvres, la (...),
c' est qu' elles n' existent pas en-nous ; ce
sont des êtres moraux, pour-ainsi-dire,

p66

qui une-fois engendrés, s' étendent, se
propagent, se conservent, comme des
germes d' animaux, des années entières
sans altération ! Cela est presque inconcevable ;
à-moins de considérer ces miasmes,
ces germes, comme des animalcules
imperceptibles, dont les semences ont
la faculté de se conserver longtemps,
et qui ne se dévelopent que dans le corps
humain, ou dumoins dans les corps animés.
Le venin des reptiles doit-être
regardé comme un-peu différent ; car il
ne se conserve pas, etc. Mais je reviens
à ce que je disais : il faut éviter l' excès
des plaisirs, sur-tout de ceux de l' amour,
et fût-on du tempérament de Cléopâtre,
le contraindre, et le borner.
Les autres plaisirs ne sont pas moins dangereux ;
le vin, les liqueurs, la bonne-chère,
tout cela détruit les charmes ;
et la Belle-De-B en-fit une triste expérience !

p67

Elle était née la plus-délicate des
nymphe ; elle mourut la plus-grosse des
tripières. Le jeu ne doit rien prendre
sur votre sommeil ; jouez, pour vous amuser,
un petit jeu ; il vaut mieux que le

plaisir soit moins-vif : car s' il l' est trop,
il vous absorbera, il vous abrutira comme
l' ivresse, il vous maîtrisera, et vous rendra
une femme aussi rebutante qu' une
plaideuse. Quant aux arts, effleurez-les :
la peinture, où vous excellez, peut
être conservée ; occupez-vous à faire de
petits présens, pour les hommes que
vous voudrez subjuguier : si c' est leur
portrait, flatez-le ; trouvez des grâces
aux mâtots même : si c' est le vôtre, un
beau nud ; vous serez encore longtemps
assés-belle pour cela, sur-tout, en-ne
vous peignant qu' à la Staal, ainsi que le
demande la mignature, c' est-à-dire, en-buste.
C' était une galante-femme, que
celle-là, et qu' il est bon que vous imitez.
La musique et le chant doivent aussi vous

p68

prendre quelques momens : il vous faut
une harpe, et même un clavecin : apprenez
à-l' écart, et ne vous montrez
au-jour qu' aussi parfaite que vous voulez
le paraître. Soyez douce, affable à vos
domestiqs, sans familiarité ; cela est
plus-important aujourd' hui que si vous
étiez marquise, parce-que vous serez
plus-exposée à leur critique ; ne leur
parlez que pour vous louer d' eux ; et s' ils
manquent, qu' un-autre les reprenne ; le
marquis par-exemple : que tout le bien
qu' ils recevront passe par vos mains : ce
sont des hommes, ce sont des femmes ;
cela parle, et cela est écouté, même
des honnêtes-gens. Devant eux, ayez
de la religion ; Gabrielle D' Estrées se faisait
respecter par-là. Vous devez absolument
éviter les expressions libres, les juremens
etc. ; davantage encore les attitudes, les
libertés, même avec le marquis : plûs
vous serez décente, plûs vous donnerez
de ressort au desir. à votre place, en-étant

p69

maitresse d' un homme, je me conduirais
de-façon, qu' en-me voyant, en-se

rappelant ma conduite, il doutât, si je ne suis pas l' épouse la plus-décente, la plus-chaste, la plus-reservée. Mais en-même-temps, que tout ce qu' il y a de plus-coquet, de plus-provoquant fasse ressortir vos appas : la propreté, la coiffure, la chaussure, que rien de tout-cela ne soit négligé. Evitez, dans votre parure, que rien n' approche de notre sexe : cela *tribadise* une femme, et la rend hommasse, ou mesquine. C' est une détestable mode qui prend depuis quelque-temps ; les femmes baissent leur chaussure, les hommes haussent la leur ; ils vont se ressembler : roidissez-vous contre cet abus, et conservez leur sexe à vos cheveux, à vos robes, à vos chaussures. Prenez-garde à vos ouvrières ; celles pour femmes, sont pour la plupart des machines, et ont moins de goût, que les ouvriers pour hommes, ou que

p70

les hommes qui travaillent pour des femmes : cela est tout-simple ; c' est que les femmes ne sentent rien pour leur sexe : un homme aucontraire, s' il n' est bûche, sent tout ce qui doit rendre une femme provoquante, et il tâche de le donner. N' ayez rien sur vous, qui n' ait l' empreinte de votre génie ; faites défaire, tant qu' il faudra, et donnez à cette importante affaire tout le temps que vous pourrez. La raison de ce conseil est prise dans les moeurs et le goût de notre siècle : la façon-de-penser y est telle que souvent la mise l' emporte sur la beauté. Les goûts, même en-amour, y sont tellement factices, qu' aubout d' un temps, ce qui avait d' abord déplu dans les modes, inspire au même homme les plus-violens desirs. Ceci doit vous servir de règle, dans votre façon-de-vous mettre. Il faut suivre les modes, quelque' extravagantes qu' elles paraissent ; parce-qu' elles donnent un certain

p71

prix à la laideur même, et qu' elles
rendent la beauté *extasiente* . Mais en-même-temps,
perfectionnez-les : ayez
toujours l' attention de ramener leurs formes
au vrai beau ; ce qui est très-facile ;
la mode la plus-bizarre ayant sûrement
été à quelque belle. Ne l' adoptez pas
en-automate, et quoique tout aille aux
jolies-femmes, ayez soin de vous adapter
la mode nouvelle de la manière qui vous
aille le mieux. C' est par ce moyen,
que vous serez toujours neuve, toujours
piquante, toujours originale, c' est-à-dire,
jamais imitatrice servile. Ne sacrifiez
qu' aux grâces, même en-vous
conformant à la mode : perfectionnez
l' habillement français ; rendez-lui sa noblesse
et sa légèreté : sentez le but de
tous ses accompagnemens, et ramenez-les
à leur institution, que d' ignorantes couturières
ont fait oublier. Que deviendrait
l' univers, si l' on en-banissait les
grâces ! Elles seules méritent des autels,

p72

parce-qu' elles seules font le charme de la
vie : ne les offensez jamais ; c' est un
crime irremissible, et le desagrément qu' il
jette sur la coupable, est une tache que
rien ne saurait effacer.

Je ne me lasse pas de vous écrire,
belle Ninon, ou plutôt belle Aspasia :
mais vous pourriez trouver que je pérore
un-peu trop longtemps. Je finis, par la
plus importante de mes maximes : peu de
rouge, ou point s' il est possible : ne pas
se mettre par des veilles, ou par des nuits
trop-occupées, dans le cas d' en-avoir
besoin : de fréquentes ablutions dans la
zone torride ; c' est un pays chaud, qui
doit être tenu comme les appartemens
d' Amsterdam, qu' on lave deux ou trois-fois
par-jour. Adieu, charmante soeur
de mon meilleur ami.

p. -s. que personne ne voye cette lettre,
ni Edmond, ni même Laure. Gardez-vous-même
vos secrets, et ils ne seront
pas trahis.

Lettre 98.

27 février.

Ursule, à Edmond.

(l' infortunée approuve le vice).

Voilà trois jours que tu n' es venu !

Cette absence me donne de l' inquiétude !

Que fais-tu, chère ami ? ... si c' était ce
que je pense, et que la marquise t' absorbât
absolument, je m' en-réjouirais !

Une aventure aussi-relevée, avec la
femme d' un homme, dont, au-fond,
je suis un-peu dépendante, puisque je
reçois de lui, rendrait au frère, ce que
la soeur perd de sa dignité naturelle : et
comme tout nous est commun, les choses
seraient dans un juste équilibre. Viens
me dire ce qui en-est au-juste, et sur-tout,
réponds-moi vrai, sur ce que je
t' ai déjà demandé dix-fois, depuis le mois
de janvier : quelle femme est-ce ?
Supposons, que je lui rendisse une visite,

ou que je lui écrivisse, comment le prendrait-elle ?

Serait-elle d' humeur à badiner

de l' inclination que son mari a pour
moi, si j' en-badinais la première ? ...

il serait de la plus-grande-conséquence,
pour ton avancement, que j' eusse quelque-liaison
avec cette femme, si cela

était possible ; tant secrète qu' elle voudra :

tout ce qui nous importe, c' est

que je lui parle, ou que je lui écrive,
de son aveu... ah ! Si je pouvais en-faire
une Parangon ! ... mon intention,
chère ami, serait de la faire penser
à ton avancement.

Ne diffère pas une heure à venir me
tranquilliser. Trois jours ! ... je sais
que tu n' es pas malade ; que tu as passé
les nuits dehors de chés toi ; que tu es
sorti paré, parfumé, charmant ? Hem ?
Où as tu été ? Le saurai-je ? Oh-oui ;
tu ne résisteras pas à ta soeur, qui ne
veut que te servir...

p75

on doit te remettre ces deux mots
à ton réveil. Au plaisir vivement désiré,
de te voir, et de te voir heureux.
p. -s. on m' assure qu' elle a été voir mon
fils, et qu' elle lui a fait mille caresses.
On prétend qu' elle a pleuré, en-le-voyant
si-joli. La personne qui me l' a
dit en-secret, m' assure que depuis ce
moment, elle paraît te voir avec plûs
de plaisir, et qu' il lui est échappé
un mot... devine ? ... ces pauvres
hommes ! Ce sont leurs femmes qui
leurs donnent des héritiers... je
t' assure que j' aimerais bien mon neveu.

p76

Lettre 99.
1 mars.
Ursule, à la marquise.
(comme elle a déjà de l' aisance dans le vice !)
madame :
c' est une fille généreuse autant
qu' honnête qui vous écrit ; une fille qui
vous honore, excitée par la reconnaissance.
Je sais indirectement, par certains
discours respectueux, échappés à mon
frère, que vous faites quelque attention
à lui. Soyez assurée, madame, que
vos bontés ne pouvaient tomber sur un
sujet qui en-fût plus-digne. Son respect
et son dévouement pour votre personne,
n' ont pas plûs de bornes que vos perfections,
et ne peuvent se comparer qu' à
l' attachement que j' ai moi-même pour ce
frère chéri. C' est d' après cet attachement,
le plus-tendre qui fût jamais, que
vous devez juger la démarche que je fais
aujourd' hui. Madame, Mr. Le marquis

p77

m' a aimée ; et quoiqu' il ne m' aime plus,
puisqu' il est votre mari, il a conservé
des égards pour moi, auxquels je ne suis
pas insensible : mais quelles que soient ma

reconnaissance, et ses dispositions, je remettrais son sort entre vos mains, s' il le fesait dépendre de moi, et j' oserais vous demander, comment vous voudriez que je le traitasse ? Comment vous souhaiteriez que j' en-agisse avec ses rivaux ? Il en-avait quelques-uns, qui tous laissent mon coeur libre. Je me voue à vos ordres en-tout, lorsqu' il vous plaîra de me les intimer : commandez, madame, et si vous m' avez crue la maitresse de votre mari, soyez mille-fois plus-assurée que vous êtes la mienne, et que je vous obéirai comme à ma souveraine. Je suis avec respect, etc.

p78

Lettre 100.

Le lendemain.

réponse.

(la marquise répond sur le même ton aux impudences de ma pauvre soeur).

Voilà, je vous assure, mademoiselle, la correspondance la plus-extraordinaire qui se soit jamais ouverte entre deux femmes !

Je sais tout ce qui s' est passé entre vous et mon mari : mais je ne sais pourquoi je n' en-suis pas jalouse. Peut-être qu' une aussi belle fille qu' on assure que vous l' êtes, me force d' excuser le marquis.

D' ailleurs il a des torts si grands avec vous, qu' il ne saurait les réparer. Cependant, s' il faut vous parler avec sincérité, je serais la première femme qui, pouvant tourmenter son mari infidèle, s' en-abstiendrait par générosité : je ne veux pas de cette vertu, elle ressemble trop à la bêtise. Faites-moi donc le plaisir de le mettre aux-aboies : soyez bien-coquette ; et si ce n' est pas assés, allez plus-loin,

p79

pour peu que cela vous amuse. Quant à votre frère, c' est un garçon du premier mérite, et dont je fais un cas infini.

Je le prône par-tout, et cinq à six nouvelles-mariées de mes amies, en-sont

folles, sur mes récits. Ce qui me plaît
davantage en-lui, c' est sa modestie : il
est peu de jeunes-gens de sa figure et de
son mérite qui aient aussi peu de prétension :
cette manière-de-penser noble et spirituelle,
fait davantage pour lui que ses rares
talens, et que toutes les autres qualités :
je ne saurais vous dire à quel point il prend
par-tout : ce qui est une preuve non-équivoque
de son mérite.

Adieu, mademoiselle : votre lettre
augmente les sentimens distingués avec
lesquels j' étais déjà
très-affectionnée à vous servir.

sans signature.

p. -s. votre fils est un bijou : il est
tout (...), je vous jure.

p80

Lettre 101.

20 mars.

Ursule, à la marquise.

(elle travaille à ruiner le marquis, de-concert
avec sa femme).

Madame :

votre charmante lettre a été baisée
mille-fois ; elle m' a honorée, flattée à
tous les titres possibles. J' espère que Mr.
Le marquis vous dira de mes nouvelles :
cependant, s' il lui arrivait de se taire,
je vais vous faire le tableau de ma conduite
avec lui depuis vos instructions.

Dès le lendemain de votre lettre, il
trouva chés moi un jeune capitaine de
dragons, que j' ai connu page, un financier,
un ambassadeur et un abbé.

Je m' attachai à montrer des préférences
au capitaine, à faire des signes-d' intelligence
au financier ; à marquer une
haute-considération à l' ambassadeur, et
à parler souvent à l' oreille de l' abbé :
au pauvre marquis, pas un mot ; il fut

p81

traité en-mari, autant qu' il est d' usage.
Il s' est prêté de bonne-grâce le premier
jour : mais les choses ayant continué

sur le même piéd les jours suivans, et
ma compagnie étant augmentée d' un
colonel, d' un jeune robin, et d' un
seigneur de la cour, le marquis à réellement
pris de l' humeur. Il s' est plaint,
quoiqu' avec discrétion. Je l' ai mal-reçu.
Il m' a traitée en-femme intéressée, il
m' a-fait des présens ; mais avec tant de
profusion, que j' en-suis honteuse ; je
me crois obligée à restitution : je me
ferais-conscience de dissiper une fortune,
dont la moitié vous appartient, madame.
Oserai-je vous faire une proposition, et
ne vous paraîtraï-je pas indiscrette, en-vous
prianant d' accepter la plus-forte portion
de mes pirateries ?
J' ai l' honneur d' être, etc.
p. -s. j' attens vos ordres pour vous faire
parvenir ce qui doit retourner à sa légitime
propriétaire.

p82

Lettre 102.

Le lendemain.

réponse.

(la marquise accepte la honteuse et ridicule
proposition de partager les dépouilles de
son mari.)

pour une pirate, ma belle fille,

c' est avoir une probité que j' admire.

J' accepte : envoyez-moi, quand il vous
plaîtra, ma part des dépouilles ; et puisse

notre accord, jusqu' à ce moment inouï,
épouvanter les maris infidèles et dissipateurs !

Adieu.

sans signature.

p83

lettre 103.

Le lendemain de la précédente.

Ursule, à la marquise.

(elle effectue ses promesses.)

madame :

j' agis en-conscience, et vous avez
la meilleure-part. Que dites-vous de la

galanterie de Mr. Le marquis ? Pour

moi, je ne crois pas qu' il puisse y en-avoir

d' aussi bien-entendue. Tout est parfait ; les dentelles, les étoffes, les diamans, les bijoux ; c' est d' un choi exquis ! Je serais tentée de croire qu' il connaissait la destination de toutes ces belles choses ? Car envérité, madame, d' après ce que dit mon frère de votre ravissante beauté, il n' y a que vous au monde qui soyiez digne d' une parure aussi-brillante, qu' elle est riche. Je n' ai qu' un regret ; c' est de ne pas avoir le bonheur de vous voir sous cette parure, que vous embellirez. Mais je n' ose ni le demander, ni l' espérer. Je suis, etc.

p84

Lettre 104.

Le lendemain.

réponse.

(la marquise lui donne un rendezvous.)
de tout mon coeur, je vous verrai,
charmante fille. Nous irons au Bois-De-Boulogne,
sans domestiqs, qu' une de
mes femmes, et votre laquais : nous
prendrons un remise, et nous ferons partie-quarrée,
vous, mon mari, votre frère
et moi. Tenez-vous prête pour demain.
J' amènerai Mr. Le marquis, et vous amènerez
votre frère. Sur-tout le secret !
Nous les surprendrons. Je serai parée ;
vous aussi : mais sous un costume un peu
coquet outré : nous-nous donnerons l' air
d' être les maitresses de ces messieurs,
qui seront mis sans éclat, mais dont les
dentelles et les bijoux indiqueront des
gens distingués : cette partie me promet
la plus-agréable journée de ma vie.
Adieu, ma belle-fille ; au plaisir de
vous voir.

p85

p. -s. je change d' avis ; j' amènerai votre
frère, et vous, le marquis. Ma voiture
me conduira chés lui : j' y descendrai,
je la renverrai, et il nous aura
un remise : cela sera plus-piquant à
la rencontre au Bois-De-Boulogne :

ma voiture, outre les autres inconvénients,
aurait celui d' ôter toute la surprise
à Mr. Le marquis : puisqu' il fait
si bien les choses, n' est-il pas juste qu' il
ait un-peu sa part du plaisir ?

p86

Lettre 105.

15 avril.

Ursule, à Gaudét.

(elle lui fait-confiance de toute sa coupable
conduite.)

il ne faut plus-compter sur vous,
l' ami ! vous n' arrivez pas, et des mois
entiers s' écoulent ! Vous mériteriez
qu' on vous laissât tout ignorer. Mais
non ; vous êtes un ami trop-essenciel,
et vos sages avis sont trop-nécessaires,
pour qu' on s' en-passe volontiers. J' ai
fait-usage des vôtres à-la-lettre, aumoins
dans tout ce que j' ai pu, et je m' en-suis
très-bien trouvée. Je vais vous
donner à-présent quelques détails sur ce
qui se passe ici. Je pense que mon frère
vous a écrit ; mais il ne saurait vous
apprendre ce qu' il ignore.

Comme je vous le disais, en-finissant
ma dernière, j' ai accepté les propositions
du marquis : une première raison,

p87

c' est que j' en-ai eu un fils, et qu' il est
plus-naturel que je sois à lui qu' à un-autre.
Il m' a logée somptueusement,
et m' a mise à-même de faire une très-belle
dépense : j' ai tous les jours du
monde, et nous vivons assés-bien ensemble.
Mais je lui ai-fait-entendre, qu' il
ne fallait pas qu' aux jeux du monde, ni
de mon frère, notre intimité fût si parfaite ;
que le plus-sûr était que j' affectasse
des dégoûts, de l' ennui ; que je saurais
l' en-dédommager dans le particulier. Il
a consenti à tout, et je lui ai-tenu-parole.
Il s' est trouvé trop-heureux. Je ne m' en-suis
pas tenue-là ; je lui ai-proposé de
mettre son épouse dans mes intérêts par

mes procédés à son égard. Il a-paru
surpris. Je lui ai-détaillé mon projet,
à-peu-près de la manière suivante :
la marquise est votre femme ; elle
appartient à une famille puissante : vous
la négligez ; elle peut s' en-plaindre avec
justice, et troubler par-là mon bonheur

p88

et le vôtre. Que vous aliez lui dire,
que vous m' aimez, et que vous la priez
de le souffrir, c' est un rôle fou et plus-que
ridicule : mais que moi, après ce qui
s' est passé entre nous, avant votre mariage,
je la recherche ; que je lui offre de ménager
ses droits, de modérer votre dépense,
de vous préserver de la prodigalité,
c' est une démarche qui pourra lui
plaire, à ce que j' imagine, à juger d' après
mon coeur ? Le marquis m' a fort-approuvée ;
il m' a juré, qu' une liaison avec
son épouse, serait ce qui le flatterait
davantage ; que j' en-étais absolument
la maitresse, et qu' il me seconderait à sa
manière, en-se plaignant de mes rigueurs.
Je n' ai rien dit d' Edmond, sur quî je
fonde le succès de ma démarche, et que
je veux tâcher de servir auprès de la
marquise. Ils sont du dernier mieux :
mais je ne sais si la glace est brisée. En-tout-cas,
j' y fais mes efforts, de toute
manière ; et s' il le faut, je donnerai de la

p89

jalousie à la marquise. J' ignore si c' est
discrétion de la part de mon frère, ou
si elle lui tient encore rigueur ; mais il
me taît sa bonne-fortune. Peut-être me
croit-il capable de quelqu' indiscretion ? Je
lui pardonne ; jamais je ne ferai un crime
à un homme de manquer de confiance en-pareille
occasion ; c' est un si beau défaut,
et si rare, d' être assés défiant, pour taire
à ses plus-intimes les faveurs d' une femme,
que je ne m' en-sentirais que plus-attachée
à Edmond. En-conséquence
des dispositions que je viens de vous montrer,

j' ai écrit à la marquise, après avoir tâché de faire expliquer mon frère sur ce qu' elle pensait de moi. J' en-ai été assés-contente, pour risquer une lettre, où je lui donne mille-témoignages de reconnaissance pour Edmond, et de mon respect personel. Je mets ensuite à sa disposition la conduite qu' elle juge à-propos que je tienne avec son mari, et je l' en-fais l' arbitre absolue. Sa réponse

p90

(car elle m' en-a fait une dès le lendemain), a été celle d' une femme-d' esprit. Après s' être récriée sur le phénomène d' un commerce de lettres entre-nous, qu' elle trouve une chose trop-singulière et trop-piquante pour s' y refuser, elle me dit, que quoiqu' elle ne soit pas jalouse, elle accepte mes offres ; elle m' engage avec beaucoup de gaîté à tourmenter son mari, à le mettre aux abois. Elle m' assure qu' il est jaloux de moi à la rage, et qu' ainsi, je dois le tourmenter par la coquetterie la plus-décidée ; elle m' invite même à aler plus-loin, s' il le faut. Quelques jours se sont écoulés, pendant lesquels j' ai-appris, par une lettre qu' Edmond vous écrivait, et que j' ai surprise, en-alant chés lui, tandis qu' il était chés moi, que la marquise l' avait favorisé, d' une manière aussi spirituelle que prudente. Cette découverte m' a encouragée ; dès que j' ai été de-retour, j' ai remis la main à la plume, pour écrire

p91

à l' aimable marquise, toute la conduite que j' avais-tenue avec son mari. Ma lettre était assés-libre : mais j' étais sûre qu' elle serait bien-reçue. Je ne me suis pas trompée ; une réponse courte et décisive, en-a été la suite : je l' ai montrée au marquis : voyez ce que vous voulez faire ? C' est à vous de cimenter une secrette liaison entre la marquise et moi ? Il a ri de mon idée, qu' il a trouvée-charmante,

et il a lui-même préparé le cadeau,
que je devais envoyer à sa femme, avec
une lettre. Le trait est uniq, disait-il,
et bien plus-extraordinaire que ne
le croit la marquise ! Oh ! J' en-rirai
quelque-jour avec elle, supposé que
les choses s' arrangent comme je l' espère...
je ne sais ce qu' il entend par
cet arrangement : peut-être le découvrirez-vous
durant votre séjour ici ?
Nous avons fait hiér une partie proposée
par la belle marquise. Je m' y
suis préparée dès le matin. Le marquis

p92

est arrivé : vous allez à la campagne ?
Oui, monsieur. Peut-on
savoir ? ... non. C' est un mystère ?
Oh ! Très-mystérieus, je vous assure.
Vous êtes la maitresse, madame, et
je ne vous demande plus que l' instant où
je vous reverrai ? Mais vous ne me
quittez pas, j' espère ? Comment !
Vous êtes de ma partie. Il est venu
m' embrasser dix ou vingt-fois. Vous
êtes seul dans ma confidence : nous avons
lié une partie-quarrée, une de mes amies
et moi, et je vous ai choisi pour mon
chevalier. C' est charmant ! Allez-prendre
un habit-de-campagne, et un
remise. Il est sorti avec une vivacité
qui m' a plu. à son retour, nous sommes
partis. J' ai nommé la Porte-Maillot
au cocher. Le marquis était tout-en-l' air :
il cherchait à lire dans mes yeux ;
mais il n' y voyait rien. Nous sommes
arrivés, et j' ai fait arrêter. Descendons
un-moment : il fait beau ; je voudrais

p93

marcher un-peu sous ces arbres. Je me
suis appuyée sur le bras du marquis, d' un
air assés-tendre. Il était hors de lui-même.
Ce que c' est que d' avoir un-peu
de rigueur ! ... enfin, j' ai aperçu l' autre
remise qui venait au-grand-trot. J' ai
dirigé notre marche de ce côté : à cinquante

pas environ, voyant que nous
étions reconnus, j' ai fait retourner le
marquis. Je causais de-manière à
captiver toute son attention. Cependant
Edmond et la marquise étaient descendus,
en-donnant ordre à leur voiture
d' aler joindre la nôtre. Ils nous
ont surpris par-derrière, en-nous disant :
ah ! L' on vous y trouve ! Le marquis
a tressailli. Sa femme s' est emparée
de son bras, et lui a dit : c' est moi qui
fais cette partie : j' ai voulu connaître
mademoiselle, et causer avec elle, tant
que je voudrai ; ainsi vous aurez la bonté
de me la céder, et de vous amuser ensemble
comme vous pourrez, Mr Edmond

p94

et vous. Et sans attendre sa
réponse, elle est venue m' embrasser. Je
l' avoue, sa beauté m' a éblouie ; je n' ai
pu cacher mon admiration ; elle s' en-est
aperçue et m' a dit à l' oreille : nous
éprouvons toutes-deux le même sentiment :
vous êtes ce que j' ai vu de plus-séduisant
dans mon sexe ; je ne sais quel
charme accompagne vos moindres mouvemens,
sur-tout votre rire : je n' en-veux
plus au marquis, ni pour ce qu' il
vous a fait, ni pour sa conduite actuelle ;
vous êtes la seule coupable ; ou plutôt, c' est
Vénus elle-seule qui vous a faite si-belle,
si-jolie, si-mignone, en-un-mot tout ce
qu' il faut être pour qu' on ne puisse vous
resister. Cinq ou six baisers ont suivi
ce compliment, que j' ai rendu avec usure,
mais pas si-bien-tourné. Nous avons
voulu marcher. La marquise était
en-robe-à-l' anglaise verte, relevée de rose ;
j' en-avais une de taffetas blanc, garnie de
rose et de vert. Ces habits nous alaient

p95

comme jamais rien n' a été à jolie-femme ;
nous étions charmantes ; car non-seulement
nos deux hommes nous le disaient,
mais tous les passans s' arrêtaient avec

une sorte d'admiration. Nos voitures suivaient : elles étaient propres, mais sans armoiries, puisque c'étaient des carrosses-de-louage. Nous n'avions à la mienne que mon laquais, et à celle de la marquise, que le valet d'Edmond ; ainsi, rien qui fît connaître les deux époux. Comme nous avançons sur la pelouse du côté de Passy, nous avons rencontré un brillant équipage, où étaient un homme décoré, un jeune-homme, et deux dames. Le marquis en-était connu ; il s'est éclipsé adroitement, et est rentré dans une des voitures, dont il a baissé les stores. Le brillant équipage s'est arrêté, pour nous considérer. On nous regardait, on regardait Edmond, que je nommais mon frère. Il donnait le bras à la marquise, et je marchais

p96

seule. Tout le l'équipage s'est mis aux portières ; et nous entendions derrière nous : voilà ce qu'il y a de plus-beau dans le monde ! Les connaissez-vous ? Non ! Non ! Tout le monde répondait, non. Le jeune-homme, qui paraissait fils de l'homme décoré, a dit : mais je crois avoir vu quelque-part la dame en-vert. Elle est charmante ! A dit une des dames : quel air noble ! Que de grâces ! Et l'autre ? A dit, l'homme décoré : c'est une des grâces sans-doute, à sa mise ! C'est une enfant ; elle n'a pas quatorze ans ! Il est vrai ! A répondu l'autre dame : je l'examine depuis quelques instans : je ne sais envérité si c'est une fée, ou une mortelle. Voilà qui est singulier ! Répétaient-ils tous ensemble. Le jeune-homme est charmant ! Quelle taille ! Quel air distingué ! Il est trop-beau. Oui, ont dit les deux hommes, il est trop-beau, sur-tout s'il le sait.

p97

Nous écoutions sans souffler, quoique

nous parûssions causer entre nous. La marquise était comblée, et j' ai vu que mon frère ne perdait pas à ces éloges. De son côté, il s' appliquait à prendre avec la marquise l' air le plus-respectueux, et avec moi, le plus-tendre : desorte qu' il a enchanté tout ce monde. Mais nous avons entrevu un autre cavalier ? Ont dit les dames. Oui, a répondu le jeune-homme ; il s' est retiré avant que nous descendîssions, et peut-être est-ce lui qu' on attend. D' après ce mot, nous avons marché du côté des voitures, et nous y sommes montées, la marquise dans celle de son mari, et moi avec Edmond. Nous avons ainsi échappé à la curiosité. Parvenus dans le bois, nous y sommes descendus : nous avons d' abord marché tous-quatre, ensuite nous-nous-sommes séparées, la marquise et moi. La première chose qu' elle m' a dite, a été un

p98

compliment flatteur, suivi d' un baiser, que je lui ai-rendu : ce qui a paru lui plaire. Elle m' a proposé un plan-de-vie, dont je vous entretiendrai de bouche. Il paraît qu' elle a les mêmes vues que son mari, et qu' elle se propose de faire un joli *quatuor* . Elle m' a ensuite parlé de mon portrait, qu' elle tient de la main d' Edmond ; du sien, que le mien lui a donné-envie d' avoir sous un costume, où les draperies ne sont pas visibles. Elle m' a témoigné la plus-tendre amitié ; je croyais être avec Mme Parangon, et la marquise, au lieu de l' effacer, n' a fait que me faire-mieux sentir tout ce que vaut cette belle prude : envérité Mme Parangon a tout ; et ce que la marquise m' a montré de-mieux, elle l' a tout-comme la première. C' est un hommage que je suis bien-aise de rendre, en-passant, à l' ancienne inclination de mon frère. Après un entretien particulier, assés-long pour faire-connaissance,

p99

et nous communiquer tous
nos petits secrets tant au-sujet d' Edmond
que du marquis, nous les avons rejoints.
La marquise a donné la main à mon
frère, et j' ai présenté la mienne au
marquis. L' heure du dîner approchait ;
nous avons beaucoup marché ; nous
sommes revenus à La-Muette, chés le
suisse. C' est à table que la gaîté a brillé ;
j' ai vu là tout ce que vaut une femme
bien-élevée, mais audessus du préjugé,
comme la marquise : car ici, elle a surpassé
Mme Parangon, sans néanmoins
sortir de la décence. Le marquis paraissait
enchanté, autant de son epouse
que de moi. En-effet, le charme que
cette femme aimable répandait autour
d' elle, agissait avec tant de force sur
moi-même, que j' étais tendre pour le
marquis ; je l' enivrais, et je m' enivrais
moi-même. Edmond, timide et modeste,
était si-bien ce qu' il fallait qu' il
fût, que tous-trois nous ne pouvions

p100

nous lasser de l' admirer ; et la marquise,
m' a dit vingt-fois à l' oreille : il est
réellement aimable ! Ce n' est pas une
vaine apparence : regardez-le ! Pas la
moindre imprudence ; pas la moindre familiarité,
même avec mon mari : il est modeste
avec noblesse ; il se prête à tout,
et ne s' avance jamais : cette partie-ci
lui fait bien de l' honneur dans mon
esprit, et s' il ne change pas... elle
s' est arrêtée ; elle l' a regardé ; puis dans
un mouvement très-rapide, elle a embrassé
son mari, qui en-a été aussi surpris
que moi. Cependant il s' est comporté
de la manière la plus-reconnaissante ;
il a fait des complimens à sa femme ;
il a vanté la bonté de son coeur, qui
égale ses grâces et sa beauté. Il nous
en-a fait juges. Vous imaginez comme
j' ai dû répondre : mais ici Edmond nous
a surpassés. Obligé de dire son sentiment,
il a su mêler les choses les plus-fortes
et les plus-flateuses pour la marquise,

à des marques de respect, assés-touchantes, pour exciter deux larmes, que nous avons laissé couler, la marquise et moi, dans le même instant. Le marquis les a recueillies à toutes-deux, et dans ce moment, j' ai vu, ou cru voir, que la marquise a pressé imperceptiblement une main d' Edmond, qui était près d' elle. Voilà comme s' est terminé notre dîner, un des plus-agréables que j' aie fait en-ma vie. Nous avons aussitôt quitté la table, pour aler nous promener dans les jardins. Il y a eu beaucoup plus de liberté : le marquis m' a prise sans-façon, et a laissé la marquise à mon frère. Nous avons d' abord marché à quelque distance : mais ensuite nous-nous sommes perdus-de-vue. L' envie de ménager un agréable tête-à-tête à Edmond m' a rendue très-tendre : le marquis était comblé, de me sentir m' appuyer mollement sur son bras : ses discours étaient de feu ; il me montrait les sentimens les

plus-passionnés ; il me jurait qu' il n' était heureux que de ce moment, et qu' il devait son bonheur à la marquise ; qu' il voulait lui en-conserver une éternelle reconnaissance. (vous voyez que je ne brouille pas les ménages !) quant à Edmond, il paraît que son entretien avec la marquise a été fort-animé : nous les avons quelquefois entrevus, très-attachés à ce qu' ils se disaient ; quelquefois nous les avons entendus, parlant avec une aimable vivacité. Dureste, nous n' y avons rien compris : le marquis, dès que nous les approchions, m' obligeait à les éviter, malgré la grande envie que j' aurais eue de découvrir quelque-chose. J' ai cependant usé de finesse, sous un prétexte naturel, je me suis écartée seule : la voix de la marquise s' étant fait-entendre, je me suis approchée : ils étaient assis sous un berceau de jasmins et de chèvrefeuils, et j' ai vu Edmond tenant fort-tendrement une main de la

dame, dans les jeux de laquelle je n' ai
rien vu de cruel. Je ne sais où les choses
seront allées : mais un baiser donné
m' ayant fait craindre un dénouement trop-heureux,
sur-tout quand Edmond l' a
eu rendu, j' ai rejoint le marquis pour
l' éloigner.

Nous sommes-revenus le soir, comme
nous étions partis, en-changeant un-peu
l' ordre : au-sortir des *tuileries* , tout-à-la
brune, le marquis est entré dans
la même voiture avec sa femme, et Edmond
m' a ramenée ; mais aubout d' une
demie-heure, le marquis était chés moi ;
et Edmond chés la marquise.

Je vais maintenant passer à des choses
d' un autre genre. Le marquis m' a trouvé
des talens si marqués pour la danse,
qu' il m' a engagée à les cultiver : j' y ai
réussi audelà de ses espérances, à-l' aide
des leçons du célèbre Dupré. Dans
son premier enthousiasme, le marquis
voulait que je débutasse à l' *opéra* : j' y

ai consenti assés-légèrement, enivrée moi-même
des talens qu' on me trouve. Il a
obtenu un début, et vendredi dernier
je devais doubler Mlle Lionnais, dans
le ballet charmant qui termine l' intermède
du citoyen-de-Genève. J' ai-fait
la répétition avec un applaudissement
général : quelle voluptueuse ivresse
donne cet encens flateur ! ... mais le
marquis, témoin des hommages qui m' ont
été rendus, les a trouvés trop-forts,
sans-doute : d' ailleurs, depuis la répétition,
j' ai reçu aumoins dix messages,
entr' autres de mon vieux italien, qui
s' est trouvé là comme à-point-nommé :
c' est l' ambassadeur, dont j' ai dit un mot
dans une de mes lettres à la marquise :
ma porte a été fermée à tous ces gens-là ;
et vendredi dès le matin, le marquis
a fait-dire, que de puissans motifs

m' empêchaient de paraître sur la scène.
Je sens qu' il a raison. Pour m' en-dédommager,
il a fait dresser un joli

p105

théâtre dans mon jardin, et j' y ai dansé
avec l' applaudissement universel le rôle
de Mlle Lannj, dans le ballet des Champs-élisées
de Castor-Et-Pollux. Un autre
rôle, qu' on a trouvé que je rendais supérieurement,
tant pour la danse que pour
la naïveté du chant, c' est celui de Mlle
Dervieux, dans l' acte de Pygmalion :
on dit que j' y surpasse Mlle Puvigné,
qui le joua il y a dix ans. Vous voyez
par-tout-cela, que je ne manque pas
d' amusemens extérieurs.
Quant à mon coeur, il est parfaitement
tranquille. Lagouache est guéri. Il a prié
Marie de lui procurer un moment d' entretien
particulier avec moi, avant son départ
de Paris : j' y ai consenti ; mais j' en-avais
averti Mr. Le marquis, et j' ai voulu qu' il
en-fût témoin secret. Lagouache est
entré humblement. Mademoiselle,
j' ai bien des pardons à vous demander,
des excuses à vous faire, d' avoir...
rien du-tout, monsieur : vous m' avez

p106

rendu-service, par toutes ces choses-là,
que vous me priez d' oublier. Je ne
m' en-souviens que pour vous en-avoir
obligation : et si vous voulez faire le
voyage de Rome, je m' offre de vous
recommander à Mr. Le marquis ? Ah !
Mademoiselle ! Le voyage de Rome ! ...
il faut que vous quittiez Paris, et à
votre place, je profiterais de cette nécessité,
pour faire un voyage utile à mes
progrès : j' aurai soin que Mr. Le marquis
fournisse à votre entretien. Quoi !
Vous m' abandonnez ! Vous le mériteriez ;
mais je ne vous abandonne pas.
J' étais convenue avec le marquis, qu' il
paraîtrait à un signal : je l' ai fait, dans la
crainte qu' il n' échappât quelque indiscretion

à Lagouache. Le marquis est entré
sur-le-champ, comme s' il fût arrivé,
et m' a demandé sèchement, ce que je
voulais à ce garçon ? Je lui promettais
que vous-vous intéresserez pour
lui, et que vous lui donnerez les moyens

p107

de faire le voyage de Rome. J' y consens,
à votre considération, madame,
pourvu qu' il parte demain. Il l' a congédié,
en-achevant ces mots, et j' en-suis
débarrassée.

Voilà, je crois, toutes mes affaires
jusqu' à-présent, *l' ami* . Vous devez
vous apercevoir, que je suis assés fidèlement
vos conseils, dumoins, autant
que me le permet l' humaine fragilité.
Pardonnez les fautes ; et si vous trouvez
que vos élèves ne vont pas aussi-bien que
vous le voudriez, venez nous mettre de
bouche, dans la bonne-voie.

p. -s. Mme Canon ignore les arrangemens
actuels ; elle m' a fait-témoigner
son étonnement de ne pas me revoir.
Je n' oublie pas Laure ; mais je ne voulais
en-parler qu' en-hors-d' oeuvre : je
ne suis pas contente d' elle. Je desire
beaucoup votre arrivée par cette seconde
raison.

p108

Lettre 106.

25 avril.

réponse.

(il éteint la délicatesse de l' amour, et parle bien
contre les spectacles, qu' il tourne en-ridicule,
l' inconcevable homme !)

*je n' oublie pas Laure ; ... je ne suis
pas contente d' elle. Je desire beaucoup
votre arrivée, par cette seconde
raison.* ma belle, est-ce que vous me
croyez jaloux ? Quoi ! L' homme qui
sacrifierait à son ami, son bien, son
honneur, tout l' agrément de sa vie,
(parce-que l' amitié satisfaite le lui rendrait
au-centuple), cet homme ne lui céderait

pas une femme ! ... vous avez-encore
bien des préjugés, belle Ursule,
même après être montée sur le théâtre,
le moins-scrupuleux de tous, l' *opéra* !
tranquilisez-vous, ma belle !
Si c' est mon plaisir à moi qu' on me trompe,
il ne faut pas disputer des goûts. L' égoïsme
est un vice par-tout, même en-amour ;

p109

c' est lui, lui-seul qui traite de
débaûche l' aimable liberté de la nature, et
qui, par la contrariété, le plus-souvent
la rend débaûche, de liberté naturelle
qu' elle était. *détachez* -vous de ce malheureux
égoïsme, belle Ursule, et sans
donner dans la débaûche, qui est toujours
un mal, mettez à la mode une
aimable *communauté* . Quoi ! Vous si-parfaite,
vous seriez le partage d' un seul !
Mais par quel motif ? Pour mettre tous les
autres au desespoir sans-doute, et jouir
en-despote féroce de leurs tourmens.
Non, non ; plus-belle que Gaussin, vous
serez en-même-temps plus-humaine encore.
Mais (et c' est ce que je ne cesserai
de vous répéter), prêtresse du plaisir,
de Vénus, ou de la beauté, de l' amour
enfin, vous sentirez l' importance
de votre ministère, vous ne l' avilirez,
vous ne la profanerez pas. Mon avis
serait, que vous-vous acquissiez le respect
des hommes, par la manière dont vous

p110

les rendrez heureux ; que vous leur élevassiez
l' âme, au lieu de l' abrutir : en-cela
bien-différente de la Circé de la mythologie,
qui n' était autre chose qu' une belle
Abéléré, dont l' amusement fut de dégrader
par la plus-crapuleuse débaûche ceux
qu' elle avait enivré de ses faveurs. J' abhorre
cette espèce de femmes. Je ne
trouve pas même Ninon assés délicate : elle
avait, dans l' exercice du sacerdoce amoureux,
des légèretés choquantes. Je ne
vous parlerai pas des actrices dont vous

avez presque été la compagne : le trait des
noyaux-de-cerise excite mon indignation
à un point, que je souffleterais la nymphe,
si elle était là.

Par cette transition naturelle, je vais
vous dire mon avis sur votre début.
Je méprise acteurs, actrices, danseurs,
danseuses, figurants, figurantes ;
les chœurs masculins, les chœurs
feminins ; baladins, baladines, sauteurs,
sauteuses, danseurs-, danseuses-de-corde,

p111

voltigeurs, voltigeuses, paradeurs,
paradeuses ; je mets tout-cela
dans le même sac, en-dépit de la morgue
de nos *demoiselles* des *français* et des
italiens . Je suis absolument du sentiment
de Mr. Le marquis ; vous ne devez pas
vous mêler dans cette tourbe ; vous êtes
audessus de ces femmes-là. Songez donc
à ce qu' est une actrice ! Pour vous en-former
une idée, je voudrais que vous
eussiez, comme moi, entendu siffler la
sainval pendant plus de cinq longues
années, à dater de son début, et
de l' *épître* très-bien rimée, que lui
adressa Mr Du-Rosoi : vous auriez
vu alors, ce qu' est une actrice, même
avec du mérite, lorsqu' elle n' est pas aimée !
Je sais que votre charmante figure, et
le genre où vous auriez donné, la danse
voluptueuse, vous auraient mise à-l' abri
de ce revers. Mais encore, vous, presque-marquise,
ou approchant, quelque-chose
qui arrive, qu' auriez-vous été

p112

sur les planches ? La *petite Ursule* :
on aurait applaudi la *petite Ursule*
quand elle aurait bien-sauté, bien-minaudé
et about d' un certain temps, dès
qu' elle aurait paru. Trois faquins, six
petitsmaîtres, quatre abbés et deux
crapuleux du parterre auraient dit :
elle est ma-foi gentille ! Je voudrais
l' avoir ce soir ! Je l' ai eu, moi.

Touchez-là, nous sommes frères.
C' est une pauvre jouissance. Vous
l' avez dit ! Voyez ? ... et certaine partie
de son ajustement arrangée d' une certaine
manière, aurait peint jéroglyphiquement
contre vous la plus-grosse injure
qu' on puisse dire d' une femme. A-t-elle
quelqu' un ? Non : depuis
un temps, elle vit sur le commun.
On prétend qu' on est reçu à un louis.
Bon ! (dit alors un des crapuleux) ;
pardieu, je suis charmé de le savoir.
Elle a sa soeur avec elle (on fera cet
honneur à Laure, avec quî on vous aura

p113

vue quelquefois), qui est encore plus-humaine ;
elle est à-douze-francs. Oh !
J' aime mieux celle-ci à un louis ; c' est
une fille-à-talens. Elle est jolie !
Mais si libertine ! Croiriez-vous qu' elle
a presque tué six chanteurs des chœurs,
douze figurans, et la moitié de l' orchestre ?
C' est une messaline ! Autant
vaut. Oh ! Parbleu ! Je lui porterai
mon louis ! Reprend le crapuleux...
et voila ce que j' ai vingt-fois entendu
dire de nos actrices, de nos grandes
actrices !
Depuis longtemps je cherche dans ma
tête quelle est la clâsse où je dois ranger
ce métier ? Cela serait bientôt fait, si
les comédiens ne jouaient que des
bourgeois-gentilhomme , des *cocu-imaginaire* ,
des *médecin-malgré-lui* , du
Dancour, du Dufresnil, une-fois ou
deux du Regnard ; des *tuteur-dupé* ,
des *hommes-dangereux* , des *philosophes* ,
des Sganarelle ; des *mariages-samnites* ,

p114

des *réduction de Paris* , et des
comédies *italiennes* : mais ils jouent
les Horaces, le Cid, la *mort de Pompée*,
Athalie, *Phèdre*, *Britannicus*,
Mérope, *Alzire*, *Mahomet*, *Inès* , le
siège-de-Calais , la *veuve-du malabar* ,

les *druides* ; le *père-de-famille*, *Eugénie*,
Nanine , le *duel* ; le *tartuffe* ,
le *misanthrope* , les *femmes-savantes* ,
les *précieuses-ridicules* , le *joueur* ,
le *dissipateur* , la *gouvernante*,
l'ecole-des-mères , le *préjugé-à-la-mode* , le
glorieux, *Esope-à-la-cour* , la
partie-de-chasse , etc. Ils représentent, la
surprise-de l'amour, *l'épreuve* , la
mère-confidente ; *arlequin-sauvage*, *Rose-et-Colas*,
Lucile, *Silvain*, *Zémire-et-Azor*,
l'amoureux-de-quinze-ans :
ils donnent à l'opéra, les *Iphigénies*,
Alceste, *Castor*, le *devin* , *Electre* :
et je m'arrête un moment à réfléchir ;
si les acteurs sont méprisables, de vils
baladins dans les pièces d'abord citées ;

p115

ils font des rôles honorables dans les
secondes : par-exemple, dans le *duel* ,
Victorine, *Antoine*, les *Vandek*, ont des
rôles qui me charment. Dans *Eugénie*,
le vieil anglais son père, est un homme
respectable ; la fille, une jeune-personne
vertueuse et charmante : il n'est
rien-là qui puisse avilir l'acteur ou l'actrice ;
aucontraire, ils sont dans ces occasions
les prêtres de la bonne-morale
et de la vertu : mais quand je vois un
George-Dandin et sa gaûpe de femme ;
un *Pourceaugnac*, et les fripones qui le
dupent ; un *Sganarelle*, un *Moncade*
et son *valet-à-bonnes-fortunes* ; une
Agathe, dans les *folies-amoureuses* ;
ces basses bouffonneries des comédies-italiennes ;
quand je vois l'air platement
comiq que l'acteur donne à des héros
dans *Henri-Iv*, dans la *réduction* ;
une *Eliane* trois-fois ridicule le casque
en-tête ; alors je ne puis m'empêcher
de voir l'identité des acteurs, des

p116

actrices, avec les baladins, les baladines
du *boulevard* ; et ce n'est pas une question,
si ces derniers sont méprisables :

Taconet, en-savetier, ne rend pas la nature, il la *charge* et la dégrade : or il est bien certain que Pourceaugnac, George-Dandin, l' *avocat-patelin*, sa femme, le berger Agnelet, etc., ressemblent comme deux gouttes-d' eau à Taconet. Donc il est honteux, dégradant d' être comédien, et sur-tout comédienne. Quelle que soit la morgue des femmes de cette clâsse, combien ne sont-elles pas audessous d' une fille telle que vous ! D' ailleurs, l' état d' actrice, de danseuse, me paraît contraire à mes projets à votre égard : et il faut vous avouer ici, que le marquis, emporté par une idée de jeune-homme, aurait persisté dans sa première idée de vous faire actrice, sans mes observations. En-effet, vous êtes la mère de son fils, et ne fût-il jamais qu' un fils-naturel, il n' en-tiendra pas

p117

moins à la maison De- ; il pourra être officier, etc. : voudriez-vous que ses confrères lui dîssent un-jour que sa mère était une excellente danseuse à l' *opera* ? Cette raison seule a fait changer le marquis d' idée. Si nous considérons le théâtre quant au fond, c' est-à-dire philosophiquement par ses effets, il n' est pas plus-honorable, que par son écorce : cet état, quelques plaisirs qu' il nous donne, est légalement flétri, et c' est toujours descendre que d' y entrer : sa flétrissure est juste, 1 par ses effets sur les mœurs ; 2 par le genre d' imitation auquel il assujétit les acteurs et les actrices, les danseurs et les danseuses. Examinons ces deux articles. I les effets du spectacle dramatiq sur les mœurs, sont toujours nuisibles, quelle-que soit la pièce, aumoins à une partie des spectateurs : car, si la pièce est l' *ecole-des-maris* , par exemple, tous les spectateurs y apprendront, qu' il faut

p118

que les femmes, soient telles, que nous
 les voyons de nos jours, libres, folles,
 coureuses de bal et de promenades,
 coquettes pour la mise, insubordonnées :
 qu' il faut tromper, vilipender les maris
 sensés, qui ne veulent pas que leurs
 epouses suivent cette conduite indécente,
 destructive de toute retenue, de toute
 économie, de tout bon gouvernement
 dans le ménage : Molière dans cette pièce,
 digne du feu, a été le plus-dangereux des
 corrupteurs, le plus-mauvais des citoyens,
 le plus-punissable des auteurs.
 On va cependant tous les jours sans scrupule
 à *l' ecole-des-maris* ; on y va rire
 des bonnes-moeurs, approuver les mauvaises ;
 les *maris* de la capitale et des
 provinces y vont comme de vrais benêts,
 applaudir ce qu' ils font journellement
 enrager chés eux ! Et la leçon ne sera pas
 infructueuse pour leurs dignes epouses !
 Comment regarder les deux actrices
 principales, les deux soeurs, dans
l' ecole-des-maris ?

p119

Comme les prêtresses
 de l' impudence, de la perversité, de
 l' insubordination, de la coquetterie :
 rôle infâme, ministère abominable, détestable,
 digne des peines les plus-sévères,
 et à leur défaut, de l' infamie
 justement jetée sur les comédiens. Vous
 voyez, belle Ursule, que pour démontrer
 l' infamie de la profession, je ne vais pas
 chercher des auteurs obscurs ; je prens,
 Molière, le grand Molière, ce grand
 corrupteur, qui fesait sa cour aux dépens
 des moeurs, sous un roi aussi galant,
 que glorieux : je prens Molière, dis-je,
 ce véritablement grand-homme, qui
 aurait eu assés-fait pour la gloire, et
 bien-mériter de ses concitoyens, après
 le *misanthrope* , le *tartuffe* , les
précieuses-ridicules , les *femmes-savantes* ,
 ces éternels chéfdoeuvres de bon-goût
 et de bonne-morale. Aussi remarquez,
 que dans ces quatre drames
 sublimes, l' homme divin qui les a faits,

y prêche directement une morale opposée à celle de *l'ecole-des-maris* : la coquette est abandonnée par Alceste, parce-qu' elle veut vivre, comme la femme de *l'ariste de l'ecole-des-maris* : la femme du tartuffe ne vit pas comme celle de *l'ecole-des-maris* : que-fait-il dans les *précieuses-ridicules* , que de ramener les femmes à la noble-simplicité de la nature ? Mais dans les *femmes-savantes* , ce grand-homme prévoit les abus actuels ; il y fronde d' avance, et ces bibliothèques, qu' on prétend ouvrir aux femmes, et la manie de vouloir leur donner l' éducation des hommes, parce-qu' elles sont la moitié du genre-humain ; (notez ceci, belle Ursule ; elles sont la moitié du genre-humain ; et la tourbe méprisable des *gynomanes* prétend les élever comme si elles étaient le genre-humain tout-entier !) il me semble, en-voyant les efforts de nos *homoncioncules-femmelettes* , pour faire

des hommes de nos femmes, entendre encore ce vigneron grossier et bourru de Saintbris, qui, au-milieu de ses concitoyens assemblés sous la *hâlle* , se plaignait de ce que Dieu avait fait des femmes. Comme il était à-demi-instruit, il repassait les torts qu' elles avaient fait au genre-humain, en-commençant par Eve, descendant à Hélène, de celle-ci à la marquise De-Brinvilliers, et de cette dernière à sa femme, ainsi qu' à toutes les méchantes femmes du bourg. Eh ! Pourquoi Dieu, qui est tout-puissant (s' écria ce nouveau *garot*), n' a-t-il pas donné aux hommes la faculté de se reproduire ? Pourquoi les a-t-il affligés de ces êtres détestables et maudits, qui ont amené l' enfer sur la terre ? Etc. Nos *gynomanes* en-font autant que ce brutal : ils veulent qu' il n' y ait plus qu' un sexe ; que tout soit homme. Mais la femme est la plus-belle fleur de la nature : cet être charmant, en-le laissant

ce que l' a fait cette bonne nature, est
 le puissant lénitif qui adoucit les hommes ;
 l' attrait qui les réunit, les attache les
 uns aux autres : d' où-vient donc le
 détruire ? Car c' est le détruire, que
 de lui donner l' éducation des hommes ;
 que de lui ôter son aimable ignorance, sa
 naïveté enchanteresse, sa délicieuse timidité ;
 que d' empêcher qu' il ne soit le
 parfait opposé de l' homme courageux.
 Maudit soit celui qui ravira pour-jamais à
 l' homme l' inexprimable plaisir d' être le
 protecteur, le défenseur, le *rassureur* de
 la femme contre ces craintes enfantines,
 qu' il est si ravissant de calmer ! ... il faut
 donc laisser femmes les femmes ; comme
 il ne faut pas efféminer les hommes. Et
 c' est ce qu' a voulu nous enseigner Molière,
 par sa comédie des *femmes-savantes* .
 Mais, me dira-t-on, ces bonnes
 pièces sont donc utiles aux mœurs ?
 Oui, et non ; comme répondrait le
sfynx : oui, à la lecture ; non à la
 représentation.

C' est le second membre de ma
 1^{re} proposition, que la représentation
 des pièces, quelles-qu' elles soient, est
 contraire aux bonnes-mœurs. J' en-appelle
 à tous ceux qui vont au spectacle :
 les jeunes-hommes y voient plûs l' actrice
 que la morale : ils ne sont occupés,
 durant tout son jeu, qu' à la désirer, à
 la convoiter ; et comme il en-est peu qui
 puissent parvenir jusqu' à elle, voici ce
 que j' ai vu cent-fois : les femmes-de-plaisir
 abondent aux environs des spectacles ;
 le jeune-homme ému, en-sortant,
 aperçoit-il quelqu' une de ces malheureuses
 qui ait dans sa parure ou dans sa
 figure quelque rapport avec sa déesse de
 théâtre, il se livre à cette *céléno* , perd
 avec elle un argent nécessaire et sa santé.
 Ce ne serait que demi-mal, si on réalisait
 le *projet* que m' a montré l' autre-jour
 un bon-homme, qu' au premier aspect
 je pris pour un sot. Mais la lecture de

son manuscrit me détrompa : il est intitulé,

p124

le pornographe, ou la prostitution réformée ; il y donne des moyens de rendre les prostituées moins-pernicieuses pour les mœurs, sans danger pour la santé, etc. Je l' ai lu avec surprise, et j' ai senti le chagrin le plus-vif, en-prévoyant que le préjugé empêcherait que jamais on exécutât ce plan de-réformation. La représentation de toute pièce, d' après ce point-de-vue, est dangereuse pour les jeunes-hommes. Elle l' est également pour les jeunes-filles et pour les femmes. Combien, en-est-il qui ont ensuite cédé à un amant, coïfé, costumé, parlant, se tenant comme tel acteur qui les avait enchantées ! Si j' ai vu cent jeunes-gens se perdre, en-trouvant à certaines prostituées de la ressemblance avec la (...) (parce-que de nos jours les hommes et les femmes sont tous jetés dans le même moule ; qu' il n' y a plus d' alure ni de marche de caractère, mais seulement une façon d' exister générale-imitative ;

p125

de-sorte que par le dos, on ne saurait distinguer aujourd' hui les hommes et les femmes de même taille) : si j' ai vu cent jeunes-gens se perdre, j' ai de-même également vu des jeunes-filles se donner à la ressemblance des (...), etc. Quelles-que soient les pièces, les représentations théâtrales sont donc nuisibles aux mœurs du spectateur. Eh ! Combien de-fois la sage et touchante (...) n' a-t-elle pas excité la tempête dans de jeunes-coeurs, qui venaient de la voir jouer soit Eugénie, soit Lindane, soit Angelique, ou tout autre rôle honnête ! Cette actrice, la décence même, qui est touchante, sans être belle, parce-qu' elle a la *forme* de l' innocence, de la candeur, était encore plus-dangereuse que la (...), que la voluptueuse (...), que ces lubriques

danseuses de l'opéra, qui réunissent
la figure la plus-provoquante, à la mise
rappelante , aux talens enchanteurs...

p126

mais c' en-est assés là-dessus : je dirai
tout-à-l' heure où je prétens en-venir.
Ii le genre d' imitation auquel le
drame, tel qu' il soit, assujétit les acteurs
et les actrices, les dégrade, les avilit ;
rend leur profession indigne du titre d' art
libéral et libre. Rien de si aisé à prouver.
Qu' est-ce qu' un *mime* , un comédien,
un acteur ? C' est un imitateur.
Comment imite-t-il ? Ce n' est
pas, comme le peintre, en-se-servant
de sa main, pour rendre sur un corps
étranger l' image de la nature : le comédien,
le danseur pantomime rend la nature
vivante dans sa propre persone, comme
le singe : s' il le fait pour s' amuser,
se divertir, rire avec ses amis, c' est une
singerie divertissante, c' est un jeu d' enfant.
Pour sentir la vérité de ce que je
dis-là, il suffit de rentrer en-soi-même ;
la raison le dit. Mais s' il le fait pour
divertir des gens qui le paient, c' est un
bouffon , et ce mot emporte avec lui,

p127

chés toutes les nations, l' idée d' un homme
vil ; on sent encore cela. Quelles en-sont
les raisons ? C' est que cet homme,
ou cette femme, fait à-l' égard des autres
hommes un rôle d' infériorité ; qu' il
les divertit comme ses maitres ; un rôle
de singe, en-un-mot, exercé à divertir en-les-imitant,
des êtres audessus de lui. Et
une fille comme Ursule R, devant quî
tout-homme de-bon-sens, ou qui aura des
sens, ne pourra s' empêcher de fléchir le
genou, descendrait au rôle de danseuse,
de sauteuse, d' imitatrice ! Elle qui est une
souveraine adorée, deviendrait l' être soumis
qui gambade pour divertir une assemblée
de tous les ordres de citoyens, pour
leur donner publiquement le plaisir d' admirer

son petit piéd, sa jambe jusqu' à la
cuisse, sa gorge, ses beaux cheveux ?
Elle se fatiguera, elle se mettra-à-nage,
pour obtenir d' insultans *bravo* ! des battemens
de mains, des encouragemens enfin
comme on en-donne aux dogues du

p128

combat-du-taureau ! Fi ! Fi ! Ursule
R, la belle Ursule, plâtrée de rouge
irait gâter son beau teint, sa peau délicate !
Elle irait se donner en-spectacle, comme
un objet de curiosité, à tant par persone,
comme la *géante-prussienne* , ou le
nain-polonais ! Fi ! ... ce n' est pas tout
ce que j' ai à dire contre l' imitation des
comédiens. Vous conviendrez que toutes
les pièces ne sont pas des chéfd' oeuvres ;
qu' il s' y trouve des folies, des choses
déraisonnables ; que de plats, de sots auteurs
mettent bien des platitudes et des sotises
dans la bouche des acteurs ; des paroles
à-double-entente, des calambourds,
etc. ; qu' une actrice, une danseuse, sont
obligées de se laisser-baiser la main, le
visage ; de répondre à des propos qui
blessent l' honnêteté ; que la seconde, si
le compositeur des ballets l' a voulu,
est forcée de faire d' indécentes pirouettes,
etc. Eh ! Quelle honte, pour
un être doué de raison, quelle humiliation,

p129

quelle dégradation de se voir nécessitée,
par-exemple, à se remplir la tête des
fadaises d' un (...), d' un (...), d' un
(...), etc. ? De s' identifier au personnage
que ces sots ont créé ; de parler comme lui
et comme eux, et d' être devant un public,
confondu pendant trois-heures avec leur
sot personnage ! Je ne sais comme on
envisage cela dans le monde : mais pour
moi, je soutiens que ce point seul est une
flétrissure, dont jamais le comédien ne
peut se laver : c' est pis que passer par
la main du bourreau...
il paraît que les comédiens- *italiens*

l'ont-senti, lorsqu'ils ont arrêté que les pièces seraient examinées deux-fois. Je trouve qu'ils ont eu raison par-rapport à eux ; puisqu'ils risquent tant à se charger de pièces nouvelles ! Mais des gens qui ont avili deux-fois le bon Henri sur leur théâtre ; qui ont admis des *mariages* ..., un rôle d'Eliane, etc., mériteraient que les auteurs obtinssent contr'eux un arrêt

p130

qui les déclarât indignes d'examiner les pièces, et qui les obligeât à recevoir avec respect tout ce que les auteurs leurs présenteraient, avec la seule approbation du censeur-de-police. Les *français* sont plus-sensés ; ils ont le jugement plus-sûr et s'avilissent moins : mais auraient-ils dû jouer (...) ?

L'intérêt devrait-il les empêcher de rejeter à-jamais certaines farces du grand Molière, telle que le *bourgeois-gentilhomme*, la plus-méprisable de toutes ?

l'avocat-patelin ? *Le légataire* ; *l'esprit follet* ; *la femme-juge-et-partie*, et cent autres fadaïses, que les prétendus partisans du bon-goût loueront tant qu'ils voudront, mais qu'un profond examen m'a prouvé ne devoir plaire qu'aux sots, ou aux méchants ?

Je ne suis pas aubout des reproches à faire aux comédiens comme individus, et à leur métier, comme profession. Ils jouent

p131

les ridicules ! Ils les étendent morbleu ! Ils les propagent ! Ils les font passer de la ville aux provinces. Grandval a plûs fait de fâts en-France, que tous nos petits maîtres de la cour. Ceux-ci ont créé les ridicules prétendus aimables : Grandval en-a été l'apôtre ; ils les a joués divinement, et ils ont plu, ils ont charmé, les femmes sur tout. Les comédies de Regnard et les pièces de Nicolet ont plûs conduit de valets et de filles-domestiques à la *grève*, que la potence n'en-a effrayés.

Je me souviens qu'un-jour, un jeune-homme-de-famille
menait un notaire de
Paris, qui est un officier public, dont
l'état a réellement de l'importance, il le
menait, dis-je, chés son avocat, pour une
transaction. Ils étaient en-fiacre. Ils
descendirent ; le jeune-homme payait.
Il arriva que par-hasard le notaire tira
sa montre : monsieur, lui dit le jeune-homme,
en-ricanant de ce ton persifflé
si fort-à-la mode aujourd'hui, est-ce

p132

que je vous ai aussi pris à l'heure ? Le
notaire, homme sensé, plia les épaules,
et par une gravité bien-placée, imposa
au jeune-étourdi. Je demandai à celui-ci,
d'où-vient il s'était permis ce *mauvais
bon-mot* ? Ma-foi je n'avais pas envie
de l'insulter : mais hièr j'en-entendis
un pareil aux *italiens*, et cela m'est
revenu. L'impudence des valets et des
soubrettes, est encore un autre inconvénient
du théâtre ; cela passe dans la
société, avec l'esprit d'intrigue, etc. Etc.
Etc. Mille-fois.
Résumons : sous tous les points-de-vue,
le comédien est un homme avili, et doit
l'être. La comédienne est avilie en-raison-double ;
parce-qu'outre ce qui lui est commun
avec l'acteur, elle a encore ce qui
est particulier à son sexe ; une plus-grande
impudence à s'exposer sur le théâtre ;
l'encan de ses charmes, et les mœurs
particulières à ces sortes de *filles*, leur
inconduite affectée, leur insolence, leur

p133

égoïsme, le sot orgueil, la puérile vanité,
dont le plus-affiché prostitutisme ne les
garantit pas.
Tout ce que j'ai dit contre le théâtre
est si vrai, belle Ursule, que lorsque
vous étiez bégueule, c'est moi qui
conseillai à Laure de vous conduire au
spectacle ; je louai exprès une loge-à-l'année.
Laure me demanda un choix

de pièces, afin de savoir les jours, et
elle me pria de les lui marquer sur le
catalogue de *l' almanach-des-spectacles* .
Je lui répondis, *n' importe quelle pièce,*
toutes iront également au but, dès
qu' elle en-verra la représentation .
Dans la vérité, il n' y a pas de choix à-faire,
si ce n' est pour la lecture ; jamais pour
la représentation ; le poison distille de la
bouche des acteurs et des actrices.
Pour séduire la belle Parangon, je ne
demanderais que de pouvoir la faire-conduire
par votre frère trente-fois de suite
au *préjugé-à-la-mode, ou à la gouvernante* ,

p134

ces deux chefsd' oeuvres de
bonne-morale : je garantis qu' à la trentième,
si ce n' est avant, la belle-dame serait
la plus-complaisante des maitresses.
Je vous vois d' ici froncer ces deux beaux
sourcils, qui se prêtent si-bien à vous
rendre majestueuse, quand vous le voulez :
que me débite-t-il là, lui, dont les
principes relâchés admettent tout ce qu' il
dit qu' inspire la comédie représentée ?
Vous avez raison, charmante fille : mais
j' ai raisonné d' après les idées communes,
dont j' ai tiré des conséquences vraies.
J' ai ôté aux comédiennes leur considération,
d' après vos anciens principes,
pour que vous ne soyez jamais tentée de
croire vous donner du relief en-entrant
dans une troupe, fût-ce celle de
l' opéra , ou celle, plus-honorée encore,
de la comédie- *française* . Pourquoi
prendre un état qui ne nous élève pas,
qui peut nous rabaisser, et qui a un caractère ?
Or ce caractère est honteux

p135

dans la comédienne ; la preuve, c' est qu' un
comédien ne sera reçu ni avocat, ni conseiller,
ni président, ni capitaine, ni pourvu
d' auqu' un grade civil ou militaire.
Restez donc sans caractère ; vous serez capable
de tout, voila mon avis : et sans-doute

le vôtre, puisque vous avez déferé
si docilement aux conseils du marquis,
lors-même que votre frère paraissait
indifférent là-dessus ? Je crois que c' est
une grande inconséquence de la part d' Edmond !
Puisqu' une soeur comédienne,
fût-elle Melpomène ou Thalie, et la
sagesse même, est toujours une tache.
Et-puis vos parens le sauraient tôt ou tard :
d' où-vient leur donner gratuitement un
pareil chagrin ? Car ce ne sont pas-là
de ces choses qui se puissent cacher :
Edmond n' y a pas songé envérité ! Aulieu
que votre intimité honorable avec
le marquis, est une chose qui se cache
d' elle-même, et à laquelle on donnera
la couleur qu' on voudra.

p136

Je sais par Laure que vous lisez beaucoup
depuis quelque-temps : j' aurais
fort-desiré d' être consulté sur vos lectures,
que j' aurais dirigées comme j' ai-fait
celles de votre frère. Il s' est quelquefois
écarté de mes conseils ; mais ce n' a
pu être qu' à ses dépens. S' il a fait-servir
pour vous, le chois fait pour lui, c' est mal ;
son chois était *masculin* ; il vous-en-faut un
feminin , et le sexe n' est pas plus-différent
de vous à lui, que le doit-être le genre
de vos lectures. Vous avez en-juger,
par le catalogue de sa bibliothèque.
Point de journaux : cette lecture rend
paresseus, décideur et superficiel. L' histoire
ancienne dans les sources ; le trop-estimé
Rollin l' a gâtée, c' est mon avis, que
j' appuierai sur des preuves, quand on voudra.
1, les historiens greqs, savoir, Hérodote, etc.,
Appien (qui est peu sûr, ainsi que) Dion-Cassius,

p137

Hérodien, etc. :
2, les historiens latins, Salluste, etc.
3, les poètes greqs : Homère, etc. ;
les dramatiqs ; Eschyle, etc.
4, les poètes latins, Lucrèce, etc. ;
les satyriqs, Horace, etc. ;

les élégiaqs, Ovide, etc. ;
les comiqs, Plaute, etc. ; le tragiq Sènèque ; le
fabuliste Phèdre. Le caractériste Théophraste.
Voilà les premières sources de toute
bonne littérature, en-y joignant les philosophes,

p138

Platon chés les greqs, Cicéron,
Sénèque, chés les romains ; les économistes,
tels que Columelle et Varron ;
Celse le médecin ; Vitruve l' architecte.
Suidas.
Le choix des livres modernes a-été
le plus-long et le plus-difficultueux ;
celui des anciens est tout-fait : les
siècles intermédiaires d' eux à nous, les
ont jugés, pour ainsi dire à l' égyptienne,
et n' ont laissé-passer que ceux dignes
d' être lus : mais les modernes sont
d' un triage difficile ! Voici, pour ces derniers,
comme j' ai composé la bibliothèque
de votre frère : *l' esprit-des-lois* :
c' est un livre d' homme, que celui-là !
Labruyère. Machiavel, dont je lui
recommande de lire un chapitre tous les
soirs en-se couchant. *de l' esprit*.
l' Emile, et tous les ouvrages de Rousseau

p139

de-Genève. Tous les ouvrages de
Voltaire. Les livres de *physique* jusqu' à
Nollet. Buffon, avec des notes
de ma façon. *l' encyclopédie*, première
édition. Bayle. Spinosa.
L' abbé Rainal, *de la conquête et
du commerce des deux Indes* . Tous
les ouvrages de nos *philosophes* actuels.
Nos poètes-dramatq, tragiq, et
comiqs. Prevôt, Mme Riccoboni, et
tous nos bons romanciers. *l' histoire
de France*. il n' a pas Dom
Quichote, livre dont la réputation est
mal-méritée, mais il a Gilblas. Il n' a
pas d' opéra-comiqs, de comédies-ariettes,
ni d' opéras, mais il a Shakespeare.
Il a *l' an-deuxmille-quatrecent-quarante* ,
etc. ; mais il n' a ni La-Dunciade,

ni Clément, ni Gilbert, ni... etc.
Il a Moréri. Les *lois-romaines*. Les
lois-françaises. Les *projets de reformation* ,
que je ne regarde pas comme des chimères,
ainsi que le fait un certain auteur prétendu

p140

comiq, dans une comédie sans
intrigue et sans intérêt : je dis que les
rois et les ministres n' étant que des
hommes, les idées d' autres hommes
peuvent les éclairer : et n' y eût-il dans
un projet, qu' une chose à prendre, il
vaudrait mieux que la comédie sans comiq
de l' homme dont je parle : je n' oublierai
jamais ce mot d' un despote asiatique
à ses ministres : *vous ne sauriez tout
penser ; ne rebutez point ceux qui
pensent ; il y a souvent à profiter dans
les projets qui paraissent les plus-chimériques :
que la jalousie ne vous
fasse jamais rejeter ce que d' autres ont
pensé : discerner le bon, et l' exécuter,
c' est plus que de l' avoir imaginé* .
Il apprend par-coeur Corneille, Racine,
Molière, Lachaussee, Crébillon.
Votre frère ne tient de moi auqu' un
livre licencieux ; je les regarde comme

p141

des poisons ; et si vous en-avez eu de
lui, comme je l' apprens, il les a reçus
d' ailleurs : je le desaprouve fort de les
avoir lus ; je ne lui pardonne pas de vous
les avoir prêtés : je crains même que le
tort qu' ils vous ont-fait ne soit irréparable :
mais jetez-les au-feu, et pour
préservatif, lisez, je vous en-supplie, deux
ouvrages que je lui envoie, le *traité
de l' onanisme*, et le *livre d' astruc* .
Tous les livres de votre frère, à-l' exception
du Voltaire et des *théâtres* ,
ne sont pas faits pour vous, belle Ursule ;
et les deux derniers ne vous conviennent
que par occasion : voici comme je composerai
votre bibliothèque particulière :
les *opéras-comiqs* , dont vous ferez

vosre lecture favorite, et toutes les
comédies-ariettes , dont vous-vous étudierez
à bien-savoir les airs, pour briller
en-compagnie. Cela n' a pas le sens-commun :
mais une jolie-femme, pour
être à la-mode, doit paraître ne pas
l' avoir. Tous les romans, exceptés

p142

ceux des Scuderis : ainsi vous aurez la
Princesse-De-Clèves, Mme De-Villedieu,
Hippolyte-Douglass, le *sofa* et tout
Crébillon-fils, Angola, *les bijoux*
indiscrets, le grelot, les lettres d' un
singe ; celles du Marquis De Rozelle,
l' Héroïse ; en-un mot tous les romans
qui sont bien-écrits. Le *chansonnier-français*,
l' anthologie-française.
les contes des fées. Les mille-et-une-nuit,
les mille-et-un-jour ; et
si vous pouvez en-trouver un exemplaire,
les *mille-et-une-faveur* , que
vous lirez avec le marquis, en-fesant
bien la naïve ; car il ne faut pas imiter
une jeune-personne de dixneuf ans,
avec laquelle je les lisais un-jour, qui
trouvait toutes les anagrammes obscènes
beaucoup mieux que moi.
Je crois que voila tout, pour votre
bibliothèque ; les romans qui ont quelque
mérite, garniront une pièce entière.
Pour l' histoire, la philosophie, la physique,
fuyez tout-cela ; une femme

p143

savante, ou seulement pensante, est toujours
laide, je vous en-avertis sérieusement,
et sur-tout une femme-auteur...
à-propos ! Qu' est-ce donc que m' a dit
Laure ? Que vous vouliez écrire. Ah-ciel !
Une femme- *autrice* ! Mais c' est
le comble du délire ! Examinons cela
ensemble de sang-froid : car à vous
parler sincèrement, je n' en-ai rien cru ;
ainsi vous êtes desintéressée. Il me semble
que si je voyais à la promenade
une jolie-femme, qui me plût infiniment,

dont je ne pourrais détourner
la vue, il suffirait de me dire : elle
est autrice : elle a fait tel et tel ouvrage,
pour m' inspirer à son égard un
dégoût si complet, qu' il irait jusqu' aux
nauzées. Pourquoi cela, me direz-vous ?
Ah ! Levoici, ma belle. Une femme-autrice,
sort des bornes de la modestie
prescrite à son sexe. La première
femme-auteur est, je crois, Safo :
elle écrivit en-vers, comme quelques-unes

p144

de nos belles d' aujourd' hui. Je leur
demande, si elles souhaitent qu' on leur
attribuent les moeurs de cette lesbienne ?
Toute femme qui se produit en-publiq,
par sa plume, est prête à s' y produire
comme actrice, j' oserais dire comme
courtisane : si j' en-étais cru, dès qu' une
femme se serait fait imprimer, elle serait
aussitôt mise dans la classe des comédiennes,
et flétrie comme elles : ainsi, je ne
permettrais d' écrire qu' aux femmes-entretenuës
et aux actrices. J' accorderais
aux autrices, le privilège flétrissant des
filles-de-théâtre, qui les soustrait au
pouvoir paternel : car c' est-là sur-tout
ce qui établit la bassesse des comédiennes,
les tire du rang de citoyennes, et les
place dans la classe des prostituées. Si
jamais vous en-veniez à vous faire inscrire,
il faudrait que les circonstances
les plus-malheureuses vous y eussent
réduite ; ce que toute la prudence humaine
ne peut quelquefois prévoir.

p145

Vous pourriez écrire alors, si vous en-aviez
le talent : mais il faudrait faire des
ouvrages utiles aux femmes seulement,
en-leur dévoilant tout ce qui les dégrade,
sans jamais vous donner l' air d' instruire
les hommes ! Si vous avez-besoin d' un
guide dans cette carrière, ne prenez
jamais un savant de l' académie ; ces
messieurs ne sont pas propres à vous y

diriger ; ils gâtent les ouvrages des femmes,
par leur régularité pédantesque.
J' en-ai-vu l' exemple le plus-frappant au-sujet
des *lettres de Catesby* , cet ouvrage
charmant d' une femme que j' excepte de
cette critique, ainsi qu' une-autre
non-moins célèbre : le libraire de
Catesby connaissait un philosophe ; il le

p146

consulta sur le manuscrit : celui-ci le
jugea inférieure aux *lettres de Fanny* ,
de la même auteur. Pour son honneur,
il faut croire qu' il ne l' avait pas lu, ou
que la philosophie ne se connaît guère
en-élégance et en-intérêt.
Il ne me reste plus à vous dire, pour terminer
cette longue lettre, 1 qu' un mot
sur les préjugés : écoutez-les, toutes les
fois que leurs chimères peuvent avoir des
effets réels sur l' esprit de ceux que vous
aurez intérêt de ménager.
2 que je vous crois beaucoup-plus-facile
à conduire que votre frère, qui
tient des bas-bourguignons pour l' entêtement.
C' est un vice des paysans de tous
les pays, mais sur-tout des paysans-français.
Il en-est peu d' aussi malheureux,
non par le genre de notre gouvernement,
qui est fort-bon, mais par
les charges, et par les seigneurs, qui
ont trop d' autorité. Dans un village
comme le vôtre, où il n' y a pas de seigneur
visible, parce-que c' est un corps,

p147

où l' on a des bois communaux, où les habitants
s' assemblent pour des affaires d' intérêt-commun,
pour des nominations de
syndics, de collecteurs, de pâtres, on
est républicain comme un genevois,
entêté, fier, ou d'umoins patriarcal, comme
votre père : aulieu-que dans les autres
villages, où séjournent les seigneurs,
on est bas, rampant, souple ; mais sans
énergie, sans capacité pour le bien :
tous ces villages policés ne valent pas le

vôtre : on a-beau y fêter les seigneurs,
ils ont-beau faire du bien, la manière
dont ils le font, empêche qu' on ne les
aime. Je m' applaudis de ce que vous
n' êtes pas née dans ces derniers endroits ;
vous en-avez l' âme plus-noble, vous en-êtes
plus-capable des grandes-choses. à-la-vérité,
vous auriez été *rosière* :
mais où cela vous aurait-il menée ? ...
à-propos des *rosières* , c' est une épidémie
depuis quelque-temps. Je ne sais
qu' en-penser, et au-fond de l' âme, j' ai

p148

senti que je desapprouvais ces institutions,
avant de pouvoir m' en-rendre-raison à
moi-même. Ce n' est que cette répugnance
machinale, qui m' a-fait en-chercher
la cause. J' ai d' abord vu, que la
vertu de village est simple, naïve, sans
prétension, et que le *rosiérat* détruit ces
trois qualités, pour y substituer une dangereuse
émulation, l' envie, l' hipocrisie.
J' ai ensuite vu, que pour augmenter le
mal, les seigneurs et les dames de paroisse,
venaient eux-mêmes donner le
prix, en-étalant leur magnificence aux
ieux de simples paysans : ce qui fait-tenir à
ces bonnes-gens, un propos que j' ai entendu :
mais qu' avons nous donc fait à
Dieu, nous qui sortons d' Adam, comme
ces gens-là, pour être pauvres, impuissans,
méprisés, tandis... j' ai ensuite observé,
que des endroits voisins d' un rosiérat,
il se faisait une émigration nombreuse
de laquais, de femmes-de-chambre,
de cuisinières, qui venaient en-foule
à Paris, éblouis par la magnificence

p149

du seigneur et de la dame ; que
plusieurs de ces filles devenaient des catins,
etc. J' en-ai conclu, que si on institue
des *rosières* , il faut éviter de
mettre de l' ostentation dans la cérémonie ;
que ni les seigneurs ni les dames
ne doivent y donner de l' éclat ; la vertu

de village est une violette, que fane l' air
de la ville, ou la présence de ceux qui
l' ont ; l' or les diamans l' éclipsent, aulieu
de la faire briller... mais je sors ici de
mon sujet. Revenons-y, et je termine.
Il est nuisible pour nos intérêts bien-entendus,
sur-tout pour ceux d' Edmond,
que vous soyiez femme-de-théâtre : il
faut éviter toute espèce d' avilissement, ou
ce qui est tel aux yeux du monde : si vous
avez des galanteries, il faut qu' elles
aient un air philosophiq, et qu' aulieu
de vous avilir, elles vous élèvent aucontraire
pardessus tout ce qu' on nomme
décence bourgeoise : il faut être libre,
et si vous sacrifiez jamais votre liberté,

p150

il faut que le personnage soit si grand,
qu' il y ait de l' honneur à dépendre de
lui. Il faut compenser par des vertus
réelles, tout ce que le vulgaire appelle
vice ; il ne faut ni étourderies, ni folies,
ni rien qui puisse faire dire au peuple :
*ces filles-là dépensent comme elles
gâgnent* . Une jeune et jolie-personne
de ma connaissance, avait reçu d' un magistrat
son amant, les fleurs les plus-rares :
il lui prit fantaisie, après qu' elles
furent arrangées dans la corbeille de son
parterre, de les fouler aux piéds, en-dansant
dessus. Ce trait la fit-traiter de
(...) par son coiffeur, et par-tout le
village.

Adieu, belle Ursule. Vous voyez
que je ne suis pas un si mauvais moraliste.
Consultez-moi-donc avec confiance, et
soyez sûre, que je ne vous répondrai
pas comme à tout le monde, mais conformément
à ce qui vous sera utile, suivant
les circonstances.

p151

Lettre 107.

28 avril.

Mme Canon, à Mme Parangon.

(bon coeur de femme, sous une rude enveloppe !)

de bien mauvaises nouvelles à vous
apprendre, ma chère nièce ! J' entens
dire d' étranges choses d' Ursule et de son
frère ! Ils vivent tous-deux, ou tous-trois,
car le marquis est avec eux, dans
une jolie maison, à ce faubourg Saint-Honoré.
Je ne sais ce que tout-ça veut
dire ; et la manière dont Ursule m' a
quittée ; et son frère qui la cherchait
pour la frime, et qui l' a trouvée quand il
a voulu ! Je m' y pers ! Cet Edmond
va devenir un vaurien, et je ne sais quoi
me tient que je ne l' écrive à ses parens,
qui sont de bonnes-gens, et craignans
Dieu. Je vois que cette petite Ursule
va donner dans le travers : ça est joli ;
ça aura des hommes qui lui en-conteront,
la tête tournera à ça ; et puis /a

p152

tête emportera le cul , comme dit le
proverbe. Jarni-de-ma-vie ! Si ça avait
affaire à moi ! ... je vous en-avertis, ma
nièce, vu que vous avez quelque crédit
sur l' esprit de ces gens-là ; et vous
l' avez acheté assés chère, dieu-merci !
Afin que vous leur fassiez des remontrances
un-peu vertes. Et marquez-leur
tout ce que je vous écris, si vous voulez !
Je ne les crains pas ! Je n' ai jamais craint
les vauriens. Merci-de-ma-vie ! Je voudrais
qu' ils me vînssent parler ! Je les
ferais rentrer cent piéds sous terre. Ah-dame,
c' est qu' on est bien-forte, quand
on a le bon-droit de son côté, et que des
mal-vivans viennent vous reprocher ce
que vous avez dit d' eux ! Moi je tiendrais
tête à une armée de méchans, et si je
ne suis qu' une vieille femme !
Tenez, ma nièce, Ursule a toujours
été coquette ; j' ai vu ça dès le premier
jour. Voyez à mettre-fin à la conduite
de cette petite fille-là : car je m' y intéresse

p153

malgré moi ; et à-présent que ma
colère vient de s' évaporer sur ce papier,

tenez, les larmes me viennent aux yeux,
et si vous savez bien que je ne suis pas
pleureuse. Mais avoir vu cette petitefille
si-aimable, si-douce, si-portée-au-bien ;
et la voir aujourd' hui là quasi-perdue,
avec une figure si-angelique,
c' est un crève-cœur pour moi ! Je
voudrais ne l' avoir jamais connue ! ...
oui, si elle était-là, je la souffleterais,
oui, oui, je la souffleterais ! M' avoir
quittée, pour aler avec quî ? ... est-ce là
la place d' une honnête-fille ? ... je ne
vous en-dis pas davantage ; mais cette petite
drôlesse-là nous met la mort au cœur,
à moi, et à cette pauvre Fanchette, qui
la pleure tous les jours. Hom ! Si je
tenais votre Gaudét ! ... adieu ; car
revoilà mes larmes.

p154

Lettre 108.

1^{er} mai.

Mme Parangon, à Ursule.

(la bonne-dame lui écrit, d' après la précédente,
pour tâcher de la toucher : mais il n' était
déjà plus temps !)

ton long silence avec moi, ma très-chère
bonne-amie, me donne les plus-vives
inquiétudes, sur-tout sachant que
tu n' es plus avec ma tante Canon, et
que tu vis, je crois, avec ton frère. Ma
chère fille, c' est un jeune-homme, qui
doit nécessairement mener une vie très-dissipée ;
je ne sais si tu as bien-fait de
t' abandonner à sa discrétion : aureste,
j' attendrai, pour porter un jugement,
que tu veuilles bien m' instruire toi-même :
je l' espère de l' amitié qui nous unit, et
de la certitude où tu es, que je ne veux
que ton bonheur. Mon amitié, chère
Ursule, est à toute épreuve : veuille le
ciel que tu n' aies pas besoin que je
t' en-convainque, et que des circonstances

p155

fâcheuses ne me mettent jamais dans le
cas de t' en-montrer toute la force et toute

la vérité ! Je ne connais rien, quand
j' aime, qui puisse me détacher de mes
amis ; ils seraient coupables, au pied de
de l' échaffaud, que malgré ma timidité
naturelle, je m' élancerais vers eux, je
les reconnaîtrais, je les arroserais de mes
larmes ; je plaindrais leurs erreurs ; je
détesterais leurs crimes, mais j' aimerais
encore leurs personnes. Je leur dirais :
ô mes chers amis ! Que le vice a dupés,
égarés, perdus ! Mes chers amis reconnaissez
dumoins qu' il est votre ennemi,
et que la vertu vous eût rendus, sinon
heureux, dumoins tranquilles : haïssez le
vice en-ce moment suprême, et revenez
à la vertu ; que je reçoive vos derniers
sentimens, dignes de notre ancienne
amitié ! ... je les embrasserais ; j' essuierais
leurs larmes, s' ils en-répandaient ;
et si la source en-était tarie par la douleur,

p156

ou par la dureté, je porterais dans
leur âme un rayon de consolation, ou un
mouvement de tendresse, pour les faire
couler... quelles tristes images, je te
présente-là, ma chère Ursule ! Mais elles
me poursuivent depuis quelque-temps.
J' ai des songes affreux, et sans y croire,
je sens que dumoins ils marquent l' excès
d' agitation où sont mes esprits.
J' espère, ma très-chère bonne-amie,
que toi, ou ton frère, voudrez bien
me tirer d' inquiétude : elle peut-être
dangereuse pour ma santé. Ah ! Ursule !
Il faudrait avoir mon coeur, pour connaître
tout ce que je souffre de votre
indifférence ! ... adieu, ma chère
Fanfan. Ne m' aimes-tu donc plus du-tout ?
Que t' ai-je fait, Ursule ? Parle ?
Si j' ai des torts, je mettrai mon bonheur
à les réparer.

PARTIE 6

p159

Lettre 109.
Ursule, à Laure.
(la voila tout-à-fait corrompue ; car elle raisonne
le vice.)
7 mai.
Reconcilions-nous, ma
chère : envérité je ne saurais tenir rancune :
pourquoi t' en-voudrais-je de quelques

p160

infidélités faites à un absent ? Tant-pis
pour lui, et tant mieux-pour d' autres :
je ne vois rien-là dont le genre-humain
doive souffrir. Je veux être infidelle
aussi, et j' aurai besoin de ton secours.
Ne va pourtant pas croire que l' intérêt
seul nous reconilie ! Non, c' est un sentiment
de justice : je vais te ressembler ;
je te ressemble même déjà, et j' aurais
l' abominable hypocrisie de te boudier,
pour les mêmes choses que je fais ! Non,
cela n' est pas dans mon caractère. D' ailleurs
que fessons-nous, que tout le monde
ne fasse ? La marquise elle-même trompe
son mari pour Edmond ; elle trompe
Edmond lui-même, quoique le favori du
coeur, pour... envérité, il faut être
femme-de-qualité pour se donner ces
licences-là ! J' imagine que se trouvant
fort-audessus du commun des hommes,
elle croit qu' en-descendant à son laquais,
elle a encore assés d' honneur de-reste,
en-comparaison d' une grisette !
Ce qu' il y a de certain, c' est que je me

p161

croirais tout-à-fait deshonorée, si j' en-avais
fait autant ; et que la marquise,
elle, voit à-peu-près sur la même ligne
tout ce qui est audessous d' elle. Edmond
a tout découvert : il s' est fâché ; mais je
l' ai forcé à demander-pardon de ses reproches
indiscrets, et le pauvre battu
a payé l' amende. Il faut soutenir son
sexe, et à tout évènement, accoutumer
les hommes, quels qu' ils soient, à ne

pas se formaliser de quelques misères
qu' une femme se permet, pour se desennuyer,
et éviter la (...) je cherche le mot ;
je crois que la marquise appelle cela, la
monopée ; elle tient cette expression d' un
savant. C' est une charmante femme !
Est-ce qu' Edmond ne comptait pas qu' elle
lui serait fidelle ! ... j' en-ris encore.
Je viens de lui faire à ce sujet, un raisonnement
sans réplique : la marquise
trompe son mari pour toi ; elle manque

p162

à son devoir, à la vertu ; elle a, pour
en-venir à ce point, secoué tous les préjugés ;
tu en-as été ravi ; tu y as peut-être
contribué : comment veux-tu qu' une
femme audessus des préjugés se gêne au-point
de t' être fidelle ? Il a répondu,
par amour. L' es-tu ? Il a gardé
le silence. J' ai été bien-aise de lui faire
ce raisonnement, qui doit me servir à
moi-même, et qui doit également fermer
la bouche à ton pédagogue, s' il vient à
découvrir tes fredaines, ou qu' il s' avise
d' être jaloux. Ils nous ont-ôté toute
espèce de frein, et ils veulent que
nous soyions retenues ! Cela me paraît

p163

contradictoire, inconséquent au-dernier-point.
Mais les hommes, le sont tous,
singulièrement à notre égard : il n' en-est
pas un, qui, en-séduisant une femme-mariée,
en-lui-fessant trahir son mari,
ne prétende ensuite qu' elle lui soit fidelle,
à lui, le corrupteur ; c' est-à-dire, qu' ils
voudraient allier le froid et le chaud, le
doux et l' amèr, la vertu et le vice.
Ce matin (pour revenir à mes affaires),
j' ai-eu besoin, pour moi-même de toute
la force de mes raisonnemens. Ce pauvre
Cuvillier soupirait toutes les fois qu' il
venait me faire-chanter ; il baisait le bas
de ma robe ; il était toujours prêt à se
mettre à mes genous... cela m' a touchée,
au-point que pour me débarrasser

de ses soupirs, qui le faisaient-chanter
faus, et moi aussi, je lui ai-repondu par un
autre soupir. Il m' a-entendue, et il a-brusqué
l' aventure. Je n' ai pas trop-fait
la renchérie. Mais je lui ai bien signifié
ensuite que je ne voulais plus qu' il
détonnât, ni qu' il fût distrait durant mes

p164

leçons. D' un autre côté, ce pauvre Gallini,
qui se tue à me montrer le rigodon,
m' impatientait par sa manie de vouloir
me parler des mains, pour arranger mes
jambes et mes piéds ; j' avais beau-lui dire,
que j' entendais son français, et qu' il
pouvait parler ; il ne me parlait que d' une
voix syncopée. Je lui ai-demandé tout-bonnement
ce qu' il voulait ? Il a-soupiré.
J' ai-soupiré aussi. Il m' a-montré un sofa ;
je l' ai-regardé,... et j' ai-bien-voulu m' y
laisser-conduire. Je ne sais pas si ces deux
indiscrets ont-parlé de leur bonne-fortune
à Grandval : mais ce maître-de-déclamation,
qui ne m' avait-encore-paru
enthousiasmé que de son art, l' est-devenu
tout-à-coup de mes attraits. Hièr,
à-l' instant que je m' y attendais le-moins,
je l' ai-vu à mes genous. Je lui ai-répondu
par ces vers du *méchant* :
une-autre vous ferait perdre ici votre temps, etc.

p165

Alons, parlez-moi comme Cléon à la
vieille Florise ?
Cléon. M' en-préservent les dieus !
D' honneur, je vous adore, je brûle,
je suis consumé. Il ne m' a pas laissée-tranquile,
et pour m' en-débarrasser... je
l' ai-traité comme les autres.
Ce matin, je ne sais pourquoi ces trois
hommes m' ont-tourmentée successivement...
que voulais-tu que je fisse ? ...
j' hésitais cependant, quand j' ai entendu,
hâte-toi de jouir ! je ne sais d' où cela
venait ; mais j' ai pris le hasard au mot.
Un-instant après, le marquis est entré ;
le financier le suivait, et l' italien s' est fait

annoncer : me voyant cette cour, je me
suis-assise sur le trône-du-plaisir, et je
leur ai-ordonné à tous de me divertir. Ils
ont-obéi. Mais si tu avais-vu le marquis !
Quel regard ! ... il n' a-pu y-tenir. Il
a-rencontré Edmond en-sortant : il s' est-plaint ;

p166

et mon frère, instruit de ce qui
venait de précéder avec mes maîtres, m' a-fait
des remontrances, des reproches...
je cherchais à lui répondre, que c' était
mon plaisir, que je l' avais-voulu : mais
il avait l' air si-bon, tout en-me grondant,
que je n' ai pas osé le mortifier : je
lui ai-répondu, par un aveu : ajoutant,
qu' il me fallait-bien quelque dédommagement
pour mes sacrifices ; que je
n' avais-écouté le marquis que par-complaisance ;
que je pouvais aussi quelquefois
suivre mon goût, et accorder des
faveurs dont on n' eût obligation qu' à moi-seule :
qu' aueste, si mes maîtres lui
déplaisaient, il pouvait les empêcher de
parvenir jusqu' à moi ; que de ce côté-là,
je n' avais rien à lui refuser. J' ai encore
donné quelques autres raisons, qu' il est
inutile de rapporter. Edmond avait je
ne sais quoi dans les yeux : mes défenses
l' ont singulièrement affecté ! ...
je reçois à-l' instant une lettre de

p167

Gaudét. Il paraît que mon frère lui a-écrit
ses sujets de plainte ! Il s' adresse
bien, n' est-ce-pas ? Voyons...
ah ! Je meurs d' envie-de-rire ! Comment !
Comment ! Tu fais de ces aveux-là !
Et tu les fais à l' homme... oh !
Pour-le-coup, petite cousine, la tête
t' a tourné ! ... gaje que tu m' as-craint ? ...
enfant ! Je t' aurais trahie ! Va, jamais pour
un homme, quel qu' il soit, je ne trahirais
ma plus-grande ennemie. Je t' envoie
la lettre : mais tu me la rendras.
Tout ouvert entre nous, et le coeur sur la
main : pour les hommes,... c' est bien-assés

de ce que nous leur donnons : d' ailleurs,
c' est tout ce qu' ils demandent. Ah ! Sont-ils
dignes de notre coeur et de notre amitié ?
Ainsi, ma chère Laure, nous voila
au-pair, et c' est le vrai motif de ma
reconciliation, comme je te l' ai dit en-commençant.

p168

Lettre 110.

12 mai.

réponse.

(comme les femmes courent-vîte dans la carrière
du vice, dès qu' elles y sont entrées !)

Gaudét vient d' arriver : prépare
tes oreilles, ton coeur, et ton corbillon ;
les premières pour l' entendre, le second,
pour l' aimer, le troisième pour recevoir
je ne sais combien des plus-beaux fruits
du jardin des (...). Je lui ai-fait-lire
ta lettre. Il paraissait en-extase, et
en-l' achevant, il s' est-levé dans une sorte
de transport, prononçant des mots que
je n' ai pas trop-bien-entendus. Il brûle
de te voir ; il n' est pas encore déboté, et il
voulait t' écrire ; je lui en-évite la peine.
Marque-nous s' il peut t' aler voir sur-le-champ ?
Il serait charmé de te parler en-particulier,
avant de voir ton frère.

Autre nouvelle : la belle-dame voulait
partir ; elle y était décidée. Un
je-ne-sais quel sentiment de componction
l' en-a-empêchée. C' est dommage ! Elle

p169

est charmante ! Nous l' aurions mise à-l' unisson,
ainsi que sa petite bégueule de
Fanchette, que je hais de tout mon coeur.
Parbleu ! Edmond qui sait si-bien forcer
les filles innocentes, est un grand sot,
de n' avoir pas encore *rangé* celle-là !
Est-ce que je n' avais pas autant de défense
qu' elle ? Là, voyons ? Il est clair qu' Edmond
est un imbécile. Je finis par-là :
car je lui en-veux horriblement.
Réponse par le porteur.

réponse.

oui.

Lettre 111.

Un mois après la précédente.

Ursule, à Laure.

(ecarts effroyables de la pauvre infortunée.)

une jolie vie, ma mignone ! ... envérité,

nous sommes de vraies libertines ! ...

heureusement il est parti !

Mais ce pauvre marquis ! Il ne savait envérité

comment prendre la chose ! Je

lui retorquais ses argumens d' autrefois ;

puis je riais comme une folle : il ne

savait si cela était sérieux, ou un simple

badinage. Edmond était plus-instruit ;

mais il n' osait parler. Ton conseil a-été

excellent ! Je lui ai-fermé la bouche.

Que j' aurais ici une belle *relation* à

te faire ! ... mais il est tant de petits

mystères ! ... il faut pourtant que je m' y

amuse : je suis lasse des réalités, je veux

un-peu exercer mon imagination...

foin de moi ! La jouissance l' éteint ; il ne

me vient rien du-tout ! Que ce petit

mâgot de N' ègrèt était un grand sot, de

me dire que ça donne de l' esprit ! C' était

apparemment pour me tenter par quelque-chose !

Mais je ne le suis pas de me

débarrasser de ses importunités à ce prix-là.

Je l' ai proposé l' autre jour à Marie.

Elle m' a répondu par une grimace, qui

t' aurait-fait-mourir-de-rire... voyons

donc si je me mettrai en-train par ces

misères... je vais écrire *ab-hoc et ab-hac* ;

si, quand j' aurai fini, je vois que

cela soit trop-décousu, ou que j' aie-été

trop-sincère, je serrerai ma lettre dans

mon secrétaire, et tu ne l' auras pas.

Il faut avouer que Gaudét est-arrivé

bien à-propos ! Je commençais à mourir

d' ennui avec le marquis : l' *ami* a-jeté

de la variété dans l' assommante uniformité

qui me donnait des vapeurs. J' aurais-envie

de te peindre son début, lorsqu' il

m' aborda le jour de son arrivée. J' étais

sous le deshabiller le plus-voluptueux :

une simple gaze me couvrait, sans presque

rien cacher, si ce n' est dans quelques-endroits,
où elle formait des doubles.

Je me suis-levée pour le recevoir :
ma mule, dont le talon gros comme le
petit doigt, était fort-élevé, a-fait tourner
mon pied ; *l' ami* m' a-recueillie dans
ses bras, et ce qu' il n' aurait osé qu' après
me l' avoir-demandé, il l' a-pris,
un baiser *à-la-colombe* . Nous sommes
revenus vers mon sofa : il s' est-assis auprès
de moi sur une jaseuse. Je lui ai-fait-signé
de se mettre à mes côtés. Il s' est-précipité
vers moi avec un empressement
qui m' a-fait-deviner son dessein... envérité
j' en-étais charmée ! Aussi n' ai-je pas fait
la difficile... j' étais bien-aise d' ailleurs,
de savoir quelle tournure prendraient ses
sermons, après cela. Car il en-fait aussi.
J' ai observé qu' il les contredisait dans la
pratique. Mais voila les hommes ! ...
soyez sage, réservée, donnant peu,...
(aux autres) ; *prodiguant tout au*
sermoneur . Il était un-peu étonné,

après : moi, j' ai conservé la même aisance :
il m' en-a-fait compliment. J' ai voulu
rougir, et j' ai-rougi. Ensuite je l' ai-agacé,
avec une coquetterie, qu' il a-nommée
délicieuse . Il n' a-pu y tenir... j' ai-voulu
mettre les principes de mon mentor
à-l' épreuve. Ô ma chère amie, quand
le mets est assaisonné à leur goût, ces
philosophes se gorgent tout-comme les
plus grossiers des mortels : je n' oserais
te dire jusqu' où j' ai-mené le nôtre ! ...
je lui en-ai fait-honte ; et il n' en-a-point
eu ; car avant de me quitter, il m' a-fait
une nouvelle prière. J' ai-refusé-net :
j' ai-pris à mon tour l' air pédagogue, et
j' ai-parodié la prude-Parangon d' une manière
qui l' a encore plûs enflâmé. Rien ;
j' ai-été inexorable. Il est-parti.
Une heure après, j' ai-reçu un billet
de mon *prudhomme* .
Gaudét à Ursule.
tu es une divinité ; car tu rens trop-heureus,
pour n' être qu' une magicienne.

*ah ! Belle Ursule ! Tu feras des
hommes tout ce que tu voudras, par
ce qui les rend-infidèles aux autres
femmes ! Non, je ne te dirai plus d' être
réservée ; l' univers y perdrait trop de
bonheur ! Charmante fille ! Je te rens-grâces ;
tu m' as aujourd' hui fait-connaître
la félicité, et tu m' as-conservé
la vie ; il ne tenait qu' à toi d' en-épuiser
la source. Adieu ; et sois plus-sage
que ton mentor.*

tu vois qu' il n' est pas mal-enthousiaste,
et pas mal-injuste envers son
ancienne bienfaitrice.

Le lendemain, nous n' avons-pu nous
parler en-particulier : je n' en-étais pas
fâchée, et je fuyais les occasions. Mais
j' ai-voulu porter un-peu de desordre
dans son imagination : je lui ai-donné
un rendezvous, que j' étais sûre de ne
pas réaliser : le marquis en-a profité. Depuis
quelque temps, je tiens ce dernier au
régime : comme il est assés pressant, je me

suis-attendrie, et je l' ai mené où notre *ami*
m' attendait. Il a-falu que ce dernier se cachât.
Le marquis m' a-exprimé sa tendresse,
et j' y ai-répondu. J' avais eu l' attention
de me placer de-manière, que mon piéd
allait justement toucher le prisonnier ;
je l' avançais endessous, comme pour lui
faire-signer de ne pas remuer. Je voulais
voir s' il se fâcherait, et s' il ne m' en-donnerait
pas quelque marques : mais
aucontraire, j' ai-senti qu' il le pressait tendrement
de ses lèvres. J' ai-été-touchée
de la peine que je lui causais, et j' en-étais
si réellement pénétrée, que le marquis
a dû les plus-heureus momens
qu' il ait encore passés avec moi, aux sentimens
que m' inspirait son rival. Nous
sommes ensuite sortis, et je n' ai-eu-garde
de revenir dans le boudoir : j' ai-envoyé
Marie dire à l' *ami* , que j' étais-engagée
pour le reste du jour ; qu' il fallait remettre
la partie au lendemain.
Ce jour-là, je me suis encore amusée

à ses dépens : il m' a-semblé que par-là,
 j' aigüiserais ses desirs, et que je leur
 donnerais une énergie que la plus-belle
 femme ne sait pas toujours procurer.
 Je l' ai rendu-témoin d' une infidélité que
 je fais au marquis avec le Duc De- son
 ami. J' ai-pris la même position que la
 veille, pour la conversation ; j' ai-avancé
 le piéd, dans un moment où je riais de
 tout mon coeur. Mais ce n' a pas été
 tendresse ici : le prisonnier m' a-fait un
 mal horrible, et j' ai-poussé un cri aigü,
 ce qui a-produit un effet merveilleux pour
 le duc ; il a-cru... les hommes sont
 bien-avantageus ! ... je l' ai-laissé dans
 son erreur : j' ai-fini la conversation,
 et nous sommes-rentrés chés moi. Le
 marquis est-venu ; on a-joué, et j' ai-fait
 prier notre *ami* d' être notre quatrième
 au *vingtun* .
 J' attendais avec curiosité l' effet de mon
 expérience le lendemain. Il a-boudé ;
 il n' est pas venu. Je me suis-tranquillée.

Enfin le quatrième jour il a paru.
 J' étais seule. Madame est seule !
 Oui, je vous attens. Avantièr,
 hièr, vous m' attendiez ? Non ; ce que
 j' ai-fait, c' est exprès. Ah ! Cruelle !
 Aveugle, bénissez-moi ; je n' ai que
 vous en-vue. Il m' a-comprise, et j' ai-eu-peine
 à modérer ses transports. Que
 de remercîmens il m' a-faits ! Comme il
 m' a-exaltée ! ...
 mais un malheur nous attendait ce jour-là :
 je dis un malheur, parce-que je crois
 que cela doit avoir fait de la peine à mon
 frère. Nous sommes-passés dans mon
 boudoir des rendévous. J' ai pris par-hasard
 la même position que les jours
 précédents, et ce qui m' a-surprise,
 dans la même circonstance que la veille,
 je me suis-senti-serrer le piéd. Un mouvement
 de frayeur m' a-fait le retirer vivement,
 en-même-temps que je me suis
 à-demi-soulevée pour regarder. Je
 n' ai rien vu. Ensuite fesant-réflexion

que ce ne pouvait être que le marquis,
ou mon frère, j' ai-fait la prude ; j' ai-montré
des regrets de ma chute ; j' ai-versé
des larmes : *l' ami* était d' un étonnement
stupide : mais il s' est-remis. Je
suis-rentrée dans mon cabinet-de-toilette,
où il est-venu se mettre à mes genoux,
en-me-jurant que Mme Parangon ne
s' en-acquitterait pas mieux : il croyait que
je le fesais pour me divertir, et lui montrer
tous mes talents. Cependant j' avais
de l' inquiétude. J' ai sonné Marie, et
je lui ai-dit tout-bas, de savoir adroitement,
qu' s' était-caché dans mon boudoir.
Elle est-revenue me dire à-l' oreille, que
c' était Edmond. Comme j' ai mes desseins
à son sujet, j' en-ai-été-charmée,
dans un sens, et nous sommes-retournés
l' ami et moi. Je ne me suis pas contrainte,
et je me suis-abandonnée à tout
ce que le sentiment a de plus-recherché,
de plus-délicieux. Il en-était si émerveillé,
qu' il n' a-pu s' empêcher de me

demander, de qu' je tenais ces charmans...
je suis bien fâchée de ne lui avoir
pas dit que c' était de la belle bégueule :
mais j' étais trop occupée en-ce-moment.
J' ai reposé mon pied à-l' endroit de la
cachette ; mais on n' y a-touché que pour
faire quitter imperceptiblement ma mule,
que je n' ai-pu retrouver. Ce qui a-été
cause que *l' ami* m' a-reportée dans ses
bras jusques sur mon sofa dans le petit
sallon, où j' ai-voulu aler. Là, j' ai-avoué
à *l' ami* , qu' Edmond nous avait-vus. Il
en-a-paru surpris, et il est sorti quelques-instans
après.
J' attendais l' orage. En-effet, dès
que *l' ami* a-été-parti, j' ai-vu paraître
Edmond, ma mule à la main. Il l' a-jetée
à mes pieds de sa hauteur, sans me dire
un mot, et s' est-retiré en-levant les
yeux au ciel. Je l' ai rappelé : mais il n' a

rien voulu entendre. J' ai-achevé ma
toilette, et je me disposais à sortir, quand
mon frère est-rentré. J' ai-jeté un coup-d' oeil

p180

sur la glasse ; j' étais... à-croquer...
je ne me suis pas remuée. Il est-venu
me prendre la main. Est-il possible !
Que veux-tu dire ! N' as-tu pas,
tout-à-l' heure... eh-bien, sans-doute !
Ne lui devons-nous pas assés ? Ne le
mérite-t-il pas autant que le marquis ?
Voila toujours où tu en-reviens !
Mais, c' est vrai ! C' est que tu m' y
forces. Laisse faire à ma prudence ; va,
je me conduirai pour-le-mieux. Si j' étais
encore (...), ce serait autre chose ;
mais puisque m' y voila, ne desobligeons
pas nos amis. Il n' a-su que me dire.
Il a encore levé les ieux au ciel, il m' a
serré la main, l' a-baisée, et m' a-quittée
précipitamment.
J' ai-appris ensuite indirectement, que
la marquise lui donne des chagrins par
ses infidélités : il paraît que son attendrissement
avec moi, venait d' une comparaison,
qu' il fesait de son sort avec
celui du marquis, et peut-être même

p181

l' ai-je un-peu consolé, en-lui prouvant,
que les autres ne sont pas plus-heureus
que lui. Car c' est une consolation aumoins !
Et je t' avoûrai que je serais enchantée,
en-suivant mes fantaisies, d' avoir
diminué le chagrin de mon frère !
l' ami l' a-évité, depuis le tête-à-tête où
nous avons-été vus, et je crois que son
départ précipité, a-eu pour cause la
honte... de quoi ? De m' avoir rendu-hommage ?
Envérité, je lui en-aurais
voulu, s' il m' avait froidement admirée,
j' aurais-été incrédule à tous ses éloges !
Tu me diras si son départ a-eu d' autres
raisons ?
Ne voyant plus *l' ami* , j' ai laissé-revenir
les connaissances ordinaires, que

j' avais-écartées. Mais un bonheur rare,
qui m' est arrivé ! J' ai revu mon page !
Il est colonel, et charmant. Je l' ai-aperçu
par la fenêtre. Et vite j' ai-envoyé
Marie après lui, pour lui dire, qu' une
jeune-dame de ses amies lui voulait

p182

parler. Il est venu sur-le-champ. J' étais
en-gaze, comme le jour de la première
reception de notre *dépréjugeur* ,
assise sur mon sofa le plus-voluptueux.
En-me voyant, il m' a-reconnue dès
la porte. Il a fait un cri-de-joie, et s' est-élancé
jusqu' à moi. Je lui ai-tendu la
main en-souriant. Quoi ! C' est vous ! ...
c' est vous, ma divinité ! C' est vous que
j' ai le bonheur de revoir, et de votre
aveu ! ... mais, comment êtes-vous ici ?
Je suis chés moi. Fille, femme ?
Tous-deux. J' entens : vous êtes
à quelque Midas ? Point-du-tout !
Je suis à moi-même : mais Mr Le Marquis
De-, ami de mon frère, vient souvent
ici ; je jouis d' une certaine fortune,
que j' ai-acquise par des moyens légitimes ;
j' ai-vu le monde, et je ne suis plus si-prude
qu' autrefois. Parle vrai ; tu es-entretenu ?
J' ai souri ; car je ne voulais
pas le faire-languir. Il m' a-traitée

p183

en-officier ; je me suis conduite en femme
qui sait le monde, et le boudoir a-été-visité.
J' y ai-pris la même posture,
et, à ma grande surprise, pour-le-coup,
mon pied a encore payé les torts qu' il
n' avait pas ! J' ai été réellement inquiète.
Mais le page ne me donnait pas de
relâche : il me jurait qu' il était le plus-heureux
des hommes, et que je le mettais
hors de lui ; il a-falu écouter tout
ce qu' il avait à me dire, et il n' a pas
eu sitôt fini. Enfin, je l' ai-renvoyé,
sous prétexte que mon frère allait rentrer.
Est-ce bien ton frère ? Tu ne me
feras pas cette question, lorsque tu me

connaîtras mieux : tu juges de ma facilité,
par celle qu' une ancienne inclination m' a-fait-avoir
pour toi ; va, je ne veux pas te
répondre aujourd' hui sur ta question impertinente.
Il est sorti, un-peu incertain,
si je lui disais la vérité.
Bien-heureusement, je t' assure ! Aussitôt
est-entré le vieux italien, qui m' a-fait

p184

les plus-belles promesses. Mais néant à sa
requête. Cependant, comme c' est un
homme décoré, je le traite avec politesse ;
d' ailleurs cela donne un ton à ma
maison, et le marquis n' étant pas jaloux
de ce vieux satire, je me plais à le voir
quelquefois soupirer. Je l' ai-reçu dans
mon boudoir, et nous avons-parlé. Je
l' ai-fait placer de-façon, qu' il tournât
le dos à la cachette : j' y ai-porté le pied,
qu' on a-touché encore, mais sans me
faire-mal. Je n' ai plus douté que ce
ne fût Edmond.
Dès que j' ai-été libre, je suis revenue
seule, et je l' ai-découvert. Sans me
plaindre, je l' ai-embrassé, je l' ai-fait asseoir
à-côté de moi. Pourquoi m' épies-tu ?
Ne veux-tu pas mon bonheur ? Oui,
je le veux : mais... laisse-moi donc
le faire à ma fantaisie ; si tu me gênes,
même en-me donnant des plaisirs, tu les
empoisonnes. Il n' a-rien répondu ; il a-soupiré.
Enfin, il m' a serrée contre son

p185

coeur très-fortement, et il m' a dit :
fais donc ce que tu veux ; mais ménage
le marquis ; je l' exige. Je le
ferai. Et toi, comment es-tu avec la
marquise ? Raccommodés, depuis la
bassesse que tu m' as-fait-faire... mais
envérité, elle ne te vaut pas... il m' a
baisé la main, tout-troublé. Il m' est
venu du monde, que j' ai-été recevoir :
c' était le financier : Edmond n' était
pas sorti, j' ai-amené tout-unîment mon
Montdor dans mon boudoir, comptant

que mon frère resterait pour m' y tenir-compagnie.
Point-du-tout ! En-entrant,
je n' ai vu persone. Comme l' endroit
où j' amenais Montdor est la marque de
la dernière faveur, dès qu' il s' y est-vu,
il s' est jeté à mes genous, en-me-remerciant
de mes bontés, et en-m' assurant
qu' il saurait en-marquer la plus-vive reconnaissance.
J' ai demandé, de quelles

p186

bontés ? Mais, mignone, ne vois-je
pas... tu doutes peut-être ? Il a-ouvert
un portefeuille garni en-diamans,
et en-a tiré pour cinquante-mille-livres
d' effets-au-porteur : voila des arrhes
de ma reconnaissance, dont tu ne parais
douter, belle reine : daigne les recevoir.
Je les ai-regardés, en-lui disant :
mais ce n' est pas de votre reconnaissance
que je doute, monsieur ! Je songe seulement,
de quelles bontés vous me remerciez ?
Je suis dans le temple, le sacrifice
s' accomplira ; voila mon *ex-voto* .
J' ai ri de l' expression ; mais l' *ex-voto* m' a
tentée. Cinquante-mille-livres ! J' ai-pris
le portefeuille, en-lui-disant : vous
êtes une de mes premières connaissances,
il faut bien-avoir quelqu' indulgence pour
vous ! En-même-temps j' ai-jeté le portefeuille
sur ma jaseuse, de-façon qu' il
tombât à terre. Montdor s' est mis en-devoir

p187

de me prouver qu' il m' adorait :
j' éludais adroitement ; je faisais comme
ces enfans qui jouent à la *baie* ; je l' ai
tantalisé ; les femmes le sont si-souvent,
qu' elles peuvent bien prendre leur
revange ! Pendant ce petit jeu, mon
piéd a cherché la cachette ; Edmond m' a
fait connaître qu' il y était. J' ai alors
poussé le portefeuille insensiblement de
son côté, jusqu' à ce qu' il l' ait-eu pris.
Dès que je me suis-aperçue qu' il s' en-était
saisi, je n' ai pas cru qu' il me fût permis
de leurrer davantage un honnête-homme

qui payait si chère. J' ai-souffert que Tantale
portât les lèvres aux mets qui le
fuyaient auparavant. Il s' est-comporté
en-véritable affamé : je souffrais pour le
pauvre Edmond...
quand il a-été-parti, c' était l' heure
du dîner. J' ai-présenté la main à mon
frère, en-lui disant : je t' assure que

p188

si tu n' avais pas accepté ce présent, que
je te faisais, le financier n' aurait rien
obtenu ! Il a-rougi, et a-jeté le présent
avec indignation sur mon ottomane. Je
l' ai-été-prendre. Il faut le garder,
si tu ne veux pas que je sois-au-désespoir
d' avoir favorisé un singe, qui ne m' inspire
que de la répugnance. Il l' a enfin repris,
et l' a-serré, non sans de grands
soupirs... jamais je n' ai-éprouvé une
joie plus-vive et plus-pure ! Si cela m' était
arrivée vertueuse, je ne pourrais
me lasser d' exalter les douceurs que procure
la vertu : mais c' est le vice, et
je sens que cela me le rend beaucoup-moins-laid.
Le marquis est entré pour-lors,
et nous-nous sommes mis à table.
J' ai-été le reste de la journée d' une gaîté

p189

bruyante, et si folle, que mon frère
et le marquis m' en-ont demandé la raison ?
J' ai-dit tout-bas à Edmond : je n' en-ai
pas d' autre que le plaisir que tu m' as-fait.
Il a-été-touché de ces sentimens ;
il m' a-baisé la main, en-disant au marquis :
c' est un excellent cœur ! Quel
dommage que la tête soit si folle ! Et
comme le marquis sait qu' Edmond est
absolument dans ses intérêts, il s' est-tranquillé...
il a quelquefois eu beaucoup
moins de sujets d' inquiétude, que rien
ne pouvait le calmer ! ... mais les voilà,
ces bons hommes ! Trompons-les bien !
Car, fussions-nous des Lucrèces, ils n' en-seraient
pas plus-heureux : c' est une pure
duperie que de leur être fidèles ; ils n' y

gâgnent rien, et nous y perdons.
Je serais la plus-ingrate des femmes,
si je ne rendais pas la gloire à quî elle
appartient : mon bonheur actuel, est
l' ouvrage de l' *ami* : sans lui, entre nous,
que serais-je ? Supposons la femme

p190

du marquis ? Je serais bornée contrainte ;
sans-doute réduite à-garder mon
appartement dans une triste solitude, à
voir une maitresse inspirer tous les sentimens
qu' on me jure, et jouir de tous les
plaisirs qu' on me prodigue : car il ne faut
pas croire, que devenue femme du
marquis, j' aurais eu-la liberté dont il
laisse jouir son egale, une femme qui
a des parens qui prendraient sa défense,
et une forte dot, qu' on pourrait lui faire-restituer :
j' aurais le sort de toutes les
grisettes qui épousent des marquis, si ces
derniers ne sont pas des benêts, comme
un certain comte ; je serais méprisée,
réduite à la compagnie de mes femmes ;
je n' aurais pas même, si ce n' est en-cachette,
la société de mes laquais. Oui,
l' *ami* est un génie ; lui-seul, véritablement
audessus des préjugés, a-su me
rendre réellement heureuse, et je crois
que mon frère le serait également,
s' il s' était entièrement abandonné à ses

p191

conseils ; si, comme moi, il lui avait livré
son corps et son âme. En-effet, quelle
mortelle fut jamais dans une situation
plus-agréable ! Tout me rit autour
de moi : j' ai le plaisir, comme
certaines princesses, de choisir les plus-beaux-hommes,
et de leur jeter le mouchoir,
qui est toujours ramassé avec des
transports de reconnaissance : auqu' une
étiquette ne me gêne ; on sait que je fais
ce que je puis, dans ma situation : mes
gens eux-mêmes, qui savent tout, ne
me méprisent pas : je suis fille, maitresse
de moi, et c' est mon *état* , que

de faire des heureux. Je n' ai pas eu le bonheur d' avoir un père comme celui de Ninon, *l' ami* m' en-a servi ; je lui dois plûs qu' à mon père *charnel* ... tu vois que cela coule de source, et que je ne

p192

saurais m' arrêter, quand il s' agit de marquer ma reconnaissance pour *l' ami* .
à-présent, ma chère Laure, auras-tu cette lettre ? Il faut que je me consulte...
oui : je vois que j' ai encore laissé un petit repli dans mon coeur à la discrétion. Remercie-moi ! Il faut être aussi bonne que je la suis, et aussi tendre amie envers toi, pour te donner... que sait-on ?
des verges pour me fouetter un-jour.
Rens-moi la pareille, si tu es généreuse ;
ou...

p193

lettre 112.
21 juin.
Laure, à Ursule.
(elle lui rend confidence pour confidence en-turpitude.)
quelle-que-soit ma répugnance pour les *relations* , cousine, la crainte que tu me croyes disposée à l' indiscretion, me fait surmonter ma paresse naturelle :
je vais te donner un otage : et s' il n' est pas aussi riche que le tien, il faudra t' en-prendre, non à mes *discretions* , mais à mes attraits, qui ne sont pas aussi-piquans ni aussi-courus que les tiens. Sans préambule, j' entre en-matière : car si je n' aime pas les *relations* , j' aime encore bien-moins la morale et les préfaces.
Tu sais ma première aventure. J' étais innocente dans toute la valeur du terme, quand Mr Edmond, qui n' était encore qu' un paltoquet, mais que je croyais un

p194

petitmaître du premier ordre, m' en-imposa
par son air demi-civilisé. Il cueillit
ma fleur : je n' en-avais qu' une ; mais dix
lui auraient également été-sacrifiées, tant
je me croyais honorée de ses attentions.
J' étais si-neuve, que je ne me doutais
seulement pas de ce qui pouvait en-resulter :
je pensais que pour faire des
enfants, il fallait absolument être-mariée
en-face-d' église. Je me croyais fort-aimée :
à-présent que je me rappelle sa
conduite, je vois clairement que monsieur
s' amusait aux-dépens d' une innocente.
Mais il faut avouer qu' il avait
déjà fait quelques progrès dans la philosophie,
puisque notre parenté ne le retint
pas. Je passe mes chagrins : je les ai-oubliés.
l' ami nous fit-partir pour
Paris, ma mère et moi : il nous y logea
fort-décevant, mais audessous de ce
qu' il aurait désiré, afin de ne pas nous
éblouir tout-d' un-coup, et de laisser quelque
prix à ce qu' il devait faire ensuite.

p195

Cependant il n' attendit pas que je ne portasses
plus les livrées d' un-autre, pour
me revêtir des siennes. Je cédaï de bonne-grâce
à la reconnaissance. Je fis ma
fille, et je me rétablis. Ce fut alors
que *l' ami* nous logea plus somptueusement,
et qu' il employa pour nous les
ressources heureuses de son génie. Ma
mère ne voyait rien de ce qui se passait :
les chagrins qu' elle se forgeait à elle-même
l' avaient déjà absorbée presque autant
qu' elle l' est aujourd' hui ; la machine
mangeait, dormait, parlait, voyait, entendait ;
mais l' esprit ne discernait plus.
Je vécus fidelle, tant que je fus sans
connaissances. Tu vins à Paris ; tes
confidences, dans le temps même où
tu étais bégueule, m' éclairèrent sur ce
que je valais. Jusqu' à ce moment, je
n' avais encore fait auqu' une attention aux
propos qu' on me tenait, ni à certains
gestes, qui surement annonçaient quelque
papier : je devins plus observatrice,

et je ne tardai guère à m' apercevoir que je n' étais pas sans adorateurs. Je t' imitai, dans ta conduite, et faute d' en-connaître une meilleure, ce fut le modèle que je me proposai. Mais comme j' étais plus libre, j' alai aussi beaucoup-plus vite, et dès avant que l' *ami* fît sa longue absence, j' avais déjà filé une intrigue, sauf le dénouement. Il partit enfin. Le temps de son absence fut fécond en-évènements : tu fus enlevée, violée ; Edmond vint ; je le revis avec intérêt, et je couchai son coeur en-joue dès le premier moment. Je ne sais si ce fut mon goût ou ma vanité qui me fit-desirer sa conquête ; mais cette idée ne me laissait de repos ni jour ni nuit. Je savais par toi sa passion pour la belle Parangon, et qu' il l' avait traitée comme tu l' avais été par le marquis ; tout-cela lui donnait à mes ieux un prix infini. Je pensais en-moi-même, quelle gloire j' aurais de le rendre-infidele à cette fière beauté : car mon but était

qu' elle le sût, et qu' elle en-fût jalouse. Mais à-travers tout-cela, Edmond eut l' intrigue de la marquise : moi, je me ressouvins de la mienne : on ne m' avait pas perdue-de-vue. J' accordai un rendezvous chés moi. Tu étais alors avec Lagouache, et tu ne m' avais pas encore écrit ta *relation* ; desorte-que je te croyais au-faîte du bonheur, et rassasiée de jouissances : j' en-étais un-peu jalouse, et je me dis : serai-je donc la seule qui me priverai, tandis que les vertus les plus-sauvages se laissent enlever, violer, et qu' après ces malheurs cruels arrivés à leur pudeur, elles trouvent la chose assés ragoutante, pour en-vouloir tâter encore ? Essayons-en aussi. Je faisais ces réflexions, profondément recueillie sur mon sofa, lorsque mon galant se fit-annoncer. Je le reçus d' un air ouvert, qu' il crut agaçant ; car il brusqua si vivement l' aventure, que j' en-fus un-peu honteuse. Hélas ! J' ignorais

encore que c' est le bon-ton, et ta
 seconde *relation* (que j' ai-vue) m' a-ôté
 là-dessus tous mes scrupules. Il en-agit
 assés-bien, à sa brusquerie près, et
 me fit un joli présent. Il revint deux ou
 trois-fois. Je m' en-lassai : je me ressouvins
 successivement des autres : j' alai
 aux endroits où je les avais-rencontrés le
 plus-souvent, et que je ne fréquentais
 plus ; ils reparurent sur mes pas ; et je
 donnai le mouchoir tantôt à l' un, tantôt
 à l' autre. Voila ce que t' a-dit la femme-de-chambre
 que j' ai-renvoyée, et
 ce qui t' avait-refroidie avec moi.
 J' abrège, parce-que je n' ai pas, comme
 toi, le talent de *relater* : notre reconciliation
 s' est-faite, et je t' avouerai que
 ton motif m' a si-bien gagné le coeur, que
 je suis à toi pour-jamais.
 Il s' agissait de rendre Edmond infidèle
 à deux beautés ; la présente, dont il jouissait,
 et l' absente qu' il desirait. Après
 avoir-passé par différentes mains, je sentis

mon goût pour lui se ranimer plus-vivement
 que jamais. l' *ami* alait-revenir ;
 il fallait se dépêcher, quoique ce ne fût pas
 mon intention de lui en-faire mystère
 (c' est-à-dire de cet article seulement). La
 marquise fut infidelle : Edmond en-fut piqué :
 il vint s' en-plaindre à moi : je le
 consolai, je le louai ; je lui pressais les
 mains dans les miennes ; je les ai douces
 et potelées ; cela fit-sensation. Il me
 prit un baiser, que je rendis. C' était
 le coup-de-briquet ; le feu prit à l' amorce...
 qu' Edmond mérite bien d' être
 la folie des femmes ! Envérité, sa
 prude cousine n' est pas de mauvais-goût,
 et je crois que la commère ne serait
 pas fâchée d' avoir encore des pleurs à
 verser, un viol à souffrir, et une pénitence
 à-faire. J' écrivis ma *chute* à l' *ami* ,
 en-ces termes :

*foudre éclate ! Tonnerre tombe,
écrase ! Terre tremble ! Soleil pâlit,
recule ! Et toi lune éclipse-toi ! Que*

p200

*tous les élémens se déchaînent ; que
la mortalité se mette sur les moutons
et sur les poules ; que les puces naissent
par fourmillières, et desolent
les belles ; que tout en-un mot se bouleverse
dans la nature ! Laure, la perfide
Laure, a... trahi l'orgueil de son
amant ! Oui, la fidélité, qu' il croit
qu' elle lui doit s' est éclipsee totalement,
entre minuit et une heure : le premier
contact à une heure 30 minutes ; l' immersion
totale à 1 h. 30 min. 2 secondes.
adieu je vais pleurer... c' est-à-dire, rire
aux larmes.
Laure.*

*depuis ce temps-là, je reprends de
temps-en-temps quelque un de mes anciens
amans, suivant qu' ils sont généreux ; car
je suis un-peu intéressée ; c' est mon défaut :
j' ai-observé que les vices dorés, ressemblent
comme deux-gouttes-d' eau aux
vertus : et si j' étais médecin des moeurs,
une Socrate, par-exemple ; qu' on m' amenât
bien des scélérats à guérir, je*

p201

*dirais, pour honneur ravi par trahison,
bassesse, friponnerie, (...), concussion,
(...) . Item, pour honneur
feminin, chasteté, modestie,
perdus, (...), changeant seulement
le (...). Adieu.*

*p. -s. je te renvoie la terrible lettre que
l' ami t' a-écrite contre les spectacles, les
acteurs, les actrices, etc. : elle m' a-fait
bien-rire : j' ai-eu la pensée de l' adresser
au semainier des *français* , qui est de
ma connaissance, pour le prier de la
faire-imprimer, et d' en-donner copie
à ses camarades mâles et femelles.
Quant à mon sentiment, je pense que
l' auteur de la lettre doit se retracter.*

Je te charge de l' exiger. Que savons-nous,
hélas ! Ce que nous serons un-jour ?
Il doit aussi des excuses à quelques auteurs : ...
mais cet article, à son aise.

p202

Lettre 113.

30 juin.

Ursule, à Gaudét.

(elle lui expose son art pour le libertinage.

Hélas ! L' infortunée le paiera-chèr !)

me voila presque-brouillée avec le
marquis, et davantage encore avec Edmond.

Ce dernier est, je crois, jaloux,
mais beaucoup-plûsque le marquis lui-même.

J' étais si-heureuse ! Jamais vie
ne réunit tant de plaisirs que la mienne,
pendant environ un-mois, le temps de
votre voyage compris ! Mais à-présent,
ce ne sont que des plaintes, des soupirs,
des brouilles. On me reproche sur-tout
mes complaisances pour vous : c' est mon
plus-grand crime aux-ieux d' Edmond.

Il me dit hièr-soir des choses très-dures,
et appela ma maison par un très-vilain
mot. Cela me surprit, et les larmes
m' en-vinrent aux yeux. Il eut-regret
de sa brutalité ; il m' en-demanda pardon,

p203

et me promit de se contenir, pourvu
que je bannisse tous mes amans. J' ai-promis ;
mais bien-resolue de ne pas
tenir... où en-serais-je, avec la depense
que je fais ! Voila plus de cinquante-mille-écus
que je dépense depuis un an,
et le marquis n' a guère fourni que
quatrevingtsmille-livres : encore commence-t-il
à se plaindre. C' est que sa
femme, de son côté, fait aussi une forte
dépense : sur-tout depuis quelque-temps,
que nous-nous sommes écrit. Il est
inconcevable (c' est une réflexion que je
faisais ce matin) combien une femme-entretenu
coûte ! C' est quelque-chose
d' effrayant ! Si elle veut plaître, exciter
des desirs dans tous-ceux qui l' approchent,

il faut qu' elle se diversifie, au-point
de ne jamais se ressembler : pour
être toujours appétissante, il faut du
neuf tous les jours ; il lui est impossible
de mettre deux-fois les mêmes choses, la
plupart trop-fragiles : à moi, par-exemple,

p204

les gazes, les chaussures ne me servent
qu' une-fois : Marie et Trémoussée,
s' emparent de ma dépouille chaque-soir.
Je sais-bien que les autres femmes-entretenues
n' en-agissent pas avec autant
de prodigalité ; mais qu' est-ce que cela,
en-comparaison de moi ? J' en-ai vues
que je n' aurais pas voulu toucher avec
des pincettes : des souliers dont le talon
était croté ; des bas de trois jours aumoins ;
des bonnets presque-salis ; une
chemise de deux-jours. J' en-prens
deux ou trois dans la belle saison, et
une seulement en-hiver, par paresse.
J' ai-déjà-fait remonter dix-fois mes diamans ;
chaque mouchoir ne me sert qu' une
fois. Aussi tous les hommes m' adorent ;
ils ne trouvent rien en-moi qui ne soit
la propreté-même : car si je suis si-attentive,
pour ce qui me touche, et n' est
pas moi, vous devez croire que je *la*
suis davantage encore pour ce qui est
moi-même.

p205

Quant à mes meubles, on les croirait
vivans, et ils ont leur coquetterie :
c' est un talent dans lequel je me suis-perfectionnée
depuis votre absence. Outre
leur somptuosité, ils ont la volupté pour
âme ; car j' ai voulu qu' ils en-eussent une.
Mes sofas sont d' une façon particulière :
mes chaises-pliantes, mes ottomanes,
mes bergères, etc., me reçoivent dans
leurs bras, et paraissent plutôt des êtres
actifs qui m' étreignent, que des meubles
passifs qui me portent. Tout-cela
coûte des sommes immenses. J' ai des
tableaux : ce ne sont pas des chefsd' oeuvres,

à-l' exception de ceux de mon
frère, qui ont beaucoup de mérite ; mais
ils peignent la passion que je veux exciter,
dans toutes les attitudes, graduées avec
art par moi-même ; et chaque un est en-opposition
avec une glasse qui le reflète : ils
sont placés de-manière, qu' il y en-a toujours
un de vu, des trois qui accompagnent chés moi,
chaque trône du

p206

plaisir : celui des préludes est libre
et tendre : celui qu' on voit dans l' ivresse,
est licencieux : et celui qu' on ne voit
qu' ensuite, exprime la reconnaissance ;
il est suivant les preuves que j' en-attens,
et il les indique. C' est moi dans
le premier et le troisième tableau ; c' est
une-autre dans celui du milieu, parceque
l' émotion, même celle du plaisir, quand
elle est aussi-fortement exprimée que je
l' ai-fait-rendre, contracte les muscles, et
enlaidit toujours un-peu. Vous demanderez,
comment on voit ces trois différens
tableaux, sans-doute placés dans le
même cadre ? C' est encore ici une de
mes inventions : il y a un petit bouton
d' ivoire au parquet, à la portée de mon
piéd ; ce bouton a un fil-d' archal qui
passe pardessous le bois, et qui va faire
glisser la toile de chaque tableau, dès
que je l' ai poussé. Ce mécanisme est très-prompt,
et ne fait auqu' un bruit. J' ai-joui
quelquefois de l' étonnement de mes
adorateurs : il en-est qui croient s' être-trompés,

p207

et qui pensent avoir-vu le premier
et le second tableau dans une autre pièce :
un a voulu voir s' il n' avait pas été déplacé
par quelqu' un : il a tout visité,
et ayant-trouvé un mur solide, il n' a su
qu' imaginer. Il y a cent ans, que je lui
aurais persuadé que j' étais une fée, ou
une magicienne : mais aujourd' hui, il
n' y a plus-moyen ; il faut rester femme,
sauf à se rendre la plus-séduisante que

l' on peut : cependant il y aurait beau-jeu !
Car on ne trouve pas même le fil-d' archal
du ressort ; c' est qu' au troisième, il quitte
le tableau, et je remonte la machine à
chaque-fois. Les ressorts de mes sofas
ont encore plûs de perfection.
J' ai fait-peindre quelques-unes de vos
estampes, et j' espère qu' à votre dernier
voyage, vous me fournirez de nouveaux
sujets d' après nous... j' oubliais de vous
dire, que la vertu même ne pourrait
être sage sur mes meubles : j' aurais fort-envie
d' y voir la belle Parangon, Edmond

p208

à ses genous : parbleu ! C' est un plaisir
que je voudrais me donner ! Ce qui me
fait-penser à cette folie, c' est que Fanchette
est-venue me voir un de ces jours,
mais bien accompagnée ; on me regarde
comme une femme dangereuse. Je l' ai-fait
asseoir, exprès, sur le plûs animé
de mes sofas. Elle s' est aussitôt relevée
avec une sorte de frayer. J' en-ai beaucoup
ri. Cependant l' innocente ne s' y
connaît pas : si c' eût-été sa pudique soeur,
j' aurais-pu donner à sa frayer un motif
plus-éclairé.
J' ai bien des amans ! Je les rens tous
assés-contens de moi : mais c' est un travail ! ...
n' alez pas rire ! C' est un travail-d' esprit,
que je veux dire. Il me
faut une adresse infinie, pour concilier
les rendévous, renvoyer les traîneurs,
disbribuer à tous ces gens-là, quand ils
sont-rassemblés, des attentions qui ne
me commettent pas, desorte-que ce que
je fais à chaqu' un, soit précisément dans

p209

ses idées, la marque distinctive de la
préférence. Il faut préparer tout-cela
dans le tête-à-tête, sans avoir l' air d' en-convenir
avec eux. Cette étude m' occupe
beaucoup ! Et souvent, tandis qu' on
me croit livrée au sommeil, je réfléchis
aussi profondément qu' un ministre-d' etat.

L' étude de ma toilette succède : vous
savez quels détails elle exige ! Quelle imagination
il me faut chaque-jour : car
s' en-rapporter aux ouvrières, ce sont
des brutes, même à Paris. Rien de si-galant,
dans son origine, que la robe à-la-française :
c' était un corsage élégamment
fait, dont une étoffe en-plis gracieus
recouvrait le dos, plutôt pour masquer
les épaules, ou leur rondeur, que
pour ensevelir la taille : voyez où les
maudites ouvrières l' ont amenée ? C' est
à-présent l' habillement le plus-maussade ;
il donne aux femmes, même aux plus-fueltes,
l' air de ruches-à-miel ambulantes.
Mon goût, à moi, prescrit tout, imagine

p210

tout ; je fais défaire, refaire, je déchire,
je coupe, je jette au feu tout ce qui me
déplaît, et je le fais-recommencer : j' ai
dix-ouvrières, car je manquerais à tout-moment
d' habits. Chaqu' une de mes
robes est faite de-manière, qu' à les
voir, fût-ce à la friperie, ceux qui me
connaissent m' y retrouveraient : c' est un
compliment que me fit l' autre-jour l' ambassadeur
de . Ma chaussure ne m' exerce
pas moins que mes robes : c' est la
partie de la parure où l' âme d' une femme
se montre d' avantage : moins cet article
tient à nous, plûs il semble vil et bas, et
plûs il doit être soigné : mes chaussures
non-seulement ont de la grâce, mais une
grâce unique, qui n' est qu' à moi ; ni
Laure, ni la marquise, ni (...) j' alais
dire la Parangon ; mais celle-là, sans
avoir les grâces comme moi, elle les a
d' une autre manière, que je préférerais,
si j' étais elle : sa beauté majestueuse est
d' un autre genre que la mienne, et son

p211

goût est exquis pour son genre de beauté :
mon frère, qui n' est pas un automate en-amour,
l' a bien-senti ! Il me disait un-jour :
je connais deux personnes qui sont

absolument espagnoles pour les piéds,
et qui devraient, comme les belles ibériennes,
ne les montrer, que pour annoncer
la dernière-faveur : car il est
impossible de les voir, sans éprouver les
plus-violens desirs. Je lui demandai
quî ? Il me regarda : vous êtes la
seconde pour moi. Il me dit ensuite,
qu' en-voyant ma chaussure et celle de
Mme Parangon, on ne pouvait s' empêcher
de sentir, que cela devait appartenir
à une jolie-femme... j' adopte le
blanc de-préférence ; mais j' emploie aussi
les autres couleurs, sur-tout le noir,
qui fait quelquefois à-merveille ; le rose,
le vert, mais il veut de la broderie ;
l' orangé ; le bleu-céleste ; le gris-perle ;
les étoffes d' or et d' argent pour les mules,
etc. La façon varie : la plus-galante,

p212

celle qui fait plûs d' impression,
est une pointe aigüe ; un talon mince et
fort-haut : mais il faut que la forme
soit aisée, qu' elle ne paraisse pas fatigante,
et c' est à quoi je veille. Ce
qui m' a donné le goût des talons élevés,
ausquels je me suis si bien-habituée, qu' ils
ne me gênent pas, est d' abord la grâce
que j' ai vu qu' ils donnaient à la belle
Parangon : ensuite, un mot de mon
frère, qui causait avec le marquis :
j' aime singulièrement les talons minces-élevés
pour les femmes ; parce-que ce
genre-de-chaussure est plus-éloigné du
nôtre, et par-conséquent a le sexe
opposé : cela donne en-outre aux femmes
une marche moins-facile, plus-molle,
plus voluptueuse ; une marche qui semble
nous demander notre appui. Je goûtai
beaucoup cela, et j' en-fais mon profit.
Enfin, malgré la mode des talons-bas,
je vis un-jour au palais-royal une jolie-femme
en-talons hauts et minces, dont

p213

je fis la comparaison avec une autre jolie-femme

à talons-bas ; la première avait
l' air d' une déesse, la seconde, d' une
petite caillette. Le talon-court d' ailleurs,
grossit la jambe d' une femme, et lui ôte
toute la grâce du bas : je trouve que celles
qui adoptent cette mode, entendent
bien-mal leurs intérêts ! Cependant, je
porte quelquefois des chaussures basses :
mais alors le devant est fait de manière
qu' on les croirait élevées, et les talons
en-sont toujours très-minces. Mes bas
sont du plus-beau blanc, souvent à coins-d' argent,
sur-tout, lorsque le costume
que je dois prendre, exige une jupe
courte. Rien n' est à-négliger. Mais
mon chéfd' oeuvre de goût, d' élégance,
de coquetterie, c' est la coïfure : les
piéds et la tête sont le plus-important
de la parure ; le proverbe qui le dit, en-est
trivial : c' est par ma coïfure, que je
me donne tous les jours une phisionomie
nouvelle, et du caractère que je la veux,

p214

tantôt en-cheveux, tantôt en-bonnet ;
mais sur-tout par mes bonnets. J' en-change
plusieurs-fois le jour, si j' en-ai
le temps, suivant les personnes que
j' ai à-recevoir, et je deviens tour-à-tour
agaçante, ou modeste, ou coquette,
ou prude, ou folle, ou bacchante,
ou naïve, ou effrontée, ou honteuse :
ma coïfure me donne l' âme que je veux,
et en-y joignant l' expression des ieux,
je tromperais... Gaudét lui-même.
Mes amans me possèdent sous tous ces
caractères : il en-est qui me reconnaissent
difficilement, et qui me regardent
à deux-fois. Ce n' est pas tout, mes
détails avec eux sont proportionnés au
costume que j' ai-choisi ; et je prens ce
costume, ou d' après la façon dont je
me trouve montée ; ou d' après la connaissance
de ce qui plaît davantage à
l' amant que je veux favoriser ; ou d' après
l' idée que je veux lui donner de moi ;
ou enfin d' après le genre de plaisir que

p215

je veux lui procurer. La coiffure en-bacchante
annonce une Cléopâtre : celle
en-folle, une badine, qui leurre et
couronne, tour-à-tour : celle en-naïve,
une vierge, qui se défend avec maladresse :
celle en-effrontée, que je veux
prévenir, et faire un *encolpe* de mon
amant : celle en-honteuse, que je veux
me défendre, par ces *finissez donc*
charmants de la jolie G ; celle en-prude,
que je veux ressembler à la Parangon ;
et qu' il faut employer la violence : celle
en-coquette, que je veux jouir à-la-M,
et me servir du secours de mes
meubles. Chaqu' un voit ainsi, en-m' abordant,
le sort qui l' attend dans mon
boudoir : et comme chaqu' une de ces
choses a ses détails agréables, je ne me
suis pas encore aperçue, que personne
ait été mécontent du sort que je lui
préparais.

p216

Voilà ma philosophie, à moi, *l' ami*,
et non-pas les billevesées d' astronomie
ou de physique dont vous remplissez la
tête de mon frère, et que la Parangon
paraît posséder tout aussi-bien quevous.
Ce n' est pas que je ne raisonne quelquefois :
je me suis-fait des principes, dont je
vous entretiendrai peut-être quelque-jour.
On me flate que j' aurai un amant de
la première distinction : c' est mon maître-de-danse
qui se mêle de cela. Il m' a
prévenue que cette affaire ne me gênerait
pas ; que suivant toutes les apparences,
j' en-serai quitte pour une nuit ou
deux ; attendu qu' il n' est guère possible
que ce personnage m' ait en-titre ; vu
que cela m' exposerait : je ne passerai
que pour une simple fantaisie du moment,
et je n' aurai absolument rien à redouter.
C' est précisément ce que je demande :

p217

je hais l' esclavage, et je ne suis pas

encore blasée. J' espère que je ferai-là
un bon coup-de-filet : je travaille aux
préparatifs : ma parure sera unique en-son
genre : il n' y entre que de la gaze brillantée
la plus-claire ; tout en-est, jupes,
robe ; la chemise sera de mousseline transparente.
Je garderai cette parure pour
vous la montrer. Adieu, *l' ami* : c' est
assés causé, je crois ; car cette lettre
est un vrai babillage de femme.
p. -s. les théâtres, les acteurs, les
actrices, les auteurs, toute la sequelle
vous en-veut ; Laure a-montré votre
lettre que je lui avais-confiée : cela
me fâche : car je crois qu' au-premier-jour,
j' aurai besoin de m' affilier aux privilégiées
des coulisses : elle sent aujourd' hui
qu' elle a-fait une imprudence, et
craint pour vous : que faire à cela ?

p218

Lettre 114.

4 juillet.

réponse.

(il montre ici d' autres sentimens sur le théâtre
et les comédiens, et sur tout ce qu' il a-frondé.)

que faire à cela ? en-rire : la
colère de messieurs les histrions ne doit
produire que cet effet-là. Je voudrais
qu' il se fût-agi d' Edmond, et vous auriez-vu,
ma belle, ce que je lui aurais-dit,
pour le détourner de prendre le parti
du théâtre ! ... mais avec vous, je
serai plus-modéré, parce-que vous êtes
plus-raisonnable que votre frère ; d' ailleurs,
j' aime à me le persuader.
Vous ne voulez plus être actrice ;
l' amitié, le zèle pour votre intérêt m' avaient-fait
outrer les choses ; à-présent je
vais découvrir mes véritables sentimens.

p219

Ce que j' ai-dit des représentations est
vrai : mais tout a ses abus, tout a ses
inconvéniens et ses avantages. Or les
inconvéniens du théâtre sont moindres
que ses avantages. La représentation

est un amusement légitime, qui nous
donne le plaisir, et le plaisir est le
baume de la vie. En-effet, ma chère
fille, les besoins sont bien-tristes,
bien-uniformes ! Qui n' a que les besoins,
sans connaître les plaisirs, n' est ni heureux,
ni malheureux, il végète : celui
qui n' a que les besoins, et qui connaît
les plaisirs, est souverainement misérable.
C' est l' état de l' homme-social,
en-France, en-Angleterre, en-Italie,
en-Espagne, en-Allemagne, en-Russie,
en-Turquie, dans tout l' univers policé.
On ne me le disputera pas : dès lors
l' amusement du théâtre est légitime,
il est nécessaire, comme tous les autres
agrémens de la vie. Si les besoins sont
uniformes, les plaisirs sont infiniment

p220

variés ; ils jettent dans la société une
diversité, qui en-fait le charme ; ils ne
font pas le bonheur chaqu' un en-particulier ;
mais ils le font tous-ensemble :
il est impossible à l' homme de les goûter
tous ensemble, c' est pourquoi la jouissance
complette du bonheur est une chimère :
mais celui qui fait-succéder des
plaisirs variés, purs, non-sujets à être
suivis du repentir, est le plus-proche du
bonheur. Le spectacle, à Paris sur-tout,
est un des plaisirs qui constituent
le bonheur : eh ! Je serais assés ennemi du
genre-humain, pour réprouver ce plaisir !
Je regarderais comme vils ceux qui le
procure ? Moi, je serais assés méchant,
assés dépravé, pour mépriser Doligni !
Cette femme vertueuse, au théâtre, et
le modèle de son sexe ! Je n' applaudirais

p221

pas aux grâces de la jolie Fannier ?
Au jeu fin de Luzj ? à l' intelligence de
Mlle Dugazon ! Je n' admirerais pas les
brusques élans que Sainval a-dérobés à
la sublime Dumesnil ! Je ne reconnaîtrais
pas que la belle Raucour remplacera,

quand elle le voudra cette actrice,
dont le nom honore l' art, et dont l' art
surpassa la nature, Clairon... à ce
nom je m' enflâme, et si j' étais *adreur*
par goût, je lui dresserais des autels !
Je ne reconnaîtrais pas que Vestris
rend l' horreur de la scène de Gabrielle
au-delà de ce que l' imagination osait se
figurer ! Quoi ! Je serais de mauvaise-humeur,
quand l' aimable Contat me
retrace dans ses rôles d' amoureuse, et la
sensibilité de la nature, et le jeu séduisant
des Gaussin, des Hus, des Guéant, ces
actrices charmantes à qui Vénus avait
prêté sa ceinture ! Quoi ! Brizard ne m' inspirerait
pas le respect, la vénération ! Je ne
verrais pas dans Larive, cet acteur que demandait

p222

Baron, élevé sur les genoux des
reines, formé par les grâces, plus-beau
que Pâris, dont le jeu sage, un-peu
gâté par le parterre de Paris, eut
tari les larmes que je donne à Lekain !
ô sublime Roscius ! ô Lekain ! Quand
j' allais et t' entendre, et t' admirer, en-te-voyant
paraître sur la scène, je te
remettais mon âme, pour la mouvoir à
ton gré ; et tu la mouvais toujours fortement,
mais délicieusement, tant était
profonde la connaissance que tu avais du
cœur humain ! Incomparable acteur, tu
n' es plus ; une des sources du bonheur
est à-jamais tarie pour moi... j' ai-perdu
Bellecour, cet acteur longtemps
froid, plus-longtemps naturel ; je ne
verrai plus cette scène de rupture dans
la *reconciliation-normande* , où Mlle
Gauthier et lui me faisaient-pousser le
cri de l' admiration. Mais j' ai encore
Molé ! Petits-maîtres français, adorez-le ;
en-vous-jouant, il vous a-rendus aimables :

p223

nos danseurs ont été à Londres
pendant la guerre qui desole la patrie :
ah ! Pourquoi Molé n' y a-t-il pas été

aussi ! Son talent enchanteur, en-rendant
aimables au farouche anglais jusqu' à
nos ridicules, nous en-eût fait-chérir ;
il aurait-adouci ce peuple magnanime,
mais trop-dur encore, et qui est à deux
siècles de l' urbanité française. Si Brizard
me pénètre de vénération, dans
les vieillards tragiqs, Préville, peut-être
plûs habile encore (car je n' ose prononcer
entre ces deux hommes) Préville
m' étonne par son double talent : mais où
je l' adore, comme rival de Brizard,
c' est dans ses rôles de bonhomie : il
me fait-respecter, par le sublime de son
art, un Antoine, garde-magazin ! Dans
Eugénie, dans le *bourru-bienfaisant* ,
quelle vérité ! ... si le drame est un mauvais-genre,
ô Fréron ! ô Delaharpe,
ô Cailhava, ô vous tous, auteurs et
journalistes, qui le décriez, je vous indique

p224

le coupable : alez aux *français* ;
saisissez Préville ; liez-le, garotez-le ;
jetez-le dans un cachot : revenez, avant
qu' ils soient instruits du sort de leur
confrère, mettez la main sur Molé,
sur Brizard ; ne vous avisez pas d' épargner
la sensible, la touchante Doligni !
Qu' elle soit entraînée sans miséricorde, et
traitée comme les *vestales* , qu' elle n' imite
qu' en-beau ; enterrez-la vive, et le drame
l' est avec elle : faites ensuite à votre aise
étrangler Préville et son *epouse* , Brizard
et Molé. Je vous garantis que cela
sera plus-efficace que dix extraits de Fréron,
de Grosier, de Royoux ; que cent
nouvelles-salles de Delaharpe, et que
toutes les déclamations des *gens-de-goût* .
Quoi ! Je serais assés dépourvu
de sensibilité, de sens-commun ; je serais
assés brute, assés huître, pour ne pas
être délicieusement ému, quand le *père-de-famille*
(Brizard), son *fiils* (Molé),
la jeune Sofie (Doligni), me peignent

p225

avec la touche de la vérité, un de ces évènements
de la vie humaine, qui me remettent
avec des hommes, qui m' instruisent,
en-me donnant un plaisir mille-fois
audessus du rire méchant, qu' excite notre
Aristofane ! ... ce n' est pas que je haïsse,
ou que je méprise cet auteur : son
mérite est rare, estimable à certains
égards : mais si, dans sa comédie des
philosophes , la première-en-son genre
depuis les *nuées* du comiq athénien, et
aussi odieuse que cette pièce enragée, il
s' est-cru permis de designer, dans une
satyre représentée, des hommes vivans,
des hommes estimables, qui n' ont
contr' eux que les mauvais citoyens,
et quelques dévots sans lumières, il
doit-être permis à tout homme de
dire et d' imprimer son avis sur sa pièce :
elle est mauvaise dans son but ; funeste
dans ses effets ; calomniatrice dans ses
détails ; tout ce que le poète prête aux
philosophes pour les rendre odieux,

p226

est controuvé, exagéré, comme dans
Aristofane. Eh ! Pourquoi, pourquoi,
ingrats que nous sommes, dire du mal
de la philosophie, à laquelle nous devons
les beaux jours, les jours à-jamais mémorables
qui luisent sur l' Europe ! Elle
est notre bienfaitrice ; elle a-brisé, elle
brise encore les entraves des peuples :
à-la-vérité, la religion le ferait ; mais
elle ne le fait pas : ses maximes de fraternité
sont oubliées, méconnues : la
philosophie est venue au-secours du genre-humain ;
et les egoïstes, les mauvais-citoyens,
ceux qui n' ayant auqu' une
vertu dans le coeur, se trouvent, par leur
position, dans le cas d' être-servis par
les autres, se sont-couverts du masque
de la religion, pour déclamer contre
la philosophie. Elle n' avait qu' une
seule réponse à faire : (mais on lui impose
silence) ! Je suis plus-amie de la
religion que vous, hypocrites méprisables !

p227

Car je fais-faire ce qu' elle recommande,
ce qu' elle ordonne : vous,
mes vils calomniateurs, vous redoutez
ma vertu ; vous craignez que les hommes
ne m' écoutent, et qu' ils ne veuillent
être heureux : eh-bien, je vous
laisse ; je me retire, à une condition :
que sur les mêmes points que je recommande,
vous écouterez la religion. Si
la philosophie s' était aussitôt retirée ;
que de bons ministres de la religion se
fussent-levés ; qu' ils eussent, le code à
la main, prêché la morale du législateur ;
alors qu' aurait-on vu ? Ces
mêmes hommes, qui par zèle pour la
religion, avaient-attaqué la philosophie,
eussent-attaqué la religion. Eh !
Ne croyez pas, ma fille, que tous ces
roquets qui aboient en-faveur de la
religion, aient de la religion ! Ils n' en-ont
auqu' une : mais ils ne veulent pas
de la philosophie, et ils se servent de la
religion pour la chasser ! ... le

p228

nouvel Aristofane s' est-rendu leur organe,
sans-doute faute de les connaître,
et dans deux de ses pièces, celle que
je viens de citer, et l' *homme dangereux* ,
il a-voulu rendre odieuse la philosophie.
Je suis-fâché de sentir trop-bien ses motifs,
et de ne pouvoir les approuver. Mais
où il a mon approbation toute-entière,
c' est dans les *courtisanes* ! Je reconnais
ici le poète dramatiq que la passion
n' aveugle pas ; qui ne prostitue pas son
rare talent à servir des passions étrangères,
à se venger de petits mécontentemens
particuliers ; j' y retrouve le dramatis-te
habile, qui joint la saine morale
à l' élégance de la diction : oui, cette
pièce est supérieure à la *métromanie* ;
elle va au but, et la *métromanie* n' y va
pas ; un jeune-métromane, après la pièce
de Piron, est encore plûs métromane :
mais quel est le jeune-homme qui ne frémira
pas, s' il est dans le cas du héros des
courtisanes , en-sortant de la représentation

de cette pièce ! Ne renoncera-t-il pas
à la syrène qui l'enchante ? S'il est abusé,
s'il lui croit des vertus, ne l'approfondira-t-il
pas ? Qu'on décerne donc une
couronne à l'auteur pour cette pièce, et
que le jour de son triomphe, on brûle
ses deux autres comédies, pour effacer
à-jamais la tache qu'elles font à son nom.
Mais dans ces *courtisanes*, quel rôle ;
pour vous, jeune Contat ! Et si je
voulais encore mépriser, avilir les commédiennes,
quel puissant argument ce
rôle ne me fournirait-il pas ? Vous avez
souffert sans-doute, actrice aimable,
en-jouant ce rôle ; mais tout le public
aurait-souffert, s'il eût été-joué par
Doligni ; peut-être même ce public indigné
ne l'eût-il pas permis...
ce ne sont pas les seuls acteurs du
théâtre par-excellence, qui ont-droit
à la reconnaissance des citoyens, dont
ils sont les délices : ne dirai-je rien de
Larrivée, cet acteur des grâces et de

la belle expression ? Ce Lekain de l'*opéra* ?
De Legros, qui réunit à l'expression
heureuse, la plus-belle voix
de l'univers ! Que de doux momens
ne m'a pas donnés cette belle actrice, la
reine de la scène lyrique pendant plus de
dix ans ! Arnoult, qui ne t'a pas adorée,
n'avait ni âme, ni sensibilité ; il n'avait
rien d'homme ; c'était une huître à figure
humaine. Et toi, charmante Rosalie, dont
j'ai deviné les talens avant que tu les eusses-montrés,
toi, digne de Gluck, Gluck
seul et J. -J. Sont dignes de toi. Où
trouvera-t-on une femme qui fasse
tes rôles, majestueuse Duplant ! Combien
de fois Beauménil m'a-t-elle
fait-desirer d'être l'heureux berger qui
sert d'écho à sa voix touchante ! ... mais
que dirai-je de ces nymphes enchanteresses,
de ces magiciennes aimables,
de ces fées qui réalisent les contes de
Mme D'Aunoi ! Halard, tu chassais la
mélancolie de mon cœur, et malgré le

chagrin, qui en-gardait l' entrée, tu introduisais
 la gaîté. Ainsi disposé par toi, ta
 douce et voluptueuse compagne, Guimard,
 y faisait glisser la volupté. D' Hauberval
 accourait alors, et repoussait la réflexion ;
 il m' amenait un chœur de jeunes-nymphes,
 Théodore, Cécile, Dorival,
 Heinel... d' autrefois, il conduisait l' epouvante
 et l' horreur : suivi des furies,
 Peslin, Hidoux, il portait dans mon âme
 une effroi que j' aimais à sentir...
 mais quittons les enfers, quittons ce
 gouffre immonde, et revoyons à la céleste
 lumière, l' élégant Vestris, le sage et
 savant Gardel étaler la majesté, les grâces
 et toute la magie de leur art...
 où es-tu Philomèle ? Qu' es-tu devenue,
 voix enchanteresse, qui eût desespéré
 le rossignol ? Laruelle, actrice
 adorable, je n' entendrai plus tes divins
 accens ! Je ne verrai plus ton jeu noble
 et vrai ? Mais Mandeville me reste encore ;
 et puisse-t-elle ne pas quitter la

scène, tant que j' aurai des yeux pour
 la voir, et des oreilles pour l' entendre !
 Où est Cailleau ? Devait-il se montrer,
 pour me rendre insensible à-jamais aux
 talents de ceux qui l' ont remplacé ? Aimable
 et sensible Clerval, tu me consoles
 de son absence : vous jouiez ensemble ;
 en-te-voyant, je crois vous voir tous-deux...
 mais qu' aperçois-je avec toi,
 aulieu de Laruelle ? Quelle est cette
 actrice maniérée, qui ne songe qu' à sa
 beauté, qui ne s' occupe qu' à la faire-admirer,
 qui développe bien-mieux ses
 mouvemens, que sa voix ; qui ne songe
 qu' à se montrer avantageusement, sans
 s' occuper du personnage ? Et cette autre,
 qui, le masque du comiq sur le visage,
 vient grimacer la sensibilité ? Actrice
 charmante sur les treteaux de la foire,
 pour y seconder Vadé, peut-être même y
 jouer le chéfd' oeuvre de Favart, cette
chercheuse-d' esprit toujours fraîche, et
 qui jamais ne vieillira ; mais incapable

de doubler Laruelle, ni Mandeville !
 Ah ! Fuyons ce théâtre ! Il faut y renoncer ;
 il n' est plus que le spectacle
 des cataugans... cependant j' y vois
 encore Carlin ! Carlin, qui fit le charme
 de mes jeunes-années : te souviens-tu !
 ô Carlin ! Quand tu soufflais l' alumette
 que tenait Coraline, fraîche alors,
 brillante des fleurs de la jeunesse ? Eh-bien,
 je vous admirais tous-deux, et je sentais
 quelque chose de plus pour elle, où le
 talent n' entraînait pour rien. Te souviens-tu,
 ô Carlin, quand, dans le *maître-de-musique* ,
 tu jouais avec la sémillante
 Favart ? Et que tu vins à l' amphithéâtre
 nous chanter encore, *je suis sorti* ?
 il y a longtemps ! Rochart était parmi
 vous ; on n' a pas joué la *bohémienne* depuis
 lui, depuis Favart ; votre *suin* fait-mal-au
 coeur dans ce rôle : nous avons
 Champville ; mais il ne valait pas Trial...
 pardon, belle Ursule ! Je viens de
 m' oublier, envérité ! Mais je suis si-enthousiaste

du théâtre, qu' en-me-rappelant
 les plaisirs qu' il m' a-donnés par ses
 grands, ses inimitables *colons* , l' illusion
 m' a-emporté ; j' ai-cru les voir et converser
 avec eux. Cependant tout ne
 convient pas à tous ; et le théâtre n' est
 bon ni pour vous, ni pour Laure ; encore
 moins pour Edmond, si jamais le caprice
 lui en-prenait. Ce que je ne crains
 guère cependant : c' est, à certains égards,
 un faible courage, il n' est pas de ces
 âmes dégajées qui, s' élançant au-delà des
 préjugés, bravent les erreurs communes :
 ainsi rien à-redouter de ce côté-là,
 du moins quant-à-présent. Je me rappelle,
 à ce sujet, qu' un-jour il lisait
 dans Suidas, historien-moine-grec et
 compilateur du XI siècle, que les farceurs
 du triumvir Antoine, étaient les
 mêmes à qui le roi Attale avait donné la
 ville de Myonnèse : " lorsqu' ils eurent
 cet établissement, ajoute l' historien, ils
 prétendirent s' y fortifier, et y former

une république histrione : mais les habitants de (Theïos aujourd' hui Suzar), indignés d' un pareil voisinage, envoyèrent à Rome, pour se-plaindre au sénat, de ce que ces farceurs érigeaient une forteresse sous les yeux de leurs anciens maîtres ; et par un reste de justice, le sénat de Rome corrompue, transporta la colonie comique à Lébédos, aujourd' hui Lacérée " : Edmond, dis-je, en-achevant de lire ce trait, courut à moi l' indignation dans les yeux : ah-ciel ! Quelle république ! Et quelles mœurs elle aurait eues ! (s' écria-t-il). Je souris. Mais il me regarda d' un air si-grand, si-majestueux, que je l' embrassai. J' aime cette indignation, lui dis-je ; conserve-la, elle te sera nécessaire : j' aime cet air sur-tout ; il montre la noblesse de ton âme : je ne croyais pas ta figure efféminée susceptible de tant de dignité, quoique j' en-eusse remarqué l' à-peu-près dans celle d' Ursule : mais ne méprise personne ; les comédiens sont des hommes.

Ce n' est pas sérieusement non-plûs que j' ai-dit du mal de la plupart des pièces dramatiques : cependant, je persiste à-l' égard de l' *ecole-des-maris* : malgré son but moral, je n' aime pas George-Dandin ; et comme quelqu' un l' observa au *parterre* , le jour de la 1 re représentation des *courtisanes* , un étranger sachant notre langue, sans connaître nos mœurs, qui se fût trouvé à Paris, quand on y donna George-Dandin avec cette nouvelle pièce, aurait pris de nous une singulière idée, s' il en-avait jugé par notre comédie, qui doit être la peinture des mœurs. Reste les *femmes-autrices* , dont j' ai-dit du mal, comme autrices seulement. Il y a trente ans que Clément écrivait : " je hais l' esprit dans les femmes (à-moins que ce ne soit celui de saillie, ou de naïveté), parce-qu' il me semble qu' il prend quelque-chose sur l' air de

jeunesse : je le pardonne à celles qui

p237

ont le nez long, parce-qu' elles ne
peuvent jamais avoir l' air jeunes ; et
à fée de (...), qui n' a plus de visage " :
moi, je suis plus-indulgent, je leur pardonne
tout l' esprit possible ; mais non
la science : je voudrais qu' une femme-autrice
ne peignît que la nature, qu' elle
n' eût de moyens que ceux de l' esprit
naturel, sans auqu' un appui de lecture.
Cependant il faut des exceptions : je
permettrais la science à Mme Riccoboni ;
parce-qu' elle sait en-faire un charmant
usage : à Mme De-Genlis, parce-qu' elle
sait la rendre utile ; mais je l' interdrais
à Mlle Saintléger, parce-que l' ignorance
doit être adorable dans ses vives et sémillantes
productions : je voudrais que
Mme Benoît ne peignît que des caricatures,
parce-qu' elle s' en-acquitte bien ; sa
nouvelle-aspasie est un ouvrage prononcé,
bien-audessus de ses premières productions ;
je vous en-conseille la lecture :
j' interdrais encore la science à nos femmes-poètes ;

p238

l' érudition ne peut qu' appesantir
leurs éruptions légères : d' ailleurs,
que nous apprendront-elles ? Les
femmes qui veulent régenter dans leurs
écrits, ressemblent, pour la plupart, au
compilateur ignorant qui a-rassemblé les
anecdotes des beaux-arts ; elle nous
apprennent faiblement, que ce que nous
savons beaucoup-mieux.
Quant au Rosières, aux-prix-de-vertu,
que j' ai-paru desapprouver, aulieu de revenir
à ce sujet depuis ma lettre du 25 avril ,
je me suis aucontraire confirmé dans mon
opinion : il ne doit point y avoir de prix
d' émulation pour les moeurs : je m' explique,
de prix uniq ; il faudrait autant
de prix, qu' il y aurait d' individus : parce-qu' il
n' y aura jamais de mérite assés tranchant
pour mériter un prix uniq, et que

pour favoriser une fille, on humiliera
toutes les autres. Aulieu qu' y ayant
autant de prix que de filles, mais gradués
par leur valeur, on verrait tout-d' un-coup

p239

ce qu' on estime la vertu de
chaqu' une d' elles. Il n' en-est pas des
moeurs, comme de l' excellence dans un
art : les moeurs sont une chose délicate
et sacrée, à-laquelle on ne doit toucher
que comme à l' oeil, avec des précautions
infinies : 1, si vous mettez un prix
uniq pour les filles et qu' elles soient
dix en-âge égal, vous en-découragez
aumoins six ou sept, qui n' y pourront
aspirer durant la saison du mariage : 2, le
prix uniq est fondamentalement vicieux,
en-ce-qu' il donne à la vertu un motif
étranger à la vertu, essentiellement modeste,
aimant *substanciuellement* le secret,
le *retirement* : 3, les hommes ne sont
pas infaillibles ; ils peuvent donner le
prix à la plus-adroite et la moins-digne ;
alors la véritable vertu est gratuitement
humiliée ; ce point seul devrait faire
réprouver la séduisante institution des *rosières* :
4, une *rosière* élue éprouve un
mouvement de vanité, d' orgueil : l' appareil

p240

de la fête fait qu' elle s' occupe trop d' elle-même
pendant un temps : jeune-homme
à-marier, je ne voudrais pas d' une *rosière* ;
j' irais choisir dans l' obscurité celle
à laquelle on aurait le moins-pensé ; j' en-ferais
ma douce et modeste compagne ;
et tout jeune-homme de bon-sens pensera
de-même. En-voilà suffisamment pour
justifier mon idée : laissons nos poètes
parisiens s' extasier ; mettre aux *italiens*
une *rosière* , qui n' a pas le sens-commun,
et ne peut-être applaudie que par des
badauds ; pour nous qui voyons en-grand,
qui savons approfondir, rions de la folie
des hommes, qui croient créer la vertu.
Oui, on peut la créer, mais il n' en-est

qu' un moyen, la liberté, l' égalité
des fortunes, qui empêchera que le
besoin ne porte la jeune-fille à se vendre,
et qu' il ne se trouve un corrompu assés
riche pour l' acheter... que de choses à-dire
encore ! Mais une lettre doit finir,
sans quoi jamais elle n' arriverait à sa

p241

destination : n' imitons pas le bon evêque
instituteur des *rosières de Salenci* ;
ses vues étaient pures ; mais indépendamment
de son institution, la plus-parfaite
de toutes, les filles de son village en-seraient
encore meilleures. Adieu,
ma *rosière* : puissé-je vous voir la rose (...) !
p. -s. j' ai-oublié de répondre à l' article des
lectures ; je m' en-aperçois ma lettre fermée.
Mais il est trop-important pour n' en-rien
dire : voici deux mots sur un papier séparé,
que je glisse dans ma lettre.
Je ne vous ai-conseillé que des lectures futiles
et convenables à votre position : aux
femmes moins-répondues que vous dans
un certain monde, astreintes aux soins du
ménage, il ne faut qu' un livre, *la*
maison-rustique : si néanmoins elles sont des
liseuses par goût, je leur accorderai *la*
bibliothèque-bleue , comme une très-bonne
lecture, à-cause de la bonhomie qui y

p242

règne : sur-tout que leur *livre-d' heures* ,
soit en-latin ! Il n' est pas nécessaire que
les femmes entendent ce qu' elles demandent
à Dieu : et voici tout ce qu' il leur
convient de lui dire avec connaissance :
mon dieu ! Accordez-moi tout ce que desire
mon mari !

p244

lettre 115.
20 juillet.
Ursule, à Laure.

(chés une libertine, tout est libertin, et fait-horreur.)
on n' y saurait tenir : Edmond me fait-tourner la tête ! Je crois qu' il se convertit, ou que desolé des infidélités de la marquise, il veut s' en-venger sur moi ! Il faudra que j' en-vienne au moyen que je t' ai-dit. Il m' a-surprise ce-matin avec mon page ; tu sais bien ? Dans la pièce d' à-côté, Marie était avec le cocher, dans la même situation que sa pauvre maitresse ; et Trémoussée fesait le trio dans ma garde-robe avec le laquais. Il a-vu tout-cela, et il est-venu m' en-faire les plaintes les plus amères, dès que j' ai-été libre. Il a-pleuré : je me suis-jetée à son cou ; j' ai encore le défaut d' être sensible ; et je l' ai-adouci. Mais c' est toujours à recommencer. Je vais achever de secouer le scrupule.

p245

Je desirerais que tu me prêtasses ton appartement pour une intrigue nouvelle, avec un homme qui n' est pas de-mise dans ma société : c' est un gros américain, bête, brutal, et fort-laid ; mais qui doit me valoir une tonne-d' or. Il ne faut pas laisser échapper cela. C' est mon maître-de-musique qui me le procure. Tu devrais avoir aussi des maîtres ? Qu' en-dis-tu ?
Je crois que la visite du , dont je t' ai-parlé, est pour dans trois jours. Je l' attens avec impatience : t' ai-je dit que c' est mon maître-à-danser qui me procure cet honneur ?
J' écrirai à l' *ami* l' un de ces jours. Il vient de me faire une lettre ! ... tu la verras. Réponse. Adieu.
p. -s. j' apprens que mon frère vient d' écrire à la Parangon. C' est quelque reminiscence.

p246

Lettre 116.
21 juillet.

réponse.

(étonnée de son libertinage, Laure l' en-râille, quoiqu' aussi-corrompue.)

tu n' es pas encore assés philosophe :

à ta place, je ne me gênerais pas, et

je recevrais tout mon monde sans déplacer.

Aureste, il ne nous appartient pas,

comme dit J. -J. Rousseau, en-parlant de

Voltaire, de juger nos maîtres ; et tu

peux disposer de mon appartement. Permits

seulement que je te fasse une observation :

Messaline prenait le boudoir de

Lycisca, parce-que cette courtisane

valait mieux qu' elle : tu fais tout le

contraire : ne crains-tu pas de te

décréditer ? Laure.

p. -s. j' ai-lu ta belle lettre : il est

audessous de toi et de moi d' être comédiennes :

vois-tu que nous sommes quelque-chose ?

p247

Lettre 117.

10 auguste matin.

Ursule, à Laure.

(elle fait des projets criminels de luxure, et d' ingratitude envers Mme Parangon.)

sauve qui peut ! La belle Parangon

est arrivée : elle vient d' écrire à Edmond :

ce sont des plaintes, des

jérémiades ! La Parangon écrit comme

ma bellesoeur de S, dont les lettres

m' amusaient autrefois, et qui me donneraient

à-présent des vapeurs. Mais admire

l' aveuglement de la pauvre prude-jalouse !

Edmond lui avait apparemment

demandé sa soeur, pour éviter nos filets

de satan, et la bonne-âme la refuse !

Elle nous sert ! Elle entre dans nos vues !

Oh ! Il faut qu' il y ait un-peu de-vice

dans son vertueus coeur, puisqu' il sympatise

avec le nôtre ! Il est sûr qu' elle

veut garder Edmond pour elle... ah-pardi !

p248

Ceci me donne une idée. Edmond

ne verra la missive qu' en-temps-et-lieu ;

et je vais profiter des lumières

qu' elle me procure, pour hâter le succès de mon projet ! Quoi ! Belle Parangon ! Vous venez à Paris chercher votre violeur ! Colombe gémissante, vous voulez donc encore tâter du péché ? Eh-bien, vous en-tâterez, je vous-jure, ou je ne pourrai... mais il faut commencer par l' exécution de mon grand dessein : j' ai dans l' idée que cela rendra Edmond plus-docile à suivre l' impulsion que je voudrai lui donner... il sera honteux d'ailleurs, et je n' aurai plus de reproches à essuyer... ne m' abandonne pas d' un moment, ou tiens-toi à ma portée ; fessons défense commune : ma porte sera fermée ; Edmond seul pourra se faire-ouvrir. Soyons deux, pour l' intimider, nous consulter et laisser plus-surement seule la belle avec son amant, dès qu' il le faudra. *l' ami* m' a-fait réponse : il m' envoie

p249

une lettre de mon frère, qui répand un nouveau-jour sur ses dispositions. Il a-vu nos bonnes-gens de S, et il les a-ensorcelés : mais comme il peut arriver un revers, je vais suivre le conseil qu' il m' a-donné précédemment, de me faire *encataloguer* au magasin Saintnicaise : on dit que cela ôte tout pouvoir aux parens sur leurs filles... eh-bien ? Ne m' y voila-t-il pas ? ... oh ! Il a bien fait de se rétracter ! Les théâtres sont utiles... car enfin, c' est une très-belle invention, que ce catalogue-là ! Je voudrais en-connaître l' inventeur, et s' il n' est pas trop-vieux, j' irais lui offrir... ce que tant d' autres me demandent avec mille instances, et paient si chère ! Je ferai-faire les démarches de mon enrôlement à Edmond, après mon coup-de filet, comme le nomme *l' ami* .
p. -s. j' écris à ce dernier, et je lui envoie la lettre que j' ai-escamotée.
J' ai-montré la dernière lettre de *l' ami* à Mlle de *l' opéra* : elle en-est-enchantée !

p250

Lettre 118.

Le soir.

la même, à la même.

(l' infortunée Ursule raconte un mauvais tour
qu' elle paiera chère !)

voici une autre lettre, que je joins

à celle qui est déjà cachetée.

Je viens de faire maison nette : j' ai banni

d' un seul coup, et le marquis lui-même, qui

s' est-trouvé trop-instruit, et qui l' a-pris

sur le ton du persiflage ; et N' èg' Ret,

qui me criait du bas de l' escalier, *quand*

voulez-vous-donc m' accorder quelque-chose ?

et mon ancien page qui voulait

paraître mon favori ; et le financier

que ses dons maussades rendaient exigeant ;

enfin l' italien, qui prétendait

que je lui avais-promis la dernière-fois de

le recevoir au détroit de l' île Bank

(consulte la carte des terres-australes,

tu l' y trouveras). Mais celui-ci mérite

p251

quelques détails, et son aventure serait

à mourir-de-rire, sans le dénouement,

qui est du plus-tragiq.

On me fait beaucoup appréhender sa

vengeance ! Je suis femme, que me

fera-t-il ? Un coup-de-poignard ? Mais

je tiens à quelqu' un, et je ne suis pas

Zaïde. D' ailleurs, me voila sur le catalogue

de la liberté : si ce catalogue a le

pouvoir de nous soustraire à l' autorité

de nos pères, je ne crois pas qu' il soit

moins-efficace contre les amans : il doit

nous donner le droit de *trompandi, dupandi,*

pillandi, ruinandi, substituendi

et mocquandi per universam terram ,

comme aux médecins de Molière. Je

n' ai plus que l' américain, que je reçois

ici, et un nouveau soupirant qui s' est-annoncé

ce-matin. Il vient fort-à-propos !

Car il me propose de quitter cette

maison, où je me déplaïs à-présent, pour

aler demeurer dans une autre très-jolie

à Saintmandé, quartier que je ne

p252

connais pas et absolument-éloigné de
toutes mes habitudes. Je verrai cela :
nous sommes en-pourparler : l' homme
est assés agréable ; je lui trouve de l' air
de Lagouache : la noblesse n' y domine
pas comme tu vois. Je vais tout vendre,
sans en-parler à persone : cela me sera
très-facile. Edmond, depuis une espièglerie
que je lui ai-faite, est d' une soumission...
oh ! S' il savait que la Parangon
est ici ! ... mais le tour que j' ai-joué
à Fanchette, le dernière-fois qu' elle
est-venue, en-la-fesant asseoir sur mon
sofa, l' a bannie de chés moi. Car il
faut ajouter, qu' étant sortie exprès,
au signal que me fit Marie, qu' il me venait
quelqu' un, je laissai la belle enfant
seule ; c' était l' italien : il n' y voit pas
comme une jeunesse : desorte-qu' il
ala droit à Fanchette, que le sofa fesait
retomber à chaque-fois qu' elle voulait
se lever ; il se mit à ses genous, et peut-être
même ala-t-il jusqu' à... je n' en-sais

p253

rien : mais elle s' écria, et j' envoyai
à son secours Trémoussée, qui la ramena
en-riant comme une folle. Fanchette
sortit sans me parler, et je ne l' ai pas
revue depuis. Pour achever ce qui
regarde l' italien, je ne pouvais m' en-débarasser,
et la complaisance d' une ou deux
fois, ne fesait que le rendre plus-importun.
Peutêtre y aurais-je consenti, sans
les horribles angoisses par où il falait
passer : car dumoins il y avait un avantage,

p254

et j' étais-délivrée d' un autre supplice...
je pris-conseil de Trémoussée ;
suivant ce vers de Boileau :
Molière quelquefois consultait sa servante.
Parbleu, madame, vous êtes bien
embarassée ! Laissez-moi faire. Je crus
qu' elle voulait prendre ma place, et j' admirais
son héroïsme ; mais vu sa tâille, je

doutais du succès ; je lui témoignai mes
craintes ? Moi, madame ! Oh-que-non !

p255

Je ne suis pas ainsi mon bourreau.
Il est noir, il faut l' assortir...
elle alla chercher la soeur de mon
jeune nègre : cette fille est de ma taille,
et d' environ vingt-ans : Trémoussée l' instruisit
de ce qu' elle avait à-faire ; ensuite
elle me l' amena, pour que je lui donnasse
mes *jazzis* . La comédie commença de
ce moment. Zaïde me copia de son
mieux. Lorsque nous l' eumes bien-instruite,
nous attendîmes le soir avec impatience.
Il arriva, et avec lui l' italien.
Je le reçus mieux que jamais :
il était enchanté. On se mit à table,
et s' étant-approché de mon oreille,
il me demanda, si c' était l' heureux
jour ? Il faut bien vous céder ! Car
vous ne diminuez rien de vos prétensions,
vous-autres hommes ! à ce
mot, il donna un ordre à son valet-de-chambre,
et avant de sortir de table, je
vis entrer un magnifiq présent, qu' on
porta sur ma toilette. Il était fort-impatient

p256

de me conduire dans ma chambre :
je m' y laissai-mener, moitié-gré,
moitié-force. Trémoussée me mit-au-lit,
et suivant mes ordres, emporta les
flambeaux. Le vieux mulâtre vint auprès
de moi : j' esquivai comme je pus
son haleine empestée ; je lui dis, de
se contenter de mes promesses, et de
me permettre la plainte, sans exiger que
je lui parlasse. Il consentit à tout, et
me pria même de me plaindre le-plus que
je pourrais. La négresse, cachée dans
mon alcove, était prête, et sur-tout
fort-zélée pour m' obliger. Je me glissai
adroitement, et fus me mettre dans son
lit, tandis qu' elle prenait ma place. Elle
y fut à-peine, que le mulâtre la joignit...
il vanta beaucoup mes prétendus

appas, et il jurait que quelque-belle que
je fusse, il ne leur avait pas encore trouvé
tant de perfection. J' avais toutes les
peines du monde à m' empêcher de rire.
Enfin... tout se passa fort à son gré ;
mais avec des peines infinies.

p257

La faute que je commis, fut de ne
pas faire sortir Zaïde, dès-qu' il fût
endormi. Je m' étais-assoupie moi-même,
et nous avions-oublié ce point dans
les instructions que nous avions-données
à cette pauvre fille. Je m' éveillai cependant
la première : je quittai bien-vîte
le lit, et j' alai pincer Zaïde de toute
ma force. Mais envain ; elle dormait
comme si elle eût-été morte : j' alai-chercher
Trémoussée, pour l' emporter ainsi
toute-endormie. Elle entra fort heureusement ;
il dormait encore : elle prit
la jeune nègresse, et la tira du lit :
mais cette petite malheureuse retint machinalement
les draps, desorte-qu' elle
entraîna le vieux-singe avec elle, et
qu' il tomba ; ainsi que Trémoussée, dont
les pieds s' embarrassèrent dans la couverture.
Parfaitement éveillé par sa
chute, l' italien vit Zaïde et Trémoussée.
Ma femme-de-chambre ne trouva pas
qu' il y eût grand-mal à cela. Elle revint

p258

auprès de moi. Il n' y avait pas trois-minutes
qu' elle était rentrée, que nous
entendîmes un cri aigü. Nous accourûmes :
nous vîmes le vieux-monstre
qui sortait, et Zaïde poignardée, qui
perdait son sang. Trémoussée s' empressa
de la secourir : moi, je donnais mes
ordres pour faire-chasser de chés moi
l' infâme italien : mais ses gens l' entouraient ;
il regâgna lentement sa voiture.
Je revins auprès de Zaïde ; elle était
expirante. Elle avait dit à Trémoussée,
que le vieillard, après s' être assuré que
c' était elle qu' il avait-eue..., l' avait-poignardée,

en lui a l 5
je revins auprès de Zaïde ; elle était
expirante. Elle avait dit à Trémoussée,
que le vieillard, après s' être assuré que
c' était elle qu' il avait-eue..., l' avait-poignardée,
en-lui disant : voila pour
toi : mais ta maitresse aura son tour.
p. -s. si N' ègr' Et revient, car c' est un
effronté sapajou ! Il faut que je m' amuse
à ses dépens, d' une manière qui marque
tout le mépris que je sais de lui.

p259

Lettre 119.
21 auguste.
Ursule, à Gaudét.
(elle montre comment elle s' est corrompu le
jugement, pour être sans remords.)
je t' écrivis hièr ; je t' écris encore aujourd' hui.
Qu' ai-je donc tant à te dire ?
Je ne sais, mais je me meurs-d' envie
de m' occuper, pour me tenir hors de
moi-même ; et je crois sentir qu' en-t' exposant
mes sentimens et ma conduite,
je me justifie les premiers et la dernière.
Me voila dans une situation qui m' aurait-fait-horreur,
si on me l' avait-prédite
lorsque j' étais à mon village, oubien
à Au, même à Paris, dans les premiers-temps.
Mais je ne tardai pas à
entendre dans cette grande ville des
propos, qui m' ouvrirent les ieux. Dès
Au, on en-avait tenu quelques-uns
devant moi ; mais je ne les comprenais
pas. Il serait bien-étonnant, que la

p260

façon-de-penser des gens-de-ville, presque
tous éclairés, fût mauvaise et fausse,
et qu' il n' y eût de vraie que celle des
automates de village, telle que j' étais ;
telle qu' est encore toute ma famille !
Dans les villes, les femmes ont des
amans, tant qu' elles sont jeunes et jolies :
je suis fille, je suis moins coupable qu' elles,
si elles le sont ; je tiens une conduite
louable, si elles ne le sont pas. Voila

ce que je me dis. J' observe tout le monde, même ceux qui croient la religion : ils la croient comme s' ils n' y croyaient pas ; même intérêt, même sensualité, même ambition, même jalousie, même dureté, même indifférence pour les devoirs et les pratiques de cette même religion, que s' ils n' y croyaient pas. Ils rient de la mort des autres, comme si le paradis ou l' enfer ne devaient pas suivre : c' est qu' ils n' y croient pas. Et c' est tout le monde qui agit ainsi : car les exceptions sont si rares ! Tout le

p261

monde se trompe-t-il ? Voilà ce que je me dis ? Je crois que non, et cela me tranquillise sur le crime. Reste l' honneur. Mes sentiments là-dessus ont encore cherché à s' appuyer sur ce qui existe dans le monde. J' y ai-vu que l' honneur accompagnait toujours les richesses, bien ou mal-acquises : j' ai-bien-examiné cela ; je ne me suis-pas-trompée : j' en-ai-conclu, qu' il n' y avait qu' un véritable honneur, celui des richesses. En-effet, les personnes de ma connaissance, en-hommes et en-femmes qui sont les plus-honorées, sont les plus-riches. Le marquis n' a pas de mœurs : mais il est riche, et de-plus il a la noblesse : il est respecté : pas un grain de mérite personnel ; il tient tout de ses ayeus, gloire et fortune. La marquise est une prostituée, depuis quelque-temps : elle a-commencé par aimer mon frère, parce-qu' il est bel-homme ; elle n' avait pas d' autre motif ; son

p262

coeur n' était intéressé par rien de louable : ensuite, elle l' a-aimé pour le plaisir des sens. Malheureusement elle était insatiable, et Edmond n' était qu' un homme ; elle a-voulu essayer des autres hommes : elle a-trouvé que c' était la même chose que son amant ; et elle a-fait des amans

de tous les hommes. Enfin, considérant
que j' étais entretenue ; que je nâgeais
dans l' abondance et les plaisirs ;
elle a-pensé qu' étant aussi belle que moi,
elle pouvait être-payée aussi chère : elle
s' est-affichée : les richards libertins
ont-été-enchantés de cette découverte ! Mais
elle n' a-pas-tardé à leur montrer, qu' une
femme-de-qualité-entretenu, qui prostitue
ses ayeules, les fait-payer-cher !
Elle les a-traités avec une hauteur, une
impudence ! ... elle ne daignait pas
cacher le rival au rival ; elle les croyait
trop-heureux de la partager. Le marquis,
comme c' est l' ordinaire, n' a-su tout-cela
que le dernier : il l' a-souffert,

p263

parce-qu' il m' aimait, et qu' il trouvait le
plaisir dans ma maison : mais lorsqu' il
a-été-rebuté de ma conduite ; il a-fait-attention
à celle de sa femme : il
a-voulu se plaindre : tout le monde
lui a-donné-tort ; et la marquise l' emporte :
d' où je conclus que tout le monde
pense comme elle et comme nous sur
l' honneur ; sans-quoi, elle n' en-aurait
plus. Qui est plus-honoré que mon
vieux italien ? Et cependant, qui est
plus-méprisable ? Le financier Montdor
est reçu par-tout, on se l' arrache,
on s' honore de sa société : c' est qu' il a
le véritable honneur ; il est riche. Mme S,
après avoir été au public, a-trouvé
un mari, qui l' adore ; elle a un nom, un
titre, et de l' honneur : parce-qu' ayant-eu
de l' économie, elle avait, en-se-mariant,
soixante ou cent mille-livres de rentes, avec
quoi elle a-fait la fortune d' un pauvre et
bon gentilhomme : on l' élève aux nues ;
on la regarde comme une femme-généreuse,

p264

qui a-relevé une ancienne maison ;
elle a de l' honneur à revendre ; car elle
en-a cédé à un auteur qui lui a-dédié un
gros livre.

à-l' appui de tout-cela, viennent tes
leçons : mais sans les exemples, je doute
qu' elles m' eussent-persuadée ; tu aurais
perdu toute ta logique avec moi, si
j' étais restée au village.

Je m' enfonce dans le raisonnement,
je m' y plais aujourd' hui ; je ne sais
pourquoi. C' est que mon serin est-mort,
et qu' une belle angola blanche
que j' aimais beaucoup, m' a-été-volée :
cela me rend philosophe.

Il suit de ce que j' ai-dit, de la façon
de voir générale, que je suis revenue de
mes préjugés : je n' ai plus les mêmes
idées du vice, de la vertu, de l' honneur,
de la religion. Le vice, je le regarde
aujourd' hui comme un écart de la routine,
une licence hardie, telle que celles
que font les grands poètes. La vertu,

p265

je la compare à mon rouge ; cela donne
de l' éclat, mais il faut que la couche
soit superficielle ; je compte m' en-parer
quelquefois : par-exemple, tu sais que
j' ai-réalisé ton conseil, pour le vieux-militaire :
j' en-ai un très-respectable
dont je prens-soin ; je ne me montre
à ses jeux que sous le masque Parangon ;
il me croit bonne, franche, et plus-inconsidérée
que coquette. L' honneur,
ah ! Il faut en-avoir ! Mais selon les gens !
Par-exemple, avec le marquis, le financier,
l' italien, mon page etc., quelle
espèce d' honneur puis-je avoir ? Pas
d' autre, avec le premier, que celui de
l' écouter seul : avec les autres, que
celui d' exceller dans la volupté, de varier
leurs plaisirs : avec toi, quel sera mon
honneur ? De fouler tout aux pieds ;
mais assés adroitement pour ne pas me
compromettre : d' être humaine, cependant,
mais par égoïsme, ou plutôt par
sensualité, pour me procurer le contentement

p266

intérieur, l' estime de moi-même,

un certain orgueil très-agreable
à sentir. Quant à la religion, mes
idées sont absolument changées sur cet
article : c' est le frein du peuple ; mais
les gens-éclairés comme nous, en-ont-ils
besoin ? Aureste, je ne desapprouve
pas que celles qui ne peuvent avoir mes
plaisirs, tâchent de goûter ceux que
procure la dévotion : l' amour est toujours
l' amour ; car j' ai-connu autrefois
ce genre de jouissance-là. Voila mes
sentimens, d' après lesquels je règle toute
ma conduite.

Celle-ci est absolument conforme à
ceux-là. Et c' est ce qui me fait-admirer
ta philosophie, qui me met ainsi d' accord
avec moi-même, quelque-chose que je
fasse ; aulieu que tout le monde que je
vois et que j' ai-vu, même chés nous,
ne fait jamais ce qu' il trouve le mieux.
Moi, *par ton bienfait*, je fais toujours
ce que j' approuve davantage. En-effet,

p267

rien ne m' arrête, d' après cette excellente
règle que tu as-donnée à mon frère,
pour juger nos actions : *que doit-il
en-resulter ?* si c' est un bien pour tout
le monde, quelle-que-soit l' action, elle-est
bonne : si c' est un petit mal pour les
autres, et un grand bien pour nous, elle
est bonne. Ne sont-ce pas là tes règles ?
Et je les crois fondées dans la nature.
D' après cela, je dépouille toutes les
actions de leurs enveloppes *préjugiennes* ,
je les considère nues, et je les fais, si elles
me plaisent. Par-exemple, j' ai-ruiné
le marquis, autant qu' il était ruinalle.
Cela paraît mal d' abord aux-ieux des
préjugistes, et même aux miens : c' est
le père de mon fils. Mais d' abord, que
me fait mon fils ? C' est un être hors
de moi, dans lequel je ne sens pas, et
qui ne sent pas en-moi. Ensuite, j' ai-considééré
moralement le marquis riche,
abusant de ses richesses : j' ai-mis à sa
solde une foule d' ouvriers, de pauvres-gens,

p268

et je me suis-occupée à leur partager
le superflu de Mr. Le marquis : les
gaziers, les *soyeurs* de toute espèce ;
les marchands de tous les genres possibles,
les bouchers, les poissonnières,
tout ce qui sert le luxe et la bouche,
m' a-bénie de ce que je ruinais le marquis :
et j' aurais-eu des remords, en-fesant
tant d' êtres heureux, aux-dépens
d' un-seul ? ... je l' ai-trahi : j' ai encore
bien-fait : je suis belle, je suis désirée,
dois-je, pour un-seul homme, rendre
souffrants tant d' autres individus ? Mais
ensuite, je ne lui ôtais rien : il trouvait
toujours les mêmes plaisirs ; je satisfaisais
les autres, sans le priver. à-la-vérité,
j' avais des caprices ; mais je puis me
rendre le témoignage, que mon motif
a-été souvent, d' empêcher son goût pour
moi de s' émousser trop-vîte, et qu' une-autre
ne ruinât sa bourse et sa santé.
Je reviens à mon fils : est-il vrai que
j' ai-diminué son bien-être futur, en-ruinant

p269

son père ? Rien de plus-douteux ;
j' ai-fait dépenser au marquis ce qu' il
aurait-donné à des filles de l' *opéra* .
Me voila donc tranquile de toutes manières.
Reste un point ; le grand point !
Je l' examine de sang-froid : à quî
fait-il tort ? à personne : à moi, à
lui, plaisir. Il brûlait, il était-dévoré,
il souffrait ; je l' ai-rafraîchi-tranquillisé-guéri...
j' ai bien-eu quelques
petits scrupules ; mais à-l' aide de mes
principes, ils se sont-évanouis. Je suis
fière depuis cet instant : mon action me
met audessus de toutes les courtisanes
de la Grèce et de Rome ; elle me reporte
aux premiers temps de l' âge du monde,
à ces temps heureux, où le desir n' avait
point d' entraves : je ne vois plus rien
qui m' étonne dans la conduite des anciens
persans et des guèbres modernes, des
rois d' Egypte et des sectateurs de Jatab,
qui subsistent encore dans le même pays :
je me dis, *j' ai-fait tout-cela* : je suis

citoyenne du monde ; auqu' une loi ne
 m' asservit, que celle de la raison ; tout
 préjugé est-foulé-aux-piédS par moi,
 jeune paysane n' aguère, destinée par le
 sort à être la victime de tous les préjugés.
 Par-exemple, que dirait-on chés nous,
 de ce que j' ai-permis, lorsque je me suis
 fait-mettre sur le catalogue des danseuses
 de l' *opéra* ? J' alai chés un des
 vieux directeurs. Il prit ses lunettes :
 me regarda : les remit dans leur étui ;
 m' embrassa, et me dit...
 enfin, aubout d' une heure, il exigea
 que je revînsse à dix heures du soir.
 Je n' y manquai pas...
 le lendemain, j' alai chés l' autre. Il
 me demanda, si j' avais-vu son confrère ?
 Je dis que non. Vous êtes charmante ! ...
 ce mot fut suivi des mêmes
 libertés ; du même ordre de venir à dix
 heures du soir. Et le lendemain, je fus
 en-cataloguée. Que dirait-on, si l' on
 savait ce que j' ai-fait pour l' italien ? Moi,

qui d' après tes sages principes, abhorre
 les modes qui rapprochent notre parure
 de celles des hommes, je me suis dix-fois
 mise d' une manière qui me répugne,
 pour exciter les présens de ce vieux-singe :
 trois-fois je me suis-habillée en-jeune-homme
 de la tête aux piédS, parce-que
 je savais le subjuguer par-là ! J' étais
 charmante : il m' assurait que j' avais-l' air
 du plus beau-garçon...
 si la religion était vraie, que je la crûsse,
 pourrais-je faire cela, et tant-d' autres
 choses, que tu sais et que tu ne sais pas,
 car je suis sans frein, absolument sans
 frein, et je déteste tout ce qui peut m' en-servir ?
 Aussi, je hais la religion, ceux
 qui la prêchent, et sur-tout ceux qui la
 pratiquent : je hais la philosophie contraire
 aux passions, et ceux qui la pratiquent,
 autant que la haît l' auteur des (...).
 Tu vois que je suis une excellente
 écolière... mais ! ... je m' oublie ! Le

plaisir de converser avec toi m'entraîne ;
 on m'attend... qu' on m' attende. Je
 ne veux pas y aler moi ? Qui peut me
 contraindre ? Cependant, ce n' est pas
 tout, que de me justifier toutes mes
 actions par mes principes ; j' ai-encore-été
 plus-loin : j' en-suis venue à voir clairement,
 que je n' ai pas besoin de les
 justifier.

En-effet, si, comme tu m' en-a-convaincue,
 l' homme est un être souverain,
 qui ne rend de compte à personne, si ce
 n' est quelquefois aux lois, quand il a-manqué
 d' adresse ; il suit de-là, que si
 un homme était assés sage, pour savoir
 comme l' ange de Zadig, tout ce qui
 est utile aux hommes, il pourrait en-agir
 avec eux tout comme lui. Cependant
 on le condamnerait ; on crierait,
au voleur, au meurtrier ! je
 t' avoue que je raisonne encore un-peu,
 dans ce qui concerne les autres ;
 mais dans ce qui ne-regarde que moi, je

me décide sans examen : qu' importe ?
 Ne suis-je pas ma maitresse ? C' est de la
 peine et du temps-perdu. Tu seras-étonné
 de mes progrès, quand tu reviendras,
 et j' apprens que c' est dans peu.
 Rien ne m' arrête : je traite avec une
 indifférence qui t' enchantera, tout ce qui
 constitue ces crimes de mon village,
 si grands, qu' ils font dresser les cheveux
 de la tête des bonnes gens. à-l' occasion
 de mon dernier triomphe sur les
 préjugés, que je dois à ta morale, j' ai-approfondi
 le plus-général de ces crimes.
 Pourquoi les hommes en-ont-ils de tout-temps,
 fait un si-grand de l' union des
 deux-sexes ? Je cherche d' où-vient cette
 idée, je me creuse l' imagination, et je
 ne trouve rien qui me satisfasse, à-moins
 que ce ne soit la crainte de l' épuisement.
 Je me rappelle que tu as dit autrefois, dans
 une lettre à mon frère, que c' était de
 l' abus seulement que les hommes font
 un crime. Mais comme je n' ai pas cette

lettre, j' ignore si tu examines la question à-fond. Pour moi, je vois fort-bien que ce n' est pas l' abus seulement qu' ils réprouvent, c' est la chose même : il ne faut pour cela que des ieux et des oreilles, quand on est dans le monde, à la ville tout-comme au village ? Je voudrais bien avoir quelque-chose de décisif sur cette matière ? ... ou plutôt, que m' importe ? Adieu : il m' a-plu d' écrire jusqu' à ce moment ; il me plaît de cesser.

p. -s. je vais envoyer cette lettre à Laure : car que sais-je, si tu n' es pas en-route, ou arrivé ? Je n' ai-fini d' écrire que ce matin 12. Tu dois avoir ma lettre du 10 ; à-moins que Laure ne l' ait gardée. Je suis recluse d' hièr, et ne sais plus rien de ce qui se passe : j' oublierai bientôt le monde entier, hors toi, et les présens ; tous les absens auront-tort.

Lettre 120.
 10 auguste.
 Gaudét, à Laure.
 (son arrivée ne garantira pas la malheureuse Ursule du châtiment !)
 des raisons m' ont-obligé à ne pas descendre chés nous. S' il y a quelque-chose, fais-moi le savoir : mon laquais, quoique nouveau, est un homme sûr ; il est-instruit. Parle-moi de ta cousine. La belle Parangon, que j' ai-suivie, accompagnée, amusée, distraite malgré elle de son chér Edmond, est-arrivée dans cette ville, pleine de charmes et de douleur : mais je saurai préserver le frère des premiers, la soeur de la dernière, et l' un-et-l' autre de reproches mérités, qui seraient inutiles à-présent : je suis plus-propre qu' elle à remédier au mal ; je ressemble à la lance d' Achille, *je porte blessure et guérison* .
 Tout à ma Laure, en-plus-d' un-sens.

Lettre 121.

Même jour.

réponse.

(elle craint pour Ursule.)

ton arrivée ne sera pas inutile à tes
deux élèves : Ursule est dans un étrange
embarras, et son frère paraît livré à la
fureur du jeu, avec un emportement qui
m' épouvante ! Voila deux lettres de ma
cousine qu' elle a-fait remettre chés moi,
et que j' ai-gardées ; l' une du 10,
l' autre d' hièr. Je n' en-veux pas confier
davantage au papier. Ursule va bien-loin !
Et elle est-menacée d' une cruelle
vengeance ! Mais j' espère plûs de tes talens
et de ton esprit, que je ne crains
le vindicatif italien.
à notre entrevue désirée.

p277

Lettre 122.

Même jour.

replique.

(il néglige un avis utile ! Dieu lui ôte sa prudence
ordinaire, pour que le crime soit puni.)
tu feras-tenir cette lettre à Ursule,
le plutôt possible : j' ai-fait-réponse à la
première, avant d' avoir lu la seconde : je
vais lire celle-ci, et j' y répondrai sur-le-champ.
J' ai-caché mon arrivée, parce-que
j' ai-su que l' italien voulait faire
un mauvais-parti à Ursule : je me tenais
où je suis, pour l' observer. Mais il
n' oserait, et je vais me montrer. Que
fera-t-il ? Dans notre siècle, les atrocités
ne sont plus de mode, même parmi les
descendants des proscripteurs et des proscrits :
il y a longtemps, que les sentimens
des Marius, des Sylla, des Antoine,
des Octavien, des Tibère, des
Caligula, des Néron, des Commode,
etc., sont absolument éteints en-Italie.
L' avis m' avait-étonné. Je suis-revenu

p278

de cette crainte pusillanime. On m' avait

offert de me vendre l' agent de l' italien,
un malheureux tiré des cachots, qui s' est-mis
porteur-d' eau, pour se dérober à la
justice. Je l' aurais-eu, en-donnant cent-louis
de plûs que l' italien. C' est une
duperie : ces gens-là ne voulaient que
m' escroquer de l' argent : le silence a-été
ma réponse.

Tu feras tenir ma seconde lettre
dès-que je te l' aurai-fait-remettre.

p. -s. justement ! Comme j' alais cacheter,
j' apprens par un de mes affidés,
que c' était de-concert avec l' italien,
qu' on m' offrait de corrompre son vil
agent. Je me tiendrai coît, et ils en-seront
pour leurs démarches.

p279

Lettre 123.

Même jour.

Gaudét, à Ursule.

(il répond à la Cxixme, et paraît se retracter
de tous ses mauvais-avis : mais fatalement
cette lettre ne put être-remise, et Laure la
garda ; si-bien-qu' elle ne fut ouverte qu' après
la captivité d' Ursule, et ce fut ce qui commença
de la ramener : il semble que Dieu ait-voulu
tirer le bien de la source même du mal.)
vous n' avez pas oublié, ma charmante,
ce que je vous écrivais le 7 mai dernier ;
qu' il ne faut rien outrer : que la
nature et la société punissent tous les excès :
et que dans notre situation présente,
nous dépendons autant de la société que
de la nature. J' ai-détruit vos préjugés,
parce-que j' ai-cru qu' ils nuiraient à votre
bonheur : mais si j' avais-pensé qu' ils eussent-pu
contribuer à votre félicité, je
les aurais-fortifiés, aulieu de les détruire.
Vous avez-été trop-loin, ma chère Ursule !

p280

Beaucoup trop-loin ! Et je crains aujourd' hui
ce que vous avez-fait-faire à votre
frère : si jamais ses lumières venaient
à s' offusquer, sa philosophie à être moins-sûre,
cette action le réduirait à un desespoir

féroce : je n' ai-jamais eu-l' idée, en-vous
dépréjugeant l' un et l' autre, que
vous en-viendriez-là. Ce n' est pas tout
que de faire tout ce qui est-permis ; il
faut envisager toutes les suites possibles ;
et celles de cette action me font-trembler.
Aureste, peut-être ne sont-ce que de
vaines craintes ; Edmond me paraît
affermi... cependant, quand je considère
la violence qu' ont ses passions, je
n' ose croire à sa philosophie ; je croirais
plutôt à la vôtre.
Ma chère enfant ! Arrête-toi ; tu as-été
trop-loin : retrograde un-peu, pour
être ce qu' il faut que tu sois. J' avais
sur toi des vues importantes, que tu as-anéanties.
On peut-être sans préjugés,
mais il ne faut pas détruire les facultés

p281

de la nature : tu te blases ; un honnête-homme,
qui t' aimera, ne pourra
plus espérer de te rendre-mère, si tu
continues : cette qualité est la plus-belle
des femmes ; il ne faut pas l' oublier.
J' ai-été mécontent de ce que tu dis au-sujet
de ton fils, en-parlant du marquis
ruiné. La tendresse maternelle est naturelle
aumoins, si la paternelle ne l' est
pas : évite d' être un monstre : on l' est de
plusieurs manières, au-moral, comme au-physiq ;
par la cruauté, par l' insensibilité ;
par des sentimens et des actions qui éteignent
toute idée de société générale ou
particulière. Si tu manques d' une faculté
essentielle à la femme, quelle-qu' elle-soit,
tu n' es plus une femme ; tu
es un monstre ! Il est temps de s' arrêter.
Il faut une réforme, et il la faut absolue,
autant que prompte.
Si j' ai-tâché d' anéantir la religion dans
ton frère, dans toi-même, ce n' est
pas que je hâisse la religion ; loin de-là !

p282

Je suis un de ses amateurs, et il est des
gens à quî je l' inculque journellement.

Si j' avais-existé du temps de son institution,
j' aurais-été un de ses apôtres.
En-effet, considère ce qu' était le genre-humain,
quand un héros, un dieu la
montra au monde ! Des monstres égorgeaient
d' autres monstres ; les provinces
étaient dévastées par des gouverneurs
rapaces ; la capitale du monde, Rome,
après d' horribles proscriptions, avoir-gémi
sous un Tibère, un Caligula, une
Messaline, se voyait gouvernée par Néron ;
des bêtes féroces qui s' entredéchirent,
sont plus-douces que n' étaient
ces hommes : une voix s' élève du
fond de la Judée ; un homme, un ange,
un dieu, s' écrit : aimez-vous les uns
les autres ! Vous êtes tous frères :
pardonnez les injures ; si l' on vous
frappe, souffrez, bénissez, faites du
bien : donnez, tolérez ; que la différence
des sentimens ne vous empêche

p283

pas de vous entresecourir. ô mortels
infortunés ! Je vous aime ! Je vous
chéris ! Je viens vous annoncer une
religion nouvelle, qui fera que vous-vous-aimerez,
que vous-vous-chérirrez
les uns les autres : je sais que les
méchants vont s' opposer à ma doctrine ;
la hardiesse que j' ai de la prêcher,
me coûtera la vie : mais je donnerai
mon sang avec joie pour cimenter
ma doctrine : que je meure du plus-cruel
des supplices ; mais que je vous
adoucisce ; que je vous rende heureux ! ...
opprimés, réjouissez-vous ! Bienheureux
ceux qui pleurent, parce-qu' ils
seront consolés : vous serez heureux,
lorsque les hommes vous persécuteront,
qu' ils vous chargeront d' injures, qu' ils
vous tueront, à-cause de ma doctrine
fraternelle : prêchez-la sans crainte :
si vous périssez ! Qu' est-ce que la vie,
auprès de la gloire immortelle qui vous
attend ? Soyez les bienfaiteurs du

p284

genre-humain ; allez par-tout inviter,
presser les hommes de s' aimer, de vivre
en frères ; vous trouverez au-fond de
votre coeur une satisfaction douce, qui
vous rendra heureux, dès cette vie,
comme je le suis ; un-jour vous et moi,
nous aurons des autels : il ne s' en-tient
pas-là ; il exécute ce qu' il dit ;
il prêche, il touche ; il recherche les
pauvres qu' il a-loués ; il les console ;
il leur montre la gloire et le bonheur,
dans la bonne vie, dans la confraternité :
il fait des héros de douze
pauvres pêcheurs, de soixantedouze
pauvres manoeuvres ; il les anime de
son esprit sacré ; ils deviennent, par lui,
plûsque des hommes. Ce héros, ce
Dieu (car quel autre nom lui donner ?)
est-arrêté, comme il l' avait-présenté : on
le condamne ; et il meurt avec la douceur
de l' agneau. Ses prosélytes effrayés,
se croient perdus : ils se dispersent ; ils
se cachent : mais bientôt, ils reprennent

p285

courage : ils reviennent : animés
de l' esprit de leur divin maître, du bienfaiteur,
du sauveur du genre-humain,
ils affrontent la mort, rien ne peut les
arrêter ! Ces hommes généreux, ces
héros, ces demi-dieux, ils viennent
au-milieu des pierres qui les lapident, des
fouets qui les déchirent, des épées qui
les mutilent, et qui leur donnent la mort,
ils viennent crier à leurs bourreaux :
*vous êtes tous frères ; aimez-vous,
chérissez-vous, faites-vous du bien :*
*pourquoi vous haïr, vous tourmenter,
vous persécuter ? Imitez notre*
patience : vous nous déchirez, et
nous vous pardonnons, nous vous
benissons nous vous aimons, tout nos
bourreaux que vous êtes . Et celui
qui leur avait inspiré de pareils sentimens,
qui leur avait-donné l' exemple,
dont l' âme aimante les animait encore,
ne serait pas un dieu ! Périssent le blasphémateur
qui osera le dire ! ... ô fils

de Marie ! Si tu n' avais pas des autels,
 je t' en-dresserais ; ... je t' en-dresserais
 aumoins dans mon coeur, si les lois de
 mon pays s' y opposaient. Sauveur du
 genre-humain, divin législateur,
 qui es-venu faire des hommes et des
 frères de bêtes-féroces, prosterné
 devant l' image glorieuse de l' instrument
 de ton supplice, je t' adore avec un
 ardeur brûlant et le transport de la
 reconnaissance ! ...
 voila mes sentiments, Ursule. Quoi !
 Vous-vous-êtes imaginée que je méprisais,
 que je haïssais la religion chretienne ! ...
 ô ma fille ! Que je suis malheureux de
 vous avoir-crue plus-éclairée que vous
 ne l' êtes ! Et que je crains de m' être-également-trompé
 avec votre frère !
 Sans-doute cette religion sainte a des
 abus qui viennent des hommes : ces abus
 vivement sentis, ont-produit les guerres
 des *huguenots* , dont le souvenir est si-vif
 encore dans votre village, et sur-tout

dans votre famille, qu' ils ont-ruinée :
 mais les abus viennent des hommes ;
 le divin législateur les avait tous
 prévenus ; c' est pourquoi les papes et
 les evêques sont inexcusables de ne pas
 les anéantir ; de ne rappeler pas à sa
 primitive pureté, cette divine religion,
 dont la beauté est si grande, que si elle
 existait sans abus, toutes les nations
 viendraient l' embrasser. Des incrédules !
 Ah ! Il n' y en-aurait plus ! Quel
 intérêt les rendrait athées ? La religion
 ferait leur bonheur dès ce monde...
 ce sujet m' a-emporté ; je ne veux pas
 finir par une matière aussi-sérieuse, et
 je me rappelle à-propos que je dois une
 réparation aux auteurs dramatiqs : je
 veux la leur faire publique ou particulière,
 comme l' insulte : ainsi, dans le
 cas où vous auriez-montré ma lettre à
 quelqu' un, montrez de-même la réparation.
 Un auteur dramatiq, tel que
 Corneille, est capable d' ennoblir une

nation, de la rendre grande à ses propres
 ieux : un auteur dramatiq, tel que
 Racine, serait capable d' amolir, de
 civiliser... les *anglais* , et même les
 sauvages qui sont à leur solde en-Amérique :
 un auteur dramatiq, tel que
 Molière, où il est-bon, donnerait de la
 gaîté à un *spléeniq* , corrigerait une précieuse,
 convertirait un hypocrite, rendrait
 sociable au misanthrope : un auteur
 dramatiq tel que Regnard, amuse
 aumoins, et fait-rire les maîtres, que
 leurs domestiqs volent. Un auteur dramatiq
 tel que le grand Voltaire, instruit,
 touche, rend honnête-homme, en-un-mot,
 réünit tout le mérite des Corneille,
 des Racine, des Crébillon : ce
 dernier effraie le vice : Destouches par
 son *glorieus* , a contribué au progrès de
 la vraie philosophie : Lachaussée et
 Marivaux font-aimer le devoir aux
 epous, aux pères, aux enfans. Tous nos
 auteurs modernes sont estimables ; un

Lemierre, un Ducis, un Blindesaintmore,
 un Demarmontel, un Delaharpe,
 un Sedaine, un Dorat, un Palissot
 ont plu, et méritaient de plaire.
 Mais si je loue les auteurs dramatiqs,
 certainement je ne louerai pas le publiq
 spectateur ! Dieu ! Quels automates les
 talens ont pour juges ! Et qu' il est peu-flateur
 d' exciter leur applaudissement !
 Comment les gens-d' esprit que j' ai-nommés
 en-dernier-lieu, peuvent-ils se
 resoudre à travailler pour cette *hydre* à
 mille-têtes, dont pas une n' est d' accord !
 J' ai-été au parterre, au parquet, aux
 loges, jusqu' à l' amphithéâtre, qui est
 au spectacle, ce qu' est le Marais à la rue
 Sainthonoré ; et là, j' ai-entendu louer
 les sotises, autant que les beautés ; j' ai-entendu
 blâmer les morceaux sublimes ;
 j' ai-vu admirer les défauts de l' acteur, et
 honnir ses qualités, la sagesse, la finesse, la
 raison de son jeu senti. Mais, me direz-vous,
 ce publiq décide juste cependant !

Oui : deux ou trois têtes au-plûs,
 quelquefois une, qui donnent le branle à
 cette grosse bête qu' on appelle le publiq.
 Il faut même absolument que ces trois,
 deux, un, aient lu auparavant la pièce ;
 car il est-impossible d' entendre à la
 première-représentation : ce gros *cheval*
 poussif, le publiq, tousse, crache, mouche,
 claque, hennit, braie, grogne,
 mugit, bêle continuellement, suivant
 l' espèce d' animal, dont est chaqu' une de
 ses mille-têtes. Il n' a pas seulement
 l' esprit d' avoir du plaisir, car il se l' ôte
 continuellement à lui-même, et vous
 voudriez que ce gros animal-là jugeât ! ...
 il est si vrai, qu' il ne sait pas juger,
 et que l' électricité communicative du
 mouvement qui fait-applaudir aux beautés,
 a une cause qui peut manquer, cela
 est si-vrai, qu' on lui a-vu approuver des
 sotises palpables, parce-que ce jour-là,
 l' immense ruche n' avait pas d' ame-reine,
 c' est-à-dire, pas une de ses mille-têtes
 qui eût le sens-commun. Le lendemain,

ou huit jours après, il se trouvait
 que la ruche avait une reine, et alors
 l' électricité avait-lieu ; elle conspuait ce
 qu' elle avait adoré. Le contraire est
 arrivé plus d' une-fois : la bête, le premier
 jour, étant absolument brute, ne sentait
 pas les beautés ; et comme les beautés
 non-senties, ont quelque-chose de
 très-plat pour ceux qui ne les peuvent
 entendre, les mille-têtes ennuyées sifflaient,
 grognaient, brayaient, etc., etc.
 Ce fut ainsi que la bête était à la première
 représentation de l' *Athalie* de Racine ; à
 celle de plusieurs pièces de nos auteurs
 modernes, qui redonnées dix-ans après ont-réussi ;
 parceque la bête avait enfin une ou deux
 de ses mille-têtes qui étaient humaines.
 Je suis-persuadé, par-exemple, que
 le *Gustave* de Mr Delaharpe, redonné,

réussirait aujourd' hui ; que plusieurs tragédies
de Mr Demarmontel seraient
vues avec plaisir : j' ai-entendu juger
la Florinde de Mr Lefèvre ; envérité ce

p292

jour-là, il fallait que la bête fût de mauvaise-humeur ;
elle ne me permit pas d' entendre :
si aulieu d' écouter j' eusse-applaudi, peut-être
la décidais-je : mais je voulais donner
à mes co-têtes l' exemple de la raison,
et malheureusement celles qui étaient
autour de moi, étaient, l' une de *linote* ,
l' autre de *chien* , une de *serpent* , deux
de *singe* , trois de *peccata* , une
d' *éléfant* , six de *carpe* , huit de *merle* ,
dix d' *oison* : je voulus changer de place,
et je me trouvai entre deux *dogues* ,
ayant pardevant six *taureaux* , et parderrière
vingt *cochons* , quatre *loups* ,
et trois *ours* . Que dire à tous ces
animaux-là ? Pas *un* ne m' entendait,
lorsque je leur voulais parler dans les
entr' actes. Est-il étonnant, qu' avec un
pareil composé, les têtes-humaines,
qui se trouvent par-hasard sur le même
tronc, avec cet assemblage d' animaux,
ne puissent goûter le plaisir du spectacle ?
Si on attendrit la bête, elle beugle,

p293

tousse et mouche ensuite, à vous faire
perdre le reste de l' acte ou de la scène :
si on la fait-rire, elle braie si-fort et
si-longtemps, que vous n' entendez plus
rien : si on l' impatiente, elle frape du piéd
elle grogne, elle mugit, ensuite elle s' écrit
paix-donc ! Vous-vous-croyez au-milieu
de la foire où toutes ces différentes
espèces devraient être à-vendre. Pauvres
auteurs, qui êtes jugés sur un mot
par une *linote* , ou par un *sansonnet* ,
dont la plaisanterie fait quelquefois tomber
votre pièce, sans être-entendue ! Pauvre
spectateur-humain , qui crois aler te
délasser du travail et des peines de la vie,
et qui ne trouves, aulieu du plaisir, que

l' impatience et de vains efforts pour
voir et pour entendre ! Je ne saurais
concevoir comment on va au spectacle à
Paris ! On dirait, que ceux qui s' y
rassemblent, n' y vont que pour se gêner,
s' étouffer, se brusquer, se montrer
égoïstes, sans égards, sans politesse. C' est

p294

le rendezvous de tous les enrhumés,
de tous les cracheurs, de tous les moucheurs,
de tous les tousseurs, de tous
les poliçons qui aiment à entendre et à
faire du bruit ! Combien de clercs, de
jeunes-officiers, et même de plus graves
spectateurs, ne vont-là que pour
s' amuser entr' eux, indépendamment des
pièces ! Je crois que le moindre bruit devrait
être défendu à nos spectacles, qui sont
absolument différens de ceux des anciens,
où le peuple criait *bravo* ! Mais il faut
observer, que ce n' était qu' aux combats
des hommes contre les bêtes, ou des
gladiateurs : aux pièces dramatiques, on
ne soufflait pas le mot, tant que l' acteur
parlait ; aux entr' actes seulement, les
plauditeurs donnaient le signal, en-frappant
des mains en-cadence.
Adieu, ma chère fille.

p295

Lettre 124.
Même jour.
Ursule, à Laure.
(la malheureuse se livre, pour apprendre à
escroquer au jeu.)
l' *ami* vient de m' écrire : il est ici
depuis trois jours, et tu ne me le disais
pas ! ... je pars malheureusement dès demain
pour Saintmandé avec mon nouvel
adulateur. Je garderai l' amérquain ; il
ignore mes nouveaux arrangemens, et
je lui ai-fait-entendre, qu' il fallait recommencer
à nous revoir chés toi. Ainsi
tu auras ma visite une ou deux fois par
semaine, si je puis. Le charmant homme,
que l' *ami* ! Dis-lui que je l' attends à-l' instant,

et que j' écarte tout le monde...
je continue, en-attendant mon petit
nègre, qui m' est-alé chercher des joueurs :
ainsi ce billet va devenir une lettre.

p296

Il faut avouer que mon nouvel amant
vient très-à-propos. Edmond et moi,
nous avons-horriblement-dépensé ! Il a-joué,
moi aussi, et nous avons été la
dupe d' escroqs. Edmond est furieux :
il voudrait (et moi aussi), pour le double
de la perte, savoir le secret de ces
honnêtes messieurs, seulement pour
qu' ils ne pussent s' applaudir de leur adresse
à nos dépens. Pendant qu' il travaille à
acquérir cette science vindicative, j' emploie
de mon côté tous les moyens possibles
pour y réussir. J' ai-fait adroitement avertir
ce matin le plûs-hupé de ces fripons de
me venir-trouver. Il n' a-pas-manqué
d' accourir. Jamais je n' eus plus envie
de plaire, et de ma vie je n' en-multipliai
autant les moyens. Mon homme
est-arrivé sur les une-heure aujourd' hui.
Je l' ai-fait-introduire dans mon boudoir,
où Marie avait-ordre de me l' amener.
Je l' ai-reçu comme un dieu. Je voyais
dans ses yeux quelque mouvement de

p297

défiance. Je l' ai-fait-asseoir sur mon
sofa, dont le ressort a-parti, et je lui
ai-fait mes agaceries mignardes. Il ne
savait où il en-était ; j' ai-vu les desirs
étinceler. Je les ai-irrités avec toute la
coquetterie d' une femme qui a de l' usage.
Il n' était plus maître de lui. C' est alors
que j' ai-fait ma demande. On m' a-tout-promis.
Je me suis-levée sur-le-champ,
et je l' ai-mené à une table : il a-commencé
à me donner des leçons. Mais
il n' a-voulu me montrer le coup-de-maître,
qu' après... il a-falu en-passer
par-là. J' ai-ensuite-repris les cartes, et
il m' a-découvert ce fameux coup-de-maître.
J' ai-joué avec lui, et je l' ai-facilement-gagné.

Je n' ai-pas-eu la sotise
de m' en-rapporter à sa discrétion avec
ses camarades : ma fidelle et zélée Trémoussée
avait mes ordres : elle est-venue
lorsqu' il a-été sur-le-point de sortir,
plutôt affriandé, que rassasié de mes
faveurs. Elle lui a-fait-entendre, qu' il

p298

ne fallait pas me quitter ainsi ; qu' elle
s' intéressait à son bonheur, et qu' elle
voulait lui ménager un tête-à-tête charmant,
après le dîner ; qu' elle défendrait
la porte à tout le monde. Il a-consenti
à tout ; elle l' a-placé dans mon *cachot* ,
en-lui-disant, qu' on lui servirait à dîner
là ; que c' était l' endroit de faveur, où les
heureux attendaient les bonnes-fortunes
de distinction. Elle a-ajouté, que pour
qu' il ne s' ennuyât pas, elle lui offrait
un *livre* d' estampes..., ou sa camarade,
qui viendrait lui tenir compagnie. L' escroq
a-regardé le livre et parcouru les
estampes : mais ces sortes de gens n' aiment
pas la lecture, quelle-qu' elle soit.
Il a-demandé une compagnie vivante.
Marie, que j' ai-dressée le-mieux-du-monde,
et qui sera un jour une fine-mouche,
est-venue auprès de lui ; Trémoussée
les a-laissées ensemble. J' avais
un double but ; qu' il s' amusât assés pour
que je ne fusse-pas-obligée de le retenir

p299

par-force, et de lui ôter tout soupçon
pour la suite. J' ai-fait-avertir mes
joueurs de la veille, et nous alons avoir
une séance lucrative, j' espère... je souhaite
que l' *ami* la devance... mon
nègre ne vient point ! Je lui tirerai
les oreilles d' importance...
ne l' avais-je pas dit ! Voila Nè' G' Ret
qui revient ! Mais, cela est pourtant
de-conséquence pour moi ! Si j'avais
de secrettes raisons, pour qu' on ne se
présentât pas, contre mes ordres, ce
serait tout-de-même ! Je pense que les

filles de notre sorte, doivent écarter
ces espèces de mouches importunes,
qu' attire le miel des faveurs... je le
ferai-traiter comme il le mérite... ah !
Voici donc enfin Jacinthe ! ... je vais
le corriger, et lui faire-porter ma lettre.
p. -s. je lui pardonne : il est si-caressant ! ...
je suis encore un-peu préjugiste, je le
vois, puisqu' il me reste de la compassion.

p300

Lettre 125.
18 auguste.
la même à la même.
(commencement de ses peines : Ursule et
Edmond escroqs, sont escroqués au jeu.)
envoie-moi *l' ami* . Je suis au-desespoir,
et nous sommes-ruinés, Edmond
et moi ! ç' a-été l' affaire d' une séance.
Ah-dieu ! ... de tout ce que je possédais,
il ne me reste plus que le fonds
que *l' ami* m' a-fait assurer par la famille
du marquis. Il faut que je te fasse ce
récit, en-attendant encore Jacinthe,
que ma bonté ne corrige pas.
Après avoir mis l' escroq en-cage avec
Marie, j' ai-fait-part à mon frère de
la science que je venais d' acheter et je
me suis disposée à-recevoir *l' ami* , qui
n' a-pas-tardé à paraître... le souvenir
de cette agréable entrevue, tempère un-peu
mon amertume ; mais je ne puis
qu' y jeter un coup-d' oeil rapide ; je ne
saurais détailler. Les joueurs sont arrivés

p301

pendant ce temps-là. *l' ami* ayant-entendu
Edmond, il n' a-pas-voulu se
montrer ; il est-sorti par l' escalier-dérobé.
J' aurais-dû suivre ma première idée,
qui était de le faire-rester comme spectateur ;
il nous aurait-sûrement-été très-utile :
mais on voit ce qu' il fallait-faire,
quand les malheurs sont arrivés... nous-nous-sommes
mis au-jeu à sept-heures.
Edmond, que j' avais-prévenu, avait-apporté
des fonds ; qu' il a-fait-briller aux

yeux des escroqs. La séance a-commencé.
Nous n' avons-pas-voulu d' abord
faire-usage de notre adresse. Les
escroqs en-ont agi de-même ; ils ont-sondé
le terrain. Après quelques tours, Edmond
a-hasardé un *filé* , qui lui a-reüssi.
J' en-ai-fait autant. Les escroqs s' en-sont-aperçus ;
mais ils n' en-ont rien
témoigné. Ils nous ont-laissé-aler. En-hardi
par le succès, Edmond a mis en-usage
une *botte-secrete* , qu' il avait-apprise
de son côté dans la journée. Ce

p302

coup, auquel les escroqs ne s' attendaient
pas, et dans lequel j' ai-secondé mon
frère, avertie par un petit signal, nous
a-rendu la moitié de ce que nous avions-perdu
la veille. J' étais transportée-de-joie,
et dans le fond de mon âme, je
me promettais que notre perte rentrée,
je quittais le jeu, pour ne le reprendre
de ma vie, avec cette canaille. Nous
avons-continué ; le jeu a-été franc de
part et d' autre : petit gain de notre part.
Le coup suivant, petite perte. Les joueurs
ont-voulu faire-usage d' une supercherie
ordinaire au troisième tour. Nous-nous
en-sommes-aperçus, et Edmond a-dit
froidement : refaites, monsieur,
vous avez-retourné une carte. Ce n' était
pas cela, mais ils l' ont-compris.
On a-refait, et joué-franc plusieurs tours,
avec avantage égal. Enfin nous avons- *miné*
avec adresse, à ce que nous croyions.
Sûrs de notre coup, nous y avons-été de
sommes considérables : on les a-tenues.

p303

Brelan dans ma main, et *d' as* ! Lorsque
je vois abbatre trois *valets* , le quatrième
tournant. ç' a-été un coup-de-foudre !
Edmond avait-vu un *valet* dans le *talon* :
il y a-couru. Rien ! Nous avons bien-vus
que nous étions dupes, par un tour
plus-fin que tous les nôtres. Nous avons-payé.
Un reste d' espoir nous a-fait-continuer :

nous comptions qu' en-les
intimidant, le tour suivant, où j' avais la
main, ils n' oseraient pas recommencer leur
escamotage. Edmond les observait d' un
oeil sévère. Je me suis-donné le même
jeu en- *rois* : nous y avons-été du double
de l' autre-fois : on a-tenu en-hésitant.
J' abats ; tout est perdu ! Les *dix* que
j' avais crus-écartés, se sont-trouvés dans
la même main, le quatrième tournant.
L' opération de combiner ce qu' ils avaient
chaqu' un, de reprendre d' autres cartes
qu' ils avaient dans un repli de doublure,
sous les boutons de leur fraq, et de n' avoir
que celles de leurs trois jeux, cette opération

p304

si-compliquée, n' a-été que d' un clin-d' oeil,
tandis qu' Edmond relevait ses
cartes. Cette dextérité m' a-surprise !
Nous n' avions-rien-vu. Il fallait cesser le
jeu, faute de fonds. On nous a-proposé
une revenge, sur ma maison, mes meubles,
et... mes faveurs (ce dernier
article à l' oreille). J' ai-accepté, également
furieuse et de jouer et de ma perte ;
j' aurais-joué ma vie, ou si l' on veut mes
doigts les uns après les autres, comme les
nègres. Nous avons-gagné. Remis en-fonds
par ce coup-là, nous avons-continué
avec acharnement : petit-gain, pendant
cinq à six tours. Enfin le hasard, sans tricherie,
nous a-donné jeu-sûr. J' espérais...
un trésor de ce coup. Mais tout le
monde a-passé, à-l' exception d' Edmond,
qui a-ramassé ce qui m' appartenait. Coup
nul par-conséquent. Nous avons-ensuite-usé
d' adresse, avec des précautions
infinies, nous relevant pour examiner
nos joueurs. J' avais un *vingt-un* : Edmond

p305

rien du tout. Nous avons-pris
un air d' assurance, et nous avons-poussé,
tant qu' on a-voulu. On a-quitté. Gain
complet de notre part. Il fallait lever
le siège. J' en-étais-tentée. Edmond

m' a-fait signe de continuer. Après quelques tours sans-effet, il s' est-présenté un beau coup. Il nous a-éblouis, et notre attention s' est-ralentie. On en-a-profité. Nous avons-perdu tout notre comptant, ma maison, mes meubles, mes diamans... j' étais au-desespoir, et les larmes me sont-venues aux yeux. Edmond en-fureur s' est-levé. Je l' ai-retenu. Un insolent de la troupe m' a-dit à-l' oreille : vous avez encore une ressource ? Je la joue, ai-je repris. Pour tous-trois ? Oui, tous-trois. Nous avons-rejoué. C' était un forfait, contre une somme designée très-considérable. J' ai-perdu ! ... Edmond était-sorti au-desespoir, pour aler-prendre l' air un-moment. On m' a-sommée de payer. J' ai-refusé avec indignation.

p306

Ils m' ont-emporée dans mon cachot, où était encore leur ami, que j' ai-trouvé... avec Marie, dans la plus-grande familiarité. Les quatre se sont-réunis contre moi, et l' infâme Marie, que le joueur avait-mise dans ses intérêts, pendant le temps qu' il avait-passé avec elle, a-contribué à ma défaite. Heureusement qu' Edmond est-venu après deux insultes : il a-fondu sur eux l' épée à la main, et les a-chassés de la maison. C' est un héros : ils tremblaient tous-quatre devant lui ; sa gloire a-diminué ma honte. Mais pendant le combat, Marie et son complice ont-emporé ce que les autres avaient-gagné : ma fidelle Trémoussée voyant agir Marie, n' y a-fait auqu' une attention, croyant que c' était par mes ordres. Ainsi me voila dépouillée absolument, et pour ce qui me reste, le billet qui était sur jeu contre l' argent, va me l' enlever, à-moins que je ne reclame. Mais un avocat que je viens

p307

de consulter, et à quî je n' ai-rien-déguisé, me conseille de ne pas les attaquer, vu

que nous serions tous également punis.
Je me console un-peu ; il me reste quelques
ressources, et mon intrigue commençante.
Quant à Edmond, il a-tout-perdu ;
il n' a pas une obole des cinquante-mille-livres
du financier ; il a-joué
jusqu' au portefeuille garni de diamans.
Il est-furieux : sa rage le porte à des
excès... il m' a-proposé tout-à-l' heure
de me poignarder, et lui ensuite. Je
l' ai-ramené à des sentimens plus-doux,
en-lui exposant mes ressources, que j' ai-même-enflées
à-dessein.
J' attens Jacinthe. J' ai-écrit si-rapidement,
que cette lettre est l' ouvrage
de dix minutes. Tu liras si tu peux.
Fais partir l' *ami* .
à tantôt.

p308

Lettre 126.
19 octobre.
Ursule, à Laure.
(elle appelle à son secours, la pauvre infortunée !
Mais il est trop-tard ! L' horrible malheur est
tombé sur elle, et il l' accâble !)
à mon secours ! Mes bons amis ! S' il
est possible, venez à mon secours ! ...
empare-toi de mon frère, ma chère
Laure, plutôt pour le retenir, que pour
l' exciter : que l' *ami* seul agisse ; sa prudence
est ma dernière ressource ; il n' y a
qu' elle qui puisse me sauver ! ... tu vas
frémir, ma chère cousine, de tout ce
qui m' est-arrivé, de ce qui m' arrive
encore, et de ce qui m' attend : il faut
l' écrire, pour que l' *ami* sache comme il
doit s' y prendre, et trouve les moyens
les plus-sûrs de me secourir, sans exposer
ma vie, peut-être la sienne.
Après avoir-tout-perdu, comme je
te l' ai-marqué avant mon malheur, et

p309

avoir-été-traitée par deux misérables,
comme la dernière des créatures, j' avais
sans-doute essuyer le même sort de la

part du troisième, malgré ma résistance
et mes cris, lorsqu' Edmond est-venu me
délivrer. Je l' ai-laissé-sortir,
après-l' avoir-un-peu-calmé : mais il était
au-desespoir ; la honte, la rage (il me l' a dit
en-me-quittant), déchiraient également
son coeur ; je ne l' ai-plus-revu depuis ce
funeste moment. Mais j' en-étais presque
bien-aise d' abord, afin d' avoir plus
de liberté, dans les premiers temps de
mon séjour à Saintmandé. Je suis partie
le lendemain-matin, avec un serrement
de coeur, triste présage, ou triste ressouvenir !
Tous-deux, sans-doute ! ... j' ai-été
reçue comme une divinité par mon
traître, qui m' a pour-ainsi-dire dévorée
de caresses. Tout était brillant, et avait
autant d' éclat et de commodité que chés
moi avant mes pertes. J' ai-nagé dans
les plaisirs ; ce nouvel athlète valait

p310

l' américain... je ne te copierai pas
ici la lettre que l' *ami* t' a-sans-doute-montrée.
Hélas ! Tout était-mis en-jeu par ce
maudit italien. C' était-lui
qui avait-envoyé chés moi les escroqs
qui m' ont-ruinée, ainsi que mon frère ;
c' est lui, qui a-fait habiller un malheureux
porteur-d' eau en-seigneur, et qui
m' a-réduite à assouvir la brutalité de ce
misérable, qui m' avait-servie, et que
j' étais-loin de reconnaître. Voilà cet
amant sur lequel je comptais, pour réparer
mes pertes ! ... on ne s' en-cache plus
aujourd' hui... tu sais que l' italien jouissait
tous les jours de sa vengeance, caché
dans la maison, que je croyais à moi.
Il me fit-insulter par son laquais, que le
porteur-d' eau, par mes ordres, jeta par
la fenêtre : mais c' était pour me duper
mieux, qu' on me sacrifiait ce maraud,
comme tu vas voir, ma chère cousine.

p311

L' italien, suivi de ses gens, était-venu
au-secours de son laquais, étendu, brisé

sur le pavé de la cour : les miens les
attaquèrent, et au-moyen du zèle de ma
fidelle Trémoussée, qui frappait comme
quatre, et à laquelle on n' osait le rendre,
le vieux-bouc eut le-dessous,
et fit-retraite. Je me reposais sur mes
troféees, me disposant à quitter la
maison, après avoir-payé la dépense
qu' on m' y avait-fait-faire, et rendu les
meubles au tapissier : quand le porteur-d' eau,
qui était-sorti pour aler me chercher
une voiture, est-revenu avec deux
fiacres. Madame peut partir : où sont
ses paquets ? Où madame va-t-elle ? Je
nommai votre maison... je n' avais plus
d' autre asile... quant à mes paquets,
je lui montrai un chausson. Tout
des voitures, et j' appelai Trémoussée.

p312

Je vais prendre l' autre, madame
(me répondit-elle), la larme à-l' oeil,
afin d' être avec mes paquets, à moi,
qui pourraient vous incommoder. Nous
sommes-parties. J' ai-dit au porteur-d' eau-escroq
de monter auprès de moi. Non,
madame ! Derrière le carrosse, c' est-assés
pour votre ancien domestiq. Je le
veux. Il n' en-sera rien ; je suis-connu ;
je veux être à ma place. Et il
a-fait rouler, sans écouter les ordres
que je lui donnais de venir occuper le
devant. Nous avons-pris le chemin de
Paris. Aubout de quelque-temps, je
n' ai-plus-entendu rouler sur le pavé.
J' ai-fait-arrêter, pour demander au misérable
qui était derrière, où j' alais ? à
Paris, madame ; vous roulez sur la terre,
pour que vous soyiez plus tranquile.
Où est Trémoussée ? Les
chevaux de son fiacre valent mieux que
les nôtres, elle nous a-dévançés. Cela
ne m' a-pas-plu : mais qu' y faire ? Nous

p313

avons-continué de rouler plus d' une
heure, sans que j' entendîsse le pavé. Aumilieu

d' une route, que je ne connais
pas, nous avons-arrêté : on m' a-dit de
descendre, et de donner ma bourse : on
a-mis le pistolet sur la gorge du cocher-de-fiacre,
et on l' a-forcé de s' éloigner.
Je suis-restée à-la-merci de
six hommes, y compris le traître qui
me suivait, et qui m' a-dit, madame !
Ce-sont des voleurs ! Nous sommes-morts ! ...
on nous a-bandés les yeux,
dumoins à moi, et le traître disait
qu' on les lui bandait-aussi ; on m' a-portée
dans une voiture, et nous avons-roulé
environ deux heures. On m' avait-pris
ma bourse, ma montre, et tout ce
que j' avais de quelque valeur...
nous-nous-sommes arrêtés, et l' on
m' a-descendue. Je me suis-trouvée dans
une chambre mesquine, puante, lorsqu' on
m' a-débandé les yeux ; et j' ai-vu
devant moi le malheureus italien... il

p314

m' a-dit, que tout ce qui m' était-arrivé
depuis quinze-jours, venait de sa
part. J' ai-voulu le dévisager. Une
grosse femme, qui avait-l' air d' une
bouchère, est-sautée sur moi, m' a-donné
deux gourmades, et m' a-terrassée.
Elle m' a-ensuite-deshabillée nue,
et m' a-forcée à me vêtir d' habits dans
le costume des femmes de porteurs-d' eau.
Je les ai-pris avec fierté, voyant
que je ne pouvais-faire autrement. C' est
avec cet habit que je vous écris. Pendant
ce temps-là, mon traître reprenait
les mêmes habits, avec lesquels je l' avais
vu porter de l' eau, et il est-venu auprès
de moi me dire, qu' il était bien-fâché,
mais qu' il y avait de sa vie, s' il n' obéissait
pas : qu' on l' avait-tiré des cachots,
où il était-enfermé en-attendant les preuves
de ses crimes, et qu' on pouvait l' y
renvoyer. Tu vois bien, m' a-t-il
dit ensuite, en-levant le masque, qu' il
n' y a pas-ici à barguigner, et que je ne

p315

te ménagerai pas plûs que les innocens que
j' ai-attendu à la corne d' un bois ? J' ai-bien-vu
que j' étais-perdue : mais voulant
essayer si la douceur me servirait à quelque-chose,
pour sauver aumoins ma
vie, j' ai-cédé. Le porteur-d' eau m' a-traitée
comme sa femme, ou comme
sa servante ; il m' a-fait-faire sa soupe,
j' ai-été-obligée de laver sa vaisselle,
de nétoyer ses gros souliers, de faire son
grabat, où cependant il ne s' est-pas-mis ;
je l' ai-occupé seule.
Le lendemain on m' a-fait-signer des
bans, le bâton levé : c' était un nègre
hideus qui le tenait suspendu. J' ai-cédé
encore. Huit jours se sont-écoulés, sans
qu' on m' ait-fait autre chose, que de me
tenir vêtue avec des hâillons que les plus-pauvres
ne ramasseraient pas dans la rue,
pleins de crasse et de (...), en-m' obligeant
à servir Mr. Le porteur-d' eau, et à faire
tout l' ouvrage de son ménage, même à
porter de l' eau, pour arroser le jardin :

p316

le grand nègre, le bâton ou le nerf-de-boeuf
levé, était mon inspecteur. Il me
fit la galanterie de me dire le septième
jour, qu' il ne garderait cet emploi que
jusqu' à ce que j' eusse un mari, lequel en-serait
chargé : que pour lui, lorsque je
serais femme, il me ferait-l' honneur de
prétendre auprès de moi à un emploi
qui me serait plus-agréable. Je n' osai
lui répondre, ayant-déjà-senti deux-fois
la pesanteur de son bras.
Un chapelain, muni d' un pouvoir des
deux curés, et du consentement de mes
père et mère, est-venu me fiancer au
porteur-d' eau le septième jour ; et le
lendemain huitième, nous avons-été-mariés.
C' est alors que ce malheureus m' a-traitée
en-esclave ; il attendait qu' il eût
pour lui les apparences du droit pour me
maltraiter. L' italien est-venu me ricaner
au-néz, et me dire, que j' étais à
ma place. On m' a-fait-travailler plus-fort
que jamais, à porter de l' eau pour

arroser, et des fardeaux, à récurer, à laver
toute la vaisselle de la maison, dont
les marmitons me jetaient l' eau-grasse
au visage. Je partageais le grabat du
porteur-d' eau, qui ne me laissait auqu' un
repos la nuit, et dormait le jour, tandis
que je travaillais. Enfin, le troisième
au-soir, harassée, je me suis-assise, et
je lui-ai dit de me laisser respirer. Il m' a-poché
les ieux à coups-de-poing, et
m' a-rendue à faire-peur. Toute la maison
est-venue m' insulter le lendemain. Quelqu' un
m' a-voulu-plaindre. Tais-toi
donc ! Une (...), c' est une fille de village
comme nous, une paysane ! Elle
n' est pas plûs que son mari ! Est-ce
qu' il faut que le vice profite ?
Ce n' était pas tout : le quatrième jour
le porteur-d' eau m' a-fait signer, à-force
de coups, et presque-mourante, la vente
de mon bien, déjà hypothéqué pour la
moitié de sa valeur. En-voyant le notaire,
quoiqu' après avoir-consenti, j' ai-voulu

reclamer ; l' infame s' en-est aperçu,
et m' a foulée-aux-pieds. On est
accouru à mes hurlemens, car ma voix
étouffée n' était plus autre chose. Tu
signeras ! Criait le misérable porteur-d' eau.
J' étais-couverte de sang et méconnaissable.
On m' a-lavée, et mise-au-lit.
J' ai-signé. Depuis ce moment, je
n' ai-plus-été-battue. Mais d' autres abominations
m' attendaient. On m' a-laissé-guérir :
l' infame porteur-d' eau m' a-montré
l' argent de mon bien, et m' a-donné
douze francs, pour m' acheter une jupe de
toile, un juste, et de gros bas-de-fil. Voila
mes habits des dimanches, avec des
souliers ferrés. Lorsque j' ai-eu cette parure
pour la première fois, Mr Antonini
le nègre, est-venu me faire sa
cour. Je l' ai-reçu comme il le méritait.
Il m' a dit des infamies, s' est-découvert...
en-ce-moment, le porteur-d' eau
est-arrivé. Puisque vous
êtes mon mari, lui ai-je dit, sachez que

ce nègre... (je lui ai-dit ce que me demandait Antonini). C' est-convenu entre nous, m' a-dit l' infame ; il m' a-payé roquille pour cela ce-matin, et c' est tout ce que tu vaux à-présent. Je me suis-mise à-pleurer, à crier. L' italien, que je n' avais-pas-vu depuis les coups qui m' avaient-défigurée, et dont il avait-ri aux éclats, a-reparu : il a-donné ses ordres. Le porteur-d' eau s' est-jeté sur moi, et m' a-tenu les mains avec une des siennes, en-me-montrant au nègre... celui-ci s' est-avancé le poignard à la main, en me disant, qu' il voulait me devoir à moi-même, ou que ma vie lui était-abandonnée. Eh ! Comment ne meurt-on pas de ce que j' ai-souffert ! ... j' ai-prié le porteur-d' eau de me lâcher : je me suis-jetée à ses genous : je l' ai-nommé mon chère mari ! Je l' ai-prié de m' épargner, de me sauver de cette horreur, et que je l' adorerais. Obéis, (...), ou meurs. Voilà toute

sa réponse. Je l' avouerai ; j' ai-craint la mort... ô dieu ! Que j' ai-souffert d' humiliations ! à quelles complaisances, le poignard à la main, le hideux nègre, dont le visage est tout balafré, ne m' a-t-il pas réduite ! ... il m' a-piquée trois-fois, et j' ai-vu la mort prête à s' emparer de moi, glacer mon sang, avant qu' il coulât. Enfin je me suis resignée : j' ai-prodigué à l' infâme tout ce qu' il demandait... je suis-obligée de cesser ici faute de papier : tu vois celui que j' emploie : je tâcherai de m' en-procurer de pareil ; tel qu' il est, il m' est-précieux. à demain si j' existe encore !

p5

Lettre 127.

Ursule, à Laure.

(l' infortunée continue à décrire des horreurs qui font frémir.)

20 octobre.

Barbarie ! Oh ! Si je t' avais-prévue ! ...

quoi ! Il est des hommes qui

s' abreuvent de sang et de larmes ! Mais

p6

c' est un récit, et non des plaintes, qu' il faut tracer sur cette seconde feuille, sac-à-poudre jeté ce-matin par une fenêtre. Après avoir subi l' horrible humiliation qui termine l' autre feuille, je fus-parée comme dans les jours de ma gloire, mais en-coureuse-des-rues, avec des mouches ridicules sur mes contusions, et en-cet état, livrée à la dérision des valets. L' italien, acosté de son nègre, commandait cette canaille, qui d' abord, à la vue de quelques restes de beauté, demeura interdite : point de pitié ! S' écria le vieux-monstre. Aussi-tôt les uns me dirent des infâmies, ou m' en-firent ; les autres tiraient les loques de mes falbalas déchirés ; ceux-là puisèrent de l' eau-sale dans la marre, et m' inondèrent d' ordures ; ceux-ci poussaient la barbarie jusqu' à me frapper. On me lava ensuite, en-me jetant dans un bassin ; puis je fus-livrée au nègre, qui m' enferma avec lui. J' étais-au-desespoir :

p7

mais enfin, la soif de la vengeance

a succédé à l' abbatement.

J' ai-pris la resolution de poignarder

l' abominable nègre, et d' attendre la mort de quî voudrait me la donner.

J' ai-donc-dissimulé ; j' ai-feint de tomber dans une sorte de stupidité. Avec quelle

barbarie, dans cet état qu' ils croyaient
réel, les infames valets, m' ont-tourmentée,
outragée, jusqu' à me pousser
dans la marre de la basse-cour, d' où je
sortais couverte de fange et d' immondices !
ô que la valetaille est une
lâche espèce ! ... il est vrai, que pour
vendre aux autres, son temps, son
corps, sa volonté, il faut n' avoir plus
d' âme ! ... on m' a-enfin-négligée dans cet
état : la crasse dont j' étais-couverte me
rendait dégoûtante, et si quelque
marmiton, sur le récit de ce que j' avais-été,
voulait encore m' outrager, je
savais l' écarter par une apparence de
fureur. Je commençais à être si-abandonnée

p8

de tout le monde, qu' à-peine
me donnait-on de la nourriture : on me
faisait-coucher dans une loge, destinée
au gros chien-de-garde, et où je ne
pouvais me tenir qu' assise. Cependant
je guettais le nègre, et sur-tout
l' italien. Mais ce dernier n' ayant plus de
vengeance à prendre d' une imbécile,
abandonne ma vie à la merci de ses
valets ; il ne paraît plus.
J' oubliais un trait d' humiliation que
j' essayai ; c' est qu' un-jour, il me
fit-servir de jouet à toute sa valetaille,
devant deux filles du-monde, qu' il
avait-fait-venir à cette maison de-campagne ;
que ces deux malheureuses
me firent des infâmies détestables, et que
ma plume refuse d' écrire... je les
gourmai de mon mieux : mais elles me
le rendirent jusqu' à me laisser pour
morte. Ces sortes de femmes sont des
bêtes-féroces, plus-cruelles que le
porteur-d' eau, que le nègre lui-même.

p9

C' est dans l' état d' abandon où je suis
à-présent, enfermée dans une cour intérieure
entourée de hautes murailles, que je vous
écris. Je vais tâcher de guetter par un

oeil-de-boeuf qui est dans le mur sur la
campagne à plus de vingt piéds de haut,
quelque laitière, à laquelle je ferai
ramasser ma lettre. J' en-entens une
tous les jours ; mais je ne saurais lui
parler ; je retombe toujours, quand je
veux mettre mon corps dans l' embrasure :
peut-être pourrai-je lui jeter ma lettre ;
j' espère, ou que cette femme vous la
portera et vous dira où je suis, ou tout
aumoins qu' elle la fera-lire à
quelqu' un, et que la police sera instruite. Le
post script vous apprendra, si je suis
vengée.

p10

Lettre 128.
20 décembre.
la même, à la même.
(la pauvre infortunée raconte ce qu' elle
a-souffert depuis ; comment on l' a-mise dans un
lieu-infame ; comment elle s' en-est-échappé, et ce
qu' elle est-devenue ensuite.)
si mes deux lettres, péniblement écrites
avec un curedent trouvé par-hasard,
et tâillé à-l' aide d' un mauvais-couteau,
avaient-pu vous être-remises, je ne
serais pas ici. Ah ! Si vous m' aviez-oubliée,
apprenez que je me suis encore
plus oubliée moi-même : on n' a pas de
faibles passions dans notre famille ! Elles
nous portent au bien ou au mal avec
excès : lisez et frémissiez !
Je venais de passer ma lettre à la
laitière : je la vis, ou crus la voir se
baisser. Je m' en-retournai à ma loge,
agitée d' un commencement d' espérance,
pour y prendre un-peu de nourriture,
reste des chats et des chiens, qu' on me

p11

donnait dans le même vase qu' à ces animaux...
(que la vengeance est ingénieuse,
longue et cruelle chés les italiens ! ...)
j' allais manger, lorsque le nègre a-paru.
Il était à-demi-ivre. Il m' a-ordonné de
venir à lui, du langage et du ton dont on parle

aux chiens. J' ai-souri pour la première-fois,
depuis mon malheur. Je suis sortie
à-reculons, suivant mon usage...
sa main brutale m' a-saisie, et m' a-fait
pousser un cri. Tu n' es pas
grosse, m' a-t-il dit, en-employant
le terme dont on se sert pour les
animaux, et mon maître ne te veut pas
mettre à la porte, que tu n' aies un
petit de moi ; viens... (jurant des mots
infâmes). Je l' ai-prié de me lâcher :
il ne m' a-répondu qu' en-me faisant le
plûs de mal qu' il a-pu. Je me suis-jetée
sur lui. Loin de s' effrayer, il m' attendait
la poitrine découverte. J' ai-enfoncé
un vieux couteau dans son vilain coeur.
L' italien a-raison : quelle volupté,

p12

qu' une juste vengeance ! Il a-encore-eu
assés de force pour le retirer, et il l' a-levé
pour m' en-frapper : mais son bras
a-perdu le mouvement, avant qu' il ait-pu
le ramener sur moi. J' ai-poussé un cri-de-joie,
en-voyant l' infâme tombé, et
son sang bouillonner. Je l' ai-laissé
mourir... comme la vengeance endure !
Une goutte de sang me fesait-évanouir
autrefois ! Je suis donc italienne enfin !
Lorsqu' il a-été-expiré, je l' ai-traîné
dans la marre durant la nuit ; parce-qu' en-entrant
dans ma prison, il avait-laissé
la porte-de-communication ouverte,
et je l' ai-fixé au fond par des caillous,
que la fange recouvrait. Après ce
glorieus exploit, je suis-venue laver son
sang, pour qu' il n' en-restât pas de
trace, et je me suis-renfermée moi-même
dans ma cour. Le lendemain,
on a-cherché Antonini par-tout. On
est-venu dans ma prison. On a-regardé
dans tous les recoins. J' ai-fait l' imbécile.

p13

On me laissait : j' aurais-échappé sans-doute,
quand le porteur-d' eau est entré
ma lettre à la main. Ou il l' avait

trouvée, ou la laitière l' avait-donnée
aux gens de la maison. Ah-ah ! Tu
n' es donc pas imbécile ! Alons, alons,
au travail ! En-parlant ainsi, le
bourreau me fourgonnait dans ma loge avec
un gros bâton, qu' il tenait à la main.
Tu ferais la demoiselle, si on
voulait te croire ! Je suis-sortie. Mais je
ne pleurais pas. Je cherchais seulement
à frapper le scélérat. Je n' ai-pu
l' aborder. On m' a-remise au travail, on
m' a-fait servir de jouet comme
autrefois. Cependant on appelait le nègre :
on le cherchait : on l' a-cru à Paris.
On m' excédait de travail, à porter de
l' eau pour arroser le jardin, pour cueillir
les fruits, sarcler, et le reste. Je
supportais tout-cela avec patience, espérant
de trouver l' occasion de me venger, ou
de me sauver. Mais le soir on m' a-renfermée

p14

dans ma cour, comme une
chienne. Le lendemain un cheval qui
s' est échappé des mains du palfrenier,
a-été dans la marre ; il a-dérangé les
pierres, et le corps du nègre a-paru.
On l' a-tiré. On m' a-obligée de le laver,
et l' on a-vu sa plaie. On ne songeait
pas à moi d' abord : mais le marmiton
le plus insolent à mon égard, a-dit qu' il
l' avait-vu entrer dans ma cour, vers
les six-heures du soir, et qu' il
n' en-était pas resorti. On ne faisait pas
attention à son discours ; mais il m' a-fouillée ; il
a-trouvé le vieux couteau de cuisine, dont
la gaine avait un-peu de sang : on a-examiné
ma poche : elle était ensanglantée
dans un endroit que je n' avais pas vu.
On a-couru au maître. Il m' a-fait-venir
devant lui, et m' a-demandé :
as-tu tué mon nègre ? Oui, et je
t' aurais-fait subir le même sort, si je
t' avais-trouvé sous ma main. Je regrette
mon nègre : mais ton action est-courageuse,

p15

et ta réponse me plaît. Tu
n' es pas aussi vile que je l' avais-cru : ton
sort actuel va cesser... qu' on l' habille
promptement, et qu' elle attende mes
ordres. Défense à personne de lui rien
dire : ce n' est plus ma volonté. Deux
femmes sont-venues me prendre ; on
m' a-habillée en-bourgeoise, après m' avoir
mise au bain, qui en-enlevant ma crasse,
a-fait-reparaître ces faibles attraits, qui
m' ont-perdue. Ce petit succès
m' a-tirée de mon indifférence pour
moi-même ; j' ai-mis la main à ma toilette,
et je me suis-rendue comme je n' avais
jamais-été dans cette maison : je me
suis-ensuite-promenée fièrement dans la
maison. Tout le monde me regardait,
et j' ai-cru entrevoir des desirs, des
signes de repentir de n' avoir pas-profité...
à-la vérité, j' attendais la mort : mais je
faisais bonne-contenance ; mon âme
était-exaltée depuis le meurtre, et je ne
sentais plus d' autre émotion dans mon

p16

âme, que celle de la cruauté ; j' aurais-voulu
déchirer tout ce que je voyais...
ainsi les assassins ont du plaisir à
massacrer sans-doute ! Ainsi les anciens soldats
romains trouvaient leurs délices dans le
sang et dans le carnage des proscriptions...
aubout de deux heures environ, une
voiture s' est-trouvée prête : les deux femmes
y sont-montées : on m' a bandé les yeux
et mis un bâillon ; on m' a portée auprès
d' elles, et la voiture a-parti. J' ai-entendu
le pavé aubout d' une heure de marche :
une demi-heure après, on m' a-descendue
dans une maison sans cour, à ce que
j' ai-pensé, car je n' ai-pas-entendu ouvrir de
porte, ni senti la voiture tourner, et je
me-suis trouvée dans une chambre assés
propre. Une femme est-venue m' y trouver
qui m' a-déilé les mains, débandé les yeux,
ôté le bâillon, et qui m' a-dit : ah-ça,
ma fille, je sais ce que tu es ; ce que tu
as-fait ; la corde était ton lot, si on
avait-voulu : ne va donc pas faire la bégueule !
C' est ton

plus-court, pour ne me pas obliger à te maltraiter ; car je suis payée pour ça : c' est le témoignage que je rendrai de toi, qui pourra te faire-avoir ta liberté. Tu recevras tout ce qui se présentera ; ou-sinon, tu seras fustigée, tiens voi-tu, attachée à ces deux crampons, comme à la correction de Bicêtre. C' est à toi de voir, si tu veux être douce ; car moi, j' aime mieux la douceur que la rigueur, et être amie avec toi qu' ennemie ; nous y gagnerons toutes-deux : dès que tu seras une bonne..., (elle trancha le mot), tu seras libre : mais il faut l' être, et volontairement. Je ne répondis, qu' en-priant cette femme de me ménager.

Elle le promit, si j' étais bonne-fille, après une petite épreuve. Quelle petite épreuve ! Durant six semaines... j' ai-cru que j' y succomberais. Je n' ai-pas-marqué la moindre répugnance : aucontraire, je demandais à employer tous mes momens. J' ai-gagné par ce moyen l' amitié de la G, et j' ai-commencé à

jouir d' un peu de liberté... oh ! Si je pouvais m' échapper ! Mais il faut que je prenne bien-garde ! L' effet de ma première lettre trouvée m' épouvante, et je n' écris celle-ci qu' en-tremblant. Un-jour, que je diffèrai un-peu à ouvrir, parce-que j' en-faisais une page, j' ai-été-mise aux crampons, malgré mes excuses, et j' ai-reçu, par l' ordre de l' italien, qui malheureusement venait d' arriver, vingt coups de nerf-de-boeuf, des mains du domestiq de la-G, en-présence de cette femme : elle a-paru me plaindre ; mon bourreau lui-même détournait la vue : mais je n' en-ai pas moins perdu la moitié d' une confiance acquise avec des peines qui font frémir... je l' ai-regagnée enfin : mes discours, mes actions, tout me fait-passer pour ce qu' on veut que je sois. Car je sais que je ne dis pas un mot qui ne soit écouté. Si je ne puis faire-porter cette lettre, je la

garderai, jusqu' au moment d' une plus-grande liberté...

p19

30 décembre.

Infortunée que je suis ! Que vais-je devenir, hélas ! ... je suis-sortie ; je me suis-échappée ; la joie rentrait dans mon coeur ; je me croyais-sauvée... et je n' ai-pu trouver, ni vous, ni mon frère ! ... j' ai-erré tout le reste du jour. Enfin, le soir, harassée, mourant-de-faim, j' ai-été chés une femme comme celle que je quittais, mais qui dumoins ne sera pas ma geolière. Je lui ai-fait croire, que j' étais une fille-de-famille maltraitée par une bellemère, qui s' échappait. Elle m' a-regardée. Tu es trop *sucée* pour ça, ma fille ! J' ai-donné des raisons. à-la-bonne-heure ; car pour neuve, tu ne l' es pas. Elle m' a-admise chés elle, et j' ai-recommencé mon train-de-vie de l' autre maison. Mais quelle différence ! Je respire ici ! Une partie du gain est pour moi... quel soit pourtant, grand Dieu ! ... j' ai-perdu cette fraîcheur appétissante, qui m' attirait

p20

tant d' adoreurs et d' éloges ! Je suis-fanée, ternie, avant la vieillesse ! J' éprouve déjà le sort de ces ridées, que je trouvais si à-plaindre ! ...

20 janvier 1754.

Voilà trois-semaines que je suis dans ma nouvelle demeure. Je me suis-faite amie de *la-P* , ma maitresse, ou *maman* , et j' en-suis assés bien-traitée : il me revient quelques charmes, par le soin que je prens de moi, et sur-tout par le repos durant la nuit, dont j' ai-si-longtemps été-privée. Cet état est bien-vil ! Bien-dégradant ! Mais comment le quitter ! Ecrirai-je à mes parens, moi deshonorée ! ... j' aimerais mieux mourir. Ah ! Si je retrouvais mon frère ! ...
décembre 1756.

Je m' accoutume à ma situation :
j' ai-tout-oublié, honneur, parens, vertu,
fils, et moi-même ! Trois années,
grand-dieu ! Dans cet état ! Sans entendre parler
de personne ! Quoi ! Je ne verrai pas
un visage de connaissance ! Je commence
à sortir... j' ai-été prête deux-fois

p21

à être-reconnue par un des gens
de l' italien : je n' ai-même-échappé que
par-hasard ; mais c' était la première
année : depuis deux, je ne vois plus
personne que des inconnus. L' univers
est-devenu un desert pour l' infortunée
Ursule R ! ... Ursule ! R ! Une fille
de mon état a-t-elle un nom-de-famille !
Rayée du nombre des citoyennes, morte
civilement, elle n' est plus rien ! Elle n' a
plus ni nom, ni parens, ni sexe ; elle est un
monstre d' une nature audessous de
l' humaine ; elle en-est sortie, et si elle y
rentre, ce n' est que pour être le jouet des
brutaux qui la dégradent ! Quelles
humiliations journalières ! Et si je ne m' y étais
pas accoutumée par-force chés la-G,
aurais-je pu jamais m' y resoudre !
Bondieu ! Descendre audessous de ce que j' étais
dans ma loge, durant ma captivité ! ...
mais dissipons ces noires vapeurs !
N' ai-je pas quelquefois du plaisir avec un
joli-homme ? ... du plaisir ! Ah !
Malheureuse ! Si tu te fais illusion un-instant

p22

ne vois-tu pas bientôt comme,
on te quitte ? ... le mépris, l' insolence,
la crainte, le regret, le dédain... il
n' existe pas deux hommes, comme Edmond,
qui honore celle qui le favorise
même au sein du libertinage...
24 février 1757.
Enfin je l' ai-revu, cet Edmond... mon
âme en-est encore épanouie ! ... que de
peines il a-essuyées ! Soldat, deserteur
par-desespoir, il a-vu la mort ; il l' a-presque-sentie...
ainsi le frère et la soeur

ont-été malheureux également ! ...
j' ai-donc-revu quelqu' un à qui je tiens au
monde ! ... mes larmes coulent ! Je
répands des larmes d' attendrissement ! Il
y a si-longtemps que je n' en-versais que
de rage ! ... ah ! Je sens mon coeur !
J' ai encore un coeur ! Je l' ai-retrouvé,
en-retrouvant Edmond ! ...

p23

lettre 129.
10 mars.
Ursule, à Edmond.
(la malheureuse, au-fond du borbier, paraît
s' y complaire ; mais elle est desespérée.)
Edmond ! Félicite-moi ! Ah ! Me
voilà contente ! Tu cherchais Laure,
Laure disparue depuis si-longtemps, que
je croyais m' avoir-oubliée, ou trahie !
Il n' en-est rien ! Je la retrouve, je
l' ai-retrouvée digne de moi, incapable de me
rien reprocher ; je l' ai-retrouvée telle
que je suis ! ... oh ! La chère amie !
Nous voilà unies ; nous ne faisons plus
qu' un... moi ! Me ménager ! Non !
Non ! ... je provoque les libertins,
les sacripands ! Les soldats ! Et j' ai un
ami , qui me bat ! Je suis entièrement
comme les *filles* de ma classe... et cet
ami... c' est le plus-vil et le plus-chèr
des hommes : car je ne saurais plus
aimer, je ne saurais plus embrasser avec
plaisir qu' un infâme, qui dégradé, flétri

p24

comme moi, n' a rien à me reprocher ! ...
cet *ami* , c' est un espion, fouetté,
marqué aux deux épaules ; c' est une âme
basse, basse à l' excès... c' est un laquais
de l' italien, le même qui a-été jeté dans
la cour... à ce mot, tu frissonnes...
va ! Si tu ne te complais pas dans mon
avilissement, comme je m' y complais,
tu n' es pas digne d' être mon frère ? ...
mon frère ! Est-ce que j' ai un frère, des
parens ? ... non, non, je n' en-ai plus...
avilis-toi, ne vois que des femmes de

ma sorte ; *soutiens-en* une, comme le
fait à mon égard le laquais, et bats-la,
si tu veux que je te revoie ! ... enfin,
me voila au plus-bas degré des créatures
humaines ! ... ce n' est plus Ursule
depuis longtemps, ç' a-été Fatime chés
la-G ; Zaïre chés la-P ; aujourd' hui,
c' est Trémoussée chés la-M, où
je viens d' avoir l' honneur d' être-admise,
malgré mon âge ; (car je suis vieille ; j' ai
vingtdeux-ans !) j' ai-pris le nom de
ma fidelle femme de-chambre, que je

p25

voudrais revoir ! Laure est avec moi ;
nous-nous-faisons des défis, et lorsque
nous ne trouvons pas à satisfaire nos
goûts crapuleux où nous sommes, nous
faisons des excursions ailleurs. Nous
étions l' autre jour, les *complaisantes*
d' un trucheur estropié, et d' un lâche
deserteur des *colonies* , qui vient d' être
pris et condamné à être-pendu ; c' est
Lagouache : le vil Lagouache, ton
dénonciateur, m' a-trouvée, m' a-vue dans
la fange, en-a-ri, voulait m' insulter...
je l' ai-fait-rougir de n' être pas aussi-vicieux
que moi ; il m' a-respectée à-force
d' infamie : ainsi, les *bédouins*
s' honorent du gibet... il a-été-pris dans mes
bras : on l' a-renvoyé exécuter à
l' Ile-D' Aix.
Mon tempérament est-devenu une fureur ;
mon goût pour la crapule une rage ;
je veux m' anéantir dans l' infamie...
ma main s' appesantit... pourquoi
t' écrire ? Qu' ai-je à te dire ? ... ah ! ...
que j' avais-retrouvé Laure et un laquais,

p26

pour faire de l' une ma compagne chérie
de débaûche, et de l' autre mon tyran :
je veux être esclave, moi ! Je veux être
par goût, ce que l' italien m' a-fait-être
par force, et me mettre audessous du
sort. Je veux qu' il enrage de ne m' avoir-pas-abaisée
autant que je m' abaisse ; qu' il

en-crève de dépit... la tête me tourne ! ...
c' est la joie d' avoir-retrouvé Laure, et
de venir d' être-battue par le vil laquais
du plus-vil des hommes... infortunée !
J' ai-perdu les lumières de la raison ! Mon
imagination se dérègle, et force mes
facultés ; je succombe à l' excès de mes
caprices... Ursule ! Ursule ! ... quitte

p27

tes vils noms ! Reprend celui d' Ursule...
mais reprendras-tu ton innocence ! ...
non ! Non ! C' est l' impossible. Le
plastron d' un porteur-d' eau, d' un nègre, de
la plus vile canaille, des scélérats, qui de
ses bras ont passé à la roue, au gibet,
à la rame, ne saurait plus recouvrer un
seul sentiment d' estime d' elle-même ! ...
ah ! Que ne puis-je effacer le passé !
Que n' est-ce un songe, grand Dieu !
Quel plaisir j' aurais au réveil ! ... mais
c' est la réalité : me voila... voila ma
chair ; la voila ; je la touche, je la sens,
je suis-éveillée ; c' est moi, moi qui écris,
et ne dors pas... c' est moi qui vient
d' être-battue, foulée-aux-pièds par un
laquais-souteneur, à quî je n' ai pas assés
donné d' argent, pour aler le perdre au
billard ; il m' a-arraché mon bonnet, il
l' a-écrâsé sous ses piéds... voila mon sein
flétri... voila mon orgueilleuse beauté
ternie... me voila pâle, érâillée, couverte de
rougeurs, de boutons, n' ayant plus dans

p28

mes veines qu' un sang ardent, échauffé,
corrompu... où est le temps de mon
innocence ! ... maudis sois-tu, chien
d' Edmond ! Je te maudis ! Maudite soit
ta Parangon, et sa passion langoureuse ;
que l' enfer la confonde ! Et sa Fanchette,
et la-Canon, qui ne m' a-pas-assés-surveillée,
assés-retenue, et mes parens,
qui m' ont-envoyée à la ville, qui ne m' ont
pas-gardée chés eux, après mon viol ! ...
ah chien de vil marquis ! C' est toi !
C' est toi ! ... que je t' étrangle...

le lendemain.

J' ai-cessé d' écrire hièr, parce-que
j' avais-écrâsé ma plume, et répandu mon
encre... malheureuse ! Il n' y a plus de
pardon pour moi, j' ai-maudit, et mon
père, et ma mère, et mon frère ! ... la
malédiction, je vais la vérifier.

p. -s. j' apprens que tu aimes, et que
tu es-aimé de la jolie Zéphire : cela me
ranime et me console ; c' est une fille-de-joie ;
elle ne rougira pas de ta soeur !
Adieu. Je n' écrirai plus.

p29

Lettre 129.

15 mars.

Laure, à Edmond.

(peinture du miserable état d' Ursule, et de celle
qui écrit.)

il est-a-craindre qu' Ursule ne se tue,
ou qu' elle ne se fasse-tuer. Depuis une
lettre qu' elle t' a-écrite, elle nous ôterait,
si elle pouvait, tous les hommes
qui viennent ici. Cependant, elle
est-absolument-gâtée ; je le lui ai-dit ; mais
elle ne m' écoute pas. Plusieurs
hommes incommodés par elle, sont-furieux
et l' auraient-poignardée, ou jetée par
la fenêtré, si on ne l' avait-pas-cachée :
ils doivent-faire enlever toute notre
maison, à ce que m' a-dit un ancien laquais
de l' italien, qui est espion. Nous alons
nous mettre en-sûreté. Tu sais que
la-M nous a-renvoyées, comme trop-libertines
pour sa maison. Nous sommes à-présent rue
Beaurepaire, et nous

p30

alons-aler rue Tiquetone, à un troisième,
pour que Sofie (c' est le nouveau nom
de ta soeur) soit moins-exposée à être-trouvée
et reconnue. Nous-nous-mettons
dans nos meubles. Si tu peux nous
aider, tu nous obligeras ; car nous
n' avons qu' un mauvais lit, composé d' une
paillasse et d' un matelat dur comme une
planche. J' ai-trop manqué à Gaudét,

pour avoir recours à lui. Tâche de faire
entendre raison à ta soeur, s' il est
possible ; ou plutôt envoie-lui Zéphire : elle
s' est-éprise de cette jeune-fille, et je
suis-sûre qu' elle l' écouterà. Voilà un
triste sort ! Avec de si-grandes richesses !
Une si-belle perspective ! ... si ta soeur
était comme une-autre, nous aurions
recours au marquis : mais comme elle
est, je crois que tu en-mourrais de honte,
s' il la voyait... adieu. Je t' attends
ce soir à 11 heures, rue Tiquetone :
envoie-moi six-francs par le porteur, si
si tu les as.

p31

Lettre 130.

Même jour.

réponse.

(l' infortuné Edmond n' est pas mieux que les
deux malheureuses.)

je suis malade, et pauvre : mais je
vous envoie par ma Zéphire tout ce que
je possède. C' est une charmante et
généreuse fille. Imitiez-la : je ne veux
pas vous donner d' autre modèle : même
au sein du libertinage, l' innocence, la
candeur, sont aimables encore : Zéphire
me le prouve ; et si je reviens un-jour de
mon profond avilissement, c' est à Zéphire
que je le devrai.

p. -s. quant à Gaudét, tu le crains ;
moi je le suis ; Ursule le desire : il ne
sait pas encore toutes les horreurs
qu' elle a-souffertes : il les saura : mais
s' intéresse-t-on beaucoup à une fille
comme est à-present Ursule ? Gaudét
est comme tous les autres hommes ; il
aime le plaisir, et celles qui peuvent
le donner.

p32

Lettre 131.

27 mai.

Ursule, à Edmond.

(petit commencement de retour : hélas ! Que
le vice nous abaisse !)

j' avais-jeté mes plumes, brisé mon
écritoire : je ne voulais plus écrire : une
véritable (...) n' écrit pas ; elle a bien
autre chose à faire ! ... je r' écris
aujourd' hui. J' ai-vu une ange, j' ai-vu
Zéphire. Il y a deux mois que tu me
l' envoyas, avec tout ton argent : elle y
joignit tout le sien, et nous meubla.
J' ai-travaillé le-plûs que j' ai-pu, et j' ai-rendu
aujourd' hui à cette ange céleste, qui
refusait de recevoir, mais que j' ai
forcée, en-lui-jurant que je l' alais gourmer,
si elle ne recevait pas... je lui
en-ai-demandé-pardon ensuite, je me suis-mise
à ses genous, j' ai baisé ses belles
mains (comme je les ai-eues !) mais avec
modération, mon haleine et mes lèvres

p33

ne sont pas pures. Que j' avais de plaisir
à adorer la vertu dans ma pareille ! Dans
une prostituée ! ... mon coeur se dilate ;
il bondit, je le sens bondir, en-t' écrivant...
une prostituée, m' offre
l' image chérie, mais que je redoutais de voir
dans toute-autre, de la modestie dans
la mise, dans les discours, dans les
actions ! D' un coeur pur, pur comme son
haleine : d' une âme belle, grande,
généreuse (comme je l' eus, hélas !) d' un
sourire aimable, enfantin, mignard,
(comme je l' eus,) point défiguré par le
tiraillement de la rage, tel qu' est
aujourd' hui le-mien et celui de mes
compagnes... ah ! Deux sources de
larmes... je n' y vois... plus... mes yeux se
fondent... oh ! Oh ! Mon pauvre coeur !
Mon pauvre coeur ! ... ô mes parens ! ...
Zéphire aime sa mère... eh ! Quelle
mère ! ... une mère comme moi, une
infame ! ... Zéphire, bonne, tendre fille,
batue par elle, prostituée par elle, trompée,

p34

vendue par elle avant l' âge de onze ans,
Zéphire dit, c' est ma mère : je ne
veux plus être ce qu' elle veut que je sois ;

mais, son chagrin me déchire le coeur :
je donnerai ma vie pour elle, mais non
ce qu' elle veut. Et moi, qu' ai-je-fait
à la mienne ? à la mienne, si-bonne,
si-tendre, qui s' ôtait le nécessaire, pour
me donner le superflu ; qui me portait
dans son vertueux coeur ! ... ô ma
mère ! ... ô mon père ! ... mon vénérable
père ! ... mon père ! ... ah ! Ces
deux noms me déchirent le coeur ! ...
furies, laissez-moi dumoins écrire à
mon frère la douleur qui me déchire le
coeur ! Furies, vous n' y perdrez rien ! ...
viens me voir ; mon coeur s' attendrit ;
je t' écouterai... viens ; je périrai :
viens ; peut-être sera-ce pour recevoir
mon dernier soupir.

p35

Lettre 132.

5 juin.

Edmond, à Laure.

(le corrupteur, après les avoir tous abbatus,
est encore debout !)

prépare ton coeur et ton courage,
Laure ! Arme-toi d' effronterie, si tu le
peux : ou plutôt, viens modestement te
mettre aux genoux de l' *ami* le plus
digne, et le seul qui nous reste. Gaudét
est arrivé.

p. -s. je n' ajoute rien à ce mot : c' est
un coup-de-foudre. Préviens Ursule :
encourage-la, si tu n' es pas toi-même
sans courage.

p. -s. il sait tout : l' excès de sa fureur,
me prouve son amitié ! Dieu ! Qu' elle
était grande et belle ! Elle m' a-causé
un mouvement d' honneur, le premier,
depuis trois-ans...

p36

lettre 133.

6 juin.

réponse.

(Laure apprécie enfin, et le corrupteur, et le
vice ; mais il est trop-tard ! Elle raconte ses
folies.)

mes torts avec *l' ami* sont-ils de-nature
à être-pardonnés ? Je t' en-fais
juge, Edmond ; et d' après ta réponse,
j' irai le voir, ou je le recevrai ; dans
les deux cas, je ne veux point paraître
en-coupable : je ne *la* suis pas, d' après
ses maximes, et c' est à lui-seul qu' il
doit s' en-prendre, s' il a-été-trompé.
Quand je commençai d' être infidelle,
du temps d' Ursule, *l' ami*, qui préférerait
sa possession à la mienne, ferma les yeux,
et je m' accoutumai ainsi au vice ; car
c' en-est un que la prostitution : l' état
de mon amie, et celui qui me menace
chaque jour, le prouvent sans réplique.
Lorsqu' Ursule fut-disparue ; que tu fus
parti pour l' Angleterre, à la poursuite
du porteur-d' eau, que l' italien y avait-envoyé,

p37

sur quelques menaces, que les
doutes de *l' ami* lui avaient-fait lâcher,
depeur d' avoir ici ce témoin contre lui,
toutes les scènes d' horreur qui se
succédaient, me tinrent effrayée. Cependant
nous ignorions les plus-cruelles ! ... le
porteur-d' eau poignardé, toi, sauvé
comme par miracle, de retour en-France,
tu disparus, soit pour te cacher, soit
par d' autres causes : mais tu n' avais rien
à-craindre de l' italien ; il aurait lui-même
fait-poignarder le porteur-d' eau, qu' il
n' osait-rendre aux fers, s' il n' avait-craint
que tant d' atrocités ne se découvriissent :
il nous fit-dire, qu' il ne poursuivrait pas
Edmond, qu' il excusait un frère outragé,
dont la soeur était-avilie jusqu' à ce point.
Le trouble causé par toutes ces infamies
se calma. *l' ami* fut-obligé de faire un
voyage à Au ; je demeurai seule et
ma maitresse, ma mère étant dès-lors
comme morte. Je me livrai à tous les
égaremens, qui avaient-perdu ta soeur,

p38

et moi, si-bonne-conseillère du temps
de Lagouache, j' en-trouvai un pareil,

qui me ruina. Tout fut-consumé en-six-mois.
l' *ami*, à quî je n' osais écrire ma
position, devait bientôt revenir ; je vendis
le reste des meubles, et je suivis mon
indigne amant dans un hôtel garni, rue
Tirechappe. Il ne me fit pas languir :
dès le lendemain-matin de notre arrivée,
tandis que je me livrais au sommeil, dont
il m' avait-exprès-garantie durant la nuit,
il disparut avec tout mon argent, tous
mes bijoux, ne me laissant que mes
hardes, et les choses dont le poids
l' aurait-embarassé : mais il fit main-basse sur mes
dentelles ; il m' ôta jusqu' à des boucles-d' oreilles
que j' avais en-ce-moment, ainsi
que celles de mes souliers. Je m' éveillai,
tandis qu' il dégarnissait mes oreilles ;
il m' embrassa, et me dit de dormir ; que
cela me blessait. J' étais sans défiance,
à-demi-assoupie, les rideaux tirés. Je
me tins-tranquile, et il sortit.

p39

Cependant je réfléchissais machinalement
aux boucles-d' oreilles qu' il venait de
m' ôter ; je ne me rendormis qu' assés-mal,
et aubout d' une heure, cette idée
m' étant revenue fortement, je sautai hors
du lit. Je m' habillais à-la-hâte, quand un
commissionnaire m' apporta une lettre.
Je cherchai ma bourse, pour le payer.
Je ne la trouvai pas. J' alai à ma male ;
je l' ouvris : pas le sou ! Je brisai enfin
le cachet, et je lus :
ma chère femme : ne t' inquiète
pas de mon absence d' une partie de la
journée. Je suis au jeu : j' ai-perdu
hièr ; mais j' espère me rattrapper
aujourd' hui : j' ai-pris notre argent ;
mais je t' en-rendrai bon-compte ce-soir.
Ne le cherche pas. Comme je
n' avais pas de monnaie, j' ai-pris la
tienne : tu n' as rien à dépenser
aujourd' hui, sois tranquile. à ce soir.
Le commissionnaire est payé.
Je fus très-en colère, tout en-croyant

p40

que c' était une vérité ; je ne pensais qu' à
la possibilité d' une perte au jeu de tout
ce que nous avions. Je me tranquilisai :
je dînai seule, et il falut, dès ce
premier repas, demander crédit, qu' on me
fit d' assés mauvaise-grâce. Dans l' après-dînée,
je voulus mettre quelque-chose
en-ordre de mes hardes : j' ouvris mes
malles ; plus de dentelles, plus de bijoux !
Il ne restait que mon linge et mes robes !
J' eus la bonhommie de croire, qu' il
avait-craint les revers du jeu, et qu' il
s' était-muni : mais je me promettais bien,
si je pouvais r' avoir ce qui m' appartenait,
qu' il n' y toucherait plus ! Je l' attendis
pour souper. Persone. Je mangeai
quelques tristes restes de mon
dîner, je me mis à lire, en-attendant,
jusqu' à six-heures-du-matin, que je
m' assoupis. En-m' éveillant, il me sembla
qu' un voile se déchirait de devant mes
mes yeux ; je sentis que j' étais-dupée,
volée, abandonnée, sans ressources ! Je

p41

fus au-desespoir... cependant je me
calmai songeant que souvent les joueurs
passent le jour et la nuit : mais ce retard
était pour moi d' un mauvais-augure :
j' imaginai qu' il avait-perdu, et qu' il n' osait
revenir. Je fus toute la journée dans un
état cruel. Vers le soir, n' ayant-rien-pris,
je fis vendre une de mes robes, qu' on
donna pour une misère, quoiqu' elle fût
très-belle, et j' eus quelqu' argent.
La nuit vint : j' étais à chaque instant
aux écoutes ; chaque passant me paraissait
celui que j' attendais, et mon coeur
battait à la marche de tous-ceux que
j' entendais sous mes fenêtres : ils s' éloignaient,
et j' étais au-desespoir. Enfin
quatre jours s' écoulèrent. Je témoignai
alors mes inquiétudes à mon hôtesse
elle me dit, qu' il fallait faire-faire des
recherches. Mais il a-emporté tout
mon argent ! Vous avez des effets,
vendez. On n' en-donne rien. On
fait ce qu' on peut dans votre passe. Il

falut vendre, et en-peu-de-temps, ruinée,
accablée de chagrins et de honte, obligée
d' avouer au commissaire, devant quî je
portai plainte, que ce n' était pas mon
mari, je me vis huée, et ne sachant où
me cacher.

Dans cette situation, il fallait recourir
à l' *ami* . Je m' en-gardai bien ! C' était
lui que je redoutais le-plûs. Mon
hôtesse, qui me voyait à la fin de mes
ressources, me dit que puisque j' étais déjà...
je n' avais qu' à l' être davantage, si je
n' avais rien de mieux à faire. La honte,
la colère, l' indignation contre moi-même,
et contre les autres, me fit suivre ce
conseil ; je la priai de me laisser ma
chambre, et de m' adresser quelqu' un. Elle
m' envoya effectivement un marchand de
la rue *du-roule* , âgé de cinquante-cinq
ans, un grand-sec-bourgeonné, qui m' offrit
un louis par semaine. J' acceptai,
ne pouvant faire autrement. Mais bientôt
le dégoût que me causa cet homme,
me le rendit insupportable. Je vendis

secrettement tout ce qu' il m' avait-donné,
je tirai de lui le plûs qu' il me fut
possible, je me mis de mon mieux,
et j' alai me promener au *palais-royal* ,
dans les alées solitaires. J' y fus-enfin-abordée
par un homme moins-laid que le bourgeonné, mais
environ du même âge, qui me parla
honnêtement d' abord, pour me sonder. Le
voyant à-peu-près ce qu' il me fallait pour
l' instant, je ne fis pas la bégueule, je
ris avec lui. Charmé de ma rencontre,
il me fit des propositions, que je reçus
mal, et dont il me demanda-pardon. Il
alait me quitter. Je le retins. Vous
êtes un galant-homme, lui dis-je, et je
ne veux pas vous tromper. Vous m' avez-prise
pour une *fille* : ce n' est pas mon
sort, grâce au ciel : mais je puis me lier
avec un honnête-homme... le voyant
interdit, j' ajoutai : je donnerai toutes
les preuves possibles de mon honnêteté :
voyez ? Je ne suis-venue ici que pour

faire une connaissance, dont j' ai-besoin :
 je la veux honnête ; vous me convenez :
 ne laissez pas échapper une occasion
 que vous ne retrouverez peut-être
 jamais... ma beauté (à ce qu' il me dit)
 me rendait persuasive ; il me répondit,
 que si j' étais effectivement une fille
 décente, et non une coureuse, que je lui
 convenais parfaitement, et qu' il s' estimerait
 heureux de m' être-utile. Je lui
 fis alors mon histoire, à quelques
 déguisemens-près. J' avais-eu trois amans
 successifs, ausquels j' avais-été fidelle :
 le premier était en-Amérique pour
 ses affaires, et ne m' écrivait pas : le
 second m' avait-abandonnée, sans me
 rien laisser ; et je ne voulais pas du
 troisième, qui n' avait encore (disais-je)
 rien obtenu de moi. Je parlais
 avec la candeur et la naïveté que tu me
 connais ; je fus-crue, et conduite dans la
 rue Du-Chantre, où l' homme me montra
 un petit appartement très-joli, que venait
 de quitter une maitresse qu' il avait

depuis deux ans, laquelle était-entrée à
l' opéra , où elle commençait à se distinguer.
 Je fus-installée sur-le-champ, les
 clés me furent-remises : nos conventions
 furent trois-louis par-semaine, sans les
 robes et les autres présens. Contente
 de ce qui m' aurait paru bien-mesquin avant
 mes malheurs, je retournai chés moi ;
 j' emportai dans un fiacre, qui m' attendait
 rue Bethisi, tous ce que je pus emporter,
 et je quittai chambre, hôtesse, et vieux
 bourgeonné, pour ne les plus revoir, si
 je pouvais.
 Mon nouvel amant vint souper avec
 moi, et débuta par quelques présens.
 J' ai-vécu avec lui assés-tranquile, quoique
 je le trompasse presque tous les jours. Je
 me mis à faire des parties avec mes voisines,
 chés des abbesses célèbres, à un
 louis par-soirée. J' amassai ainsi
 quelqu' argent, car je suis naturellement
 ménagère. Un-jour (le plus-malheureux

de ma vie, après celui où j' ai-quitté

p46

l' ami), j' alai chés la-G (où était-alors enfermée Ursule à mon insu) : nous étions quatre femmes. J' y trouvai trois hommes ; on attendait le quatrième. Il arriva. Juge de ma confusion et de mon embarras, quand je vis paraître dans ce quatrième convive mon marchand bourgeonné de la rue Du-Roule ! Je crois qu' il ne venait pas au-hasard, et qu' il m' avait-aperçue dans cette maison. Il se félicita ironiquement du bonheur de me retrouver, et il vanta mes charmes à celui qui m' avait-choisie. J' en-fus quitte pour cela en-ce-moment. La joie règna ; on soupa ; on se divertit, et je ne fis pas la prude, moi qui l' avais-toujours-faite avec l' homme-bourgeonné. On se sépara vers le matin, et je pris un fiacre, à quî je me gardai-bien de nommer ma rue ; je le fis aler au *marais* , et de-là chés moi. Mais en-descendant de ma voiture, je n' en-aperçus pas moins le malheureus bourgeonné. Je me

p47

promis bien de demander à déménager dès le jour même, sous prétexte que j' avais-été-vue de quelqu' un de ma famille. Je n' en-eus pas le temps. Le bourgeonné se tint aux-environs de ma porte, sans la perdre-de-vue, et dès qu' on entra, il venait voir, si c' était chés moi. Il eut la patience d' attendre jusqu' à deux heures, que mon amant parut. Il le vit entrer. Un instant après, il sonna, et me demanda. Ma domestique répondit, que j' étais en-affaires. Je le sais, reprit-il ; je suis l' intendant du monsieur qui est là, et je voudrais lui dire un mot. La sote vint avertir mon amant, que son intendant le demandait. Il sortit, et ala-parler au bourgeonné, qui l' entretint quelque-temps à-l' oreille, lui représentant sans-doute,

combien il s' exposait avec moi, d' après
les parties que je me permettais. Il
offrit de me confondre, et de le
convaincre par lui-même. Mon amant

p48

accepta le dernier parti, et rentra auprès
de moi. J' aperçus quelque altération
sur son visage. Je lui demandai, s' il
avait-reçu quelque mauvaise-nouvelle ?
Il répondit que oui ; mais que c' était
une bagatelle, et qu' il verrait si le mal
était comme on le disait.
Le soir, la-G, me fit encore
demander. Je refusai. Plusieurs
semaines de-suite, je tins-ferme. Enfin,
aubout de plus d' un mois, j' oubliai
peu-à-peu ma rencontre, et j' alai chés
la-G ; mais j' exigeai pour condition, que je
verrais les hommes de la partie à-faire
avant que d' entrer. Elle y consentit, et
à la première occasion, je me rendis à ses
offres. J' arrivai bien-voilée. Je descendis
en-fesant raser la porte par mon
fiacre, et j' entrai. Mais avant de me
montrer où j' étais attendue, je rappelai
à la G la convention. Elle me fit-envisager
les acteurs : un des quatre
était mon amant, et un-autre le bourgeonné.

p49

Je reculai vivement, et je dis
à la-G, que j' alais lui envoyer à ma
place une de mes bonnes-amies. Je
retournai promptement chés moi, et je
me substituai une petite-fille-de-modes,
de chés la Dub, qui était très-jolie.
Cependant on m' attendait avec impatience.
Quand la petite Adelaïde entra,
tous les yeux se portèrent vers la porte.
On appela aussitôt la-G. Mais ce
n' est pas-là ce que nous attendions ?
Pardonnez ; c' est ce que je vous ai-promis ;
elle est charmante ; cela est
neuf ; c' est du joli et du bon. Mais
nous attendions cette autre (dit le
bourgeonné), qui a l' oeil si-fripon ; là,

celle qui porte sa tête avec tant de grâces,
et qui avait une robe de mousseline,
lorsque je vins ici la dernière-fois ?
-je ne me rappelle pas cela : voila ce
que j' ai de mieux, et je n' en-connaiss
pas d' autres. Le bourgeonné fut-confondu.
Cependant la partie se fit.

p50

Le lendemain, mon amant, qui m' avait
toujours battu-froid depuis son
entretien avec le bourgeonné, me parla d' un
air plus-ouvert ; il me proposa la promenade,
et me fit-descendre chés la-G. Il ne
me fut pas difficile de comprendre son
dessein. Je ne laissai-voir auqu' une surprise ;
je descendis avec lui, et j' eus la plus-grande
attention à ne pas faire un pas qu' il ne
me guidât. Il me présenta à la-G.
Je ne fis pas le moindre geste, le moindre
coup-d' oeil ; je la saluai froidement
et cérémonieusement : elle en-fit
de-même, et pendant une visite de plûs
d' une heure, il ne nous échappa rien.
Mon amant me ramena, et arrivé à la
maison, il se jeta à mes genous, me découvrit
ses soupçons, et m' en-demanda-pardon.
Je versai des larmes, et je lui
pardonnai cependant de fort-bonne-grâce.
Me voila donc un-peu rassurée. Je
m' observai soigneusement, et ayant-découvert
chés une de mes amies, un

p51

passage par sa maison d' une rue à
l' autre, je profitai de cette découverte,
pour aler chés elle, n' y rester qu' un
instant, et me rendre de-là voilée chés
la-G, ou ailleurs. Cette vie dura trois-mois.
Mais le coup-de-foudre le plus-funeste
m' attendait. à-force de m' observer,
je m' oubliai une seule-fois, et cette
fois me perdit. J' alai-voir la-M,
chés quî je n' avais pas encore mis le piéd :
elle m' avait-demandée sur ma réputation de
mignardise. J' étais bien-aise de faire sa
connaissance ; je me rendis chés elle,

en-passant néanmoins par la maison de
mon amie. Le hasard voulut, que
lorsque j' entrai dans ma brouette,
parfaitement voilée, la finesse de ma taille
frappât un homme bien-mis, qui passait, et
qui le dit à un autre ; cet autre était
mon amant. Les deux hommes suivirent
la brouette, jusque chés la-M.
Comme je n' étais-pas-sortie de chés moi,
je n' étais-pas-soupçonnée. Je fis-raser

p52

la porte, et je m' élançai dans la maison.
Les deux hommes ne virent que peu
de chose de ma taille. Mais leur
curiosité était-excitée : j' avais aux yeux du
premier ce charme du premier objet qui
nous plaît dans le jour, charme toujours
si-puissant, qu' il centuple la valeur d' une
femme, et qu' un homme qui pourrait
avoir ainsi toutes celles qui le frappent
de cette manière, éprouverait une
volupté, sinon absolument inconnue,
dumoins très-rare. Ils entrèrent, et
demandèrent à se choisir une compagne,
pour passer agréablement une heure de
temps. Je venais d' entrer dans le salon
de la-M, et on me donnait une
cléf, pour aler me renfermer, lorsqu' en-tournant
la première marche, je me trouvai
en-face de mon amant. Je voulus
fuir, et me hâter de monter. Il me
retint par le bras : je vous y trouve !
Il ne me dit que ce mot. Et appelant
la-M : vous pouvez garder mademoiselle

p53

ici, puisque votre maison lui
plaît ; car elle n' en-trouverait pas
d' autre à son retour. Il me salua
ironiquement, et partit seul, en-disant à son
ami : tu peux t' amuser ; voila une
fille . Je restai confondue, et mes
larmes coulèrent. La-M lui dit,
qu' elle ne voulait pas de moi, si j' étais
honnête-fille, et qu' elle alait me
prier de sortir de chés elle sur-le-champ.

L' ami me consola. Je tâchai
de le toucher par une fausse
confiance : je lui fis quelques aveus, que
je motivai comme je pus, et je le priai
de me prendre, lui jurant une fidélité
à toute épreuve. Je lui avais trop-plu,
pour qu' il me refusât : il m' emmena chés
lui, car il était garçon ; et là, après
m' avoir-rassurée, et promis un sort comme celui
que me faisait son ami, il ajouta : mais
prenez garde ! Je ne vous quitterais que
pour vous faire-mettre à l' *hôpital* !
J' abrège ce récit. Je le trompai au-bout

p54

d' un an, une seule-fois, que je le
croyais en-campagne : il le sut, et le
même soir, je fus conduite à Saint-Martin.
C' était un jeudi. Le lendemain,
je subis la honte d' être jugée
en-publiq avec les autres malheureuses, et
je fus conduite à la *salpêtrière* . J' y-restai
trois-mois. En-en-sortant, je
retournai chés la-M, qui me fit-guérir
d' une maladie de la peau, et on
me coupa les cheveux. Je n' avais
absolument pas le sou : lorsque je fus-guérie,
elle ne me trouva plus-digne de sa
maison ; elle me renvoya : j' alai dans
un endroit où je trouvai Ursule, avec
laquelle je retournai chés la-M, qui
nous reçut à-cause de la réputation de ta
soeur, et qui nous garda six-mois.
Tu sais le reste, Edmond : voila ma vie,
en-y-ajoutant, que je (...) aujourd' hui
les passans et que j' ai peutêtre l' incommodité
de ta soeur. Puis-je paraître
devant l' *ami* ? Parle ? Ta réponse sera
ma loi ; je m' interdirai le raisonnement.

p55

Lettre 134.

7 mai.

Gaudét, à Laure.

(le séducteur profanait la sainte amitié,
en-la-ressentant comme il ne méritait pas de la
ressentir. Il donne trop-tard des maximes de

retenue.)

c' est moi qui vous réponds : j' ai-lu
votre lettre. Vous avez-eu tort de me
fuir, Laure ; et si ce tort n' était pas l' origine
de tout ce que vous avez-souffert, de
tout le dommage que vous-vous-êtes
causée à vous-même, je vous le
pardonnais aisément ! Mais comment
voulez-vous que je vous pardonne le mal
que vous avez-fait à mon amie, à ma
compagne, à celle que je regardais
comme une autre moi-même ? Insensée !
Comment veux-tu que je te pardonne ! ...
à-moins que je n' espère réparer
tout le mal que tu t' es-fait ! ... va, ce n' est
ni ta beauté, ni ta vertu, ni tes moeurs
que j' ai-aimées, c' est toi ; et tu me restes ! ...

p56

viens, non dans les bras d' un
amant... jamais ! Jamais ! ... viens renaître
dans le sein d' un ami ! Connais-moi, toi
qui m' as-quitté, qui m' as-redouté,
compare-moi aux autres hommes, et
donne-moi un nom, si tu peux le trouver !

p. -s. lisez le papier ci-inclus, Laure,
et montrez-le à votre cousine.

ce qu' on ne peut faire.

I, il n' est pas d' actions défendues absolument :
celles qui paraissent les plus-criminelles,
sont quelquefois permises ; d' après
les circonstances : l' assassinat, le
meurtre, le viol, l' incendie, le poison,
le vol, la fraude, le pillage : si vous
ne distinguez pas, et que vous assassiniez,
que vous tuiez, que vous forciez la
pudicité, que vous mettiez-le-feu, que
vous empoisonniez, que vous voliez,
que vous fraudiez, que vous pilliez,
vous serez puni par les lois, et en-horreur
au genre-humain.

Ii, chaqu' un est maître de son corps :

p58

mais en-abuser, au-point de se perdre
soi-même moralement et physiquement,
est un crime contre la nature et contre

la société : la nature nous punit par
les maux physiqs, tels que les maladies :
la société, à laquelle nous-nous-sommes
rendus inutiles, nous flétrit, nous rejète
de son sein ; nous couvre d' opprobres,
d' infâmies : je ne vois pas du-tout qu' elle
ait-tort ; et c' est une très-fausse
philosophie, que de prétendre se mettre audessus
du deshonneur social ; il est un mal réel,
un mal qui a les conséquences les
plus-sérieuses : vous dites, dans une lettre que
j' ai vue, que je vous-ai-ôté tout frein : je ne
vous ai pas ôté celui-là ; tout-aucontraire ;
je vous ai-toujours-dit, qu' Epicure ne
violait pas les lois de son pays. J' ai-pensé,
en-vous-parlant, que je parlais à des êtres
raisonnables, auxquels il suffisait de dire,
*la raison, la reciprocité ne veulent pas
cela* : la *raison* , c' est Dieu : la
reciprocité, c' est la société : tous-les-deux
punissent l' un pour l' autre.

p60

lii, on n' est pas obligé de croire
telle ou telle religion ; mais si on brave
impudemment toute espèce de religion
devant le monde, il en-resulte de
grands maux : I, on scandalise, on
blesse cruellement ceux qui croient une
religion quelconque ; on les anime
contre soi ; on leur inspire le desir de nous
faire du mal : 2, comme les gens
non-instruits, qui ont-besoin du frein de la
religion, sont en-très-grand-nombre,
il arrive de-là, qu' on contribue à les
rendre nuisibles à la société : d' où il
suit, qu' on est réellement coupable, par
cela-seul : on ne peut donc, à cause du
scandale et du danger, manquer à s' acquitter
des devoirs publiqs de la religion.
Iv, rien ne nous force à faire du
bien aux autres : la nature, à-la-vérité,
nous a-donné la compassion ; mais
l' intérêt personnel que nous tenons d' elle,
est beaucoup plus-fort, et il nous
est-impossible de ne pas en-suivre
l' impulsion : mais ne leur fessons jamais de mal,

p62

quoiqu' il se présente un grand bien
personel à notre égard, par une raison
dictée par le bon-sens et par l' équité :
le bon-sens nous enseigne, que tout ce que
nous fessons, peut nous être-fait : l' équité
nous dit, qu' un mal fait à autrui blesse
l' ordre éternel, qui est Dieu ; et cette
voix, qui se fait-entendre au fond de notre
coeur, et qu' on nomme *conscience* , est
celle de l' ordre éternel, dont elle atteste
l' existence contre tous les beaux
raisonnemens des prétendus athées, qui ne le sont
pas plûsque moi en-ce moment. Il faut
écouter cette voix ; sans quoi la peine
de la violation sera prompte, fût-on
revêtu de la puissance souveraine.

préjugés à respecter.

I, *les diables*. il est certain,
quoiqu' on en-dise, que c' est une fausseté,
que leur existence ; que leur croyance
peut produire du mal ; qu' elle cause des
frayeurs très-douloureuses aux âmes
honnêtes et timorées ; qu' elle a-empoisonné
les derniers momens d' une
foule de malheureux moribonds.

p64

Ii, celle des *anges* n' est pas à-beaucoup
près aussi utile, ni aussi dangereuse.

Iii, celle des *revenans* est
moins-effrayante que celle des diables ; mais
elle l' est beaucoup ! Il faudrait la
rectifier à la chinoise ; en-bannir ce qu' elle
a d' effrayant, et la rendre un sujet de
consolation.

Iv, les *médecins* guérissent de
très-peu de maladies, et tuent beaucoup de
monde : il semble qu' il les faudrait
anéantir, comme dangereux, comme nuisibles
au genre-humain ?

V, les *rêves* : c' est une vraie
superstition, et jamais les songes n' ont
rien-signifié : c' est un effet de ce qu' on
a, ou vu, ou entendu, ou senti, ou
pensé, ou une combinaison monstrueuse
de tout-cela, opérée par les organes
matériels de la pensée durant le sommeil :
rarement les rêves ont pour objet ce
qui nous arrive actuellement, quoique
cela nous affecte beaucoup ; ils ne

nous retracent le plus-ordinairement

p66

que les choses éloignées, et dont le
souvenir commence à s' effacer. La manière-de-rêver
n' est pas la même pour tous
les hommes ; il en-est dont les rêves
sont agréables et sages, d' autres dont les
rêves sont-fous ; enfin le même homme
a des songes tantôt sages, tantôt fous.
Vi, je ne mets pas la *religion* au
rang des préjugés : mais il y a des
préjugés dans la religion, qui paraissent
très-préjudiciables au bonheur du genre-humain :
j' ai-pensé quelquefois à en-faire
un plan de-réformation, que dans ma
jeunesse je croyais d' une sagesse
consommée : heureusement que j' ai-différé
de le publier ! Les prêtres sont riches,
aulieu d' être pauvres : ils ne présentent
que de l' ostentation dans le culte, aulieu
d' adorer en-esprit et en-vérité : ils sont
acharitables, vindicatifs, impérieux ; ils
négligent d' observer toutes les maximes
du législateur, au-point de faire
précisément le contraire de ce qu' il prescrit, etc.
(n. Ceci n' est pas la faute des prêtres,

p68

qui sont toujours ce que le gouvernement
veut qu' ils soient ; mais celle des
législateurs civils, qui ont-envisagé la
religion sous un-point-de-vue différent
du véritable. Ainsi, toutes-les-fois
que les philosophes déclament contre les
prêtres, c' est qu' il faut un mot, pour
se faire-entendre : les prêtres ne sont
pas plus-coupables des abus de la religion,
que les autres citoyens. Ils
reçoivent, comme eux, de l' éducation, tous
les préjugés dangereux sur leurs
prérogatives, et ils les soutiennent par
intérêt-personel : mais que la société règle
une-fois ces prérogatives, et le prêtre, qui est
notre fils, notre frère, sera ce qu' on
voudra qu' il soit.
Viii, les *occupations basses* , quoiqu' utiles

sont méprisées : qu' en-résulte-t-il ?

Viii, le préjugé de *la différence des conditions* , est-contraire à la raison, à la religion :

Ix, *pourquoi une femme ne reçoit-elle pas tous les hommes ?* ce qui est permis avec l' un, ne peut-être défendu avec l' autre : c' est un préjugé ?

p57

Ce qu' on peut faire.

I, il est permis d' assaciner à la guerre, c' est-à-dire, de guetter nommément un ennemi, et de le coucher par-terre d' un coup-de-fusil, de pistolet, de sabre, d' épée, de poignard : on tue licitement, en-se-battant dans la mêlée : on peut violer, si le général qui met la ville au pillage, l' ordonne ; l' infamie retombe sur lui : on peut incendier à la guerre, on le doit quelquefois : on peut empoisonner les vivres d' une garnison opiniâtre : on vole, on pille, on trompe légitimement sur mer et sur terre, pendant cet horrible fléau, qui ne l' est que par le mal qu' il autorise.

Ii, certainement il est-permis à une femme, à un homme d' user de ses

p59

facultés, pour le plaisir, en-se-tenant dans les bornes de la raison : les actions naturelles ne sauraient être un crime contre la nature, quoique les hommes aient-pu convenir entr' eux, qu' il ne serait-permis de s' y livrer qu' en-telles et telles circonstances : c' est-pourquoi, dans le cas où la convention-sociale gênerait la liberté naturelle, je crois permis de se cacher pour se satisfaire, et pour éviter le deshonneur ; à-condition qu' on n' outragera pas la nature : car alors, si les peines physiques venaient à déceler la violation de la loi sociale, on souffrirait également et la peine que la société

imposera, et celle de la nature : or c' est une folie que de s' y exposer. Si donc une fille fait un enfant, qu' elle se cache : mais si on vient à le savoir, qu' elle s' en-fasse-honneur, comme d' une action naturelle, et qu' elle en-tire la preuve, qu' elle n' est pas une libertine. Car l' estime publique nous

p61

est nécessaire, et quand elle nous échappera d' un côté, il faut tâcher de la rattrapper de l' autre.

lii, il suffit de ne pas scandaliser, et de ne pas contribuer à ôter aux ignorans un frein nécessaire : notre croyance ne peut jamais être-opposée à nos lumières : mais je soutiens que la croyance chretienne est conforme aux lumières, et qu' il n' est rien de si-aisé que de modeler sa conduite sur cette croyance, qui consiste, à aimer ses semblables, à leur faire du bien, à-rendre à l' etre-principe l' hommage filial de notre existence, à regarder J. -C. Comme la plus-pure émanation de Dieu, eu-égard au bien que sa doctrine a-fait aux hommes.

lv, nous ferons toujours du bien aux autres : parce-qu' il en-resultera pour nous une sûreté d' existence, qui est le plus-grand des plaisirs : ce bien nous sera-rendu par les autres ;

p63

nous jouirons d' un sentiment délicieux, celui d' en-être aimés, sur-tout, si nous fasons le bien desintéressément, et sans blesser l' orgueil de nos obligés : notre réputation de bienfesance, ou de bienveillance (car l' une égale l' autre, lorsqu' on manque de pouvoir) n' en-sera pas moins-étendue, et elle en-sera beaucoup-plus-pure : tout ce que l' ostentation ôte au secret, elle l' ôte à notre réputation, pour le donner à l' ingratitude. Celui qui fait du

mal aux autres, est un fou, qui, de
gaîté de coeur, s' expose sous une
maison que des massons démolissent.
Passons aux préjugés à-respecter.
I, mais combien n' a-t-elle pas
retenu de scélérats ! Je me rappelle
que dans ma jeunesse, aux veillées,
on m' en-fesait des contes, qui
excitaient en-moi un frissonnement salulaire,
qui m' a-éloigné de mille actions,
non-seulement injustes, mais préjudiciables
à ma santé.

p65

li, cependant, combien de voyageurs
effrayés elle a-rassurés ; combien
de soldats chretiens elle a-rafermis,
lorsqu' ils étaient le-plus-exposés !
lii, par ce moyen, elle serait très-utile !
Elle entretiendrait les enfans
dans la soumission à leurs parens, et
ceux-ci dans la tendresse paternelle et
maternelle.
lv, non : combien de malades la
confiance aux médecin tranquilise
sur leur état, et qui guérissent
naturellement au-moyen de cette précieuse
tranquillité, que les animaux ont sans
médecins !
V, comme les songes sont
très-souvent relatifs aux choses qui nous
ont-fortement-occupés, il peut arriver,
et il est quelquefois-arrivé,
que l' homme endormi qui les a, peut
fortuitement penser quelque-chose de
très-utile, dont la sagesse l' étonne à
son réveil : mais j' ai-remarqué que

p67

les choses rêvées, crues faciles, étaient
toujours réformables à l' exécution.
Vi, les prétendus abus de la religion
sont devenus nécessaires avec le
changement des circonstances : par-exemple,
il n' est personne qui, l' évangile à la main,
ne condamne la représentation,
le cérémonial introduit dans la

religion, et sur-tout les richesses :
cependant, si l' on fait-attention que la
religion chretienne, par-exemple,
simple, républicaine dans son origine, est
devenue la religion des monarchies ;
si l' on considère, qu' elle est-devenue loi
et constitution des etats, objet de la
vénération publique, frein des méchants,
espérance et consolation des
bons, on sentira qu' il lui a-falu de
l' appareil, de la majesté, aulieu de
son humilité, de son obscurité
premières. Il n' y a qu' un seul point de
réforme à exécuter aujourd' hui, c' est
le choix sévère des ministres, la pureté

p69

de leurs moeurs ; il faut augmenter
leur considération, aulieu de la diminuer :
mais il faut qu' ils soient toute-humilité,
douceur, charité, que jamais
ils ne plaident : il faut que celui qui,
étant-entré dans cet état saint,
n' en-pourra soutenir la pureté, ait la
liberté d' en-sortir, et de redevenir
profane, etc. C' est le seul moyen de
maintenir la pureté dans un etat spécialement
établi pour inspecter les
moeurs.

Vii, que ces occupations étant
faciles, elles ne sont-exercées que par
les incapables ; tous les autres
citoyens s' en-éloignent, et s' elèvent par
l' émulation aux choses sublimes.

Viii, mais il maintient l' ordre,
dans la société civile, où il est
impossible que les citoyens soient tous
la même chose.

Ix, rien de plus sage que cette
prohibition, dans tous ses effets : elle

p70

a-fait naître la pudeur, sentiment
si-utile, qu' il est le charme de l' amour :
elle a-empêché que parmi les hommes,
chés qu' l' imagination est-facile à
dérégler, l' incontinence n' anéantît le

genre-humain : elle a-fortifié l' attachement
des hommes pour les femmes,
celui des femmes pour les hommes...
je m' arrête ici : tout ce que vous
nommez préjugés, depuis que votre
conduite vous a-fait-craindre le mépris de
vos semblables, ma chère Laure, peut
également se justifier : pour réformer les
abus, il faudrait avoir des moyens
assurés, d' empêcher que les nouveaux usages
n' en-fissent pas naître de plus-dangereux.
Ursule et vous m' avez-convaincu
d' une grande vérité ! C' est qu' il faut

p71

des lumières peu-communes, un esprit
aussi rare que juste, pour ne pas avoir
besoin de préjugés, de loi, de frein.
Ursule s' est-perdue ; je la regrette
à-proportion, de ce qu' elle pouvait
monter plus-haut, avec ses charmes, ses
grâces, ses talents. Je ne doute pas que
je n' en-fusse venu-à-bout, sans l' italien.
Je me suis-déjà-vengé des joueurs qui
l' ont-humiliée ; je les ai-découverts, ils
sont-pris tous quatre, et vont-partir pour
les *galères* , ausquelles j' ai-trouvé-moyen
de les faire-condamner, en-fouillant
dans la sentine de leur vie passée.
J' ai-eu-soin qu' ils fussent-instruits de la
cause de leur malheur. Edmond a-puni
faiblement le porteur-d' eau, en-s' exposant
lui-même ; tandis que moi,
je l' eusse-fait-rompre sans m' exposer.
Je laisse la-G : parce-que sans elle,
Ursule n' existerait plus : elle avait des
ordres pour cela, qu' elle n' a-pas-exécutés :
d' ailleurs, je sais que c' est exprès

p72

qu' elle a-laissé Ursule s' échapper :
elle avait mis de l' argent à sa portée,
que l' infortunée n' a-pas-pris ; grâce pour
elle, en-conséquence. Mais tout le
reste sera-puni ! La vengeance est-ici un
acte-de-justice ; et comme les hommes
ne me la donneraient pas, je la

prendrai. Je veux qu' elle fasse-frémir Ursule
elle-même. Je me suis-emparé, à-force
d' argent de toute la canaille qui
l' a-insultée : la lecture de sa *relation*
m' a-rendu-furieux, et j' ai-eu-soin de faire
prendre tous ces gens là ; les uns pour
vol domestiq, que j' ai-découvert,
ont-été-pendus ; les autres, pour différens sujets,
ont-été soit aux *galères* , soit à Bicêtre,
d' où j' aurai-soin qu' ils ne sortent pas de
sitôt. Tout cela sait, que c' est Ursule
qu' on-venge. Reste le plus-coupable !
Mais la vengeance est-elle légitime ?
C' est une question que je me suis-faite
mille-fois depuis que je l' exerce. Oui,
en-tant que passion naturelle, qui repousse

p73

l' outrage. Cependant le pardon
est préférable, et si j' étais l' outragé,
l' eussé-je été (ce qui est l' impossible),
au même degré qu' Ursule, je pardonnerais :
mais mon amie ! La soeur d' Edmond !
La cousine de Laure ! Une fille
que j' ai-pressée dans mes bras... il
faut qu' elle soit-vengée : la générosité
de ma part, serait lâcheté, indifférence,
insensibilité, bassesse, atrocité...
italien ! Lâche et sot oppresseur, qui me
connaissais, et qui as-outragé à ce point
une fille qui m' intéressait à tant de titres,
quel nuage affreus de malheurs tu
as-formé sur ta tête ! ... le plan de la
vengeance est-tracé, et il sera... digne
de l' outrage.
Console Ursule, Laure, dis-lui qu' elle
se relève de son abaissement : apprens-lui
combien de victimes lui sont-immolées
déjà : dis-lui que je lui en-reserve
une digne d' elle : elle est-marquée ;
depuis deux jours, je sais que son persécuteur

p74

a une fille, jeune, belle, innocente,
restée chés lui sous la garde d' une
duègne incorruptible. Mais en-est-il,
quand on les attaque avec assés

d' argent ? ... je suis riche, et je n' épargnerai rien. Ursule vengée, l' ordre rétabli, sera content enfin, votre ami, à toutes-deux, Gaudét.

p. -s. je réfléchis quelquefois sur la conduite d' Edmond : mon ami est, je crois, l' homme par-excellence : quel être, que ce garçon ! Quel mélange de petitesse et de grandeur ! *Rapenot* le libraire vient de me montrer une de ses lettres ; elle est d' un héros. Huit-jours après, il s' engage comme un poliçon. Il deserte ; on le prend ; il se croit condamné : c' est ici où je l' admire, où je me-mettrais à genous devant lui ; je n' aurais-pas-défié la mort plus-courageusement, moi qui la méprise, comme le fait tout homme doué de raison.

p75

Lettre 135.

30 juin.

Gaudét, à Edmond.

(Dieu punit les scélérats les uns par les autres.)

qui sème l' injure, moissonnera la vengeance : ta soeur et toi, vous êtes vengés du vieillard italien : connais mon amitié, par l' excès du mal que je lui ai-fait. Tandis que tu me croyais à Au, j' étais en-Italie ; j' étais à : on me renvoyait tes lettres. J' ai-dépensé les trois-quarts de mon bien, pour réussir : mais j' ai-réussi, et je ne regrette rien : le crime était trop-odieux, pour ne pas être-puni. J' ai-su à Paris, que le monstre avait dans sa ville une fille unique, charmante, âgée de seize-ans. J' ai-dirigé toute ma conduite sur cette connaissance : je suis-parti, je suis-arrivé ; j' ai-vu la duègne le même soir, comme si j' eusse-été-dépêché par son patron : j' ai-attaqué sa fidélité : elle m' a-d' abord-paru incorruptible : j' ai-prodigué l' or, l' or ouvrit la tour de

p76

Danaé ; la vieille a-cédé enfin : j' ai-eu la preuve encor une-fois du mot de Jugurtha :
ô ville vénale, tu seras à qui pourra te

payer. la jeune-personne m' a-été-livrée.
Non-content de lui ôter ce qu' on nomme
l' honneur, j' ai-cherché à-porter le vice
dans son âme, et j' y ai-réussi : lorsqu' elle
a-été-corrompue, je l' ai-déterminée
à-fuir avec moi. Elle a-fui, elle est ici ;
elle va-subir le sort d' Ursule, et le
mauvais-lieu est tout prêt : viens l' humilier,
ensuite je la livre à l' horreur de son sort.
Mais je mettrai des bornes à ma
vengeance. J' avertirai son père, et je lui
ferai-trouver sa fille au centre du desordre,
quand elle aura-passé par toutes les
épreuves que je lui destine. Je ne suis
plus le-même. La beauté ne me
touche plus : le récit d' Ursule, lorsque
mon coeur s' amollit, me remet en-fureur,
et me rend plus-féroce qu' un
tigre, qu' un *jagga* . Je t' attens, rue .
Viens : aye dumoins le courage de la
vengeance.

p77

Lettre 136.
31 juin.
Edmond, à Zéphire.
(il a-horreur de la vengeance, qu' il eût-prise
lui-même : mais le vice vu dans les autres est
toujours laid, quoiqu' on l' excuse en-soi-même.)
chère petite, trouve-toi ce soir
rue : Gaudét y est : ce n' est plus mon
ami ; je ne le reconnais plus ; c' est un
forcené : il a-fait une action infame,
abominable, que je déteste ; il faut avoir été ,
pour porter la vengeance à cet
excès. Dans ma fureur, je poignarderais
encore le vieillard : mais sa fille !
L' innocence, la beauté, l' avoir-mise au
rang de ces infortunées... viens, ma
fille : empare toi de la signora Filippa,
sous-prétexte de vouloir porter la
vengeance encore plus-loin que lui, et tâchons
de la sauver... la main me tremble,
et je suis hors de moi ! Elle est-charmante !
Quelle rage pour le vieil infame !

p78

Lettre 137.

8 juillet.

Gaudét, à Zéphire.

(il est forcené de fureur et de rage ; lui, ce corrupteur abominable, plus-coupable encore que celui qu' il punit !)

charmante follette : avertis-moi,
quand la Filippa sera dans l' état que
je desire : c' est-à-dire, telle qu' Ursule
était, lorsqu' elle fut-mise entre les mains
des chirurgiens : c' est ainsi que je veux
la rendre à son père. Ne l' épargne pas
sur-tout ! Si tu hésitais, lis cet écrit
que je t' envoie ; il te mettra en-fureur,
comme j' y suis. Quelles indignités ce
malheureux a-fait-éprouver à la soeur
de mon ami ! Qu' il sente, à son tour
la rage naturelle à l' homme, blessé dans
ce sexe, dont toutes les injures nous
sont bien-plus-sensibles que les nôtres ;
parce-qu' on nous humilie dans ce que nous
devons défendre : deux choses sont

p79

essenciellles aux femmes, Zéphire ; (ta
mère ne m' entendra peutêtre pas ?) l' honneur
et la beauté : leur honneur blessé,
ne se repare pas plûs que leur beauté
flétrie ; par cette raison, qui
a-deshonoré notre femme, notre fille, ou
notre soeur, est-voué à l' éternelle
vengeance, à la plus-cruelle qu' on puisse
imaginer. Quelle honte n' a-pas-répandu
sur Ursule l' infame dont tu vas lire les
forfaits, dans cet écrit, que j' ai-copié
sur celui tracé de la main d' Ursule
elle-même ! Elle me les avait-dits de bouche ;
j' ai-voulu qu' elle les écrivît pour les avoir
toujours présens. Venge ton amie et la
mienne ; venge Edmond ; point de pitié ; dis
à ta mère la recompense que je lui destine :
cent-louis : ils sont tout-prêts, et
j' épuiserai avec plaisir les restes de ma fortune
pour une si-belle action. Oui, oui, belle,
noble, grande ! Elle punit un crime
affreux ? ... on m' a-peutêtre-cru indifférent
pour l' honneur de la soeur de mon

p80

ami : la manière dont je lui ai-quelquefois-écrit,
pourrait donner cette idée :
qu' on en-juge à-présent par ma
vengeance : il m' en-coûte cinqcentsmille-francs :
j' en-aurais fait-autant pour ma
soeur ; mais pas audelà. Adieu,
Zéphire. La pitié serait ici un vice
dans ton excellent coeur. Quelle
relation ! ... Ursule l' a-écrite, et sans
en-être-prévenue, comme si elle eût-voulu
donner à ma fureur toute l' activité qui
lui est-nécessaire, elle a-mis cet écrit
à la poste ; je l' ai-reçu, comme s' il
eût-été d' hiér ; je l' ai-lu avec la même
avidité, que s' il m' eût-appris quelque-chose
de nouveau : j' ai-frémis de-même...
frémis aussi, sensible Zéphire, et deviens
féroce.

p81

Lettre 138.
9 juillet.
Zéphire, à Edmond.
(elle montre son âme compatissante.)
viens, chère ami. Voila une lettre
de Gaudet : elle me fait-horreur.
L' infortunée a-été-mise malgré moi entre
les mains de ma mère : elle est-perdue,
si tu ne la délivres. J' ai-tâché de parler
ce matin à Filippa : mais elle est
si-avide des plaisirs dangereux qu' on lui
veut procurer, qu' elle ne m' écoute pas.
Bondieu ! Elle ne me ressemble guère !
Ils sont nuls pour moi, si ce n' est...
donnés par l' homme que j' adore...
cette fille m' intéresse : sa jeunesse, sa
naissance, sa beauté, sa douceur
naturelle, qui rend décent en-elle jusqu' au
libertinage effréné que Gaudet a-soufflé
dans son coeur... ne me parle pas de
ces bâtards ! Ton ami l' est : ces gens-là
ont tous une âme de fer, ou de
boue. Laure vient d' arriver ; elle a-vu

p82

l' italienne, et elle pense comme moi.

D' ailleurs, dit-elle, n' y en-a-t-il pas
assés de fait, et en-la-rendant telle qu' elle
est à son père, n' est-ce pas assés, pour
faire-mourir de rage le vieil infame ?

Adieu, mon ami : tu es bon, et je
compte sur ta bonté.

p. -s. ah-ciel ! J' entens du bruit chés
Filippa ! ... je vais à son secours...

1 heure après.

C' était un soldat qui la battait : elle est
toute-en-sang. Je me-suis-jetée sur ce
misérable, que ma mère et ma soeur
regardaient faire, je l' ai-culbuté, jeté
dehors, par ma seule vivacité... viens,
mon bon-ami !

réponse sur une carte.

(il a-partagé la vengeance.)

ne me tourmente pas, Zéphire : je
le suis-assés par mes remords ! ...
que deviendra tout ceci ! Moi ! Moi !
J' ai-pu-faire-servir à la vengeance,
ce que la nature... je n' ose-achever.

p83

Lettre 139.

2 auguste.

anonyme au vieillard-italien.

(ô Dieu ! à quel point les méchants se punissent !)

infame ! Tu cherches ta fille ! Elle
est à Paris. Je l' ai-deshonorée, avilie,
fait-passer par cent mains différentes ;
les plus-vils des hommes l' ont-... *humiliée* .

Reconnais la vengeance ! Cette
passion que tu chéris, que tu as si-cruellement
exercée sur un chéfd' oeuvre de
beauté, n' est jamais stérile ; chaque
jouissance la féconde : la tienne a-enfanté
centmille indignités qu' essuie ta fille...
je ne forme qu' un desir, c' est de voir
ta rage, ton impuissante fureur : je
tiens à-présent ta fille entre mes mains ;
je l' ai-séduite, corrompue ; j' ai-gagné
sa gouvernante, qui me l' a-livrée chés
toi : je l' ai-ensuite enlevée... je la
tiens : un lieu-infame est son palais : elle
y est-soumise à tous les caprices de la
plus-vile espèce des hommes... je te

p84

dévoue aux furies par cet écrit. Lis,
lis-le, infame ! Lis, lis-le ! Tu me
venges de toi, en-le-lisant. Lis donc
infame-profanateur de la beauté, de la
jeunesse, de la volupté, lis, lis, lis !
Enfonce toi même, par tes ieux, le poignard
d' Alecto dans ton mauvais coeur... je
te brave ; tu ne me découvriras pas. Et
quand tu me découvrirais ? Qu' en-serait-il ?
Que nous péririons ensemble.
Tu sais ce que tu as-fait à Ursule R ?
Eh-bien, ta fille, ta chère fille, l' objet
de ta tendresse, de tes complaisances,
en-a-souffert autant... autant, jusqu' au
nègre ; ... et pis-encore. Tu la verras,
quand il en-sera temps. Tes ieux
paternels la verront fanée, flétrie, dégradée,
malade... c' est ton sang ; il est
coupable : mais si ce n' eût pas été ton
sang, Filippa était une divinité.
Adieu.
(cette lettre est de Gaudét.)

p85

lettre 140.
10 auguste.
le même, à Edmond.
(il lui détaille la cruelle vengeance qu' il a-prise
de l' italien.)
tu es-vengé. Ce n' est pas à ton faible
courage que j' ai-laissé le soin de remettre les
choses dans l' ordre : il faut une âme ferme
comme la mienne, pour punir le crime
par le crime, la scélératesse par la
scélératesse, l' infamie par l' infamie, la rage par
la rage, l' horreur par l' horreur, et tous
les transports de l' affreus desespoir, par
tous les transports de l' affreus desespoir.
Comme un être invisible, je guidais le
malheureus vieillard, et je le forçais à
courir où l' attendait son supplice. Après
vous avoir-enlevé la signora Filippa, je
l' ai-mise entre des mains plus-sûres, chés
une de ces femmes sans âme, qui n' ont
pas même le type de l' humanité sur leur
basse et atroce figure : là, je l' ai-rendue
le plastron des valets et des portefais.

p86

Elle n' a-pas-tardé de se trouver
comme je le desirais : alors j' ai-été
chercher Ursule, ta soeur. Sa situation
m' a-fait horreur : mais c' est ce que je
voulais ; elle a-redoublé ma rage : je
l' ai-amenée chés la-P, où était Filippa :
Ursule, vois-tu cette fille : je
l' ai-corrompue et fait-corrompre, je
l' ai-humiliée et fait-humilier, comme on
t' a-humiliée ; elle est-descendue aussi-bas
qu' on t' a-fait-descendre ; je l' ai-avilie,
prostituée, dégradée audessous des bêtes,
comme son barbare père t' a-avilie,
prostituée, dégradée audessous des
bêtes... eh-bien ? Que veux tu me dire,
malheureus ? C' est une victime, que
j' ai-immolée à ta beauté flétrie, à ta
vengeance, à l' amitié outragée :
regarde, Ursule, cette misérable, vil
plastron des laquais et des porteurs-d' eau...
malheureus ! Tu n' es pas un homme,
tu es le diable envoyé sur la terre pour
faire le mal ! ... ecoute, Ursule !

p87

Prens ta victime ; cette fille noble,
riche, belle, honorée, fêtée, vertueuse,
il y a six mois ; aujourd' hui la dernière
des prostituées, qui a-perdu toute vertu,
toute beauté, toute pudeur, par moi,
par mes soins, est la fille... devine,
Ursule ? Laisse-moi ! De ton
persécuteur, de l' italien... savoure ta
vengeance, Ursule ! Voi sa fille ! La voila !
Voila où je l' ai-réduite, et comme je vais
la lui rendre. Ton infortunée soeur
a-versé des larmes. Ah ! Misérable ! Tu
augmentes mes peines, au lieu de les soulager !
Vous n' avez que des coeurs mols
dans votre famille. Je l' ai-renvoyée avec
indignation. La pitié siéd à Zéphire :
mais dans Ursule... c' est une lâcheté !
Après le départ de ta faible soeur,
j' ai-fait-nétoyer Filippa, je l' ai-fait-parer ;
j' ai-sacrifié des diamans qui ne
devaient pas me revenir, et je l' ai-fait
loger vis-à-vis son père. Il l' a-vue sans
la connaître : elle avait des laquais, un

carrosse : un porteur-d' eau habillé était
 son amant : je n' ai-pas-regardé à la
 dépense : j' ai-fait-écrire au vieillard ce billet :
une belle-dame voudrait vous dire
un mot, monsieur : passez chés elle à
six-heures-du-soir : elle sera libre, et
vous attendra. Sa demeure est vis-à-vis
votre hôtel, et vous l' avez-honorée
de votre attention.

le vieillard n' a-pas-manqué, sans-doute
 par inquiétude. Il est-venu, suivi
 de tout son monde, de peur de surprise,
 et il a-pénétré dans le boudoir de la
 belle. Ils ne se sont-pas-reconnus
 d' abord. Suivant les ordres qu' avait-reçus
 Filippa, à quî l' on avait-fait-entendre
 que c' était un riche dupe, elle l' a-reçu
 dans une attitude voluptueuse. Le vieillard
 s' est-approché. Il paraissait-chercher
 à se rappeler les traits de la *filie* :
 mais elle avait tant de rouge et de blanc,
 qu' il était bien-difficile de la reconnaître,
 après six-ans d' absence. Filippa l' a-remis

la première, et dans son trouble,
 elle s' est-levée pour fuir. Mais les
 portes étaient-fermées. Que vois-je !
 A-dit le vieillard : serait-ce... *ha ! è*
la miafiglia Filippa ! ça ! Ont-dit
 deux femmes apostées, qui ont-paru :
 c' est une fille de chés la-P, que nous
 cherchons depuis huit-jours, et que nous
 alons remmener. Filippa, qui ne
 demandait qu' à s' échapper, ne les a-pas-démenties,
 et elle les suivait : mais son père
 l' a-retenu, en-lui serrant la main si-fort,
 qu' il a-fait-crier l' infortunée. Le son de
 sa voix a-achevé de la lui faire-reconnaître.
 Cependant les femmes ont-repoussé le
 vieillard, et ont-emmené Filippa, qui s' est
 échappée en-courant. Elle est montée
 dans un fiacre avec les deux femmes,
 tandis que les gens de la maison, retenaient le
 vieillard, et son escorte. Dès que
 Filippa a-été-partie, tout ce monde
 a-disparu ; je ne les avais-loués et payés
 que pour deux jours. Le vieillard a-obtenu

des ordres pour découvrir sa
 fille. Comme, à sa parure, il la jugeait
 dans quelqu' endroit de marque, on
 n' a-cherché que chés les fameuses : Filippa
 était dans un todion de la rue Maubué :
 on n' a-pas-été la déterrer-là. Mais
 j' ai-fait-parvenir un avis au vieillard, pour
 qu' il y alât sans bruit, en-lui-donnant
 à-entendre, que tous les ordres qu' il
 obtenait étaient-éventés, et qu' il fallait
 surprendre. Il y a-donc-été lui-même,
 bien-suivi, mais n' ayant personne qui
 l' accompagnât, lorsqu' il est-entré.
 C' est-là que sous le costume le plus-crapuleus,
 il a-trouvé sa fille avec un soldat-aux-gardes
 qui la querellait. Il l' a-aisément-reconnue.
 Le soldat s' est-retiré
 en-jurant contre la malheureuse qui
 avait-détruit sa santé : le vieillard a-saisi sa
 fille, qui s' est-débattue pour s' échapper :
 mais elle a-été-prise en-descendant ;
 et son père l' a-emmenée dans son carrosse.
 Je les laisse ensemble : ma vengeance est-remplie.

Lettre 141.
 1 septembre.
 Zéphire, à Laure.
 (comment se termine l' horrible vengeance
 de Gaudét.)
 le vieillard avait-retrouvé sa fille :
 l' infortunée ! ... il avait-resolu de la
 poignarder. Un domestiq, touché de
 compassion, a-procuré à la signora le
 moyen de s' évader ! Elle a-fui et
 est-tombée entre les mains du secrétaire du
 du Prince De-, qui ayant-su qu' il
 elle était, se proposait d' en-prendre soin.
 Mais vers le soir du jour même de sa
 fuite, son père a-découvert sa retraite.
 Il s' y est-rendu, et a-obtenu du prince,
 qu' on lui remît sa fille. Dès qu' il l' a-eue
 en-son pouvoir, il l' a-empoisonnée
 dans la première chose qu' elle a-prise.
 Comme elle ne cherchait qu' à fuir, elle
 en-a-trouvé l' occasion : elle est-venue
 chés nous, où les douleurs l' ont-prise.

Elle n' a-vécu que douze heures. Gaudét l' ayant-su, il est-accouru avec Ursule, et a-cherché à lui sauver la vie : mais envain, elle est-morte entre nos bras. Il vient de renvoyer cette nuit son corps à son père. Quel homme ! C' est un tigre féroce : je suis encore épouvantée de tant d' horreurs ! ...

2 heures après.

Ursule, instruite de tout, vient de se mettre en-fureur contre Gaudét, qu' elle a-nommé son corrupteur, l' auteur de sa perte : elle lui a-reproché des lettres qu' il lui a-écrites ; elle l' a-maudit.

Je le mérite (a-t-il répondu ; car la lettre où je me démens, a-été-écrite trop-tard : cependant vous l' avez-lue ? Ursule a-dit, qu' elle ne savait ce qu' il voulait-dire. Laure en-était-chargée : elle l' a peut-être encore. Ursule a-pleuré. Elle doit vous demander cette lettre. Je serais-charmée de la voir aussi : copiez-la moi, je vous en-prie.

Lettre 142.

11 septembre.

Ursule, à Zéphire.

(l' infortunée fait la peinture de son horrible état.)

petite chère amie ! Toi, dont l' exemple m' a-parlé plus-efficacement que tous les philosophes, je n' implore pas ta pitié, dans le triste état où je suis réduite ; non, je ne l' implore pas ! Un médecin, un Dieu me promet la vie... mais c' est tout... qu' est-ce que la vie, hélas ! Quand on n' a qu' elle ! ... je suis-dévorée d' ulcères ; mon cadavre infect me fait-horreur à moi-même ; je me dégoûte de ce que j' ai-touché : des os découverts, et non des doigts, tiennent ma plume, et ma main est-appuyée sur un papier brouillard, afin que tu puisse toucher et lire ma lettre. Ma langue gonflée sort de ma bouche ulcérée : mon sein flétri est disparu ; deux plaies remplacent ma gorge... la main

de Dieu s'est-appesantie sur moi... la
main de Dieu ! C'est la première-fois
depuis quatre ans, que je prononce ce
nom sacré... le reste de mon corps
fait-horreur, et je souffre horriblement,
quelque position qu'on me donne.
J'envie le sort funeste de la
malheureuse Filippa... et tu veux me venir
voir ! Mon frère me l'a-dit. Tout
m'abandonne, jusqu'à Edmond, et tu veux
me venir voir ! Ne viens pas, mon
ange, je te ferais-peur... mais si,
viens ! Viens, Zéphire ; viens, ma fille,
viens te pénétrer d'horreur pour le vice
et pour les hommes qui l'ont-crée !
Viens frémir ! Viens voir au plus-bas
degré de la douleur et de la pourriture un
corps vivant, rongé, qui n'est plus que
la moitié de lui-même. Viens,
charmante enfant ! Viens m'entendre-gémir,
pousser les cris lamentables que m'arrachent
mes douleurs... je les suspens
en-t' écrivant... viens apprécier ton attachement

pour Edmond lui-même... tu
veux me voir ! Viens, viens donc... ah !
Dieu ! Je grince des dents... ce qui
m'en-reste... tant je souffre... je
cesse, je ne saurais me tenir...
Zéphire ! Ma chère... viens me voir...
expirer.
1 heure après.
Je reprends la plume. Laure vient de
me lire la lettre de Gaudét. Quoi !
Le traître nous a-trompées ! Il est
chrétien dans le coeur, et il nous a-empêché
de l'être ! ... l'enfer est donc ouvert
sous mes pas... je le vois ! ... rien ne
me rassure plus ! Je suis-perdue, à-jamais-perdue ! ...
ah ! Ma Zéphire !
Viens me voir ; viens m'encourager, et
me relire cette lettre... fatale pour moi,
mais qui peut-être salutaire, consolante
pour Zéphire !

Lettre 143.

Même jour.

Zéphire, à Laure.

(elle n'aspire qu'à l'honnêteté : quel reproche pour celles à qui elle écrit, et dont elle parle !)
on m'empêche d'aller à elle ! Ma mère et ma sœur me retiennent, par le conseil d'Edmond. Consolez-la, ma chère Laure ! Dites-lui, que je brûle de la voir, de la consoler : sa lettre à la main, je brave ma mère et ma sœur ; je la lis tout-haut, et je les fais-trembler ! ... ma chère Laure ! Que vous-êtes heureuse ! Vous voilà dans une maison honnête, avec un homme... que je nommerais bon et généreux, s'il n'était pas le bourreau de Filippa... mais il est bon pour vous... et vous voyez Edmond à toute heure ; au lieu que moi, je ne le vois presque plus... ah ! Puissé-je être comme vous, fussé-je accablée des maux que souffre Ursule ! ... je finis. Ma mère est sortie. Je m'échappe, et je porte moi-même ma lettre à la *petite-poste* .

Lettre 144.

12 septembre.

Gaudet, à Zéphire.

(il loue la vertu !)

nous fondons en larmes ; vous venez de briser nos cœurs ! ... enfant, qui m'étonnes, et de qui j'attends tout un jour pour mon ami, dis-moi, où as-tu pris ta vertu ! ... elle est naturelle à l'homme, tu me l'as prouvé. Innocence, pureté, naïveté, candeur, générosité, *charité*, tu as toutes les vertus, et jusqu'à la prudence, si-parfaite pour ton âge, qu'elle surpasse la nôtre à tous ! Où les as-tu prises, ces vertus, dis-le-moi ! Ah ! C'est dans ton cœur ! C'est du saint auteur de ton être que tu les tiens ! Toi, toi, née d'une..., élevée pour la prostitution, nourrie au..., soumise dès ton enfance à la corruption, tu es pure !

Ton âme céleste a toute son originelle
beauté ! ... chéfd' oeuvre de la nature,
qui me montres enfin l' espèce-humaine,

p98

dans toute sa bonté possible, tu forcerais
à aimer la vertu le scélérat le plus-endurci ;
l' assacin prêt à tremper ses
mains dans le sang, laisserait, à ta vue,
tomber le poignard ; après t' avoir-entendue,
il serait le défenseur de sa victime...
tu as-éteint dans Edmond la frénésie
de la crapuleuse débaûche ; tu l' as-ramené,
mieux que toute ma philosophie,
à des sentimens d' estime de lui-même ;
tu l' as-changé : ange céleste, aujourd' hui
tu fais plûs sur Ursule, que nous-tous ;
tu la rens à la raison, à la nature :
viens la voir ; viens la pénétrer, nous
pénétrer tous de ta précieuse
innocence... je suis bon, sensible ; je me
connais à ces vertus : j' approche
quarante-ans..., tu n' en-as que quinze ;
mais tu y es mon maître : viens
m' en-donner des leçons : je les recevrai à
genous, loin de toi pourtant ; ces
charmes que tu as-arrachés au vice, ne
doivent être-vus qu' avec une respectueuse
admiration.
à ce soir.

p99

Lettre 145.
18 septembre.
Gaudét, à Laure.
(il dit de belles vérités, sur la fragilité de la
beauté : mon dieu ! Vous aviez-mis en-lui
la connaissance et le goût de la vertu.)
je compte, chère amie, que la
connaissance parfaite que vous avez de mon
caractère, et les cruelles épreuves par
lesquelles vous avez-passé, vous
garantiront à-l' avenir de semblables malheurs.
Je vous ai-quittée sans inquiétude : mais
il n' en-est pas de-même d' Ursule et
d' Edmond ! J' écris à ce dernier ;
mais sur un ton peu-approfondi,

de-peur d' effaroucher son imagination
blessée ! Bondieu ! Dans quels écarts, dans
quel sublime et sombre avilissement il
s' était-plongé ! Son âme est-forte : mais
sa fougueuse imagination fait la loi à sa
raison ; sa soeur lui ressemble, et vous

p100

en-connaissiez les effets sur tous-deux... la
voilà guérie ; mais elle est-affreuse ;
j' espère cependant qu' elle ne l' est pas
à-toujours, et que si son imagination se calme,
elle pourra reprendre quelques grâces, et
être-supportable. Mais qu' est-ce que
d' être supportable, après avoir tout
charmé, tout enchanté, tout subjugué ! ...
je vous avouerai, que je ne vois plus
auqu' une jolie femme, à-présent, sans
éprouver un sentiment profond de
commisération : je sens, comme elle sera
malheureuse un-jour, lorsque privée de
ces frêles avantages, elle se verra
dédaignée, abandonnée, méprisée ! La
vieillesse d' une belle-femme, si elle
n' a-pas fait-provision de vertus, n' est pas une
vieillesse, c' est une rage ; et c' est avec
bien de la raison, que les anciens disaient
que la vieille Hecube, devenue laide et
malheureuse, fut-changée en-chienne ! ...
il faudra placer Ursule quelque-part,
en-attendant que les chairs soient revenues ;

p101

elle serait mal avec vous, ou avec
son frère, à-cause des connaissances
que vous avez tous-deux ; elle serait
d' ailleurs trop-abandonnée. Que sa pension
ne vous embarrasse pas. Mais c' est
Edmond, qui m' inquiète ! ... veillez sur
lui, toutes-deux, vous et Zéphire.
Ce n' est pas que je ne craigne cette
dernière ! Cette enfant a trop de mérite,
et si Edmond s' exalte une-fois, voilà un
sot mariage qui se fera. Zéphire me
fait-trembler pour lui ! ... ma chère Laure,
quel beau naturel, que cette Zéphire !
Il n' y a pas un défaut dans cette petite

tête de quinze-ans, pas un vice dans
son coeur ; et l' on y voit mille vertus !
N' ayez pas croire que j' en-sois amoureux !
Non, non. Ursule m' a-guéri de l' amour,
je crois, pour la vie. Cette fille
si-belle, comme je l' ai-vue ! Comme elle
est aujourd' hui ! Que je la plains ! Que
je la trouve malheureuse ! ... le pis
qui pourrait lui arriver, c' est qu' elle

p102

retournât chés ses parens dans l' état où
elle est ; son bon père, imagination
ardente ainsi qu' elle, commence à radoter ;
ils se feraient-sècher mutuellement de
douleur, de regret et d' impatience...
j' ai-observé qu' une belle pécheresse
excite un tendre sentiment dans le plus-zélé
convertisseur ; dans l' âme de ceux-même
qu' elle a le plus-cruellement outragés,
amans, amis, parens : le premier,
en-la prêchant, sent malgré lui le
pouvoir de la beauté ; quelle que soit sa vertu,
la nature repoussée reprend par intervalles
le dessus ; il tomberait à ses genoux, s' il ne
se retenait ; au-milieu de sa plus-grande
véhémence, son ton, son oeil s' adoucissent,...
et la fripone ne manque pas
de le voir : les amans sont encore
plus-lâches : les amis biaisent : les parens
au plus-fort de leur colère, éprouvent la
celeste influence de la beauté : mais une
pauvre-laide ! Ah ! Personne ne la
ménage ; on lui parle avec aigreur, comme

p103

si on la voulait faire-souffrir de l' impuissance
où elle est de retomber.
Je crois que le plus-sûr, pour préserver
Edmond de Zéphire, c' est de l' engager
à renouer avec la belle Parangon : cette
femme, telle qu' une belle fleur, que la
grêle et l' orage ont-seule-respectée
au-milieu d' un parterre, a-vu passer toutes ses
égales en-beauté : elle-seule demeure
toujours la même : c' est à cela qu' on distingue
une belle d' une jolie : la belle Parangon le

sera longtemps encore, après que les jolies
seront-déjà-passées, fanées, ridées ! Je me
propose de lui parler d' Ursule : cependant
avec ménagement : elle est-sensible, je
sais qu' elle l' aime, et qu' elle l' aimera,
tant que son coeur battra... pour Edmond.
Je finis, ma chère Laure, par un
trait de morale : vous autres femmes,
vous êtes toutes, ou des prudes, ou
des... catins ; ... à-l' exception d' une
catin , et d' une *prude* .

p104

Lettre 146.

1 octobre.

réponse.

(on met Ursule à l' hôpital.)

Ursule est-placée ; Edmond vous
l' écrit. Notre séparation me serre le
coeur. Quand elle a-vu cette
maison-de-honte, où le desordre emprisonné
fermente et empire (ce sont les
expressions d' Edmond), ses larmes ont-coulé :
elle s' est-panchée vers mon oreille, et
elle m' a-dit : je l' ai-mérité ! Ce
mot m' a-frappée comme un coup-de-foudre,
et mon coeur a-battu. Cependant,
je l' ai-consolée, en-lui disant,
vous n' êtes pas ici prisonnière ; vous
êtes libre et pensionnaire ; vous avez
votre chambre seule, propre ; vous
sortirez quand il vous plaîra, pour
prendre l' air hors de la maison, et vous aurez
une femme pour vous servir : je l' ai-vue,
elle est fort-adroite et fort-douce.
Votre nourriture sera celle des officières ;

p105

sans compter, que vous aurez de
nous tout ce qui vous fera-plaisir.
Enfin, vous-vous-retablirez : cela sera
long ; mais votre médecin espère tout
du temps, et que ces difformités
disparaîtront enfin tout-à-fait, ou du moins
presqu' entièrement. Elle m' a-baisé la
main, à ce discours, en-me repondant ;
Laure, je suis difforme ; mais ma

maladie a-changé mon coeur : je m' aime
mieux comme je suis, qu' avec l' âme que
j' avais. Mais ne verrai-je pas Zéphire ?
Je lui ai-dit, que nous-nous étions
cachés d' elle, parce-qu' elle s' opposait
à notre plan, sans avoir de bonne raison
à nous donner ; puisqu' elle n' aurait-pu
la mettre que chés sa mère ; ce qui était
son dessein. Non, non ! A-dit Ursule ;
et vous avez bien-fait de vous cacher
d' elle. J' aime Zéphire : mais plutôt
tout-autre lieu, que d' être chés sa marâtre.
Que ne peut-elle la quitter ! ... nos
adieux ont-été bien-tristes ! Edmond

p106

sur-tout paraissait-enseveli dans une
rêverie profonde, dont rien n' a-pu le
tirer, que les larmes d' Ursule. Il
l' a-regardée, et se levant avec vivacité, il
a-fui, en-se-retournant avec effroi,
comme s' il eût-été-poursuivi par un
spectre : nous l' avons-entendu-pousser de
profonds soupirs, et le p. Gardien,
qui remplit parfaitement vos intentions,
s' étant-avancé pour le découvrir, il nous
a-dit, qu' il était-appuyé contre le mur, les
deux mains-jointes et son front dessus.
Ursule a-voulu le voir. Elle l' a-prié de
modérer sa douleur : il ne lui a-pas-répondu ;
mais nous avons-tous-entendu
sortir de sa bouche, à-travers les
sanglots, ces paroles : *ô misérable !
voilà donc où tu as-réduit ta soeur !*
il s' est-ensuite-tourné vers nous, le
visage en-pleurs ; il nous a-considérés
d' un-air farouche ; puis il a-descendu

p107

l' escalier précipitamment. Cette douleur,
cet adieu sombre ont-plûs-fait pour
resigner Ursule, que tout ce que nous lui
avons-dit. Le p. Gardien a-été parler
aux supérieures ; il leur a-fait l' éloge
d' Ursule, et sans mentir, mais en-joignant
habilement deux époques, très-décousues,
il a-parlé du viol d' Ursule, et

de sa maladie, comme si la seconde eût
été la suite du premier. Il ne s' en-est
pas tenu-là ; il a, par vos ordres
sans-doute, augmenté la pension de tout ce
qu' on a-demandé, pour qu' Ursule fût
aussi-bien qu' il est possible. Il
est-ensuite-revenu vers nous, et il l' a-priée de ne
faire ses confidences à quî que ce fût
dans la maison. Je suis très-contente de
ce bon gardien ; il était-animé de votre
esprit, et vous n' auriez-pas-mieux-fait ;
outre que sa figure vénérable donnait
beaucoup de poids à ses discours. Zéphire
ne parle de lui qu' avec attendrissement,
depuis qu' il a-secouru Edmond dans sa

p108

maladie avec tant de zèle, et qu' il
l' a-comparée, elle, à la samaritaine. Enfin
nous sommes-sortis de cet endroit, qui
m' a-si-fort-déplu, que je préférerais la
mort à le choisir pour asile.
Je vois rarement Edmond depuis ce
moment, et Zéphire elle-même se plaint
qu' il la néglige : peut-être voyez-vous
plus-clair que nous dans sa conduite !
Edmond, quoique Zéphire l' eût-retiré de
ses goûts crapuleux, qu' il respectât la vertu dans
cette fille, ne travaillait point à épurer sa propre
conduite, ni celle de sa maitresse : non-seulement
il vivait avec elle ; mais il se livra pour-lors
au goût des aventures difficiles, compliquées,
multipliées, qui exercent l' esprit et les
sens, au lieu d' intéresser le coeur : on le voit,
dans le paysan, mener jusqu' à trois intrigues
à-la-fois : Gaudét le laissait se rassasier de
jouissances, pour faire un-jour succéder l' ambition,
et la rendre plus-puissante : mais on a-vu dans le
paysan, ce qui en-est-arrivé.

p109

Lettre 147.

15 mars.

Ursule, à Fanchon.

(enfin, elle récrit à ma femme ! Mais digne
de lui écrire ; elle est changée ! Je vous
en-remercie, ô mon dieu !)

ne cherche pas la signature, chère
soeur ; c' est Ursule qui t' écrit,... après
six ans de silence ! ... ai-je encore un
père et une mère ? Des frères ? Des
soeurs ? ... s' il m' en-reste, dis-leur que
je respire, accablée de honte et de
douleur : dis-leur que j' ai-mérité mes maux ;
mais ajoute, que je me repens, et
qu' humblement prosternée aux pieds des
autels, j' offre au Dieu-vivant les
sanglots d' un coeur brisé... hélas ! Il ne
fut longtemps que le foyer-impur d' où
s' échappaient les exhalaisons du crime
et de la débaûche ! ... dis-leur que le
crime et la débaûche m' ont-punie avec un
excès de peine et de tourment, capable
de faire-frémir : mais que la paix rentre

p110

peu-à-peu dans mon coeur, depuis que
je sens que j' ai-été-assés-punie : dis-leur
que je n' ai-pas-encore-osé former un
voeu pour eux au ciel, de peur que la
source ne fût pas assés-purifiée ; mais
que dès qu' elle le sera, je me tiendrai
prête à m' immoler au seigneur en-holocauste,
fût-ce sur un bûcher, pour
obtenir de sa paternelle bonté, qu' il verse
dans leurs coeurs, la joie que j' en-ai bannie ;
que je fus plus-coupable que Madelaine,
que Pélagie, que Marie-D' Egypte ; mais
que mes peines ont-passé les leurs, et que,
comme elles, je ne veux plus vivre que
pénitente et gémissante, pour effacer,
à-force de larmes, les taches que le vice
a-imprimées sur moi : dis-leur que leur
malheureuse fille et soeur, est au rang
des plus-viles créatures ; qu' elle
s' est-couverte de leur habit ; qu' elle se mêle
avec elles, pour les servir, les exhorter,
les consoler, se mettre audessous d' elles,

p111

par la confession publique de ses fautes,
devant celles des soeurs de cette
maison-de-honte, à quî, par une indulgence
aveugle, on avait-rendu, à-son-sujet,

un bon-témoignage non-mérité ; eh !
Puisse-t-elle en-être humiliée autant que
le méritent ses ordures ! Puisse-t-elle être
ainsi de quelqu' utilité à ses
compagnes-de-séjour, de-desordre et d' infamie ! ...
dis-leur que leur fille et leur soeur est à
l' hôpital... , juste demeure pour elle,
quoique les lois ne l' y aient-pas-condamnée :
dis-leur que j' attendrai toute
ma vie la réponse foudroyante que je
mérite de leur part, et que je la lirai
prosternée dans la poussière, la
montrant à Dieu même, en-lui-disant :
punissez-moi seule, ô mon dieu !
Ils m' ont-bien-élevée ; ils ne sont pas
mes complices !
Je n' ai plus de nom dont je sois
digne que, la pécheresse.
p. -s. Edmond vient me voir quelquefois.

p112

Lettre 148.
25 mars jour de la vierge.
Réponse de Fanchon.
(ma femme lui raconte tout ce qui s' est-passé,
à son sujet à la maison paternelle.)
ma très-chère soeur : votre lettre
a-été pour nous comme un phénomène
du ciel, et je l' ai-longtemps-tenue,
connaissant votre écriture, après l' avoir
tirée de la poste, que la main me
tremblait, et que le coeur me battait, sans
que j' eusse la force ni l' envie de la
décacheter. Je la tenais dans mes mains,
en-venant de V, courant presque
malgré moi, comme pour la montrer
à mon mari. Mais quand j' ai-été au
moulinot , toute-essoufflée, il
m' est-venu en-pensée qu' il la fallait-lire, et
que peut-être vouliez-vous que certaines
choses ne fussent-vues que de moi. Je
l' ai-donc-décachetée, assise sous le noyer
de Thomas Dondaine, et j' ai-cherché

p113

à voir quelque-chose, toute-tremblante,
n' osant lire, ni le commencement ni la

fin, ni le milieu : la tenant loin de mes
ieux, pour que quelqu' heureux mot
parût, qui me donnât la force de lire :
et le premier que j' ai-vu, c' est, *je
suis prête à m' immoler au seigneur
en-holocauste, fût-ce sur un bûcher,
pour obtenir de sa paternelle bonté,
qu' il verse dans leurs coeurs, la joie
que j' en-ai-bannie ! ...* et j' ai-levé au
ciel mes ieux pleins de larmes, disant
au seigneur : benissez-vous, mon
Dieu ! Car voilà un bon mot ! ...
et j' ai-lu le commencement, qui
m' a-fait-tressauter. Et je me suis-récriée :
oui, oui, elle a encore *un père,
et une mère, et des frères, et des
soeurs, et une bellesoeur qui l' aime...*
car je ne comprenais pas le sens de ces
paroles, que je croyais un reproche.
Et j' ai-lu tout-du-long, dévorant les
lignes et les paroles, et suffoquant à

p114

chaque-mot. Et j' ai-fini, toute-hors de
moi, et me levant ensuite, j' ai couru vers
chés nous, jusqu' à ce que j' y sois arrivée.
Et j' ai-rencontré en-chemin des femmes
du pays, qui me voyant courir
en-pleurée, m' ont-dit : vous courez
bien-vîte, ô Fanchon ? Est-ce qu' il
serait-arrivé quelque malheur ? Et je
ne leur ai-rien-répondu, que d' un signe
de la main, leur faisant-à-entendre que
j' avais-hâte. Et j' ai-trouvé à l' entrée
de la maison, mon fils Edmond, et ma
petite Barbe-Ursule, que nous n' appelons
qu' Ursule, qui m' ont-dit, ô maman !
Comme vous avez bien-chaud !
Et je ne leur ai-pas-répondu ; mais les
embrassant seulement, et sur-tout ma
petite, j' ai-couru chés nous, où arrivait
votre frère, mon mari, de la charrue
du matin ; car la lecture de la lettre
m' avait-retardée. Il ne fallait pas
si-vîte courir, ma pauvre femme,
m' a-t-il dit, et risquer à te faire malade !

p115

Mais sans lui dire une parole, je me suis jetée à son cou. Et il a-dit, qu' est-ce-que-c' est ? Qu' est-ce-que-c' est, ma chère femme ? Et je lui ai-donné la lettre. Il l' a-regardée ; et j' ai-vu qu' il tremblait tout-comme j' avais-tremblé, n' osant lire : pourtant il s' est-vîte-remis ; et il a-lu tout-bas jusqu' à la fin, cognant à tout-moment ses larmes, qui roulaient et voulaient couler. Et quand il a-eu-fini, il a-dit : Dieu soit béni ! ... sans ajouter auqu' une autre parole. Et il s' est-assis, rêvant, pendant que je préparais le dîner. Et à-l' instant où le dîner alait-être-prêt, il m' a-dit : ma femme, je vas monter avant-dîner, chés mon père et ma mère, à-celle-fin de leur montrer cette lettre de repentance ; n' y venez-vous pas avec moi ? Et j' y ai-été avec lui. Et quand nous sommes-entrés, notre bon père et notre chère mère alaient se mettre-à-table ; en-nous voyant, ils ont-dit : voici

p116

nos enfans qui viennent dîner avec nous : les bien-venus soient-ils ! Et notre bonne-mère s' est-levée pour augmenter le dîner. Et mon mari a-présenté la lettre à son père, qui l' a-prise, et a-regardé son fils, comme pour lui demander, de quî ? Et ayant-mis ses lunettes, il a-vu l' écriture, et ses mains vénérables ont-défailli, comme si la lettre eût-été un poids trop-pesant pour elles ; et il la regardait silencieusement, les yeux baissés. Alors mon mari lui a-dit : lisez mon père ; car il y a un-peu de consolation mêlée à la peine, et votre fille Ursule est encore votre fille ; et le seigneur n' éconduisit pas la femme-adultère, non-plûs que la cananée. Et notre père a-lu bas, pendant que notre bonne mère, immobile comme une statue, pâle, tremblante, restait debout, sans presque respirer. Et quand il a-eu-lu, notre père a-dit : sont-ils-là tous les enfans du malheureus

père et de la malheureuse mère ?
 Et tous y étaient, car mon homme les
 avait fait-avertir. Et ils ont-répondu :
 nous voici tous, mon père. Et
 le vénérable vieillard a-recommencé de
 lire tout-haut la lettre, s' arrêtant à
 chaque pose : et un-chaqu' un de nous
 sanglotait, occupé de sa douleur, quand
 notre bonne mère, restée toujours
 debout, est-tombée de sa hauteur comme
 morte. Heureusement son fils-aîné
 s' est-trouvé-là, pour empêcher que sa
 tête ne portât à terre, et il l' a-posée
 sur sa chaise, où elle a-repris un-peu ses
 sens. Et notre père l' a-regardée, en-lui
 disant, ma femme, le seigneur nous
 a-frappés par les objets de notre orgueil
 et de notre vanité folle ; resignez-vous
 à sa justice, comme à sa miséricorde,
 et bénissez son saint nom : car il ne
 faut ni découragement, ni desespoir,
 mais confiance et soumission : il est le Dieu
 juste, qui punit et qui châtie, comme

le Dieu bon, qui recompense et qui
 bienfait ; mais qui relève un-jour
 l' humble et le repentant : cette lettre est
 belle, et je la trouve contenant les
 sentimens qu' il faut, pour effacer de
 grandes fautes ! Par-ainsi, prenez plutôt
 part à la joie des anges dans le ciel,
 pour une pécheresse qui fait-pénitence,
 que de vous livrer à la douleur pour
 votre drachme perdue ; car elle se
 retrouve, dieu-merci ! Ah ! Dieu le
 veuille ! A-dit notre bonne mère : mais
 que ma fille, le fruit de mes entrailles
 ait-été ce qu' on dit ! C' est ma douleur
 éternelle ! Et notre père a-dit : ma
 femme, pleurez votre fille, car l' âme
 d' une mère tendre qui fut toujours
 en-vous, se console avec des larmes ; mais
 mettez votre confiance dans le seigneur :
 car le saint homme Job, pour chose
 qui lui soit arrivée, onc ne l' a-maudit,
 comme le lui suggérait Satan, qui le tentait
 avec la permission de Dieu ; aucontraire

il l' a-béni, à chaque malheur, même
 étant-affligé en-sa-chair d' une honteuse
 et cruelle maladie, nétoyant ses plaies
 avec des têts de pots-cassés, assis qu' il
 était sur un fumier : par-ainsi,
 soumettez votre douleur et vos larmes au
 maître-de-tout : car il y a de belles choses
 dans la lettre de votre fille, et le
 seigneur a une grande miséricorde pour
 les grands pécheurs et les grandes
 pécheresses. Et il a-relu la lettre,
 appuyant sur chaque parole, et sanglotant
 lui-même, comme jamais nous ne
 l' avons-vu sangloter. Mais c' est Edmond !
 A-t-il dit enfin ! Mon dieu ! Rendez-nous
 Edmond ? Et sa voix devenait
 si-forte, et si déchirante, en-disant,
mon dieu ! Rendez-nous Edmond !
 qu' il nous semblait-rebramer et mugir ;
 et nous étions-quasi-transis, auqu' un
 de nous n' osant lever la vue, et chaqu' un
 pleurant les ieux baissés : puis
 il s' est-tû, et a-rendu la lettre à
 son fils-aîné, après avoir-regardé

l' adresse, lui disant de me la remettre :
 et mon pauvre homme me l' a-remise,
 disant : ma femme, notre père vous
 remet la lettre qui vous est-adressée.
 Fanchon Berthier, a-dit notre père
 (et c' est la première-fois qu' il me nomme
 de mon nom-de-famille), serrez cette
 lettre, et qu' elle ne voye plus le jour ;
 mais conservez-la ; car elle est le cri et
 la lamentation d' une pauvre abandonnée,
 que le seigneur regarde en-sa pitié
 et miséricorde : partant, il ne faut pas
 qu' auqu' un étranger la voye ; pas même
 tous vos frères et soeurs, car il faut la
 taire à ceux d' Au : et mettons-nous
 à table. On s' y est-mis ; mais
 à-l' exception des plus-jeunes, persone
 n' a-presque-rien-mangé : et un-chaqu' un
 s' est-bientôt-levé de table, s' en-alant

mornement à son travail. Et quant à ce qui est de notre pauvre père, il y a-été aussi, épierrier le champ-de-derrière-le-jardin : et comme il jetait les pierres dehors,

p121

on l' a-entendu pousser des soupirs et des sanglots : et tout-un-chaqu' un disait dans le village, c' est qu' Ursule ou Edmond sont morts ; car leur père est en-grande douleur ! Voila, ma très-chère soeur, pour la réception de votre lettre. Et il me reste à-présent à vous dire, ce qu' on m' a-enchargée de vous répondre. Et d' abord notre vénérable père lève de sur vous toutes les malédictions qu' il vous avait-données, comme je compte de vous le dire par-ci-après ; et il me recommande de vous marquer, qu' il est toujours votre père, et qu' on vous recevra ici comme l' enfant-prodigue, en-célébrant votre retour comme une fête, sans pas plûs parler du passé, que s' il était-non-venu. Et notre bonne-mère m' encharge de vous écrire de sa part, qu' elle vous porte dans son coeur, comme sa fille, tout-ainsi qu' elle vous a-portée dans son flanc, avant que vous vîssiez le jour ; et qu' elle pleurera de joie

p122

en-vous-revoyant, comme elle a-pleuré de douleur aux tristes nouvelles. Et notre bon père et notre bonne mère se réunissent en-ce moment (car ils me regardent écrire), pour me dire et dicter ces propres paroles, *et à qui donc pardonnerons-nous, si ce n' est à nos enfans ?* et quant à ce qui est de mon mari, Pierre votre aîné, voici ses paroles : ma pauvre chère soeur, image de notre mère dans sa jeunesse, et par ce, si-aimable et chère à nos ieux, revenez je vous en-prie, vers votre pauvre famille, qui verra en-vous, non une coupable, puisque par votre belle pénitence et vos beaux

sentimens, vous êtes plutôt une sainte
à-ce-jourd' hui, mais le jouet du sort
et de la méchanceté d' autrui : ... quant
à mon égard, ma chère Ursule (dit-il),
je ne te reverrai qu' avec
respect, contemplant en-toi une fille
malheureuse, illustrée par son malheur,

p123

et que Dieu a-rappelée à lui,
peut-être plus-sûrement, que si, sans
auqu' un écart, il t' eût-fait marquise,
et la protectrice de notre famille :
par-ainsi, chère soeur, laisse entrer dans
ton pauvre coeur le baume de la
consolation. Et sur ce, je t' embrasse.
Pour-à-l' égard de nos autres frères et
soeurs, un-chaqu' un d' eux et d' elles
m' enchargent de vous dire, qu' ils
adoptent en-tout le discours de leur aîné ;
comme exprimant leurs véritables
sentimens. Et pour à mon égard à moi,
ma chère Ursule, je ne saurais que je
ne sente se fondre mon pauvre coeur,
quand je me rappelle notre tendre amitié
de jeunesse, toujours entretenue ; si-bien
que de toutes vos soeurs et bellesoeurs,
toutes méritantes, c' est moi que vous
avez-choisie pour votre confidente et
correspondante ici. Aussi tel est mon voeu,
qu' il n' y a pas de minute dans le jour
où je ne vous aye-desirée depuis un

p124

si-longtemps : et quand j' entendais-méparler
de vous, je ne le pouvais croire,
et bouchais mes oreilles, pour ne pas
entendre le mal : et je ne crois aujourd' hui
que votre lettre : mais aussi, loin
de vous honnir et mépriser, quand je
viens à songer à toutes vos perfections,
je me jète à genous, et me récrie à
Dieu : ô mon seigneur ! Grâces vous
sont dues si je ne suis pas pire ; car je
ne valais pas Ursule, et tout ce que je
vaux, je le dois à la faveur que vous
m' avez-faite de me donner un bon

mari, et de me garder au village ! à la ville, ô mon dieu ! Que serais-je devenue ! Voila pour la réponse, chère soeur : nous vous attendons ; et s' il vous plaît nous marquer vos besoins, et même que mon mari courre vous chercher, il y courra : veuillez seulement nous donner vos ordres, à tous-tant-que-nous-sommes de frères et soeurs, et mettre votre entière confiance

p125

dans le tendre et bon coeur de vos père et mère. Et pourtant vous faut-il faire le récit de tout ce qui s' est-passé ici à votre sujet, depuis votre cessation de lettres, de tous les discours qui se sont-tenus par des étrangers, ainsi que des lettres qui nous ont-été-écrites à votre rencontre et du très-chèr Edmond : et ce que vous venez de lire, sera un bon préservatif. D' abord, tout-de-suite que Mr. Le marquis et Mr. Le conseiller furent-mariés, notre père dit, il faut qu' Ursule s' en-revienne ; elle n' a plus que-faire-là. Mais il ne dit pas qu' on vous l' écrivît. Bien du temps par-après, on entendit comme un bruit, que vous étiez la maitresse du marquis. Mais ce bruit tomba, par la vérité qui se sut, on ne sait comment, qu' il vous traitait avec considération à-cause de votre fils, et nous n' en-baissions pas la tête. Tout-ça ala un-peu de temps assés bien ; si ce n' est qu' il

p126

passa par V, un monsieur, qui dit, qu' il y avait une jolie-fille de S bien pimpante à Paris, qui avait plûs de diamans qu' une duchesse, et que tout le monde admirait. Il n' en-dit pas davantage, et on ne savait ici, si c' était louange ou blâme. Mais cependant notre père se mit fort-en-colère, disant, que vous aviez donc les pompes de Satan, auxquelles vous aviez-renoncé

au batême, et que bientôt vous
auriez ses oeuvres, si vous ne les aviez
déjà. Et il enchargea mon mari de
vous écrire de revenir aussitôt la lettre
vue. Et mon mari vous écrivit à
l' adresse de la bonne dame Canon,
laquelle renvoya la lettre à mon mari,
disant, que vous étiez une fille-perdue,
et qu' elle ne savait où vous trouver ;
que vous-vous étiez fait-mettre au
catalogue d' opéra ; ce qui ôtait sur vous
tout pouvoir à père et à mère. Cette
nouvelle fit-entrer notre père dans la

p127

colère la plus-terrible, et il disait :
qu' est-ce-que-c' est que le
catalogue-d' opéra qui ôte tout pouvoir à père
et à mère ? ça ne peut-être en-pays
chretien, et je me moque *d' opéra* , à quî je
répondrai comme il faut, quand il serait
le diable : ce qu' il doit-être, si ça est-vrai.
Et ayant-fait lui-même un voyage à Au,
pour y voir Mme Parangon, conduit
pourtant par mon mari, cette dame ne sut
bonnement que dire, si ce n' est que vous
ne lui aviez pas fait-réponse ; et deux
larmes qu' elle tâchait de cacher,
l' ayant-trahie, notre père voulut s' en-revenir
tout-de-suite. Et arrivé qu' il fut à la
maison, devant nous-tous, il prononça
ces terribles paroles : maudite soit
la fille qui fait-baisser les yeux à sa
mère, et fait-montrer au doigt son
père, en-disant : voila le père et
la mère d' une catin : je lui donne ma
malédiction, et le ciel la punisse comme
elle le mérite. Exaucez, ô mon dieu,

p128

un père dont le coeur est-nâvré de
douleur, par une fille dénaturée, et
que le nom d' Ursule devienne une honte
à-jamais pour celle qui l' a-profané !
Et notre pauvre mère tremblante,
est-tombée à ses genoux, en-lui disant,
mon mari et mon seigneur, est-il

bien-possible que vous maudissiez le fruit
de mes entrailles, que j' ai-porté dans
mon flanc ! Et suis-je donc maudite
aussi ? Non ! Non ! Relevez-vous,
femme ; je ne maudis pas ce que Dieu
a-béni, et nous l' avons-été ensemble au
jour de notre mariage, encore heureux,
puisque il me reste de bons enfans ! Et
il a-tendu les bras à ses autres enfans,
en leur-disant : consolez votre mère ;
car la voila nâvrée, et la malheureuse, qui
m' a-nâvré, la nâvre aussi, pour qu' elle
soit doublement parricide... ma femme,
votre fille est-perdue : voulez-vous
que je soutienne le vice ? Je la retranche
de votre sein et de notre famille,

p129

afin qu' en-la-vouant à la céleste
vengeance qu' elle a-provoquée, je
garantisse des têtes-innocentes, nos bons
enfans d' ici, nos petits enfans, encore
vêtus de la robe-blanche... oh !
Oh ! A-dit notre pauvre mère, est-ce
avec mon sang qu' il faut apaiser la
colère du ciel, et devez-vous sacrifier
ma pauvre fille ! ... pauvre Ursule ! Te
voila immolée à tes frères et soeurs ;
mais pas un ne voudra de l' immolation ! ...
et tous nous avons-crié, non, non,
ma mère, nous n' en-voulons pas ! Et
s' il faut qu' elle soit-punie, partageons
entre nous sa peine, et que la
malédiction paternelle s' amoindrisse, en-nous
frappant tous, nous et nos enfans !
Et notre père, les larmes aux yeux a-dit :
elle vous frappera donc, car une
voix secrète me le dit... ô mes enfans !
Mes chers enfans ! Vous méritiez un
meilleur sort ! Et c' est moi qui ai-voulu
mettre à la ville Edmond et Ursule :

p130

que je sois-frappé seul, s' il se peut ! ...
frappe, mon seigneur, frappe le père
coupable ! Mais épargne les enfans !
Et tous à genoux, nous avons crié

à-la-fois : eh ! Non, non ! Mon dieu !
Frappez-nous, frappez-nous ; mais
épargnez votre image ! Cette affection de
ses enfans les uns pour les autres et
pour lui, calma un-peu notre bon père,
et les larmes lui ruisselèrent des yeux,
en-lisant le chapitre de la bible, où les
israélites pleurent la tribu de Benjamin
qu' ils avaient-massacrée, disant,
*hélas ! Hélas ! Il y a une tribu de-moins
en-Israel !* et notre bon père
s' arrêta-là suffoqué, si-bien qu' il interrompit
la lecture, et ferma le saint livre. Et depuis
ce moment, il parut toujours affligé.
Mais ce fut bien-pis quelque-temps par-après,
quand nous reçûmes la malheureuse
lettre, qui nous apprenait que vous
étiez-mariée à un porteur-d' eau ! Notre pauvre
père en-fut à son tour immobile comme

p131

une pierre ; et il dit à notre bonne mère :
voilà que je l' ai-maudite, et le
seigneur l' a-ratifié. ô mon mari ! Vous
l' aviez-démaudie ! Notre père secoua
la tête, et s' en-ala se promener seul dans
l' enclos soupirant ; et on le voyait de
temps-en-temps, porter vers le ciel ses
regards et ses mains. Et notre pauvre
bonne mère, elle, était à-genous pleurante,
et récitant des prières. Et notre
père étant-revenu, il dit à notre mère :
ma femme, appelez votre fils-aîné.
Lequel vint aussitôt qu' il entendit la
faible voix de sa mère. Et notre père
lui dit : écris à Edmond : car
par-aventure nous donnera-t-il quelque
consolation. Et mon mari écrivit à notre
frère. Et voilà qu' Edmond répondit
par deux si-terribles lettres, que
mon pauvre homme ne les osa montrer :
mais il dit, que vous étiez-perdue de-fait,

p132

et que notre frère ne savait où
vous étiez. Notre père supporta mieux
ça que le deshonneur, et il dit, je

la pleurerai morte dumoins ! Mais
notre pauvre mère, pas si-forte, tomba
comme en-langueur. Et mon mari,
un-jour, croyant que notre père
pourrait soutenir la lecture des lettres
d' Edmond, il la lui fit, avec sa réponse.
Et notre père bondit (car vous savez
qu' il est vif), en-entendant le récit de la
fureur d' Edmond ; et aulieu de colère
contre lui, il dit : il a bien fait !
Et j' aime son desespoir ; c' est moi, c' est
moi qu' Edmond ! ... et ayant-lu quelle
lettre son fils-aîné écrivait à son frère,
il ajouta : mais voila mon sage et
respectable père : Dieu te bénisse, mon
fils ; car tu vaux mieux que moi, comme
disait Saül à David, par lequel il
avait-été-épargné dans la caverne : et tu
n' as-pas-été-voir ton frère, comme tu le marquais ?
Pardonnez, mon père : car j' ai-fait

p133

mes informations à Mme Parangon,
laquelle en-a-fait à son ami dangereux,
lequel le pleurait lui-même, ne sachant
ce qu' il était-devenu : et j' alai en-deux
jours jusqu' à Paris, où je ne trouvai
persone, à quî m' informer. Et depuis
ce moment notre père nous demandait
souvent, à mon mari et à moi, si nous
avons des nouvelles ? Mais nous
n' en-avons pas à lui donner ; car Edmond
a-été jusqu' à-présent sans nous écrire
depuis ces deux lettres, et nous
n' en-avons-eu de nouvelles que par vous.
Aussi votre dernière ligne d' Edmond,
a-t-elle causé une joie universelle, au-milieu
même des larmes de douleur. Et voila
encore un article de ma lettre terminé,
très-chère soeur. Il ne m' en-reste plus
qu' un.
C' est que tout-aussitôt que nous
avons-eu ces nouvelles, par votre lettre,
mon mari, avec la permission de notre
père, a-bien-vîte-été les porter à la

p134

chère dame Parangon ; car il était-dit,
entre cette bonne dame et nous, que
le premier qui aurait des nouvelles,
les ferait-savoir à l' autre. Si-bien que
mon mari y a-été. Et en-entrant, il
l' a-trouvée avec une petite fille jolie
comme la mère, à laquelle elle montrait
à-lire : et en-voyant mon mari, elle
a-dit à l' enfant, allez embrasser cet
honnête et digne homme, car vous
l' aimerez bien un-jour. Et la jolie
enfant est-venue-embrasser et faire ses
petites caresses à mon pauvre homme,
avant qu' il ouvrît la bouche. Puis il
a-dit, madame, il y a des nouvelles.
Il y a des nouvelles ! ô bon Pierre !
Mais je ne sais, madame, vu votre
bonne et belle âme à notre égard, si je
vous les dois montrer ? Montrez,
montrez, mon chère Pierre ! ... et de qu'elles
sont-elles ? De tous-deux, madame.
De tous deux ! ... et la bonne-dame,
demi-renversée sur sa chaise, et les

p135

ieux fermés, a-semblé se trouver-mal :
elle a-pourtant-dit : ils vivent ?
Ils vivent, chère madame. Ce
mot me rassure : donnez, je vous
en-prie ? Et il lui a-donné votre lettre.
Et elle l' a-lue, mais par pauses,
fondante-en-larmes, et n' y pouvant quasi
voir. Et quand elle a-eu-lu, *Edmond me*
vient voir quelquefois, elle s' est-écriée :
ô ! Les cruels ! Ils m' ont-oubliée !
Tous-deux ! Tous-deux ! ... mais cette
infortunée Ursule ! ... mon chère Pierre ! Il
ne faut pas montrer cet objet de douleur
à vos pauvres père et mère : c' est moi
qui l' irai-chercher. Je sais donc où
elle est enfin ! ... alons, dînons, et je
vais tout préparer pour mon départ.
Et c' est elle, très-chère soeur, qui
vous remettra cette lettre ; car mon
mari retourne aujourd' hui lui porter le
plein-pouvoir de nos père et mère.
Je suis etc.
Fanchon Berthier,
femme Pierre R.

Lettre 149.

1 avril.

Mme Parangon, à Fanchon.

(Mme Parangon raconte comment elle a-repris Ursule.)

nous sommes-arrivées ici d'avanhièr,
ma chère Fanchon, Ursule et moi : je
l'ai ; je ne la quitterai plus. Elle
est-rétablie : sa difformité s'efface : un
sourire est-déjà-revenu, depuis que nous
sommes-ensemble. Elle a des sentimens
qui me pénètrent d'estime, et j'ose
dire de vénération pour elle. Je
commence par le plus-pressé, comme vous
avez-fait quelquefois, mais je ne me
dispenserai pas des détails, dont vous et
toute votre estimable famille devez-être
très-avides.

Vous savez que dès que j'ai-su où
était Ursule, je me suis-préparée au
départ : le lendemain avec le jour, j'étais
en-route, et je croyais que la chaise

qui me conduisait était immobile, tant
mon impatience la gagnait de vitesse.
J'arrivai le soir même à dix-heures.
Je descendis à la porte de la maison :
mais tout était-fermé ; il aurait-falu des
ordres du roi pour me faire-ouvrir.
Cependant je m'y obstinai, et l'on
m'ouvrit. Sans m'expliquer, je demandai la
supérieure, une des plus respectables
femmes que j'aie-vues. Heureusement
elle était encore debout, occupée à
régler des comptes. Elle me reçut d'un
air riant, et voyant mon air ardent et
empressé, elle eut la bonté de me demander,
pour qu'il me m'intéressais ? Je répondis,
pour Ursule R. Je m'en-doutais,
madame : vous lui tenez, apparemment ?
Ah ! Si je lui tiens ! Oui, oui, madame ! ...
je vous en-prie, donnez-la moi ce soir !
C'est bien-prompt ! ... on va l'avertir : vous
permettez que je sois témoin de votre
entrevue, afin de connaître parfaitement
quels sentimens elle a pour vous, par

son abord ? C' est une fille que nous estimons beaucoup ici ! (elle avait-envoyé chercher Ursule) : sa conduite que rien ne nécessite, puisqu' elle est-libre, et qu' elle reste volontairement, est un si beau modèle, que c' est une perte irréparable pour la maison, qu' elle en-sort. Je ne sais si elle a-été bien-coupable ; mais sa pénitence a-été excessive : je l' ai-forcée à l' adoucir, tout en-l' admirant, et elle m' a-obéi, avec cette douceur et cette soumission, qui caractérisent la vraie piété. Ces viles créatures, que nous avons ici, précieuses cependant, puisqu' elles ont une âme, ces créatures, qui ne respectent rien, honorent Ursule, et dans leur grossier vocabulaire, elles la louent, et lui donnent des marques de respect : la plus-perdue de toutes, celle qui, renfermée ici pour la sixième-fois, semblait pour les autres un levain de corruption et d' infamie, s' agenouille devant elle, et hièr, lui demanda ses prières : desorte-que

cette infortunée va peutêtre devoir son salut à Ursule. Il en-est-sorti beaucoup de cette maison, qui, instruites par elle, ont-promis de quitter le vice ; j' en-connaiss plus de douze qui l' ont-quitté, et à quî je fais-passer les secours et les encouragemens au bien que des personnes pieuses me confient... mais voici Ursule : elle porte ici le nom de soeur Marie. Ursule est-entrée modestement, et ses ieux s' étant-d' abord-portés vers la supérieure, elle l' a-salué : puis se retournant vivement de mon côté, elle a-paru me considérer sous mon habit de deuil avec une méditation profonde, dont elle est-sortie par un cri, en-se précipitant à mes genous. J' étais si-émue, que je ne pouvais-parler. Cependant Ursule était-prosternée, sans articuler une parole. Je l' ai-voulu soulever : ah ! Dieu ! S' est-elle-écriée,

est-ce vous, madame, qui venez à moi !
 Oui, ma chère fille : je sus hièr
 par ton frère-aîné où tu étais ; et me
 voila ; je n' ai-pas-perdu un seul instant !
 ô bonté ! ... que je ne mérite plus ! ...
 si, tu la mérites, puisque tu es
 nécessaire à mon coeur ; puisque je t' aime, et
 que tu vas faire-couler dans la paix, le
 reste de mes jours... infortunée...
 je t' emmène, à-l' instant : viens
 avec moi chés ma tante ; ma soeur, ta
 tendre et constante amie, malgré ton oubli
 de tant d' années ! Ma soeur va te revoir
 avec autant de plaisir que j' en-ai
 moi-même. Non, non ; je reste ici.
 Et moi, je veux t' emmener ; je l' ai-promis
 à ta famille, et de ne te jamais
 quitter qu' à la mort ; j' ai son aveu ; c' est
 l' ordre de ton respectable père...
 arrêtez, madame : à ce mot je n' ai rien à
 repliquer : que voulez-vous que je fasse ?
 Te préparer à sortir avec moi ;

madame la supérieure le veut bien.
 L' obéissance, madame, dit-elle à la supérieure
 passe le sacrifice : mon père
 a-parlé, j' obéis, et je vais suivre la
 plus-digne et la plus-parfaite des
 femmes qui vivent dans le monde. Elle
 a-fait une révérence, en-disant, j' emmènerai
 ma compagne, madame ?
 Vous le pouvez, a-dit la supérieure :
 son temps de force est-écoulé depuis
 longtemps ; elle est libre... et
 s' adressant à moi, quand Ursule a-été-partie,
 elle m' a-dit : cette entrevue me
 décide à vous laisser-emmener votre amie
 dès ce soir : je ne vous demande pas
 qu' vous êtes ; la conversation que je
 viens d' entendre, m' en-apprend assés.
 Madame, je suis celle qui ai-tiré cette
 infortunée du sein de sa famille et
 de-sous les ieux de ses vertueus parens, pour
 lui faire-trouver à la ville un sort
 plus-doux : et vous voyez à quoi j' ai-réussi !
 Ursule est-rentrée aussitôt avec une
 fille, qui a-été sa femme-de-chambre,

et que l' abominable homme qui..., avait fait-renfermer à l' *hôpital* pour trois ans. Nous sommes-sorties toutes-trois à onze heures, et nous-nous-sommes-arrangées comme nous avons-pu dans la chaise. à notre arrivée chés Mme Canon, qui était au-lit, et que j' ai-défendu qu' on éveillât, j' ai-mis Ursule dans la même chambre qu' elle avait-autrefois-occupée : elle n' a-pu s' y revoir sans attendrissement, et elle est-restée immobile, à repasser dans son esprit, à ce qu' il m' a-paru, ce qui était-arrivé, depuis qu' elle avait-quitté cet asile. Elle s' est-mise à-genous, fondante en-larmes, et priant, jusqu' au moment où ma soeur Fanchette, qui se levait pour nous recevoir, est-entrée vers nous. Elle s' est-jetée à mon cou, sans voir Ursule, que je lui ai-enfin montrée. Ursule ! Elle vit ! ... ah ! Ma chère Ursule ! ... elle a-voulu l' embrasser ; Ursule l' en-a-empêchée de la main, en-lui disant : fille aimable et pure, ne vous souillez pas !

Ma soeur interdite, m' a-regardée. Je lui ai-dit, qu' Ursule avait-aussi-refusé mon embrassement (j' avais oublié de vous le dire) ; mais Fanchette ayant-voulu absolument l' embrasser, il a-falu qu' Ursule cédât ; et je l' ai-aussi-embrassée à mon tour. Le lendemain, j' ai-été dès le matin à la chambre de votre soeur, depeur qu' elle ne me prévînt, en-se présentant à ma tante. Je l' ai-trouvée-habillée, et à-genous. Enfin, je renais, m' a-t-elle dit, dans cette chère maison : mais je ne suis plus digne que d' y être la servante de tout le monde. J' y consens, pourvu que tout le monde y soit aussi la vôtre. Il faut que je salue Mme Canon ; je l' ai-entendue ; elle est-levée, et j' alais passer chés elle, quand vous êtes-entrée. Je l' ai-craint : je ne veux pas que vous la voyiez sans moi : je vais m' habiller, et nous la

verrons ensemble. Tandis que je parlais,
ma tante, qui venait d' apprendre

p144

mon arrivée, est-entrée dans ma chambre,
et ma soeur est-venue m' avertir
qu' elle m' y cherchait. J' y ai-couru :
mais je ne l' y ai-plus-trouvée. Je me
suis-mise à m' habiller très-à-la-hâte,
à-l' aide de Fanchette, et de l' ancienne
femme-de-chambre d' Ursule, que sa
maitresse m' avait-envoyée. Mais pendant
ce temps-là, ma tante qui avait-entendu
ma voix, a-été dans la chambre
d' Ursule, qu' elle a-retrouvée à genous. Elle
l' a-regardée, sans parler, ne la
connaissant pas : puis s' avançant et lui voyant
à-demi le visage, elle a-poussé un cri de
frayeur, qui a-fait lever Ursule, pour
venir à elle. Qu' est-ce, qu' est-ce ?
Disait ma tante ? C' est la malheureuse
Ursule, madame, qui vous
demande le pardon, et des prières. Ce
dernier mot a-confirmé ma pauvre tante
dans sa première idée ; elle s' est-mise à
genous, et a-récité tout ce qui lui
est-venu à l' esprit, en-disant à Ursule,
qu' elle lui ferait-dire des messes. Votre soeur,

p145

qui enfin a-compris son erreur,
et qu' elle l' avait-effrayée, est-aussitôt-venue
me chercher, afin que je la
rassurasse. Mais ma présence même ne la
persuadait pas : elle croyait Ursule
morte, et que c' était son ombre. Nous
l' avons-remise au lit avec la fièvre.
Vous imaginez que je me suis-bien-repentie
de ne l' avoir-pas-été d' abord
prévenir : mais je ne m' attendais pas à ce
qui est-arrivé. Ursule était au-desespoir
de cet accident, que le grand âge
de ma tante pouvait-rendre dangereux :
mais nous sommes-parvenues dans la
journée à la calmer, et le soir même,
elle a-voulu parler à Ursule, qu' elle
a-grondée comme une mère gronde sa

filles. Nous avons pris jour au lendemain,
pour lui faire le récit de tout ce
qu' a-souffert l' infortunée. à ce récit, que
nous n' avons fait que lire, parce-qu' Ursule
l' avait-écrit de sa main, et l' avait-conservé,
ma bonne tante tantôt fondait

p146

en-larmes, et tantôt se mettait dans
une vive colère contre Ursule, de ce
qu' elle n' avait pas eu-recours à elle.
Moi-même, je n' ai-pu, sans frémir,
entendre... de si horribles choses, et
Fanchette s' est-trouvée-mal. Vous
verrez ce récit : cela passe toute
imagination : je ne crains qu' une chose,
c' est que venant à faire une impression
trop-vive sur vos père et mère, il ne
leur soit funeste.

J' ai-ensuite-dit à ma tante, que l' air
de ce pays n' était pas bon pour Ursule,
à laquelle il rappelait trop-vivement ses
malheurs, et que je partirais dès le
lendemain ; mais que je lui laissais Fanchette.
J' ai-appris alors à Ursule, que j' étais
veuve, et que le deuil qu' elle voyait
était celui de mon mari ; que nous
vivions absolument ensemble chés moi,

p147

comme deux soeurs ; que je la regarderais
comme étant la mienne : et j' ai-ajouté
avec un sentiment cruel, et doux
dans un autre sens, que c' était à plus
d' un titre.

Le lendemain, je suis-sortie avec ma
soeur Fanchette, pour quelques achats
que j' avais à faire ; et je vous avouerai
que je vis Edmond. M' a-t-il-aperçue ?
C' est ce que j' ignore. Cela me
fit-penser, à mon retour, à lui écrire deux
mots, pour lui annoncer que
j' emmenais Ursule, et qu' il ne la cherchât plus
où elle avait-été. J' eus-soin de ne lui faire
tenir cette lettre qu' à-l' instant de mon
départ, et après m' être-bien-assurée de
sa demeure, qui est rue Galande, près

la place-Maubert, chés un pâtissier, au quatrième : je vous la donne, pour que vous en-fassiez usage, si vous le jugez à-propos. Il me parut assés proprement vêtu ; mais pâle, l' air inquiet et triste, marchant par bonds, et jetant souvent les ieux de côté et d' autre, comme un homme qui cherche quelqu' un. Sa vue m' a-fait-tressaillir, et je l' aurais peutêtre appelé, si j' en-avais-eu la force. Mais il est-disparu, à l' instant où j' en-formais la resolution. Depuis j' en-ai-changé.

Ursule se trouve mieux ici qu' à Paris : elle a sa femme-de-chambre avec elle, et je veux qu' elle la garde : cette pauvre fille avait un vilain nom ; Ursule le lui a-changé, après l' avoir-retrouvée : c' est une *frémi* , d' une assés bonne famille d' Au : c' est une bonne-fille ;

elle aime bien sa maitresse. Pour moi, je ne saurais vous dire combien je remercie Dieu de me l' avoir-rendue : tout ce que je possède est à nous-deux. Je suis très-fâchée de ne pas avoir-eu des nouvelles de son fils, avant de quitter Paris ; mais j' ai-prié ma soeur et ma tante de s' en-procurer, soit par le moyen d' Edmond, soit directement par le marquis. Votre soeur n' est-connue ici de persone, que du conseiller ; encore ignore-t-il absolument tous les tristes détails. Sa femme est-attaquée de la poitrine, et traîne en-langueur. La santé n' est pas toujours où elle devrait-être ; souvent elle accompagne ceux que la douleur aurait-dû moissonner ! Au plaisir de vous-voir, ou ici, ou chés vous, ma chère Fanchon, suivant la santé d' Ursule, qui est fort-dérangée.

p. -s. je viens de perdre ma chère tante Canon ; j' en-reçois la nouvelle à-l' instant : Ursule s' accuse de sa mort ! ... c' est à ce coup, que je n' ai plus de mère !

Lettre 150.

12 mai.

Edmée, à Fanchon.

(elle nous parle en-bien d' Ursule, demandant qu' elle tienne son enfant, et nous fait le tableau du bonheur de leur double ménage.)

ma très-chère soeur : je vous écris pour vous dire, que la chère soeur Ursule, qui est-arrivée ici avec Mme Parangon, comme vous le savez, me refuse de tenir l' enfant que je porte, et qui, s' il plaît-à-Dieu, et s' il est un garçon, portera le nom du chère frère absent, dont il y avait si-longtemps que nous n' avions-eu auqu' une nouvelle, personne ne nous en-voulant donner. Vous savez pourtant que mon mari aime bien son frère Edmond : et quant à moi, je n' oublierai jamais que je lui dois le contentement que j' ai, d' avoir un bon mari, doux et honnête-homme, et un bon beaufrère ; si-bien que ma soeur et

moi nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons de bonheur. C' est par cette raison, et par rapport à elle-même, que je voudrais que la chère soeur Ursule tienne l' enfant que je vais mettre-au-monde, et qu' elle lui impose le nom du chère frère avec qu' elle a-été depuis si-longtemps. Je ne sais pas ce qu' elle m' a-été-dire, qu' il lui fallait pour cela le commandement de nos chers père et mère, attendu qu' elle se croyait par elle-même indigne de nommer un de leurs petitsenfants. Je lui ai-dit là-dessus, que frères et soeurs étaient tous dignes les uns des autres. Et elle m' a-répondu, que cela n' était pas toujours vrai. Je vous écris donc, très-chère soeur, et par l' amitié que je vous porte, et parce-que vous êtes la femme de l' aîné, pour que vous ayiez la bonté d' avoir le commandement de nos père et

mère, au sujet de ma demande.
Je vous dirai que la chère soeur vit

p152

dans une grande reserve et modestie, ne sortant qu' avec Mme Parangon, et vêtue comme elle d' un deuil simple : elle n' est pas d' une bonne santé pour le présent, paraissant languissante, et cependant elle a quelque chose de joyeux dans les traits du visage ; comme se trouvant où elle se desire, qui est-d' être avec Mme Parangon ; car c' est une excellente dame, estimée ici, de tout le monde. Mon mari et le frère Georget, vont la voir de deux soirs l' un, et ma soeur et moi l' autre soir ; et son entretien n' est qu' édification : ce qui montre bien la fausseté de certains bruits sourds qui avaient-couru ici. Elle va, autant qu' elle le peut, à l' *hôtel-dieu* , servir les pauvres, et je pense qu' elle aurait comme envie de se faire hospitalière. Je ne la trouve plus si-changée de ce qu' elle était, que les premiers jours ; car à-peine ai-je pu la reconnaître, à la première-fois : mais vous savez que je l' ai-vue la moins de toutes nos soeurs. Mme Parangon

p153

m' a-dit, qu' elle contait de vous la mener, lorsqu' elle serait plus-forte, et que je serai-relevée ; espérant que je pourrai les accompagner ; ce qui est tout mon desir. Quant au très-chèr Edmond, notre soeur ne nous en-parle qu' avec la plus-grande reserve, disant, qu' il est dans une grande ville bien-dangereuse ! Et qu' elle nous recommande de ne pas l' oublier dans nos prières. Ce qui nous fait bien-raisonner tous-quatre, quand nous sommes-réunis les soirs. Car nous n' avons que ces momens-là. Nos maris sont laborieux, et ne perdent pas un instant : aussi les petites affaires vont-elles assés-bien. Notre bon père vit heureux dans sa grande vieillesse, et nous sommes

contens autant qu' on peut l' être, n' ayant rien à désirer pour le bonheur, que de voir nos chers enfans grandir et prospérer. Je ne vous le cache pas, chère soeur, et j' en-remercie Dieu, qui fait tout pour le mieux, combien ne suis-je pas plus-heureuse, avec mon chér

p154

mari, que si j' avais-épousé celui qui a plûs de mérite (comme notre Bertrand le dit lui-même) ; mais qui est trop-destiné aux grandes choses, pour rendre heureuse sa ménagère : j' en-embrasse quelquefois mon mari les larmes aux yeux, en-le remerciant de m' être-venu demander. Et si Catherine se trouve-là, il faut la voir se donner le mérite de tout, et s' applaudir toute-seule ; mais si-bonnement, qu' on ne saurait s' empêcher de l' en-aimer mieux. C' est une bonne soeur, et plutôt mère que soeur à mon endroit. Que Dieu la bénisse ! Pour notre Georget, il ne songe qu' au travail ; à-peine nous parlerait-il de lui-même : mais il n' est pas maussade, et répond bonnement quand on lui parle. Je ne sais pas si la chère Ursule et le très-chér Edmond ont-trouvé plûs de bonheur que nous, tout-par-tout où ils ont-été dans le grand-monde, et les grandes compagnies : mais ce que je sais, c' est que tous-ceux qui nous

p155

connaissent, nous trouvent heureux. Je me plais à vous écrire ces choses-là, très-chère soeur, sachant combien vous nous aimez, et combien elles vous plairont, et combien elles plairont à nos chers père et mère, que nous respectons, et honorons comme l' image du Bondieu à notre égard, nos deux maris, ma soeur et moi. Car jamais on ne prononce le nom de mon père ou de ma mère R, chés nous, que le frère Georget ne se découvre avec respect, et

que mon Bertrand ne dise, *Dieu les bénisse*. et ma soeur imite son mari, et fait une révérence : quant à moi, j' imite le mien, et je dis, *Dieu nous les conserve*. et c' en-est de-même de notre père Servigné. Et il faut l' entendre lui, quand on nomme son *frère* et sa *soeur de S*, comme il les appelle ; il marque sa joie à sa manière, et tout en-disant, *Dieu les bénisse*, comme mon mari, il se fait-verser un verre-de-vin, et les salue

p156

tous-deux comme s' ils étaient présens, disant, *et que ne puis-je les saluer-là ! Oh ! le bon homme ! Oà ! La bonne femme, que m' a-fait connaître Edmond ! Car c' est à lui que je dois leur connaissance, et mes deux gendres, qui sont tels, grâces à Dieu ! Qu' en-me les fesant-faire-exprès, je n' aurais pas si-bien-fait. mais ils ont de quî tenir : on ne saurait-être que bon, sortant de si bons père et mère*. et la première-fois qu' il dit ça, Georget se prit à-pleurer de-joie, en-lui disant : et vous aussi donc, ainsi que votre femme, vous êtes bons, puisque vous nous avez-donné de si-bonnes femmes ! Ce qui fit-tressaillir mon père.
Voila mon papier, rempli, ma très-chère soeur ; je me suis-fait scrupule, d' y laisser un-peu de blanc en-vous-écrivaint, à vous à quî j' ai toujours tant à dire. Je suis avec une tendresse de soeur et d' amie, votre etc.

p157

Lettre 151.
16 mai jour de la Saint Pélerin.
réponse, de Fanchon.
(elle envoie à Edmée le commandement de notre père pour la tenue de son enfant par Ursule.)
voici, ma très-chère-bonne-amie-soeur,

les paroles que me dicte notre
très-honoré père : " je commande et
ordonne à ma fille Ursule, de tenir
sur les fonts bénis et sacrés du batême,
l' enfant dont est-accouchée sa soeur,
ma chère fille et bru Edmée Servigné,
épouse méritante de mon fils
Bertrand, le quatrième de ceux que le
ciel m' a-donnés (Dieu a-béni les
autres, qu' il daigne sauver le second !)
reconnaissant que madite fille Ursule
s' en-est-rendue digne par sa
bonne vie et repentance actuelles :
ainsi la bénisse le seigneur, comme
de-présent, moi son père, je la
bénis, à-celle-fin que ma bénédiction
repose sur elle, et se communique

p158

à l' enfant de la très-chère Edmée ma
fille, dont le nom m' attendrit, toutes-fois-et-quant
que je le prononce ; et
parce-qu' il est mon nom, et par la
recordance qu' il me donne du fils
éloigné de moi et de sa mère, qui
sommes sur nos vieux jours, et qui
nous avançons ja courbés vers la tombe.
Amen " . amen ! Amen ! ç' a-été
le cri de toute la famille, devant
laquelle notre respectable père m' a-dicté
ces paroles de sa bouche vénérable,
étant-assis à-côté de notre bonne mère,
qui les a-approuvées de la tête et de ses
larmes. Tout le monde ici vous
souhaite un prompt rétablissement, et desire
l' heureux jour, où vous viendrez réjouir
le coeur de nos chers père et mère,
par votre aimée et désirée présence.
Quant à la chère soeur Ursule, sa venue
sera la fête du coeur de sa bonne mère ;
car il tressaille dès qu' elle y pense :
vous et moi, chère soeur, nous sentons

p159

le coeur de mère, puisque nous le
portons : mettons la plus-chère de nos filles
en-place d' Ursule, et nous en-place de

Barbe De-B, et nous saurons ses
sentimens, comme si son coeur était-ouvert.
Votre chère récit de ménage, que j' ai-lu
tout haut le soir, à nos père et mère,
devant toute la famille, a-reproduit un
de ces anciens momens de calme et de
bonheur, que j' ai-vu si-souvent ici
autrefois : notre père était rayonnant de
joie. Il s' est-levé-transporté, disant,
Dieu bénisse mon frère Servigné ;
Dieu bénisse ses chères filles et les miennes !
Ah ! Les excellentes filles ! ... et
il a-eu la bonté de dire, en-me
regardant : comme la *liseuse* de la lettre.
Ce qui m' a bien-flatée ! Et notre bonne
mère souriait, en-presque-larmoyant,
et disant : c' est pourtant mon Edmond
qui me les a-données ! ô cette
bonne mère ! ... je suis, chère soeur, etc.

p160

Lettre 152.
29 juin, jour de la Saint Pierre et Saint Paul.
fanchon, à *Catherine*, femme de *Georget*.
(ma femme lui rend-compte de tout ce qui
s' est-passé chés nos père et mère à l' arrivée
d' Ursule, et à la lecture de la *relation*).
Ma très-chère et bonne-amie soeur :
je mets la main à la plume, pour vous
donner des nouvelles de votre
doublement soeur, la chère Edmée, de la
soeur Ursule, et de tout ce qui se passe
ici, depuis le jour de la Saintjean que
nous les y possédons, ainsi que l' excellente
femme Mme Parangon. Votre
chère soeur se porte bien, si ce n' est
qu' elle s' ennuie un-peu de son mari ;
ce qui lui va très-bien, avec sa mine
douce ; car ça la rend plus-douce encore.
Mais il faut vous écrire la réception ici
de la soeur Ursule, depuis si-longtemps
absente, et si-vivement désirée : car encore

p161

qu' on l' ait-contée au frère Georget,
qui veut s' en-retourner le même
jour de son arrivée, si est-ce que je crois

qu' il vous ferait le récit un-peu court.
Le chère frère Bertrand, dont c' était le
tour à venir ici, nous ayant-annoncé que
la chère soeur, ainsi que Mme Parangon
devaient partir en-la-compagnie de sa
femme le samedi suivant, jour de la
Saintjean, et qu' ils ne les pourrait
accompagner, à-cause de la fenaïson de vos
lusernes, qu' il fallait faire ces deux jours-là,
entre les offices, notre père et notre
mère se préparèrent pendant les cinq
jours de la semaine à les recevoir : et
on se mit à nétoyer et approprier toute
la maison, comme si on eût-dû recevoir
une princesse : et notre bonne mère
nous disait, plus-joyeuse qu' elle
n' avait-encore-été depuis longtemps : ce
n' est pas une princesse ; mais c' est votre
soeur, et ma fille, qui est saintement
pénitente, et qui a-passé par de si grandes

p162

épreuves, qu' elles sont à faire-frémir,
comme vous les entendrez, s' il plaît à
Dieu. Et la chère bonne-femme se
dépêchait toute la première, prenant
garde à tout. Le vendredi mon mari
partit, pour aler avec la voiture
couverte, chercher celles que nous
desirions. Et voila que le samedi, notre
bon père qui se lève toujours très-matin,
ce jour-là le fit encore plus ;
et on voyait, que sous prétexte de
Mme Parangon, il mettait aussi la main
à l' oeuvre. Et à l' heure qu' on sort de
la grand' messe, notre père et notre
mère, aulieu de s' en-revenir à la maison,
sont-montés la montagne de Vesehaut,
pour voir s' ils rencontreraient la voiture :
et comme ils étaient à mi-la montagne,
vis-à-vis la *cave-aux-loups* , ils
ont-entendu le bruit d' une voiture : mes
enfans ! N' entendez vous pas une voiture ?
A-dit notre bonne mère. Oui-da,
ma mère, a-dit Brigitte, et même comme
de deux. Et nos frères les plus-jeunes

p163

ont-couru en-montant la montagne,
et à deuxcents pas, qu' on ne les voyait
plus, ils ont-rencontré la chienne Friquette,
qui était-alée avec mon mari,
laquelle les a-aboyés de joie, mais
qui sentant son maître plus-bas, les
a-caressés un-peu, et les a-quittés
tout-courant : et voila qu' elle est-venue à
notre père, avec ses caresses qu' elle lui
fait, quand elle a-été un jour sans le
voir, aboyant, hurlant, et se roulant à
ses piéds. Et notre bon père nous
a-dit : les voici ; car la chienne ne
quitte que du haut de la montagne vers
la croix. Et il voulait faire-asseoir
notre mère ; mais elle l' a-prié de la laisser
monter, soutenue par Christine et moi.
Et nous sommes arrivés aux piéds de la
croix, où notre mère s' est-assise : car
delà on a-découvert la charrette-couverte,
et une chaise ; et nos frères,
qui les avaient-jointes déjà, revenaient
à-côté de la chaise. Et notre bonne

p164

mère a-dit, qu' est-ce donc qu' il y
a dans la charrette, ou dans la chaise ?
Car la charrette suffisait ? Et elle était
inquiète, se forgeant mille craintes ;
car elle avait comme en-idée, que c' était
peutêtre le corps de sa fille qui était
dans la charrette : mais la chaise
étant-bientôt-avancée au-double, elle
est-arrivée auprès de la croix : c' était
Mme Parangon qui guidait ; et Ursule
s' est-montrée vîtement, et ayant-vu notre
père qui lui tendait la main pour lui
aider à descendre, elle l' a-prise, et
est-descendue, mais pour se laisser-aler à
ses genous, qu' elle a-embrassés les
larmes aux yeux. Et aussitôt notre bonne
mère s' est-écriée : ma fille ! C' est
ma fille ! Et elle a-voulu se lever sans
le pouvoir. Ursule l' entendant, s' est-traînée
à genous à ses piéds. Mais la
bonne femme s' est-jetée à elle, et la
serrant de toutes ses forces contre son
coeur, elle lui a-dit : tu es pourtant

dans mes bras, et Dieu le veut ! Que son saint nom soit béni ! J' ai toutes mes filles, et il ne m' en-manque auqu' une ! Béni soyiez vous, seigneur ! Et Ursule n' avait-pas-encore-parlé : mais elle pleurait le visage pâle, et paraissant prête à se trouver mal. Mme Parangon en-a-averti notre père, qui a-donné la main à cette dame, et à la chère soeur Edmée, pour descendre ; et la dernière a-été-embrasser notre mère, qui tenait toujours Ursule, en-l' avertissant qu' il fallait saluer Mme Parangon. Ce qui l' a-rappelée à elle-même, et elle a-fait des excuses à l' excellente dame. Pour achever de la remettre, la charrette est-arrivée, conduite par mon mari, et pleine de vos chers enfans, jolis comme le beau jour, qui sont-venus autour de nos père et mère les embrasser et les caresser. Voyez ! Ma femme, a-dit notre père, la bénédiction du seigneur ! Notre bonne mère s' est-inclinée, sans-parler,

et remerciant Dieu : mais elle a-aussitôt-reporté les yeux sur sa fille, comme si elle l' eût-cherchée, même en-la voyant. Et Mme Parangon nous a-dit en-souriant, elle craint qu' elle ne disparaisse ! On a-fait-remonter les enfans dans la voiture-couverte, et Mme Parangon a-dit, qu' elle serait bien-aise de faire à-piéd le reste du chemin avec notre père, et qu' il fallait qu' Ursule et notre mère montassent dans la chaise. Elle a-parlé bas à Edmée, qui a-dit, je veux aler avec les enfans. Si-bien que notre bonne mère a-été seule avec sa fille dans la chaise, où elle l' a-tenue dans ses bras, sans lui dire un seul mot presque jusqu' à la maison. Et quand Ursule y est-entrée, ç' a-été un cri-de-joie de nous-tous, de revoir notre soeur avec nous. C' est-là que notre père l' a-embrassée, en-la nommant sa fille. Et comme elle lui demandait pardon, il lui a-répondu : si le père-céleste

p167

et parfait a-pardonné, comme je le crois,
ce n' est pas au père terrestre et imparfait
a-être sévère et dur, puisque lui-même
est pécheur. Ensuite Ursule a-été-demander
pardon à notre mère, avec des
paroles si-touchantes et si-humbles, que
la bonne femme ne pouvait se retenir.
Oui, oui, lui a-dit cette pauvre mère,
comme le Bondieu et comme ton père,
je te pardonne, ma chère fille. Ah !
Ma mère ! Vous ignorez combien je suis
coupable ! J' ai-été-tentée de me livrer
au desespoir ; et peut-être y serais-je,
sans les prières et les bontés de
quelques amis pleins de vertu. (et elle
a-regardé Mme Parangon)... mais ce qui
doit surprendre, c' est que le premier
rayon de faveur céleste, est-tombé sur
moi par l' organe d' une... samaritaine...
aussi espéré-je que mon pauvre et chér
frère retournera au-bien, et même vous
fera-honneur un-jour ; car c' est par lui
que je l' ai-connue, et il a-nourri

p168

en-elle les bonnes dispositions qu' elle tient
de son coeur et de Dieu, sans auqu' une
culture de la part des hommes ! Qu' elle
doit m' humilier, et me confondre ! ...
quant à la respectable amie que vous
voyez, et qui honore de sa visite votre
maison-en ce jour, je lui ai-toujours-dû
tout ce que j' ai-eu de bonheur et de bon
sentimens... à ces paroles, notre
mère a-été-baiser les mains de Mme
Parangon, et s' alait mettre à ses genous,
si elle n' en-eût-empêché. Pendant ce
temps-là, Ursule, à l' heure qu' on s' y
attendait le-moins, s' est-mise à nos
genous à tous, et nous a-suppliés
mains-jointes, et les ieux baissés, de lui
pardonner le deshonneur qu' elle nous
avait-fait, nous promettant devant Dieu et
nos père et mère son image, qu' elle
reparerait sa faute, avec l' aide de Dieu.

Et nous la voulions relever et empêcher de parler. Notre père nous a-fait-signé de nous retirer, et de la laisser. Et quand

p169

elle a-eu fini, comme nous n'osions répondre, à-cause du silence qu'il nous avait-imposés, il nous a-dit de parler à notre soeur, selon nos sentimens. Et un-chaqu' un de nous-tous a-protesté qu'il pardonnait et chérissait une soeur toujours aimée. Alors notre père a-dit : ce dernier pardon demandé à vos frères et soeurs, ma fille, est votre plus-belle action : car quant à moi, et à votre mère, cela était naturel ; eussiez-vous raison, et nous tort : mais celui demandé à vos frères et soeurs, est la marque du vrai repentir : d' autant encore, que le pardon accordé par nous, ne vous acquitte ni allège à leur égard : ainsi vous avez-rempli votre devoir, en-leur demandant leur pardon, qu'ils vous ont-benignement-accordé : c' est de ce moment, que vous pouvez vous relever, et vous asseoir à votre rang de naissance au milieu d' eux. Et il lui a-présenté la main, ajoutant : je vous

p170

fais cet honneur, comme encore un-peu étrangère, par le grand laps-de-temps que vous n' êtes plus parmi nous. Notre bonne mère a-tressailli de-joie, et il semblait que Mme Parangon, elle-même, fût comme pénétrée de respect pour notre père : ce que nous remarquions tous avec admiration. Après tout-cesta, on s' est-mis à-table. La joie est-revenue sur le visage de notre père et de notre mère, où il y avait si-longtemps que nous ne l' avions-vue ! Vers le milieu du repas, on a-porté les santés ; et après celle de Mme Parangon, celle de Mlle Fanchette. à ce nom, d' une si-aimable demoiselle, voilà notre bonne mère qui s' est-pressée de présenter

son gobelet contre celui de Mme Parangon,
la regardant comme si elle
l' eût-voulu-interroger. La dame, qui a de
l' esprit, et qui avec de simples et
bonnes-gens comme nous, lit dans nos
pensées, sans que nous ouvrons la bouche,

p171

lui a-dit, qu' elle avait-écrit trois-fois,
sans avoir-eu de réponse. Sans
avoir-eu de réponse ! A-répondu notre
bonne mère : ah ! Madame, il ne les
a-donc-pas-reçues ? Non, ma mère,
a-dit Ursule, dumoins les deux premières,
et vous voyez la coupable ; je les
ai-retenues. Mme Parangon a-rougi,
en-disant à notre soeur, tu ne me
l' avais pas-dit ! Je n' en aurais-pas-parlé ! ...
mais la dernière, il l' a-reçue, quand je
fus sur-le-point de t' emmener. Pour
celle-là, je le crois. J' en-suis sûre,
car je le vis rentrer chés lui, et on
l' a-remise à lui-même. Vous l' avez-vu,
madame ! A-dit notre mère. Oui,
lui-même ; et ma commissionnaire, la
fille qui servait Ursule autrefois, et qui
connaît parfaitement Edmond, la lui
a-remise à lui-même : mais il ne
l' a-pas-reconnue, elle, à-cause de
l' obscurité, et de la calèche qui la-couvrait ;
et par-ce-qu' elle lui-a-donné la lettre à la porte

p172

entr' ouverte, sans entrer. S' il avait-voulu-répondre,
il sait où je suis : aulieu
que c' est par-hasard que j' ai-su où il était.
Il faut lui écrire, mon Pierre (a-t-elle
dit à mon mari.) je le ferai moi-même,
si vous le desirez, a-repris la
bonne dame ; je ne suis pas fière avec
mes amis. J' ai une nouvelle à lui
annoncer, qu' il ignore sans-doute : et alors,
s' il me répond comme il convient, je
verrai... son sort, madame, dépend
absolument de lui, dans tout ce qui a
quelque rapport à moi. ô ! Madame ?
Se pourrait-il ! (a-repris notre mère)

ah ! Quand pourrai-je le voir ici ! Quand
mes pauvres enfans seront-ils tous-là,
sans qu' auqu' un y manque ! ... mon Edmond !
Le nom de son père et son
portrait vivant... oh ! S' il était
donc-là ! Voila que comme elle disait ces
paroles, nous avons-entendu de dehors
une voix, comme de bourgeois, et non
de paysan, qui a-répondu, *jamaïs !*

p173

nous en-avons tous été-troublés, et
notre père lui-même a-prêté attentivement
l' oreille. Charlot, qui rit
toujours, a-paru pâle et tremblant, et il
est-sorti pour aler voir qu' c' était. Il
a-couru du côté du village, du côté de
la Farge, du côté du Boutpart, et du
côté de la Creuse, sans rien voir par
auqu' un de ces quatre chemins, et il
est-venu nous dire, que ce n' était personne.
Mme Parangon a-souri, et nous a-dit,
que c' était sûrement quelqu' un, et qu' il
ne fallait pas s' effrayer supersticieusement.
Et en-effet, nous avons-su par-après que
c' était deux hommes de V qui passaient,
dont l' un avait-demandé à l' autre,
si son fils reviendrait bientôt de l' armée ?
Celui-ci avait-répondu avec force (car
il avait-appris la mort de son fils la
veille) *jamaïs !* ajoutant plus bas ;
il est mort. et ces deux hommes, qui
avaient chaud, et avaient chaqu' un une
petite bouteille dans leur poche, voyant

p174

notre gros noyer de *la-ruellote* , s' étaient
assis dessous, pour se reposer à
l' ombre, et se rafraîchir : c' est pourquoi
Charlot ne les vit pas ; et ce fut
Batiste qui nous conta ça deux heures
après, qu' il vit-partir ces hommes, et
qu' il fut leur demander, pourquoi ils
avaient dit, *jamaïs*, sous nos fenêtres ?
Voila, très-chère soeur, ce qui s' est-passé
à la réception.
Et depuis ce moment, que nous

voyons la conduite d' Ursule, nous en-sommes dans l' édification ! Car c' est la conduite d' une sainte : et notre bonne mère sur-tout l' admire, et la regarde comme avec respect. Le lendemain de l' arrivée, notre bonne mère, notre père lui-même, et nous-tous étions bien-curieux d' entendre la *relation* : Mme Parangon, qui l' avait-vue, ne savait qu' en-dire, et elle n' y paraissait pas encline. Mais Ursule ayant-entendu notre desir, elle a-demandé à nos père

p175

et mère leur heure, pour qu' elle la lût elle-même ? Et ils ont-dit, l' après-midi, en-sortant de table. Et quand on a-été hors de table, Ursule s' en-est-alée dans sa chambre, bien un quart-d' heure, et elle est-revenue, n' ayant plus rien de son arrangement, mais la tête couverte d' une grosse coiffe noire, avec une robe de deuil, tenant un papier à la main. Et elle s' est-mise à genous devant nos père et mère, la tête baissée, commençant à lire en-toute humilité, les yeux humectés de larmes. Cet écrit était-composé de plusieurs lettres ; la première à notre pauvre Laure, aujourd' hui revenue à elle, d' une autre lettre à la même, qui est la suite ; d' une troisième encore à la même ; de deux autres à Edmond ; et enfin d' une lettre de l' infortunée à Zéphire...

p176

pendant qu' Ursule a-lu la première lettre, notre père paraissait enflâmé ; il ne se pouvait-tenir tranquile, et la colère étincelait dans ses regards : notre pauvre mère, elle, fondait en-larmes, levait au ciel ses mains-jointes, ou les tenait-baissées, comme de-honte : tous nous-autres étions dans un état terrible, et le moins-méchant d' entre nous, aurait, je crois, tué ces gens-là. Comme la colère et le révoltement-de-coeur nous

changent ! ça m' a-fait-penser comme les
deux infortunés, Edmond, sur-tout,
ont-tant-fait d' actions emportées ! Je ne
le pouvais comprendre auparavant...
à l' article du nègre tenant le poignard,
et... oh ! Oh ! ... chaqu' un de nous
a-poussé un cri : notre père s' est-levé :
notre mère s' est-quasi-évanouie, et
Mme Parangon a-dit, qu' il fallait cesser
la lecture. Non, non, a-dit rudement
notre père. Ursule a-continué.
Et quand on l' a-crue imbécille, logée

p177

dans la loge du dogue... nous avons-tous-frémi ! ...
pour moi, je sentais un frissonnement
d' horreur, et de saisissement.
J' ai-alors-jeté les yeux sur mon mari.
Il ne pleurait pas. Il était à-côté de
Mme Parangon, la tête appuyée sur une
main, se couvrant les yeux de l' autre.
Ursule a-continué les horreurs ; et elle
est-bientôt-venue à la mort du nègre.
Nous avons-tous-éclaté-de-joie : notre
père s' est-encore-levé aussi-transporté,
comme s' il eût-frappé lui-même le
monstre : nous avons-retremblé quand on
l' a-eu-découvert, et quand on a-habillé
Ursule ; quoique nous l' eussions devant
nos yeux, nous croyions qu' on allait la
mener à la boucherie. Mais nous-avons-eu
une sombre douleur, quand nous
l' avons-vue... le reste nous a-nâvré
le coeur... jusqu' à la lettre, *j' avais-jeté
mes plumes*, qui nous a-fait-fondre
en-larmes, comme la lisante. Et celle
petite chère amie ! qui nous a-fait-aimer

p178

cette Zéphire, sans songer à ce
qu' elle a-été ; car elle est la bonté même
ce qui efface tout... mondieu ! Que la
pauvre Ursule a-souffert ! ... quand
elle a-eu-fini de lire, elle s' est-reprosternée,
devant Dieu d' abord, ensuite
devant nos père et mère, en-leur disant :
vous venez d' entendre la confession

de mon infamie et de ma turpitude,
dont je demande pardon à Dieu, et à
vous, mon chère père, et à vous ma
tendre mère, qui m'avez-portée dans
votre sein, et que j'ai-deshonorée autant
qu'il a été en-moi : vous suppliant tous-deux
de m'infliger la peine que je mérite,
afin que mes crimes soient-punis en-ce
monde, et que je puisse obtenir en-l'autre
la miséricorde du seigneur... mes
chers frères et soeurs (a-t-elle ajouté,
voyant que notre père ne répondait pas),
je vous demande aussi à tous pardon,
vous suppliant d'intercéder pour moi
auprès de vos chers père et mère,

p179

que je n'ose nommer miens en-ce moment.
Et tous nous sommes-tombés à-genoux
prient pour elle. Et notre père
a-dit : le pardon est dans le repentir,
ma fille : levez-vous, et embrassez
un-chaqu'un de vos frères et soeurs...
et quand elle nous a-eus-embrassés, il
lui a-tendu la main, qu'elle a-baisée,
et il lui a-dit : allez à votre mère ;
car son coeur vous desire. Et notre
bonne mère a-reçu la pauvre Ursule
dans ses bras, en-sanglotant, et
l'embrassant, disant : Dieu te pardonne,
ma chère enfant, et t'aime comme je
fais ! Ainsi soit sa sainte volonté ! ...
voilà comme s'est-passée cette lecture
tant-souhaitée !
Nous avons-aussi-eu une confidence,
Mme Parangon et moi, au-sujet d'une
disposition qu'a cette dame, qui nous
serait aussi honorable qu'avantageuse ; cela
regarde Edmond, et le mariage. C'est-en-dire
assés pour le présent ; vu qu'il y

p183

à loin d'ici là, attendu que nous ne savons
à-présent comme pense Edmond. Ursule
repartira avec Mme Parangon,
dimanche prochain ; mon mari les conduira. Je suis
avec la plus-forte affection de soeur, etc.

PARTIE 8

Lettre 153.

Ursule, à Fanchon.

(elle n'ose offrir elle-même ses respects, à la nouvelle-année.)

1 janvier 1761.

Je te prie, ma chère soeur, de
mettre aux-piédS de nos très-chèrs père
et mère, les voeUS de leur indigne fille :

p184

ta médiation les rendra moins-téméraires.
Quant à toi, mon amie-soeur, et à toute
notre famille, je vous demande la
permission de vous les offrir moi-même.
Mme Parangon m'oblige à te marquer,
que Mr. Le conseiller, qui est veuf,
pense à moi de-nouveau. Je n'ose arrêter
ma pensée sur auqu' un mariage, quel-qu' il-soit :
voilà mon sentiment, si j' ai-droit
d' en-avoir un, après avoir si-longtemps
abusé de ceux que j' ai-eus autrefois :
si j' en-suis-crue, il cessera sa poursuite :
je me regarde comme trop-indigne de
lui. D' ailleurs, je songe que j' ai un
fils. Tous les jours, depuis que Dieu
m' a-fait la grâce de le reconnaître, je lui
offre mes prières pour ce chère enfant,
à quî je n' aurais-donné que la vie, et
mauvais exemple (s' il m' était-resté).
Je suis, avec respect, ma chère soeur,
votre humble servante à tous,
Ursule pécheresse.

p185

Lettre 154.

1 mars.

Gaudét, à Edmond.

(il adopte un fils d' Edmond.)

K te remettra cette lettre, et
une de recommandation pour lui, que
j' ai-cru-devoir lui donner. Lis ma
lettre, promets, et ne tiens rien : c' est
un sujet dangereux, qu' il ne faut pas
iniciar.

Voila donc Ursule à Au ! La voila
enparangonnée ! La voila dévote,
pénitente ; la voila *femme* enfin, dans
toute la signification du terme,
c' est-à-dire, extrême en-tout ! *varium et
semper mutabile foemina* ! si elle
devait-être ainsi, j' ai-eu-tort de vouloir
la guider ! ... j' y suis-attrappé souvent !
Toutes les fois que j' ai-voulu-conduire

p186

quelqu' un, d' après mes principes, ou
j' en-ai-fait des scélérats, ou j' ai-trouvé
des âmes timides, incapables d' essor :
tu es le seul avec quî j' aie-réüssi : aussi
mon amitié pour toi n' a-t-elle jamais
été si-vive ; tu es un second moi-même ;
et pour te le prouver, en pouvant plus
espérer d' avoir de ta soeur ce que
j' en-attendais, car la voila presque-morte,
je renonce à l' avoir de toute autre
femme ; j' adopte le fils de mon *ami* ,
et de la *vertu dans-le-vice* , de Mme
Zéphire enfin : j' aime le père comme
moi-même ; j' admire la mère, je la
regarde en soeur-chérie, et je vais-faire
mon héritier de l' être aimable, qui doit
le jour à ces deux êtres si-chers à mon
coeur : tout est terminê ; quand il s' agit
de te marquer mon amitié, toutes-fois-et-quant

p187

tu verras, *je vais-faire* ,
sache que cela signifie, *j' ai-fait* . C' est
une donation pure et simple, accompagnée
d' une tradition actuelle : Mr Trismégiste
accepte, comme il le faut,
pour l' enfant : la mère a-signé ; tu
signeras comme ami, ainsi que Laure ; je
voudrais que tous nos amis signassent, non
par ostentation, tu me connais, mais
pour montrer plus clairement mon
amitié pour toi.
J' ai une idée : en-conséquence de la
loi, *pater est* ; qui empêchera que
Zéphirin ne soit un jour le mari
d' Edmée-Colette ?

Lettre 155.

24 avril.

Ursule, à Fanchon.

(calme trompeur avant l' orage !)

une perspective plus-riante que nous
ne l' avons-eue depuis longtemps, se
présente, ma très-chère soeur. Edmond
est veuf de cette vieille dame que Mr
Gaudét lui avait-fait-épouser, et nous
avons, pour le rappeler à celle qu' il
a-seule-constamment-aimée, cette Zéphire,
qui est honnête aujourd' hui et avantageusement
établie, avec un homme
qu' elle rend heureux. Mais il faut
quelqu' indulgence pour Edmond, et même de
l' adresse, pour l' arracher au plus-extraordinaires
des hommes, plein de vertus
et de vices, qui a-été à son but d' une
manière effrayante, depuis qu' il connaît
Edmond : car il est-parvenu à le faire
membre d' une cour souveraine. Par
quels moyens ! ... malgré le sort qui nous

rit, je ne saurais me-défendre d' une
secrete inquiétude : et me rappelant
combien nous avons-été coupables, Edmond
et moi, je me dis, que nous ne
sommes-pas-assés-punis... Mme Parangon, à
l' invitation de Mme Zéphire, part
sur-le-champ, et va employer tous ses efforts
pour réunir Edmond à-jamais avec
nous. Fasse le ciel qu' elle réussisse ! ...
grand dieu ! écoute la prière de
l' infortunée qui a-reconnu ta justice dans
ses peines, et qui sent aujourd' hui les
effets de ta miséricorde, avec les plus-vifs
transports de reconnaissance ! ...
ma chère soeur, mes larmes coulent
malgré moi ; il semble qu' une invisible
main me repousse... priez, vous-autres,
dont le coeur est-pur ; le ciel vous
écouterà mieux que les esclaves du vice.
Je me prosterne devant mes respectables
père et mère.

Adieu, ma chère soeur.

p190

Lettre 156.

3 mai.

Ursule, à *la même*.

(elle nous annonce le malheur d' Edmond.)

humilions-nous devant Dieu, ma
chère soeur ! ... *le dieu des vengeances*
vient de parler ; il a-fait-éclater

sa puissance... mes crimes sont punis...

Edmond... est-perdu... il faut donc,
grand dieu ! Que votre justice soit
rassasiée ! Le repentir et la douleur ne la
desarment pas ! Les larmes amères que je
verse chaque jour n' ont-pu-éteindre le
feu de votre colère...

p191

lettre 157.

De-s.

3 juin.

Ursule, à Mme Parangon.

(voici en-peu de mots, les plus grands malheurs.)

à ce coup funeste, le courage
m' abandonne, mon amie ! ... condamné, parti ! ...
mon frère ! ... et mon père vient
d' expirer ! ... au seul mot des *galères* , il
a-perdu la parole... il est mort... ma
mère, le coeur serré, l' a-regardé,
immobile... et c' est moi, moi qui
l' ai-prononcé, ce mot fatal ! ... je ne me
connaissais pas ! ... je les ai-tués
tous-deux ! ... mon frère et moi, nous les
avons-poignardés ! ... mes frères,
mes soeurs, leurs enfans...
j' ai cru-pouvoir vous écrire... ma tête
me quitte... Dieu m' abandonne...
infortunée...

(Ursule tombait à-tout-moment dans le délire ;
elle ne put achever cette lettre, que ma femme
envoya dans la suivante, comme elle était.)

p192

lettre 158.
 D' U, même jour.
 Fanchon, à Mme Parangon,
en-lui-envoyant la précédente.
 (pitoyable récit de la mort-de-douleur.)
 y-a-t-il au monde, très-chère madame,
 une famille aussi-infortunée que
 la nôtre ? ... ô mon dieu ! Ayez-pitié
 de nous et de nos pauvres enfans ? ...
 quand je reçus la lettre de la soeur
 Ursule, il y avait déjà trois-semaines
 qu' il courait un bruit sourd dans le pays,
 et les enfans disaient entr' eux, sans
 qu' on entendît auqu' une grande-personne
 en-parler : *Edmond R va-être-rompu :*
il a-tué tout-plein de monde !
prions Dieu pour son pauvre père
et sa pauvre mère. la première-fois
 que j' en-entendis parler, ce fut par mon
 fils Edmond, qui vint me dire en-pleurant :
 ma mère, *m' lo Berault* qui
 dit comme ça, que mon oncle-parein
 va-être-rompu, à-cause qu' il a-tué tout-plein

p193

de monde ! Le coeur me battit :
 j' appelai le petit-garson : viens ça,
 Edme, mon ami : qu' est-ce que tu
 viens donc de dire à mon garson ?
 Oh ! C' est que je l' ai-entendu dire,
 la femme à Pierre : c' est le petit
 Simon-Droin, qui l' a-dit à Colas-Chabin, qui
 l' avait-entendu dire à V, à l' auberge
 de la poste chés Mr Quatrevaux, qui
 faisait-taire celui qui le disait, en-disant,
 qu' est-qu' tu dis donc-là toi, de mon
 cousin ! Et celui-là qui le disait, n' osa
 plus le dire. Bien-obligé, mon
 garson : va-va, ça ne peut-être-vrai.
 Oh ! Tant-mieux ! La femme-à-Pierre :
 car mon père et ma mère disent comme
 ça, que ça serait ben-dommage qu' il y
 eût ç' te tache-là su' la famille, vu que
 c' est la plus-honorable du canton. Je
 restai toute-rêveuse : et mon homme
 étant arrivé de la charrue, je ne lui
 en-parlai pas ; ne pouvant le prendre sur
 moi. Son fils en-causant à table, le lui

p194

dit : taisez-vous ! Lui répondit-il
avec une sorte de sévérité qui ne lui
est pas ordinaire. L' enfant rougit, et
avait les larmes aux yeux. Je ne dis
mot. Voila un vilain bruit ! Me dit
Pierre. Vous le savez donc, mon
ami ? Oui, depuis deux-jours. J' ai-été
à V, et Mr Quatrevaux m' a-rassuré :
mais mon coeur ne l' est pas,
quoique ma raison le soit : car enfin
Edmond est dans une place si-haute...
mais avez-vous des nouvelles d' Ursule,
qui est seule à Au, depuis le départ
de Mme Parangon ? Auqu' une, mon
ami. Il lui faudrait-écrire. Je
le vais-faire, mon ami, tout-d' un-temps
après dîner. Non ; j' irai la voir :
je vais-partir ce soir, et je reviendrai
sans m' arrêter. Ah ! Mon ami !
C' est vous tuer ! J' irai à cheval : mais
l' inquiétude est bien-plus-cruelle que la
fatigue ! Silence avec nos père et
mère ! ... petit-garson sachez garder

p195

votre langue ; je repondais, à votre âge,
aux questions, et ne parlais jamais de
moi-même. Il s' est-préparé au départ,
et pour le cacher à ses père et mère,
il a-sellé le cheval dans le pressoir. Il
est-parti. De ce moment, mon coeur
s' est-serré, et il l' est de-plûs-en-plûs ! ...
voila qu' aubout d' une heure, notre
infortunée mère est-venue : ô
Fanchon ! Est-ce votre mari qu' on vient de
voir à-cheval alant du côté du bois de
l' hopitault ? Je crois que oui, ma
mère. Où est-ce donc qu' il va ?
Mais, il a quelqu' inquiétude, et il
voulait voir Ursule, sans vous en-parler.
La pauvre enfant ! Ah ! Votre mari
a-eu-là une bonne-pensée ! Et puisqu' il
est à-cheval, j' en-suis bien-aise... Dieu
le bénisse de son bon coeur ! ... avertissez-moi
quand il sera de-retour, ma
fille, quelle heure qu' il soit. Oui,
ma mère : mais n' en-parlez à persone,
je vous en-prie ! Non, non, si ce

n' est à votre père et à vos frères et soeurs. Non, non, à personne. à mon mari, aumoins ! Une femme ne doit rien taire à son mari, et je n' y suis-pas-faite. Quand elle a-été-partie, je me suis-arrangée pour veiller toute la nuit. Pierre était-parti à trois-heures. Et dès que tout le monde a-été-couché, dans le grand silence de la nuit, il m' a-semblé que j' entendais comme des gens qui se battent et qui trépignent. Je suis-sortie tout-doucement à la porte hors la cour, tremblant que mon homme ne fût-attaqué : et là, j' ai-écouté. Je n' ai-rien-entendu ; tout était tranquile. Deux-heures ont-sonné au *coucou* . Je suis-rentrée, et je suis-venue me remettre à-filer. Et voila qu' une demi-heure après, j' ai-encore-entendu le bruit, mais plus-fort. J' ai-eu-peur ; mais je suis-encore-sortie bien-doucement, et j' ai-écouté. Pour-le-coup j' ai-entendu comme une marche de

cheval. Je suis-restée là, écoutante ; parce-que tant-plûs je restais, et tant-plûs le bruit devenait-fort. Et quand le cavalier et le cheval ont-été aubout du pré de la *cartaude* , j' ai-entendu un cri étouffé, et puis un *seigneur-mon-dieu* ! Il ne m' est plus resté de sang dans les veines : pourtant, je me suis-voulue-mettre à-courir audevant : mais le cheval est-arrivé, et mon pauvre homme dessus, qui ne me voyant pas, est-descendu à la porte du pressoir, soupirant douloureusement. Vous n' avez-pas-arrêté, mon pauvre mari, lui ai-je dit. Ah ! Vous êtes-là, ma pauvre femme ? Je ne vous suis pas un mari profitable en-honneur... entrons, ma pauvre et à-plaindre compagne. Mais du rafermissement ! Ce qu' ont-dit les enfans est-il ? Non pas en-tout, et l' accusation était fausse : mais il y a-eu mort d' homme... et nous sommes-entrés. Il m' a-dit tout-bas,

dans la maison : nos enfans
 dorment ! ... mon père sait-il ? Votre
 mère le sait ! Mon père le sait donc...
 ô ma pauvre femme ! J' ai-trouvé
 Ursule échevelée, bouffie de larmes, avec
 une lettre... je l' ai-vue... oh ! La
 terrible lettre ! ... Edmond, le
 malheureus Edmond, et Gaudét
 sont-perdus ! ... perdus ! Perdus
 tous-deux ! ... ô mon pauvre frère ! C' est
 donc-là la fin ! ... et il se contraignait
 à-cause de moi : car le lendemain-matin,
 étant-alé seul au grenier-à-foin,
 je l' y ai-suivi sans bruit, et je
 l' ai-entendu-pousser des sanglots qui me
 déchiraient l' âme : et puis prier Dieu de toute
 l' ardeur de son bon coeur, en-lui-criant-merci :
 et dans le moment, où je lui
 alais-parler, voila que notre pauvre
 mère me cherchait en-m' appelant : et
 de-crainte qu' elle ne vînt au grenier,
 j' en-suis-descendue : Fanchon, à
 quelle heure donc est-revenu votre

mari ? Car tous les chevaux y sont.
 à-ce-matin avant-jour, ma mère.
 A-t-il vu la pauvre enfant ? Oui,
 ma mère. Qu' est-ce qu' elle fait ?
 Elle n' est pas bien. Et la pauvre
 bonne-femme a-pâli. J' ai-tout-de suite
 ajouté : c' est de chagrin d' Edmond,
 qui est en-péril. En-péril... oh !
 Oh ! Je suis femme et vieille, mais je
 suis mère ; qu' on m' y laisse courir, et
 que je sauve mon pauvre enfant...
 et elle m' a-quittée en-courant, si légère,
 que je ne la voyais-pas-aler ; mais je
 l' entendais-crier, mon pauvre
 enfant est en-péril... mon mari ! Mon
 mari ! ... il était-sorti l' infortuné père ! ...
 Pierre, mon fils Pierre, mon
 soutien, mon ami ! Pierre ! Pierre ! Et
 elle ne donnait auqu' une relâche à sa
 voix. Tous ses enfans sont-accourus ;
 mon mari lui-même les jeux rouges...
 ô Pierre ! Ton frère est en-péril !
 Calmez-vous, ma mère ! Oui ; mais

p200

il a de bons amis. Ah ! Cours-y,
mon Pierre... Edmond ! Edmond ! Le
nom de ton père ! J' y vais, ma mère ;
j' y cours... mais pourtant j' ai
bien-affaire ici ? à quoi ? Mon Pierre,
mon soutien, le soutien de ta pauvre
mère (et elle l' a embrassé, ce qu' elle
n' avait-jamais-fait, depuis qu' il a-pris
l' habit qui distingue le garçon de la
fille). J' y ai-affaire pour vous, ma
mère. Ah ! Mon ami, laisse-moi ;
et s' il s' agissait de ma vie, j' aime mieux
vivre dans mon pauvre Edmond, que
dans ce corps de vieille femme. J' y
ai-affaire pour mon père. (mon pauvre
homme s' entendait ; il serait parti d' Au,
pour Paris sans revenir, s' il n' eût-pas-eu-affaire
ici pour père, mère, femme et
enfans, qu' il voulait soutenir dans une aussi
rude attaque.) la bonne-femme, depuis
qu' on lui avait-parlé du péril de son fils,
ne songeait plus à sa fille : c' est
qu' Edmond ressemble à notre père ; et on ne

p201

saurait dire à quel point elle le chérit,
à-cause de cette ressemblance : en-ce-cas,
reste pour soutenir ton père ; car
c' est-là le premier pour nous-tous :
mais qui secourra donc mon pauvre fils !
Tous les frères ont-dit : nous
voici, ma mère ; où faut-il aler ?
Auprès de notre père, qu' auqu' un de nous
ne doit-quitter (a-dit mon homme) :
quant à mon frère, je sais que Mr
Loiseau est-instruit, et qu' il travaille.
Ma mère, le plus-grand péril est ici
auprès de mon père : aidez-nous à le
garantir du coup. Il s' y prenait ainsi,
la connaissant, et sachant qu' il
tromperait ainsi la sensibilité de la bonne et
simple femme, qui regarde son mari
comme un dieu sur terre. Oui,
mon fils ! Oh ! Oui ! Ton père,...
votre père... oh ! Il faut lui adoucir le

coup... pauvre Edmond ! Mon pauvre
fils ! Et elle pleurait, sans demander,
le péril, dont elle n' avait pas d' idée. Et

p202

voilà que notre infortuné père est-arrivé.
Qu' est-ce, mes enfans ? Mon
mari ! Edmond est en-péril ! Mon
chère père ! ... a-dit mon mari, mon frère...
est malheureux. Et moi davantage,
d' être son père... ô Edmond !
Que tu me coûtes-chère ! ô mon
mari ! Ne lui en-voulez pas, au pauvre
enfant ! Simple et bonne femme !
Compagne que Dieu m' a-donnée dans
sa bonté, ce fils vous fera-mourir !
S' il n' en-meurt que moi, mon mari...
c' est mon fils ; ce n' est pas trop de ma
vie, pour lui prouver mon amitié ; il
est votre portrait. Qu' est-ce, Pierre ? ...
tu pleures ! ... ô mon pauvre Pierre !
Qu' est-ce ? Ursule, mon père, a-reçu
une terrible lettre... l' as-tu ? Non,
mon père. Que dit-elle ? Je vais
vous le dire seul-à-seul. Et il l' a-emmené
(mais il ne lui a-pas-dit qu' il y avait
mort d' homme). Et notre bonne-mère
tremblante, nous a-dit : il va le

p203

dire à son père : mes enfans, voilà vos
deux pères ; l' un vous a-donné la vie,
après Dieu, et l' autre vous a-tous-aidés
dans votre enfance : et vous savez comme
il vous aime tous, sur-tout Edmond ! ...
et tout en-nous parlant, elle regardait
le père et le fils : et voyant que le
père jetait ses regards vers le ciel,
elle s' est-écriée : mon pauvre fils
est mort, et on me le cache ! ... oui ; ...
Ursule le pleure... il est mort ! Je n' ai
plus mon Edmond ! ... et elle
s' est-évanouie dans nos bras. Son mari
est-venu à elle, et la regardant : mère
infortunée ! Tu ne reverras le jour, que
pour souffrir ! Nous avons-tous-frissonné !
Mais pas un n' a-osé dire un

mot : les filles et moi, nous secourions
notre bonne-mère, à quî notre père
a-dit : eh plutôt-à-Dieu qu' il fût mort !
Il ne l' est pas ! Non, non.
Mon Dieu je vous remercie ! Ah !
Plût-à-Dieu ! Qu' il fût mort dans votre

p204

giron, innocent encore, et chéri de
Dieu et des hommes ! Et il s' est-voilé
la face de ses deux mains. Un-instant
après il a-dit à Pierre : aidons à ta
mère à monter, mon fils... mes enfans !
Mes pauvres enfans ! Oh ! Les
petitsenfans de Pierre R, Edme R
ne vous transmettra pas l' honneur pur
et sans tache, comme Pierre le lui
avait-laissé ! ... et il a-aidé à monter
à sa femme. Il était-midi. J' ai-fait
le dîner : c' est la première-fois que notre
bonne-mère n' a-pas-fait le dîner de son
mari. Le vieillard l' a-dit, en-dévorant
ses larmes. Je me suis-approchée, et je
lui ai-dit fermement : si mon mari
est votre lieutenant, moi, la mère de vos
petitsenfans, ne puis-je donc pas tenir
la place de ma bonne et excellente mère,
que nâvre la douleur ? Oui, oui,
Fanchon, ma fille, je ne me trouve
pas mal de votre soin ; mais de ce que
cette exemplaire femme ne fait pas, à-cause

p205

de sa douleur, ce qu' elle fut
toujours glorieuse de faire. On a-dîné.
Et comme j' ôtais le couvert, voila
qu' est-entré Mr Loiseau. Il s' est-jeté au cou
de notre père, de notre mère et de
nous-tous, sans parler. Je pars.
Où alez-vous, monsieur ? A-dit notre
père... auprès de votre fils : j' espère
ne le quitter, qu' en-le laissant
entre vos bras,... ou plutôt, je ne le
quitterai jamais. Adieu. Digne
homme ! Digne ami ! S' est-écriée
notre mère. Et le digne homme allait-monter
à-cheval, quand une chaise

a-paru à la porte : le conducteur en-a-tiré
Ursule, mourante, qui est-venue
s' évanouir aux pieds de ses père et
mère. On l' a-fait-revenir : mais elle
était en-délire : mon frère ! S' écriait-elle !
Mon frère ! Mon pauvre frère ! ...
ne voyez-vous pas ses chaînes... il
traîne ses chaînes ! ... notre bonne-mère
lui a-dit : ô ma pauvre fille !

p206

Où est-il ton frère ? *aux galères.*
à ce mot, notre père a-frémi : Monsieur
Loiseau ? ... il n' a-pas-achevé.
Le bon Mr Loiseau a-baissé la vue.
Notre père a-regardé tous ses enfans,
l' oeil sec ; mais pâle, défiguré. Il a-tendu
la main à notre bonne-mère sans parler.
Hélas sa langue était-liée pour jamais !
Saisi, frappé, comme s' il eût-reçu le
coup mortel, il n' a-plus-ouvert la
bouche. Il est-tombé sur une chaise ;
il a-couvert son front de sa main ; il
a-poussé un seul et douloureux soupir ; il
est-devenu froid, roide : son coeur
battait encore. Mon mari l' a-voulu-soulever.
Il était-mort. Notre mère qui
était-venue se jeter dans ses bras, dès
qu' il était-tombé sur sa chaise, le
tenait-embrassé. S' apercevant enfin,
malgré notre silence, qu' il était-mort,
elle s' est-écriée lamentablement : je
ne vous quitterai pas, ô mon mari !
L' infortunée mère du misérable fils qui

p207

vous donne la mort, ne vous quittera
plus ! ... ô pauvre infortuné ! T' avais-je
porté dans mon sein... elle n' a-pas-achevé :
mais elle a-porté la main à ses
cheveux-blancs, pour les arracher...
Ursule, un-peu revenue à elle-même,
s' est-jetée aux genoux de sa mère,
qui l' a-repoussée, en-lui-disant :
tout est-fini : le voila mort de
douleur ; je ne le quitte plus. Rien
n' a-pu la faire-changer de resolution,

ni la séparer de son époux. Le
prêtre a voulu la consoler : elle lui
a répondu : *que l'homme ne sépare pas
ce que Dieu a uni.* elle a reçu les
sacrements, sans quitter le cadavre, qui
n'était pas changé, et le lendemain, elle
est morte saisie comme lui... je ne
vous représenterai pas notre douleur,
madame : mon mari, cet homme
si digne de ce nom, que je n'avais jamais vu pleurer,
que par attendrissement,
mais d'une manière d'homme, et non

p208

de femme, mon mari s'est abandonné
aux cris ; il s'est jeté par terre ; il
redemandait à Dieu son père et sa mère...
mais c'est Ursule ! ô la pauvre
infortunée ! Quels cris ! Que de pardons !
On eût dit qu'elle avait poignardé les
deux respectables défunts... pour moi,
madame, qui les aimais si tendrement,
et qui les respectais autant que je les
aimais, accablée de ma propre douleur,
il m'a fallu chercher à calmer celle d'un
si cher mari, qui m'a toujours soutenue
dans mes peines, et qui s'abandonnait
en ce moment ; et celle d'Ursule, qui était
une furie de désespoir. Mon digne mari
s'est enfin montré homme, époux et père,
après s'être montré le plus tendre des
fils : il a pleuré, au lieu de crier...
cependant, ma chère dame, le bruit
du funeste accident d'Edmond s'est répandu :
on nous regardait avec une sorte
de curiosité insultante ; à l'exception du
jour des funérailles, auxquelles tout le village,

p209

et les habitants des environs
sont venus en foule : tous fondaient
en larmes, et bénissaient les honorables
morts. Mais notre situation fait pitié ! ...
mes pauvres enfans baissent la tête
devant leurs camarades, qui leur parlent avec
insolence et supériorité ! Mon mari,
redevenu ferme, honore le nom de son père,

en-n' en-rougissant pas : mais tous n' ont
pas sa fermeté ! ... ô ma chère dame !
Que devenir ! ... mes voisins me
montrent au doigt : mon mari lui-même,
éprouve des mépris... mais il les offre
à Dieu : je lui offrirai aussi les miens...
jamais je n' ai-vu Pierre R si-digne de
respect ! C' est-ici, où je connais l' homme
dont je porte le nom ! ...
je suis avec respect, madame, etc.
p. -s. je vais-remener moi-même Ursule à
Au : elle périrait ici de douleur et
de honte.

p210

Lettre 159.
De Paris 1 juillet.
Mme Parangon, à Pierre.
(la bonne dame veut me consoler :
j' en-fus-reconnaissant ; mais j' étais soumis
à Dieu.)
je trouve enfin la force de vous écrire !
Le coup est-affreux : mais il n' est pas
audessus de votre vertu. Je vais vendre
tout ce que je possède, et le placer ici :
faites-en autant, et venez m' y
joindre. Nous y vivrons ensemble ; tout
nous sera commun, jusqu' à la douleur
et aux larmes. Quittez ce pays, que
vos moeurs honorent, respectable Pierre,
et venez ici, je vous en-conjure à
mains-jointes. Partez sur-le-champ : j' ai un
endroit tout-prêt, pour vous recevoir
tous : c' est un coeur tout à vous qui vous
en-prie. ô ma pauvre Ursule ! Mais
j' étais nécessaire ici !

p212

Lettre 160.
8 septembre.
Le marquis De-,
à Ursule.
(il la demande en-mariage.)
mademoiselle :
vous-vous rappelez ce que j' eus
l' honneur de vous dire, lorsque je vous
envoyai votre fils, il y a un an. Sans

vous parler ici de mes anciens sentimens,
qui ne peuvent influer en-rien sur les
dispositions d' une personne telle que vous
êtes aujourd' hui, je me contenterai de
vous représenter, que c' est à l' héritier
d' une grande maison que vous pouvez
donner un état ; et pour tout dire à un
coeur comme le vôtre, à votre fils.
Ce n' est pas ici un acte-de-bienfesance
ou de pure générosité, c' est une justice,
c' est un devoir : je serai absolument nul
dans cette affaire, si vous le voulez :
mais il faut que la mère de mon fils
soit Marquise De-, pour qu' il prenne

p213

le titre de Comte De , que portait mon
père. Je n' en-dis pas davantage à une
femme telle que vous ; la raison et la
religion vous diront le reste.
Je suis très-respectueusement :
votre etc.
Le Marquis De-.
p. -s. ma mère se joint à moi, pour
vous faire la même demande : elle
chérit son petitfils, qui, vous le savez,
est-beau comme l' amour, et qui annonce
les plus-heureuses dispositions : je
prie Mme la comtesse de vouloir bien
mettre ici un mot.
De la Comtesse De-.
Je desire ardemment, mademoiselle,
le mariage que vous propose mon fils ;
je rendrai cette union la plus solennelle
que je pourrai, et toute la famille
du marquis s' y trouvera. Je vous
embrasse de tout mon coeur.
La Comtesse De-.

p214

Lettre 161.
15 septembre.
Ursule, au Marquis De-.
(elle accepte, à-cause de son fils, le mariage
que le Marquis De- lui propose.)
monsieur :
les motifs que vous employez pour

me déterminer, sont trop-puissans, pour
que j' entreprenne de les rejeter : ceux que
je pourrais y opposer ne seraient
applicables qu' à vous et à moi ; et je crois comme
vous, que dans un mariage tel que celui que
vous me proposez, nous devons être nuls.
J' accepte avec soumission : votre fils,
monsieur, m' en-fait un devoir ; je le sens.
Que ne puis-je lui donner une plus-digne
mère ! ... mais le passé n' est plus
en-mon pouvoir ; il est dans les mains de
l' éternel, aux jeux de quî tout est-présent.
J' aurais bien des choses à vous
marquer, monsieur : mais le titre que
vous voulez-prendre à mon égard

p215

me ferme la bouche, et je me
conforme, dès ce moment de mon acceptation,
aux lois de soumission qu' il va
m' imposer : il ne siéd pas à une femme
de faire la raisonneuse avec son mari.
Je me contenterai d' offrir pour vous
au ciel les voeux les plus-ardens, sans jamais
vous fatiguer de mes remontrances, que
lorsque vous me l' ordonnerez.
Je suis avec respect,
monsieur,
votre très-humble et
très-obéissante servante.
Ursule R.
à la Comtesse De-.
Permettez madame, que je me jète
à vos piéds, pour vous témoigner mon
respect : j' admire votre vertu, la bonté
de votre coeur, puisque votre petitfils
vous est chér, malgré ce qu' est son infortunée
mère.

p216

Lettre 162.
1 janvier.
La Marquise De-, à Fanchon.
(elle a des présentimens de son assacinat.)
ma très-chère soeur : il est-fait
enfin ce mariage, si longtemps souhaité,
oublié ensuite, puis devenu impossible :

et enfin redevenu praticable et même
nécessaire : il est-fait ! Mais ceux qu' il
aurait-consolés ne sont plus ! ... c' est
une douceur dont je n' étais pas digne...
je ne *la* suis pas même d' avoir-donné
un état à mon fils... mais si j' ai cette
douceur, son père me la fait-payer
chère ! ... qu' importe ? Le Marquis De-
vous est-allié, par un bien vil
lien, qui n' est bon qu' à jeter au feu,
mais il l' est, et le vertueux Pierre R,
est oncle du Comte De-, qui
annonce les plus-heureuses dispositions.
Ce chère enfant m' aime beaucoup ; et de
mon côté, je ne saurais peindre mes sentimens

p217

pour lui... que de tourmens
il faudrait, pour en-effacer la douceur,
puisque tous mes malheurs passés et
présens, n' y sauraient-donner atteinte ! ...
je conçois enfin comment je fus-aimée,
comment le fus mon frère, de ces
vénérables parens que nous avons... (car je suis
aussi coupable que lui de leur mort.) je
ne goûte qu' en-tremblant la satisfaction de
caresser mon fils : je vois à tout-moment
sur cette tête si-chère ou sur la mienne
(mais ce dernier article n' est rien) le glaive
de la colère-céleste-suspendu, prêt à
frapper... je m' éveille quelquefois au-milieu
de la nuit, en-voyant égorger mon fils...
je m' écris, je sors du lit, je cours...
d' autres-fois (et c' est pendant le jour,
lorsque je me jète accablée sur un lit-de-repos),
je crois qu' un furieux qui se cache,
me plonge un poignard dans le sein. Je
le regarde ; je lui tends des mains
suppliantes : je tâche de le fléchir : il
frappe ! ...
encore ce crime, dit-il : il le faut :

p218

la voila punie, ma complice ! ... il
se découvre, et c' est Edmond que je vois ! ...
ah ! Ce nom, si-chère, me déchire le
coeur ! ... où est-il ? Où est-il ? ... avoir

sa grâce, et ne pas se montrer ! Ne pas
reparaître ! ... il sera mort quelque-part,
de honte, de douleur, de besoin ! De
tous les maux dont la nature peut
accâbler un misérable mortel, auqu' un,
auqu' un n' a-manqué à mon malheureux
frère ? ... auqu' un ne m' a-été-épargné,
à-moi-même, infortunée, hors la mort,
que mon frère a-trouvée... je le vois
bien ; c' est notre sang qu' il faut aux mânes
paternelles : les deux parricides doivent
périr : ce que j' ai-souffert, n' était qu' une
horrible question avant le supplice ; mais
je suis-condamnée, ma sentence est-lue ;
je vois, je vois un juge sévère qui me la
montre, et derrière-lui un bourreau...
ah ! Dieu ! C' est encore Edmond
que j' ai-cru-voir ! ... en-quel état affreux !
Privé d' un oeil et d' un bras ; horriblement
défiguré ! ... me montrant par les

p219

cheveux la tête sanglante... de ma mère ! ...
je ne suis pas à moi, chère soeur,
dès que je m' occupe de ces idées, que
la présence seule de mon fils a le
pouvoir de bannir : mon imagination
s' alume, et je crois voir tout ce que je pense...
on m' a-pourtant-donné quelques
nouvelles consolantes : ton mari... ah !
C' est l' honneur de notre nom, comme
j' en-suis la honte ! ... ton mari
a-tout-surmonté par sa vertu ! ...
le chère Bertrand, qui te remettra
cette lettre, te dira comme s' est-fait
mon mariage. Fête triste et lugubre ! ...
j' étais en-deuil : mes larmes ont-coulé,
presque des sanglots m' ont-échappé au
piéd des autels. La cérémonie a-été
publique : Mme la comtesse, ayeule de
mon fils, l' a-voulu à-cause de l' enfant ;
les deux familles du comte et de la
comtesse y étaient, avec tous leurs amis
et toutes leurs connaissances. Le chère
enfant était beau comme un ange :

p220

tout le monde l' admirait ; on ne pouvait
se lasser de le caresser : les étrangers
même s' écriaient, qu' il est charmant !
C' est l' amour ! Sa mère
doit-être bien contente ! ... et quand on
a-vu mes larmes,... on a-dit heureusement,
c' est de joie ! il est-vrai que
j' en-avais. Mais nos chers parens... qui sont
morts de douleur ! ... un coup-d' oeil
sur Bertrand, portait dans mon sein le
poignard vengeur. Aux piéds de l' autel,
les yeux fixés sur le tabernacle, j' ai-vu,
entre les cierges, de chaque côté, mon
père,... le regard menaçant, et ma mère,
s' arrachant les cheveux, comme le jour
de sa mort ! ... du doigt, mon père me
faisait-signer de m' anéantir. J' ai
presque-fait un cri, et le mouvement de frayeur
que j' ai-eu a-frappé tout le monde... j' ai-entendu
qu' on disait : *elle pense au*
risque presque-certain qu' a-couru son
fil, de n' être jamais à sa place.
je me suis-anéantie devant Dieu, suivant

p221

l' ordre de mon père : j' ai-reclamé la
céleste-miséricorde, et j' ai-fait voeu
d' une humilité sans-mesure, telle
qu' elle convient à un néant insect, tel
que moi... au-retour à la maison, je
me suis-vêtue comme à Au, et j' ai-demandé
la permission de sortir, pour aler
offrir à Dieu les prémices de mon mariage.
Mme la comtesse y a-consenti. J' ai-employé
la journée à visiter les pauvres
et sur-tout les prisonniers : je *le*
cherchais, hélas ! Parmi ces misérables...
je te prie, ma chère soeur, de me
mettre dans le cas de vous rendre à tous les
services qui dépendront de moi :
quoique les dettes de mon mari, et sa
conduite actuelle le gênent beaucoup, sa
famille est puissante, je n' y suis pas
mal-vue, on m' y-veut infiniment de bien,
à-cause de mon fils ; on s' empresse de
m' honorer, afin de me rendre digne de
mon rang.
Ursule R, Marquise De-.

p222

Lettre 163.

21 décembre.

Edmond, à Marianne Frémi.

(il l' a menace de la colère de Dieu !)

est-ce toi que je viens de voir,
malheureuse ! ... oui, c' est toi ; toi, que
ta fidélité à servir ta maitresse dans la
débaûche, a-fait-mettre à l' *hôpital* ; qui
l' as-servie dans sa pénitence, qui
l' as-suivie à Au, et qui sans-doute
l' as-abandonnée, puisque je te revois
ici. Que fais-tu ? Où es-tu ? ...
ta vue m' a-troublé. Redonnes-tu dans
le vice ? Dis, as-tu-repris le vice ? ... si
tu as-repris le vice, le vice te trahira :
prens-y garde ! Le vice est un traître !
Entens-tu ? C' est Edmond qui t' écrit.

p223

Si tu le voyais, il te ferait-trembler.
Et c' est le vice qui l' a-trompé, séduit,
trahi. Je suis un exemple de la céleste
colère : j' ai-tué mon père, ma mère ;
j' ai-tué Gaudét, le gardien ; j' ai-tué
Zéphire ; et Dieu me tue par un
supplice lent et cruel. Crains Dieu ! Si tu
es-retournée au vice, Dieu te tuera,
malheureuse ! Y es-tu retournée ? Je
le crois. Quitte le vice ; car il te
tuera peut-être par ma main. Crains ma
main ! L' indignation contre le vice me
met hors de moi. J' ai-vu Laure. Un
mouvement de fureur me saisissait, quand
j' ai-pensé que sans moi... j' ai-rougi...
je vais la revoir aujourd' hui, ou demain...
je ne sais ce qui arrivera... ma complice,
ta maitresse, ne peut trop se punir ;
elle a-péché ; mais moins que moi. Je
suis un monstre ; elle n' est qu' une faible
créature. Mais si elle retombait, après
m' avoir-aidé à parricider père, mère,...
ma rage s' assouvirait, dussé-je tomber

p224

au-fond de l' abîme... périssent les
parricides ! ... et j' en-suis un ; et elle en-est

une... toi, tu fus sa servante ; tu
as-vu ses crimes et son malheur, et tu
l' as-quittée pénitente, repentante ! Te
serais-tu-lassée de voir le repentir ? Tu ne
t' étais-pas-lassée de voir le vice ! ...
t' a-t-elle renvoyée ? ... non, je ne le crois
pas ; elle t' aimait. Pourquoi donc es-tu
à Paris ! ... ton séjour ici m' inquiète.
Tu es à Paris ! ... tu ne saurais y être
que pour mal-faire. Si tu y es pour
mal faire, je t' avertis que le bras de
Dieu est-levé sur toi : baisse ta tête
coupable, et reçois le coup. Je baisse la
mienne depuis longtemps, et le coup
ne frappe pas ! ...
adieu : lis, change, ou tremble.
Tu me connais : je me suis-nommé.

p225

Lettre 164.
24 décembre.
La Marquise De- à Mme Parangon.
(Dieu lui inspire le desir de sa mort, et elle
la sent approcher.)
on l' a-vu, chère, madame ! //
a-écrit ! Où se cache-t-il, grand dieu ! ...
que je le voye, et que j' expire ! ...
il est temps, madame : mon fils a douze
ans et-demi ; il est presque formé ;
sans-doute il va sortir de mes mains, et
peut-être... mon mari, devenu bon père,
ne me présente plus qu' un avenir
trop-heureux pour moi... je serais heureuse !
Pendant que mon frère... c' est
l' impossible ! Il est temps, il est temps que
je meure... ne nous flattons pas,
madame ; la générosité de vos dispositions
que je connais à l' égard d' Edmond, vous
honore ; mais elle n' aura jamais d' effet,
soyez-en-sûre. Quoi ! Il serait votre
mari ! Vous seriez sa femme ! Quel plaisir

p226

pourrait-il goûter, après la mort de son
père et de sa mère, que nous
avons-tués ! Après... l' homme qui vous
a-fait violence, serait-reçu dans vos bras ! ...

celui qui... je frissonne d' horreur ! ...
non, il n' y sera pas ! Non ! ... et moi,
ma carrière est-finie... si j' avais à
souffrir encore, je pourrais compter des
jours... je n' en-compterais plus... mon
dieu ! Si vous me préparez la mort,
daignez recevoir le sacrifice que je vous
fais de ma vie ! ... madame, le crime
empoisonne l' air que je respire ; il
dénature l' âme ; il en-change les sentimens ;
même après le repentir, il laisse la
porte-fermée à la tranquillité, au repos : la
seule innocence peut goûter le plaisir,
et trouver le bonheur : les damnés,
plongés dans le gouffre de feu, ne
sont-infortunés, que parce-qu' ils ont-perdu
le pouvoir de s' estimer, et que
leur âme déformée par le crime, ne peut
se voir qu' avec horreur : ils sont eux-mêmes

p227

l' instrument hideus de leur
supplice ! ... je sais ce que j' ai-fait, moi :
à-chaque-fois que je me suis-oublée dans
les bras de mon fils, mon tourment
suspendu n' en-acquiert ensuite que plûs de
force : lorsqu' il est dans mes bras, je
me sens mère, honnête, estimable : dès
qu' il m' a-quittée, la main d' un dieu
vengeur écrit aussitôt sur les parois de ma
chambre mes desordres passés... je les
vois, je les lis ; ils sont-peints par une
invisible main... je me vois libertine,...
abandonnée... me livrant à mes panchans
desordonnés ; ... me deshonorant... je
me vois avilie, logée dans la hute du
dogue, soumise à un porteur-d' eau,
à un nègre affreus ; traînée dans la marre
par une valetaille frénétique ;
meurtrie, défigurée... je me vois pis encore...
prostituée de ma volonté ; la dernière,
la plus basse, la plus effrénée des
plus-viles des créatures... je me vois... ô
crime affreus ! Et quel en-est le complice ! ...

p228

la céleste-justice l' écrit sur ma

muraille en-traits de feu et de sang...
je suis-prête à me livrer au desespoir...
une voix-secrete me parle alors ; elle
me dit ce que j' ai-souffert ; un
sentiment de consolation me soulève, et je
me jète aux pieds de mon Dieu... mais
à-peine relevée, mes parens s' offrent à
ma vue : ils me demandent, où j' ai-pu
me corrompre à cet excès ! ... je
demeure muette... ô ma chère dame ! Je
vous ferais-pitié ! ...
abandonnez toute idée de bonheur ;
il est impossible, absolument impossible :
vous n' aurez plus que des larmes à
répandre, ainsi que nous : votre vie
est-empoisonnée par mes crimes, et vous
ne pouvez plus éviter le malheur ; vous
nous tenez de trop-près...
et votre chère fille ? Elle a l' âge de
mon fils. Et les autres enfans ? Vous
les voyez ? ... je ne les verrai plus.
Je me sens accâblée, une voix sourde

p229

et presque-détachée de moi-même, me crie
au fond du coeur : *Ursule ! Ursule ! ... la*
tombe... s' ouvre... sous... tes pas ! ...
elle... t' appelle... pour... se... fermer ! ...
tout-à-l' heure, une main, comme celle
de l' ecriture, écrivait sur la muraille,
incestueuse. j' ai-frémi : je me suis-écriée...
mon effroi n' est-pas-encore-dissipé...
je m' arrête. Ce soir je finirai ma lettre,
ou dumoins je la fermerai. Dieu !
Que je me suis-tourmentée ! Je ne vois
que du sang, des crimes, des horreurs,
des monstres...
le soir.
Ma chère madame ! Mon fils vient
de *le* voir... c' est *lui* , je n' en-doute
pas... il est-estropié, privé d' un oeil ! ...
il a-demandé l' aumône à mon fils :
pauvre homme ! Vous êtes bien
à-plaindre ! *voilà où m' ont-réduit le*
crime et l' amour effréné du plaisir !
quel autre qu' Edmond aurait-pu-faire
cette réponse !
Le lendemain 25.
J' ai-quitté hièr la plume, pour aler

p230

dans le quartier où mon fils a-vu le
pauvre. J' ai-regardé, j' ai-cherché. à
mon retour, j' étais d' une tristesse
sombre, accablante. Comme je rentrais,
on a-crié : *il te trouvera ! Mais*
tremble ! j' ai-frissonné. La nuit j' ai-fait un
songe affreux. Il m' a-semblé que
j' avais-été-visiter les pauvres prisonniers, comme
je me propose de le faire en-sortant de
l' office, et que dans un sombre cachot,
j' avais-trouvé Edmond, chargé de fers.
En-me voyant, il a-dit au geolier
qui m' accompagnait : *retiens-la !*
voilà ma complice : charge-la de fers.
en-même-temps il a-secoué les siens
d' une manière affreuse ; ils sont-tombés ;
il est-venu sur moi d' un air furieux, et
sans lui rien voir à la main, je me
suis-sentie-frappée audessous du sein. Mon
sang a-coulé à gros-bouillons. Edmond,
d' un air furieux, en-a-recueilli dans un
crâne ; il en-a-bu ! Je lui ai-dit :
je te pardonne ma mort, infortuné !

p231

je n' ai que faire de ton pardon !
regarde ! ... il m' a-montré une tête qu' il
tenait par les cheveux, sanglante, la
bouche ouverte, les yeux menaçans :
c' était celle de ma mère ! J' ai-fait un
effort terrible pour fuir, et je me
suis-éveillée trempée de sueur.
à 3 heures.
Ma chère madame ; je pars pour
l' office, et je ferme cette lettre, le coeur
serré : adieu ! Adieu ! ô mon amie !
Adieu ! ... ce mot ne veut pas quitter
ma plume.
p. -s. ah ! Mondieu ! Marianne Frémi
vient de recevoir une lettre de lui ! ...
ce n' est pas son écriture ; mais c' est de
lui, ma chère dame ! ... quelque-chose
me dit que je vais le voir.

p232

Lettre 165.

5 heures du soir.

Laure, à Obscurophile.

(après avoir-calomnié Ursule, pour s' excuser à Edmond, elle en-est-effrayée, et elle exprime ses craintes à sa compagne de libertinage.)

je te fais des excuses, ma chère amie,
de la manière dont tu viens
d' être-traitée chés moi, et je te prie en-grâce
de venir souper. Je suis dans une
situation qui m' épouvante ! Edmond
m' a-bouleversé le sang ; je ne sais ce que je
fais. Tout-à-l' heure j' ai-pris un livre,
j' ai-voulu-lire ; j' ai-vu, je crois, et voici
que j' ai-lu écrit en-traités de feu sur la
page ouverte : *Laure ! Ma cousine !
pourquoi me fais-tu poignarder ? Que
t' ai-je fait ! Dis-le moi, toi ma
parente, autrefois mon amie ? ... je
me suis-frotté les yeux, et je n' ai-plus-rien-vu*

p233

de ce que je venais de lire.

C' est une illusion ! Me suis-dit à
moi-même. J' ai-tenu le livre fermé, le
doigt à l' endroit où j' en-étais, et je me
suis-chaussée ; j' éprouvais un frisson,
comme lorsqu' on a la fièvre. Je me
suis-assoupie. J' avais à-peine fermé les yeux,
que j' ai-cru-voir Edmond, couvert de
sang, l' air furibond, qui me disait : *tu
l' as-accusée ! Elle est-jugée, condamnée,
poignardée ! Je suis le bourreau !* je
me suis-éveillée. Un songe ! Un rêve !
Me suis-je dit ! J' ai-voulu-lire. J' étais
à la seconde ligne, quand on a-frappé
rudement trois coups à ma porte.
Alceste y a-couru. Il n' y avait personne.
Elle est-remontée en-murmurant contre
ceux qui avaient-frappé. Ce n' est
personne, madame. Comme elle achevait
ces mots, nous avons-entendu sous nos
fenêtres un cri douloureux, et qui
ressemblait au hurlement d' une bête-féroce,
plutôt qu' à la voix d' une créature humaine.

p234

J' ai-tressailli. J' ai-fait-ouvrir la
croisée, et Alceste a-vu, ou cru-voir
Edmond. Je suis-fâchée de n' y
avoir-pas-été moi-même. Je me suis-assoupie
de-nouveau, ne pouvant ni lire, ni
m' occuper : j' aurais-desiré une visite,
comme la fortune, en-d' autres circonstances.
Personne n' est-venu. C' est
en-ce-moment, que j' ai-fait le rêve le
plus-affreux : c' était ma cousine se
débattant entre les mains de son frère,
qui lui donnait mille coups-de-poignard.
Elle m' a-vue ; elle m' a-tendu les bras,
en-m' appelant à son secours. Edmond
m' a-regardée d' un air furieux : n' approche pas !
(me disait-il avec un geste
menaçant). Tandis que j' étais-remplie
d' épouvante, ce n' a-plus-été Ursule que
j' ai-vue, mais une génisse blanche, dont
les yeux versaient des larmes : je me
suis-réjouie de ce que ce n' était plus Ursule :
mais dans cet instant, un cri terrible
m' a-éveillée en-sursaut, et j' ai-vu Alceste
devant moi, qui m' a-dit : madame,

p235

il vous arrivera quelque malheur ; deux
gouttes-de-sang viennent de tomber sur
vous du plancher : ce qui m' a-causé tant
d' effroi, que je me suis-écriée. Je me
suis presqu' évanouie à ce récit. Je
n' ai-pas-voulu-voir le sang ; mais je
l' ai-fait-essuyer par Alceste. Elle m' a-laissée
un instant, et il m' a-pris une faiblesse.
Je l' ai-sonnée. Elle est-accourue :
madame le malheur est-passé ; car le
petit commissionnaire vient de voir une
dame, qu' un voleur a-assacinée : c' était
elle que ça regardait : car, madame,
tous les malheurs sont-annoncés, si on
y prenait-garde ! Et si on tirait les cartes,
on verrait tout ce qui doit-arriver.
Cela m' a-un-peu-rassurée. Mais je te
prie, chère amie, de venir passer la
soirée avec moi, si tu n' as rien qui
t' en-empêche. Réponse en-un-mot
par mon petit commissionnaire.
réponse.
dans une demie-heure.

p236

Lettre 166.

Date ignorée.

Edmond, à Ursule.

le puni-de-Dieu et des hommes, écrit
à celle qui mérite, comme lui, d' être
punie-de-Dieu et des hommes , à
Ursule R, la plus-coupable des filles
que jamais femme ait-portée dans son
flanc. Voici ce que dit le *puni-de-Dieu* ,
à la *plus coupable des filles* :
le poignard est-levé : l' ange de la
colère le tient-suspendu sur le coeur de
la coupable, pour le percer du coup

p237

mortel : parce-qu' ayant-péché grièvement,
elle ne s' est-point-reconnue : le
dieu-des-vengeances a-lui-même-armé
le bras de son complice pour la punir,
en-la-frappant au coeur : fille-perdue,
dont le coeur est-impur, comment ne
rougis-tu pas des ordures qui te
couvrent de la tête aux pieds ? Comment
te complais-tu dans la sentine de tes
vices et de tes iniquités ? Serais-tu
plus-coupable que ton complice, et le
dieu-des-vengeances t' aurait-il réservée
à l' éternelle damnation ? ... *non ! Non !*
frappe, frappe, frappe-la, et tu la
purifieras. est-ce l' ange-des-vengeances,
est-ce un esprit infernal qui vient
de me répondre ? ... c' est l' ange-des-vengeances,
détaché du trône du dieu
terrible, devant lequel il assiste, pour
écouter la condamnation des coupables...
Ursule, quand un criminel a-trempé
sa main dans le sang, le sang
fumant crie vengeance, et sa voix monte

p238

jusqu' au trône de Dieu : et aussitôt
l' ange-terrible écoute la sentence du
coupable ; il l' écrit avec le sang du
meurtri , et il vient l' attacher

invisiblement au front du *meurtrier* , jusqu' à ce
qu' il soit-conduit en-présence des juges :
alors malgré ses dénis, les juges lisent
la sentence de sang apposée sur son front,
et ils le condamnent à l' échaffaut ! Quand
toi et moi, nous eumes-commis nos
crimes affreux, qui font-dresser les
cheveux à la tête, l' ange de la mort
en-porta le scandale jusqu' aux piéds du trône
de Dieu, et il dit : ô Dieu ! Deux
infames, le frère et la soeur, ont-profané
l' existence que tu leur as-données :
les voila au rang des brutes ; ils
ont-abjuré la raison que tu leur as-donnée ;
vois-les, seigneur, au rang des brutes !
Et le seigneur lui dit, qu' ils soient-punis
d' un supplice terrible et nouveau.
De quel supplice, seigneur ?
Ange-de-la-mort-et-de-ma-vengeance,

p239

arme le bras du frère contre la soeur ;
frappe celle-ci par la main du plus-coupable ;
je me reserve ensuite la punition du
fratricide. Cet arrêt fut-écrit en-lettres
de-sang sur ton front et sur le mien ;
je vais l' exécuter... me voila
bourreau : où sont les roues et les gibets,
que j' exerce mon sanguinaire office ! Non,
je ne suis-nommé par l' ange-de-la-mort,
que pour punir ma complice ; et quant
à moi, mon supplice est-confié au
desespoir... que de crimes j' ai-commis !
Dieu ! Que de crimes ! ... père, mère,
parricides ; amie violée, insultée,
nos corps profanés, incestués, prostitués,
corrompus ! ... quoi ! Tu ne
rougis pas de tes crimes ! Tu vis avec
le marquis, à quî je t' ai-prostituée ! ...
ô prostituée ! ... mais je suis le
prostituteur : tournons le poignard contre mon
coeur ; c' est moi qui l' ai-prostituée ! ...
je ne la frapperai pas ! ... *non ! Frappe,*
frappe, frappe-la au coeur ! voix

p240

terrible ! Voix épouvantable, que me

veux-tu ? *frappe, frappe, frappe-la*
au coeur... je ne la frapperai
pas ! *frappe, frappe, frappe-la*
au coeur ! Son sang versé de ta main
criminelle la purifiera : elle, ou toi,
vous êtes à-jamais-perdus. je
frappe... meurs, meurs, meurs ! ...
elle est-morte... à présent que mon
nom soit un éternel sujet d'effroi...
j' ai-frappé, j' ai-tué ma soeur ! Qui me tuera ?
moi... ange terrible ! Frappe ! Ne
m' épargne pas ! *je frapperai quand*
il en-sera temps ; je t' écrâserai sous
mes pieds, comme un reptile
vénimeux ; je te ferai descendre dans la
tombe : point de grâce. je
n' en-demande pas, ange terrible ! Mais
sauve mon âme...
alons porter ma lettre... à quî ? *elle*
est-morte ; je l' ai-poignardée,... son sang
ruisselait... je l' ai-vue tomber...
comment me nommera-t-on ? Comment me

p241

nommera ma mère, qui m' avait-confié sa
fille ? ... ma mère que j' ai-fait-mourir de
douleur ? ... ah ! ... et je poignarde sa fille,
dont elle m' avait-établi le défenseur ! ...
on me nommera le parricide, le
fratricide, l' ingrat, le parjure, le monstre,
le puni-de-Dieu-et-des-hommes.
Les gens du pays, quand ils prononceront
mon nom, frémiront d' horreur :
ils se conteront mon histoire, en-frémissant ;
ils la chanteront en-complainte :
mon nom prononcé le soir à
la veillée, épouvantera les jeunes-garçons
et les jeunes-filles... les endroits
où mes camarades ont-été avec moi dans
ma jeunesse, seront-abandonnés ; on
craindra d' y voir revenir mon ombre traînant
ses chaînes : en-prononçant le nom
d' Edmond, avant que je le portasse, on avait
l' idée de la bonté, de la douceur ; après
que je l' ai-eu-profané, ce nom si-doux,
si-aimé, qu' a-porté mon père, le père
que j' ai-fait-mourir, on aura l' effrayante

p242

idée d' un incestueux, d' un fratricide,
d' un parricide abominable... oh ! Oh ! ...
envoyons cette lettre à Ursule ; à
l' hôtel du marquis... le marquis la
verra ! Il tremblera ! Ma main a-fait-couler
son sang... j' ai-bien-répandu du
sang ! Oh ! Que j' en-ai-versé ! ... j' ai bien tué
en-ma vie ! ... je n' ai qu' une vie, et
j' en-ai-tant-ôtées... que de crimes ! ...
un bras me manque... on va me
couper l' autre ; on le coupe aux parricides ;
l' échaffaud m' attend... alons à
l' échaffaud, recevoir la mort de la main de
l' ange qui a-écrit ma sentence sur
mon front, avec le sang de ma soeur...
frappons, frappons, frappons-la...
meurs, incestueuse...

p243

lettre 167.
6 heures du soir : elle ne fut-rendue
que le 3 janvier.
Ursule, à Fanchon.
(sous l' enveloppe de la femme-de-chambre.)
(Ursule écrit expirante.)
c' en-est-fait... je meurs... et
c' est de sa main... je viens
d' être-frappée : je l' entens encore :
péris, monstre, de la main de ton complice ! ...
un cri amassait du monde, et *il*
était-arrêté : j' ai-retenu ce cri, que la
douleur poussait de ma poitrine jusqu' à
mes lèvres... mais elles ne se sont-pas-ouvertes...
mon dieu ! Pardonnez- *lui ! ... il m' a-crue*
dans le vice ; je l' ai-vu, à ses regards... mon oeil
avide de *le* voir, de *le* reconnaître,
le regardait, même en-sentant le fer
s' enfoncer dans mon sein...

p244

je n' ai-plus de force et je ne sais si vous
pourrez-lire... *il* est... ah ! *il* est...
défiguré, brûlé, noir... je n' ai qu' un
instant à vivre... ma poitrine
s' emplît... je vomis le sang à flots... et ce
papier en-est-souill... (...)

lettre 168.

13 janvier 1764.

Fanchon, à Edmée.

(comment a-été-poignardée Ursule, et
consolant récit de ses bonnes-oeuvres, avec ses
lettres secrettes.)

ô ma chère soeur, ouvre-moi un
asile dans tes bras ! Je suis-environnée
d' horreurs et d' effroi ! Mon mari,
si-raisonnable, si-pieus, si-sensible, marche
sombre, morne ; il ne fait pas attention à
moi (c' est la seconde-fois que ça lui
arrive ; et c' est la marque des grands
malheurs ! ...) depuis une fatale lettre qu' il
a-reçue. Ah ! J' en-ai-reçu ensuite
une plus-fatale ! Elle me montre Ursule
mourante, expirante, rendant le sang
à-flots ! ... je la vois ; je vois son sang ; sa
lettre en-est presqu' effacée, et à-peine la
puis-je lire ! ... ô Dieu ! Vous ne voulez
pas que nous ayions même la consolation

de voir ses vertus ! Vous nous
l' enlevez quand elle édifie, afin
d' épouvanter tous-ceux qui donneront dans le
vice, et pour qu' ils ne se fient pas sur une
tardive repentance ! ... hélas ! La pauvre
soeur l' a-eue sincère et parfaite ; et si
Dieu, comme il n' en-faut pas douter, lui
a-remis la coulpe, il ne lui a-pas-remis
la peine : c' est ce que me disait
tout-à-l' heure Mr. Le curé... ma chère soeur, on
sait ici comme l' infortunée marquise
est-morte, et je vais te faire ce pitoyable récit.
l' infortuné induit en-erreur par un
mot de Laure, qui ne voulait que se
débarrasser de ses remontrances, a-cru que la
pauvre soeur revivait fille avec Mr. Le marquis,
sur un piéd malhonnête : *il*
en-a-été si-indigné, qu' *il* est-entré
en-furie, oubliant qu' *il* était-lui-même
sous la main de Dieu qui *le* châtiait, ou
plutôt s' en-souvenant trop-bien ! Et se
regardant comme un instrument de

punition, qui devait exécuter les vengeances
du dieu terrible. // a-été du-côté

p247

de l' hôtel du marquis, la rage dans l' âme :
il semblait que la céleste-justice lui amenât
sa victime : personne dans la rue ;
Ursule descendant seule de la voiture,
le domestiq qui avait-ouvert la portière, s' étant
arrêté à ramasser quelque-chose qu' il
avait-laissé tomber : Ursule a-trébuché
en-descendant : le *malheureus* , voyant, ou
croyant voir par tout-cela, une *fille* , qui
n' était pas trop-respectée, *il s' est-avancé*, et
la revoyant jolie, à la faible clarté qui restait
(car c' était le soir à la chute du jour), *il*
n' a-plus-douté qu' elle ne fût coupable :
transporté de rage et desespéré, *il a-pensé*
en-lui-même : *tombe au fond de l' enfer, et*
moi avec toi : il a-frappé, en-disant,... ce
que porte la fatale lettre que je tiens ! ...
le domestiq n' est-venu qu' à temps, pour
recevoir sa maitresse, qui tombait sans
pousser un cri. D' abord, il ne voyait pas
le sang, et croyait qu' elle venait de faire
l' aumône à un gueus qui s' éloignait :

p248

l' autre domestiq, qui était encore derrière
le carrosse, et qui regardait ailleurs,
n' est-accouru qu' appelé par son camarade,
pour lui aider à porter leur maitresse
mourante, et qui ne se plaignait
toujours pas, sinon qu' elle a-dit ; otez-moi
d' ici ; je me trouve-mal. //
a-donc-eu le temps de s' éloigner à-pas
lents, et se retournant souvent, comme
il a-fait. On a-placé notre infortunée
soeur sur son lit ; la plaie s' était-presque-refermée ;
le sang s' était-caillé, et ne
coulait plus. Elle a-mis la main-à-la-plume,
et m' a-écrit : mais elle n' a-pu-achever
de tracer le dernier mot ; le sang
lui sortait par la bouche : elle est-expirée,
avant qu' on ait-pu lui donner
auqu' un secours ; et il n' y avait pas à lui
en-donner. Son ancienne femme-de-chambre

qu' elle a-toujours-eue avec elle,
a-pris sa lettre pour moi, et l' a-serrée,
pour me l' envoyer sous une enveloppe,
à-cause du sang qui la tachait, et qui

p249

ne permettait pas de la mettre ainsi à
la poste : et voici ce que m' écrit cette
pauvre fille :
lettre de Marianne Frémi,
à Fanchon.
Madame :
la lettre ci-incluse, vous apprend
la perte que nous venons de faire !
Hélas ! Madame n' est pas la plus-à-plaindre !
C' est ceux qu' elle laisse ici,
et sur-tout moi, qui n' avais de soutien
qu' en-elle ! Je l' ai-toujours-aimée,
mais sur-tout en-ces derniers temps,
où elle vivait comme une sainte,
n' ayant en-rien les défauts des dévotes
que j' ai-connues : car ma chère
maîtresse n' était que douceur et bonté
envers un-chaqu' un de nous, et sur-tout
envers moi : je n' ai-jamais-vu
une pareille humilité et bonté : elle
nous servait dans nos maladies, nous
excusait dans nos fautes, et si nous

p250

fesions quelque-chose de bien, elle
l' exaltait audessus du peu qu' il valait :
sa maison était un paradis, et par
elle-seule. S' il y avait quelque
différend entre les gens-de-la maison, dès
qu' elle le savait, elle y courait, non
pour gronder, mais pour reconcilier ; on
l' a-vue mainte-fois, demander pardon
pour celui qui avait-tort. Tout le
monde en-avait quelquefois les larmes
aux yeux ; et quand elle passait devant
son monde, avec l' air gracieux qu' elle
savait-prendre, quoique quelquefois
elle vînt de pleurer, un-chaqu' un était
transporté de joie de son salut
obligé. Elle n' oubliait pas le moindre
garson-d' écurie, et elle disait un mot

à chaqu' un la première-fois qu' elle les
voyait de la journée : et elle veillait
à ce qu' il ne manquât rien à persone,
tant pour le linge, que pour la
propreté des habits : quant à la nourriture,
elle venait y voir elle-même tous-les-jours

p251

à la cuisine sans manquer,
pour que tout fût bon et proprement.
Ses charités pour les pauvres ne se
bornaient pas à donner ; elle leur
rendait toutes sortes de services par
la famille de son mari, et par son
mari lui-même, dans les derniers temps.
Mais il fallait la voir servir les
pauvres dans les prisons ! Elle descendait
au fond des cachots, et tâchait de
toucher ces ames dures, par les
plus-tendres discours, au-point qu' elle
a-fait-souvent-pleurer les geoliers
eux-mêmes, et quelquefois le coupable
le saint jour de Noël, qu' elle
a-été-poignardée, j' étais avec elle aux
cachots : elle avait toutes sortes de
rafraîchissemens avec elle, qu' elle
a-donnés ; elle a-fait-changer la paille ;
elle avait-obtenu un adoucissement pour
les fers de deux malheureux, et elle
a-elle-même-froté avec une pommade
adoucissante les places rouges et douloureuses

p252

des chaînes : elle en-a-fait-manger
un ; elle l' a-fait-nétoyer
devant elle ; elle a-calmé sa rage
emportée, en-le plaignant, en-pleurant
sur lui : ce misérable l' a-bénie, lui
qui ne faisait que maudire, depuis le
moment qu' il avait-été-pris. Je ne
finirais pas de vous tout raconter. Je
la quittaî ce jour-là, en-passant
devant notre porte : le mauvais air
des cachots m' avait-suffoquée, et je
n' en-pouvais plus : mais ma
maitresse était infatigable ; elle ne voulut
pas omettre la tournelle. C' est

en-revenant delà... ô madame ! Elle est
sainte, et je la prie, depuis le
malheur ; car elle a-fait tout ce qu' ont-fait
les saints... que ne puis-je vous tout
dire ! Quand son mari la méprisait...
mais il est mon maître, et je le respecte
comme elle m' en-a-donné l' exemple. Je
finis, madame ; me disant avec considération,
votre etc.
*je vous envoie une terrible lettre ! Dont
vous augurerez une chose qui fait-frémir.*

p253

on peut dire, ma chère soeur, que
voilà un bel éloge de la pauvre
infortunée, qui, si elle avait-encore-eues
quelques taches, en-aurait-obtenu la
remise, par sa cruelle mort et sa sainte
resignation. Mais ce coup-ci m' accâble
encore plûs-que tous les autres. Mon
dieu ! J' avais une si-tendre et une
si-bonne amie, et vous me l' avez-ôtée,
quand je l' aimais, et quand elle
m' aimait si-tendrement ! ... car je ne
saurais-rendre la moitié des amitiés qu' elle
me faisait : et vous savez, chère soeur,
qu' elle n' oubliait personne de la famille.
Nos affaires, à tous, prospéraient par
elle, et par l' excellente dame Parangon,
qui souvent se cachait sous le voile de
notre soeur, comme je l' ai-quelquefois-découvert
par les lettres d' Ursule, que je
vais joindre à la mienne, très-chère Edmée ;
te priant et conjurant d' en-avoir soin,
comme de reliques précieuses, pour me
les rendre à ton voyage ici, que j' espère,

p254

et dont j' ai si-grand besoin ! Elles
sont-enveloppées dans un parchemin, pour
les mieux conserver, sur lequel est-écrit
de la main d' elle-même, à ma prière :
lettres particulières d' Ursule R,
Marquise De-,
à sa soeur Fanchon, femme Pier R.
I
je vais reprendre avec toi, ma très-chère

soeur, mon ancienne manière
de tout écrire, et de te confier mes
moindres pensées. Me voila enfin dans
ce mariage si-desiré autrefois, et que
des mal-intentionnés firent-manquer !
Ils me persuadèrent d' agir comme une
folle, et je le fis ; parce-que j' étais
réellement folle. Tu sais ce qu' il
m' en-a-coûté ! Mais tu n' imagines pas, ma
chère Fanchon, ce qu' il m' en-coûte
encore ! Mr. Le marquis a-découvert
une partie des horreurs auxquelles

p255

j' ai-été-exposée ; mais il ignore celles
auxquelles je me suis-devouée volontairement :
je les lui aurais-avouées,
si je ne nuisais, en-cela, plûs à mon
fils, et à lui-même, qu' à ma propre
tranquillité. Cependant, depuis qu' il
a su que j' étais veuve du porteur-d' eau,
il n' est sorte de dédain qu' il ne me
marque. Hélas ! S' il s' avait seulement
la moitié de ce qui s' est-passé dans
ce lieu d' horreur ! ... il ne me touche
qu' avec le plus-grand mépris ; il
emploie avec moi des expressions
révoltantes. Mais je suis-obligée à tout
souffrir, et je m' humilie sous la main
de mon mari et sous celle du Dieu
juste, qui me châtie. L' un de ces
jours, qu' il me dégradait de la plus
outrageuse manière, mes larmes
coulèrent pour la première-fois, et je
lui dis : monsieur, songez que cette
vile créature est la mère de votre
fils... il parut-interdit. Ensuite,

p256

il se mit-à-rire, en-disant du ton le
plus-insultant : si tu me l' avais-fait
après ta belle vie débaûchée, je
le renoncerais... il a-ensuite-ajouté
bien des choses, au-sujet du porteur-d' eau ;
me faisant les demandes les
plus-indécentes et les plus-humiliantes.
Je n' ai-répondu que par mes larmes,

versées bien-sincèrement. Quand il
m' a-euquittée, j' ai-été-offrir ces peines
à Dieu, et je suis-sortie pour
aler-servir les pauvres ; ayant toujours
soin de me faire-suivre du plus-affidé
des domestiqs de mon mari, afin
qu' il lui rende-compte de mes moindres
démarches, comme je sais qu' il
l' en-a-chargé. Car huit ou dix jours après
notre arrivée ici, il fit-entrer ce
garson dans ma chambre-à-coucher,
comme j' alais me mettre-au-lit, et
il lui dit ces propres paroles : Farisar,
je te fais le surveillant de cette
femme, que j' ai-épousée par raison,

p257

quoique je la méprise, et je la rends
dépendante de toi comme de moi-même :
suis tous ses pas, qu' elle le veuille
ou non : si quelqu' un, homme ou
femme, montait en-carosse avec elle
en-chemin, comme ce ne pourrait-être
que pour un motif de libertinage, je
t' ordonne d' y entrer, et d' y demeurer,
tant que ces personnes y seront. Si
cette femme voulait-monter dans
quelques maisons suspectes, tu t' y
opposerais ; je te donne à cet égard toute
autorité, même d' employer la force.
Et je vous en-prie aussi, Farisar,
ajoutai-je : ce que monsieur vous
prescrit est ce qui sera ma sauvegarde :
et ne croyez pas que je murmure de
cet ordre, ou que je le trouve
rigoureux ; non, non, je mérite de
plus-grandes rigueurs aux jeux de Dieu,
que tout ce que peuvent me faire les
hommes. Ne te fie pas à ces
discours, Farisar ! C' est une ruse

p258

diabolique. Depuis ce moment, ce laquais
est devenu mon maître : c' est lui
qui règle mes sorties, et je suis-obligée
de le consulter en-tout, afin d' avoir sa
permission ; jusque-là qu' il voit mes

lettres : ce qui m' est le plus-pénible.
J' espère cependant qu' il ne verra pas
celles qui sont pour toi, ma chère
soeur. Ces humiliations tempèrent
bien la petite vanité d' être marquise
de nom ; car je suis servante d' effet,
et audessous des servantes, qui ne
reçoivent des ordres que de leur maître
et maitresse. Cependant, je bénis
Dieu de cette humiliation.
J' ai-peu dont je puisse-disposer,
mais je retranche sur la dépense de
mes habits, pour faire quelques
bonnes-oeuvres, et Farisar paraît
lui-même fermer un-peu les yeux. Adieu,
chère bonne-amie-soeur : prie Dieu
pour moi : car je souffre beaucoup de
mille autres choses, dont je ne parle

p259

pas. Mais qu' est-ce que tout-cela
en-comparaison de ce que je merite ?
p. -s. tu ne répondras jamais à ces
lettres-de-confiance ; il ne le
faut pas.

2

depuis ma dernière, il m' est-arrivé
un mal plus-grand que tous les
autres, puisqu' il m' attaque dans mon
corps, et qu' il me prive de caresser
mon fils. J' en-ai-avertit humblement
Mr. Le marquis, le suppliant de songer
à lui. Je m' attendais à ce qui
est-arrivé : mais j' ai-fait mon devoir,
car je dois veiller à sa conservation.
Il m' a-traitée outrageusement,
m' accusant de ce qui ne peut-être,
quoiqu' il sût très-bien le contraire. Il
a-voulu, ou feint de vouloir-chasser
Farisar ; enfin il s' est-conduit...
mais je mérite tout. Prie Dieu pour
moi, ma très-chère soeur. Voila une
terrible épreuve !

p260

p. -s. mon fils se porte bien ; il
est-charmant, et promet beaucoup. Je

ne veux vivre que pour lui, et pour
ma pénitence : voilà mes deux
consolations.

3

un-peu de consolation, très-chère
bonne-amie, se mêle aux peines dont
je t' ai-parlé : mon surveillant, ce
laquais que mon mari a-fait mon
maître, était l' un de ces jours dans
mon cabinet-de-toilette à ranger
quelque-chose. Je souffrais beaucoup, et
monsieur le marquis venait de me
traiter fort-mal : j' entendis Farisar
soupirer et pleurer. Un instant après
son maître l' appela : qu' as-tu
donc ? (je l' entendis). Ma foi,
monsieur, ma maitresse, Mme la marquise
votre femme, est la plus
respectable dame que j' ai-vue de ma vie :
c' est une sainte, et je ne veux plus

p261

être-employé à son service, que pour
l' honorer et me recommander à ses
prières. Elle t' a-séduit, mon pauvre
sot ! Va, c' est une rusée (...).
J' ose vous assurer, monsieur et chère
maître, et vous jurer par tout
l' attachement que vous m' avez-toujours-su
pour vous, que vous-vous trompez
au-sujet de madame, et qu' un-jour vous
aurez-regret à tout ce que vous lui dites
et faites. Mons Farisar, gardez
vos prédictions pour vous-même, ou
pour les faquins de votre espèce, et
faites ce que je vous ordonne, sans
examen. Cependant le discours de ce
garçon a-fait quelque' impression sur
mon mari ; je le trouve plus-reservé...
ah ! S' il savait tout ! Comment me
traiterait-il ?

4

je me trouve enfin, ma chère
bonne-amie-soeur, dans une situation supportable

p262

de la part de mon mari : il

ne m' humilie plus au-point où il le
faisait. Car il faut te dire enfin,
qu' il avait ici deux impudentes
créatures, qui étaient mes maitresses, et
qui me faisaient-souffrir toutes sortes
d' humiliations ; jusqu' à m' obliger à
les servir à-table, debout derrière
leur chaise, tandis qu' elles mangeaient
avec Mr. Le marquis. Elles m' ont-réduite
à pis encore : mais cela ne
saurait s' écrire à Fanchon Berthier :
d' ailleurs ai-je des droits ? Non,
non, je n' en-saurais avoir, et tout
ce qui m' afflige, ce sont les fautes que
fait Mr. Le marquis. Hélas ! Nous
sommes assés-coupables ! Pourquoi
nous charger de nouvelles iniquités, et
augmenter le trésor de colère amassé
sur nos têtes ! ... enfin il a-cessé d' hiér.
Les deux créatures sont-renvoyées,
sans que j' aie-dit un mot pour me
plaindre. Farisar transporté-de-joie,

p263

est-venu m' annoncer cette nouvelle.
Le pauvre garçon était hors de lui-même.
On m' a-dit, qu' après l' ordre
donné, il s' était-jeté aux genous de
son maître, et qu' il lui avait-souhaité
mille bénédictions. De ce matin,
la somme dont je puis disposer,
est-augmentée. Farisar m' assure, que
Mr. Le marquis instruit de l' usage que
j' ai-fait du peu que j' avais, en-a-été
édifié, ainsi que moi, madame,
ajoute-t-il, qui vous regarde comme
la bénédiction de la maison de mon
maître : et veuille le ciel, qu' elle
en-reçoive les effets, en-vous-possédant
longtemps ! Voila ce qui se passe.
Cependant Mr. Le marquis m' a encore-parlé
fort-durement à dîner, et il
lui est même échappé un vilain mot,...
que je mérite, mais qui n' en-est pas
moins-dur dans sa bouche.
Je me trouve en-état, ma très-chère
soeur, au moyen de mon augmentation,

p264

de t'envoyer une petite somme,
pour, sans me nommer, soulager nos
pauvres compatriotes : c'est particulièrement
les veuves chargées d'enfants,
sur-tout cette pauvre Claudine Guerreau,
qui en-a sept ; son sort m'a-quelquefois
tiré des larmes. Je te recommande
encore cette pauvre veuve Madelène
Brévin, qui s'est-laissée-séduire par le
fils de Jacques Berault, notre parent :
nous lui devons plûs-qu'à une autre ;
c'est peutêtre Edmond et moi qui
avons-corrompu son séducteur, et qui
l'avons-perdue : elle avait-bien-vécu
fille et femme : pourquoi ne se serait-elle
pas bien-comportée veuve ? Tu
m'enverras sa pauvre enfant ; c'est
aussi notre parente, par le sang de
son père ; j'en-prendrai soin, et
je ferai disparaître ici, dans l'obscurité
que Paris favorise, la honte de
sa naissance. Quant à toi, ma chère
Fanchon, et à toute notre chère famille,

p265

j'entretiens déjà mon fils de
ce qu'il faudra faire pour vous : cela
sera d'un autre genre, si je vis, ou que
mon fils, comme je l'espère conserve
à votre égard les sentimens que je lui
inculque. ô ! L'aimable enfant ! Et
qu'il m'est chère ! J'en-suis-tendrement-aimée,
et respectée, plûs-qu'une
mère ordinaire, qui serait de la
condition de Mr. Le marquis. Il semble
que ce chère enfant veuille me dédommager
des humiliations auxquelles son
père m'a-condamnée, quoiqu'il les
ignore absolument, aumoins de ma
part. Ma femme-de-chambre m'assure
que je dois ces dispositions de mon
fils, non-seulement à la tendresse de
mes soins, mais aux discours de
Farisar : elle l'a-entendu un-jour dire au
jeune comte : mon chère jeune maître,
Mme votre mère est une sainte,
et il n'y a pas de femme au monde
comme celle que vous avez le bonheur

d' avoir pour mère. Et comme le jeune-comte (ajoutait cette bonne-fille) sait que son père a une entière confiance dans ce garçon, un pareil discours de sa part, a-fait une grande impression sur lui. Voilà, ma chère bonne-amie-soeur, une grande consolation pour moi ! Quoique je la doive à ce bon domestiq, qui peutêtre, gâgnera son maître, non pour m' en-faire aimer, mais pour le ramener à des sentimens qui fassent un-jour la paix de son coeur.

5

lorsqu' une partie de mes desirs sont-remplis, ma très-chère soeur, et qu' une partie de mes peines cessent, il m' en-vient d' autres, non-moins-cruelles ! Où est mon infortuné frère ? ... tandis que je suis marquise, moi la plus-coupable (car nous savons que sa peine flétrissante, n' a-été que l' effet d' un malheur), il erre, et

sûrement gâgne sa malheureuse vie aux travaux les plus-rudes, ou mendie son pain, un pain bien-amèr ! ô ! Ma chère soeur ! On dit qu' on l' a-vu ! Et où vu ? Je ne sais qui me l' a-dit, car on paraît se cacher de moi : mais j' ai-entendu, ou cru entendre ces mots : en-pauvre, n' ayant qu' un bras ; il a-demandé l' aumône à Mlle Fanchette. C' était sûrement d' Edmond ! Qu' un bras ! ... Dieu tout-puissant que signifie ce mot ! ... qu' un bras ! ... ô mon dieu ! ... prie Dieu pour lui et pour moi, chère soeur ! ... perclus, mutilé, il n' est pas plus malheureus que moi ! ... qu' un bras ! Mon frère ! ... ô Fanchon Berthier ! Toi si pieuse, si méritante, invoque ton dieu sur le malheureus Edmond et sur sa coupable soeur ! Ses peines m' indiquent celles que je mérite. Je t' envoie une nouvelle somme, que tu iras recevoir à V toi-même : le port est-payé. J' y ai-joint des présens

pour toi, pour ton mari, tes
 enfans ; pour nos frères d' Au,
 et notamment pour la chère Edmée, la
 plus-chérie après toi, et à-l' égal de
 toi, de celles qui ont honoré de leur
 main et de leur foi, quelque un de
 mes frères : agréez ces faibles
 marques d' un sentiment inépuisable,
 éternel, infini. Adieu, aimée, chérie
 à jamais bellesoeur, et plûs-que soeur.

6

ô chère amie-soeur ! Quelle lettre je
 viens de lire ! C' est Mme Parangon,
 qui me l' a-copiée comme tu vois !
 " avanhièr, j' ai-baisé le seuil de ta
 porte ; je me suis-prosterné devant
 la demeure de nos vénérables parens.
 Je t' ai-vu ; et les sanglots m' ont-suffoqué.
 Ton chien est-venu pour me
 mordre ; il a-reculé en-heurlant,
 comme si j' eusse-été une bête-féroce !
 Tu l' as-pensé toi-même ; tu as-lancé
 une pierre ; elle m' a-atteint ; c' est

la première de mon supplice,...
 s' il n' est pas trop-doux, pour...
 un parricide. Ta femme t' a-appelé ;
 vous avez-été aux
 tombeaux. Je vous devançais. Vous y
 avez-prié. Et tu as-dit à ta femme :
 la rosée est-forte ; la pierre
 est-moite ; le serein pourrait te faire mal ;
 alons-nous-en... la rosée ! C' étaient
 mes larmes ! Edmond le malheureux " .
 Dieu tout-puissant !
 Faites miséricorde à votre affligée
 servante ! Mais cette lettre a-brisé mon
 coeur. La rosée ! C' étaient mes larmes !
 ô le pauvre infortuné ! Combien donc
 en-avait-il répandu ! ... ah ! Je sens
 pourtant un mouvement-de-joie ! Il
 lave ses fautes et les miennes dans ce
 déluge de larmes ! Il nous régénère et
 nous batise tous deux dans ce torrent de

larmes ! ... pauvre chère frère ! Pauvre ami ! Mais pauvre abandonné de tout le monde, pendant que ta soeur est-servie ! ... mon dieu ! Je vous offre mon sang, tout indigne qu' il est de couler devant vous ! Je vous l' offre, mon Dieu ! Pour achever d' effacer dans les flots de ce sang versé, les crimes que mon pauvre frère efface avec ses larmes ! ... à-tout-moment, ce mot retentit à mon coeur : c' étaient mes larmes ! Mon coeur bondit et tressaille à chaque-fois que je répète,... la rosée ! C' étaient mes larmes ! Jamais, jamais je ne me suis-sentie dans la situation où je me trouve... emploie suivant mes intentions, ce que je t' envoie, chère amie. Mes pauvres sont fort-bien, à ce que j' ai-su par celui qui m' est-venu voir ici de ta part. Songe sur-tout à Edmée Bertrand ; elle m' est chère à plus d' un titre, ainsi que sa bonne soeur Catherine.

7

très-chère amie ! J' éprouve des

horreurs depuis quelque-temps : je ne te les répéterai pas ; je les ai-écrites en-frissonnant à Mme Parangon, presque malgré moi, sachant l' impression qu' elles devaient-faire sur cette respectable et sensible femme. Je crois que le terme de ma carrière n' est pas éloigné : c' est pourquoi je répète à mon fils, depuis quelques jours, tout ce que je lui ai-recommandé à votre sujet, très-chère soeur. Il soupçonne d' avoir-fait l' aumône à son oncle ; et depuis ce moment, quoiqu' il y ait bien six mois, l' enfant répète de temps-en-temps ces terribles paroles, que lui a-dites le pauvre : voila où m' ont-réduit le crime, et le goût effréné du plaisir. Quel autre qu' Edmond aurait-prononcé d' aussi-terribles

paroles, en-recevant l' aumône d' un
enfant ! C' était moi qui avais-donné
l' argent à mon fils. Hélas ! Si j' avais-su

p272

en-soulager la misère de mon infortuné
frère, j' aurais-donné tout ce
que je possède, et ma vie avec, et mon
âme, tout moi-même ! ... pauvre
malheureus ! Il n' avait qu' un oeil,
et qu' un bras ! ... il périt en-détail !
Et moi... oh ! ... Dieu prendra ma vie
d' un seul coup. Mais par quelle
main ! ... Dieu ! Dissipez les effrayantes
idées qui se présentent à mon
imagination troublée ! ... dois-je donc
périr de la main de mon frère !
Serons-nous tous-deux dans les mains
de la céleste-vengeance, un instrument
de punition et de crime, comme nous
fumes dans celles de la céleste-colère,
un instrument de corruption et de
chute ! ... malheureus Edmond ! ...
malheureuse Ursule ! ... exemples
vivans et terribles de la punition
exigée de crimes affreus ! ... mais, hélas !
N' y avait-il donc ni séduction insurmontable,
ni humaine faiblesse, qui
puissent les faire excuser ! ... non ! ...

p273

redoutable non ! Que j' entens
sans-cesse, tu ne me conduiras pas au
desespoir... ô mon Dieu ! Vous ne
châtiez pas ceux que vous abandonnez ;
mais vos enfans, ceux que vous voulez
ramener à vous, votre bras vengeur
s' appesantit sur eux, et les punit
avec sévérité, pour leur faire trouver
un-jour dans votre sein paternel le
rafraîchissement et la paix. Amen.
p. -s. je dispose de tout ce que je puis,
chere-amie-soeur, en-cette-occasion,
que je crois la dernière. Je me
recommande à vos prières à tous : car
mon coeur bat, et la main du seigneur
s' appesantit sur moi.

8 de Mme Parangon.

Je ne sais que penser, ma très-chère
Fanchon, de la situation où se
trouve notre Ursule : elle vient de
m' écrire une lettre effrayante. Au-reste,
son imagination vive réalise bien
des choses, qui ne sont pourtant que

p274

des chimères. Ce n' est pas que la
situation de l' infortuné ne me cause
à-moi-même la plus sombre terreur !
Dieu ! Quel état ! Et ne pouvoir ni
le soulager ni le rencontrer ! Toujours
caché à nos yeux ! ... ah ! Je le sens,
il est un dieu, qui est celui des
vengeances ; il fait-éclater toute sa
puissance sur de faibles créatures, et la
grandeur de son courroux les aggrandit
en-quelque sorte, pour les faire trouver
digne de l' exercer ! ...

je suis dépositaire de beaucoup de
choses de la part de la chère marquise :
c' est à vous que tout s' adresse :
mais je souhaiterais vous les remettre
ici, chère Fanchon, s' il était
possible, pour bien des petites raisons,
j' aurais d' ailleurs un plaisir infini
à vous y recevoir.

9 de la même.

Ma chère Fanchon ! Je ne crois
pas aux prodiges ni aux pronostiqs :
cependant je suis épouvantée de ce que

p275

je viens de voir et d' entendre. Je
regardais avec attendrissement le
portrait d' Ursule, qui est dans ma
chambre-à-coucher. Je l' ai-vu se remuer,
ou du moins il me l' a-semblé ; ensuite
j' ai trouvé son visage pâle, et sa chair
plombée. J' ai-appelé Toinette.
Tandis qu' elle se disposait à venir,
j' ai-distinctement entendu ces mots :
Ursule est morte. Effrayée, j' ai
de-nouveau appelé vivement Toinette, qui
est entrée en-courant : je lui ai-dit

de regarder le tableau. Elle l' a-trouvé
comme à-l' ordinaire, quoique je le vísse
toujours changé. Enfin, je lui
ai-demandé, si elle n' avait rien entendu
en-venant ? Si, madame : la
petite Duchamps, disait à une voisine,
Ursule est-morte. C' est une fille
de trentedeux ans, que son frère le
soldat, qui la croyait libertine, sur
de faus-rapports, a-tant-battue à son
arrivée, qu' elle n' en-a-pas-relevé.
J' ai-compris alors la raison de ce que

p276

j' avais-entendu : mais celle de la
pâleur du portrait m' étonnait encore,
lorsque Toinette m' a-dit : mondieu !
Madame, comme le portrait
est pâle ! Je l' ai-regardé, et il l' était
effectivement. Mais j' en-ai bientôt
découvert la raison, dans un rideau
de taffetas vert, que le vent soulevait
par intervalles. Je me suis-donc-tranquillée.
L' heure de la poste est-venue
j' attendais une lettre avec impatience,
à-cause de la dernière d' Ursule,
qui avait-rempli mon esprit de
trouble et de tristesse. Le facteur
n' arrivait pas : j' ai-envoyé Toinette chés
le directeur : il n' y avait rien pour
moi : mais elle a-vu donner une lettre
pour vous au commissionnaire de V.
C' était l' écriture de la femme-de-chambre
d' Ursule, à ce que m' a-dit
Toinette, qui la connaît bien : le
cachet était noir. Cela m' inquiète et
me rassure. Le dessus de vos lettres
est presque toujours de l' écriture de la

p277

femme-de-chambre, pour tromper les
curieus de Paris. Mais ce cachet
en-noir ? Tirez-moi d' inquiétude, ma
chère Fanchon, le plutôt possible.
Voilà, ma chère soeur, le récit fidèle
de tout ce qui s' est-passé : car cette
lettre de l' excellente dame, est

d'avan-hièr. Je te prie de lui présenter la terrible lettre que je te confie, mais avec prudence, en l'assurant de mes très-humbles respects, et tâchant d'affaiblir sa douleur, qui, je crois, ne le cédera pas à la nôtre ; sur-tout en-lui exprimant le desir que j'ai de conserver sa précieuse amitié. Je ne doute pas qu'elle soit instruite du malheur par mon mari, qui ne m'en-avait-pas-parlé, depeur de me trop-affliger. Adieu, chère soeur Edmée.

p278

Dernière lettre.
la même, à la même.
(dernier adieu dit aux morts.)
tout est-fini ! ma chère soeur !
Une même tombe couvre trois corps...
ils sont aux piéds de nos chers père et mère ! ...
après l'arrivée de ces tristes restes,
à la maison paternelle, où on les a-déposés, suivant la demande de Mme Parangon, nous les avons-environnés d'un luminaire, et nous-nous-sommes-proposés de les veiller mon mari et moi, tour-à-tour, et tous deux ensemble. J'ai-commencé la première, et au-milieu de la nuit, seule, j'ai-voulu ouvrir le cercueil d'Ursule. J'y ai-porté la main sans trembler ; mais j'étais en-larmes ; et je l'ai-ouvert ! ... ô ma soeur ! ... un cadavre desséché ! ... hideus... je me suis prosternée, et j'ai-crié-merci à Dieu. Voilà donc la beauté ! Cette fille que les

p279

hommes poursuivaient, qu'ils s'arrachaient, qu'ils punissaient avec la rage d'une passion rebutée ! La voila ! La voila ! Venez la prendre à-présent, malheureus ! Venez l'arracher à la mort ! Au tombeau ! Venez contempler d'un profane regard, où est la beauté qui vous charma ! ... j'ai-fait couler mes larmes sur ce cadâvre, restes encore chéris de celle que j'ai-tant-aimée... je l'ai-laissé-ouvert...

j' ai-voulu voir les deux autres...
j' avais de les revoir une faim avide...
j' ai-découvert le cercueil, où sont-réunis
ceux que la céleste-vengeance a-toujours
séparés ; et j' ai-vu... ô déplorable
objet, le malheureux Edmond, les
cheveux sanglans, la bouche encore remplie
du sang qu' il a-vomi... à-côté, celle qu' au
tombeau seulement j' ai-pu nommer ma
soeur ! ... tranquile, comme pendant le
sommeil, seulement pâlie : ses beaux
cheveux ombrageaient son front noble et
modeste, sans le couvrir. J' ai-porté

p280

ma bouche... hélas, c' était une glace
que j' ai-baisée...
je me livrais à cette vue, sanglotant,
ne me connaissant quasi pas, quand j' ai-entendu
quelque bruit. Je me suis-retournée.
C' était mon homme. Que
faites-vous, ma femme ! Oh ! Oh ! ...
je dis adieu aux morts ! Ai-je-fait.
Ma chère femme, avez-vous pu
découvrir... tiens (je l' ai-tutoyé !)
tiens, regarde... Ursule... c' est Ursule
que voila ! ... regarde ! Reconnais-tu
celle que les malheureux ont-profanée ! ...
Pierre s' est-jeté à deux genoux, et a-poussé
un cri lamentable, qui m' a-percé le coeur.
ô ma soeur ! Ma pauvre soeur ! Voila
donc comme je vous revois ! ... malheureux
j' ai-été orgueilleux de vous, dès
votre jeunesse : je disais : j' ai une soeur,
qui est la plus-belle des filles, et un-jour
quelqu' un de grand-nom l' épousera ! ...
oui, j' ai-eu cette idée plus d' une fois, dès
sa tendre jeunesse ! Hélas ! J' ai-lu la
relation ,

p281

qui m' a-bien-rabbaissé mon orgueil !
Me le voila bien-davantage encore, que je
vous vois-là, de la main... oh ! Oh !
Mon Dieu ! Que vous nous avez punis ! ...
ma chère, femme, laissez-moi ici ; je veux
veiller les morts, en-attendant que

demain, on les mette dans le lieu de paix ! ...
et il s' est-levé, me voyant attentive sans
lui répondre, sur le cercueil d' Edmond ;
et s' étant-avancé... il a-frémi ;
il a-reculé... mon frère ! ... mon
frère ! ... oh ! Quel cri ! Je crois
l' entendre encore... et il s' est-avancé
tout-près comme pour le regarder. Mais je
l' ai-couvert, comme inspirée : il a-dit
que tu ne le verrais jamais ! Respecte la
volonté des morts ! ... mon mari s' est-retiré,
en-criant : ô Edmond ! ô mon ami
dès notre enfance ; celui à qui j' ouvrais
mon coeur, et qui m' ouvrais le tien !
Tout est donc fini... non ! Non ! Je ne
te verrai jamais ! J' ai-été, toi vivant,
aussi-près de toi que je le suis, en-ce

p282

moment, toi mort, et je ne t' ai-pas-vu,
parce-que tu me l' as-interdit ! Que
je ne te voye donc pas, même après ta
mort ! ... oh ! Oh ! Que ma douleur est
grande ! ... mon ami ! Mon compagnon
dans notre enfance, te voila donc revenu
dans cette maison, où nous avons-vécu,
nous aimant si-tendrement, nous jurant
de nous toujours aimer ; t' y voila donc !
Mais mort,... à la fleur de ton âge ! ...
ma femme, appelez votre fils Edmond ;
qu' il vienne ! Qu' il vienne ici ! Et
j' ai-été chercher l' enfant : et son père
l' ayant-vu, il s' est-jeté à son cou,
en-lui disant : voila donc à-présent
mon seul Edmond ! ... j' en-avais trois ;
je n' en-ai plus qu' un ! ... mon chér
ami, tiens, sous ce voîle que je n' ose
lever, est ton parein : regarde-le ; mais
il m' est-défendu de le voir ; regarde-le
pour moi ! Et l' enfant a-levé le voile,
pendant que son père se couvrait le
visage de ses deux mains. Et l' enfant

p283

a-reculé de frayeur, disant, il est-mort !
Il est mort ! Oui ! (a-crié
le père :) il est-mort ! ... ô mon fils !

Tu vois-là le plus beau des enfans, quand
il était à ton âge ; le plus-doux, le
meilleur coeur, le plus-pieus, le
plus-respectueux envers père et mère, le
plus-affectionné envers frères et soeurs !
Et le voila mort, tué par Dieu-même !
Regarde, regarde ! Comme Dieu
l' a-tué ! Il n' a qu' un oeil... il n' a qu' un
bras... hélas ! Il n' a plus rien ! ... et
l' enfant regardait, pendant que son père
voilé de ses deux mains, versait des larmes,
en-suffoquant de sanglots. Voila, voila
où l' ont-conduit la perdition de la ville,
et les mauvais conseils, et les mauvais
amis, et les mauvais exemples, et les
flateries, que lui faisait un-chaqu' un sur
sa bonne-mine, sur son esprit, sur son
habilité ; et il s' en-est-enorgueilli,
excusable qu' il était, si jamais persone le fut ;
car il était en-tout aimable, et agréable,

p284

et spirituel, et amusant, et plein
de reparties fines ; toujours obligeant
envers un-chaqu' un, donnant, et faisant-plaisir,
autant qu' il pouvait : mais il
a-oublié Dieu, et Dieu l' a-châtié,
en-père en-colère..., pour le recevoir
pourtant un-jour dans son sein paternel
avec bonté : car il l' a-assés puni ! ô
mon pauvre Edmond ! Que j' ai-tant-aimé !
Qu' il me semble, que je n' aime
ce petit Edmond-ci, qu' à-cause que tu
me l' as-tenu pour notre digne père,
sur les saints-fonts, que ton exemple
dumoins lui profite, et qu' un-jour il
lise ta vie dans tes lettres, pour y voir
et comme tu t' es-perdu, et comme Dieu
t' a-puni, et ramené à lui comme par
force, à coups de verge de fer ! ...
et quand mon mari a-eu-dit ces paroles,
il est-tombé à deux genoux, la tête panchée
sur sa poitrine et pleurant. Et l' enfant,
lui a-dit : mon père, et moi,
si je perdais mon frère Pierre, je
serais dolent tout-comme vous. Et le
père s' est-relevé. J' ai-recouvert
Edmond : car mon mari ne le doit point
voir ; mais il a-jeté ses yeux sur Mme
Parangon, et se trouvant dans les mêmes
paroles que moi, il a-dit : c' est donc

morte, ô la meilleure et la plus-infortunée
des femmes, que je devais vous
nommer soeur ! ... mon fils, voi dans
ce cercueil, bonté, beauté, graces,
générosité, toute vertu ; c' est ta tante
Edmond, qui ne l' a-été-qu' un instant ;
elle est morte de douleur, et la voila
au cercueil, pour avoir innocemment
placé son excellent coeur dans Edmond,
avec trop de complaisance. Dieu
l' a-reçue dans son sein ; car elle en-est
toute-digne, et je la prierai plutôt, que
je ne prierai pour elle. J' ai alors dit
à l' enfant : ici est ta tante Ursule.

p286

Et l' enfant a-détourné la vue du cadavre :
ce n' est pas ma tante Ursule si-belle,
qui me caraissait tant ! Si-fait, mon
enfant, a-dit son père ; la voila cette
soeur si-belle, que j' ai-tant-aimée ! La
voila... Dieu est juste... tu ne
verras son histoire que devenu tout-à-fait
homme ; car elle est bien-terrible ! Mais
elle a-fait une rude et sincère pénitence,
et si-rude, que je la prie depuis sa
mort, aulieu de prier pour elle : car sa
vie de pénitence m' a-souvent-rempli de
consolation : elle a-été marquise, et
elle est morte poignardée... par son
frère, qui la croyait dans le
mauvais-chemin... ou plutôt, c' est Dieu, qui
l' a-tuée... ma pauvre soeur ! Voila donc
ce qu' est-devenu tant de beauté,
d' innocence, de sourire gracieux, d' aimable
droiture ; le voila ! ... ô mort, que tu
es difforme ! Comme ta main décharnée
efface tout ce qui fit l' admiration et
l' orgueil des hommes ! ...

p287

nous avons-veillé toute la nuit, après
avoir-renvoyé l' enfant. Et à la
pointe-du jour, la grosse-cloche s' est-fait
entendre, sonnant les plaints : et il semblait
que chaque coup retentît à mon
pauvre coeur. Et Mr. Le curé est-venu,

prier qu' on portât les corps à l' église :
car il était-dit, par la chère soeur,
si-peu longtemps femme d' Edmond, que
les corps seraient-mis dans la maison
paternelle, et de-là portés à l' église,
comme venant de mourir. Et mon homme
a-répondu à Mr. Le curé, comme
il vous plaîra : mais ces corps peuvent
ici rester un-peu, pour y être-pleurés,
comme il convient pleurer ceux qu' on
a-tant-chéris. Et il a-été-dit, que ce
serait à neuf-heures, pour que la sainte
messe fût célébrée sur eux. Et à neuf-heures,
tous nos frères et soeurs en-deuil,
à-l' exception de vous, chère
soeur, à-cause de votre maladie, ont-entouré
les cercueils, et les ont-voulu

p288

porter : mais les filles du village
ont-demandé à porter Ursule, et les femmes,
la chère soeur si peu de temps : mais
mon homme et Bertrand se sont-mis à
la tête d' Edmond, et ont-passé leurs deux
mains dessous le portoir, appuyant l' autre
sur la tête du défunt, et pleurant d' une
si-pitoyable manière, que tout le monde
le leur est-venu ôter, et il a-falu qu' ils
le quittassent, ainsi que Georget et
Augustin-Nicolas, qui avaient-pris les
piéds : et deux anciens amis-d' école
d' Edmond, en-deuil, ont-pris la tête, et
on a-marché ; mon homme suivait étant
à faire-pitié à un-chaqu' un, ainsi que
tous nos frères et soeurs, Bertrand
sur-tout : et tel était le saisissement où l' on
était, que les chantres se sont arrêtés
de chanter, et le pasteur lui-même ne
pouvait parler. Et tout le village y
était. Et comme on a-été à la porte de
l' eglise, voila qu' est-arrivée une belle
grande dame, que je ne reconnaissais

p289

pas : mais à sa voix, j' ai-entendu que c' était
Mme Loiseau : elle est-venue à moi,
et m' a-embrassée en-pleurant : voila

donc ce que j' ai-tant-aimé ! (a-t-elle dit).
Ma chère Madame R, hâtons la cérémonie :
j' ai-amené deux personnes, à qui
la vue en-serait funeste. Elle a-ensuite
parlé à Mr. Le curé, qui sur ce qu' elle lui
a-dit, a-fait prendre le chemin de la fosse.
Un-chaqu' un en-était surpris, et les
habitans du village, sur-tout les femmes,
en-ont-murmuré. En-ce moment, et pendant
qu' on hésitait, ont-paru les deux autres
dames plus-jeunes, dont l' une échevelée,
fondante en-larmes, et poussant des
cris, s' est-précipitée sur les cercueils :
l' autre plus-rassise, mais non-moins-endolorée,
a-demandé à voir encore une
fois sa soeur. On a-découvert sa tête.
à cette vue, elle est-tombée évanouie ;
tandis que l' autre regardait Edmond sans
prononcer un mot. Je me suis-approchée,
et j' ai-recouvert les deux cadavres,

p290

en-disant : madame, j' ai le
coeur aussi affligé que vous. Elle ne
m' a-rien-répondu : mais elle m' a-suivie,
et les corps ont-été-portés à l' église.
Ces deux dames étaient Mlle Fanchette,
à-présent Mme Quinci, et Mme Zéphire.
On a-célébré la messe : et à
l' endroit ordinaire du prône, le pasteur
est-monté en-chaire, où il a-dit :
mes chers paroissiens ; nous célébrons
aujourd' hui les obsèques de trois
personnes, dont deux sont vos compatriotes :
vous les avez-vus, et vous les
avez-aimés, car avant leurs malheurs,
on ne pouvait les voir, sans les aimer et
chérir. Ils ont-essuyé les plus-grandes
épreuves et les plus-grandes tribulations :
elles vous feraient-frémir, si
vous les saviez toutes ! Mais leur
pénitence des fautes qu' ils peuvent-avoir-commises,
a-été si-grande, si-effrayante
d' une part, si-belle de l' autre,
que je les regarde comme étant
dans le séjour du repos. Si vous considérez

p291

leur mérite avant leur chute,
personne n' en-eut jamais davantage,
ni pour le corps, ni pour l' âme : si vous
les considérez après, vous aurez la
plus belle instruction, et le-plus-grand
effroi du vice : car jamais ils
ne se sont-crus assés-punis ; ils n' ont
jamais dit à Dieu : *c' est trop !*
arrêtez, seigneur ! mais ils ont-reçu
avec ardeur les châtimens de sa main
paternelle : et quand le coup terrible
de la mort a-été-frappé sur chaqu' un
d' eux, ils ont-offert leur vie, et béni
Dieu. Chers enfans ! Qu' est donc
le péché ! S' il faut de si-grands maux
pour l' expier ! ... quant à la dame
que nous recevons ici avec eux, elle
fut toute-vertu et toute-piété ; vous
avez connu sa famille, et son père
était votre conseil : elle a-voulu être
ici avec ceux qu' elle a-aimés, ayant-épousé
Edmond R, à-jamais célèbre
dans ce pays ; et le jour même, il est-mort

p292

écrasé, comme par la main de
Dieu. Unissons nos prières pour ces
trois chers défunts, qui seront
un-jour nos protecteurs auprès de Dieu,
s' ils ne le sont déjà. *amen.*
il est-ensuite-descendu de chaire, et
il a-achevé le service : après lequel
on a-porté les corps à la sépulture. La
fosse était-ouverte aux pieds de nos
respectable pères et mère, avec l' attention
de ne point découvrir en-auqu' une
manière leur restes vénérables. On
a-d' abord-descendu le cercueil d' Ursule,
qui est fort pesant, étant de plomb,
et il a-été placé aux pieds de sa bonne
et tendre mère : mais la pesanteur
avait-donné un si-grand ébranlement à la terre,
qu' elle s' est-éboulée, pendant qu' on
arrangeait le cercueil, et on a-vu à
découvert les os des pieds dégarnis de
chairs, de celle qui fut mère de-douleur :
ce qui a-fait pousser à tout le
monde un cri d' angoisse et de compassion.
Et mon pauvre mari, criant,

ma mère ! Ma mère ! s' est-jeté dans la fosse, et a-recouvert les piéds de sa mère, amoncelant la terre sur la tête d' Ursule, pour qu' ils y reposassent à-jamais : et après s' être-prosterné, en-baisant cette terre et ces os, il est-remonté, pâle et défait. Et un-chaqu' un disait, par un murmure de louange : on voit le bon fils, jusqu' au dernier moment ! Il a-recouvert les piéds de sa bonne mère morte, comme il la soulageait vivante ! ... il a-falu ensuite descendre le double cercueil, et mon mari a-encore-été dans la fosse, pour le soutenir, l' empêchant de vaciller, et qu' il ne tombât sur le cercueil d' Ursule. Et il a-dit tout-haut : voila donc le dernier service que je te rens, ô mon pauvre frère Edmond ! L' ami de mon enfance, le chér compagnon de ma jeunesse, le confident de toutes mes pensées. Adieu Edmond ! Adieu ! Adieu ! Chér ami, moitié

de ma vie, porte-nom de mon respectable père, aux piéds de quî je te dépose, suivant ton voeu, afin qu' il te reçoive dans son sein au séjour des justes, où tu m' attendras, pour nous réunir tous un-jour... ô jour de réunion ! Je te salue ! ... et tandis qu' il parlait, un de ceux qui tenaient la corde du cercueil (car la fosse était profonde, à-cause que notre soeur, la pauvre défunte Ursule avait-demandé d' être-mise bien-audessous de sa mère) a-glissé du piéd, et se serait tué en-tombant, si mon mari ne l' avait-retenu dans ses bras ; car Pierre est le plus-fort des hommes du pays ; et après l' avoir-retenu, sans qu' il se soit-fait le moindre mal, il l' a-enlevé comme un oiseau, pour le mettre hors de la fosse. Mais cet homme tombant, le cercueil a-vacillé, et la terre s' est-éboulée, de-façon que mon pauvre mari en-était couvert : et voila qu' aussitôt, on a-vu le cercueil de notre

vénérable père ; non du-côté des piéds,
 mais du côté de la tête ; et la planche
 déjà pourrie étant-tombée, on a-vu
 à-découvert son chef vénérable, encore
 en-son entier, ayant ses cheveux gris,
 tels qu' au jour de son décès ; et il avait
 encore, quoique cêve et décharné, cet
 air vénérable et doux, qui le rendait
 le plus-gracieus des vieillards : et mon
 mari voyant à-nu la tête de son honoré
 père, est-demeuré immobile, comme
 un homme éperdu, ou frappé de la
 foudre : puis tombant à-deux-genous,
 il a-prié, ses larmes coulant, comme
 jamais on n' en-a-vues. Puis se levant,
 il a-dit, mon père ! Je vous revois ! ...
 mais mort ! Je vous revois le jour qu' on
 enterre à vos piéds, votre fils, qui
 portait votre nom, et votre fille chérie,
 qui tous-deux vous auraient-donné
 consolation, si vous aviez-vécu ! ô mon
 père ! Ils sont-morts ! Et votre
 fils-aîné, ainsi que tous vos autres enfans,

leur rendent les derniers devoirs ! Moi,
 l' entendant ainsi parler, je lui ai-tendu
 la main toute-éperdue : et il l' a-serrée,
 en-me demandant le fin bavolet de ma
 coïfure ; et je lui ai-donné le même
 que je portais à ma noce : et il en-a-couvert
 le visage vénérable de son père,
 et-puis s' est-là tenu pendant qu' on jetait
 la terre dans la fosse, depeur que le voile
 ne se dérangerât. Et il a-fait mettre la
 tête d' Edmond sous la tête de son père,
 comme la tête d' Ursule était sous les
 piéds de sa mère. Et quand la terre
 a-été à la hauteur de ses père et mère,
 il l' a-lui-même-arrangée sur eux avec
 la main, fondant en-larmes, prenant
 garde de rien déranger ni heurter ; et
 il poussait des sanglots d' homme, si-forts
 et si puissans, qu' un chaqu' un en-était-effrayé.
 Et quand il a-eu pieusement et

filialement couvert la tête de son père, et les pieds de sa mère, mis ainsi en-terre par-mégarde, lors de leurs funérailles, il

p297

est-remonté, et a-fait-signé à ceux qui couvraient, de cesser ; et il a lui-même achevé de remplir la fosse de terre. Et quand elle a-été toute comble, il a-reposé lui seul les tombes de pierre de ses père et mère qui avaient-été-déplacées, prenant garde d' endommager les sculptures, qui y ont-été-posées et scellées de la main d' Edmond repentant. Et on a-mis dessus un grillage tenu tout-prêt, pour les préserver. Ensuite, Pierre et ses frères ont-posé sur la fosse des trois corps, la tombe nouvelle, où il y a une inscription, qui porte ce qui suit :

ci-git Edmond R,
bien né, de parens honnêtes et vertueux ;
mais qui fut corrompu à la ville,
où il est-mort misérable,
après avoir éprouvé les plus terribles châtimens :
et sa femme Colette C,
vertueuse dame,
autant que belle,
qui a-voulu mourir,

p298

et être-enterrée avec lui.
Ci-gît Ursule R, sa soeur,
Marquise De-,
qui fut à la ville avec son frère,
y vécut comme lui,
et fut-punie de-même,
après avoir-fait, (comme lui) une grande pénitence.
Qu' ils reposent en-paix.
amen.
la triste cérémonie achevée, on s' en-est-venu à la maison, où nous avons-eu le spectacle touchant de la douleur des trois dames, dont je t' ai-parlé !
Mme Zéphire s' était-contenue durant la cérémonie, priant, pleurant et regardant

mon mari les yeux fixes : mais dès
qu' on a-été de-retour, ses larmes, ses
cris, son desespoir nous ont-effrayés
tous. Mlle Fanchette pleurait sa soeur
avec aussi-peu de modération. Il n' y
avait que Mme Loiseau, qui, quoique
très-affligée elle-même, consolait tout
le monde. Mon mari a-parlé en-particulier

p299

à Mme Zéphire, et elle a-paru
se calmer un-peu. Elle nous a-tous-embrassés,
jusqu' aux enfans, et elle a-demandé
à partir sur l' heure. Ce qui
a-été-fermement-secondé par Mme Loiseau.
Les trois dames sont-donc-reparties
sans avoir-rien pris à la maison.
Mme Zéphire a-voulu avoir quelque-chose
qui eût été aux trois défunts,
et elle l' a-serré avidement. Mon mari
n' a-pas-dit un mot sur leur prompt
départ : il les a-reconduites à
deux-cents pas, et s' en-est revenu, ayant un
air quasi-calme. Il n' a-pas-ouvert la
bouche, le reste du jour, si ce n' est
pour me prier de manger, avec des
paroles douces et affectueuses, comme
jamais il m' en-ait dites.
Voilà ma chère soeur, ce qui vient
de se passer. J' ai-oublié de te dire que
Mr Loiseau n' est pas de-retour de Paris,
où il est-resté, pour les affaires des
défunts, et de leurs enfans. Nous

p300

voici enfin seuls, au-milieu des débris
de notre-famille. Mon mari est
toujours sombre et pensif : mais soumis
comme il l' est aux volontés de Dieu, je
ne crains rien de son chagrin pour sa
chère santé. Nous espérons tous
beaucoup de consolation du fils d' Ursule,
et des autres enfans ; que Dieu bénisse,
ainsi que les morts.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)